

QUELLES DYNAMIQUES SPATIALES ET SOCIOLANGAGIÈRES
DANS L'APPROPRIATION DES ESPACES URBAINS
PAR LES RÉSIDENTS ÉTRANGERS À LAUSANNE ?

Quand la photographie donne à voir les indices de cette appropriation

Spomenka ALVIR

THÈSE DE DOCTORAT

présentée devant la Faculté des Lettres
de l'Université de Fribourg, en Suisse.

Approuvée par la Faculté des Lettres sur proposition des professeurs :

Aline Gohard-Radenkovic (premier rapporteur)

Thierry Bulot (deuxième rapporteur).

Fribourg, le 5 novembre 2013,
Prof. Marc-Henry Soulet, Doyen.

Membres du jury:

Président: Prof. Christian Giordano, Université de Fribourg

Directrice de thèse et première rapporteure: Prof. Aline Gohad-Radenkovic

Co-directeur de thèse et deuxième rapporteur: Prof. Thierry Bulot, Université de Rennes2

Rapporteur : MCF habilité, Benoît Raoulx, Université de Caen

Assesseur : Prof. François Ruegg, Université de Fribourg

*À tous ceux qui parcourent la Terre
du Sud au Nord, de l'Est à l'Ouest et vice-versa
en habitant des langues, des lieux, des villes*

À mon frère Drago

À Zelda

REMERCIEMENTS

Cette recherche a été accompagnée par plusieurs personnes. La Professeure Aline Gohard-Radenkovic m'a guidée de très près en suivant ce travail avec beaucoup d'interrogations sur les contenus et sur la forme. Qu'elle trouve ici l'expression de ma reconnaissance pour sa grande disponibilité, sa présence en continu et ses encouragements pour me forger ma propre vision.

Mes remerciements envers le deuxième guide qui s'est joint à mi-chemin, le co-directeur Professeur Thierry Bulot, qui m'a permis de donner des orientations plus spécifiques à ce travail tout en me laissant une grande autonomie. J'exprime ici aux deux guides ma profonde reconnaissance pour leur présence, leur soutien, leurs encouragements. Sans la bourse de MHV du Fonds national de la recherche et le soutien de l'Université de Fribourg, un crédit attribué par l'Office cantonal des bourses, je n'aurais jamais pu me donner les conditions optimales pour le démarrage, le suivi et enfin pour l'accomplissement de ce travail. Je tiens à les remercier.

Des remerciements pour les personnes qui étaient d'accord d'apporter leurs photographies et leurs témoignages sur leurs parcours de ville. Ma reconnaissance aux acteurs officiels ou anonymes de la ville de Lausanne, aux associations, maisons de quartiers, diverses institutions communales et aux migrants qui m'ont accueillie et ont accepté de donner leur point/prise de vue.

J'ai pu soumettre mes textes pour la lecture de certains passages et chapitres à plusieurs amis. Des corrections ont été apportées par Jacqueline Ulm lors de l'écriture en continue. Pour les questions informatiques, c'est à Élisabeth Rolli que je m'adresse pour son coup de main. Merci à Jean-Pierre Fragnière pour la lecture finale de mon manuscrit. Mes remerciements vont aussi aux personnes et amis pour les échanges et pour le partage de leurs expériences: à Annemarie Dinvaut, à Francine Clavien et à Pia Stadler et à mes autres amis qui m'ont accompagnée et qui m'ont écoutée, soutenue, rassurée, lue : Janine, Helena, François et Lycie, Sandra, Alexandra et Annie, mes frères et sœurs. Merci à ma sœur Zdenka pour ses coups de fils du samedi matin. Remerciements à mes collègues doctorantes de Fribourg (Marie-Françoise, Josiane, Alexandra, Jesabel, Nicoletta, Tiziana, Dao, Costanza, Aliya) travaillant auprès de la même guide et apportant leur solidarité, sens d'humour et de la distance lorsque l'on avait la tête trop dans le guidon. Merci également à l'équipe de Rennes pour les échanges sur skype.

J'ai travaillé sur un espace précis qu'est la ville, mais ma plus grande complice durant ces cinq ans était la montagne. De quitter la ville périodiquement et de la regarder avec la distance, dans un cadre où d'autres éléments gravitaient autour de moi, m'ont permis d'arriver à trouver certaines idées quand je m'y attendais le moins. Merci à Marie et à Francine qui ont mis à disposition leur maison me permettant de travailler à plusieurs reprises dans ce cadre stimulant et calme.

Zelda m'a permis de garder le lien avec le quotidien. Je la remercie pour sa patience, sa joie de vivre et son sourire.

Table des matières

PRÉAMBULE	1
INTRODUCTION	17
PARTIE I	21
1 CHAPITRE I CONTEXTE ET PROBLÉMATIQUE	23
1.1 La ville de Lausanne : sa topo-... démo-... photo-graphie	24
1.1.1 Topo-graphie et différenciation sociale	24
1.1.2 Démo-graphie et l'évolution de la politique migratoire	25
1.1.3 « Photo-graphie » de la ville et ses symboles	28
1.2 La pluralité de la ville et les politiques migratoires	30
1.2.1 Assignation des lieux, des langues et transformation urbaine	30
1.2.2 Articulations entre les politiques à trois niveaux et leur application	31
1.3 Dispositif d'intégration des étrangers : marques d'aménagement structurel et social	34
1.3.1 Structures formelles	34
1.3.2 Structures informelles et associatives	36
1.4 « Images » et discours sur les langues de la ville : marques d'aménagement sociolinguistique	39
1.4.1 La situation sociolinguistique de Lausanne	39
1.4.2 Visibilité des pratiques langagières plurilingues : quand l'afflux d'informations change la donne linguistique	43
1.5 Une triple problématique : spatiale, sociale et langagière	51
1.5.1 Proximités géographiques versus distances sociales	51
1.5.2 Distribution des cartes et paradoxes de l'intégration : tensions politiques	54
1.5.3 Tensions dans les temporalités urbaines et migratoires	56
1.5.4 Traces d'inscription sociolangagière dans l'espace urbain : tensions sociolinguistiques	57
1.6 Constats, objectifs et questions de recherche	60
1.6.1 Trois constats principaux	61
1.6.2 Questions	63
1.6.3 Objectifs de la recherche	64
1.7 Premières interrogations terminologiques	64
1.7.1 Vers un paradigme du parcours et de l'acteur pluriel	65
1.7.2 « Mise en mots » et « mise en images » de l'espace urbain	67
1.7.3 De l'intégration à l'appropriation spatio-sociolangagière	67

2	CHAPITRE II APPORTS DE LA RECHERCHE : LES ESPACES, LES LANGUES ET LEUR ARTICULATION AVEC LA FIGURE DE L'ÉTRANGER	71
2.1	Dynamiques de la ville, dynamiques en ville	71
2.1.1	Étude de la ville et interdisciplinarité : un passage obligé	72
2.1.2	Interdisciplinarité	76
2.1.3	Scénarii plurilingues	78
2.2	Problématisation des concepts : décrire les langues ou se saisir de leurs fonctions dans la ville ?	79
2.2.1	Conceptions des langues, attitudes et représentations sociolinguistiques	80
2.2.2	Articulation entre l'individuel et le collectif	82
2.3	Ville : une variable sociale	82
2.3.1	Objets de la ville : ville un objet ?	83
2.3.2	Figure de l'étranger dans la ville : du modèle simmelien au modèle de l'homme pluriel	84
2.3.3	Acteur pluriel aux parcours singuliers	93
3	CHAPITRE III DYNAMIQUES SOCIO-SPATIALES : CONCEPTS REVISITÉS ET NOUVELLES DÉFINITIONS	97
3.1	Articulation entre les usages que l'acteur fait de l'espace et des langues	97
3.1.1	Du particulier au global vs du global au particulier : l'acteur habité par la ville qu'il habite	98
3.1.2	Images et représentations des acteurs sur leurs propres pratiques/lieux/langues	100
3.2	Quand l'appropriation passe par le lieu, l'espace, les interstices	103
3.2.1	Notion lieu/espace	103
3.2.2	Confusion des lieux dans la ville-urbs et la ville-civitas : a-topie, u-topie et hétéro-topie	104
3.2.3	De l'espace public à l'espace privé	106
3.2.4	Espaces intermédiaires ou espaces « publics destinés »	108
3.3	Entre espaces institués et réseaux informels : prise en compte de la dimension socio-culturelle	110
3.3.1	Espaces visibilisés ou espaces « hors champ »	110
3.3.2	Réseau : affiliation vs désaffiliations	111
3.3.3	Réseaux intra- et extracommunautaires : liens forts-liens faibles	112
3.4	Territoires et frontières : séparation entre dedans et dehors, mobilités et passages	113
3.4.1	Concept du PONT et de la PORTE	114
3.4.2	Frontières assignées, enchâssées, temporelles	115
3.4.3	Territoires en mouvement et espace tiers (third space)	120
3.5	Ville en strates : prise en compte de la polysémie de la ville	123
3.5.1	Ville morphologique et ses scènes	126
3.5.2	Ville sociale et ville suggérée	127
3.5.3	Ville symbolique : imaginée, imaginaire, en images	128

4	CHAPITRE IV DYNAMIQUES SOCIOLANGAGIÈRES	133
4.1	Passer par les lieux de la ville avant de faire de la langue un lieu d'intégration	134
4.1.1	De l'espace à la spatialité discursive : impact du discours	136
4.1.2	Du territoire à la territorialité : impact des représentations	138
4.2	Espace et pratiques langagières : prise en compte de la dimension sociolangagière	141
4.2.1	Langues, pratiques langagières dans la ville	141
4.2.2	Mobilités et frontières linguistiques	143
4.2.3	Espaces pour « ap-prendre » la langue officielle : espaces visibilisés	144
4.2.4	Espaces de « trans-mission » des langues : espaces « hors champ »	146
4.3	De la langue au discours, du discours au récit	149
4.3.1	Points de convergence entre la didactique et la sociolinguistique	150
4.3.2	La langue : lieu d'action ou lieu d'intégration ?	152
4.3.3	Facteur temps et mémoire sociolinguistique dans le processus d'appropriation	155
4.4	De l'identité au sentiment d'appartenance : indices d'appropriation	157
4.4.1	Traces, marques, parcours urbains : indices d'appropriation	159
4.4.2	Sentiment d'appartenance : attachement et détachement aux lieux (topophilie vs topophobie)	163
4.4.3	Trames des langues, identité plurielle et multi-appartenance	165
	CONCLUSION INTERMÉDIAIRE	169
5	CHAPITRE V UNE MÉTHODOLOGIE POLYVALENTE POUR UN CONTEXTE PLURIEL	173
5.1	Bref rappel du contexte, des questions et des objectifs de la recherche	173
5.2	Raisons et choix théoriques	176
5.2.1	Parcours : le concept opératoire	179
5.2.2	Récit de ville-récit de soi	185
5.2.3	De l'identité narrative à l'identité de parcours	187
5.2.4	Quand la mise en mots passe à la mise en récits et mise en images	189
5.3	Photographier, interpréter, se raconter : photographie participante	193
5.3.1	Propriétés de la photographie	198
5.3.2	Paradigme d'intertextualité	199
5.3.3	Récit double comme connaissance de l'appropriation de la ville	207
5.3.4	Appropriation à plusieurs voix- principe polyphonique	209
5.4	Étapes et techniques de recueil	211
5.4.1	Photo-interview	213
5.4.2	Formulaire de consentement et consigne	219
5.4.3	Observation participante	219

5.5 Apports et contraintes de la photographie et du double récit : biais méthodologiques	221
PARTIE 2	223
6 CHAPITRE VI CONSTITUTION DU CORPUS	225
6.1 Bref retour sur le contexte et l'organisation des corpus	225
6.2 Les motivations qui sous-tendent la constitution du corpus.....	226
6.3 Critères de constitution des corpus et les étapes de recueil	227
6.3.1 Les variables concernant les acteurs/locuteurs individuels	227
6.3.2 Dimension individuelle : corpus constitué.....	228
6.3.3 Conditions de recueil	229
6.3.4 Dimension collective : corpus préexistant et corpus constitué	230
6.3.5 Transcription des entretiens et anonymisation	233
7 CHAPITRE VII MÉTHODES D'ANALYSES	235
7.1 Choix d'outils interactifs	235
7.2 Recueil d'informations au niveau individuel et collectif : les étapes	237
7.2.1 Dimension individuelle	237
7.2.2 Dimension collective.....	238
7.3 De l'utilisation d'une triple cartographie : définition et portée	239
7.3.1 Cartographie spatiale : définition	242
7.3.2 Cartographie sociolinguistique : définition.....	242
7.3.3 Cartographie symbolique : définition	243
7.3.4 Temporalité multidimensionnelle	244
8 CHAPITRE VIII ANALYSES DESCRIPTIVES ET INTERPRÉTATIVES	247
8.1 Analyses descriptives et interprétatives : dimension individuelle, corpus A	247
8.2 Photo-interviews : déroulement	247
8.2.1 Informateur Amir : la mémoire comme armature pour des projets futurs.....	248
8.2.2 Informateur Carmen : ombres et lumières d'un parcours.....	269
8.2.3 Informateur Alba : en quête d'un lieu d'ancrage	290
8.2.4 Informateur Leila : le passé mis à distance par la deuxième langue	309
8.2.5 Informateur Emil : « Artisan » des lieux-personnages.....	319
8.2.6 Informateur Anandam : le médiateur pragmatique	334
8.3 Synthèse interprétative de la dimension individuelle : croisement des cartographies	348

8.3.1	Types d'appropriation et relations des acteurs aux espaces et aux langues	349
8.3.2	Attitudes sociolinguistiques et stratégies d'appropriation de l'espace urbain	350
8.3.3	Synthèse des grilles conceptualisantes : processus d'appropriation	353
8.4	Analyse des informations au niveau collectif, corpus B et C.....	362
8.4.1	Recueil et analyse du corpus B : dispositif virtuel	363
8.4.2	Recueil et analyse du corpus B : institutions/structures signalées par les informateurs	366
8.4.3	Recueil et analyses du corpus C : Cours à la plage	381
8.4.4	Recueil et analyses du corpus C : Caravane des quartiers.....	406
8.4.5	Recueil et analyses du corpus C : portraits des étrangers affichés sur le site-web	418
8.5	Synthèse interprétative de la dimension collective : croisement	422
8.5.1	Attitudes et stratégies d'aménagement.....	422
8.5.2	Des figures de l'étranger en tension	423
8.5.3	Synthèse sur le plan collectif	425
8.6	Croisement des résultats sur les plans individuels et collectifs	426
8.6.1	Relations entre appropriation spatiale, langagière et symbolique	426
8.6.2	Articulations entre l'appropriation individuelle et l'aménagement collectif	429
8.6.3	Analyse croisée : entre impulsions collectives, motivations et freins individuels.....	430
9	CHAPITRE IX RÉSULTATS ET CONSIDÉRATIONS FINALES	435
9.1	Trois figures d'appropriation spatio-sociolinguistique	439
9.1.1	Figure I : espaces « mille-feuilles enchâssés »	440
9.1.2	Figure II : IN/OUT- espaces /pratiques du dedans et espaces/pratiques du dehors	442
9.1.3	Figure III : la marge actionnelle	444
9.2	Espaces identitaires et sentiment d'appartenance face aux territoires de la ville	445
9.2.1	L'impact de la narration visuelle	446
9.2.2	L'impact du récit oral.....	446
9.3	Impacts méthodologiques : se réapproprier son parcours par le double récit.....	447
9.3.1	Les stratégies d'appropriation « développées » grâce à la photographie	449
9.3.2	Photo-autobiographie	451
9.4	Impacts théoriques : du résident étranger à l'acteur urbain/ de l'acteur urbain à l'auteur du récit.....	456
9.4.1	Informateur, acteur, auteur ou spectateur de la ville ?	456
9.4.2	Définition du parcours spatio-sociolinguistique : nouveaux éléments	458
9.4.3	Facteur temps dans l'appropriation spatio-sociolinguistique	460
9.5	Mouvements et mémoire : leviers de l'appropriation spatio-sociolinguistique.....	461
9.5.1	Cartographie dynamique de l'appropriation spatio-sociolinguistique des espaces urbains.....	461
9.5.2	Dynamiques individuelles-collectives.....	463

10 CONCLUSIONS GÉNÉRALES ET PERSPECTIVES	465
11 BIBLIOGRAPHIE	473
12 ANNEXES	495

TABLE DES SCHÉMAS, TABLEAUX, PHOTOS ET CARTES

1. Figure : emblèmes de Lausanne.....	29
2. Figure : trois niveaux des compétences (Confédération, Canton, Commune)	33
3. Figure : textes officiels en lien avec l'intégration des étrangers.....	34
4. Figure : Aménagement linguistique à trois niveaux	43
5. Figure : plaquettes et brochures plurilingues sur la ville	45
6. Photos des traces plurilingues dans le paysage urbain lausannois.....	46
7. Photos des traces plurilingues dans le paysage urbain lausannois.....	47
8. Photos des traces plurilingues dans le paysage urbain lausannois.....	48
9. Photo sur la proximité physique vs distance sociale des habitants.....	52
10. Photo de Luc Chessex 2011	54
11. Figure : L'étranger à l'affiche.....	55
12. Figure de l'étranger : du modèle simmelien à l'acteur pluriel.....	96
13. Figure : l'acteur habité par la ville qu'il habite	101
14. Figure : pluralité des actions, des pratiques individuelles et collectives (en mouvement).....	102
15. Figure : appropriation spatio-sociolinguistique en lien avec les « images » des acteurs.....	103
16. Figure : ville en strates.....	131
17. Schéma : sociolinguistique de l'urbanisation, Bulot (2007).....	133
18. Schéma : passer par des « lieux de ville » ou par la langue.....	155
19. Figure : trace et marque, Ripoll (2006).....	160
20. Schéma : processus identitaires en rapport avec les espaces, les territoires et les langues	168
21. Schéma opératoire synthétisant le processus d'appropriation spatio-sociolinguistique	170
22. Figure : à chaque parcours, un processus particulier d'appropriation	185
23. Schéma: caractéristiques du procédé « mise en récit ».....	191
24. Figure : capacité de la photographie	198
25. Figure : étapes de recueil en trois temps.....	212
26. Figure : postures de l'acteur et posture du chercheur	217
27. Figure : étapes et procédés méthodologiques	220
28. Figure : Corpus A	228
29. Figure : Corpus B.....	231
30. Figure : Corpus C.....	232
31. Figure : tableau récapitulatif des corpus A, B, C.....	232

32. Figure : définitions synthétisées de la triple cartographie	244
33. Figure : récit visuel d'Amir	249
34. Figure : cartographie spatiale d'Amir.....	260
35. Figure : définition des espaces identifiés sur la cartographie spatiale.....	261
36. Figure : cartographie sociolinguistique d'Amir	262
37. Figure : fonctions de la langue identifiées sur la cartographie sociolinguistique.....	264
38. Figure : cartographie symbolique d'Amir	265
39. Figure : définition des espaces identifiés sur la cartographie symbolique	267
40. Figure : croisement des trois cartographies d'Amir	268
41. Figure : récit visuel de Carmen	270
42. Figure : cartographie spatiale de Carmen.....	282
43. Figure : cartographie sociolinguistique de Carmen.....	283
44. Figure : cartographie symbolique de Carmen	285
45. Figure : croisement de trois cartographies de Carmen	287
46. Figure : récit visuel d'Alba.....	291
47. Figure : cartographie spatiale d'Alba	299
48. Figure : cartographie sociolinguistique d'Alba	300
49. Figure : cartographie symbolique d'Alba.....	304
50. Figure : croisement de trois cartographies d'Alba	307
51. Figure : récit visuel de Leila.....	311
52. Figure : cartographie spatiale de Leila	315
53. Figure : cartographie sociolinguistique de Leila	316
54. Figure : cartographie symbolique de Leila.....	317
55. Figure : croisement des trois cartographies de Leila	318
56. Figure : récit visuel d'Emil.....	320
57. Figure : cartographie spatiale d'Emil	327
58. Figure : cartographie sociolinguistique d'Emil	330
59. Figure : cartographie symbolique d'Emil.....	332
60. Figure : croisement des trois cartographies d'Emil	333
61. Figure : récit visuel d'Anandam	334
62. Figure : cartographie spatiale d'Anandam	344
63. Figure : cartographie sociolinguistique d'Anandam.....	345
64. Figure : cartographie symbolique d'Anandam	346
65. Figure : croisement de trois cartographies d'Anandam.....	347

66. Tableau : logique d'appropriation spatiale, sociolinguistique et symbolique selon chaque acteur	350
67. Tableau : synthèse du processus d'appropriation spatiale, sociolinguistique et symbolique	360
68. Figure : cartographie des acteurs/locuteurs collectifs.....	362
69. Figure : l'affiche plurilingue des cours à la plage	382
70. Figure : images de la classe à la plage et des éléments linguistiques écrits au tableau	395
71. Figure : l'affiche de la Caravane des quartiers	408
72. Tableau : synthèse de l'action Caravane des quartiers	417
73. Tableau des portraits des étrangers présentés en ligne	419
74. Figure : typologie des instances signalées par les acteurs	422
75. Figure : deux figures de l'étranger en tension	424
76. Figure : synthèse des analyses sur le plan collectif	426
77. Figure : rythmes d'appropriation individuelle et d'aménagement collectif	431
78. Figure : d'élasticité à la crispation.....	433
79. Figure : dynamiques d'équilibrage, de négociation et de confrontation.....	433
80. Figure : espaces à « mille-feuilles enchâssés »	442
81. Figure : modèle IN/OUT	443
82. Figure : la marge actionnelle	445
83. Schéma récapitulatif des trois figures d'appropriation spatio-sociolinguistique	445
84. Figure : schéma du procédé « photo-autobiographie ».....	453
85. Schéma : fonctions de la photographie	454
86. Figure : relation - chercheur-acteur-récits pluriels	457
87. Figure : du résident étranger à l'acteur urbain.....	458
88. Figure : facteur temps et appropriation.....	460
89. Figure : dynamiques entre l'appropriation spatiale, sociolinguistique et symbolique	462

LISTE DES ABRÉVIATIONS, DES SIGLES ET DES ACRONYMES

BLI : Bureau lausannois pour les immigrés

CTI : Commission tripartite pour l'intégration

CFM : Commission fédérale pour les questions de migration

DFJP : Département fédéral de justice et police

EOLE : Éducation et ouverture aux langues à l'école

ELCO : Enseignement de langue et de culture d'origine

EVAM : Établissement vaudois d'accueil des migrants

FASL : Fondation pour l'animation socio-culturelle lausannoise

FEEL : Forum des étrangères et étrangers de Lausanne

HarmoS : Concordat suisse sur l'harmonisation de la scolarité obligatoire

H.L.M : Habitation à loyer modéré

Letr. : Loi fédérale sur les étrangers

MHV : Marie Heim-Vögtlin, programme du Fonds national Suisse (FNS)

NEM : Non-Entrée en Matière-les requérants d'asile déboutés

ODM : Office fédéral des migrations

Olang : Ordonnance sur les langues

PER : Plan d'étude romand

LLC : Loi fédérale sur les langues nationales

RÉSUMÉ

Le défi de cette recherche consiste à aborder la question de la migration dans la ville de Lausanne dans une double dynamique: par son appropriation spatiale et son appropriation sociolinguistique. Avec l'augmentation des mobilités spatiales, sociales et linguistiques, l'appropriation de la ville se diversifie, se personnalise et provoque la création des territorialités mobiles et nouvelles. Considérant que le récit de ville représente l'une des dimensions fondatrices du rapport du résident l'étranger à ses espaces, nous postulons que *la mise en mots* des espaces urbains peut devenir un lieu d'appropriation et un lieu de confrontation de l'acteur avec ses propres représentations et ses attitudes sociolinguistiques. Nous nous inscrivons dans une perspective interdisciplinaire en s'inspirant à la fois des travaux en sociolinguistique et sociologie urbaine, géographie sociale ainsi qu'en anthropologie visuelle. Nous explorons, par ailleurs, les modalités de l'appropriation spatio-sociolinguistique en prenant appui sur le regard des acteurs traduit par des photographies prises dans/sur la ville de Lausanne. Notre démarche part de *mise en mots* et de *mise en images* pour aboutir à *la mise en récits*.

Dans la démarche méthodologique, nous associons les outils ethnographiques (photographie participante) aux photo-interviews engendrant une auto-confrontation de l'acteur avec son parcours de ville et indirectement avec ses représentations sociales et sociolinguistiques. En croisant la prise de vue de l'acteur/locuteur individuel et les points de vue des acteurs/locuteurs collectifs, nous identifions, dans la phase des analyses, les processus de l'appropriation spatiale et sociolinguistique ainsi que les dynamiques qui s'établissent entre ces dernières.

Mots-clés : Lausanne, appropriation spatio-sociolinguistique, résident étranger, photographie participante, photo-interviews, parcours de ville, récit visuel, *mise en images* et *mise en récits* de la ville.

PRÉAMBULE

Être chercheure et soi-même étrangère.

Quelle incidence du « je-subjectif » sur le « nous-scientifique »¹ ?

(...) C'est ainsi que les Slaves d'Europe appellent l'Allemand voisin nemec, le muet ; les Mayas du Yucatan appellent les envahisseurs toltèques les nunob, les muets, et les Mayas Cakchiquels se réfèrent aux Mayas Mam comme aux « bègues » ou aux « muets ». Les Aztèques eux-mêmes appellent les gens au sud de Vera Cruz nonoualca, les muets, et ceux qui ne parlent pas le nahuatl, tenime, barbares, ou popoloca, sauvages (...). Todorov (1982 : 81)

Je retrace en guise de préambule mon parcours de migrante pour expliciter mes motivations par rapport au sujet choisi. Ce texte sert d'espace de transition avant de m'engager dans le discours plus objectivé sur la ville et ses acteurs. Je tenterai d'apporter dans ces premières lignes les orientations de mon choix et de relier la langue à l'espace, en la matérialisant par ces pages imprimées, par les images (au sens propre et au figuré), car la langue c'est aussi les représentations.

L'utilité de ce retour sur soi est de s'engager dans un processus que Bulot (2012 :10) appelle *faire de l'histoire et l'historicité*. Jean Copans (1999 : 56) pourrait s'associer à ce dernier en disant : *au-delà de la confrontation des sources et de la corrélation des informations, l'ethnologue, en raison des décalages des lieux et des niveaux de terrain, doit s'efforcer de produire constamment une sociologie de ses propres rapports et déplacements*. Le but ici n'est pas d'engager l'écriture d'un long récit de vie², mais de signaler, par quelques fragments, en quoi mon propre parcours de migration a joué un rôle dans le choix de ma thématique. Les extraits cités se réfèrent aux langues et aux villes. Aussi bien les premières que les dernières peuvent être des « lieux » de lutte sociale que des « lieux » d'inégalité ou d'injustice face à l'éducation, à la santé, au travail.

¹ L'expression « je » méthodologique a été emprunté à DE SARDAN, J.P.O., (2000). « Le 'je' méthodologique. Implication et explicitation dans l'enquête de terrain », dans *Revue française de sociologie*. 41-3. pp. 417-445.

² J'ai eu la chance de mener une expérience de travail d'auto-confrontation à l'aide de récits autobiographiques oraux dans le

² J'ai eu la chance de mener une expérience de travail d'auto-confrontation à l'aide de récits autobiographiques oraux dans le cadre d'une formation entre 1992-94 à l'Association Appartenances à Lausanne. Nous nous préparions pour travailler avec des populations migrantes. La condition pour faire cet accompagnement était de faire une auto-confrontation avec notre propre parcours migratoire. Nous étions encadrés par des professionnels venant des domaines de l'anthropologie, de la psychologie, de la santé et du social. Les cycles de vie, les deuils les plus marquants, les ruptures identitaires, culturelles, professionnelles, linguistiques et affectives ont été abordées et accompagnées par ces spécialistes de la migration. C'est après ces deux ans de travail sur soi, que nous avons pu obtenir un certificat de « multiplicateurs » afin de former ensuite des groupes de migrants et les accompagner pendant deux ans dans l'obtention du titre de « promoteurs » au sein de leurs propres communautés. Ces groupes ont été constitués des étrangers rassemblés autour des appartenances ou d'un vécu commun : femmes, sans papiers, portugais, réfugiés ayant vécu des traumatismes de guerre, etc.

L'intérêt pour ces deux objets (langue et ville) permet de comprendre mes orientations, mes choix de prendre des chemins menant vers des études qui observent leurs rôles dans la conduite des individus et des collectivités face à ces inégalités qui ne cessent de croître avec la mondialisation et les conflits de guerres, les déplacements des populations en provoquant des crises identitaires, économiques et sociales.

Le choix de l'image comme troisième élément de mon intérêt est sa capacité de participer à la construction d'un imaginaire auquel s'associent les langues et les villes et convoquent à la réflexivité, à la lecture et à l'appropriation.

C'est pourquoi mon intérêt pour les langues et pour la sociolinguistique urbaine n'est pas un hasard. Cette dernière est au cœur de l'intervention sur le terrain et se complète avec le champ de l'anthropologie et l'ethnographie visuelle qui, à leur tour se penchent sur le rapport de l'homme à son environnement et réciproquement en se centrant sur les transformations majeures de l'individu et de la société.

Le « je » éclaté

Je me reconnais dans les démarches qui sont attentives à la subjectivité des acteurs. L'exercice de plusieurs fonctions dans des services publics, à travers la formation de formateurs, ainsi que dans les structures associatives m'a permis de prendre part à des actions de recherche et de collaboration en lien avec l'accueil des étrangers. Depuis ma propre installation en Suisse, j'étais habitée par le désir de comprendre, déjà dans mon propre cas, les mutations profondes que le changement de pays, de langue et de métier pouvait provoquer. Tout en considérant que la condition de l'étranger peut être un privilège, j'admets que cette même situation produit néanmoins de nombreuses positions d'affrontements et de contradictions parfois inextricables, mêlées aux discriminations, au sentiment d'exclusion, de repli et de confusion identitaire. En m'engageant progressivement sur la voie de la formation, j'étais consciente qu'une maîtrise théorique et méthodologique dans l'appréhension de ce phénomène complexe était nécessaire. Toutefois, je n'ai jamais renoncé à me référer à un savoir « expérientiel », à ma propre trajectoire avec laquelle je travaille comme une seconde source de données dans mon champ professionnel.

J'ai travaillé au départ avec ceux qui venaient des mêmes régions géographiques et linguistiques que moi, pour élargir progressivement mon action aux migrants venant d'autres régions du monde, pour constater qu'indépendamment de nos origines, nos illusions, nos luttes et nos conditions se ressemblent beaucoup. Le fait de ne pas être sur son propre territoire ouvrait des possibilités innombrables de faire de notre mobilité (géographique, linguistique, culturelle) des nouveaux « lieux ». De nouvelles formes d'être et de vivre la condition d'étranger m'ont motivée à chercher

à déchiffrer leurs logiques, tout en restant convaincue que l'expérience de chacun, sa propre observation, permettent de rassembler quelques éléments de réponse. Mais avant de préciser mes objets d'étude, voici quelques lignes sur ma propre expérience.

Étant la cadette d'une grande famille (je suis née dans une fratrie de huit enfants), j'étais inévitablement sous un autre « régime » que les frères et sœurs aînés. Il y avait dans cette position plusieurs avantages ainsi que des désavantages. Tout en restant attachée à ma famille, j'ai eu très tôt un désir de m'en éloigner et de quitter le cocon familial. Par rapport aux autres frères et sœurs, j'étais plus rapidement libérée des chaînes familiales. Le premier grand départ s'est fait avec le début des études. Après une enfance et une adolescence plutôt joyeuses et marquées par un entourage attentionné mais par moments étouffant, dans une ville provinciale où tout le monde connaît tout le monde, la liberté de la grande ville (Sarajevo) et le défi d'une langue étrangère (étude de l'allemand) étaient à la fois un élément libérateur et déroutant. Par rapport à l'étroitesse de ma ville natale, l'ouverture qu'offrait la « grande » ville m'exaltait et me motivait à partir plus loin encore.

C'est donc à Sarajevo que s'est joué le premier virage de mon parcours. J'ai vécu plusieurs changements lorsque je me suis installée dans la capitale de la Bosnie-Herzégovine en choisissant de faire des études d'allemand³. L'entrée dans la langue et la littérature allemandes a été la première expérience de ce que signifie *sortir de soi* au moyen d'une langue étrangère. Les questionnements ont recommencé sept ans plus tard, en quittant Sarajevo pour la Suisse, où j'ai refait ce même processus en apprenant le français. Les interrogations issues de cette deuxième expérience n'étaient pas seulement centrées sur la nouvelle langue mais aussi vis-à-vis de ma propre langue⁴. Avec la guerre qui a éclaté juste après mon départ, ma première langue perdait son nom et son territoire. J'adoptais désormais l'expression « notre » langue comme nombre de mes compatriotes ne sachant pas comment se définir et ne voulant pas adhérer au nouveau partage territorial et linguistique. Dire « notre » langue était une manière de se mettre d'accord pour parler toujours la même langue, indépendamment de son appellation. Avec les événements qui se sont tout à coup précipités dans mon pays, je me suis trouvée dans la situation de ce « Gastarbeiter » qui était la seule image que j'avais du migrant à mon arrivée ici et pour laquelle j'avais moi-même

³ Il s'agit des études de germanistique que j'ai menées à l'Université de Sarajevo pendant cinq ans. J'ai quitté ma grande famille, la maison natale, le jardin, la rue de la petite ville, nommée Bugojno, pour une chambre d'étudiant partagée avec deux autres amies dans un petit appartement d'un fonctionnaire de l'Etat à Sarajevo.

⁴ En arrivant en Suisse, j'étais accueillie par une famille dans la campagne vaudoise, un couple de vétérinaires avec deux enfants où on parlait simultanément le suédois, le français et à mon arrivée l'allemand. Ce micro-cosme où le mélange des langues était autorisé (je parlais l'allemand avec les enfants, qui parlaient avec leur mère le suédois, avec leur père le français et j'alternais entre l'anglais et l'allemand avec les deux grand-mamans) me rassurait par rapport au monde extérieur du village vaudois qui me paraissait très homogène, monolingue et invincible. Je n'avais aucune base en français et ma première enseignante du français se servait de l'allemand pour m'expliquer des choses, ce qui était un autre soulagement.

des préjugés. En quittant la Bosnie, je me représentais la Suisse autrement. L'adaptation fut plus difficile que je ne l'avais imaginée, d'une part à cause des difficultés dans la nouvelle langue et d'autre part à cause des angoisses causées par les prolongations des permis de séjour à chaque nouvelle inscription à l'Université. Entre-temps j'ai même perdu mon passeport rouge, yougoslave, et il fallait en faire un (plusieurs) autre. La guerre était à son point culminant et les exilés venaient en masse. Je me suis observée et comparée à eux. Nous regardions nos appartenances s'écarter, se perdre, disparaître, renaître. Malgré nous, on cessait d'être « yougoslaves » pour devenir « serbes », « croates », « bosniaques » ou « bosniens » et, au final, montrer un passeport suisse lorsque nous passions quelques années plus tard ces nouvelles frontières fixées par Dayton⁵.

Je n'ai jamais imaginé pouvoir « perdre » un jour ma langue ou ne plus pouvoir l'appeler serbo-croate. J'ai quitté mon pays avec le serbo-croate et à mon retour, j'ai retrouvé la Bosnie avec quatre autres langues⁶: serbe, croate, bosnien, français. Déchirée entre plusieurs sentiments d'appartenances auxquels s'ajoutaient encore d'autres acquises ici en Suisse, j'avais de la peine, durant ces premières années de mon séjour, à me définir et à savoir vraiment qui j'étais. « Dépossédée » de ma première langue, j'ai compris l'impact qu'elle peut avoir sur notre identité, car elle passait d'un statut de langue naturelle à un poids qui renforçait la lutte pour s'affirmer face à la nouvelle société mais aussi à celle qui était en train de se décomposer complètement. Le plus simple aurait été de la rejeter, oublier complètement pour revêtir une « nouvelle peau » avec le français. J'aurais aimé la laisser tomber à mon tour. Son éclatement témoignait trop fidèlement la crise que traversait mon pays. Mais les jeux et les enjeux de nos langues sont une affaire beaucoup plus complexe. On peut oublier ou arrêter de parler une langue ou nous refuser de la transmettre mais elle collera toujours à notre peau par tout ce qu'elle véhicule et exprime, même si elle n'est pas dite ou nommée.

⁵ En 1995, les Accords de la paix (sic !) ont déterminé les trois entités qui constituent désormais la Bosnie et Herzégovine.

⁶ Je n'ai pas l'intention d'entrer dans les analyses sociolinguistiques de ces trois langues. De nombreux articles existent, notamment ceux de Dordjevic, K., (2004, 2005). Je me contenterai de donner ici une définition plus simple trouvée sur Wikipédia : *Du point de vue de la sociolinguistique, c'est une langue Ausbau, c'est-à-dire une langue à part ayant son propre standard. Celui-ci a pour base le dialecte chtokavien de l'entité linguistique appelée « langue serbo-croate » à l'époque de l'ancienne Yougoslavie. Du point de vue de la linguistique comparée, c'est l'une des variantes standards d'une seule et même langue, les autres, basées sur le même dialecte chtokavien étant le serbe, le croate et le monténégrin. Il n'y pas de données exactes sur le nombre de Bosniaques ni de locuteurs de bosnien. Le nombre de Bosniaques dans le monde est estimé entre 2,2 millions et 4 millions. Même concernant la Bosnie-Herzégovine il n'y a que des estimations. En Serbie, au Monténégro, en Croatie et en République de Macédoine, ils sont présents dans les statistiques des recensements. Parmi ces pays, en Serbie et au Monténégro on indique séparément le nombre de personnes d'ethnie bosniaque et de personnes d'« ethnie musulmane ». Le nombre de locuteurs de bosnien apparaît dans les statistiques de Serbie, du Monténégro et de Croatie.* Consulté le 17 mai 2012 : <http://fr.wikipedia.org/wiki/Bosnien>

Je me suis immergée dans les milieux travaillant avec les migrants pour chercher des réponses à ces questions. C'est dans ces circonstances qu'est née ma motivation d'explorer la part langagière dans la compréhension plus large du phénomène migratoire et dans les expériences vécues par les migrants, de leurs anciennes et nouvelles langues, les « lieux » de leur insertion. Il est vrai que ce goût était déjà présent lorsque j'ai fait mes études de germanistique, me permettant à l'époque déjà d'entrer en partie dans cet état d'extériorité qu'une langue étrangère nous offre lorsqu'on se met à l'apprendre et à l'enseigner. Ma propre migration n'a fait qu'aiguiser ce regard et cette position qui était de penser que les langues restent au cœur du processus de migration. Endosser mon identité étrangère pour mieux regarder ensuite la construction des identités de ceux avec qui j'ai travaillé s'avérait une technique intéressante et parlante pour mon travail dans la formation des enseignants et des élèves.

Les langues appellent à être appropriées, car chaque mot comporte le risque de se tromper, d'avoir l'air « ridicule » ou d'éprouver un sentiment d'impuissance. Elles peuvent aussi être incorporées au point qu'on les sent faire partie intégrante de nous-mêmes : elles nous définissent, nous reflètent tout en donnant le sentiment qu'elles ne sont jamais maîtrisées et qu'elles font partie d'un mouvement au-delà de nous et hors de notre portée.

Deux ans après mon arrivée en Suisse, mon pays a vécu la dissolution par cette guerre violente. J'étais forcée d'apprendre à intérioriser et à extérioriser les déchirements qui m'habitaient pendant ces années en regardant ma famille (très sédentaire) s'éparpiller dans le monde entier et en vivant avec elle le deuil pour un frère disparu à cause de cette même guerre. J'étais amenée à chercher des pistes de sortie en tant qu'étudiante⁷, en enseignant, en traduisant et en mobilisant des stratégies pour réconcilier mes appartenances éclatées, chose qui n'allait pas du tout de soi, ni ne venait spontanément.

Les rapports qu'on développe à l'égard de nos langues sont devenus pour moi une base inconsciente de ma carrière professionnelle. Comprendre les incidences qu'elles exercent sur nos

⁷ Lors de mon installation en Suisse, j'ai également vécu un grand changement (campagne-ville) lorsque j'ai dû quitter un village vaudois (où j'ai connu une Suisse rurale) pour la ville de Lausanne qui m'enseignait encore une autre Suisse. Ce changement campagne-ville était aussi radical que celui du passage de la frontière entre la Bosnie et la Suisse. J'ai dû changer de lieu mais de langue aussi alors que je suis restée dans la même région linguistique. L'accent vaudois avait marqué très fortement ma prononciation, ce dont je ne me suis pas du tout rendue compte ne connaissant à l'époque que quelques rudiments du français. Ceci fut une découverte troublante lorsque je suis arrivée à l'Université de Lausanne et lorsque j'ai réalisé que mon « étrangeté » avait doublé : par mon statut d'étrangère mais aussi par mon accent vaudois bien trempé et mêlé à l'accent slave. En effet, la professeure de phonétique nous avait enregistrés au début des cours et à la fin de l'année pour observer nos progrès en langue. C'est avec stupéfaction que je me suis rendue compte de mon accent marqué d'un mélange de slave et de vaudois.

relations avec les autres, les liens étroits avec les lieux géographiques⁸ où elles naissent ou disparaissent devenait désormais le fil rouge de mes recherches. Les questions des identités collectives (déclarées par de nouveaux états-nations dans les Balkans) et des identités individuelles (fabriquées par des compatriotes éparpillés dans des contextes sociolinguistiques différents), et l'interdépendance entre ces deux logiques, m'occupaient particulièrement. Une autre question qui s'est posée à moi était de voir comment transmettre cette « langue apatride », sans nom ni lieu, à ma fille⁹.

Plusieurs autres membres de ma famille étaient installés dans différents pays, ce qui a causé l'élargissement de leur répertoire par les langues de l'exil et introduit d'autres langues dans les interactions entre les parents et enfants. De l'autre côté des frontières, dans notre propre pays, la langue transformée en croate/serbe/bosnien devenait un moyen utilisé par le discours officiel à des fins idéologiques.

Il est indéniable que la crise et la guerre dans mon pays, parallèlement à mon installation, ont été décisives pour mes choix personnels et professionnels. Ma place actuelle s'est construite au fil des ans. La conscience de ce que les langues et les lieux signifient pour l'intégration s'est construite progressivement. Il a fallu au moins une décennie pour que cette relation aux langues et aux espaces constitue un véritable « cheminement » que j'ai dû apprendre à nommer. Avec le recul, je réalise qu'un certain temps était nécessaire pour retrouver mes repères. La culture du nouveau groupe possédait une histoire que je ne connaissais pas, et lui-même ne connaissait que très peu l'univers d'où je venais. Schütz (2003 :20) dit sur l'étranger que c'est *l'homme qui doit remettre en question à peu près tout ce qui semble aller de soi aux membres du groupe qu'il aborde*.

⁸ Calvet (1994) souligne qu'il est difficile qu'une langue subsiste sans un attachement au territoire géographique. Il donne l'exemple de l'espéranto.

⁹ Ma fille a acquis d'abord la langue de son père, le français, qui est la langue officielle du lieu où elle est née et où elle a grandi. Je lui ai parlé occasionnellement serbo-croate et transmis les bases de ma langue maternelle. La consolidation de notre langue qui est devenue pour elle la deuxième langue s'est faite à Sarajevo, lors d'un séjour d'une année, dix ans après l'éclatement de la guerre. Pendant cette année, elle a fréquenté une garderie à Sarajevo. Elle avait quatre ans à cette époque. Les éducatrices parlaient la langue « bosniaque ». J'ai évité cette appellation n'étant pas encore habituée et ne pouvant m'y identifier puisque je me définissais encore comme (ex)-Yougoslave. Donc la même langue partagée dans la famille fut appelée par ma fille la langue bosniaque, par moi-même « notre langue » et « serbo-croate » et par ses cousins « croate », puisqu'une partie de la famille vit en Croatie ou dans les entités *croatisées* de la Bosnie-Herzégovine. Au retour en Suisse, j'ai souhaité qu'elle continue l'apprentissage de notre langue mais dans une structure scolaire afin de dépasser le langage familial et les situations de communication liées au quotidien. Avec l'éclatement du pays, il n'y avait évidemment pas qu'une seule école. Les écoles serbes, croates et très peu d'école bosniaques fonctionnaient dans la diaspora d'ex-Yougoslavie. L'école la plus proche du domicile était l'école serbe. L'enseignante était favorable au « plurilinguisme » (entre les nouvelles langues) acceptant des élèves provenant aussi bien de la Serbie que de la Bosnie-Herzégovine. Ma fille fréquenta cette école pendant deux ans. Ce choix provoqua des réactions et des commentaires des deux autres communautés (bosniaque et croate) associant sa fréquentation de l'école serbe aux orientations politiques attribuées à cette communauté pendant les conflits. Pour éviter ces appellations attribuées aux sentiments d'appartenances nationale et culturelle, j'ai trouvé une autre façon, qui est devenue propre à nous deux, de parler de cette école. C'est en renommant cette école « l'jubicica » ce qui veut dire la fleur violette, j'ai simplement traduit le prénom de l'enseignante qui s'appelait Violeta pour éviter toute confusion avec les nationalités ou les appartenances identitaires. Le fait de rebaptiser l'école serbe en une « école violette » associait sa langue à la nature (qui nous appartient finalement à tous) me permettait de ne pas l'attacher chaque fois aux appartenances nationales.

L'histoire de Lausanne ne faisait pas partie de ma biographie. C'est d'une manière progressive, grâce aux alliances et aux affiliations, à mon mariage avec un Suisse, que j'ai pu m'attacher progressivement à Lausanne et à la Suisse, surtout au moment où j'ai eu une fille née sur ce sol. C'est l'événement qui m'a permis enfin de partager un bout de mon histoire si décalée de celle des Suisses et de m'autoriser à leur donner aussi un morceau de mon *ailleurs*. *Les tombeaux et les souvenirs sont choses que l'on ne peut transférer ni acquérir*, disait Schütz (2003 :20). Mais il est légitime, voire nécessaire, de les partager. Certains attribuent au mariage avec un autochtone une fonction de stabilisation des statuts et de facilitateur d'intégration. Mais ceci n'empêche qu'au regard de certains autochtones, le mariage avec une étrangère est perçu avec une certaine méfiance ou comme un privilège pour la migrante, mais jamais pour l'autochtone. Après dix ans de vie dans ma nouvelle famille constituée avec des membres de la société d'ici, je me suis rapprochée davantage des Suisses. J'ai pu enfin partager pleinement mon *ailleurs* avec eux. Je continue avec la même intensité malgré le divorce qui a suivi et a impliqué de nouvelles ruptures, des reconfigurations familiales, des reconstructions identitaires.

Avec la guerre dans mon pays, de nombreux réfugiés venaient en Suisse ce qui avait un effet assez paradoxal pour le groupe local. Les gens me parlaient au début de mes séjours comme si je ne possédais pas d'autres histoires que celle de la guerre ou éventuellement celle du régime communiste qui, pour certains, était la cause du conflit. Ceci m'obligeait à reformuler et raconter mon propre vécu du socialisme et de l'expliquer aussi bien pour moi-même que pour les autres. Le monde d'où je venais se transformait en « ex » (Matvejevitch 1996), mon identité aussi. Donc, la lecture de la ville et de la vie à Lausanne dans laquelle je m'installais se faisait parallèlement à la lecture de ma propre ville, Sarajevo, qui disparaissait sous les bombes et ressurgissait dans les récits de mes compatriotes pour lesquels je traduisais ici, en Suisse. Le monde d'où je venais se transformait, périssait sans que j'aie pu agir. Je l'observais à travers les écrans de la télévision qui transmettait les changements brutaux de l'univers que j'avais emporté avec moi. Je ne trouvais pas forcément des explications et des interprétations à ce déclin qu'il fallait expliquer aux gens d'ici. Peu de choses et peu de comparaisons étaient possibles. Le modèle d'ici n'avait pas de clé qui m'aidait à ouvrir les portes de là-bas. Il n'y avait que des tensions et des discordances. La seule façon de sortir de cette « incompréhension » et de cette « passivité » était de me mettre à l'exercice de traduction tous les jours.

Les compatriotes affluaient en masse fuyant les régions touchées par la guerre. C'est en passant par cet exercice de traduction que j'ai pu, petit à petit, adapter les choses et les mots à la réalité d'ici, transmettre une histoire, un univers si décalé par la guerre. Je découvrais et reconstruisais,

traduisais les deux histoires, les deux réalités qui se faisaient dans les situations d'aide, d'accompagnement, d'enseignement. J'ai compris alors qu'interpréter n'était pas traduire les mots mais ajuster les temps. Je ne trouvais pas de traduction dans les dictionnaires, il fallait les improviser et chercher des nuances dans les contextes énoncés, par une réflexion « expérientielle », personnelle et collective car autant les Suisses que les étrangers y participaient. Chacun à sa manière me faisait part de sa grille de lecture. C'est surtout à ce stade de mon parcours que je me suis rendue compte à quel point la traduction du temps, des lieux et de leurs atmosphères était aussi importante que la traduction des mots. L'un ne se faisait pas sans l'autre. Tout était lié. Les déplacements entre différents lieux de travail, entre mes deux familles, entre mes deux lieux de référence étaient deux situations à la fois contradictoires et en constante interaction. C'est aussi grâce au travail parallèle dans une association, dans les écoles, ma formation en didactique de langues étrangères que j'ai pu avancer ou faire des haltes sur certains sujets. C'est d'ailleurs grâce à ces expériences que j'ai eu envie de continuer mes recherches sur la ville. Elles m'ont aussi permis de trouver assez facilement mes informateurs pour le travail du terrain.

Cet exercice de traduction fut décisif pour mes choix futurs mais pour une autre raison : il me permettait de sortir régulièrement des deux langues que je pratiquais désormais. Traduire m'a donné la possibilité de connaître certaines propriétés de mes langues, ses formes et ses fonctionnements dont je n'étais pas consciente. Les nouveaux schémas se sont mis en place dans et grâce à la traduction.

Relation espace-langue au cœur des parcours

Dans mon parcours, j'ai cherché constamment la continuité et un « lieu »¹⁰ d'ancrage : par mon travail, dans ma famille, dans mon cercle d'amis. Malgré de nombreuses résistances, qu'il s'agisse de celles liées à la langue française (je me suis enfermée pendant six mois dans l'état du « muet »), des blocages, des mobilités (professionnelles), j'ai pu faire le deuil de mon ex-pays (mais aussi de celui que j'ai imaginé trouver ici), d'une langue, d'une société idéalisée et cantonnée dans mon passé ou dans mon imaginaire par rapport au futur. Les retours fréquents (une fois par année) avec ma fille au pays, et les visites à ma famille dans les autres pays (Autriche, Allemagne, USA) ont contribué à cette réconciliation. J'ai vu également renaître la langue première grâce à la deuxième génération dont cette langue « disparue » était la langue commune.

¹⁰ Un fil rouge est apparu. Depuis mon enfance, j'ai pratiquement retrouvé chaque fois sous ma fenêtre un même arbre : le bouleau. Entre les déménagements en Bosnie, en Suisse et à Lausanne, j'ai dû changer de lieu au moins une vingtaine de fois.

Elle devenait le maillon fort dans la relation entre ma fille, ses cousins et ses cousines scolarisés dans d'autres langues qu'elle ne comprenait pas. Malgré le faible statut social et un très faible investissement scolaire dans cette ancienne « nouvelle » langue, la deuxième génération a toutefois trouvé des stratégies pour échanger et pour communiquer à travers elle, en exploitant les nouvelles technologies comme Facebook, Skype, etc.

Lors de mes activités professionnelles, j'ai pu prendre une place active au sein de l'association Appartenances en lien avec mes intérêts pour les langues, pour l'interprétariat communautaire, pour la formation des professionnels travaillant avec les migrants. Les approches participatives expérimentées avec les migrants m'ont inspirée à mon tour pour développer des travaux personnels qui se dirigeaient progressivement vers la ville et vers l'usage des moyens visuels dans la recherche¹¹. L'observation, le subjectif, les logiques institutionnelles, la responsabilité individuelle, les discours sur les pratiques devenaient pour moi les thématiques aidant à expliciter et à appréhender la posture de l'étranger, sa place, son rapport à la ville, ses rôles attribués par la société.

Pourquoi la ville ?

La ville est un lieu qui nous garantit l'anonymat, surtout au moment de l'arrivée. Autant nous l'adoptons, autant la ville nous adopte. Même si on ne connaît pas beaucoup de monde au début, la rue, les bistrots, les façades et les vitrines, les reflets du lac nous renvoient à nous-mêmes et nous permettent de nous voir en faire partie. Tiens, je me regarde dans une vitrine d'un horloger ayant ses montres qui semblent décorer mon manteau. La vitrine reflète ma présence et rappelle que j'en fais partie. Je suis dans son « préau ». L'espace est d'emblée là, et nous dedans ce qui fait qu'il nous invite à l'appréhender avec nos cinq sens. Mes premiers repères dans la ville de Lausanne étaient le métro et le bruit du train qui passait juste sous ma fenêtre d'étudiante, qui s'est vite fondu dans les autres bruits urbains devenant des sons familiers. Pour trouver mes premiers repères, une *arrière-scène* (Goffman 1973) « bosniaque » était présente en moi. Elle joue toujours



¹¹ ©Jelena Barraud

Retour en images, images du retour, (2003), la série de photos commandées à la photographe Jelena Barraud. J'ai déjà mené d'autres expériences en me référant à la photographie. L'un des projets réalisés dans le cadre éducatif portait sur les stratégies identitaires des élèves migrants (2003). Les photographies des élèves rentrés dans leurs pays d'origine ont été commandées à une photographe professionnelle et réalisées dans deux endroits : en Suisse et en Bosnie-Herzégovine marquant ainsi leur itinéraire entre les deux lieux et les dynamiques identitaires entre les deux références culturelles. Le travail avec l'image a été fait à l'époque d'une manière intuitive. C'est en préparant le sujet de la thèse, que je me suis réellement penchée sur des travaux et des expériences menés en ethnographie visuelle. C'est ainsi que j'ai pu étoffer ce support avec des principes théoriques.

un rôle important malgré les vingt ans passés à Lausanne. Cette *arrière-scène* était ma seule grille de lecture même si elle n'avait ni le métro, ni le lac, ni les trains dans ses paysages. Mes origines n'étaient pas du tout connotées positivement en Suisse, d'une part à cause de la guerre, et, d'autre part à cause des autres compatriotes qui étaient déjà là et « classés » comme « travailleurs immigrés », voire ces derniers temps comme « criminels ».

Mes propres étrangers

Je sentais bien que les images de l'autre me posaient question et me dérangeaient, car elles jugeaient mon *arrière-scène* « bosniaque » et voulaient parfois la changer même sans mon accord. Je ne me rendais pas compte que les autres, même s'ils sont nés dans cette ville avaient aussi leurs propres *arrière-scènes*. Les nouveaux arrivants ne comprennent pas tout de suite les rôles de tous les acteurs locaux, ni la manière dont ils sont distribués dans les familles, à l'école, dans le couple. Ce qui est surtout difficile à capter au début d'une installation est le fait de savoir quel est notre rôle. Reprendre des études, faire de petits boulots alors que j'avais déjà un diplôme universitaire, n'étaient pas au programme quand j'ai quitté mon pays. La renégociation de ce rôle est toujours un long processus.

Comme pour de nombreux étrangers (ou suisses), ma différence provoquait un comportement qui brouille les chemins. Kristeva (1988 : 62) en parle en ces termes : (...) *d'occuper explicitement, manifestement, ostensiblement le lieu de la différence, l'étranger lance à l'identité du groupe aussi bien qu'à sa propre identité un défi que peu d'entre nous sont aptes à relever. Défi de violence : « je ne suis pas comme vous » ; intrusion : Faites avec moi comme avec vous-même » ; appel d'amour : Reconnaissez-moi »- où se mêlent humilité et arrogance souffrance et domination, sentiment de blessure et de toute-puissance.*

Ma sécurité linguistique était secouée aussi bien par la « perte » de la première langue que par l'invincibilité du français. Comme le dit Schütz si justement, je devais interroger toute la conception de mon univers qui éclatait en morceaux devant mes yeux, alors que ceux avec lesquels je travaillais (enseignants, assistants, médecins) se reposaient sur la constance de leur situation sans se rendre compte qu'ils étaient également en mouvement, avec et à cause de moi, et qu'ils étaient la cause de mes propres changements. De plus, ce sentiment d'étrangeté se dédoublait : quand je rentrais « chez moi », je voyais mes compatriotes, les membres de ma famille sous un autre jour. Ils me trouvaient aussi inhabituelle et étrange. Je devenais une double étrangère pour ceux qui m'accueillaient ici, pour ceux qui m'attendaient là-bas. A moi-même aussi. Donc non pas une double mais une triple étrangère. Je me reconnais bien dans ces mots de

Kristeva (1988 : 46) : (...) elle (l'origine) même si elle ne cesse de le (l'étranger) tirailler, de l'enrichir, de l'entraver, de l'exalter ou de l'endolorir, et souvent tout à la fois, l'étranger en est le traître, courageux et mélancolique. Le terme hébreu *guer*, pour « étranger », n'est pas sans poser problèmes. Il signifie littéralement « celui qui est venu habiter (avec vous) » ou « résident », et recouvre l'idée de « converti » (1988 :100).

On s'habitue à notre propre censure ou à la re-reconstruction de notre histoire en fonction de l'interlocuteur en face, de ses intérêts, ses savoirs et sa curiosité envers notre *ailleurs*. Vous avez le sentiment que la nouvelle langue est votre résurrection : nouvelle peau, nouveau sexe (...) vos maladroresses ont du charme, dit-on, elles sont mêmes érotiques, surenchérissement les séducteurs. Personne ne relève vos fautes, pour ne pas vous blesser, et puis on n'en finirait plus, et à la fin on s'en fout. On ne vous signifie pas moins que c'est agaçant quand même : parfois une levée de sourcils ou un « Pardon ? » en volute vous font comprendre que « vous n'en serez jamais », que « ce n'est pas la peine », que « là au moins on n'est pas dupe ». Dupe, vous ne l'êtes pas non plus, nous rappelle Kristeva (1988 : 27) des étapes et des sentiments d'impuissance et d'invincibilité d'une langue, le jeu de préserver la face de l'autre ou utiliser la langue comme moyen de pouvoir et de marquage de son propre territoire. Une chose à laquelle je n'étais pas du tout préparée était le fait de découvrir que j'avais *mes propres étrangers* (Kristeva 1988 :100). De plus, certains provenaient de mon propre pays. Je ne sais pas si c'était lié aux événements de la guerre ou aux situations de rencontre avec mes compatriotes mais c'est seulement en Suisse que j'ai commencé à connaître réellement le vocabulaire de ma propre culture, de mon pays, de ma/mes langues.

Les changements individuels et les représentations autour de mes langues pèsent encore non seulement sur l'imaginaire individuel et collectif mais ont eu également un rôle sur plusieurs choix dans ma vie. Laplantine (1999 : 82) propose le dépassement d'assigner l'appartenance à un territoire, une famille, une langue. Pour cet auteur ce n'est pas l'assignation, la désignation du social, de la culture, mais le fait que ces derniers peuvent être parcourus dans tous les sens, *d'est en ouest, du nord au sud, de bas en haut, de haut en bas*. Il se réfère au *parcours* de Deleuze, appelé la *déterritorialisation qui s'oppose à la reterritorialisation identitaire*. Pour Laplantine (1999 :82), *dans l'anthropologie comme dans la littérature, ce n'est jamais seulement la question du même et de l'autre, et le fait qu'il y a l'autre appelle un travail sur l'autre de la langue, c'est-à-dire l'étrangeté qui jaillit lorsque l'on fait bouger le langage, lorsque l'on déplace les mots*. Le fait d'exprimer ici quelques fragments de mon parcours m'a permis d'en reconstituer le cheminement, en partant de mon histoire pour remonter à l'autre bout de la chaîne, l'histoire des langues et des lieux des autres, montrant qu'un aller-retour est nécessaire entre l'individuel et le

collectif mais aussi entre la langue et l'espace. Je garderai en tête l'enseignement de cet auteur par rapport au rôle de nos propres parcours avant de me pencher sur ceux de mes informateurs.

Dès lors qu'on passe au « je », le type de texte change. Selon de Sardan (2000)¹² la subjectivité du chercheur s'exprime de plus en plus dans le texte (l'article ou l'ouvrage du savant), alors qu'elle était réservée autrefois pour le hors-texte (le journal du terrain) ou pour devenir l'objet spécifique de métatexte (une réflexion sur les aspects subjectifs du texte). Nous partons dans ce préambule du « je » en retrouvant au final, dans le corps du texte, le « nous » scientifique. En conséquence, les lignes évoquées ont les caractéristiques du métatexte puisque nous tenterons indirectement d'analyser l'impact que ces éléments biographiques ont eu pour la thèse et pour la construction de la posture de la chercheuse. Le risque de l'introduction du « je » est de tomber dans l'exhibitionnisme de soi. Posant la question du « je » ou du « nous » professionnel, Laplantine (1999 :97-99) dit que rien ne changera au fait si ceux qui sont l'objet du discours restent irrémédiablement les autres (« les Trobriandais », « les Nuers », « les Azandés », « les Ik », « les Arapech », « les Mundugumor », etc.). Cet auteur plaide pour une théorie de la connaissance, en proposant de tenir les deux bouts de la chaîne et en affirmant que la réalité sociale que le chercheur appréhende *est simultanément hors de lui et non en lui, mais en aucun sens indépendamment de lui*. En citant Marcel Mauss, Laplantine souligne que l'objet qui est perçu et le sujet qui perçoit est de la même nature que lui. Il nous rappelle que le gage d'objectivité est à la fois une intériorité et une extériorité du « terrain » par rapport au chercheur.

Et la photo...

Ma carrière professionnelle m'a permis de me lancer le défi de cette recherche pour me concentrer sur un espace qui pourrait me donner de nouveaux éléments. J'ai choisi la ville. Sa lecture, mais aussi son écriture me semblaient être le bon moyen pour nous enseigner, sous une autre forme, que la recherche sur l'étranger a encore des zones inexplorées. J'ai fait le choix de faire entendre la voix des étrangers mais en passant par l'écriture visuelle, par la photo. C'est un peu paradoxal de dire *faire entendre* pour annoncer l'action de *lire*.

C'est suite à mes expériences de terrain que j'ai envisagé de joindre la dimension langagière à la dimension spatiale qui permettait de renvoyer au monde réel mais aussi au monde symbolique. Un objet particulier qui me semblait pouvoir comporter les deux dimensions à la fois était bien la

¹² DE SARDAN (2000) nous rappelle que le recours au « je » est surtout connu en anthropologie et ethnologie (Baos, Malinowski, Lévi-Strauss). Les travaux de ces chercheurs ont démontré que la mise en récit de l'expérience subjective n'est pas incompatible avec une tâche objectiviste et objectivée du chercheur-scientifique. Sardan cite Kilani qui parle de la trace de l'anthropologue sur son expérience.

photographie. Elle est tant réelle que symbolique. Le jeu entre le visible et l'imaginable, entre les lieux réels et les lieux imaginés a été posé par cette recherche comme l'un des défis mais aussi comme la suite logique de mes expériences, réflexions sur l'autre, sur les interactions dans et avec l'espace dans lequel nous vivons et que nous partageons.

Bourdieu (2003 : 42) disait que la pratique de la photographie en Algérie et ensuite en Béarn lui a permis *une conversion du regard* et que l'Algérie contribuait à l'acceptation de lui-même par rapport à la honte de soi liée au racisme de classe. Les photos qu'il a pu revoir à plusieurs reprises ont fait ressortir des détails inaperçus au premier regard et que l'on ne peut pas observer solidement lors de l'enquête.

Du « je » au « nous »

Todorov considère que le fait d'introduire le récit autobiographique dans une recherche peut être assez irritant : *car la connaissance de soi ne remplace pas celle du monde*. Il ajoute : *la pensée est un combat contre ses propres habitudes mentales ; leurs transformations changent l'identité même de notre être* (Todorov 2002 : 179).

Le choix d'écrire cette introduction avec « je » et de me référer à ma propre expérience de migration ne signifie pas forcément impliquer mes propres *habitudes mentales* mais plutôt en sortir en les explicitant. La démarche que je propose vise une distanciation en passant par un processus pour *nommer la voix de la chercheuse*, permettant de développer une attitude critique et objectivée. Je souhaite utiliser cette voix comme l'un des éléments constitutifs du processus de cette recherche. Ce qui peut être périlleux dans l'exercice de l'analyse des récits des étrangers est mon implication dans les interprétations qui pourrait faire fi de l'identification à l'autre. Toutefois, j'ai pris des précautions dans la mise en place de la méthodologie en proposant la constitution de récits doubles. Ces derniers apporteront des clefs de lecture sur la manière dont l'étranger appréhende la ville, et le discours de la chercheuse tente d'explicitier à la fois les stratégies de l'étranger et les dynamiques de la ville apportant des éléments de réponse sur les plans théorique et méthodologique.

Commencer par écrire cette recherche avec « je », s'impliquer avec une voix personnelle est un exercice très risqué et compromettant car le chercheur est censé faire le travail contraire, sortir du subjectif. Je m'autorise néanmoins à prendre cette posture car je considère qu'il est impossible de faire abstraction de ma propre voix, alors qu'elle contribue à me détacher de moi lors des analyses.

Une telle posture ne fera que suivre la proposition de Laplantine de ne pas s'enfermer dans le discours sur « l'autre » mais de renforcer la définition de l'étranger « moi », de l'étranger « toi », l'étranger « eux » et l'étranger « nous ». On reconnaît ici des parties de titres utilisés par Todorov (1989) dans *Nous et les autres*, ou *Étrangers à nous-mêmes* de Kristeva (1988) ou encore Ricœur (1990), *Soi-même comme un autre*. Kilani (1994) a opté pour : *L'invention de l'autre*, et Laplantine : *Je, nous et les autres*. Tous ces auteurs m'ont aussi encouragée, par leurs écrits, à m'appuyer sur le bien-fondé de ce recours à plusieurs voix, et à légitimer mon choix.

L'approche dialogique et polyphonique de Todorov empruntée à Bakhtine, se conjuguera avec celle de Ricœur (identité narrative) ou encore celle de Lahire (l'homme pluriel). Ces auteurs me permettront de ne pas rester dans un « je » enfermé afin de rejoindre progressivement le « nous » scientifique. Une autre raison de la nécessité d'une telle démarche : nous nous inscrivons dans une recherche qualitative qui s'appuie, entre autres, sur une observation participante. Donc, le chercheur est quelque part « dedans », il est présent sur le terrain au cours de l'enquête mais aussi du fait qu'il habite la même ville. Il est présent sur le terrain par son travail et ses rôles professionnels et, en conséquence, il est un « protagoniste » pour les informateurs. Il joue un rôle qui est à expliciter et à définir par rapport aux biais possibles. Ce dernier élément implique que *l'univers que nous transportons avec nous sur le terrain (nos propres accords et désaccords, qu'ils viennent de l'expérience personnelle ou professionnelle) exige une redéfinition du positionnement du chercheur et de ses outils*¹³. Je me sens prête à passer à l'écriture de mes choix théoriques et méthodologiques pour expliciter ce positionnement. Pour Laplantine, cette écriture, *dans la mesure où elle est une écriture « participante », contribue à une dépersonnalisation de son auteur qui doit se résigner à l'éclatement du « je »*.

C'est à partir de la confrontation chercheur-acteurs du terrain (la relation qui selon la situation et selon les méthodes choisies peut différer et être tantôt asymétrique, tantôt verticale ou horizontale) que se constitue l'objet de l'expérience du chercheur et sa construction de connaissances en s'inscrivant, comme Laplantine (1999 : 101) l'appelle : *dans un réseau d'intertextualité*. Ce dernier pourrait correspondre à ce que Bulot (2003b : 124) appelle *l'espace d'échange produit par les interactions inter et intra-discursives*. ». Quitter la pensée binaire et saisir l'entre-deux, l'oscillation, la contradiction, sera la direction que nous choisirons et que nous proposons ces auteurs. Une position qui peut attirer des critiques en nous reprochant le fait que nous ignorons les

¹³ Selon De Sardan (2000), il peut exister trois positions possibles de ce dosage : 1) position objectiviste : prendre acte de l'impossibilité d'échapper à une subjectivité, 2) position domino-centrique : décrire les efforts pour éviter/révéler la position dominante du chercheur lors de l'enquête et enfin la position 3) la position hyper-interactionniste : se référer aux interactions contextualisées.

paradoxes et les tensions et qu'une voie qui se situe dans l'entre-deux ne saurait aboutir à des résultats valables. Selon nous, c'est au travers de la fabrication du sens par les acteurs que nous voyons l'opportunité d'apprendre à lire leurs attitudes langagières et urbaines. Ces dernières représentent des traces possibles qui parlent indirectement de diverses modalités du pouvoir, du statut de l'étranger dans la ville et de ses modalités d'insertion. Nous sommes près de défendre cette position, car la voie choisie cherche à comprendre et à expliquer les phénomènes par des méthodes et outils théoriques se situant dans les charnières et entre les frontières d'un monde binaire se définissant de plus en plus par les extrêmes.

INTRODUCTION

Habiter une chambre, qu'est-ce que c'est ? Habiter un lieu, est-ce se l'approprier ? Qu'est-ce que s'approprier un lieu ? À partir de quand un lieu devient-il vraiment vôtre ? Est-ce quand on a mis à tremper ses trois paires de chaussettes dans une bassine de matière plastique rose ? Est-ce que quand on s'est fait réchauffer des spaghettis au-dessus d'un camping-gaz ? (Perec 2000 : 50)

Les récits sur les pratiques spatiales et sociolinguistiques permettent-ils d'éclairer différemment le phénomène migratoire ? Nous avons pour projet de nous pencher sur les questions liées à l'appropriation de l'espace urbain par l'étranger en associant en même temps l'évolution de son regard porté sur ses lieux et ses pratiques langagières.

Plusieurs constatations se sont dégagées de nos réflexions avant de faire notre choix de la thématique traitée. Quand on aborde des questions liées aux phénomènes migratoires, on se heurte très rapidement aux discours se positionnant pour ou contre l'intégration. D'abondantes recherches renvoient et insistent sur les aspects identitaires, les aspects économiques, politiques, sociaux, la mobilité culturelle, etc. Les discours officiels ont tendance à se focaliser sur des chiffres qualifiant la migration exclusivement par le nombre des déplacements et des arrivées, par les catégories de séjours, par les causes de cette immigration (travail, requérants, étudiants, etc.), donnant l'impression que le phénomène touche principalement à des sphères du travail, de l'économie et de l'habitat. Or, ce domaine touche, et ceci depuis qu'il existe, à toutes les sphères de la société incluant aussi bien la sphère politique, culturelle, éducative, vie urbaine et quotidienne ainsi que d'autres sphères d'existence et d'organisation d'une société (Sayad 1999 :18).

Nous postulons que le parcours de ville contribue à nous interroger sur ces différentes sphères de vie et en conséquence sur l'investissement et le processus d'appropriation des espaces de la ville par les acteurs. Ce qui nous intéressera également est de voir si les expériences de mobilité liées à cette appropriation aident dans l'appréhension des phénomènes urbains et de la migration. En nous inspirant tantôt des concepts issus de la sociologie et de l'anthropologie urbaine, tantôt de la sociolinguistique, de la géographie sociale, nous tâcherons de répondre à ces interrogations.

Nous consacrons plusieurs chapitres pour rappeler les approches qui se sont développées en lien avec des relations des acteurs aux espaces et à leurs représentations. En choisissant une autre entrée, sociolinguistique, nous avons décidé de poser parallèlement un regard sur l'impact langagier sur ces relations.

Nos analyses ont été organisées en vue d'obtenir plusieurs angles de vue : celui de l'acteur/locuteur individuel et celui de l'acteur/locuteur collectif. Pour aller au plus près de la l'appropriation urbaine, nous sommes passée par une mise en images et une mise en mots de la ville. Pourquoi ? Elles nous donnent des indices sur les processus d'appropriation, elles traduisent la perception de l'acteur, elles font en même temps sortir l'individu de soi en le faisant entrer en contact avec la ville, avec l'autre et la collectivité.

Nous avons articulé quelques notions clés dans notre cadre théorique reliant les actions de l'acteur et en les plaçant dans une perspective transversale. Ce choix a exigé la construction d'un appareillage méthodologique polyvalent ce qui représentait un risque. Nous savions, dès le départ, qu'avec un tel choix, il faudrait se référer aux différents outils conceptuels issus de plusieurs disciplines. Cette proposition tente d'interroger non seulement le domaine relevant de l'insertion de l'acteur étranger mais aussi de celui qui l'accueille. Nous centrons donc notre étude sur la ville qui évoque des phénomènes sociaux, dépassant parfois les domaines liés à la migration.

Nous avons considéré qu'il faudrait prendre en compte les points de vue subjectifs des acteurs (qu'ils soient des individus ou des représentants d'institutions) pour appréhender au plus près les enjeux que représente la ville. Des lieux signalés et signifiés par les acteurs sont devenus ainsi la pierre angulaire de la lecture de la ville. Nous avons décidé de les observer au moyen des parcours urbains comme un espace en soi, unique, englobant plusieurs facteurs qui nous intéressaient : temporel, historique, spatial, langagier, etc.

Nous avons choisi la ville à la fois comme lieu et comme objet d'étude pour nous centrer en particulier sur l'appropriation des espaces urbains par le résident étranger. L'articulation entre les facteurs globaux avec les facteurs individuels est exposée déjà dans la problématique. La partie dédiée aux aspects collectifs nous permet de voir comment les différents acteurs/locuteurs collectifs et municipaux se positionnent face à la mise en place des dispositifs destinés à l'intégration des étrangers.

L'élaboration de cette recherche s'est appuyée sur plusieurs sources. L'un des champs disciplinaires était l'anthropologie et l'ethnographie visuelle auxquelles nous avons emprunté des outils pour constituer notre cadre méthodologique. Ces disciplines conjointes à d'autres encore (sociologie et géographie urbaine) contribuaient à dépasser l'action de décrire la ville mais permettaient d'entrer dans les logiques de son appropriation. Suite aux travaux en sociolinguistique urbaine et en géographie sociale (Bulot, Veschambre), l'appropriation des espaces urbains devient progressivement objet de la recherche même si elle reste encore relativement timide. Nous étions soucieuse, dès le départ, d'intégrer des outils de la

sociolinguistique et de l'observation ethnographique. Ainsi, nous espérons renouveler certaines questions se référant à la recherche dans/sur la ville en renonçant aux approches centrées sur la description des pratiques langagières mais privilégiant plutôt l'étude du regard de l'acteur porté sur ses pratiques. Les travaux de Bulot (discursivité urbaine), Geertz (thick description), Laplantine et Bhabha (espaces-tiers), sont venus en aide pour faire la transition permettant l'interaction entre plusieurs approches. Les « détours » par certains auteurs (Tarrius, De Certeau, Augé) renforçaient notre choix et nous aidaient à nous déterminer sur la direction prise.

Il fallait se concentrer et cibler les objets, donner des priorités aux aspects liés à l'appropriation spatiale et langagière impliquant les attitudes, les stratégies et les représentations des acteurs. En conséquence, un travail ethnographique est compris dans ce processus, car nous avons procédé à une écriture/lecture visuelle et narrative de la ville. Cette écriture/lecture plurielle de la ville a induit le procédé impliquant plusieurs voix des acteurs. La variété de recueil que nous avons mis en place a conduit à un agencement des voix : celles des résidents étrangers, celles qui gouvernent la ville pour enfin donner place à celles du chercheur qui a tenté, par des outils de visualisation (cartographies et schémas) et d'interprétation, de les objectiver et d'en extraire des connaissances.

Deux champs d'investigation correspondent aux deux parties de la thèse : la partie première inclut le contexte, la problématique, le cadre théorique et la méthodologique ainsi que les interdépendances et les articulations entre ces derniers. L'objet de la deuxième partie est l'expérience empirique comprenant les interviews, les analyses et les résultats. En nous appuyant sur les perceptions et les représentations mises en récits, nous avons tenté de saisir les relations que les acteurs entretiennent avec les espaces urbains et de dégager les fonctions des pratiques (spatiales, langagières) qui lui sont attribuées.

Le premier chapitre est concentré sur le contexte de Lausanne qui fait surgir une triple problématique. Nous avons ensuite convoqué les concepts pour penser l'appropriation spatio-sociolangagière. Des auteurs comme Simmel, Bhabha, Laplantine, Di Méo, Roncayolo, nous ont aidée à comprendre les dynamiques de la ville entre proximité/distance, la traduction culturelle, la fabrication des espaces tiers et des logiques des espaces perçus/vécus par les acteurs.

Certains concepts sont mis en lien avec les notions essentielles de la sociolinguistique urbaine les associant aux notions de discursivité urbaine, territorialité, spatialité (Bulot) avec les cartes de mobilité (Zarate & Gohad-Radenkovic), récit de vie (Bertaux).

La partie empirique s'intéresse à *l'opérialisation* de ces concepts sur le terrain. Nous avons constitué un dispositif polyvalent. La spécificité de cette partie consiste dans l'établissement d'une méthode qui a fait appel à la photographie participante et, dans la phase des analyses, à la triple

cartographie. Le procédé particulier de recueil mené dans le cadre d'une photo-interview auquel s'est associé le récit oral a exigé une conceptualisation pour des outils d'analyse.

Le contexte et la problématique ont souligné à quel point le paysage social et urbain comporte des paradoxes, des contradictions, des discours sur la ville et sur ses espaces qui représentent en soi un texte. L'acteur est amené à lire et à décoder ces textes, à les faire sien en donnant ses interprétations restituées par un double récit. Les croisements des analyses sur le plan individuel avec celles réalisées sur le plan collectif ont montré des dynamiques et des processus caractérisant l'appropriation spatio-sociolinguistique.

PARTIE I

1 CHAPITRE I CONTEXTE ET PROBLÉMATIQUE

On vit quelque part : dans un pays, dans une ville de ce pays, dans un quartier de cette ville, dans une rue de ce quartier, dans un immeuble de cette rue, dans un appartement de cet immeuble. (Perec 2000 :114)

Le présent chapitre se propose de situer notre problématique et le contexte de notre recherche : la ville de Lausanne. L'acteur qui nous intéresse en particulier est le résident étranger. Ce dernier s'approprie la ville, adopte différentes façons pour la dire, pour la lire selon son propre contexte et selon les clés de lecture qu'il a à sa disposition. Nous présenterons des moyens qui sont mis en place par la municipalité pour intégrer les étrangers : ses dispositifs politiques et structurels, ses actions menées dans ce même but.

Nous nous intéressons d'abord aux lieux et aux espaces qui influencent les processus de planification par la municipalité des actions qui sont mises en place à partir d'un cadre légal et politique relatif à l'intégration des étrangers. La dimension imaginaire est mentionnée également mais elle fera surtout objet des chapitres qui suivent. A la fin de ce chapitre nous nous focalisons sur trois sphères de la ville : elles dévoilent les enjeux et les contradictions de l'organisation de la ville montrant les différentes façons dont elle est pensée et vécue.

Les textes légaux et les structures institutionnelles nous semblent être de premiers indicateurs des évolutions urbaines et, surtout, de la transformation du regard et des discours portés sur les résidents étrangers. Lorsqu'on questionne le processus d'appropriation, il s'agit d'appréhender les différentes facettes de la ville caractérisant les contradictions de son aménagement. L'un des buts de ce chapitre est de réfléchir sur la manière dont les figures de l'étranger sont mises en mots et conditionnées par le contexte historique, démographique, politique et sociolinguistique de la ville. La première partie du chapitre retrace très brièvement l'histoire de la ville évoquant les étapes et les discours sur les étrangers, leur place dans le paysage urbain et le paysage suisse.

Nous présenterons ensuite quelques pratiques institutionnelles qui expriment différentes formes d'action collective dont les espaces assignés à l'apprentissage de la langue nationale, donné par le discours officiel comme « lieu clé » pour l'intégration des étrangers. Les actions coopératives et de partenariat ont été également ordonnées sur différents niveaux organisationnels : associatif, institutionnel, communal.

Un petit détour est fait par la topographie de la ville pour rappeler son impact sur la différenciation sociale. Dans la deuxième partie nous observons, à côté des instances officielles mises en place par la municipalité, l'évolution des structures apparues dans le tiers- secteur et milieu associatif.

Les pratiques qui renvoient à l'accueil et à l'intégration des étrangers se situent autant sur le terrain institutionnel qu'en marge des institutions. Les trois niveaux de gouvernance en Suisse (fédéral, cantonal et communal) sont évoqués afin de mieux saisir le rôle des communes. En passant en revue plusieurs tensions et paradoxes entre le dispositif légal, structurel et les formes discursives sur la figure de l'étranger et son intégration, nous problématisons ces pratiques en interrogeant au final leur articulation, dynamiques ainsi que les paradoxes suscités par la production des discours et des pratiques apparus dans l'espace public ou privé.

Le défi de ce premier chapitre est d'approcher notre objet d'étude (appropriation spatiale et sociolinguistique de la ville) en mettant à jour la difficulté qui réside dans l'établissement des relations entre la dimension linguistique et spatiale et les frontières qui se forment entre ces dernières. Nous nous plaçons en conséquence dans une perspective qui aborde la ville comme un espace polysémique, mis en mot et construit par des interactions entre les acteurs/locuteurs collectifs (ceux qui la gouvernent) et les acteurs/locuteurs individuels (ceux qui y vivent et se l'approprient ou non).

Questionner à différentes échelles l'organisation de la ville et le discours sur/dans ses espaces porté par divers acteurs est la perspective de départ de cette recherche ouvrant vers les premières pistes de l'élaboration du cadre conceptuel. Quelques exemples (images, textes légaux, structures) tentent d'esquisser de premiers liens entre les matérialités linguistiques et les lieux qui sont constitués autour de la figure de l'étranger et du discours produit à son propos.

1.1 La ville de Lausanne : sa topo-... démo-... photo-graphie

La description qui suit amorce une première *écriture* de l'évolution de la ville (sur le plan géographique, historique et démographique) tout en faisant un « arrêt sur image » au moment de notre enquête.

1.1.1 Topo-graphie et différenciation sociale

Regardons d'abord comment la ville a été bâtie et comment certains auteurs (Nicola & Apothéloz, 1995) interprètent son évolution. Selon ces derniers, les critères de géographie physique jouent un rôle déterminant dans la différenciation spatiale et sociale des quartiers marquant la mémoire collective des habitants.

Lausanne, située au plein cœur de l'Europe, est, depuis toujours un carrefour de passages et d'échanges. Elle a été confrontée à la mixité des populations depuis longtemps. Elle a une

spécificité, sa topographie, qui façonne la répartition de ses quartiers, et ses constructions peu différenciées en raison de ses contraintes topographiques. Elle est établie sur les rives du lac Léman mais les places ne sont pas assignées d'une manière aléatoire. Entre 1888 et 1914, trois types d'habitats façonnent la ville : des constructions hôtelières, de villégiature et quelques logements sociaux et surtout des immeubles locatifs et des maisons individuelles. Les zones raides sont, en principe, réservées à l'habitat prolétarien. Le paysage social se construit progressivement dans la ville de Lausanne. Il évolue dans deux directions : à l'Ouest s'installent les couches populaires, étrangères et catholiques pauvres, à l'Est, les couches privilégiées et protestantes à revenus élevés. L'installation de ces dernières durera jusqu'au XIXe siècle sur les collines bien ensoleillées alors que les classes pauvres occuperont les endroits situés dans les creux. Les quartiers s'établissent le long des routes principales de communication entre l'Italie et la France qui sont occupées par les quartiers favorisés (notables, commerçants, artisans) et l'axe du Flon, la rivière venant du Nord traversant la ville et encaissée dans la vallée, est peu favorisé (Zuppinger 2012)¹⁴. Des entrepôts, des garages, des locatifs y sont placés alors que les logements résidentiels, des maisons de maîtres sont placés près du lac. Au fil du temps, la voie qui relie les axes internationaux est expulsée de la ville par le chemin de fer au Sud et par l'autoroute au Nord. Ces axes internationaux guident la croissance urbaine et expliquent le développement des logiques spatiales de la ville ainsi que les relations qui se créent entre ses quartiers.

1.1.2 Démonographie et l'évolution de la politique migratoire

Lausanne est la cinquième ville de Suisse, en termes de démographie. Elle est la capitale du canton de Vaud. Ce dernier a des frontières avec la France, les cantons de Neuchâtel, Valais, Genève, Fribourg et Berne. La ville de Lausanne est constituée de près de 40 % d'étrangers¹⁵ et affiche son identité pluriculturelle comme l'une des quatre caractéristiques de son identité (les trois autres sont l'économie, le tourisme et les sciences). Lausanne compte 130000 habitants, 320000 avec l'agglomération, représentant 150 nationalités avec 80 idiomes différents¹⁶. Elle se présente sur son site comme une ville cosmopolite et pluriculturelle. Les données sur les parcours,

¹⁴ ZUPPINGER, U., (2012). *Luttes-ô-Flon, Une reconversion urbaine lausannoise mouvementée de 1984-2012*. Lausanne, Éditions d'en bas. Cet ouvrage retrace l'histoire du quartier du Flon, un espace branché en ce début de XXI^e siècle marqué par de nombreuses transformations en passant par un caractère artisanal et industriel. Un espace vaste et très proche du centre problématique de la ville. Il a été objet des luttes urbaines pour sauvegarder un environnement urbain convivial.

¹⁵ Pour situer ces chiffres dans le contexte historique, nous donnons les extraits des statistiques en 1910, plus de 100 ans avant nos jours : Lausanne compte à cette époque 66263 habitants dont 17155 étrangers. Dans : POLLA, L., Lausanne 1860-1910, (1974). *Vie quotidienne*, Payot Lausanne.

¹⁶ Cette information se trouve sur le site de la ville de Lausanne, page intitulée : *Lausanne une ville cosmopolite et multiculturelle*: www.lausanne.ch, Chiffres sur les quartiers de Lausanne, données par langue et par religion : <http://www.scris-lausanne.vd.ch/Default.aspx?DomID=2077>

sur les mobilités linguistiques¹⁷ des migrants et sur les marques du particulier sont plus difficiles à trouver dans les tableaux statistiques. Les chiffres nous renseignent plutôt sur les moyennes de l'évolution du flux migratoire. On ne sait pas non plus comment les personnes naturalisées annoncent leur appartenance nationale et surtout leurs langues. Il est probable que, dans les tableaux statistiques, une partie des locuteurs plurilingues se « perde » dans la colonne des francophones puisque certains annoncent le français comme langue principale.

Malgré des efforts et de nombreuses initiatives, l'intégration des étrangers reste un processus encore très complexe à mettre en œuvre. C'est un sujet qui alimente depuis plusieurs années les débats publics. Il est difficile d'évaluer si le cadre légal actuel, révisé en 2008, aide ou freine ces actions car il reproduit certains paradoxes déjà connus dans l'histoire de la migration. Les chercheurs Etienne Piguet (2004), Gérard et Silvia Arlettaz (2004) nous inspirent par leurs travaux montrant l'évolution des flux migratoires en parlant de différentes vagues d'arrivée des migrants. La question qui s'impose dans cette évolution de l'accueil est de voir quelle relation l'étranger entretient avec la ville et quelle est la perception de son statut de la part de la collectivité nationale, de la collectivité ville et de plus petits groupes sociaux ou institutions en charge de son intégration. L'analyse historique des flux et de la politique migratoire menée par les chercheurs cités plus haut permet de comprendre les mouvements politiques qui se succèdent ces derniers siècles en Suisse. Ce regard historique que nous empruntons à Arletta S&G (2004 : 168) aide à la lecture du développement économique, politique, social et physique de la ville. Son développement a suivi une tradition d'accueil, formulée dès le XVI^e siècle. Cette tradition traversera le discours politique suisse et habitera l'imaginaire collectif jusqu'à nos jours. Les deux auteurs soulignent que cette tradition est intégrée à l'idéologie nationale dans le but de renforcer la cohésion du pays. Selon ces derniers, le regard s'est focalisé sur l'étranger en le considérant comme source des troubles sociaux, depuis l'augmentation du prolétariat au début du siècle passé. Certains revendiquent les différences religieuses comme antagonisme principal entre étranger et indigène. D'autres encore perçoivent les dissemblances sur le plan culturel, sur des idées morales et sur l'insécurité urbaine. Toutes ces représentations créeront un déséquilibre dans le sentiment identitaire par rapport aux qualités propres à la Suisse et à ses citoyens.

Les deux auteurs nous informent qu'à la fin du XIX^e siècle, on observe deux mouvements migratoires : l'un qui va plutôt dans la perspective des grands départs des Suisses vers d'autres pays, provoqués par la baisse des prix agricoles et la modernisation industrielle, et l'autre mouvement marqué par l'arrivée des travailleurs immigrés d'Allemagne, de France et d'Italie, soit

¹⁷ Le fait d'utiliser couramment d'autres langues (au travail, à la maison, avec des amis) à côté de sa première langue.

près de 15 % de la population suisse de l'époque. Les étrangers viennent travailler dans les métiers difficiles, dans la construction des chemins de fer. Les branches de l'industrie se diversifient (métallurgie, mécanique, aluminium, alimentation) et le tourisme connaît un essor à partir de 1850 grâce au développement du réseau des chemins de fer. Cette transformation induit des besoins accrus en main-d'œuvre étrangère. Les travailleurs immigrés participent à l'industrialisation et au développement du pays. La tradition d'asile et les valeurs d'entraide sont valorisées mais l'intérêt économique et le libéralisme prévalent. Les conditions de l'accueil se durcissent progressivement. Selon Arletta S&G (2004), l'année 1914 sera l'année de rupture. La conception de la période précédente marquée par « l'assimilation » des étrangers et par l'encouragement de la libre circulation sera remplacée, petit à petit, par celle, de contrôle du flux migratoire.

Après la Première Guerre mondiale, le paysage politique de la migration changera. Alors que la gestion de l'immigration avant la guerre relevait des gouvernements cantonaux, elle s'oriente, après la guerre, vers le contrôle de la population étrangère par les autorités fédérales qui mettent en place une politique protectionniste et centralisatrice. Cette période est marquée par la mise sur pied d'un dispositif législatif reposant sur la crainte des étrangers. Une nouvelle Loi sur les étrangers est adoptée en 1931, caractérisée par la lutte contre la « surpopulation étrangère » (Überfremdung). Les étrangers sont considérés désormais comme des menaces qui pèsent sur l'harmonie helvétique. L'Office central de la police des étrangers, installé déjà en 1917, considère dorénavant la politique migratoire comme un élément majeur de la défense nationale. L'affirmation en 1943 formulée en termes de « La barque est pleine » s'inscrit dans cette même logique de fermeture.¹⁸ Des politiciens adopteront cette même logique par la suite, à partir de 1960, lorsque la Suisse connaîtra une nouvelle vague importante de travailleurs immigrés espagnols et italiens. Les politiciens qui se succèdent comme Schwarzenbach (initiative contre la surpopulation en 1972¹⁹) et Blocher à partir des années 90, reprendront le discours d'avant-guerre

¹⁸ À la fin de la Seconde Guerre mondiale, la Suisse se retrouve isolée à la suite de l'irritation des Alliés devant l'attitude de ses autorités envers l'Allemagne et l'Italie pendant les années de guerre. Pour sortir de cet isolement, la politique étrangère du pays se focalise dans le domaine de l'aide humanitaire, en particulier par des actions caritatives envers les victimes de la guerre et par l'accueil de réfugiés ainsi que dans la promotion des organisations humanitaires. Le Conseil fédéral organise des conférences pour adopter des conventions sur la protection des victimes de guerre (en 1949 à Genève). Par ailleurs, la Suisse participe activement à l'élaboration de plusieurs organisations spécialisées de l'ONU, telles que la Cour internationale de justice, Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture, l'organisation mondiale de la santé, OMS, Organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture et UNESCO. Wikipédia, consulté le 27 février,

2013 : http://fr.wikipedia.org/wiki/Histoire_de_la_Suisse_au_XXe_si%C3%A8cle#La_politique_ext.C3.A9rieure_de_la_Suisse

¹⁹ Plusieurs initiatives se sont succédées entre les années 60-80 (les informations tirées de la même source-wikipédia):

- contre la pénétration étrangère en 1965,
- contre l'emprise étrangère en 1969,
- contre le surpeuplement de la Suisse en 1972 (Schwarzenbach et son parti lancent la deuxième initiative demandant d'abaisser la population étrangère dans chaque canton à 10 % de la population suisse, à l'exception du canton de

pour défendre l'unité helvétique et protéger le pays des menaces qui accompagnent, selon ces derniers, l'afflux migratoire. Les associations/groupes organisés par la diaspora (jusqu'alors à caractère syndical et militant) connaîtront également une transformation importante dès la deuxième vague de migrants d'Italie et d'Espagne dans les années soixante.

La vie associative se concentre sur les conditions de travail. La migration provisoire se transforme en migration sédentaire. Le rêve du retour auquel croyait le migrant et que les autorités partageaient n'est devenu qu'illusion. Les associations luttent contre les statuts temporaires et pour la reconnaissance sociale marquée par la recherche d'un modèle de gestion de la pluralité. Une double dynamique se met en place : l'ouverture d'un type associatif anciennement syndical et la fermeture d'un autre type associatif de caractère identitaire (Cattacin & La Barba 2007). L'action de ces associations focalisée auparavant sur le retour et plutôt sur le territoire du pays d'origine (mise en place des cours de langue et de culture d'origine) se déplace sur d'autres objets (défense des droits des travailleurs) et prend une place plus importante dans l'espace de la ville.

Aujourd'hui, la question des étrangers occupe toujours le devant de la scène urbaine et nationale. Les autorités tentent de donner des réponses suivant une certaine constance fondée sur les valeurs de sécurité intérieure, d'identité culturelle et de prospérité économique. Certaines institutions essaient d'introduire l'acteur étranger dans les espaces urbains formels en lui assignant un rôle et un lieu tout en tentant d'instaurer un certain partenariat. La recherche du juste équilibre entre la lutte contre la surpopulation étrangère et les besoins de l'économie continue de nos jours. L'élaboration des dispositifs qui formalisent l'accueil et l'intégration des étrangers perdure jusqu'à aujourd'hui cherchant la bonne méthode de l'appréhension des flux migratoires et de leur diversification, naviguant entre les réponses nationales et les réponses locales mises en œuvre par les instances des villes.

1.1.3 « Photo-graphie » de la ville et ses symboles

La ville est répartie en 17 quartiers, sur une superficie de 54, 8 km². Ces derniers ont un pourcentage plutôt équilibré : 33 % d'étrangers par quartier à l'exception des quartiers qui se trouvent en périphérie et dont certains dépassent 50 % d'étrangers. La mixité des populations dans

Genève. Cela signifiait le renvoi de la moitié des étrangers, soit 300 000 personnes. Les villes la refusèrent alors que les campagnes y furent favorables)

- pour une limitation des naturalisation en 1974
- être solidaire en faveur d'une nouvelle politique à l'égard des étrangers en 1977
- pour la limitation de l'immigration en 1985

l'espace urbain est-elle suffisante pour démontrer que la ségrégation et la polarisation sociales sont évitées ? L'absence de ségrégation spatiale ne signifie pas d'emblée la participation des habitants à la construction des espaces communs et n'implique pas nécessairement l'absence de ségrégation linguistique ou sociale. Les villes suivent les besoins en matière de logement, les besoins sociaux, sanitaires et éducatifs. Elles s'adaptent non seulement à cette évolution sociale mais aussi à l'évolution du discours qui est tenu sur sa population. Elles deviennent les scènes sur lesquelles s'affichent les discours pour et contre les arrivées des étrangers servant de décor pour ces interactions²⁰. Elles accueillent des personnes, des discours tenus sur l'étranger, sur son rôle pour la Suisse. Mais les villes adoptent en même temps de nouvelles pratiques dont les pratiques langagières des étrangers représentant un patrimoine linguistique pluriel s'ajoutant à celui de la Suisse, déjà plurilingue. Cette dimension linguistique est souvent absente ou placée au second plan lorsqu'on présente l'accueil des étrangers en se limitant aux chiffres, aux statistiques et en associant les langues parlées par les étrangers à leur identité nationale alors qu'elle jouera un rôle sur l'identité urbaine en renforçant son image.

Partant de la dimension morphologique de la ville, de son organisation, de ses structures, de son histoire et de ses langues, nous cherchons progressivement à saisir comment les acteurs (collectifs et individuels) se construisent les images (au sens propre et figuré) et quels moyens, actions, symboles ils choisissent pour exprimer leur regard sur leur environnement et sur leur place dans la ville. Voici une illustration de la ville présentée par ses symboles.



Figure : emblèmes de Lausanne

²⁰ A titre d'exemple, nous mentionnons ici un projet d'exposition qui rassemble les affiches en lien avec ces initiatives, analysées par Christelle Maire et Francesco Garufo (2010) de l'Université de Neuchâtel, *L'étranger à l'affiche : altérité et identité dans l'affiche politique suisse (1918-2010)*. Ces deux auteurs relient les affiches au développement de la communication politique dans une analyse historique et sociologique. Nous en tirons un exemple dans le chapitre qui traite des tensions sociolinguistiques.

1.2 La pluralité de la ville et les politiques migratoires

L'appropriation de la ville par les résidents étrangers est mise en lien avec l'histoire et l'évolution des politiques migratoires mais également avec l'évolution du regard porté sur l'étranger au cours de cette histoire. A la lumière de son rapport aux lieux de la ville, à ses langues, à sa façon de lire et de s'inscrire dans l'espace urbain, nous souhaitons montrer comment se construit l'idée sur la ville et ses populations dans un contexte de tensions constantes entre une logique collective et individuelle.

1.2.1 *Assignment des lieux, des langues et transformation urbaine*

La ville de Lausanne utilise le terme « cosmopolite » (citoyen du monde) dans une « mise en scène de soi ». Quant à nous, nous nous posons la question de la réalité de cette image du « cosmopolitisme », est-ce un vœu ou tout simplement une « vitrine » qui ne montre que la surface de la texture urbaine ?²¹ Si nous nous intéressons aux espaces urbains²² à l'instar des aspects sociolangagiers, c'est pour élargir le cadre de recherche et pour introduire la question des langues dans le débat « intégration-exclusion ».

Partons des trois piliers d'intégration fixés par la dernière Loi sur les étrangers (1.1. 2008). Un durcissement des conditions pour l'obtention des permis de séjours se fait sentir en posant la maîtrise de la langue comme le premier pilier de l'intégration pensant que l'intégration des étrangers serait ainsi facilitée. Donc la langue est au cœur de ce processus et les tensions sociolinguistiques dans le milieu urbain interrogent la notion d'appropriation de l'espace urbain et se manifestent, entre autres, à travers l'assignation des lieux aux étrangers.

L'appropriation de la ville au moyen d'une langue et suite à une injonction administrative et politique n'est pas dénuée de risques dont celui de l'exclusion, puisqu'en cas de non-maîtrise une sanction est prévue. En conséquence, on observe des manifestations relatives à l'introduction massive des cours en langue française. Une certaine ambiguïté demeure dans cette promotion intensive des cours de langue. L'appropriation d'une langue n'est pas une action neutre. Elle est porteuse d'une dimension politique, identitaire²³, économique, mais aussi un vecteur potentiel d'exclusion. Sans mettre en question le travail bénévole, les formateurs qui constituent le corps

²¹ Nous reprendrons cette question plus loin dans ce même chapitre en parlant des traces d'inscription sociolangagière et des tensions sociolinguistiques.

²² Bulot (1998) considère l'espace urbain comme lieu d'échanges langagières et de mise en mots du réel social, spatial et historique. Dans sa recherche sur la ville de Rouen, il s'interroge sur les langues dans lesquelles est tenu le discours des habitants qui font une des composantes de la réalité urbaine.

²³ Ces dimensions seront explicitées dans le chapitre traitant les tensions sociolinguistiques en ville.

enseignant dans plusieurs associations ont souvent ce statut. Ils ne reçoivent pas toujours une formation en didactique de langue seconde adaptée au public d'adultes migrants avec un profil et parcours d'apprenants très hétérogène demandant des compétences particulières d'enseignement²⁴. Mais la situation est beaucoup plus complexe car l'enseignement et l'apprentissage des langues impliquent indirectement les questions de représentations sociales, de rapport des participants à l'altérité et à l'identité. On peut observer un autre élément qui augmente cette ambiguïté : une soudaine promotion des premières langues des migrants, amenée plutôt comme un effet de mode qu'un véritable facteur de l'apprentissage ou prenant ces pratiques plurilingues comme élément constitutif de l'identité de la ville. Ces pratiques sont introduites par rapport au deuxième pilier de l'intégration qui consiste en une distribution des informations aux primo-arrivants. Nous y reviendrons plus loin.

1.2.2 Articulations entre les politiques à trois niveaux et leur application

Selon la Loi fédérale sur les étrangers, l'intégration est une tâche conjointe, répartie entre la Confédération, les cantons et les communes. Il n'est pas toujours facile de saisir comment s'opère cette articulation. Le rapport de forces entre les niveaux politiques est à prendre en compte car il se perçoit non seulement sur le plan de l'intégration mais aussi sur d'autres plans de la politique suisse : en éducation, dans les domaines de la santé et du social. Les tensions fréquentes autour des décisions relatives aux conditions-cadres ou aux financements des projets se font sentir. Le poids des communes dans la politique fédérale et l'impact de la politique dans la mise en œuvre des projets d'intégration sont difficiles à évaluer²⁵. Les actions menées pour l'accueil des étrangers, organisées sur le plan de la Ville, reflètent indirectement la collaboration réussie (ou non) entre la Confédération qui édicte les recommandations et le Canton de Vaud qui les finance. La Ville intervient dans les unités les plus petites (les quartiers, rues, associations), illustrant au moyen de ses actions cette articulation à trois niveaux. Elle se trouve donc au bout du processus appliquant les recommandations. En outre, la notion de l'intégration définie par la Loi reste controversée et ambiguë ce que le BLI (Bureau lausannois d'intégration des immigrés) reconnaît également²⁶. L'aménagement urbain révèle quelques indices par rapport à cette articulation et par

²⁴ Les formations disposées aux formateurs dans certaines associations durent quelques jours, dans d'autres quelques semaines alors que le domaine d'enseignement des langues étrangères et secondes exige une formation universitaire donnant lieu à un Bachelor ou un Master.

²⁵ A titre d'exemple 16 millions ont été alloués pour l'année 2008-2010 par la Confédération dont la majorité pour les cours de langue et 30 millions versés aux cantons pour les réfugiés (aussi les cours de langues). Les chiffres ont été tirés du Curriculum cadre pour l'encouragement linguistique (2009 : 9)

²⁶ Voici la définition d'intégration donnée par la ville reposant sur trois volets :

- la pédagogie des droits humains ;

rapport au suivi des recommandations venues des deux autres niveaux, traduites par un dispositif d'accueil. Nous en donnerons ici quelques exemples.

Il faudrait distinguer deux modèles de formation du dispositif d'intégration : le premier se situe sur le plan formel et inscrit le dispositif d'intégration dans le cadre public et le deuxième relève du semi-public, comme des associations privées mais sollicitées par les autorités pour un partenariat en lien avec l'accueil des étrangers. Ces associations sont très souvent subventionnées par les autorités. Le domaine associatif est très dense dans la ville. Il suffit de feuilleter la brochure du canton « Bienvenue dans le canton de Vaud » ou celle de Lausanne « Vivre à Lausanne » pour se rendre compte de la diversité de l'offre et des associations dont la préoccupation est l'acteur étranger. Certaines de ces structures se focalisent sur le plan linguistique (écoles de langues), sportif (nombreux clubs de foot ou d'autres sports pratiqués déjà dans les pays d'origine). D'autres encore s'orientent vers les activités religieuses, culturelles ou de loisirs. La commune est soucieuse de rendre visibles ces structures associatives et, en conséquence, édite chaque année un catalogue avec leurs coordonnées. D'autres organismes, FEEL – Forum des étrangères et étrangers de Lausanne et la CTI - commission tripartite pour l'intégration, font partie de la structure actuelle et représentent officiellement les communautés étrangères, la plupart d'entre elles viennent de ce tiers- secteur. La CTI est composée de représentants du Conseil communal, de la Municipalité, de l'administration ainsi que des associations d'étrangers. Le FEEL a le statut d'une association à but non lucratif avec un mandat de représentation de la population étrangère résidant à Lausanne. Selon le dernier rapport publié par le BLI, le FEEL ne semble pas satisfaire les attentes de la municipalité. Ce qui importe de constater ici, ce sont les moyens mobilisés dans le renforcement du partenariat avec les associations au sein de la municipalité. Ce dispositif est constitué des trois organes cités plus haut (BLI, CTI et FEEL). Sur le schéma présenté par le BLI montrant la hiérarchie entre ces différents niveaux, le FEEL a plutôt un statut consultatif. Donc, dans l'organisation de la ville, les étrangers sont confinés dans un organe qui est formalisé mais n'a pas de rôle décisionnel. Voici le tableau récapitulatif qui résume les compétences à plusieurs niveaux.

-
- le respect des valeurs communes ;
 - la construction d'une citoyenneté ouverte et participative.

Cette approche se base sur la citoyenneté sans que le terme citoyen soit défini.

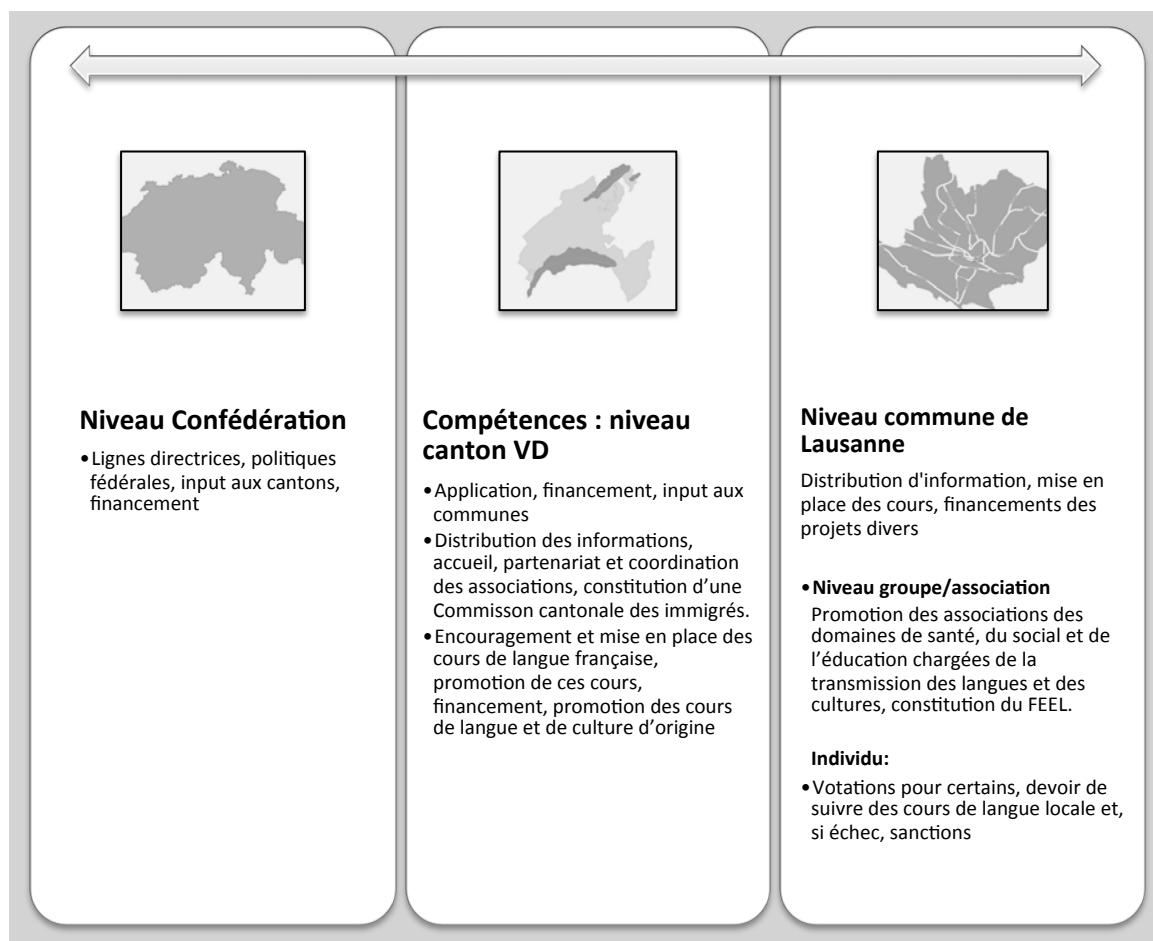


Figure : trois niveaux des compétences (Confédération, Canton, Commune)

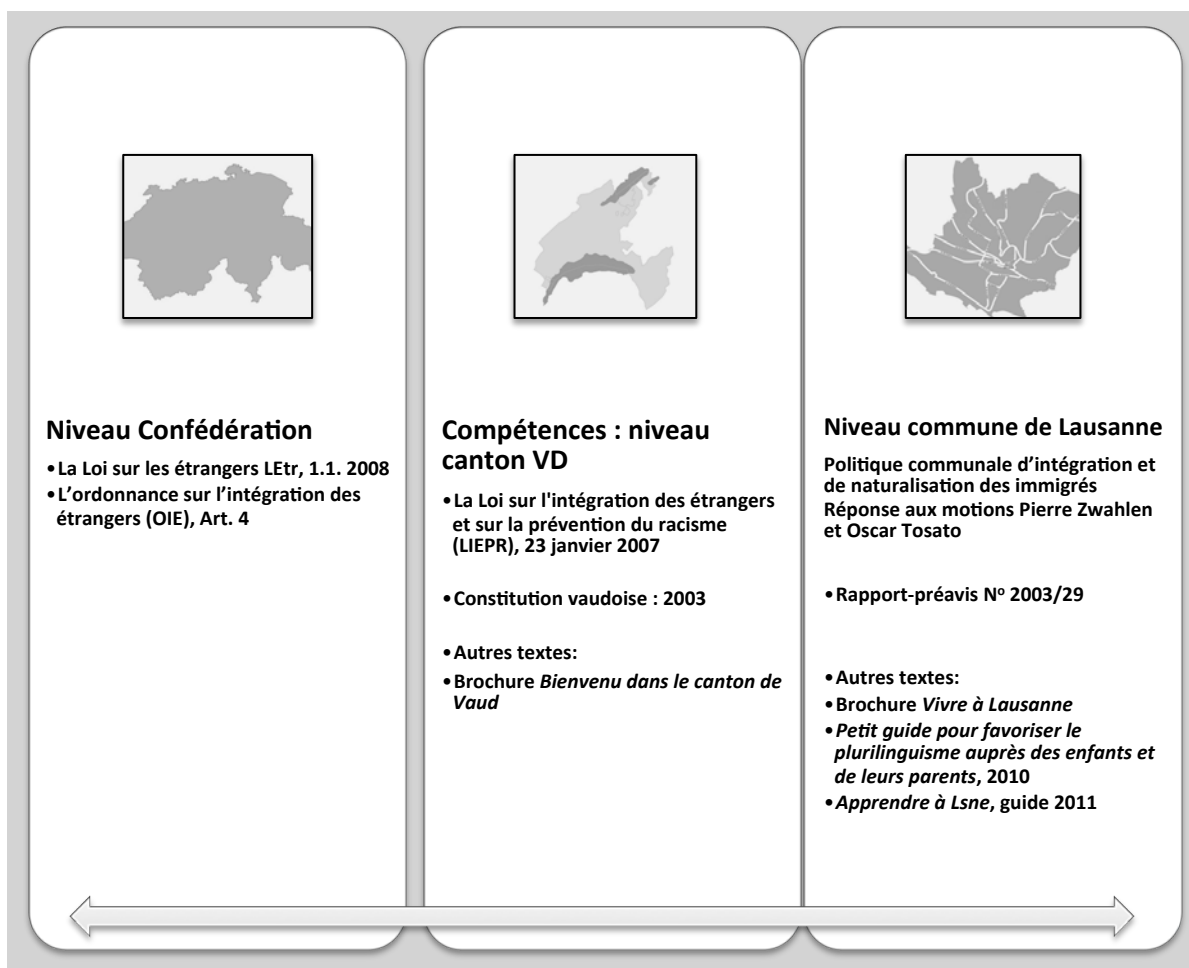


Figure : textes officiels en lien avec l'intégration des étrangers

1.3 Dispositif d'intégration des étrangers : marques d'aménagement structurel et social

1.3.1 Structures formelles

L'élément que nous souhaitons retenir pour cette description du contexte est le ton donné par les autorités dans leur discours sur l'accueil des étrangers. Beaucoup de moyens sont disponibles pour informer les migrants à leur arrivée sur le fonctionnement de la vie locale. Suite aux recommandations édictées sur le plan fédéral, une action systématisée a été mise en place dans presque toutes les communes et, de manière générale, dans toute la Suisse. Ce sont des séances d'accueil organisées par la Municipalité visant à souhaiter la bienvenue aux nouveaux arrivants afin de présenter les diverses facettes de la Ville. Les quatre rendez-vous annuels sont fixés par les autorités pour présenter la vie en ville, ses dispositifs officiels et informels, et pour diffuser de l'information. Les personnes nouvellement arrivées peuvent faire connaissance avec les responsables de l'administration communale et avec les associations actives dans la ville. Donc,

ils sont là pour recevoir l'information qui est le point de départ de la rencontre mais aussi au cœur de cette relation et de cette problématique.

Tout est mis au service de l'information (des brochures, des traductions, des lettres-infos) comme si elle était la véritable source d'échange. En fonction des besoins, des interprètes communautaires²⁷ assurent une traduction à l'attention des personnes qui ne maîtrisent pas encore le français²⁸. Selon la situation (légale, avec ou sans possibilité de travail), ces résidents sont à la marge des événements d'accueil à leur arrivée, privés de ce premier « input » qui devrait les diriger vers les institutions, les écoles de langues, la vie pratique et sociale de la ville.

Une autre proposition pour l'accueil des étrangers consiste en des visites de la ville à pied, à vélo ou en bus. Ces visites invitent les nouveaux arrivants à découvrir Lausanne de manière insolite. Donc, dans un état d'esprit « touristique », la commune souhaite séduire ce nouvel arrivant dans ses lieux de mémoire, dans sa plus belle édition. Des pratiques sociales séduisantes, dans un cadre convivial et de loisir, mais peu adéquates à l'état d'esprit de certains « nouveaux étrangers », pris souvent dans des difficultés économiques, des situations de ruptures, de recompositions familiales, de conversions professionnelles et de mutations sociales.

Pour offrir une information plus adaptée aux personnes migrantes, le BLI annonce pour 2011 des ateliers pensés en conséquence. Ils viseront à aborder, en trois heures maximum, les questions les plus importantes pour les personnes migrantes selon les cinq axes suivants : formation (y compris cours de français), reconnaissance des diplômes, école, monde du travail, santé et citoyenneté. Ces nouveaux ateliers, en revanche, semblent s'adapter à ceux qui manquent les séances susmentionnées. Avoir l'information ne signifie pas obligatoirement que l'on arrive à saisir son sens, que l'on est capable d'en donner une bonne interprétation ou que l'on saura l'utiliser ce qui revient à dire que ce deuxième pilier comporte la/les langues comme vecteur de son accomplissement.

27 Interprète communautaire est une appellation propre à la Suisse et emprunté de l'anglais « community interpreters ». C'est le terme officiel attesté par l'Office fédéral de la Santé, défini par l'association faitière de l'interprétariat : <http://www.interpret.ch/fr/interpret.html>

28 Dans certains pays européens comme les pays nordiques, le recours à des interprètes constitue un droit et les nouveaux-arrivants obtiennent d'office des interprètes pendant le temps d'adaptation au nouveau contexte et le temps d'apprentissage de la nouvelle langue. Des statuts propres aux services d'interprétariat existent dans quelques pays de l'Europe, dont la Norvège, la Suède, la Finlande ou l'Estonie, par exemple. Il est appliqué à une catégorie spécifique de familles étrangères, les réfugiés ou dans des situations bien précises de contact entre l'école et les familles. Dans la majorité des autres pays, le recours à l'interprétariat n'est pas obligatoire même s'il est fortement encouragé par les autorités, ce qui est le cas de notre contexte. Un secteur d'interprétariat communautaire existe à Lausanne et se tient à disposition pour les institutions de la santé, du social et de l'éducation qui accueillent les étrangers. Une cinquantaine de langues sont sollicitées (albanais, serbo-croate, portugais, tigrigna, turc). En 2011, 31000 heures d'intervention ont été effectuées par ce secteur (dans le domaine de la santé 56%, social 14% et pour le domaine de l'éducation 8%). Dans : L'intégration scolaire des enfants immigrants en Europe, Agence Exécutive, Education audiovisuelle et Culture, Commission européenne, Eurydice, avril 2009.

1.3.2 Structures informelles et associatives

Les lieux stratégiques d'intégration comportent encore de nombreuses associations de quartiers chapeautés par la Fondation pour l'animation socioculturelle lausannoise (FASL), incarnés par seize quartiers de Lausanne. C'est une fondation d'utilité publique subventionnée par la ville de Lausanne. Ces centres sont considérés comme le trait d'union entre les familles et les autorités, la ville officielle et la ville proche/familière. Leur rôle est d'être à l'écoute des habitants et de s'adapter aux demandes du terrain en mettant sur pied des activités et de développer des projets des habitants désireux de s'investir dans la collectivité. Une partie de notre travail empirique sera consacrée à l'observation de ce dispositif, et, plus particulièrement, l'observation d'une nouvelle initiative appelée la « Caravane des quartiers », dont la première édition a été lancée en 2010²⁹. Cette manifestation est organisée tous les deux ans. Un concept qui a été soutenu par les autorités. La partie empirique nous dira comment il est reçu et perçu par les habitants de la ville.

Marechal et Stébé (2012 : 75) rappellent que les habitants appartiennent à de multiples univers socioculturels et fréquentent différents mondes sociaux dans leur vie quotidienne. Selon ces deux chercheurs, il est difficile de s'identifier à une seule sphère d'appartenance et de porter une seule identité. Les sociétés nord-américaines ont beaucoup organisé les populations étrangères autour des communautés. En Europe, en Suisse notamment, on tend vers le partenariat en cherchant à avoir pour interlocuteurs des étrangers actifs dans leurs associations. D'ailleurs, l'exemple du FEEL à Lausanne, porte-parole des étrangers rassemble les représentants de plusieurs communautés et associations étrangères.

Les liens entre les résidents étrangers d'une même communauté peuvent d'emblée être perçus par les natifs comme « forts et proches » comme si l'identification au groupe d'origine ou à une appartenance culturelle était automatique. L'affiliation à ces groupes est beaucoup plus complexe parce que, dès que les membres ont envie de prendre de la distance, ils peuvent être considérés comme déloyaux (Germain 1997). Des associations jouent un rôle important pour leurs membres. Sinon elles n'auraient pas persisté pendant des décennies (regroupements des Espagnols ou Italiens qui existent depuis 40 ans). Toutefois, elles ne recouvrent pas tout le tissu social des membres d'une communauté étrangère et peuvent difficilement représenter ses intérêts d'autant moins que le caractère de son rassemblement est d'ordre culturel, sportif ou lié à un autre centre d'intérêt. Les structures associatives peuvent être souvent les « points de chute » et d'arrivée,

²⁹ En appui à la Caravane, il a été décidé de remplacer le Fonds culturel pour les communautés étrangères par un nouveau Fonds interculturel. Doté de 60000 francs, il s'adresse aux associations établies à Lausanne qui souhaitent développer un projet ponctuel et de proximité ayant pour but de « promouvoir l'interculturalité ».

lorsque l'individu cherche de nouveaux repères. Au départ, il a besoin de gestes familiers pour ne pas être déstabilisé sur tous les plans. Il retrouve ses repères lors de rassemblements liés aux fêtes nationales ou à d'autres manifestations de nature religieuse, sociale, politique ou culturelle. Après un certain temps, un éloignement et une distanciation de ce premier groupe s'imposent, du moins c'est que la recherche de Granovetter (1973) démontre.

D'autres recherches nous indiquent (Racine & Marengo, 2005) que la phase transitoire dans le parcours des migrants correspond à l'investissement des lieux sociaux collectifs et associatifs de ce tiers-secteur. Contrairement à ce que l'on a pu voir dans ces recherches qui parlent de « niches de solidarité », d'assistance mutuelle et d'activité communautaire permettant aux acteurs les plus vulnérables de « sortir de leur sortie » nous relevons que le secteur de « l'économie solidaire », appelé tiers-secteur, est en voie de transformation progressive vers deux sphères bien distinctes :

- certaines des structures du tiers-secteur sont financées par l'État qui, d'une certaine manière se l'approprie et au moins garde un contrôle étroit sur ses activités ;
- le financement de certaines structures par les fonds privés.

Ce petit détour par les définitions des structures informelles nous permet de rappeler que le dispositif constitué par ce secteur varie et peut prendre aussi bien un caractère politique, social que culturel. Il est important de prendre en compte les dynamiques d'ouverture-fermeture de ces structures dont parlent Cattacin & La Barba (2007) pour ne pas négliger leur évolution et leur impact sur le dispositif d'intégration.

Quant à la situation des personnes sans papiers nous réservons ici quelques lignes pour esquisser une analyse de la situation sociale de ces personnes et des structures qui se sont formées autour de cette problématique. La Suisse a opté pour une admission restrictive des sans-papiers. Il est très difficile de régulariser une situation, hormis les cas particuliers d'une extrême gravité. La Commission fédérale des étrangers (CFM), précédemment la Commission fédérale pour les questions de migration, a abordé, à plusieurs reprises, la question des personnes sans-papiers et a publié récemment (2010) un rapport Efionayi & Schönenberger & Steiner (2010). Ce dernier nous donne un aperçu de la question. Comme l'immigration irrégulière est conditionnée par le contexte économique et politique, nous pouvons observer, au cours de ces dernières années, que ce type d'immigration persiste malgré les contrôles et les mesures prises contre le travail au noir. Le rapport de la CFM (2010 : 6) nous confirme que cette immigration peut constituer *une main-d'œuvre flexible et servir d'amortisseur conjoncturel*. Donc, le contrôle strict de l'immigration irrégulière n'est pas toujours dans l'intérêt de l'État. Pour l'Union Européenne, on estime entre 1,9 et 3,8 millions le nombre des sans-papiers. Plusieurs pays, tels que la France, l'Italie, la Grèce et

l'Espagne ont procédé à des régularisations collectives. Selon certaines recherches Baldwin & Edwards & Kraler (2009), 4,3 millions de personnes ont obtenu un statut légal. En Suisse, on compte entre 70 000 et 300 000 personnes sans-papiers. Ce nombre varie en fonction des places de travail, et parfois pour des raisons politiques. Suite à l'augmentation des requérants d'asile déboutés, ces cinq dernières années, on observe une hausse du nombre de personnes sans-papiers.

La politique de migration en Suisse est centrée sur la libre circulation des personnes issues de l'UE et sur la migration d'élites issues d'États tiers. Cette politique a induit une dynamique qui va de l'assouplissement de la circulation et dans les contrôles douaniers à l'intérieur des pays de l'UE au durcissement des contrôles dans les zones proches des frontières de l'UE. Il est clair qu'un des éléments de ce durcissement est lié à la nouvelle Loi sur les étrangers qui supprime l'aide sociale aux requérants NEM (non entrée en matière), et à ceux qui sont déboutés (2008). Suite à ces mesures, certaines personnes choisissent directement l'illégalité sans jamais déposer de demande d'asile. Les membres de ce groupe, selon l'étude faite par le CFM, n'obtiennent un permis que dans des cas exceptionnels. Depuis la fondation de structures associatives (2001) à la source des centres d'accueil et de consultation, la question des droits fondamentaux des personnes enfreignant la loi est posée plus explicitement, particulièrement pour les enfants qui n'ont pas choisi cette situation et qui sont parfois nés en Suisse. Ces cas de figure, renforcent le paradoxe de l'immigration irrégulière. Ces jeunes restent vulnérables malgré la garantie de fréquenter l'école obligatoire et, depuis peu, l'apprentissage. Toutefois, leur futur reste incertain, les démarches administratives complexes. On peut parler plutôt d'un travail « au gris » « qu'au noir ». C'est le cas des personnes qui travaillent dans les domaines de l'hôtellerie, de la restauration, du bâtiment, de l'agriculture, des soins et des travaux ménagers. Ces derniers besoins sont liés aux changements démographiques et économiques du pays d'accueil. La Loi fédérale en matière de lutte contre le travail au noir est entrée en vigueur en 2008. Selon le rapport cité, il est encore tôt pour évaluer son impact et ses conséquences. Il est connu que des échanges de données existent entre les autorités de migration et les assurances. Si les termes tels que « migration irrégulière », « travail au noir » sont construits sur des notions politiques et juridiques, il n'en reste pas moins que ces désignations contribuent à des représentations collectives très négatives auprès des populations locales.

1.4 « Images » et discours sur les langues de la ville : marques d'aménagement sociolinguistique

1.4.1 *La situation sociolinguistique de Lausanne*

Lausanne est la capitale romande caractérisée par un français « vaudois » (marqué phonétiquement et lexicalement) avec des traces insignifiantes d'un dialecte (ancien patois local). Le métissage avec les langues et pratiques exogènes est semblable à d'autres grandes villes, excepté les villes marquées par le bilinguisme officiel (Fribourg, Bienne, Sierre, Morat). D'autres villes de Suisse alémanique sont caractérisées par la diglossie et la problématique sociolinguistique qui suit ce phénomène (le statut des langues et des dialectes, apprentissage de la langue officielle, sa place à l'école, etc.). Pour dresser les premières marques sociolinguistiques, nous avons d'abord esquissé un tableau répertoriant les trois niveaux de compétence, en analogie au tableau précédant, citant des textes officiels qui régulent l'usage des langues nationales et définissent la place des langues étrangères. La Constitution fédérale fixe quatre principes :

- L'égalité des langues
- La liberté des citoyens en matière de langue
- La territorialité des langues
- La protection des langues minoritaires

Les frontières linguistiques sont marquées par les cantons dont plusieurs sont bilingues. Une de ces frontières bien connue et symbolisée par l'appellation *Röstigraben* se situe entre l'allemand et le français³⁰. Environ 9 % de la population parle une langue étrangère non nationale dû à la présence des étrangers. Ce facteur contribue au brassage des langues à côté de deux autres facteurs liés à l'économie et aux échanges instaurés le long d'une frontière linguistique. L'anglais est présent dans les entreprises internationales. Le principe de la territorialité est parfois restreint au profit de celui de la liberté des langues comme par exemple à Bienne où ce n'est pas toujours la langue démographiquement dominante qui s'impose comme la langue formelle.

Les textes, comme la dernière Loi sur les langues et l'Ordonnance incluent la promotion des langues étrangères en proposant le financement pour la promotion de l'acquisition par les allophones de leur première langue³¹. Brohy (2006)³² rappelle que le rapport aux langues est très

³⁰ 64 % de la population est germanophone et parle l'un des nombreux dialectes suisses allemands, *Schweizerdütsch* (ou *Schwyztütsch*). Le reste des locuteurs est réparti entre environ 20 % de francophones et 6 % d'italophones. Les locuteurs du romanche comptent moins de 40000 personnes.

³¹ Art. 11 Promotion de l'acquisition par les allophones de leur première langue

complexe et qu'il est difficile de traiter la ville de manière isolée, sans prendre en compte le contexte historique, régional et national plus large. Il est clair, que la place des langues nationales légiférées par les textes n'est pas la même que celle « des langues de migration ». Mais il ne faudrait pas négliger le fait que ces dernières prennent de plus en plus d'importance sur la place publique. Brohy souligne également qu'il peut y avoir une certaine opacité lorsqu'on cherche des informations sur des données linguistiques : une perception confuse règne entre le rattachement de la diversité linguistique à des institutions ou à des individus, ce qui peut constituer un élément de déséquilibre linguistique et une menace identitaire pour le français en tant que langue dominante.

Nous observons également ce flou quand il s'agit d'identifier les langues parlées dans les familles migrantes, surtout les langues parlées par la deuxième génération (Bolzman & Fibbi & Vial 2003). Un plurilinguisme ambiant est de plus en plus présent dans la ville, ses rues, ses lieux publics, dans la multitude des journaux exposés au kiosque de la gare ou du centre-ville. Même si la ville tente de façonner le label « diversité et cosmopolitisme », il ne faut pas négliger les discours qui luttent pour sa limitation. Les habitants ou les partis politiques réagissent différemment face à l'immigration et au plurilinguisme sociétal qui marquent la ville et ses lieux. Alors que certains favorisent la transmission intergénérationnelle des langues étrangères³³, d'autres s'y opposent et affichent des discours de rejet en exigeant des parents ou des habitants de parler uniquement le français. L'école est un autre lieu de la ville qui façonne l'image collective du plurilinguisme. Cette dernière joue un rôle capital. Elle favorise l'élargissement des répertoires langagiers par l'enseignement des langues nationales³⁴. En même temps, elle tente de sensibiliser tous les élèves et les enseignants à une démarche interlinguistique en l'introduisant dans son Plan d'étude officiel (PER-Plan d'étude romand). Elle prône une didactique spécifique développée à ce sujet³⁵ afin de

(Art. 16, let. c, LLC) : Des aides financières destinées à promouvoir l'acquisition par les allophones de leur langue première sont accordées aux cantons pour les mesures suivantes:

- a. promotion de formules d'enseignement intégré en langue et culture d'origine;
- b. formation continue des enseignants;
- c. élaboration de matériel didactique.

³² Même si ses travaux concernent plutôt des villes officiellement bilingues (Fribourg et Bienne), ils nous rappellent toutefois que les contacts entre les langues ne vont pas de soi, même dans des situations où les langues, notamment minoritaires, sont officiellement protégées.

³³ Les associations comme Globlivre, une bibliothèque interculturelle à Renens, tente de contribuer à cette transmission depuis plus de vingt ans en proposant des ouvrages dans les langues présentes dans la ville.

³⁴ Les langues enseignées à l'école dans le canton VD : le français d'abord et ensuite l'allemand comme l'une des branches principales quand il s'agit de passer à une voie supérieure ou de passer le certificat. L'anglais vient juste après et y prend aussi une place importante.

³⁵ Éducation et ouverture aux langues à l'école (EOLE), - language awareness - Begegnung mit Sprachen, introduit en Suisse romande en 2003. Il ne s'agit pas d'une branche à part, mais d'une approche globale des phénomènes langagiers pouvant être appliquée à toutes les branches (langues, mathématiques, histoire, sciences, musique, etc.) et à tous les niveaux d'enseignement et destinée à tous les élèves. Cette démarche interlinguistique introduite par des moyens d'enseignement pour les deux premiers cycles (de 6 à 12 ans) a pour objectif de susciter la curiosité des élèves face aux caractéristiques

susciter la conscientisation de tous les élèves à la présence d'autres langues dans la classe. Le risque que l'introduction de cette démarche représente est de donner une image idéalisée du plurilinguisme en négligeant les tensions et les conflits qu'accompagne la cohabitation des langues.

Le tableau qui suivra présente la politique linguistique en Suisse gérée à trois niveaux. On constate que le canton de Vaud à l'instar des autres cantons n'édicte aucune Loi cantonale mais s'appuie sur la Loi fédérale et le principe de territorialité qui en découle, reprise dans la Constitution cantonale en 2003 rappelant le statut officiel de la langue française (Art. 3). C'est dans les autres domaines, éducatif notamment, que nous trouvons les textes et les références par rapport aux langues des migrants. Même si les cantons demeurent souverains dans de nombreux domaines de la vie publique, la politique linguistique est la plupart du temps définie sous forme de recommandations au niveau fédéral. Le canton de Vaud ne fait, en tout cas, ni apparaître, ni soulever la question et la gestion de la diversité linguistique dans sa politique linguistique si ce n'est de rappeler la place du français dans l'intégration, fixée par la Loi cantonale sur l'intégration des étrangers.

Cette nouvelle Loi³⁶ a généré deux mouvements :

1. la mise en place des cours de langue locale ;
2. la distribution des informations aux étrangers sur les règles principales de la vie et des structures locales.

spécifiques des différentes langues, à leurs similitudes et leurs différences. Ce moyen d'enseignement montre une façon de gérer la pluralité linguistique, culturelle et sociale à l'école.

³⁶ Promotion de l'acquisition par les allophones de leur langue première (art. 16, let. c, LLC)

Des aides financières destinées à promouvoir l'acquisition par les allophones de leur langue première sont accordées aux cantons pour les mesures suivantes:

- a. promotion de formules d'enseignement intégré en langue et culture d'origine;
- b. formation continue des enseignants;
- c. élaboration de matériel didactique.

La Confédération peut accorder des aides financières aux cantons dans les buts suivants:

- a. créer un contexte propice à l'enseignement d'une deuxième ou d'une troisième langue nationale;
- b. encourager l'acquisition par les allophones de la langue nationale locale;
- c. favoriser la connaissance par les allophones de leur langue première.

Les langues officielles de la Confédération sont l'allemand, le français et l'italien. Le romanche est aussi langue officielle pour les rapports que la Confédération entretient avec les personnes de langue romanche. Les cantons déterminent leurs langues officielles. Afin de préserver l'harmonie entre les communautés linguistiques, ils veillent à la répartition territoriale traditionnelle des langues et prennent en considération les minorités linguistiques autochtones.

- La Confédération et les cantons encouragent la compréhension et les échanges entre les communautés linguistiques.
- La Confédération soutient les cantons plurilingues dans l'exécution de leurs tâches particulières.
- La Confédération soutient les mesures prises par les cantons des Grisons et du Tessin pour sauvegarder et promouvoir le romanche et l'italien.

Lien : Confédération suisse, consulté le 20 mars 2012 : <http://www.admin.ch/ch/f/rs/101/a70.html>

L'application du cadre légal a provoqué un autre phénomène : les traductions massives des documents dans les langues des migrants, ce qui donne un effet de langues juxtaposées et non de langues en interaction. De plus, la possibilité d'avoir un retour sur le degré de compréhension et d'accueil de ces informations sur la vie en ville (exemples des brochures)³⁷ n'a pas toujours été visée. Des moyens financiers sont donc investis dans la conception et dans la diffusion des informations descendantes mais très peu dans la vérification de la réception de ces informations. Dans la mise en place du dispositif, l'information ascendante n'est pratiquement pas visée par l'autorité. On oublie que l'information diffusée sur le fonctionnement et les valeurs locales, n'est pas forcément décodée de la même façon, en raison de l'hétérogénéité de la population porteuse de valeurs culturelles différentes, donc avec des grilles de lecture et des interprétations complètement différentes. Wolton (2005 : 224) nous rappelle que ce travail de décodage est beaucoup plus lent et prend beaucoup plus de temps que la fabrication de l'information. Peu de travaux nous renseignent sur la réception des informations par les acteurs, leur manière de les décoder, les ajustements et les aménagements auxquels ils procèdent à partir de leur référentiel culturel.

³⁷ Lien pour accéder aux brochures : Bienvenue dans le canton de Vaud: <http://www.vd.ch/index.php?id=6926>

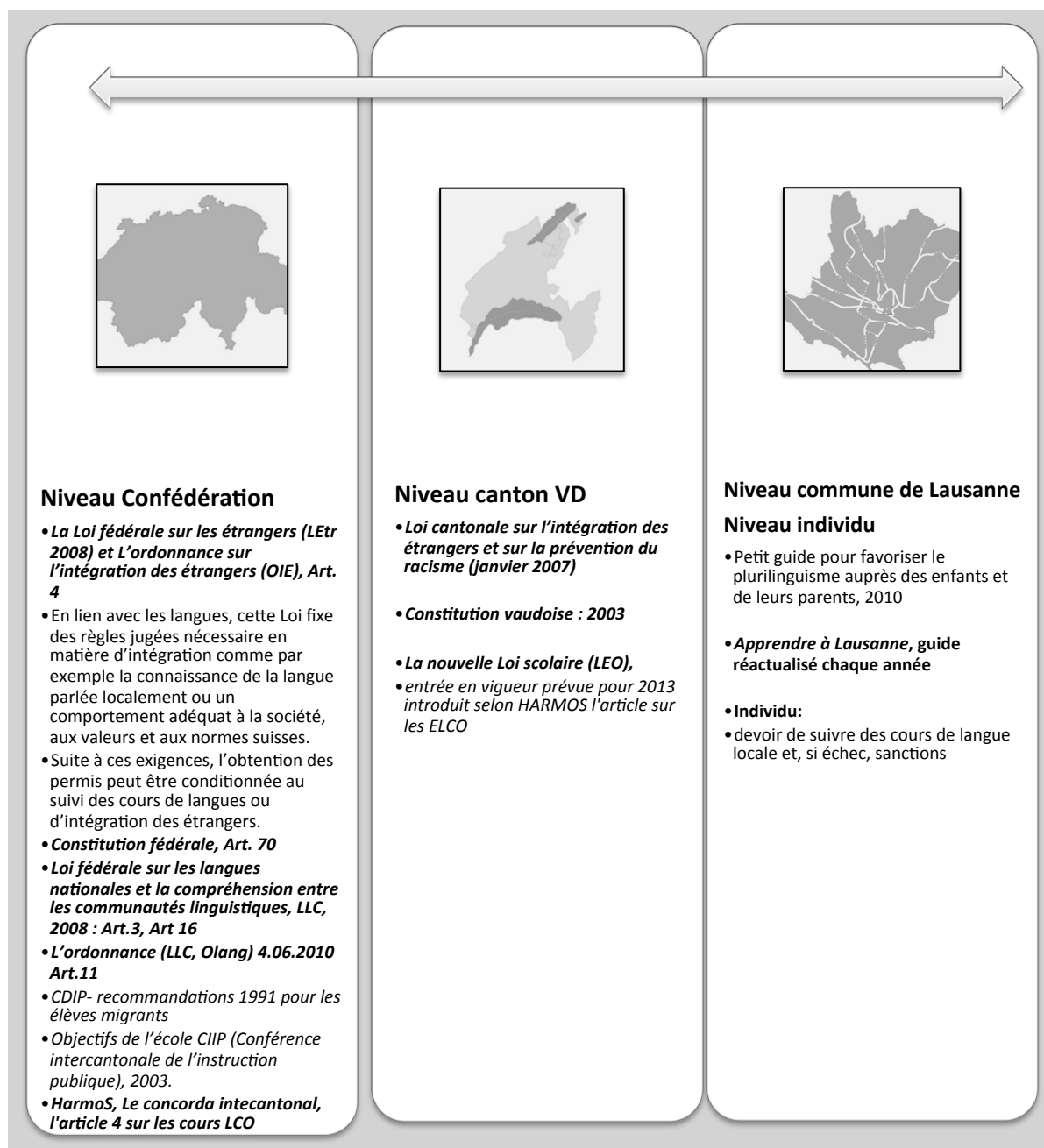


Figure : Aménagement linguistique à trois niveaux

1.4.2 Visibilité des pratiques langagières plurilingues : quand l'afflux d'informations change la donne linguistique

Un autre élément qui concerne l'aménagement urbain, abordé indirectement par l'article 11. LLC, Olang. est la transmission de la langue d'origine. L'organisme mandaté pour ce développement rassemble les ambassades des pays d'origine ou les associations en charge des cours de langue et culture d'origine (ELCO). La municipalité admet et reconnaît que l'apprentissage de la langue du pays d'accueil est facilité, pour les migrant-e-s, lorsque l'accès à la langue et à la culture du pays d'origine est valorisé. Le financement et l'organisation de ces cours sont du ressort des

ambassades, donc de la politique extérieure à la ville³⁸. Les cours de langue et de culture d'origine nous semblent être plutôt un objet alibi ou un objet prétexte qu'une réelle promotion du plurilinguisme. Ce qui nous intéresse ici est de montrer quels sont les moyens déployés par la ville pour échanger avec des populations d'origine étrangère. La collectivité, favorise-t-elle la langue d'autrui pour ses propres intérêts, à savoir dans le but d'être comprise et de passer sa propre information ou développe-t-elle des stratégies pour créer des liens avec autrui en utilisant le plurilinguisme comme moyen d'identification possible de certains groupes à son identité plurielle ? Les attitudes langagières à observer sont la distribution des messages aux étrangers avec une traduction systématique dans une dizaine de langues. Donc, la ville insiste sur la valorisation de la langue maternelle, tout en affichant sa volonté et celle de la Confédération d'amener les individus à apprendre la langue locale. Des moyens importants (financiers et structurels) sont mobilisés en conséquence pour informer les migrants à leur arrivée sur le fonctionnement de la vie locale, sur les cours de langues. La ville dresse donc un véritable programme d'accueil avec ses brochures d'information présentant les grands thèmes de la vie quotidienne (école, travail, santé, etc.). Cette brochure de quarante pages est traduite en neuf langues (allemand, italien, anglais, portugais, espagnol, serbo-croate, albanais, tamoul et somali).

³⁸ Sur le plan fédéral, une clause de l'harmonisation cantonale (art. 4 d'HarmoS), reprise par la Loi scolaire cantonale est en vigueur depuis 2013. Cet article introduit les ELCO comme l'un des éléments constitutifs du parcours des élèves à l'école. C'est aux cantons ensuite de suivre et de l'appliquer en posant les enjeux et les véritables passerelles entre les pratiques en langue « première » des élèves, sachant que de nombreux décalages et tensions persistent entre ces deux enseignements. Avec la crise actuelle trois pays sont menacés par la disparition de ces cours : l'Italie, l'Espagne et le Portugal.

Voici, à titre d'exemple, quelques brochures plurilingues

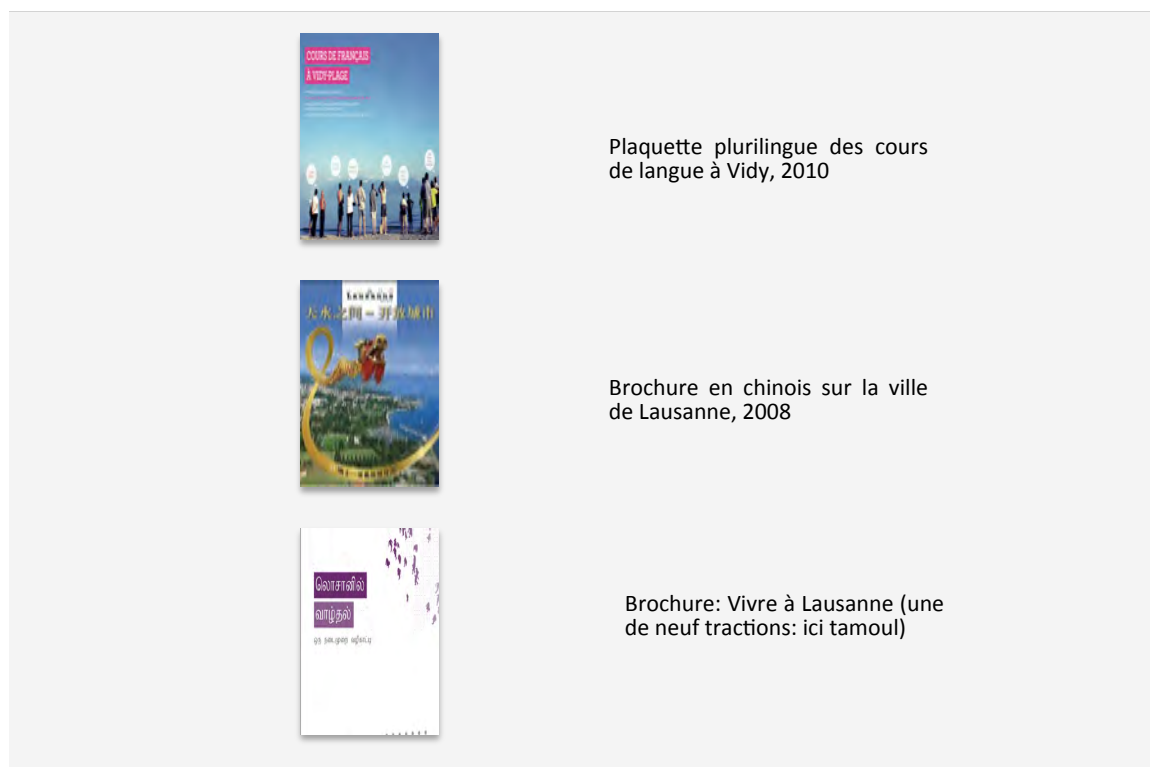


Figure : plaquettes et brochures plurilingues sur la ville

La première brochure annonce les cours de français en les présentant par un message plurilingue « J'apprends le français » à Vidy-Plage (un dispositif mis en place durant trois étés successifs). Une observation de l'édition 2010 est l'objet d'analyse dans notre partie empirique. La deuxième brochure est traduite en chinois à l'occasion des Jeux olympiques réalisés en Chine : elle présente la ville de Lausanne en qualité de capitale olympique³⁹. Et la troisième est un exemplaire (ici en tamoul) de la brochure « Vivre à Lausanne » traduite en neuf langues.

D'autres langues encore « vivent » dans la ville, même s'il s'agit de pratiques plus discrètes. Elles apparaissent sous forme écrite et orale. On trouve les écrits plurilingues sur les produits provenant de pays lointains destinés à une distribution globale dans les pays occidentaux et visant le public des migrants mais aussi des habitants locaux qui ont développé de nouvelles attitudes dans le secteur alimentaire. Ces importations des produits depuis les pays d'origine sur le sol suisse contribuent à la transformation du paysage linguistique et social. En important divers produits en Suisse et en Europe, les migrants œuvrent indirectement pour la promotion du tourisme et de l'économie de leurs propres pays. Selon Cattacin & La Barba (2007 :16), il existe une volonté des associations de migrants de donner à leur identité une légitimation par la qualité des produits

³⁹ Cette brochure de la ville en chinois a été contextualisée l'été 2008 durant les Jeux Olympiques de Pékin. Il est clair qu'il s'agit ici d'une dimension économico-touristique renvoyant au Siècle de Lausanne de cette manifestation mondiale.

importés. Ces derniers sont exposés dans les vitrines de la ville et rendent visible la circulation des biens matériels mais aussi la circulation des images présentes dans le paysage urbain sur l'étranger et sur l'utilisation de ces produits par des habitants locaux, dont certains approchent l'étranger par les goûts et les recettes, la musique et les habitudes vestimentaires⁴⁰.

Les pratiques orales plurilingues sont repérables presque partout : dans les conversations avec les téléphones portables, lors des échanges dans les bus, dans la rue, dans les associations privées, à la maison ou même dans les institutions publiques. Nous illustrons par quelques photos ces pratiques plurilingues qu'il s'agisse de celles que l'on trouve sur les produits alimentaires venant de différents pays (produits turcs avec des inscriptions en allemand, anglais, vietnamien, thaï, serbe) ou de celles des publicités et journaux que l'on trouve dans les kiosques. Ce sont des illustrations des métissages avec des pratiques exogènes, semblables à celles que l'on découvre dans d'autres villes modernes.



Magasin vietnamien: galettes de riz marquées par quatre langues, rue de Renens



Kiosque de la gare de Lausanne

Photos des traces plurilingues dans le paysage urbain lausannois

Il y a parfois des modes par vagues pour des exotismes différents. Actuellement, c'est la cuisine japonaise qui est en vogue et qui rejoint celle de Chine, déjà en place depuis plusieurs décennies.

⁴⁰ Selon les témoignages des vendeurs des magasins asiatiques, les Européens sont des clients aussi fidèles que des compatriotes et achètent des produits connus lors de leurs voyages. On observe chez certains jeunes qui sont également à la découverte de la culture non-occidentale des habitudes vestimentaires leur servant à se distancier de leurs congénères en se rendant régulièrement dans certains magasins indiens ou ceux de l'Amérique latine pour s'habiller dans un style qui diffère de celui des jeunes d'ici.



Signalétique d'une épicerie japonaise, rue de la Louve.



Menu d'un resto chinois, rue du Grand Pont

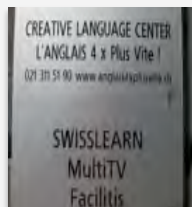
Photos des traces plurilingues dans le paysage urbain lausannois

Des langues étrangères sont donc présentes sur la place publique, plus au moins visibles et audibles (métro, bistro, rue, supermarché, etc.), sans être concentrées dans une zone précise de la ville : on les repère tant au centre-ville que dans la périphérie. On les entend plutôt à certains moments de la journée ou de la semaine (aux heures de pointe, les jours de congé comme le mercredi après-midi ou le samedi). Pendant les jours fériés, les Lausannois ont tendance à se retirer de la ville alors que la population étrangère y reste, en particulier en été, en occupant l'espace de Vidy, la plage du lac, marquée par des pratiques sociales comme les pique-niques en famille, les sports et la musique qui les accompagnent.

En outre, nous avons pu constater que divers facteurs économiques et politiques favorisent ou dévalorisent l'usage de certaines langues dans les espaces publics. Dans le cadre de la compétition économique et scientifique, certaines langues comme l'anglais prennent une place importante. Il se mélange parfois à d'autres langues moins bien cotées. Les supports de ces affichages (métallique ou simple papier) peuvent aussi signaler le statut et la place de la langue dans les lieux publics et communs.



Publicité d'une auto-école signalant les tests en 9 langues, Rue de Genève



Publicité pour une école de langue sur une plaque métallique, Rue Mauborget



Enseigne plurilingue d'un restaurant mexicain (espagnol/français/anglais), Place Pepinet

Photos des traces plurilingues dans le paysage urbain lausannois

Tous ces éléments marquent le paysage linguistique et social de la ville et complexifient son identité. Dans l'exemple du restaurant mexicain l'inscription plurilingue renvoie à l'espagnol « manana », au français « restaurant » rappelant son prestige de langue officielle et à l'anglais « tex-mex food and music » rappelant les rapports entre le Mexique et les USA. Le petit dessin de cactus est symbole par excellence du Mexique jouant sur des symboles à la fois familiers et exotiques. On pourrait donner énormément d'exemples semblables à celui-ci. Le terrain urbain se prête bien à ces productions métissées en tension. Nous limiterons ce type d'exemple à notre contexte, se satisfaisant des nombreuses recherches consacrées à l'étude du paysage linguistique dont Millet (1993). Par ces quelques exemples, on aimerait plutôt montrer que la communication dans l'espace urbain se fait en passant par des langues autres que les langues officielles. On constate qu'un nouveau mode de communication s'instaure dans la ville, une « langue » urbaine qui se base non seulement sur les signes différents mais aussi sur les images qu'ils véhiculent provoquant dans l'imaginaire du lecteur des représentations qu'il a sur l'autre et sur son environnement (social ou langagier).

Le facteur éducatif⁴¹ et touristique joue également un rôle dans les brochures, enseignes touristiques, modes d'emploi, etc. avec un soin donné à la forme : des plaques, des résolutions

⁴¹ C'est pourquoi, le Département de la formation et de la jeunesse s'adresse à ce public avec un dépliant en anglais en expliquant le système scolaire vaudois en anglais le joignant à d'autres schémas comparatifs de systèmes scolaires traduits dans les langues des élèves et destinés aux parents migrants. Voici la base du texte pour ce dépliant mis en ligne :

graphiques faites par des professionnels du domaine, par exemple la brochure en chinois citée plus haut. C'est un geste plus symbolique que fonctionnel car les locuteurs chinois sont très peu nombreux dans la ville⁴².

La politique migratoire de la Ville au cours des dernières années a fortement orienté son intérêt vers une certaine élite des pays de l'EU. Les ressortissants de ces pays trouvent, en principe, rapidement un travail par les voies officielles. Les cours de langue locale peuvent même être assurés pendant le temps de travail dans les grandes multinationales⁴³. Un autre mouvement est à observer : les personnes venant de pays « tiers » ont des liens familiaux ou amicaux dans les réseaux qui les aident à trouver un travail dans un environnement déjà constitué et parfois fermé aux autres ressortissants, ce qui fait qu'ils continuent à parler leur langue et à développer des compétences passives dans la langue locale. Étant insérées par ces réseaux sociaux, certaines personnes étrangères sont intégrées socialement, travaillent dans un contexte qui n'exige pas forcément de compétences linguistiques élaborées (cuisines, hôtel, bâtiment) et peuvent passer plusieurs années sans parler la langue locale et en développant des stratégies de communication fonctionnelle recourant parfois à une langue-tierce ou à des pratiques mixtes. Donc, dans les deux milieux aussi bien l'élite que, dans le milieu dit « populaire », on observe des phénomènes semblables :

- survalorisation d'une langue au détriment des autres langues,
- insertion sociale qui peut passer par une langue tierce,
- cheminements d'une insertion progressive : appui sur des réseaux sociaux.

<http://www.vd.ch/schooling>. D'autres traductions existent au sein de l'école concernant le système d'évaluation (donc la performance visée avant tout). Elles présentent des schémas comparatifs, accompagnés de textes plurilingues, de systèmes scolaires des pays d'origine en miroir avec celui d'ici : <http://www.vd.ch/fr/autorites/departements/dfjc/dgeo/ressources-pedagogiques/>

⁴² DA SILVA, P. R., (2007), *La population chinoise en Suisse dans l'ère de la globalisation*, Mémoire de Maîtrise en Démographie économique et sociale, Université de Genève. Les informations données par cette étude nous renseignent sur la population chinoise principalement estudiantine. Les étudiants chinois sont attirés par le label de qualité de l'éducation helvétique, mais aussi par le rôle de tremplin que jouent les écoles hôtelières suisses dans l'optique d'une immigration vers le monde anglo-saxon. Mais depuis l'année 2005 et la fermeture des frontières suisses aux non européens, cette population a diminué. Les restaurants et autres épiceries chinoises se sont multipliées ces dernières années et servent cette minorité, mais aussi un nombre important de touristes et d'habitants de la ville attirés par la cuisine et les produits chinois. Cette recherche souligne également que les étudiants n'ont guère le temps et peu l'intérêt de s'investir dans une vie communautaire, car ils sont occupés par leurs études et de petits boulots. Par ailleurs, les dialectes sont multiples au sein des Chinois de Suisse, cantonnais et mandarin notamment, mais aussi vietnamien.

⁴³ Les enseignants travaillant avec ce public nous ont fait part du fait, que l'investissement dans l'apprentissage du français des expatriés n'est pas plus important que celui des immigrés ouvriers. Les migrants hautement qualifiés restent peu francophones malgré leur privilège de suivre des cours payés dans le cadre de leur service où la plupart du temps l'anglais sert de langue de communication et de langue de travail (ou de langue de scolarisation pour leurs enfants).

L'Office fédéral des migrations ODM a publié un Curriculum cadre pour l'encouragement linguistique des migrants (2010 : 10) qui rappelle l'importance de l'environnement social dans lequel le migrant évolue par rapport à l'appropriation de la langue. Il se réfère également au troisième pilier d'intégration qui est l'insertion par le travail qui, selon les exemples cités plus haut, touche également l'aspect langagier.

Après avoir exposé le contexte de la ville de Lausanne nous passerons à la définition de la problématique en soulevant plusieurs paradoxes et tensions se déroulant sur l'échiquier urbain : tensions politiques, temporelles, linguistiques menant aux paradoxes d'intégration.

1.5 Une triple problématique : spatiale, sociale et langagière

1.5.1 Proximités géographiques versus distances sociales

Notre problématique s'articule autour du rapport du résident étranger à l'espace urbain et sa mise en mots. Nous avons pu dresser les marques principales du contexte actuel et identifier différentes instances chargées de l'intégration des étrangers. Nous avons aussi illustré le discours des autorités qui informe sur les procédures d'intégration et décrit l'organisation de son dispositif planifié à divers niveaux. Nous ne savons pas encore comment l'acteur perçoit ce dispositif, ni où il se place sur cet échiquier. Comment interprète-il, les rôles distribués et les étapes à franchir définies par les textes ?

Les relations entre les acteurs/locuteurs individuels et les acteurs/locuteurs collectifs (Marcellesi 1986)⁴⁴ que certains auteurs nomment aussi les co-acteurs (Gohard-Radenkovic 2006) se créent dans l'interaction et à partir des représentations de chacun. Ceci soulève la question de la territorialité et de la (dé) territorialisation⁴⁵ (Bulot 2006 : 323), des différentes formes de pouvoir que certains exercent sur un espace donné. Le discours collectif est souvent le révélateur de ces jeux de pouvoir et donne les premières marques des rôles distribués. L'assignation des lieux d'accueil et d'habitation, la distribution des ressources d'aide se font selon les statuts juridiques attribués aux habitants, leurs droits et leurs devoirs. Les deux photographies qui suivent et qui ont été prises par la chercheuse montrent le plan d'un quartier mixte de la ville. Nous pouvons y observer des réactions des habitants à la proximité géographique et à la distance sociale qui marque ce quartier. La partie du quartier avec des maisons individuelles est habitée le plus souvent par les personnes âgées. Elle est qualifiée par le tagueur comme *Elite*. De l'autre côté de la frontière (la frontière physique est aussi visible : l'autoroute) se trouvent des grands immeubles habités plutôt par les familles. Cet exemple illustre la catégorisation des résidents entre eux. Se référant à Goffman (1996), Maréchal et Stébé (2012 : 71) rappellent *qu'à partir du moment où 'l'autre' est réduit à quelques traits grossiers, où il n'est appréhendé qu'à travers des catégories identitaires stigmatisantes, il cesse d'être une personne singulière, spécifique, pour finalement être réduit à une entité sans âme, enfermé dans une image caricaturale et assimilé à une catégorie déshumanisante*. Sur les photos, une partie de la population se distancie des autres

⁴⁴ Nous privilégions l'appellation « acteurs/locuteurs collectifs » afin de mettre en évidence les rapports entre les niveaux macro, méso et micro, les rapports entre le langage et l'action et enfin la complexité entre le discours officiel des instances normatives et de ceux qui les représentent. Nous nous référerons de temps en temps au terme « co-acteurs » de la migration qui exprime, de son côté, l'impact d'autres acteurs se situant hors les instances normatives.

⁴⁵ Nous reprendrons cette notion plus loin. Nous soulignons ici que la territorialité renvoie aux rapports des acteurs au territoire, donc à la représentation du territoire. La territorialisation renvoie à la façon dont les acteurs, s'approprient des lieux, par le discours et en fonction des façons de parler (Bulot 2006).

et catégorise son voisin comme *élite* tout en effaçant son territoire, marquant clairement les frontières entre soi et l'autre. Derrière cette expression se dessine une double réalité : d'un côté le quartier est désigné par l'opinion publique comme défavorisé et menacé par la violence des jeunes⁴⁶ donnant une image homogène et stigmatisante et de l'autre côté, le tag rappelle la cohabitation des réalités sociales différentes et des tensions dans l'occupation des territoires. Ces marques dans la ville fixent les points de tensions montrant que les images construites dans les têtes des résidents renforcent la division de l'espace social.



Territoire d'un quartier du Nord de Lausanne marqué par le tag: Elite



Sur un autre plan du même quartier du Nord la partie "Elite" a été sprayée
(source S. Alvir, 2010)

Photo sur la proximité physique vs distance sociale des habitants

Allen (2007)⁴⁷ caractérise cet espace comme *imaginaire socio-spatial*. Cet imaginaire comprend l'histoire du quartier et les récits des habitants qui ont une façon de s'approprier ou de se distancier de son lieu d'habitat. Ce qui entre dans cet espace imaginaire socio-spatial est aussi l'information qui circule sur les lieux de la ville. L'accès à ces informations peut passer aussi bien par des voies formelles (la ville est un grand distributeur d'informations) que par des voies informelles et par des réseaux⁴⁸. Le passage de l'information n'est pas forcément conditionné par la langue locale. On a constaté plus haut que de grands efforts et de grands investissements ont été mis en œuvre par les structures officielles et les processus normatifs pour améliorer et pour

⁴⁶ Un article du quotidien *24h* (13 mars 2009) relate les excès de déviance et de marginalité de quelques jeunes impliqués dans une série des incidents dans le quartier. Titre d'article: *Montolieu excédé par une petite bande de jeunes*.

⁴⁷ Cité par PIETTRE, A., (2012).

⁴⁸ GRANOVETTER, M., (1973, 1990) a conceptualisé la formation des réseaux. Ses travaux se réfèrent aux aspects liés à la question de l'emploi. La théorie des réseaux sociaux de Granovetter dépasse largement des concepts traditionnels tels que la classe sociale, la communauté et la société. L'auteur considère les actions des acteurs et prend en compte les liens qu'ils tissent, souvent conditionnés par des éléments extérieurs à leur propre volonté. Cela signifie que l'on ne peut renvoyer à la responsabilité des étrangers la cause de leur non-insertion socioprofessionnelle puisque le contexte politique et économique est fait d'ouvertures et de freins à cette insertion.

renforcer les informations données aux étrangers. Être informé n'implique pas automatiquement être impliqué dans la vie collective.

Des étapes différentes des flux migratoires, citées plus haut, ont laissé sur la ville les traces de son organisation structurelle. Chaque moment de l'histoire de la migration a également marqué l'imaginaire collectif par rapport à la place des étrangers dans l'espace urbain et dans le pays d'accueil⁴⁹. Les étapes citées ci-dessous ont laissé également des traces structurelles dans l'administration de la ville. On encourage, par ailleurs, les communes à désigner un délégué ou un répondant à l'intégration et à la prévention du racisme, conformément à la loi cantonale (art.13).

Malgré ces fonctions instituées⁵⁰ et d'autres instances institutionnalisées au sein des villes ou du canton, (conséquences de la loi cantonale), on constate que les difficultés d'intégration⁵¹ des étrangers persistent et que la participation à la vie citoyenne (dont les votations) reste faible. Les auteurs du dernier rapport du Bureau lausannois de l'intégration expriment une certaine insatisfaction quant à la représentativité des organisations de migrants dans le débat public et la vie citoyenne. Les autorités ne parviennent pas toujours à identifier les causes et les raisons de cette faible implication. S'agit-il d'une résistance ? Pourquoi certains migrants ont plus de peine que d'autres à s'intégrer ? Comment expliquer certaines intégrations sans qu'elles soient passées par les associations ou les structures formelles ? Quelle est la place du tiers-secteur très complexe s'orientant de plus en plus vers l'accompagnement de cette population ? Quel rôle joue la langue locale ? N'est-elle pas à la fois le moteur et le frein de cette intégration selon les images que les acteurs et les co-acteurs se font d'elle ? Et les autres langues parlées dans la ville ? Ont-elles aussi un rôle à jouer ? Au-delà de sa fonction de communication, la langue engendre-t-elle d'autres effets sur l'individu et sur sa place dans la ville ? Voilà quelques interrogations que pose le contexte décrit et qui permettent de problématiser les formes du discours dans/sur la ville en mettant au centre certaines pratiques sociales et langagières.

Un fantasme persiste qui suggère que la formalisation des structures améliore l'intégration de l'étranger. On donne dans la presse des exemples de bons élèves, des modèles d'étrangers bien intégrés. On peint aussi une image d'un autre extrême désignant des criminels et des profiteurs. Rares sont des articles qui décrivent les causes possibles de cette non-intégration. L'illustration

⁴⁹ Les Italiens installés dès les années soixante ne provoquaient pas les mêmes images dans la collectivité d'autrefois que celles de nos jours : considérés à l'époque comme des travailleurs immigrés pas toujours désirés et intégrables, les Italiens sont vus aujourd'hui comme des migrants très bien intégrés, « maîtrisant » la langue locale et bien assimilés aux habitudes locales.

⁵⁰ La ville de Lausanne a été l'une des premières ville (en 1987) à mettre en place la fonction d'un « Préposé à l'immigration » qui a été remplacée par le délégué à l'intégration. Elle s'est répandue aujourd'hui à d'autres communes.

⁵¹ Le terme « intégration » reste encore flou dans les textes, nous tenterons de l'explicitier plus loin.

qui suit montre que l'espace urbain peut être aussi considéré comme texte et comme espace discursif qu'il s'agit d'appréhender, de comprendre et de lire. Les habitants s'expriment au sujet de la migration laissant les inscriptions comme : *bienvenue aux immigrées*.



Traces des réactions des habitants face à la présence des migrants dans la ville.

Source: Photo, Luc Chessex, 2011

Photo de Luc Chessex 2011

Il importe d'analyser, dans cette recherche, le dispositif officiel existant mais il ne faudrait pas négliger les structures informelles, les tabous, les dimensions implicites comprises dans l'appropriation de la ville. Il s'agit également d'identifier les itinéraires et les espaces qui se situent hors des chemins battus. Les recherches nous disent très peu sur le sens que l'acteur donne à son appropriation, aux lieux, aux personnes, aux événements qui ont été décisifs pour son intégration. Sans entrer dans une analyse trop détaillée, nous problématisons les tensions qui se rapportent aux paradoxes de l'intégration en adoptant une grille de lecture se situant sur les plans politique, temporel, sociolinguistique et structurel.

1.5.2 Distribution des cartes et paradoxes de l'intégration : tensions politiques

Parler de la ville, de sa politique d'accueil des étrangers, sans prendre en compte les facteurs politiques régionaux, nationaux et internationaux, nous semble difficile voire impossible, car les facteurs et enjeux interdépendants seraient laissés de côté alors qu'ils jouent un rôle décisif dans ce processus complexe et multidimensionnel.

Les États-nations sont bien conscients que le projet de gérer les questions migratoires signifie également gérer les questions économiques, la main-d'œuvre bon marché ainsi que l'afflux/perte des cerveaux de personnes très qualifiées. Ces mouvements instaurent deux attitudes : d'une part les autorités encouragent les migrations et d'autre part elles les limitent à des pays non-européens.

La première action stimule les échanges et une valorisation des compétences venant d'ailleurs et la deuxième génère des peurs et des discriminations instrumentalisées par certains partis au pouvoir et agitées comme de réelles menaces pour la population locale. Ceci engendre un miroir à deux faces sur la société qui accueille : une première attitude est en rapport avec la prospérité économique et l'enrichissement au service de la collectivité. Le versant opposé exprime plutôt le rapport à celui qui arrive et la crainte qu'il prenne la place des autochtones. Le discours qu'affichent des partis de droite montre l'image donnée et les réactions provoquées par ce discours. Une exposition a rassemblé les affiches qui réagissent (photo 4) à cette première image (photo 1, 2,3) de l'étranger.





	<p>1. L'affiche de l'UDC montrant les mains qui volent les passeports (source : http://icp.ge.ch/po/cliotexte/fin-du-xxe-siecle-et-debut-du-xxie-siecle-actualites/affiches-de-ludc-en-suisse)</p>
	<p>2. La même affiche "retravaillée" par le tagueur: les passeports à Croix blanche sont remplacés par les mots: Suisse, terre d'accueil. © Luc Chessex, 2011</p>
	<p>3. Cette affiche a fait couler beaucoup d'ancre et beaucoup de réactions dans la presse locale (source : http://icp.ge.ch/po/cliotexte/fin-du-xxe-siecle-et-debut-du-xxie-siecle-actualites/affiches-de-ludc-en-suisse)</p>
	<p>4. Edgar Küng AG (1974) "Wenn die Pyramide fällt, fälltst auch Du!, Überfremdungsinitiative 3, NEIN." Pp. ---BPUGE/SNL---. Zürich : Schweizerisches Aktionskomitee gegen die Ausweisung von 500000 Ausländern, tiré de L'étranger à l'affiche: altérité et identité dans l'affiche politique suisse (1918-2010), Maire C. & Garoufo F., Université de Neuchâtel.</p>

Figure : L'étranger à l'affiche

Les deux auteurs (Maire & Garoufo 2010) ont proposé un projet d'exposition sur les affiches de contre-initiative aux affiches de l'UDC (photo 4) en montrant le jeu de représentations et de mise en image de l'étranger comme objet de plusieurs votations en Suisse. Ils révèlent la construction des symboles particuliers dans l'imaginaire collectif montrant que la réalité sociale se construit par les discours qui sont alimentés par le contexte idéologique. Ces mythes influencent et modifient le

regard de l'habitant sur son monde et surtout sur son rapport à l'autre différent qui menace le territoire suisse.

Ces attitudes bipolaires ne se résument évidemment pas à ces deux extrêmes mais contribuent toutefois à la conception de l'image dichotomique de « l'étranger ». Mais ces mouvements contradictoires sont à nuancer : ils n'évoquent pas la même chose chez les habitants ou au sein des institutions d'une ville. La tendance de ces dernières années consiste à sélectionner de « bonnes pratiques » institutionnelles et de « bons élèves » chargés de cet accueil qui ont su appliquer les principes et directives édictés sur le plan européen ou international comme par exemple l'Espagne (Hanewinkel, 2011). Ce discours est parfois accompagné par des récits et des témoignages de ceux qui ont réussi leur intégration.

Certaines entreprises peuvent attirer des étrangers de différents statuts qui interpellent l'imaginaire collectif. Dans les régions des rives du lac Léman notamment, demeure, par exemple, une image de l'étranger qui apporte l'argent et le savoir, contrairement à celle des zones périurbaines de Lausanne où l'image de l'étranger pauvre contrarie la première. Cette deuxième image représente plutôt l'étranger comme main-d'œuvre moins chère ou le réfugié politique débouté que l'on appelle NEM (non-entrée en matière). Ces statuts provisoires et précaires sont aussi une des causes de l'augmentation des clandestins. Un système parallèle fonctionne en embauchant cette population, car elle représente une main-d'œuvre très bon marché. Par l'analogie du titre de Piguet (2004), qui parle d'entre-ouverture de la Suisse, on pourrait considérer ces logiques allant d'une « *porte entre-ouverte* » vers celle qui se « *ferme* » pour une catégorie spécifique de la population.

Ces quelques phénomènes augmentent la différenciation et la catégorisation progressive des populations et provoquent la co-habitation des strates sociales, d'où ressort une dynamique de concurrence et d'occupation inégale des territoires de la ville. Les problèmes sociaux et le manque de représentativité de certaines couches dans les structures formelles et associatives se font sentir.

1.5.3 Tensions dans les temporalités urbaines et migratoires

Le facteur du temps est au cœur de la politique d'intégration, qu'il soit considéré sur le plan global ou local. Ce facteur n'est pas toujours nommé ni explicité. La migration est considérée comme un phénomène temporaire et passager, ce qui est matérialisé par les permis de séjours (A, B, F, etc.)⁵².

⁵² Département fédéral de justice et police DFJP

Titres de séjour remis conformément à l'art. 71, al. 1, OASA : *Permis L (violet)* : pour une activité lucrative de courte durée ou pour d'autres séjours à caractère temporaire. *Permis B (gris)* : pour les résidents à l'année. *Permis G (brun)* : pour les frontaliers. *Permis N (bleu foncé)* : pour les requérants d'asile. Ce permis est délivré par l'autorité cantonale sur la base d'une

Ces permis sont non seulement limités dans le temps, mais le passage d'un statut à l'autre est parfois presque impossible : du permis d'étudiant au permis de travail. La durée de ces types de séjours est donc considérée comme limitée, morcelée et fermée alors que le concept d'intégration est conçu comme définitif, durable et fixe.

La tension liée à la dimension temporelle pourrait être nommée : *intégration définitive / séjour restrictif*. Elle nous intéressera en particulier dans notre phase de terrain car les individus ont dû mettre en place des stratégies pour le contourner et pour vivre avec. Quel trait prend ce temps individuel ? Est-il en concordance avec le temps collectif qui épouse souvent le trait d'un mouvement linéaire ? La ligne fixée par le temps collectif se réfère-t-elle au passé des individus ou fixe-elle uniquement la progression et le futur ? Nous tenterons de répondre à ces questions dans la partie théorique et ensuite pragmatique en confrontant ces deux temps qui créent des tensions au plan social (investissement dans les relations durables) mais aussi au plan économique (investissement dans les formations, engagements professionnels) et sociolinguistique (insécurité linguistique dans les deux langues).

1.5.4 Traces d'inscription sociolinguistique dans l'espace urbain : tensions sociolinguistiques

Revenons aux structures d'accueil destinées aux nouveaux arrivants. Les séances d'accueil sont le premier pas envisagé par les autorités dans la rencontre avec les primo-arrivants. L'organisation de cette rencontre est conçue comme une séance d'information et ne prévoit pas forcément l'implication des migrants déjà installés dans l'accueil des étrangers fraîchement arrivés. La dimension expérientielle des étrangers est très peu exploitée dans le nouveau dispositif d'accueil alors qu'elle pourrait représenter un « capital humain » intéressant dans le partage d'expériences de migration.⁵³ Les actions de type informel peuvent être très efficaces. Donc, le dispositif formel de ce premier accueil est plus une présentation de la ville qu'une rencontre avec l'autre. Nous l'appellerons « une mise en scène de soi ». Cette formulation fait penser à Goffman (1963, 1973) qui met surtout l'accent sur *les scènes de la vie quotidienne* se concentrant avant tout sur les comportements des individus. Sennett (1979) reproche à Goffman de traiter les « conduites » mais pas les « expériences » des gens. En d'autres termes, nous voyons dans l'image donnée par la ville officielle une ville « côté cour ». La ville vécue de l'intérieur par celui qui l'habite et qui la vit au

décision de l'ODM. *Permis F (bleu clair)* : pour les étrangers admis à titre provisoire (art. 83 et 85 LEtr, art. 20 OERE) et les réfugiés admis provisoirement (art. 59 LAsi).

⁵³ Par ailleurs, les situations de choc culturel et linguistique que certains étrangers ont pu éprouver à leur arrivée pourraient légitimer l'étonnement et l'insécurité linguistique des nouveaux arrivants.

quotidien, la ville « côté jardin » n'a pas été pensée et prévue comme élément constitutif de ce dispositif d'accueil et d'intégration. Le premier questionnement que nous pensons se situe donc sur ces frontières entre la ville officielle, la ville côté cour (sa vitrine) et la ville intime - ville « vécue » (arrière-boutique). Ces deux perceptions contradictoires feront objet de nos analyses et viendront étayer la lecture ethnographique et sociolinguistique de l'espace spatio-social.

Le contexte décrit plus haut montre à quel point le tissu formel et informel des étrangers se complexifie. Un long processus est nécessaire pour arriver à bénéficier d'une certaine qualité de vie dans la co-habitation multiculturelle. Le droit de vote et d'éligibilité n'a pas forcément amélioré ce point, car il faut encore que la participation à cet exercice soit suffisante. Le seul octroi du droit de vote ne fait de personne un citoyen actif. En conséquence, la ville encourage en même temps l'engagement collectif. Grâce aux recherches, on sait que les groupes associatifs se diversifient de plus en plus. Cattacin & La Barba (2007) et Hirschman (1970) nous rappellent la situation ambivalente de refus et de demande de la ville pour le partenariat avec ces associations⁵⁴. A la fois méfiantes et désireuses de coopérer, les deux parties sont devant le défi de résoudre les conflits et de trouver une forme de collaboration dans la société moderne plurielle. La volonté de la commune de valoriser l'aspect individuel fait qu'elle favorise au premier lieu l'exercice du vote⁵⁵, cherchant à dépasser le caractère générateur d'exclusion propre aux villes⁵⁶. On pourrait parler ici d'un rêve du cosmopolitisme car la ville est, certes, cosmopolite mais ses citoyens ne le deviennent pas automatiquement. Ce paradoxe montre à quel point il est difficile de gérer les tensions et les crispations qui sont le plus grand défi pour la ville de nos jours. La diversité des langues s'y ajoute également. De plus, le discours sur la gestion de la diversité et sur la migration évolue avec les changements politiques et économiques. La présence des langues multiples induit des processus normatifs relatifs à l'éducation linguistique et aux rôles des langues pour

⁵⁴ Les associations sont prises entre une gestion issue des entreprises privées et celle renvoyant à la sphère publique. Elles se situent entre les deux logiques et tendent vers la professionnalisation et la formalisation de leurs structures.

⁵⁵ Une campagne de sensibilisation, de formation et d'information La Ville prévoit à l'avenir des actions dans quatre directions, toutes visant à l'acquisition d'une citoyenneté politique pleine et entière. Trois mesures seront mises en place systématiquement à l'approche des futurs scrutins communaux : 1) *une campagne d'affichage adressée spécifiquement aux populations étrangères, donc en différentes langues* ; 2) *la tenue de visites commentées et en différentes langues, d'institutions de la vie publique lausannoise, permettant une familiarisation avec les lieux de la politique, leur fonctionnement, les enjeux qui y sont attachés* ; 3) *la mise sur pied de séances de débats et de discussions dans les quartiers en collaboration avec les institutions et les associations partenaires (associations de quartiers, Fondation pour l'animation socioculturelle lausannoise, etc.), lors desquelles il s'agira, par exemple, d'organiser des cafés politiques sur les thèmes du moment ou sur des sujets à même d'intéresser la population des quartiers visités.*

⁵⁶ Avec l'octroi des droits politiques aux étrangers au niveau communal (droit de vote et d'éligibilité), le Canton de Vaud offre une possibilité de participation par sa Constitution de 2003. Le droit d'éligibilité n'est pas un acquis pour d'autres villes de la Suisse. Les deux scrutins communaux organisés sur le territoire lausannois depuis 2003 (élections de 2006 et vote sur Métamorphose en 2009) conduisent à des résultats mitigés du point de vue de la participation des personnes étrangères. Une participation en 2006 équivalente à la participation moyenne du corps électoral contraste avec celle nettement inférieure lors du scrutin de 2009. Selon le BLL, ce taux inférieur vaut autant pour les citoyens suisses que pour les étrangers. Le seul octroi du droit de vote ne fait de personne un citoyen actif.

l'intégration. Calvet (1999 : 294) nous dit que les politiques influencent les pratiques mais que ce sont essentiellement les locuteurs qui décident de garder ou d'ignorer une langue (Calvet 1999).

Nous l'avons illustré plus haut, plusieurs langues sont en contact permanent sur la place publique. Mais elles sont aussi présentes, parlées, tuées ou apparaissent dans d'autres espaces privés ou formels comme par exemple à l'école. Elles se révèlent sous forme écrite, sur les murs, dans les vitrines, comme le montrent quelques images et photos présentées ci-dessus. Les institutions clés chargées de l'intégration, qu'il s'agisse de celles relatives à l'éducation, à la santé ou au social, s'expriment peu sur les différentes pratiques linguistiques présentes dans le paysage urbain. Il n'est pas rare que certaines institutions publiques ou étatiques négligeant les répertoires linguistiques pluriels des acteurs, tiennent des discours qui traduisent des perspectives assimilationnistes ou au contraire entrent dans un autre dogme, le plurilinguisme à tout prix, que Blanchet caractérise comme glottophilie (Blanchet : 2011). Lorsque les différentes communautés sont en contact, *l'aspect langagier est à la source de la fabrication créative et de la réinvention* (Todorov 1982). Les premières tensions sociolinguistiques qui découlent du contexte décrit consistent dans la concentration des autorités sur la distribution exclusivement formelle d'informations alors que la grande partie des informations qui nourrissent les échanges linguistiques et sociaux se déroulent au quotidien d'une manière informelle et dans des espaces moins officiels. L'action politique et sociale se coupe parfois de cette créativité spontanée à laquelle plusieurs auteurs, dont Todorov, nous rendent attentifs. Ces échanges sont à la base des interactions souvent installés dans les interstices des espaces urbains⁵⁷ et pas toujours suffisamment explorés dans la compréhension du processus d'intégration.

D'autres aspects liés à la diversité des langues en milieu urbain renvoient à son aspect identitaire et convivial. Dans la mutation linguistique urbaine, la présence des autres langues produit des effets sur le rapport à la langue officielle (le français) et vice versa. Pour résister à l'arrivée des pratiques linguistiques plurilingues, n'y a-t-il pas un risque de renforcement du marquage territorial par la langue locale au détriment d'autres langues ? La fonction attribuée à la langue officielle, dans un contexte plurilingue, prend-elle la fonction *de langue d'accueil* ou *la fonction de résistance* au marquage territorial ? Après la description du contexte, on pourrait dire que les pratiques linguistiques monolingues, en français, sont privilégiées par le cadre légal et les structures formelles. Mais les pratiques plurilingues sont également encouragées et surgissent dans certaines institutions publiques. Elles ne demeurent plus confinées aux espaces privés. Elles se révèlent de manière explicite sur les places publiques, sur les chantiers, dans les écoles, les

⁵⁷ Les enseignements qui nous viennent encore de l'école de Chicago (cf. plus loin dans la partie théorique).

hôpitaux ou même dans une administration publique et étatique. La diversité linguistique renforce l'hétérogénéité urbaine qui est l'élément constitutif des dynamiques de l'espace urbain et contribue à la complexification de sa lecture. En prenant en compte ces premières observations, il y a lieu de s'attarder sur l'étude de cette dynamique, qui est en émergence à Lausanne, en Suisse et dans les villes, de manière générale. Ceci nous invite à approfondir la problématique du rapport de la ville aux langues (locales et étrangères) et à la gestion de cette diversité linguistique et culturelle à laquelle elle est confrontée. Le décalage entre la diffusion et la réception des messages, entre l'information descendante et ascendante, avec une direction unilatérale a été soulevé plus haut. Un plurilinguisme fonctionnel est admis et recommandé pour s'assurer de la diffusion de l'information sans vérifier le sens que le récepteur lui donne. Elle peut avoir des équivalents (ou pas) dans le référentiel linguistique ou culturel des étrangers (par exemple : le tri des déchets ou autres pratiques sociales qui sont évidentes pour la population locale, le recours au psychomotricien ou au logopédiste (orthophoniste) proposé dans les brochures de l'école. Les exemples cités ne sont pas forcément des pratiques qui vont de soi pour tout le monde. La traduction linguistique est insuffisante si elle n'est pas accompagnée d'une traduction culturelle. Certains pays s'en sont aperçus et ont donné les moyens nécessaires pour passer par cette étape de négociation convoquant des interprètes communautaires pour assurer une co-construction avec les références de celui à qui l'information s'adresse. Les traductions écrites peuvent alors être vues comme un alibi et un prétexte pour ne pas confronter les conceptions différentes ou absentes du répertoire dans certains modes de vie. Ce lieu de négociation pourrait surtout induire la confrontation des images et des représentations sociales que chacun véhicule sur l'autre, sur soi et sur son rapport à la ville et à ses langues.

1.6 Constats, objectifs et questions de recherche

La problématique dressée nous permet de postuler que la ville invite à des appropriations multiples et que les facteurs qui ont des effets sur cette appropriation sont liés à la fois à la spatialité et à la territorialité, donc aux éléments qui sous-tendent l'aspect spatial, langagier et la représentation sociale. Venant d'ailleurs, le résident étranger se situe à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de la ville. Il est au cœur des tensions qui existent déjà dans la ville mais qui sont intensifiées en raison de cette nécessité de traduction de nouveaux repères et de la co-habitation.

1.6.1 Trois constats principaux

En conclusion, on peut distinguer trois sphères principales de la ville qui interpellent par rapport à la figure de l'étranger et aux pratiques sociales et langagières relatives à son intégration :

- espace public et espace commun (rues, lieux publics), incluant des lieux comme les commerces et les restaurants ;
- l'espace social et institutionnel focalisé sur l'intégration des étrangers et la production des structures et des pratiques destinées à ce domaine (y compris l'imaginaire spatio-social d'Allen (2000) ;
- espaces privés, associations et tiers-secteur, les groupes formés autour des appartenances nationales ou d'autres appartenances (femmes, sport, loisirs).

En quoi ces espaces deviennent les matérialités langagières intéressantes dans l'appréhension des espaces urbains par l'étranger et comment les langues sont déployées pour faire vivre ces espaces ? Par quels mots ou récits sont-ils portés ? Nous pouvons constater que dans l'espace public et les lieux du premier type, les langues sont déployées par un langage fonctionnel qui est censé attirer et séduire la clientèle et rendre performant le système économique en place.

Dans le deuxième type d'espace, concentré sur les actions collectives et appliquant le cadre légal, la focalisation se fait sur l'information et sa distribution en employant les langues de migration à côté des langues nationales. On tend vers les processus normatifs relatifs à l'éducation linguistique insistant sur le rôle des langues nationales pour l'intégration et déployant un langage de séduction comme les messages plurilingues.

Et enfin dans la troisième sphère, l'espace privé et informel est marqué par les contraintes et les négociations autour de différentes langues. Autant dans les deux premières sphères, les lieux et les langues sont assignés, autant l'espace privé et informel fait surgir les différentes pratiques langagières. L'espace privé attribue une liberté linguistique mais l'usage des langues n'est pas pour autant simple et naturel.

Les trois espaces sont caractérisés par les contraintes et les attentes (voire pressions) que les acteurs/locuteurs collectifs ont à l'égard des acteurs/locuteurs individuels en lien avec la maîtrise et les usages des langues, qu'il s'agisse de l'apprentissage de la langue nationale ou la préservation des langues d'origine.

Donc, on peut dire en conclusion que les langues et les discours sont étroitement liés au fonctionnement des lieux auxquels certaines langues sont assignées ou parlées « spontanément ».

Ces lieux ne sont pas indépendants du langage et ils deviennent le langage. Ces lieux sont appelés à être appropriés mais cette appropriation est faite de paradoxes, de contraintes et de limites, des jeux de pouvoirs et des territoires que notre cadre théorique et empirique propose d'explorer.

Pour conclure les observations posées par le contexte, nous relevons trois constats principaux de notre problématique :

1) La ville est un espace culturellement et linguistiquement très marqué. L'espace urbain étant compris à la fois comme espace social et discursif, il donne des indices d'inscription et d'appropriation individuelle mais aussi d'aménagement collectif. En lien avec ce dernier, on peut constater une situation ambiguë en ce qui concerne la place de la langue nationale mais aussi celle des langues de migration « mises en scènes ». La première est considérée par les autorités comme un objet d'apprentissage et surtout comme « lieu » d'intégration des étrangers. Quant aux langues de migration, elles sont survalorisées tout particulièrement dans l'afflux des informations descendantes et dans leur distribution. Un facteur qui change le paysage linguistique et crée un déséquilibre entre une certaine survalorisation de la diversité culturelle et linguistique d'une part et une politique migratoire très prescriptive et restrictive d'autre part.

2) A priori, la ville de Lausanne semble disposer des moyens nécessaires pour intégrer les étrangers qu'il s'agisse des dispositifs formels (institutionnalisation des structures cantonales et communales) ou informels (le tissu dense des structures associatives). En même temps, les dispositifs d'accueil montrent que les actions proposées ne permettent d'atteindre que très partiellement l'objectif d'intégration énoncé par les textes officiels. De plus, les effets produits par un discours déséquilibré renvoyant à la *sur-* ou *sous-valorisation* de certaines langues n'évitent pas les formes de ségrégation. La diversité linguistique et culturelle dans la ville souligne la nécessité d'exploiter l'espace urbain comme un espace privilégié pour l'apprentissage de l'altérité visant l'appropriation de la diversité linguistique et culturelle par tout citoyen et les institutions la constituant. La ville englobe les pratiques sociales nécessaires à la compréhension de l'autre et contient des supports discursifs intéressants pour appréhender l'altérité dans toute sa complexité. Le manque d'intérêt pour le potentiel *textuel et discursif de l'espace urbain* est le deuxième élément à soulever et à exploiter par cette recherche.

3) Les lieux urbains mettent en exergue les relations sociales que nouent les acteurs entre eux donnant indirectement des indices sur les processus d'appropriations individuels qui ne passent pas toujours par les dispositifs officiels mis en place par les autorités. Nous constatons qu'il existe une vaste diversité dans la façon dont la ville peut être vécue et habitée. Elle semble être occultée par le modèle en place. L'exploitation des attitudes, des comportements, des représentations

sociales des acteurs permettrait de voir quelle est la forme de participation citoyenne, quels sont les espaces privilégiés, les pratiques langagières convoquées. Ces représentations peuvent être exploitées à partir des récits de soi, des récits de ville ou des discours tenus sur les langues convoquées dans les espaces urbains. Il s'agit donc d'explorer jusqu'à quel point les acteurs intériorisent les processus ségrégatifs ou les sentiments d'appartenances aux lieux de la ville en passant par diverses pratiques spatiales et langagières. Existe-t-il pour eux des lieux d'échanges et de métissages possibles entre différentes pratiques qu'ils rencontrent au travail, à la maison, dans les groupes d'appartenances et quelle est leur perception de ces lieux ? Les discours que tiennent les acteurs constituent un moyen d'accès à leurs représentations, et notamment, à la compréhension du sens qu'ils donnent à certaines pratiques spatiales, langagières et urbaines. C'est le troisième élément qui ressort de notre problématique.

En se concentrant sur l'acteur étranger, et plus particulièrement sur ses récits de soi, nous envisageons de créer des effets d'optique « les effets loupe » grossissant les phénomènes urbains et ses appartenances, ses affiliations créées avec certains espaces. C'est à partir de ce regard du dedans, mais aussi d'un regard qui vient du dehors (Todorov 2002), que nous tenterons de comprendre les logiques de la ville et de son appareillage de gestion de sa pluralité.

On l'a vu, les langues sont difficilement séparables d'autres dimensions (sociales, identitaires, culturelles, politiques et économiques). En prenant en compte ce dernier élément, il s'agit ici de réunir les questionnements soulevés en trois questions clés qui guideront cette recherche. Voici les trois questions qui découlent de la problématique posée.

1.6.2 Questions

- 1) Quelles sont les dynamiques sociales et langagières auprès des acteurs décideurs et des acteurs/locuteurs individuels dans une ville officiellement monolingue affichant un discours favorisant la diversité culturelle et linguistique ?
- 2) Quelles sont les modalités d'appropriation sociale et langagière des étrangers dans la ville ?
- 3) À partir de la conception de la ville comme espace social et discursif, peut-on considérer sa mise en mots, traduite par *les récits de ville*, comme de « lieux » possibles de l'appropriation urbaine ?

Aborder la problématique d'appropriation à partir d'une ville moyenne, permet d'examiner également si les dispositifs mis en place par les autorités sont en décalage avec la réalité des habitants et s'ils répondent à un réel besoin. En choisissant l'angle d'étude concentré sur

l'appropriation spatiale et linguistique de la ville, nous avons l'intention de chercher les indices de l'inscription sociale des étrangers dans ces structures prédéfinies ou d'autres. Explorer cette insertion par des récits de ville permettra de faire ressortir les processus qui lui sont liés.

1.6.3 Objectifs de la recherche

Explicitons nos objectifs :

- 1) L'objectif premier vise à identifier les stratégies et les attitudes des acteurs étrangers dans l'appropriation spatiale, sociale et langagière de la ville en partant de leurs perceptions et de leur vécu.
- 2) Le deuxième objectif est de désigner les relations entre l'appropriation spatiale et langagière et d'identifier les modalités de cette appropriation.
- 3) Enfin, le troisième objectif consiste à éclairer l'impact de mise en mots de l'espace urbain sur les dynamiques sociales et langagières dans la ville.

Les objectifs formulés visent la question de l'appropriation des espaces urbains par les acteurs étrangers en s'interrogeant donc sur les formes et les fonctions des lieux et des pratiques langagières qui s'y déroulent. Notre finalité n'entrera pas dans la définition de l'intégration des étrangers mais privilégiera *l'analyse des différentes modalités d'appropriation*.

Il s'agit de voir à la fois les logiques en jeu et les enjeux sous-jacents de ces appropriations. La spécificité de cette recherche serait de comprendre ce phénomène en partant de deux modes conjoints d'appropriation : *par les espaces et par les langues*. Pour y parvenir, nous envisageons de demander aux acteurs une « prise de vue » mais aussi une « prise de parole » en leur permettant une « prise de distance » sur leurs propres parcours. Ce « détachement » devrait être assuré par le choix des démarches méthodologiques. Elles devraient permettre d'appréhender les enjeux des pratiques plurielles ayant un impact sur la construction de son identité collective et participant en même temps à la construction des identités individuelles.

1.7 Premières interrogations terminologiques

Les constats avancés sont les raisons pour lesquelles notre recherche se concentre sur la mise en mots de l'espace urbain et sur des pratiques sociales qui s'y déroulent. Nous souhaitons étudier la façon dont les acteurs mettent en images et en récits leur mobilité urbaine et langagière explorant davantage les enjeux de leur appropriation. Les récits sollicités auprès des acteurs devraient nous

permettre d'entrer directement dans les représentations et les étapes d'appropriation, car parler d'un lieu peut être le premier pas de ce processus.

Dans la partie qui suit, il s'agit de chercher à déceler le lien qui traverse notre problématique et de donner les premières esquisses des notions choisies.

1.7.1 Vers un paradigme du parcours et de l'acteur pluriel

L'ensemble des mutations qu'induit la ville pour un étranger mono- bi- ou plurilingue, nous amène à choisir le parcours de l'acteur comme outil principal des traces visibles ou « simulées » de ses liens sociaux, de son attachement ou de son détachement de la ville (Augé 1994 : 132)⁵⁸. Il s'agit de relever le défi consistant à déceler l'imbrication de ces deux niveaux et à voir comment l'aspect individuel influence le collectif et vice versa. Se demander aussi si les étrangers passent par des espaces particuliers et, si oui, si ces passages sont en lien avec les pratiques langagières réalisées dans ces espaces.

Notre finalité est de répondre aux questions posées plus haut et de donner éventuellement des pistes qui aideront à prendre en compte la part langagière et spatiale dans la gouvernance et dans l'appropriation de la ville. Quelle place et quel rôle jouent les étrangers dans ces actions de négociation ? Selon le rôle adopté, ne devrait-on pas aborder différemment la figure de l'étranger et dépasser son statut assigné juridiquement ? Ne faudrait-il pas le considérer comme citoyen à part entière, puisque certains ont acquis le droit de vote ? Pourrait-on simplement considérer l'étranger comme acteur urbain qui vit et apprend différentes façons d'agir dans les espaces urbanisés ? Certaines recherches se situant à une autre époque et dans un autre contexte, notamment celles menées par l'école de Chicago, nous apprennent que c'est dans les apories et dans les lieux d'interstice qu'il faudrait investiguer les rôles joués par l'étranger. Ils posent également la question de l'action multiple de l'acteur et surtout la question de la conception de la collectivité sur cet acteur urbain. La *ville plurielle* ne devrait-elle pas induire la conception d'un *acteur pluriel* (Lahire 2001) qui construit ses liens sociaux par divers canaux, comme celui de la/des *langues au pluriel* sans négliger le fait qu'elles sont cotées sur une échelle de valeur ? Les discours collectifs, à leur tour, impliquent des grilles de lecture variées des systèmes en place. La figure emblématique de « l'étranger » contribue à la construction de ces grilles de lecture engendrant en même temps les questions de l'insertion sociale. Nous devrions avoir en tête

⁵⁸ Augé propose un travail sur trois mondes comme d'éventuelles possibilités d'étude des terrains qui seront à la croisée des mondes nouveaux : l'individu, les phénomènes religieux consécutifs à la colonisation et la ville. Il voit dans la ville un objet porteur de toutes les interrogations que suscite l'espace unifié de la planète. Il pose la question : *la ville est-elle un monde ou le monde devient-il une ville ?*

également le fait que les inégalités dans les conditions même de l'immigration sont des facteurs à prendre en compte dans les analyses. Parfois, les lieux sont marqués linguistiquement ou spatialement ce qui peut être un autre élément de catégorisation sociale de l'acteur.

La collectivité peut également exclure l'individu en favorisant ou freinant certaines pratiques sociales et linguistiques. Certains auteurs dont Kaufman (2008 :115) nous parlent d'inégalité et d'accès à la mobilité en nous rendant attentive aux marges de liberté très inégales dont disposent les acteurs sociaux. Ces marges dépendent également des ressources mobilisées par les acteurs ou des contraintes objectives qui délimitent la marge d'action d'un résident. Parler des trajectoires ne préjuge donc pas du degré de maîtrise que les personnes exercent sur leur propre mobilité. C'est, plus largement, faire l'hypothèse que les mobilités ont néanmoins un sens. Autrement dit, ces trajectoires peuvent être physiques, mais il s'agit également de les décrire et, surtout, d'en rendre le sens, à condition de les situer dans le contexte décrit et dans des logiques propres aux acteurs interrogés. Les facteurs de cette mobilité plurivalente dans la ville seront mis à l'épreuve lors de l'observation et de l'analyse des rapports entre structures et acteurs, entre leurs contraintes et leurs choix, entre leurs attitudes et leurs stratégies et les représentations, les images portées sur/par eux.

La conception d'une mobilité polyvalente (sociale, spatiale, linguistique) se profile comme le lien qui traverse notre problématique. Le plus difficile consiste à trouver un concept opératoire adéquat traduisant cette mobilité multiple impliquant simultanément les différents niveaux et différents rôles de l'acteur dans la ville. La notion de mobilité est importante car elle induit indirectement les changements de statut de l'acteur, de ses rôles sociaux (dans la famille, dans ses groupes d'appartenances, dans son lieu de travail), par rapport à l'évolution de ses images mentales. Et selon son statut ou sa manière d'agir, on peut parler tantôt du citoyen ou du citoyen, tantôt du résident étranger ou du migrant.

Un espace d'écriture plus détaillé sera consacré à la transposition et à la traduction de la mobilité polyvalente dans l'espace urbain. Nous optons pour la notion de « parcours urbain » qui sera également reprise dans le cadre méthodologique afin de favoriser une démarche informant davantage sur les organisations sociales des groupes et de l'individu. Todorov (1989 :124) propose de parler plutôt d'un universalisme de « parcours » en se méfiant du terme *cosmopolitisme*. Le discours officiel désigne trop souvent le résident étranger par des marques « d'arrivée ». La voie que cet auteur propose pour aller vers l'universel implique que l'on s'immerge profondément dans le particulier. Donc, nous nous inscrivons plutôt dans le *paradigme du parcours* que dans le *paradigme d'arrivée* en privilégiant le terme *acteur pluriel* plutôt que le terme *migrant*. Ce paradigme risque de faire évoluer également le terme *résident étranger*.

1.7.2 « Mise en mots » et « mise en images » de l'espace urbain

Les contradictions et les paradoxes que connaît le domaine de la migration s'ajoutent au renforcement d'un discours sur la ville augmentant la peur de l'étranger. Les images données dans le contexte à titre illustratif montrent que certaines campagnes politiques n'aident pas à améliorer l'image de cet acteur urbain. Au contraire, on le voit représenté métaphoriquement sur les murs de la ville par un mouton noir, par des gants de voleurs de passeports, par une botte noire écrasant le territoire rouge à croix blanche. Ces traces d'un discours politique « mis en mots et en images » développent un rapport à la ville suscitant auprès de la population la peur de celui qui vient d'ailleurs et qui nuit à la sécurité de la ville, la rend dangereuse. Ceci augmente la stigmatisation et la catégorisation de certains quartiers « occupés par l'étranger ». Plusieurs empreintes de cet imaginaire collectif marquant le discours sont visibles à différentes échelles de l'espace urbain (politique, public, privé, virtuel).

Ces discours et ces images ont été évoqués dans la définition de la problématique. Pour aller plus loin, nous souhaitons sortir d'une dynamique dichotomique et entrer davantage dans ce qu'Edgar Morin (1991) appelle, *le paradigme de la complexité*. Nous allons donc tenter de constituer un cadre théorique et méthodologique en partant du parcours individuel et de joindre, à l'autre bout de chaîne, des logiques des acteurs collectifs tout en identifiant les fonctions que prennent différents discours et pratiques langagières adoptées lors des interactions effectuées sur ce parcours et entre différents acteurs de la ville. Dès lors, nous nous intéressons à des questions de visibilité et de mise en mots des espaces institués ou des espaces inventés.

1.7.3 De l'intégration à l'appropriation spatio-sociolinguistique

Tant que les acteurs étrangers resteront associés à un groupe d'origine considéré comme monoculturel et que leur intégration est associée à un autre groupe (celui de la société d'accueil) considéré également comme homogène et monolingue (alors que ces mêmes groupes sont pris dans les changements et les adaptations constantes), il sera difficile de sortir l'étranger pris entre deux positions extrêmes. Nous avons tenté de dégager le cadre légal, en lien avec les enjeux d'intégration le situant sur le plan macro tout en le mettant en miroir avec son influence sur l'échelle plus locale et communale. Le terme « intégration »⁵⁹ nous convient peu puisqu'il renvoie

⁵⁹ Selon Schnapper (1991), ce terme relève du domaine des mathématiques (XVIII^e-XX^e siècle) ce qui signifie « trouver une intégrale d'une différentielle » pour passer ensuite par la biologie, la sociologie et se trouver finalement dans les textes juridiques et le langage courant. Durkheim en parlait en termes d'intégration dans les sous-systèmes (familiaux, professionnels) et considérait que l'individu est d'emblée intégré dans la société même, prêt à confirmer son identité et pérenniser son existence. Mais l'unité à laquelle l'étranger doit s'intégrer n'est pas si stable et subit à son tour des

à l'idée de rester « intègre » et entier. Si nous transposons ce concept dans notre contexte de la ville à laquelle il faudrait s'intégrer, il est clair qu'il serait difficile de définir son identité tellement elle est hétérogène, dynamique et en mouvement. Il n'empêche que les autorités des villes modernes tentent par différents moyens de reconstituer cette identité propre (en organisant de grands festivals, manifestations sportives, etc.) pour susciter le sentiment d'appartenance non seulement nationale mais aussi urbaine, parisienne, berlinoise, lausannoise.

Pour tenter une autre perspective d'observation et d'analyse, nous avons croisé d'autres centres d'intérêt : la mise en mots de l'espace spatio-social (mouvant et en évolution) se centrant sur la figure de l'étranger et sur les dynamiques liées à ses mots qui circulent dans ces mêmes espaces au moyen desquels, l'acteur exprime ses représentations, ses attitudes et ses actions rendant l'espace « sien ». En fait, il s'agit d'établir des relations entre l'acteur, son milieu spatial et langagier pour, au final, appréhender ses actions, ses attitudes et ses représentations. Et puisque l'acteur est étroitement lié aux dynamiques collectives, nous avons décidé d'aborder ces relations de deux manières différentes. D'une part l'observation de l'action et des discours collectifs nous renseignera sur leur impact sur l'individu. D'autre part, l'acteur est pris dans les dynamiques spatio-sociolangagière qu'il s'agit de repérer et de nommer en passant par l'étude des mécanismes de son appropriation spatiale et langagière. L'appropriation implique pour l'acteur plusieurs déplacements qui se négocient entre plusieurs références (sociales, culturelles, linguistiques). Nous retenons pour l'instant une première définition d'appropriation formulée par Segaud (2009 : 280) qui dit : *l'appropriation c'est rendre propre (sien) l'espace, c'est le singulariser pour le construire selon nos sentiments et notre culture*. Ce processus implique l'identification ou la distanciation de l'acteur de certaines propriétés ou pratiques spatiales. Cette première définition qui sera développée davantage au sein du cadre théorique permet de poser le principe de « lecture » de la ville en privilégiant l'observation du processus d'appropriation spatiale et sociolangagière. Lefebvre parle de la représentation de l'espace : *espace conçu* et *espace de représentations-espace vécu*⁶⁰. Ses perceptions s'expriment par la mise en récit qui, à son tour, peut servir au processus d'appropriation de l'espace spatio-social de la ville. Selon Bruner, *les récits ne sont pas seulement des produits du langage, déjà admirables de générativités, capables*

changements par l'apport extérieur. Selon le même auteur, le terme intégration comporte en même temps l'idée de continuité et de processus évolutif. Ce qui reste figé est l'idée sur unité (Etat-nation) produisant une société imaginée (Anderson 1996). Cette idée devient une réalité et crée une identité (ex. identité nationale) où prime le sentiment d'appartenance nationale. Pour Schnapper, le processus identificatoire est souvent expliqué par une identification qui passe par le culturel enfermé dans l'idée qu'une culture correspond à une ethnie et une langue ce qui provoque la ségrégation, la discrimination et l'exclusion. Tous les acteurs ne s'identifient pas à ces notions culturelles prédéfinies.

⁶⁰ Cité par Maréchal & Stébé (2012 : 38).

de produire plusieurs versions d'une même situation : le fait même de les raconter devient rapidement vital pour les interactions sociales. (...) A ce titre, raconter des histoires est intimement lié, pour ne pas dire constitutif de la vie culturelle (Bruner 2002 : 31). Cet auteur souligne que le récit, même fictionnel, donne forme à ce qui existe dans le monde réel et lui confère même une sorte de droit à la réalité (Bruner 2002 : 12). L'appropriation spatio-sociolangagière deviendra ainsi la notion-maîtresse pour cette recherche.

2 CHAPITRE II APPORTS DE LA RECHERCHE : LES ESPACES, LES LANGUES ET LEUR ARTICULATION AVEC LA FIGURE DE L'ÉTRANGER

L'espace de notre vie n'est ni continu, ni infini, ni homogène, ni isotrope. Mais sait-on précisément où il se brise, où il se courbe, où il se déconnecte et où il se rassemble ? On sent confusément des fissures, des hiatus, des points de friction, on a parfois la vague impression que ça se cogne. Nous cherchons rarement à en savoir davantage et le plus souvent nous passons d'un endroit à l'autre, d'un espace à l'autre sans songer à mesurer, à prendre en charge, à prendre en compte ces laps d'espace (...) mais de l'interroger, ou, plus simplement encore, de le lire. (Perec 2000)

2.1 Dynamiques de la ville, dynamiques en ville

Les objectifs de la recherche explicités, il s'agit ici de faire le choix des concepts existants et d'opérationnaliser une approche théorique constituée de plusieurs champs de recherche. L'objectif de ce cadre est de construire un concept opératoire en partant des définitions liées d'abord à l'acteur étranger dans la ville (aspect individuel-micro perspective) pour enchaîner, dans un deuxième temps, avec les notions liées à son contexte telles que le groupe d'appartenance, le réseau (mésoperspective) et finalement la ville et les facteurs qui la constituent dans et hors de ses murs (aspect collectif-macro perspective).

La première partie sera donc pensée autour de l'acteur et de son rapport à l'espace, ce qui nous amènera à théoriser tout d'abord les postures de l'étranger dans la ville pour définir ensuite des lieux en termes de proximité/distance, ou en termes de fabrication d'autres espaces dans la ville. Il s'agit de cheminer vers la définition de la ville en tant que produit social, construit par des discours. L'étude du processus d'appropriation spatio-sociolangagière pourrait passer par différents chemins : implication dans la vie professionnelle, différentes manières de parler, parcours d'apprentissage de la nouvelle langue, contexte d'arrivée ou projet de migration, types de marquages de l'espace urbain (ex. de la signalétique), etc.

Pour définir l'appropriation spatio-langagière, nous avons choisi de suivre le regard de l'acteur sur ses propres mobilités dans la ville (spatiales, sociales, langagières, etc.). Nous le ferons dans une perspective ethnographique (ce qui sera explicité davantage dans le cadre méthodologique), nous

efforçant de rendre compte de ce regard. Cet aspect nous permettra d'aborder également des questions liées aux identités individuelles et collectives, l'affiliation aux lieux et le sentiment d'appartenance. Cette dimension sera discutée dans la troisième partie du cadre théorique. Le choix adopté pour entrer dans le champ « sociolinguistique » diffère parmi les chercheurs. La spécificité de la sociolinguistique urbaine à laquelle nous souscrivons est d'avoir opté pour l'espace comme porte d'entrée. *La sociolinguistique définit la spatialité urbaine comme l'entité méthodologique doublement articulée sur, d'une part, l'espace (comme aire symbolique, matérielle qui inscrit l'ensemble des attitudes et des comportements langagiers ou non dans une cohérence globale, communautaire) et d'autre part, le lieu (en tant que repère concourant à la sémiotisation sociale et sociolinguistique de l'aire géographique citadine)*, Bulot (2011). Les espaces sont considérés donc comme un type de discours mais pas toujours matérialisé par des traits linguistiques.

2.1.1 Étude de la ville et interdisciplinarité : un passage obligé

Les discussions conceptuelles que nous engageons portent sur les phénomènes qui structurent la ville en termes de notions de territorialité et de spatialités discursives (Bulot 2002). Elles sont empruntées aux démarches des sociolinguistes mais rapprochent d'autres concepts définis par des sociologues, des anthropologues et des géographes, motivés par les rapports de l'acteur à son récit de soi, aux autres et à l'espace urbain. Le caractère interdisciplinaire de notre recherche mérite d'emblée d'être souligné. Le point commun aux disciplines comme l'anthropologie et la sociologie urbaine, la géographie sociale et la sociolinguistique urbaine est la préoccupation pour le facteur espace décliné sous diverses dimensions. Ce facteur participe à l'appropriation de la ville qui se fait également par le langage, les interactions, les diverses actions, le marquage ou même le corps (Dorier-Apprill & Van den Avenne 2004 : 56). Les pratiques corporelles matérialisent les significations sociales et relèvent des questions de minoration/domination, de frontière, d'inégalités sociales et de ségrégation. Se référant souvent à l'espace perçu-vécu (Di Méo 1990), la recherche sera enrichie par des travaux centrés sur l'étude des relations de l'étranger à son espace tout en impliquant son sentiment d'appartenance à un groupe et ses rapports aux langues. Dans cette perspective, la ville devient une scène où les enjeux des échanges formels ou informels ne sont pas toujours réalisés en une seule langue.

Dès qu'il est question de l'étranger, la primauté est trop souvent donnée aux approches culturalisantes ou interculturelles sans que ces deux facteurs, *temps* et *espace*, soient explicités. Un aperçu théorique qui suit les travaux rattachés à l'étude de la ville autorise à confronter les

différents points de vue et permet d'y voir plus clair dans les grandes tendances conceptuelles. Certains chercheurs ont privilégié les catégorisations de la langue et ses variations, des activités cognitives et des apprentissages des langues se concentrant sur le répertoire et le contexte plurilingue (Castelloti & Moor 2008).

D'autres ont préféré des études de pratiques représentationnelles ou de structurations spatiales selon la participation à l'interaction et les arrangements de corps (Goffman 1981). Certaines recherches mettent l'accent sur les pratiques d'inscription avec des propriétés sémiotiques, la production du langage spatial (Mondada & Racine 1992). Nous nous approcherons plutôt de ceux qui privilégient des variables socio-spatiales dans leurs analyses les combinant avec le facteur langagier (Bulot 2002, Veschambre 2002) et s'inscrivant dans l'ethno-sociolinguistique (Blanchet 2000). D'autres recherches nous inspireront encore (Germain 1998, Remy 1998) portant sur la place de l'étranger dans la ville, sur ses postures et sur le paradigme de proximité/distance, inspiré par les travaux de Simmel. Un autre élément qui ressort de ces travaux est une forte signification symbolique non négligeable dans l'appropriation de la ville, de ses espaces et de ses langues. Les travaux (Lynch 1960, Bailly 1995, Roncayolo 1990) suggèrent la prise en compte de l'aspect symbolique et imaginaire.

Notre cadre théorique aborde la jonction de ces facteurs et, par leur articulation, pose des questions importantes en lien avec les représentations et les stratégies déployées par les acteurs dans le processus d'appropriation spatiale, sociale et langagière. Il importe également d'interroger le sens que les acteurs donnent à leurs pratiques et aux échanges avec des personnes qu'ils croisent sur leur chemin et ne partagent pas toujours le même code mais auxquels ils peuvent être liés par un contrat social (médecin-patient, parent d'élève-enseignant, fonctionnaire-personne étrangère, etc.). Certains échanges ne sont pas toujours volontaires. Ils peuvent être imposés par la ville.

Des recherches en études urbaines s'approprient des outils et des méthodes de la sociolinguistique, de la géographie ou de l'anthropologie urbaine permettant de développer des analyses très précises sur les représentations (Lussault 1993, Chivallon 1999), sur l'émergence des parlers urbains (Boyer 1997), l'influence des migrations endogènes sur l'urbanisation sociolinguistique de la ville (Messaoudi 2001) et des tensions identitaires. Les analyses sur l'articulation et les relations entre l'appropriation spatiale et sociolangagière restent encore restreintes et l'absence des préoccupations langagières est notable (Bulot 2009). Il est à rappeler toutefois des recherches qui ouvrent d'autres champs encore en se concentrant sur l'exclusion des minorités sociales (Bachmann/Simonin 1993) en la dénonçant. Les recherches comme celles de Bulot (2001) et

Marcellesi (2003) revendiquent le rôle de l'acteur en mouvement social visant la militance sociale de la sociolinguistique urbaine. Elles s'inscrivent dans une sociolinguistique d'intervention sur le terrain où s'exprime la volonté de prise en compte des spécificités identitaires dans la construction des territoires urbains. Au centre de leurs travaux se trouve la réflexion sur les différentes façons de lutter contre les discriminations, chaque fois que les pratiques langagières sont activées.

D'un côté, les auteurs donnent la primauté à l'étude des pratiques linguistiques et beaucoup moins aux discours, voire peu aux attitudes langagières en se concentrant sur les manières de parler. De l'autre, les travaux abondent sur le marquage et l'affichage plurilingue sur la place publique (Robillard 2000). Ce qui devient l'intérêt majeur d'autres études est de montrer et de décrire les dynamiques entre les langues dans la ville et leur présence par la signalétique ou d'autres types d'inscriptions en plusieurs langues. L'étude des représentations (Rippoll 2006) et l'observation des « parlers jeunes » (Boyer 1997, Zongo 2000 et 2001, Mellioni 2000, Ledegen 2001, Trimaille 2004, Bulot 2004a) restent des centres d'intérêt importants pour les chercheurs.

D'autres encore abordent des cultures dites de « banlieue » et des « cités » (Billiez 1992, Boyer 1997). Certains ouvrages se concentrent sur la production des formes nouvelles de communication produites par le plurilinguisme dans un espace francophone (Blanchet & Martinez 2010) ou la sécurité et l'insécurité linguistique (Bretegnier & Ledegen 2003). A partir des travaux incités par Bulot (1999), la sociolinguistique problématise davantage la spatialité urbaine et l'urbanité langagière (Bulot 2004) en traitant la ville et l'espace urbain comme des faits d'abord discursifs avant d'être des faits linguistiques. La mémoire linguistique et l'urbanité dans sa pluralité d'expressions et les dynamiques identitaires sont aussi des préoccupations des chercheurs. Rippoll (2006) fait état dans de la recherche en géographie sociale en se concentrant sur la démarcation des langues par les traces et les marques perçues et vécues par différents acteurs dans la gestion des langues. Il aborde également les tensions sociales traduites par la signalétique linguistique et langagière des espaces de la ville.

Quant au concept de culture qui a été abordé abondamment dès que l'on parle de l'étranger, il a été remis en cause dans sa conception comme un bloc homogène et « emblématique » du fait que les contextes sont d'abord concernés par des situations hétérogènes. Selon Gohard-Radenkovic (2010), le concept de « culture » et celui « d'identité » ont explosé tant dans leurs usages scientifiques que leurs usages communs. Cette auteure se réfère à Kaufmann qui rappelle l'importance de l'inventivité et le cadre de stabilisation, qu'elle définit à son tour comme : *des bricolages organisés dans une constante tension entre appartenances premières héritées et nouveaux affichages dans le cadre de mobilités personnelles ou collectives, redessinant le rapport*

de soi à l'autre, Gohard-Radenkovic, (2010 : 9). Les questions liées aux références plurielles qui sont habituellement abordées sous l'angle culturalisant, seront traitées par nous en termes de sentiment d'appartenances et de trajectoires spatio-langagières des acteurs analysant les fonctions des langues et des discours portés sur certaines pratiques urbaines et sur les affiliations ou les désaffiliations aux lieux de la ville.

Les pratiques normatives vis-à-vis des langues en référence avec l'appropriation langagière sont évoquées par notre contexte comme étant au cœur de la problématique liée à l'intégration de l'étranger. Les tensions qui surgissent entre les actions des collectivités et les pratiques individuelles des acteurs sont, à notre sens, le nœud des rapports qui se constituent dans et avec la ville, dans et avec les langues. Il en résulte que le découpage théorico-méthodologique que nous proposons se fonde sur une conception de l'étranger à plusieurs facettes, sur la valorisation de ses appartenances plurielles tout en soulignant la singularité de chaque parcours influencé par des composantes collectives (gouvernance, politique, économie, etc.).

Partant des acteurs de mobilités (Gohard-Radenkovic & Rashedi 2009), nous nous référerons aux travaux des anthropologues, des sociologues et des géographes sur l'émergence des espaces intermédiaires et interstitiels étudiant les frontières qui se déplacent entre les espaces publics, privés, faisant émerger d'autres types de lieux comme par exemple des non-lieux, des espaces tiers, des espaces d'entre-deux, à caractère tantôt ouvert, tantôt fermé.

Les détours que nous faisons en empruntant des notions à l'anthropologie, à la géographie sociale ou à la sociologie urbaine (espace tiers, parcours perçu/vécu, force des liens faibles, etc.) permettent de réinterroger un certain nombre de questions passées sous silence. Autant le facteur langagier a été négligé dans les disciplines en sciences sociales, autant les sociolinguistes ont peu exploité certaines notions sociologiques et anthropologiques alors qu'elles se réfèrent à l'espace et aident à la compréhension des rapports sociaux en ville. La posture de l'acteur est réduite parfois à un simple informateur ou au locuteur⁶¹ alors que la langue est revendiquée comme objet social impliquant divers statuts de l'acteur, ses différentes configurations, que Lahire (2001) désigne comme *plissements* sociaux.

La dimension spatiale dans les études en sociolinguistique urbaine émerge progressivement et c'est dans cette direction que nous souhaitons nous inscrire. Pour aller dans ce sens, les travaux de Bulot (2008), qui problématisent de manière dialectique les effets de la culture urbaine sur les

⁶¹ Bulot (2001 : 10) cite Marcellesi et Gardin (1974) qui proposent l'emploi de « locuteur-intellectuel collectif » porteur d'un discours collectif. En analogie avec ces travaux, nous parlerons d'acteur/locuteur individuel et d'acteur/locuteur collectif.

pratiques socio-langagières et les identités urbanisées nous donnent des bases pour la construction de ce cadre. Cet auteur interroge la sociolinguistique générale avec d'autres chercheurs (Bulot et Bauvois 2004), en définissant la ville comme *matrice discursive* tout en questionnant le terrain urbain sur son organisation et sur sa fonctionnalité. Les chercheurs mettent au centre de leurs analyses le discours sans négliger les pratiques langagières, s'intéressant aux interactions entre les structures socio-spatiales et les discours tenus sur les langues, leurs variétés et leurs significations ou leurs marques sociales.

La direction choisie nous permettra de sortir du cadre trop longtemps centré sur la description des pratiques langagières et leurs catégorisations. Ce qui nous intéressera davantage, ce sont les attitudes et les représentations linguistiques et urbaines qui influencent la ville physique et symbolique et participent à l'émergence des identités revendiquées par l'acteur et la collectivité, comme par exemple la ville pluriculturelle.

L'autre point commun des études sur la ville est celui de l'analyse de sa diversité culturelle et linguistique, en particulier de son caractère hétérogène. La conséquence de cette pluralité est l'émergence d'un discours se référant à l'espace et au social influençant les comportements linguistiques qui, à leur tour, façonnent l'espace de la ville et les territoires urbains. Pour ce champ d'étude, nous cherchons des apports dans les travaux portant sur deux problématiques : celle des discours déployés par les acteurs étant en charge de l'intégration des étrangers ; l'autre problématique est centrée sur les tensions générées par cette intégration entre les espaces institués et les espaces non formels.

2.1.2 Interdisciplinarité

Le caractère polysémique des espaces et le caractère polyphonique des discours renforcent notre choix pour une approche interdisciplinaire (Blanchet 2011 : 17)⁶². Il est clair qu'une recherche se situant dans un contexte polyvalent, tel la ville, avec une population hétérogène, tel l'étranger, induit inévitablement une approche plurielle. Autant l'interdisciplinarité apporte des avantages, autant elle est faite d'embûches face auxquelles le chercheur doit trouver de la cohérence lorsqu'il construit des liens entre différentes disciplines et différents concepts. Nous souhaitons nous appuyer sur les concepts empruntés à d'autres disciplines : la géographie sociale et urbaine, l'anthropologie et la sociologie urbaine. Les chercheurs de ces domaines s'accordent à dire que les

⁶² Pour cet auteur, la pluridisciplinarité signifie la présence simultanée de plusieurs disciplines dans un cadre institutionnel ou scientifique. L'interdisciplinarité comprend les apports venus de diverses disciplines, ce qui implique que les chercheurs de différentes disciplines coopèrent sur une recherche commune partageant explicitement un paradigme de base, des méthodes, des modèles transdisciplinaires.

activités et les attitudes langagières donnent à exister les espaces et contribuent à les façonner, à les structurer. Mondada (2000: 4) parle « d'une rencontre manquée » faisant le constat que plusieurs sciences sociales se sont intéressées depuis longtemps aux discours circulant dans la ville, sans toujours disposer d'instruments analytiques adéquats alors que la linguistique ne fait que commencer à produire des analyses sur l'urbain. Il est important, selon cette auteure, que les sociolinguistes se réfèrent à d'autres disciplines pour construire leurs démarches dans une perspective interdisciplinaire, puisque les autres domaines ont déjà posé certains jalons. Elle écrivait ceci en 2000. Notre recherche est l'une de nombreuses tentatives, depuis lors, qui s'inscrit dans la construction d'un appareil théorique qui compléterait ces analyses et puiserait dans les concepts faisant dialoguer les auteurs venant de champs disciplinaires variés. La complexité et la polyvalence de la ville nous obligent à nous équiper d'outils d'analyse également complexes et pluriels.

Les difficultés que pose, par ailleurs, le choix pour une approche que nous souhaitons interdisciplinaire, implique d'autres questions encore : la posture du chercheur et ses positionnements vis-à-vis d'une discipline d'ancrage, ainsi que la construction d'un système garantissant cohérence et compatibilité entre approches et concepts divergents. Plusieurs ponts entre certaines disciplines sont déjà construits et ils seront des appuis dans la construction de notre cadre théorique. Les articulations entre langage et espace sont affirmées clairement par le dialogue et le rapprochement conceptuel entre le sociolinguiste Bulot et le géographe Veschambre (2006 :8). Dans leur approche, l'espace est considéré comme langage et « comme expression à la fois matérielle et symbolique des hiérarchies sociales ».

Plusieurs disciplines se sont données pour tâche de lire la ville, ses lieux, mais aussi ses projets d'aménagement du territoire politique en lien avec les langues. Dans ce sens, une recherche menée sous un angle historique (Skenderovic & Späti 2010) démontre que le cadre légal suisse ne se prononce pas sur la place des langues de la migration dans l'espace public et urbain, si ce n'est sporadiquement et par le biais de financement des cours de langue et de culture d'origine. Pour les deux chercheurs, il s'agit de mieux intégrer la question de la première langue et la question de l'interprétariat communautaire dans la loi et la politique linguistique comme droits fondamentaux des personnes étrangères. En fait, ces deux historiens se sont intéressés à l'évolution de la politique linguistique depuis la fin des années 60 et à la thématisation des langues dans les discours des partis politiques. Les votes parlementaires ont été dominés par un discours double : le premier considère le plurilinguisme interne comme un avantage pour les migrants et le second discours voyait dans le plurilinguisme externe un danger et une « emprise étrangère ».

Contrairement à d'autres pays (par exemple le Canada), la Suisse ne favorise pas le plurilinguisme et les compétences dans d'autres langues comme une ressource économique, soulignent les auteurs. Les fonctions de la langue évoquées dans les débats publics sont : la langue comme moyen de communication et la langue comme élément fondateur de l'identité véhiculant un sentiment d'appartenance. Ces caractéristiques fonctionnelles des langues seront reprises dans nos analyses pour voir si d'autres fonctions de la langue entrent en ligne de compte lors de l'insertion des étrangers.

2.1.3 Scénarii plurilingues

Dans l'ouvrage *L'état des langues en Suisse*, Franceschini (1996) rapporte des éléments à propos de quelques scénarii plurilingues en disant que le maintien de plusieurs langues n'est pas incompatible avec une bonne intégration sociale. Elle avance l'idée que ceci est entré dans l'imaginaire linguistique des collectivités sur le plurilinguisme. Certes, le flux migratoire a contribué au changement du paysage linguistique et social d'une ville. Les pratiques et les scénarii se sont multipliés et se déclinent au pluriel. Les représentations, l'imaginaire linguistique des locuteurs urbains et surtout les politiques migratoires au cours de ces dernières années ont évolué. Il découle de l'organisation suisse (fédérale, cantonale et communale) qu'une responsabilité commune et plurielle est répartie entre ces trois niveaux.⁶³ Les rapports de forces entre ces trois instances et leur complémentarité nous montrent que la gestion n'est pas simple et que le statut d'une langue sur le plan économique peut facilement influencer sa place même dans l'éducation obligatoire. L'exemple de l'intégration de l'anglais comme langue étrangère à l'école l'illustre bien.

Sur les plans linguistique et sociolinguistique, on peut constater que la tendance commune consiste à dire que le plurilinguisme est l'élément constitutif de la Suisse. Boyer (1996) et ensuite Widmer (2004) ont démontré que ce plurilinguisme n'est qu'un mythe et qu'il y a des hiérarchies entre les langues officielles d'un même pays. Gohard-Radenkovic (2010) l'a aussi souligné en parlant du plurilinguisme légitime ou non légitime.

Un autre article de Schultheis (1995 :3-5), *La Suisse est plurilingue mais les Suisses ne le sont pas*, rappelle la situation linguistique complexe en Suisse qui oscille entre une normalisation des rapports au quotidien entre les divers groupes linguistiques et des tensions entre les langues gérées

⁶³ Sachant que le plurilinguisme, en Suisse, remonte à la République helvétique (1798-1803) et qu'il a été réaffirmé lors de la création de l'Etat fédéral, en 1848, on pourrait s'attendre à ce que le fonctionnement plurilingue en Suisse aille de soi alors qu'il provoque toujours quelques tensions.

sur le principe de la territorialité. Cette règle constitue un principe clé de la politique linguistique helvétique. Elle favorise l'enracinement géographique d'une langue, en lui accordant une légitimité prioritaire par rapport aux autres langues. Ce principe de territorialité concerne, selon Widmer (2004 :51), l'identité collective même si les Suisses romands revendiquent le principe de territorialité en lien avec les « frontières linguistiques », de peur d'être « germanisés ». Selon l'auteur cité, il s'agit ici d'un principe défensif qui participe au discours identitaire. Il concerne particulièrement l'espace public politique, excluant l'espace privé, familial ou associatif. Dans ces autres espaces prévaut la « liberté des langues ». Le rapport entre la vie publique et la vie privée est véhiculé, entre autres, par l'école qui reproduit les rapports inégaux et crée des coupures entre famille et école.

Plusieurs chercheurs s'accordent pour dire que les villes sont les mieux placées pour agir en matière d'intégration des étrangers et en matière d'observation de leurs pratiques sociolangagières. Depuis l'École de Chicago, le rôle des villes dans les recherches diverge. Certains insistent pour sortir de la tradition de l'École de Chicago, comme par exemple Tarrius (2006), laissant de côté les observations micro et se concentrant plutôt sur les acteurs collectifs, en analysant les dynamiques de gestion et les gouvernances des villes. D'autres encore privilégient les micro-analyses en observant les trajectoires, les interactions. Les écarts entre les espaces publics qui sont formalisés et les espaces informels constitués spontanément relèvent parfois du non-dit. Le rappel de ces recherches nous invite à prendre en compte la gestion glottopolitique en Suisse en les mettant en miroir avec des pratiques individuelles et à interroger ces différentes instances⁶⁴ de la ville.

2.2 Problématisation des concepts : décrire les langues ou se saisir de leurs fonctions dans la ville ?

Ce premier survol des recherches menées sur la ville, ses langues, ses pratiques spatiales et langagières tente de rendre compte de la complexité des processus entre les dimensions spatiales, langagières, temporelles, identitaires, symboliques et leur impact sur les attitudes de l'acteur, son rôle et sa façon d'utiliser l'espace et ses langues. Les analyses liées à cette complexité divergent et se concentrent sur divers objets. Certains chercheurs (Landry & Bourhis, 1997, Backhaus 2007) donnent la primauté à l'analyse des traces langagières marquant le paysage urbain. Backhaus (2007) considère l'étude du paysage urbain comme une sous-discipline de la sociolinguistique. Ces analyses privilégient la production des pratiques au détriment du processus de leur

⁶⁴ Nous varions dans l'usage entre instance, institution, structures formelles en entendant par celles-ci des lieux normatifs se situant à différents niveaux de la ville, du canton ou de la Confédération.

construction du sens que les acteurs donnent à ces productions. Par ailleurs, l'écueil à éviter dans l'étude de l'appropriation de l'espace urbain consiste à ne pas s'arrêter sur la description et la classification de ces pratiques, mais plutôt d'être attentifs à la fois aux actions des migrants et aux logiques de déplacement (physiques, linguistiques, identitaires). On pourrait, à cet égard, citer les travaux de Robillard (2006) qui dressent, à partir de l'étude des affichages plurilingues, les tableaux de la catégorisation des langues, les modalités de leur participation de ces dernières à la vie sociale et collective. Cette recherche soulève d'autres perspectives mais questionne en même temps la réduction d'une « langue » à ses manifestations matérielles orales ou écrites.

D'autres recherches, comme par exemple celle de Mondada (2005), incluent les relations entre espace, langage et cognition et les mettent en articulation avec l'action et l'interaction. L'espace est considéré dans ces études non pas comme une détermination prédéfinie et préexistante à l'action mais comme une ressource pour l'organisation de l'action. Il est configuré à travers les pratiques langagières et socio-cognitives. En interaction avec d'autres disciplines, à partir de différents types de spatialité, certains chercheurs comme Söderström (2000) vont, par exemple, exploiter les espaces vécus quotidiens s'appuyant sur les vidéos permettant de documenter l'action et l'interaction.

2.2.1 Conceptions des langues, attitudes et représentations sociolinguistiques

Malgré l'intérêt que représentent les recherches citées, la description de la langue, des ambiances et des paysages urbains, nous privilégions l'étude des attitudes dévoilant les appartenances et les affiliations à certains lieux/structures/groupes donnés. C'est vers le statut symbolique attribué à la langue et exprimé par un discours ou par un récit de ville que se tourne notre intérêt. Ces orientations nous éloignent des théories linguistiques qui sont déjà bien dépassées et où la langue est traitée hors de son contexte. Les références qui prétendent pouvoir décrire la langue comme objet détaché de tout contexte, même de celui qui la parle, sont écartées depuis un moment. Mais elles interrogent encore car la conception de la langue comme une norme unique persiste dans certains milieux. Cette conception (Chomsky, Saussure,) a joué un rôle dans la construction de l'Etat-nation et inquiète encore, sachant que ce type de théorie est encore repris par certains politiques afin de construire une référence nationale autour d'une seule langue, standardisée, représentant la seule norme dominante. En conséquence, l'Etat écarte toute variante langagière venant de l'extérieur ou de l'intérieur (patois, dialectes) afin de renforcer cet idéal d'appartenance nationale véhiculée par une seule langue défendant sa stabilité et son homogénéité.

Le développement de la sociolinguistique et surtout les recherches de Labov (1987) interrogeant cette conception de la « norme », apportent l'idée que la langue est inséparable du social, qu'elle constitue en soi un objet social. Ce rapport entre le social et la linguistique n'est pas toujours évident, ni acquis par tous les acteurs. La conception qui perdure est celle d'une norme qu'il faut maîtriser. Malgré l'évolution et l'émergence de nouvelles approches qui défendent des idées que le linguistique et le social se modèlent mutuellement, certains acteurs sont loin encore d'être acquis à la cause. Les études des représentations qui accompagnent les langues sont une notion qui pour Robillard (2006) représente *un véritable instrument* de la recherche. Ce dernier rappelle également que les représentations entretiennent une relation ambiguë et complexe avec les actions car elles relèvent parfois des contradictions et ne correspondent pas toujours aux actes. Les propos de Blanchet (2007 :2) vont dans le même sens quand il pose la question de l'épistémologie de l'étude des phénomènes linguistiques. Il rappelle le paradoxe épistémologique des structurolinguistes qui appliquent une démarche « asociale » à un objet « social » qu'est la langue. De l'autre côté, il questionne le paradigme interprétatif qui met l'accent sur la notion, parfois surexploitée, de « représentation » dans le cadre constructiviste. Les résultats de la transformation de la linguistique sont visibles, particulièrement en didactique des langues et des politiques linguistiques, notamment dans le concept de « compétences plurilingues », nous y reviendrons plus tard. Les représentations linguistiques peuvent être partiellement matérialisées, sous formes d'images, d'affiches, d'écrits publics. Les représentations sur les espaces sont un autre trait qui caractérise l'appropriation de la ville. Elles influencent les rapports aux langues de la même manière que les langues ont des incidences sur la configuration des espaces urbains.

Concernant les catégorisations de la langue, Blanchet (2007) propose un schéma de modélisation complexe des processus sociaux tels que les *unités sociolinguistiques*. La langue est présentée comme un système complexe émergeant d'un processus d'interactions en hélice. Cette dernière est constituée de trois pôles : les pratiques sociales, les représentations sociales, les institutionnalisations socio-politiques se déployant selon les temporalités, les espaces, les organisations sociétales et les interactions entre les acteurs et leurs propres dynamiques parmi d'autres systèmes émergents. Ces acteurs ne sont pas des acteurs « pluri-monolingues » (Grosjan 1982 ; Py & Lüdi 1986 ; Dabène 1999 ; Gumperz 1989a et b)⁶⁵, mais ils possèdent un même répertoire linguistique provenant de langues distinctes et se mélangeant selon les situations de communication. La didactique des langues s'efforce de prendre en compte ce répertoire plurilingue (Castelloti 2001 ; Billiez 2002) lors de l'apprentissage de la nouvelle langue.

⁶⁵ cité par Blanchet 2007

2.2.2 *Articulation entre l'individuel et le collectif*

Par rapport à la problématique de catégorisations linguistiques et des processus dynamiques des pratiques sociales qui leur sont liées, Blanchet rappelle qu'il ne faudrait pas déconnecter les analyses du vécu des personnes et ne pas cloisonner ou dissocier ces faits dans des catégories artificielles lorsqu'on propose des interprétations qui puissent les prendre en compte dans leur globalité et leur complexité. Par ailleurs, nous retiendrons cette idée en nous appuyant sur une autre affirmation du même auteur qui propose que ce « zoom-avant » ne doit pas négliger les « zoom-arrière » pour joindre aux caractéristiques individuelles les caractéristiques contextuelles. Cette méthode « en sablier » que nomme Blanchet (2007) se réfère à une analyse fine du degré d'identification des variétés linguistiques. L'étude des variations ne concerne pas cette recherche, toutefois nous retiendrons ce principe d'aller-retour entre l'individuel et le collectif car il touche à l'observation des attitudes et des représentations sociolinguistiques. Pour cet auteur, la prise en compte des acteurs fait la différence entre une approche qu'il nomme glottopolitique et une politique linguistique qui peut être imposée d'en haut.

2.3 **Ville : une variable sociale**

Donc, les analyses proposées par différents auteurs se distinguent. Certains concentrent leurs travaux sur la description de la variation en se focalisant uniquement sur l'analyse phonétique⁶⁶ ou lexicale, se référant aux travaux de Labov (1987). La ville apparaît peu évoquée comme élément constitutif ou comme productrice de discours. Les travaux comme celui de Gadet (1997), qui recueille son corpus souvent dans la ville et travaille sur les variations du français, passent également sous silence la place de la ville et le discours dans/sur ses espaces. Les données sont donc saisies dans les villes sans qu'elles soient évoquées comme déterminantes pour les analyses. Calvet a déjà souligné que la ville reste pour certains chercheurs uniquement un cadre sans que les dimensions et les enjeux urbains soient pris en compte. Certains chercheurs proposent les descriptions des parlers des jeunes, principalement situés dans les banlieues, Goudailler (1997) ; Merle, (1986), Bulot (2004, 2007). Ces travaux aboutissent aux désignations de certains parlers dits du « français ordinaire » et d'autres du « français périphérique ». Mentionnons encore les travaux qui se focalisent sur la description des adolescents grenoblois Trimaille (2004) ou marseillais Binisti (2003). Selon Moïse (2002), ces recherches nous apprennent peu sur les dynamiques entre le facteur spatial et langagier et la ville, même si elles se situent dans le milieu

⁶⁶ Les travaux souvent cités sont ceux qui portent sur la stratification du /r/ dans les grands magasins laissant du côté la part du discours sur l'urbain.

urbain et centrent leurs analyses sur les représentations et les attitudes linguistiques, montrant comment les jeunes font pour déjouer l'assignation sociale et identitaire.

Moïse (2002), quant à elle, propose de saisir la ville dans son mouvement à travers la langue. Elle suggère de faire de la ville une variable sociale en regardant les interdépendances entre la ville et la circonscription des variations dans ses espaces et par son organisation territoriale. Cet auteur s'approche davantage de la perspective des sociolinguistes qui « lisent » la société à travers l'étude des discours où la signification sociale n'est pas un donné « déjà-là » mais une co-construction en évolution et à réinterpréter selon son contexte. Dès lors, la ville est saisie par sa dimension spatiale, son organisation et avant tout par ses habitants qui la vivent, la lisent et la disent sous différentes formes et déployant différentes stratégies langagières.

2.3.1 Objets de la ville : ville un objet ?

L'anthropologie urbaine pose également la question du rôle que joue la ville par rapport à son appropriation. L'anthropologie fait la différence entre l'anthropologie « dans la ville » conçue comme la pratique anthropologique dans un contexte urbain, à l'anthropologie « de la ville »⁶⁷ conçue comme une réflexion qui prend la ville pour objet dans ce qu'elle a de spécifique. Les apports de chacune de ces disciplines posent la question de l'interdisciplinarité par rapport au phénomène urbain. Ce que nous empruntons à l'anthropologie est le point de vue de l'acteur et son regard intérieur. L'approche ethnographique définie par Geertz (1996 : 87) nous interpelle, puisqu'elle offre des analyses de subjectivités changeantes. Cet auteur rappelle que la traduction culturelle devrait se faire par l'intérieur, en tentant de rentrer dans le sens produit par chaque acteur. Ce travail de traduction se renouvelle en permanence. Ayant pour objet non seulement la ville, mais aussi les pratiques spatio-langagières des individus, il nous semble difficile de passer à côté de cette perspective. Cette perspective intérieure et les discours des acteurs portant sur leurs perceptions et leurs vécus deviennent la priorité de notre approche. Nous convoquerons d'autres concepts encore et d'autres disciplines comme la sociologie ou la géographie, qui apportent des points de vue plus « externes ». Donc, nous nous intéressons à la fois au regard « externe » mais aussi au regard « interne » porté par des acteurs sur la ville et ses espaces. Comment le chercheur parvient-il à rendre compte de ce « journal du double regard » ? Il est vrai aussi que la ville est difficilement saisissable par la seule expérience des acteurs. Nous sommes conscients qu'il faudrait se référer aux notions qui abordent également l'imaginaire urbain ou la mémoire collective et conçoivent la ville comme objet de production d'identités dans un sens large.

⁶⁷ Cette question a été soulevée par les sociolinguistes en ces mêmes termes.

Les études anthropologiques portent une attention particulière au concept « lieu » et au sens du lieu. Il s'agit de reconstruire les différentes formes de sociabilité qui y sont liées : faire des commissions dans les grandes surfaces, se faire coiffer, faire des loisirs, etc. Il est donc indispensable de passer par les perceptions des acteurs et de s'appuyer sur les outils d'anthropologie et d'ethnographie nous proposant des instruments intéressants pour le recueil des informations et les entretiens ouverts. Ce vaste champ de recherche sur la ville nous oblige à nous situer et à souligner la perspective réflexive adoptée ici. Elle opte, d'une part, pour le point de vue de l'acteur pour obtenir des connaissances du sens très localisé. D'autre part, les interactions réalisées avec quelques acteurs/locuteurs collectifs viendront à l'aide du chercheur pour contextualiser le sens donné par les individus par rapport à un arrière-plan plus large et plus global.

Si la revue de dernières recherches montre abondamment combien les échanges en langues de la ville se multiplient et marquent les identités des villes⁶⁸, ce n'est que très récemment que des notions spécifiques comme l'espace discursif, la territorialité⁶⁹ (Bulot 1998) ont été introduites en sociolinguistique et plus largement en sciences sociales ; exemple de la géographie sociale qui introduit le discours comme une composante de ses analyses (Bulot & Veschambre, 2006). Pour les deux chercheurs l'espace n'est pas un support neutre mais il est l'élément constitutif dans la fabrication du social car signifié, investi, représenté comme produit social.

2.3.2 Figure de l'étranger dans la ville : du modèle simmelien au modèle de l'homme pluriel

Nous l'avons postulé, la ville est polysémique et organisée sur plusieurs niveaux. Mais ce qui fait la ville, ce sont avant tout ses acteurs, leurs diverses actions, les représentations de leurs actes, les discours qui leur sont attribués ou qui sont portés par eux. Donc, il est difficile de penser la ville en dehors des pratiques de l'acteur, qu'elles soient sociales, spatiales ou langagières. Une conceptualisation s'impose donc dans la compréhension de l'acteur étranger à la croisée des aspects historique, sociaux et spatiaux impliquant les discours circulant à son égard et émis par lui-même.

⁶⁸ à titre d'exemple : Langue et catégorisation à Rennes (Bulot 2005),

⁶⁹ Pour Bulot (1998), la territorialité implique la représentation sur le territoire considéré comme une aire liée aux parcours, aux lieux de vie, à la sociabilité. C'est par ces deux aspects que l'auteur aborde la mise en mots de l'espace urbanisé.

Étranger dans une tension entre proximité et distance

Pourquoi centrer cette recherche sur l'acteur étranger ? Parce qu'il se trouve à la fois dans et hors de la ville et contribue aux transformations économiques, sociales, culturelles, identitaires. De plus, il interroge la cohésion sociale, les territoires et les frontières de la ville. Nous voudrions identifier les postures multiples de cet acteur dans la ville tout aussi multiple et complexe pour échapper aux cristallisations et aux polarisations qui marquent souvent les discours concernant sa figure et sa place dans la ville. La figure de l'étranger, décrit par Simmel au début du siècle passé, dans un contexte et un espace-temps très différent, garde pourtant quelques traits semblables après un siècle, malgré des changements radicaux apparus depuis lors. Pour Simmel, l'étranger est attaché à un groupe spatialement déterminé sans y avoir des racines et, en même temps, sans être un nomade. Les relations spatiales ne sont pas la condition et le symbole des relations entre les acteurs de la ville, mais elles sont prises par un jeu perpétuel de rapports de proximité et de distance sociale. Cet acteur reste un acteur sans « ancrage », souvent à la marge, gardant un regard extérieur et critique. Il reste quelque part dans un flux qui fait que l'étranger ne cesse d'interroger le monde, son organisation, sa façon de « traiter » les sédentaires et les non-sédentaires. Simmel parle d'une position d'intermédiaire, en évoquant *l'étranger commerçant*, faisant circuler vers l'extérieur la production locale. Cette posture intermédiaire de *l'étranger passeur* où la place accordée n'est pas liée à la terre ni à la propriété reste encore valable. La figure de *l'étranger commerçant* se maintient également et, en même temps, se diversifie avec les transformations urbaines constantes. La ville est de plus en plus confrontée à des groupes différents et en fonction des vagues d'arrivée. Cette hétérogénéité s'oppose à l'unité recherchée par celui qui l'accueille, notamment l'Etat, qui impose une asymétrie par le simple fait de s'imaginer « sédentaire » et de vouloir tendre vers une communauté homogène. Le rapport à l'espace de celui qui « accueille » est décisif dans la définition des postures. On attribue au natif la possibilité de « partir » et à l'étranger la possibilité de « rentrer » au pays, avec des possibilités parfois restreintes de « rester » ou de « s'installer ». Ceci inscrit ces deux acteurs dans deux temps différents où pour le premier (le natif), il s'agit d'une projection dans le futur, l'inconnu, l'inexploré, et pour le second, le retour dans le passé, dans le familier avec le risque de non-intégration dans son propre pays selon les raisons de son départ ou de la situation dans laquelle se trouve la société qu'il a dû/voulu quitter.

Le découpage du temps de son séjour ne correspond donc pas toujours au découpage de l'espace attribué : il est souvent limité par les permis de séjour qui obligent l'acteur à jongler entre plusieurs contraintes et incertitudes par rapport à son installation dans la ville et ses quartiers. Il s'approprie les territoires souvent assignés, il les partage en les négociant ou en les revendiquant.

Même si l'espace semble être limité, défini et circonscrit, l'étranger a toujours des marges de manœuvre dans l'interprétation (Crozier & Friedberg 1977), dans la lecture et dans la matérialisation de son appropriation en regard de son parcours, de ses liens sociaux et de ses références. Ce sont ces actes d'appropriation qui nous intéressent ici, car ils peuvent se faire par le langage, par le déplacement, par la négociation des frontières (Barth 1995), dans le but de marquer son territoire et de lui donner un sens. La posture de l'étranger décrite par Simmel est marquée par la tension perpétuelle et paradoxale entre proximité et distance, sans tomber dans la bipolarité, mais exprime ce perpétuel rapport d'intériorité/d'extériorité en fonction de ses appartenances et de ses affiliations.

Remy (1995) est parmi les premiers à avoir repris les concepts de proximité et de distance de Simmel. Il introduit l'implication de l'acteur dans la compréhension du processus de maîtrise des distances. Germain (1997) reprend à son tour ce concept pour analyser la situation des migrants au Canada. Remy étudie la mobilité comme forme d'adaptation et de participation à la vie urbaine par la capacité de maîtriser les distances et d'acquérir une certaine autonomie dans sa mobilité (par exemple faire des courses plutôt au marché que dans les grandes surfaces à l'extérieur de la ville). Selon cet auteur, le rapport à la mobilité a une incidence sur la qualité des relations et sur les proximités et les distances spatiales et sociales qui s'instaurent avec l'autre. En milieu non urbanisé, le résident est plus « visible » et le contrôle social est plus fort alors que, dans la ville, il se fond dans plusieurs réseaux. Sa mobilité varie et les liens spatiaux et sociaux se diversifient. Pour Remy, la proximité dans la ville ne garantit pas le rapprochement avec l'autre et n'augmente pas forcément la capacité de communication ou d'échange, car elle est régularisée par un autre principe que celui de la proximité dans un milieu non urbanisé. La conception de Simmel de proximité/distance contribue à sortir l'étranger d'un rattachement unique (culturel ou associatif).

Nous souhaitons reprendre cette notion de proximité/distance et la retravailler à partir des transformations que la ville moderne a subies depuis l'époque de Simmel, car sa pensée est marquée historiquement, soit au début XXe siècle. Il convient de proposer ici une lecture actualisée de l'analyse des processus de rapprochement et d'éloignement en employant des outils proposés par la sociolinguistique urbaine rattachant cette analyse liée à l'espace et au social à l'analyse des pratiques langagières. En partant de cette nouvelle grille de lecture, nous tentons de comprendre comment l'appropriation spatiale et langagière participe à la construction de la figure de l'étranger car ces trois sociologues (Simmel, Remy, Germain) ne nous disent pas quel rôle joue le facteur langagier dans ce processus de proximité et de distance. La pertinence de ce paradigme proche/lointain nous semble appropriée au contexte choisi pour cette recherche. Il est toutefois

difficilement applicable sans l'analyse des facteurs langagiers, sachant qu'ils impliquent d'autres enjeux, notamment ceux liés à la politique migratoire, au temps.

L'angle de vue proposé par les sociologues peut toutefois nous aider à comprendre les intérêts des individus à adhérer (ou non), à s'appropriier (ou non) certains espaces. Pour impliquer l'aspect langagier dans ce processus d'appropriation, il s'agit de reprendre la définition de communauté linguistique/sociale donnée par Calvet en l'analysant en regard du principe de proximité/distance. Quand il définit la communauté sociale, Calvet (1994 :124) se fonde sur quatre facteurs : le facteur lieu, le facteur temps, le facteur action, le facteur habitus⁷⁰ quelle que soit sa taille (d'un pays, d'une région, d'une ville ou d'une famille).

Dans son ouvrage *Les voix de la ville*, Calvet passe en revue les réponses données par plusieurs chercheurs concernant la question de la communauté linguistique. Il part de la définition très vague de Bloomfield qui considère la communauté linguistique comme *un groupe de gens qui agissent au moyen du discours* pour rappeler la définition de Gumperz (1968) qui envisage la « speech community » comme « *tout groupe humain caractérisé par des relations fréquentes au moyen d'un ensemble partagé de signes verbaux et s'opposant à des groupes similaires par des différences significatives dans la pratique linguistique* ». Labov élargit cette définition à un groupe qui partage les mêmes normes linguistiques, mais surtout un groupe qui a en commun *un ensemble d'attitudes sociales envers la langue*. Ces définitions ne satisfont pas Calvet ; celui-ci se réfère encore à Ferguson qui va inclure dans sa définition le locuteur plurilingue : *un groupe social, qui partage les traits, l'usage et les attitudes d'une structure linguistique, qui fonctionne comme une unité sociolinguistique pour ce qui concerne la variation et /ou le changement linguistique ; ce groupe peut être monolingue ou plurilingue* (cité par Calvet 1994 : 120). Il rompt donc avec le terme de la communauté linguistique formulée par Labov (un groupe de locuteurs qui partagent un ensemble d'attitudes sociales vis-à-vis de la langue), lui reprochant de se centrer trop sur une seule langue. Notons que la notion de communauté sociale nous semble dépassée par les mobilités accrues de la ville. Il s'agit de questionner la définition de « communauté » qui est conçue comme un système qui unit et qui fusionne.

Les communautés, telles qu'elles se constituent aujourd'hui dans une ville, sont de plus en plus caractérisées par des pratiques linguistiques plurilingues et sous-tendent donc plutôt une décentration et une dissociation qu'une unification autour d'une langue homogène. Simmel parle également de cette forte influence de la ville qui fait que des liens sociaux se relâchent et se

⁷⁰ Le concept d'habitus linguistique est décrit par Calvet et emprunté à Bourdieu (ensemble des dispositions socialement acquises qui structurent de façon socialement distincte toutes les pratiques linguistiques).

fragmentent. Ils deviennent impersonnels par la structure de la ville. Même si des personnes partagent le même code avec un groupe, une fois qu'elles sont installées dans la ville, les processus de socialisation ne passent plus par les mêmes processus comme dans cet espace « fusionnel » (Germain 97 : 237) de la communauté du pays d'origine. Et si l'on prend en compte les pratiques linguistiques multipliées par la ville, il est clair qu'elles influencent le fonctionnement des groupes qui sont en « mutation » et pour lesquels le terme « communauté » ne convient plus. Cette mobilité linguistique ou spatiale accrue peut apparaître comme un progrès ou, au contraire, comme un facteur de crise et de déstabilisation pour certains groupes. Décrivant les processus de socialisation ou d'individuation suscités par la ville en termes de proximité/distance, Simmel nous oblige à être attentive au risque de désintégration du groupe d'origine par cette tension entre l'éloignement et le rapprochement. Même s'il ne mentionne pas la fonction de la langue dans ce processus, il est clair que l'on ne peut pas faire abstraction de cet élément qui est au cœur de la socialisation et de la reconstruction de l'identité individuelle dans la mobilité des groupes d'appartenance auxquels l'étranger souhaite adhérer, et qui peut aussi passer par la/les langues.

Étranger en situation conflictuelle : étranger un « être de mobilité »

Simmel parle de l'étranger comme de celui qui reste finalement toujours à l'écart à cause de l'asymétrie de départ. Cet auteur rappelle la position de recul et de distance qui permet à l'étranger d'avoir toujours un regard du « dehors », car il garde un lien constant avec le dehors et les forces motrices que ce dehors lui insuffle. Ces forces motrices du dehors peuvent être contestées et dévalorisées par la société d'accueil donc elles deviennent plutôt des freins. Cette « extériorité » peut en même temps entrer en confrontation et en conflit avec la pensée de l'Etat et la société d'accueil qui fixe les règles s'opposant à l'image imposée, produite par le discours officiel et le cadre légal. La ville, à cause de ces capacités et de ses infrastructures (logement, travail, transports) condense alors en son centre (ou parfois dans ses périphéries) les étrangers ayant un regard excentré.

L'autre intérêt de se référer aux travaux de plusieurs disciplines est la perspective plurielle prise dans l'observation de l'étranger sur la scène sociale. Cette posture d'extériorité est également abordée par Benjamin (1982), qui parle du *flâneur* pris dans le rôle de spectateur à la fois attiré et distant du spectacle et des événements urbains. Dans ses études sur Baudelaire, Benjamin parle de la figure du flâneur comme *un être qui est à la fois hors de chez lui et se sent partout chez lui, il peut voir le monde et être au centre du monde tout en restant caché au monde.*

En faisant ce détour par diverses disciplines, nous tentons d'éviter de tomber dans des nouvelles catégorisations risquant de renforcer ainsi certaines représentations et ségrégations déjà existantes à l'égard de l'étranger. Les catégories de Simmel ont subi des transformations au moment où elles ont été reprises par l'École de Chicago insistant sur les fractures sociales, comme, par exemple, avec Park (1928), engendrant une nouvelle catégorie de *marginal man*. Mais il ne faut pas oublier de mentionner d'autres auteurs comme Halbwachs qui circonscrit l'étranger temporellement en se référant à un avant et à un après. Ses études sont orientées sur la notion de « mémoire collective » qui permet d'aborder à la fois des questions d'espace et de temps dans la vie d'un groupe. Il confirme que l'espace participe à l'identité collective de la ville. Pour cet auteur, la mémoire collective joue un rôle majeur dans la reconstruction du passé qui s'ajuste aux événements anciens, aux croyances et aux besoins collectifs.

Nous élargissons la définition de l'étranger en lui associant cette dimension temporelle du « lieu » comme un des éléments déterminants de sa figure. Quant à l'impact du lieu et de l'espace, Tarrius (2003) critique la focalisation des recherches sur l'École de Chicago et sur un seul lieu, celui de la ville. Il questionne les approches qui voient en l'étranger celui qui vient sur un territoire de « sédentaires » et reste dans une position de passage ou de traversée. Il considère plutôt que les lieux fréquentés par ces acteurs devraient être considérés comme des *territoires circulatoires, productions de mémoires collectives et de pratiques d'échanges sans cesse plus amples où valeurs éthiques et économiques spécifiques créent une culture et différencient des populations sédentaires* (2003 :3). Les lieux fréquentés, habités et traversés sont saisis par cet auteur comme *éléments de vastes ensembles territoriaux, de supports aux réseaux et de références aux diasporas*. Tarrius privilégie donc plutôt le couple migration/territoire que le couple immigration/insertion. Le regard de ce chercheur contribue à sortir de la dichotomie constatée dans le contexte et posée par la problématique du départ. Tarrius nous amène sur le chemin *des emboîtements entre différentes trajectoires singulières, destins collectifs et formes urbaines*. Pour désigner l'étranger, il introduit le terme migrant « *être de mobilité* » remettant sans cesse en question les certitudes des indigènes. Cet être est au cœur du phénomène de la réactivation identitaire et initie au double regard du dehors et du dedans qui nourrit des urbanités nouvelles. Pour Tarrius *tout espace est circulatoire mais tout espace n'est pas territoire*. La mobilité spatiale implique beaucoup plus que le déplacement d'un lieu à l'autre ou qu'un mode d'usage de l'espace. La mobilité spatiale, pour cet auteur, signifie surtout des hiérarchies sociales et une reconnaissance du déplacement par rapport à la sédentarité qui est la référence et est considérée comme supérieure à la mobilité et à l'errance. Un autre point sur lequel nous rejoignons Tarrius

est le fait de considérer l'itinéraire et la trajectoire spatiale comme un lieu plein de rapports sociaux et d'expériences d'échange.

Toutefois, nous privilégions le terme de parcours à celui d'itinéraire. Les contours de cette notion seront exposés plus loin. Ce qui nous éloigne de cet auteur est le terme de trajectoire circulaire qui induit l'idée du cercle. Nous considérons que les mouvements se font beaucoup plus selon un trait ouvert et passant par des allers-retours-détours. Il est de moins en moins question de retour pour l'étranger. Le cercle ne se renferme pas forcément comme c'était le cas avant la globalisation (et là encore le retour relevait plutôt d'un mythe que d'une réalité). Après l'ouverture à la libre circulation, l'étranger évolue dans un va-et-vient passant par d'autres pays et en se projetant de moins au moins dans un retour. Les mouvements sociétaux actuels touchés par la dernière crise jouent aussi un rôle de (non)projection. Avec Tarrius nous nous éloignons également de Thomas, Park, Simmel et Schütz, pour qui l'étranger reste un être en situation de transition. Le paradigme d'emboîtement et de mobilité entre plusieurs « centres » nous convient mieux avec le postulat que différents types d'espaces peuvent émerger sur le parcours du migrant et qu'ils interagissent entre eux. Ils peuvent se situer dans les zones intermédiaires comme le confirment ces auteurs mais, en même temps, l'étranger cherche de la cohérence sur son parcours et transforme ces lieux intermédiaires en « zones de sécurité » (Crozier & Friedberg 1977) qu'il s'agit d'exploiter davantage et de voir autrement que les espaces intermédiaires.

L'action de signifier la ville et d'en faire une narration en recourant à l'imaginaire contribue à la multiplication de ces centres. Selon Lamizet (2002 : 180), ce qui rend significatif la ville et ses lieux sont trois instances : le réel, qui rend effectives les pratiques dans les lieux de la ville, le symbolique, c'est-à-dire les représentations dont les lieux font l'objet, et l'imaginaire, à savoir les rêves et les utopies dont chacun est porteur.

Étranger catégorisé et représenté par l'imaginaire collectif

Pour Schütz (1964), l'étranger aide à comprendre des systèmes sociétaux opposés grâce à une connaissance utilisée à des fins pratiques dans des domaines où l'étranger a l'impression de pouvoir intervenir et s'orienter dans la vie quotidienne. Chez cet auteur, l'étranger est incarné dans la catégorie de « l'immigrant ». Il est placé dans une posture interprétative vis-à-vis de la société d'accueil. Selon Schütz, les moments de « crise » sont interrompus et le « Thinking of usual » (sens commun) entre en action pour affronter ces changements. La lecture de ce « sens commun » peut être difficile car la réalité n'est pas familière. Elle est peu claire et contradictoire. L'étranger arrive tardivement et, pour le groupe local, ce savoir est déjà partagé et souvent

implicite. Pour le novice, il représente « une nouvelle naissance » et son « sens commun » ne coïncide pas, car il ne partage pas la même histoire, les mêmes schèmes. Il interprète à partir de son propre « thinking as usual ». Avant d'apprendre le code linguistique qui comporte également « des implicites », l'étranger peut prendre certains faits ou attitudes « au pied de la lettre » avec le risque de s'enfermer dans son propre cadre de références, car il n'est pas toujours aisé de tout questionner, ni de tout cerner, alors qu'il se trouve souvent dans une insécurité et dans une situation de crise. C'est pourquoi l'étranger est associé dans les discours politiques aux facteurs de résistances, de tensions ou, en revanche, d'un développement rapide de l'assimilation à l'identité nationale⁷¹. La connaissance de l'étranger qui est objectivée chez Simmel, s'est construite chez Schütz sur des présupposés qui sont instables et qui sont à renégocier en raison de la non-correspondance des schèmes interprétatifs de deux mondes de références.

Citoyen, citadin, acteur urbain ?

On pourrait penser qu'il est naturel que les habitants d'une ville réagissent ensemble par rapport à un intérêt commun et que la sphère publique, impliquant le social et le politique, invite les citoyens à une affirmation de leur appartenance au groupe. Le mode de coexistence est à négocier en fonction de ces représentations influencées par divers systèmes de valeurs, des facteurs historiques du lieu auquel les étrangers n'ont pas toujours accès, ne partageant pas la même mémoire collective. Le discours officiel revendique des principes démocratiques pour assurer l'égalité des chances. Mais l'arrière-fond de cette égalité cache une histoire de migration du pays à deux facettes : histoire de dominations ou d'exploitations mais aussi des tentatives de construire des échanges et des coopérations avec ce nouvel arrivant, dont on a besoin mais qui en même temps fait peur. La figure de l'étranger a été idéalisée par certains qui aspirent à un principe d'égalité malgré l'inégalité institutionnalisée par différents permis de séjours, qui peuvent freiner la participation à la vie collective (permis de séjours de courte durée).

D'autres encore postulent d'emblée l'assimilation au système des valeurs locales. Derrière ces paradoxes, mentionnés déjà dans l'introduction, il s'agit, dans une situation de contact de différents systèmes et de plusieurs langues, de parvenir à une négociation malgré l'inégalité de conditions dans lesquelles se trouvent les protagonistes, ce qui n'est pas une tâche simple. D'une part, le cadre conceptuel de l'intégration et la volonté des autorités d'impliquer les étrangers comme citoyens ne correspond pas aux évolutions des consciences de la citoyenneté de chacun.

⁷¹ Le discours le plus illustratif est celui sur les classes hétérogènes à l'école qui dérangent certains parents et partis politiques qui souhaitent des classes homogènes et sans les migrants qui, selon certains, font ralentir le rythme de la classe.

D'autre part, la citoyenneté est rattachée et identifiée au civisme national et une équivalence est posée entre communauté nationale et communauté des citoyens. Habermas (1997) propose de franchir cette frontière nationale et de se mettre en quête d'un autre civisme. La représentativité que cherchent les autorités de la ville en sollicitant les membres de différentes communautés étrangères n'est qu'une façade des pratiques représentatives et démocratiques, car cet acte de citoyenneté ne favorise pas les filiations et encore moins le passage du citoyen au citoyen.

Citadinité et Citoyenneté, deux choses différentes

Germain (1998) a déjà souligné qu'il s'agit bien de faire la différence entre la citadinité et la citoyenneté. Le premier statut témoigne de la présence de l'habitant dans la vie de la cité par son lieu de domicile. Sa vie en ville est différente de celle qu'il aurait menée à la campagne. Elle est bien marquée par l'organisation et la structure de la ville et ses propriétés, les possibilités qui incitent le citoyen à y participer. Mais il s'agit ici d'une participation à la vie sociale, économique, de voisinage, ou à une participation culturelle aux manifestations diverses qu'elle offre dans son programme. Par contre, la relation que le résident développe à la société civile en termes d'intérêts communs pour la collectivité caractérise une autre posture, celle du citoyen. On parle plus que jamais de l'importance de cette participation démocratique dans les discours politiques et dans la gestion des villes. Dans les interactions avec l'État, les citoyens procèdent à des propositions, s'organisent en structures non-gouvernementales, votent pour exprimer leurs intérêts et pour négocier avec l'État. Ce processus est long et, selon l'État, parfois impossible. La Suisse est plutôt connue par sa démocratie directe et la possibilité des citoyens de développer facilement une initiative concernant la vie publique. Les votations sont des événements fréquents mais aussi complexes et de plus en plus difficiles à suivre. Pour pouvoir y participer pleinement, il est important de suivre la presse, de s'informer régulièrement, d'avoir des réseaux ou de faire du réseautage pour se mobiliser ou pour mobiliser les autres pour une cause. Donc, l'exercice de la participation à la vie civique et de la vie citoyenne soulève la question des liens entre les sphères privée et publique et des liens forts et faibles constitués dans ces deux sphères. Pour ouvrir des espaces plus larges et formalisés, pour faire participer la société civile, il est nécessaire de connaître et de se donner des instruments juridiques (établir les statuts d'une association, par exemple) ce qui n'est pas une procédure qui va de soi pour certains résidents. Il est aussi nécessaire d'informer sur cette façon d'agir en collectivité afin de changer certaines mentalités et pratiques sociales. D'autres modèles existent également quand il est question d'agir pour et avec l'autre. La vie en ville demande donc de nouvelles connaissances qui contribuent à une lecture

détachée des actions individuelles ou collectives déjà pratiquées par certains étrangers. C'est en entrant dans ce processus que le citoyen devient citoyen et participe à des transformations des villes. Mais il faudrait encore que les villes tiennent compte des savoirs communs à leurs citoyens et explorent avec eux d'autres formes d'actions possibles avant de vouloir les amener dans un processus exigeant des liens qui sont, pour certains, loin d'être établis.

Au lieu de vouloir amener à tout prix les acteurs à assumer le rôle de citoyen, peut-on aussi envisager de changer de définition de la citoyenneté (selon Tarrius elle reste très floue) ? Elle ne correspond plus exactement à la situation complexe et inégale des citoyens. C'est pourquoi il nous semble légitime de suivre Morin et d'explorer les dynamiques de la ville non seulement en cherchant quelle est la place de l'acteur dans les espaces urbains, mais aussi en renversant ce cadre habituel afin de voir comment la ville prend place dans le cadre référentiel de l'acteur, de son monde imaginaire, symbolique et langagier. Pour ce faire, il faudrait partir du particulier et du subjectif pour pouvoir décrire le général et l'objectif d'où le choix pour nous d'une approche ethnographique pour le cadre méthodologique.

2.3.3 *Acteur pluriel aux parcours singuliers*

Certaines figures présentées plus haut nous rappellent qu'il s'agit de prendre en compte les représentations des uns et des autres mais la place de l'étranger ne peut se réduire qu'à cette activité. Céfaï (2009 : 21) rappelle les travaux des chercheurs, qui insistent sur une démarche praxéologique et une étude de « l'action telle qu'elle s'organise *naturellement* » par et pour ceux qui y participent⁷². Cet auteur rappelle les travaux de Widmer qui donnent le primat à l'action et appréhendent les relations réciproques entre les pratiques des acteurs et le système gouverné qui tente d'encadrer ces actions. Ce dernier s'inspire des démarches ethnométhodologiques alors que notre intérêt est plutôt tourné vers l'interprétation et la construction du sens proposé par Ricoeur.

Plusieurs théories nous laissent croire en la possibilité de concevoir l'individu comme pluriel, comme actif et autonome. Suite aux concepts représentant l'étranger en termes de proximité-distance, il faudrait chercher une des figures qui seraient plus adaptées à la ville plurielle de nos jours et à ses enjeux qui la dépasse souvent, et sortent de son enceinte. L'approche qui nous semble correspondre au mieux pour appréhender notre problématique est celle qui induit la théorie de l'action (Lahire 2001). Selon cet auteur, les pratiques sociales et l'habitus d'une personne vont influencer le choix d'agir dans un espace. Ces habitus conditionnent la manière dont un espace est

⁷² L'auteur cite notamment Acklin Muji, Bovet, Gonzalez et Terzi, 2009.

investi. La ville joue aussi un rôle dans la transformation de ces *habitus*. Elle est un stimulus important pour inciter et pour développer d'autres pratiques que l'acteur n'avait pas forcément dans son répertoire culturel et linguistique (lecture et décodage du paysage visuel de la ville). Les autorités municipales en sont très conscientes et développent toute sorte de manifestations pour faire « vivre » la ville (la fête de la bière, la fête de la Cité, la fête multiculturelle). Une façon de donner à leurs résidents un sentiment d'appartenance aux espaces urbains et à la ville, aux quartiers où ils vivent. Donc, l'appropriation de l'espace dépendra de l'expérience et de la culture vécue par les acteurs. Les parcours urbains de l'acteur vont inévitablement être imprégnés par ces facteurs. Nous pourrions dire que les influences vont dans les deux sens : autant le résident influence la ville, autant elle l'influence.

La pensée de Lahire nous fait entrer dans les rapports sociaux qui s'instaurent entre les locuteurs ou entre les acteurs. Un même espace, par exemple un espace privé, peut devenir un espace de travail et avoir les caractéristiques d'un espace public. Une femme de ménage qui travaille dans un espace privé, dans une famille, transforme cet espace en lieu de travail. Des rapports employeurs - employés sont introduits dans cet espace privé et sont réglementés par un contrat de travail. Donc, une sphère privée devient un lieu de travail et introduit une marge de sécurité pour la femme étrangère qui peut parfois être engagée au noir.

Cet exemple montre que la configuration spatiale et le type d'échange qui s'y déroule, le jeu du pouvoir, fournissent des éléments sur les propriétés sociales des personnes qui fréquentent un même espace : pour la femme de ménage, c'est la sécurité par rapport à la précarité de son statut, qui est primordiale. La (non)maîtrise de la langue assignée dans cet espace sera aussi un élément renforçant ce jeu de pouvoir. Donc, les capitaux linguistiques, symboliques, sociaux et professionnels de l'acteur sont visibilisés selon son statut dans un espace donné. Il est amené à les réactualiser en fonction de nouveaux contacts. Les espaces auxquels l'acteur urbain peut être confronté sont multiples et, selon leur configuration et la situation, certains de ces espaces sont plus accessibles que d'autres. S'impose alors la nécessité de définir une place à cette mobilité qui s'opère à plusieurs niveaux. Les facteurs de cette transformation qui sont décisifs se traduisent en termes de pertes, de gains, de fixation et de modulation de ses appartenances, de son projet de migration, de ses attitudes sociales et langagières. De notre point de vue, il importe de prendre en compte la pluralité, non pas en fragmentant la réalité de l'acteur mais plutôt en cherchant comment articuler des relations entre ses divers rôles. Se concentrer sur un seul rôle comme *apprenant d'une nouvelle langue* ou *travailleur immigré, élève, jeune de banlieue* est réducteur et peu apte à rendre compte de la complexité de l'insertion d'un étranger dans la ville qui elle-même

reste complexe et reflète, par son organisation, la pluralité de l'acteur. De notre point de vue, l'étranger n'est pas seulement *nomade, migrant, marginal man* ou *flâneur* mais tout cela à la fois. C'est par l'observation de ses actions et de cette évolution constante fondée sur l'enchevêtrement des tensions et des négociations identitaires et sociales que nous envisageons d'identifier ses dimensions et ses rôles multiples inscrits dans sa trajectoire et dans son récit. Mais le nœud de sa place se joue dans les « histoires racontables » (Cefaï 2009), dans les narrations qu'il construit sur son expérience. Par la narration, l'acteur se projette indirectement dans la sphère publique qui a ses propres attentes face aux citoyens. La trame de sa narration peut prendre une « forme revendicative, militante ou être une épreuve existentielle ». Cefaï (2009 : 6) qualifie *la narration d'appropriation, de réception et d'application d'une personne ou d'une collectivité pour redéfinir sa propre situation biographique, retravailler l'histoire de vie en lui donnant une autre séquenciation et une autre signification (...)*. Pour ce dernier, c'est à travers ces opérations que l'acteur noue de nouveaux liens et adopte de nouvelles pratiques. Ce travail de reconfiguration est fait en interaction avec les autres systèmes en place.

Se raconter est une façon de prendre place dans ces systèmes et de se rendre compte de fait que chaque acteur a son propre cadre de références, qu'il existe des décalages, qu'il y a des médiations à faire et que la réussite n'est pas garantie, car l'action peut être accompagnée d'insécurité, d'inconnu et de conflits entre l'existence individuelle et collective. Donc, au moyen de la narration l'acteur se met à douter, à questionner, à réfléchir sur sa condition, à critiquer et, dans certains cas, à revendiquer voire à capituler et à renoncer. Cefaï cite de Certeau qui dit : *les récits marchent devant les pratiques sociales pour leur ouvrir un champ* (de Certeau 1980 : 185).

Donc, ce qui nous intéresse ici est de voir quel est le dispositif à envisager pour provoquer ces récits et proposer une dernière figure de l'étranger que l'on intitule « acteur pluriel au parcours singulier ». Elle influence la suite de la recherche car elle sera développée davantage plus loin au moment où nous définirons la notion de parcours. Pour l'instant, nous nous arrêtons sur les questions de l'impact que le *récit de soi* exerce dans l'action d'endosser un/des rôles dans la ville. La figure de *l'acteur pluriel au parcours singulier* est une piste d'exploration pour voir aussi quel sens, quels mots, quelles images, il utilise pour parler de ses pratiques, participant indirectement à la construction d'une autre figure.

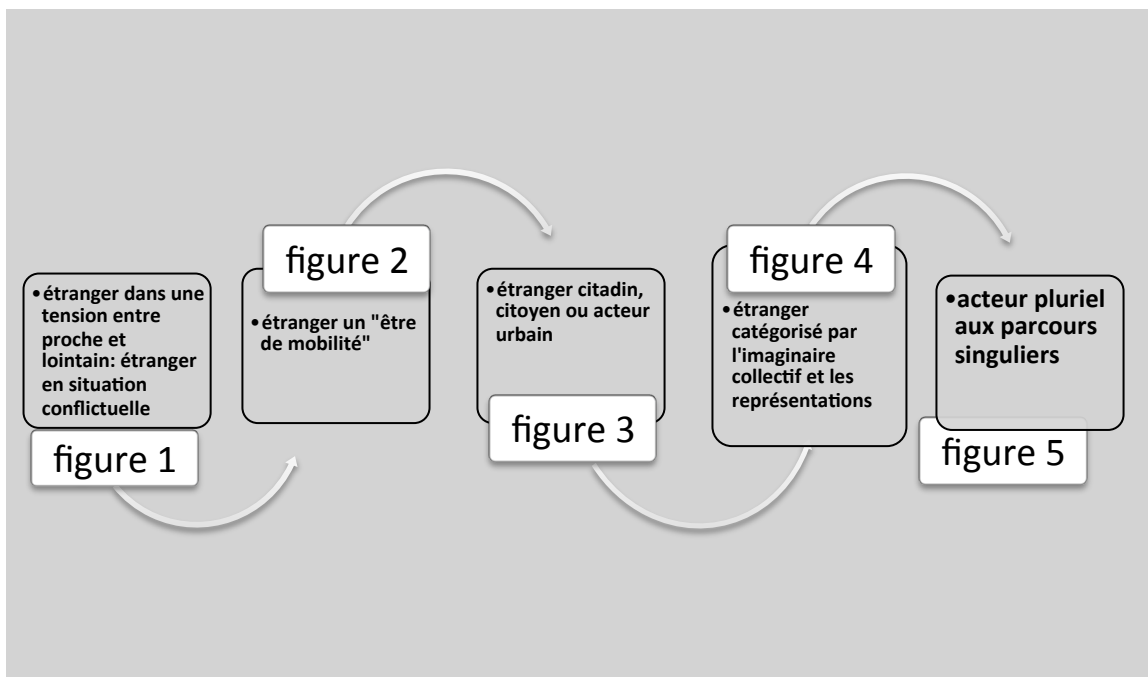


Figure de l'étranger : du modèle simmelien à l'acteur pluriel

3 CHAPITRE III DYNAMIQUES SOCIO-SPATIALES : CONCEPTS REVISITÉS ET NOUVELLES DÉFINITIONS

Bref, les espaces se sont multipliés, morcelés et diversifiés. Il y en a aujourd'hui de toutes tailles et de toutes sortes, pour tous les usages et pour toutes les fonctions. Vivre, c'est passer d'un espace à un autre, en essayant le plus possible de ne pas se cogner. (Perec 2000 : 16).

3.1 Articulation entre les usages que l'acteur fait de l'espace et des langues

Pour conceptualiser cette partie théorique, nous avons construit notre cadre de sorte à créer un cheminement vers la notion d'appropriation spatio-sociolinguistique en proposant deux entrées. On l'a déjà annoncé, notre manière d'appréhender la ville s'inscrit dans un mouvement qui renvoie à l'anthropologie et l'ethnographie des espaces et dans un autre qui s'appuie sur des théories empruntées à la sociolinguistique urbaine. C'est avec une analyse des représentations sur l'étranger et les représentations des étrangers (mais pas seulement) que nous projetons de sortir cet acteur d'une définition ethnoculturelle, binaire et figée (ex fréquent : portugais-travailleur). C'est à la lumière de la complexité et de la mobilité qui accompagne l'étranger à travers les espaces urbains que nous souhaitons développer cette partie de la recherche. Pour cheminer vers la notion d'appropriation spatio-sociolinguistique, il importe de définir d'autres notions auxquelles se rapporte ce processus, comme les notions de lieu, d'espace, qui introduiront à leur tour d'autres notions encore, celles de réseaux, de communauté, et finalement de la ville comme matrice discursive (Bulot 2001). Selon Veschambre (2005), la notion d'appropriation est rarement centrale. Elle est associée dans les dictionnaires de géographie à l'espace ou au territoire, à la carte et à la cartographie. La notion de territoire est souvent définie en référence à l'appropriation, et selon les propos de Veschambre (2005), l'appropriation est rarement discutée pour elle-même. Elle peut être considérée comme un « état » ce qui est peu dynamique et peu privilégié par cet auteur. Pour cet auteur, l'espace *n'est pas une fin en soi mais la mise en évidence des rapports de pouvoir, des conflits et plus largement de la dimension spatiale des rapports sociaux* (2005 :2). Il donne l'exemple de la psycho-sociologie qui inscrit la notion dans une tradition sociologique en la reliant à la « possession », « propriété » et à la dimension affective. Du côté de Marx, elle est

associée aux objets produits par l'individu (intérieurisation des savoirs et du savoir-faire) et, indirectement, au monde, au travail, à la *praxis* en tant qu'accomplissement individuel. Nous rejoignons les propos de Veschambre quand il reproche à certains auteurs de donner des définitions qui négligent la dimension collective. Ce type d'appropriation apparaît finalement avec les travaux de Lefebvre et de Chambart de Lauwe. Nous suivons ces auteurs en choisissant l'entrée qui met l'accent sur les processus, sur les rapports et l'interprétation de l'espace plutôt que sur l'espace proprement dit. Pour aller dans ce sens nous cheminerons vers la mise en mots des espaces pour nous emparer d'une part des enjeux liés aux territoires assignés par la collectivité et, d'autre part, pour entrer dans les processus liés aux pratiques spatiales et langagières cherchant des indices d'inscription individuelle. Cette manière de faire permettra de sortir l'appropriation de son aspect matériel et d'assimiler cette notion aux pratiques qui traduisent des tensions dans les positionnements sociaux ainsi que la dimension symbolique du processus qui sera suscité par le récit de soi.

Donc, il s'agit de partir de l'environnement proche de l'acteur (comme lieu et espace) et de son microcosme pour l'élargir ensuite sur ses réseaux dans la ville afin de faire des analyses dans une macro-perspective. Pour prendre en compte tous ces éléments, nous commençons par le croisement de l'approche sociolinguistique, ethnographique, qualitative et urbaine (Bulot 2001) avec la microsociologie et l'anthropologie (Schütz 2003 & Geertz 1986 & Laplantine 2005). Ces démarches sont complémentaires dans le sens où elles s'assignent comme objectif de décrire et de donner du sens aux discours et aux actions de l'acteur et de prendre appui à la fois sur son regard subjectif que sur son regard objectivé. Cette double entrée construira la définition de son appropriation spatio-sociolangagière.

3.1.1 Du particulier au global vs du global au particulier : l'acteur habité par la ville qu'il habite

La première entrée de cette partie est l'entrée épistémologique qui s'articule autour du principe de la complexité posé par Morin (2001). C'est au moyen du paradigme de la complexité que nous approchons nos objets de recherche. Ce paradigme est caractérisé par un cadre de référence qui est adéquat et propre au contexte urbain et à l'acteur étranger, tous les deux concernés par la multiplicité des facteurs et des paramètres économique, historique, politique, identitaire, etc. L'approche par le paradigme de la complexité nous aide dans le sens où elle renvoie à la fois à la globalité d'une société, ici la ville, et, à la singularité qui est la réalité même, omniprésente et impossible à réduire, car elle revient au premier plan. Pour traduire cette approche dans le

contexte urbain, il ne s'agit pas seulement de saisir l'organisation d'un tout. Selon Morin (2001 : 67), le « tout » n'existe que par rapport à des parties singulières et dans l'interaction entre ces parties. L'organisation du « tout » (ici la ville) n'est pas la somme des parties. Elle est dynamique et repose sur une tension des antagonismes qui peuvent devenir les complémentarités. Toujours et selon le même auteur, le « tout » est dans la partie comme la partie est dans le « tout » : *chaque individu est construit par le tout, formé par les mythes culturels, son langage, ses traditions, son savoir* (2001 :95-97). On peut distinguer les sous-systèmes culturels et les sous-systèmes sociaux. Le premier est composé des valeurs auxquelles s'associent la connaissance et les idéologies d'une société. Ce qui donne sens à l'action des individus est un vaste ensemble de symboles.

Le deuxième sous-système social régit les interactions entre les individus. Il est composé de normes, de rôles qui sont la traduction concrète des valeurs, et forme une « structure » qui reflète, en partie, une relative stabilité des comportements sociaux. Morin donne une certaine actualité à l'approche systémique et favorise en conséquence des descriptions aussi fidèles que possible des comportements des acteurs sociaux. Pour ce faire, Morin (2001 : 282) adopte le principe « dialogique⁷³ », le principe « récursif⁷⁴ » et le principe « hologrammique »⁷⁵ ce qui permet de lier ce qui est jusqu'ici considéré comme disjoint. Donc, grâce à cette approche qui nous invite à percevoir les relations, les inter-actions, nous pourrions entrer dans la singularité et les parties de la ville sans tomber dans le piège les isolant d'un processus qui se déroule entre les parties et avec le tout. Nous sommes censés entrer dans la ville en cherchant à établir les relations entre les espaces et les langues sans tomber dans des fragmentations et des connaissances compartimentées, d'où la nécessité d'introduire dès le départ une approche transdisciplinaire. Morin parle plutôt en termes du *sociologue qui est possédé par la culture qu'il possède*. Par analogie avec cette idée de Morin, on pourrait dire que l'acteur n'est pas seulement dans la ville mais que la ville est en lui : il est habité par la ville qu'il habite.

L'autre point de cette approche qui nous intéresse est que le paradigme de la complexité demande que l'observateur soit pris en compte dans l'observation étant capable de jeter une lumière sur son propre contexte socio-culturel et d'observation. Cette réintégration de l'observateur dans

⁷³ MORIN, E., (2001 : 282). Le terme exprime la conflictualité entre les instances constitutives et n'implique pas l'opposition dualiste au sein de l'unité. Le « métissage » de Morin n'est pas le mélange. Le dialogique exprime que deux ou plusieurs logiques sont liées en une unité de façon complexe.

⁷⁴ Pour résumer la boucle productive ininterrompue où chaque moment est produit et producteur des autres moments comme une civilisation qui fait un aller et retour entre ses mythes fondateurs et son histoire, entre sa mémoire et sa chair. Morin donne la métaphore du collier d'Indra où *chaque perle reflète l'ensemble du collier*.

⁷⁵ Le principe hologrammique est représenté par la boucle rétroactive, récursive et dialogique : un hologramme est une image où chaque point contient la quasi totalité de l'information sur l'objet représenté. Le principe hologrammique signifie que non seulement la partie est dans le tout, mais que le tout est inscrit d'une certaine façon dans la partie. Ainsi, la cellule contient en elle la totalité de l'information génétique, ce qui permet le clonage ; la société en tant que tout, via sa culture, est présente dans l'esprit de chaque individu.

l'observation est un deuxième pas décisif vers la complexité que nous souhaitons introduire dans l'étude de la ville, un pas qui va marquer la construction de notre cadre méthodologique. La deuxième entrée consiste à poser une complémentarité méthodologique et conceptuelle cherchant des concepts « fédérateurs » qui permettront de joindre l'étude de l'appropriation spatiale et de l'appropriation sociolinguistique en contribuant à mettre à jour la pluralité des acteurs, de leurs actions et des comportements linguistiques. Un de ces concepts fédérateurs, parcours urbain, sera développé davantage dans le cadre méthodologique.

3.1.2 Images et représentations des acteurs sur leurs propres pratiques/lieux/langues

Une dernière entrée consiste à redéfinir la question des relations, des pratiques, des attitudes et représentations, des « images » que les acteurs se font sur l'autre et sur leur propre place dans la ville. A la fin de ce chapitre, nous tenterons de conceptualiser la ville plurielle et polyvalente. Ces passages du micro au macro impliquent indirectement des notions liées aux frontières qui apparaissent ou disparaissent selon les processus et les actes des acteurs. En effet, la sociolinguistique urbaine des appropriations spatio-linguistiques en lien avec les phénomènes migratoires a en charge de mettre en évidence et de rendre compte non seulement des descriptions des parlers urbains, des pratiques linguistiques ou des savoirs urbains, mais aussi de la construction des attitudes par rapport à ces pratiques linguistiques.

Il est très difficile de présenter l'épaisseur de ces processus et d'entrer dans la perspective tridimensionnelle de ces dynamiques. Après plusieurs tentatives de présenter ces liens en tentant de les placer en cercles ou rectangles, nous avons choisi la forme d'ellipse pour enfin reprendre le paradigme de la complexité de Morin en montrant les interdépendances entre la singularité et la globalité impliquant plusieurs acteurs en mouvement.

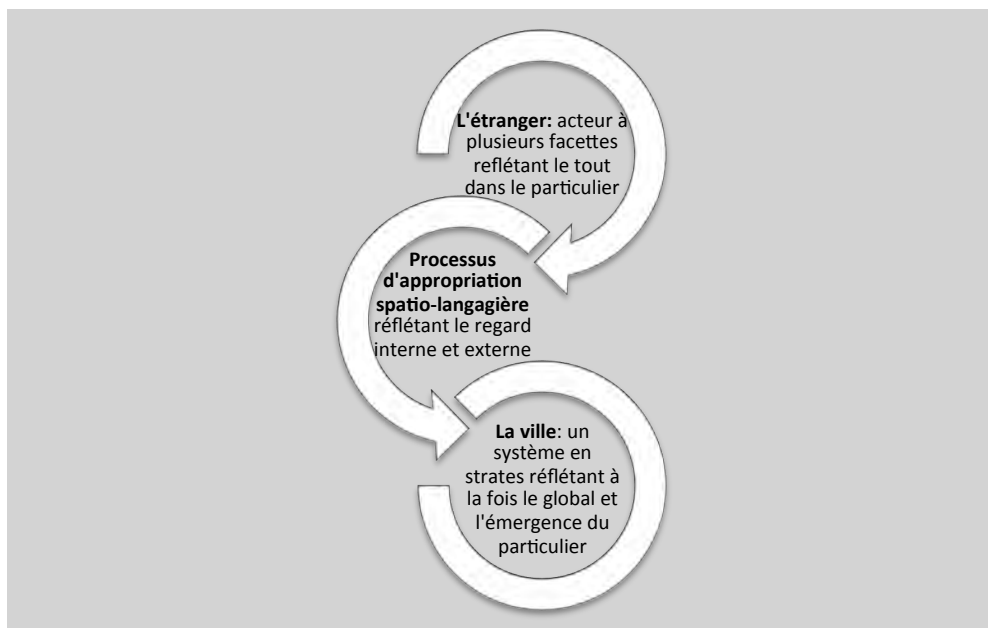


Figure : l'acteur habité par la ville qu'il habite

C'est pourquoi l'idée d'une structure avec des axes en mouvements et en interactions qui ne se referment pas sur eux-mêmes mais influencent le déplacement et la mobilité des autres axes nous semble le mieux à même de visualiser des relations et des logiques en tension. Le résident étranger choisi comme acteur principal de l'étude incarne tantôt la posture de l'extériorité et tantôt la posture de l'intériorité, et renforce à travers son parcours multiple cette conception de pluralité que nous propose l'un des auteurs qui nous engage sur la voie de l'acteur pluriel, Lahire (2001).

Mais nous ne nous arrêterons pas uniquement sur la dimension individuelle. La ville, qui représente la dimension collective, reflétant les enjeux sociétaux, institutionnels et politiques nous obligera à entrer dans ses espaces publics et privés, à analyser des pratiques diversifiées, des espaces assignés ou assumés par les acteurs. En miroir avec les spatialités multiples de la ville, se dessine la diversité de l'appropriation socio et spatio-langagière par différents acteurs de la ville allant des pratiques mono ou plurilingues impliquant différentes configurations et découpages en strates imbriqués les uns dans les autres et engendrant des dynamiques multiples.

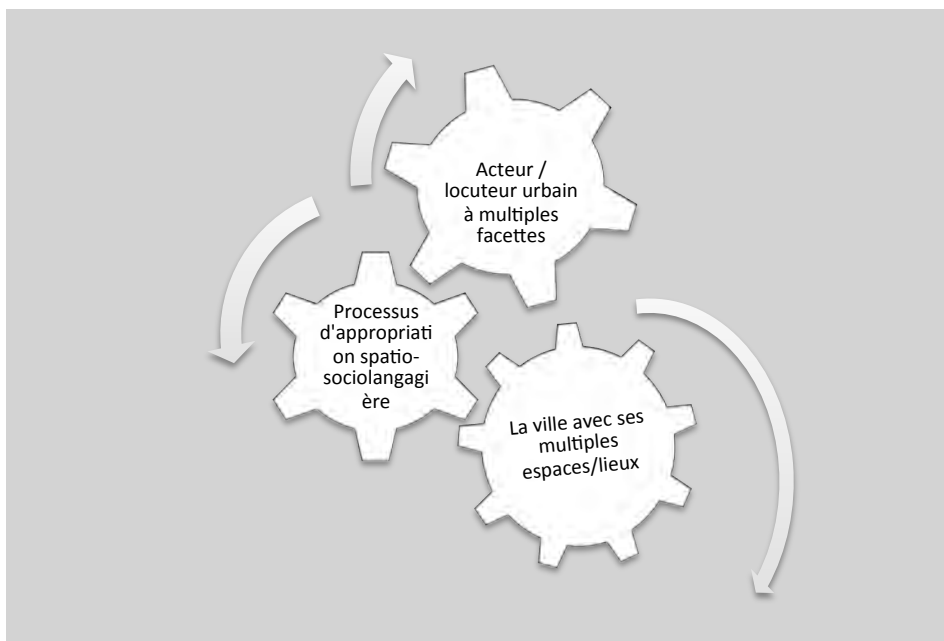


Figure : pluralité des actions, des pratiques individuelles et collectives (en mouvement)

Le procédé cité plus haut demande nécessairement de relier les dimensions citées par des notions fédératrices. Ces dernières visent à donner de la cohérence entre la notion- « maîtresse » (processus d'appropriation spatio-langagière) et les concepts secondaires (ville matrice discursive, identités urbanisées, pratiques et espaces hybrides et métissés, etc.).

Tout au long de notre cadre théorique et méthodologique, nous articulerons ces notions clés avec la dimension collective en définissant les villes dans leurs multiples dimensions (physique, sociale, symbolique, plurilingue, etc.) au travers lesquelles et grâce auxquelles se construisent différents processus d'appropriation.

Le phénomène urbain implique différentes strates, différents embranchements et intersections ce qui implique que cette étude s'efforcera de faire des présentations plutôt par les lignes courbées en mettant en exergue leurs intersections. Le facteur temps reste au cœur de ces enjeux.

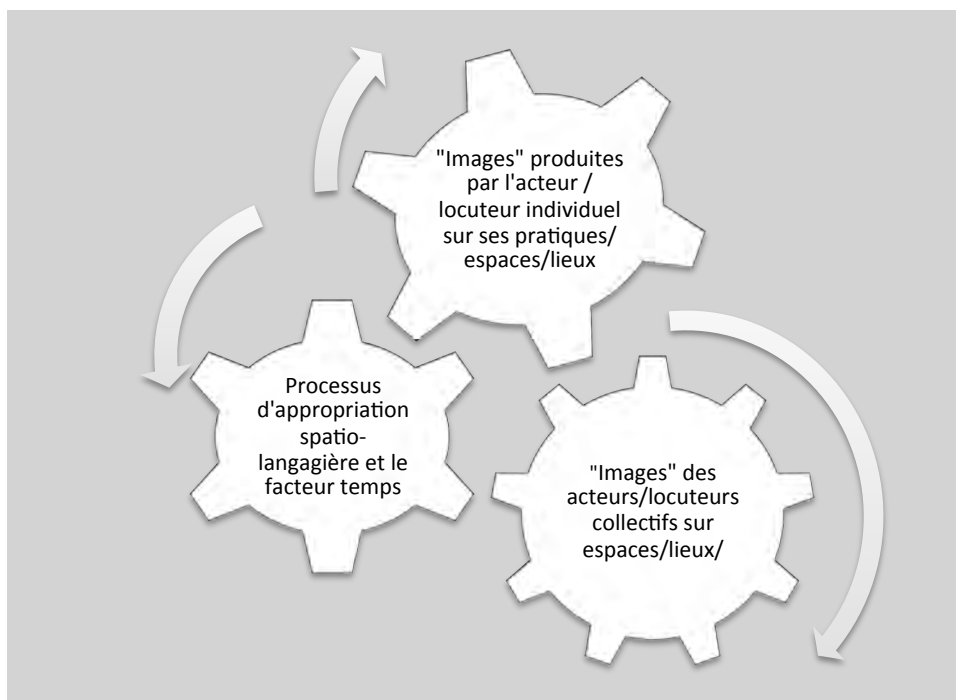


Figure : appropriation spatio-sociolinguistique en lien avec les « images » des acteurs

3.2 Quand l'appropriation passe par le lieu, l'espace, les interstices

3.2.1 Notion lieu/espace

Avant d'aborder les dimensions langagières et temporelles nous discutons d'abord des apports des auteurs en matière de définition du lieu et de l'espace. La définition des notions de lieu et d'espace constitue ici un préalable obligé. De Certeau (1994 : 171-173)⁷⁶ n'oppose pas pour sa part les « lieux » aux « espaces » comme les « lieux » aux « non-lieux ». L'espace, pour lui est un « lieu pratiqué », un « croisement de mobiles » : *ce sont les marcheurs qui transforment en espace la rue géométriquement définie comme lieu par l'urbanisme*. Pour Augé « *s'il est difficile de créer des lieux c'est parce qu'il est encore plus difficile de définir des liens* » (1992 :171-173). Le lieu est donc associé à l'ensemble d'éléments coexistant dans un certain ordre et l'espace consacré à l'animation de ces lieux par le déplacement d'un mobile. Merleau-Ponty (Augé 1992 :35) distingue l'espace « géographique » de l'espace « anthropologique » comme espace « existentiel », lieu d'une expérience de relation au monde d'un être essentiellement situé « en rapport avec un milieu ». Il associe la parole et l'acte de locution dans sa définition : *l'espace serait au lieu ce que devient le mot quand il est parlé, c'est-à-dire quand il est saisi dans l'ambiguïté d'une affectation, mué en un terme relevant de multiples conventions, posé comme*

⁷⁶ Cité par Augé. AUGÉ, M., (1992).

l'acte d'un présent (ou d'un temps), et modifié par les transformations dues à des voisinages successifs.

3.2.2 Confusion des lieux dans la ville-urbs et la ville-civitas : a-topie, u-topie et hétéro-topie

Du côté des sociolinguistes, Calvet (1994) s'exprime sur l'espace quand il pose les différences entre les objets de la sociolinguistique urbaine et de la sociolinguistique générale en liant la première à l'espace. Les origines étymologiques des deux adjectifs « citadin » et « urbain » renvoient à la dimension d'habitat, donc à une référence spatiale, alors que la dimension « civitas » implique le collectif et le politique (analyse menée également par Benveniste (1974)). Calvet (op.cit) se demande si cette nuance a fait que la sociolinguistique urbaine est restée plutôt du côté de la ville-urbs que du côté de la ville-civitas. Dans la ville-urbs, l'espace apparaît comme une donnée alors que dans la seconde, ville-civitas, on considère l'espace comme un produit social. Arendt (1983) associe cette séparation plutôt à la frontière qui se situe entre l'espace privé et l'espace public. C'est l'apparence extérieure de l'homme qui compte pour la cité grâce aux limites qu'elle possède et qui séparent les unes des autres les maisons familiales. C'est la Loi qui représentait cette frontière qui était comme un *no man's land* entre le privé et le public et protégeait les deux domaines tout en les séparant l'un de l'autre. Cette *loi-muraille* était sacrée et elle permettait d'avoir une agglomération, une ville (*asty*) et non pas une communauté politique incarnée dans la cité. L'auteur cite la signification du mot *polis* comme « mur d'enceinte » et du mot « urbs » lié à l'idée de « cercle » dérivant de la même racine qu'*orbis*. Elle fait le parallèle avec le mot anglais *town* qui, à l'origine, désignait une palissade en rond (de l'allemand *Zaun*).

Les deux considérations, qu'il s'agit de celle de Calvet ou celle d'Arendt, nous obligent à reconsidérer la notion de frontière entre les espaces et les lieux de la ville qui sont de plus en plus difficiles à saisir, le public et le privé s'imbriquant l'un dans l'autre. Ses lieux peuvent se confondre ou faire naître d'autres types d'espace comme non-lieu *a-topie*, lieux qui n'existent pas *u-topie* ou encore *hétéro-topie* (Foucault 2009), autres lieux ou le lieu hors-lieu. Ces derniers sont des lieux qui n'entrent pas dans l'ordre, leurs limites sont difficiles à circonscrire. Les définitions divergent entre ces lieux qui ne sont pas un lieu « autre » ne trouvant pas la place dans les *topai* de l'ordre. Ce sont des lieux, qui par leurs hors-lieux et leur hors-temps, interrogent cet ordre qui est souvent placé au centre et prétend à l'unicité. L'imaginaire et la littérature sur la ville ont vu se

créer d'autres lieux à l'instar des dystopies-anti-utopie⁷⁷. Selon Augé (1992 : 156), le lieu est triplement symbolique. Il peut symboliser :

- le rapport de chacun de ses occupants à lui-même,
- le rapport aux autres occupants et à leur histoire commune,
- un espace où ni l'identité, ni la relation, ni l'histoire ne sont symbolisées, se définira comme un non-lieu.

En ce qui concerne le non-lieu, l'auteur donne l'exemple d'un aéroport qui n'a pas le même statut aux yeux du passager qui le traverse que de celui qui y travaille tous les jours. L'auteur y associe le phénomène du développement des télécommunications qui affranchissent des contraintes du temps et de l'espace en créant des conditions pratiques de la simultanéité et de l'ubiquité. Ces *espaces anonymes de surmodernité* (le terme de surmodernité est utilisé par l'auteur mais nous nous en distancions) accueillent de plus en plus de monde. Cependant, dès que les gens s'en approchent, ils font du social et aménagent les lieux (Augé 1992 :139). Un autre concept repris par Calvet (1994) est à mentionner également ; ce sont les *lieux d'interstice* définis par l'École de Chicago. Alors que les non-lieux identifient les individus à l'entrée ou à la sortie pour autoriser les passages (par un billet ou un objet comme le chariot) et qu'ils ont pour protagonistes des clients, passagers, usagers ou auditeurs, les lieux d'interstice ont été identifiés comme des lieux où se tissent des liens sociaux et qui sont investis par les acteurs. La notion de lieu implique donc des interactions entre les personnes ou avec la ville, dévoilant la nature du lien social.

Entre espace virtuel et espace réel

Le développement rapide de nouvelles technologies de communication participe également à la transformation des espaces urbains et brouille la frontière entre privé et public. Certains sites contribuent à visualiser certains aspects de la ville jusqu'alors peu visibles (blogs individuels sur les fêtes, rencontres privées, organismes qui n'ont pas de siège physique mais créent un espace virtuel pour les jeunes ou enfants). Ces nouveaux réseaux impliquent un découpage territorial de la ville qui devrait être inclus dans les espaces urbains même si parfois ils dépassent ses frontières puisque le dispositif virtuel en question n'a, de manière générale, aucune frontière. Nous ne développerons pas dans ce travail toutes les propriétés de cet espace virtuel même s'ils représentent un facteur important de la nouvelle organisation et territorialisation de la ville.

⁷⁷ Une **dystopie** - ou **contre-utopie** - est un récit de fiction peignant une société imaginaire organisée de telle façon qu'elle empêche ses membres d'atteindre le bonheur et contre l'avènement de laquelle l'auteur entend mettre en garde le lecteur. La dystopie s'oppose à l'utopie : au lieu de présenter un monde parfait, la dystopie en propose un des pires qui soient. La différence entre dystopie et utopie tient moins au contenu (car, après examen, nombre d'utopies positives peuvent se révéler effrayantes) qu'à la forme littéraire et à l'intention de son auteur, Wikipédia, consulté le 30 juillet 2012.

Si nous partons du principe que l'espace public convie l'individu à s'exprimer et à confronter ses idées en groupe ou pour un groupe, l'apparition du monde virtuel change la donne car il prend de l'ampleur par rapport à cette expression. Ce monde modifie également le paysage urbain puisque la présence physique n'est plus nécessaire pour protester contre une initiative. Pour certains mêmes, il n'est plus nécessaire de se déplacer pour aller au travail. Selon le domaine, ils peuvent accomplir leurs tâches depuis leur écran d'ordinateur ce qui diminue des frais pour les entreprises qui favoriseront de plus en plus des postes à domicile. A partir du moment où il suffit d'un clic pour signer une pétition, pour payer les factures en ligne au lieu de faire la queue à la poste, on crée inévitablement un autre paysage, un « paysage toujours urbain mais invisible à l'extérieur, car virtuel, regardé et créé par des espaces intérieurs, privés, invisibles et virtuels. De nouvelles générations (mais les anciennes également) participent de plus en plus à la construction de ce paysage en réseaux. Elles occupent de nos jours autrement les parcs et les rues et communiquent, jouent, « sortent » en ligne sur la grande « place » de Facebook pour raconter leurs dernières vacances.

3.2.3 De l'espace public à l'espace privé

Nous faisons ici une halte sur la distinction entre espace public, espace commun, privé et intermédiaire. Etienne Tassin (2008) relève en premier lieu que l'espace public peut se définir comme un espace commun mais que l'espace commun n'est pas forcément l'espace public. Pour cet auteur, la communauté est difficilement définissable, car elle est très souvent accompagnée d'une utopie communautariste qui « hante la pensée de la communauté ». De manière générale, la communauté unit les membres d'un même corps par une adhésion liée à la religion, à la culture, aux idées politiques, etc. L'espace public au contraire est *plutôt un espace de diversion qui devrait empêcher toute personnification du corps social, détournant l'individu de toute adhésion massive sous l'identification communautaire*. Alors que la communauté tend vers la confusion et la fusion commune, l'espace public va vers la diffusion, empêche les individus de se fondre en « Un », pour les garder à distance et les faire entrer dans une désunion par rapport au mouvement de la communauté qui tente de les unir. Ces définitions contribuent à comprendre les interprétations rapides à propos de certaines communautés étrangères qui sont considérées comme fermées dans l'expression du repli sur soi ou du désinvestissement dans la vie publique.

La difficulté des analyses est que ces deux espaces sont présentés comme antagonistes, comme si l'espace public désamorçait et dissolvait la communauté première. Pour Lamizet (2003 : 193), il existe deux types d'espace public. Le premier est matérialisé et implique tous les lieux publics et

communs, culturels et ludiques (cet auteur ne fait pas la distinction) comme les cafés, les rues, etc. Le deuxième type est l'espace public dématérialisé impliquant les représentations de la sociabilité faites des représentations symboliques de l'agora. La dimension singulière d'une expérience sociale passe par la dimension collective et dans la sphère publique sans que l'étranger n'ait exercé l'acte citoyen défini par l'entrée dans une citoyenneté liée à des frontières nationales. Germain (1998 : 245) cite Sennett qui définit l'espace public en donnant sa définition de la civilité, indispensable à la vie publique : *La civilité est l'activité qui protège le moi des autres moi, et lui permet donc de jouir de la compagnie d'autrui (...). La civilité consiste à traiter les autres comme s'ils étaient des inconnus (strangers), à forger avec eux des liens sociaux respectant cette distance première.*

Dans un ouvrage collectif, coordonné par Dacheux (2008), on a tenté d'assembler des recherches et des concepts reconnus sur la compréhension de l'espace public. Nous en retiendrons quelques idées-clefs qui nous semblent correspondre à notre cadre. Le concept d'espace public est associé à la société démocratique puisqu'il signifie tout d'abord un espace de médiation entre l'État et la société civile. Toutefois, cette conception reste floue selon le même auteur. Elle sous-tend un processus historique concret d'une société démocratique impliquant la lente séparation entre l'État et la société civile, et suppose en même temps un phénomène complexe qui renvoie aux espaces non domestiques qui rassemblent un public censé mener un débat politique. Arendt, quant à elle, en parle dans les termes suivants : (...) *De nos jours, le privé s'oppose au moins aussi nettement au domaine social (inconnu des Anciens qui voyaient dans son contenu une affaire privée) qu'au domaine politique proprement dit. Évènement historique décisif : on découvrit que le privé au sens moderne, dans sa fonction essentielle qui est d'abriter l'intimité, s'oppose non pas au politique mais au social, auquel il se trouve par conséquent plus étroitement, plus authentiquement lié.* (Arendt 1983 : 77).

Tous les auteurs ne sont pas d'accord sur l'existence de l'espace public ni sur la frontière entre l'espace privé et l'espace public. Cette frontière, difficile à définir, est souvent perméable comme celle entre l'État et la société civile. Dacheux (2008) cite Bourdieu qui doute de l'existence concrète et historique d'un espace public. Selon la discipline (histoire, sociologie, architecture), le sens donné à l'espace public n'évoque pas la même chose. Dacheux se réfère à d'autres auteurs comme Arendt et Sennett. Selon ce dernier, l'espace public est de plus en plus fabriqué à l'image de l'espace privé. Il exprime ses craintes d'omniprésence de la sphère privée dans les affaires publiques et explique comment les hommes politiques, hommes de la sphère publique par excellence, sont considérés de nos jours et selon les pays, jugés parfois sur leur vie intime que sur leurs idées.

La définition dont nous nous rapprochons est plutôt celle donnée par Arendt (1983 :90). Cette auteure interroge la confusion entre le privé et le public. Selon sa perspective, rendre public un fait n'est pas un acte purement abstrait, symbolique, mais une action sensible et concrète. Selon elle, *l'espace public n'est pas un concept théorique, mais un espace incarné, un lieu de mise en visibilité, dans lequel les actions, les paroles et les acteurs accèdent à leur être véritable et s'ouvrent ainsi au jugement public*⁷⁸. Cette auteure se réfère à l'époque d'Athènes pour rappeler que l'espace public n'est pas né au XVIII^e comme le soutiennent certains chercheurs. Dans ses études sur la démocratie athénienne, elle démontre que l'espace public coïncide parfaitement avec l'espace politique et s'oppose à l'espace privé. Pour elle, la vie domestique est liée à la nécessité et la vie politique à la liberté. Pour cet auteure, *il n'est pas indifférent qu'une activité ait lieu en public ou dans le privé, le caractère du domaine public change évidemment selon les activités qu'on y fait entrer ; l'activité elle-même, dans une mesure considérable, change aussi de nature* (Arendt 1983 : 92)⁷⁹.

Sur ce même sujet, Augé (2009 :77) se réfère à l'helléniste Jean-Pierre Vernant, selon qui, l'idéal de la cité grecque combinait la présence de l'espace privé, protégé par Hestia, déesse du foyer, et celle de l'espace public patronné dès le seuil de la porte par Hères, dieu du seuil, de la limite, des carrefours, des marchands et de la rencontre. Selon Augé (2009), la confusion entre les deux espaces est stimulée par les nouvelles technologies qui ont pris la place d'Hestia. Ce sont la télévision, l'ordinateur et le téléphone portable qui patronnent en quelque sorte le foyer et décentrent l'individu de lui-même. Ce décentrement est perpétué, selon le même auteur, à plusieurs niveaux : celui de la demeure, au niveau de la ville (focalisation ce qui lui est à l'extérieur), celui du monde (l'émergence des mégapoles et de nouveaux pôles des références, Dacheux (2008: 19).

3.2.4 *Espaces intermédiaires ou espaces « publics destinés »*

Le même auteur rappelle que l'espace public ouvert à tous les acteurs ne doit pas être réduit à sa dimension institutionnelle. Il s'agit plutôt d'une construction sociale en évolution. Dacheux (2008) ne précise pas le statut des acteurs, ne se réfère pas à l'étranger, mais utilise souvent le mot

⁷⁸ Cité par DACHEUX, E., (2008 :19). *L'espace public*, L'Hermès, CNRS Éditions.

Dacheux (2008 :19) formule, dans son ouvrage, une définition synthétique de l'espace public :

- Un lieu de légitimation du politique. C'est dans le lieu public que les citoyens débattent des opinions, lieu où ils choisissent les personnes exerçant le pouvoir politique et se considèrent comme auteurs de droits civiques.
- *Le fondement de la communauté politique. Espace symbolique reliant des individus appartenant à des communautés ethniques et religieuses diverses afin de former une communauté politique commune.*
- Une scène d'apparition du politique : le lieu où les acteurs politiques se mettent en scène et où les problèmes publics deviennent visibles.

⁷⁹ Cité par DACHEUX, E., (2008).

« citoyen ». Les acteurs que nous étudions ne sont pas toujours en possession de ce droit. Le fait que l'étranger se tourne le plus souvent vers les associations et les organisations parapubliques, moins formelles et plus faciles d'accès, pour débattre de certains problèmes publics (dont l'intégration des étrangers) pourrait expliquer cette attitude. De plus, la définition donnée plus haut ne pourrait pas impliquer les associations d'étrangers dans l'espace public. Elle prouve que ces associations se situent plutôt dans un secteur parapublic, voire privé, car il s'agit pour ses membres d'y chercher plutôt une légitimation identitaire, culturelle et juridique (car soumise à la loi sur l'association du pays) qu'une légitimation politique. Pourtant, elles sont sollicitées par l'État comme partenaires dans les affaires publiques. Nous avons déjà souligné ce paradoxe dans notre problématique. Il est très difficile de situer la frontière car ces organismes traitent de questions collectives et politiques ; ils sont en quête de reconnaissance et de visibilité dans la vie politique et administrative de la ville tout en gardant leur caractère privé.

Le deuxième principe de l'espace public amène l'idée d'un espace hétérogène, ce qui est le cas du contexte choisi pour notre recherche. D'après ce postulat, on suppose que cette hétérogénéité admet la coexistence au sein de l'espace public de valeurs et de références laïques et politiques diverses, véhiculant des idées différentes qui enrichissent le débat politique. La présence d'autres groupes culturels et religieux engendre des représentations et des valeurs qui devraient être exprimées et prises en compte, dans les discours locaux. Or, dans la société actuelle, il est difficilement admis d'avoir un autre type de discours quand il est question de religion, d'éducation, de santé, d'économie, etc. Les principes-clefs sont posés par la constitution cantonale ou fédérale qui reconnaît, à titre d'exemple, trois religions : chrétienne, juive et protestante⁸⁰. Les citoyens, plus particulièrement les citoyens étrangers, sont invités à suivre ces principes. Les plateformes qui exposent différentes références politiques ou religieuses sont souvent conçues dans une dynamique dichotomique : pour ou contre et non pas dans le but d'étudier leurs évolutions, leurs adaptations et leurs croisements. Le territoire est donc redécoupé autrement et la légitimité de certains groupes peut être atteinte par la création d'autres espaces et structures informelles revendiquant le droit à la visibilité. Pourraient-ils se situer dans un type d'espace que Lamizet appelle *les espaces publics destinés ou les espaces intermédiaires* (Lamizet 2004 : 194) ?

⁸⁰ Extraits de la Constitution vaudoise (2003)

Article 169 Principes : L'Etat tient compte de la dimension spirituelle de la personne humaine. 2. Il prend en considération la contribution des Eglises et communautés religieuses au lien social et à la transmission de valeurs fondamentales.

Article 170. Eglises de droit public : L'Eglise évangélique réformée et l'Eglise catholique romaine, telles qu'elles sont établies dans le canton, sont reconnues comme institutions de droit public dotées de la personnalité morale. 2. L'Etat leur assure les moyens nécessaires à l'accomplissement de leur mission au service de tous dans le canton. 3. La loi fixe les prestations de l'Etat et des communes.

Articles 171. Communautés religieuses d'intérêt public : la communauté israélite, telle qu'elle est établie dans le canton, est reconnue comme institution d'intérêt public. A leur demande, l'Etat peut reconnaître le même statut à d'autres communautés religieuses ; il tient compte de la durée de leur établissement et de leur rôle dans le canton.

Il situe ces espaces entre l'espace public et l'espace privé, dans un espace de transition. Ce sont des espaces qui regroupent des acteurs identifiables (ce qui n'est pas le cas des espaces communs ou publics) et qui n'ont pas des relations privées à conserver ou à établir entre eux. Ce sont les lieux habituels avec des partenaires de sociabilité prévisibles comme les commerçants, les lieux de services ou les quartiers périphériques de grandes villes.

Pour définir l'espace privé, Arendt revendique le sens privatif du mot « privé » : être privé de la réalité qui provient de ce que l'on est vu et entendu par autrui, être privé d'une relation « objective » avec les autres, qui provient de ce que l'on est relié aux autres et séparé d'eux par l'intermédiaire d'un monde d'objets communs, être privé de la possibilité d'accomplir quelque chose de plus permanent que la vie (Arendt 1983 : 99). Elle compare les Romains et les Grecs qui ne sacrifiaient jamais le privé au public et, contrairement aux Romains, n'ont pas compris que ces domaines devaient coexister. Chaque activité signale le lieu qui lui est propre dans la société et la distinction de ces deux domaines demeure soit dans la nécessité pour certaines choses de demeurer cachées et gardées en privé tandis que d'autres ont besoin d'être exposées en public. Ces considérations nous obligeront à être attentive dans notre analyse aux catégorisations des lieux et aux reformulations de ce qui est de l'ordre du privé ou de l'ordre du public.

3.3 Entre espaces institués et réseaux informels : prise en compte de la dimension socio-culturelle

3.3.1 *Espaces visibilisés ou espaces « hors champ »*

Certains espaces urbains naissent sous l'influence des institutions qui sont en charge des migrants et des étrangers. Des lieux pour se repérer leur sont proposés espérant que le résident étranger apprenne à maîtriser la ville et ses espaces, le fonctionnement de la société d'accueil passant prioritairement par la langue locale. Ces lieux fabriqués par la ville ont un statut, un mandat précis et sont situés sur un lieu physique. On pourrait les appeler en suivant Laplantine (2011) des « scènes urbaines » ou en reprenant Gohard-Radenkovic (2010) parlant d'espaces d'intégrabilité et de « mise en scène » *du travail identitaire à l'œuvre dans la (re)connaissance de l'autre, de l'autre versus de soi dans les espaces d'intégrabilité accordées (ou non) à la pluralité linguistique*. Ces *espaces visibilisés* sont souvent des espaces déjà existants mais rendus visibles et désignées pour assumer, remplir certaines fonctions par les autorités ou d'autres instances publiques.

Qu'ils soient physiques ou symboliques, ces espaces se façonnent selon les politiques publiques mises en place et dans deux directions : soit les institutions formalisent et financent des lieux

déjà existants, soit elles fabriquent de nouveaux lieux attribués à un quartier, ou à plusieurs lieux simultanément (exemple de la « Caravane interculturelle » à Lausanne). Ces dynamiques entre les espaces formels et institués constituent des enjeux multiples liés aux territoires et aux pouvoirs. Les discours tenus sur ces espaces influencent ces territorialités et leur donnent une certaine forme de légitimité. Les représentants des institutions caractérisent ce « modèle » avec le discours et la mise en mots empruntés aux cadres généraux et aux concepts d'intégration (égalité des chances, droit à la ville, devoirs, intégration réciproque, etc.) pendant que ceux qui passent par ces espaces, les caractérisent plutôt en fonction de leur vécu et de leurs expériences s'identifiant (ou non) à ces lieux et en exprimant leur proximité ou leur distance, leur alliance ou leur non-alliance. Puisque l'acteur met en mots l'espace urbain à partir de la perspective d'où il parle (qu'il soit question des acteurs individuels ou des représentants des instances normatives), nous parlerons des acteurs/locuteurs individuels et des acteurs/locuteurs collectifs (Bulot 2001 :10)⁸¹.

A l'opposé de ces espaces visibilisés, la scène urbaine se réserve encore des espaces « hors champ » : espaces existants mais difficilement repérables, car créés de manière spontanée (fêtes, rues, plages). Ils peuvent être souvent éphémères, passagers et évolutifs et aussi de plus en plus virtuels.

3.3.2 Réseau : affiliation vs désaffiliations

Les espaces où va se négocier la relation aux autres, peuvent engendrer un autre phénomène : les étrangers deviennent étrangers à eux-mêmes, car leur représentation de l'autre s'est transformée, mais la représentation d'eux-mêmes aussi. Ils se rendent compte de cette évolution. L'étranger se trouve souvent quelque part à mi-chemin, entre lui-même ou les siens, entre lui-même et les autres, entre ses références et celles des autres, sans toujours savoir comment doser les distances. Il peut être aussi pris dans des conflits de loyauté. Selon l'idée de Castel (1994), qui parle des affiliations et des désaffiliations qui se tissent et divisent les acteurs de la ville, l'observation des attitudes et des pratiques langagières pourrait nous donner des indices sur ce processus : qui parle avec qui, dans quelle langue, dans quel but ?

⁸¹ Bulot propose ce terme en analogie avec les propositions de Marcellesi et Gardin (1974) qui ont initialement parlé du locuteur-intellectuel collectif porteur d'un discours collectif.

Des chercheurs proposent la notion de réseau (Claval 1998, Gobin Ghorra 1998, Augustin et Latouche 1996)⁸². La notion de réseau n'est plus satisfaisante et plus assez pertinente pour analyser les structures mouvantes de la ville. Les réseaux des étudiants, des retraités, des femmes migrantes, etc. ne définissent pas suffisamment les intersections qu'impliquent la vie et les interactions en ville, leur superposition et leur enchevêtrement. La ville comporte encore d'autres espaces et d'autres zones non explorées, parfois emboîtées, symboliques et abstraites. Le discours tenu sur ces zones et les formes de plus en plus métissées contribue à ce flux et aux rapports nouveaux des acteurs, aux territorialités recréées et reconfigurées chaque fois qu'un mouvement (qu'il soit d'ordre politique ou économique) entre en scène et agit sur le comportement de l'individu. Park (1928) compare cette position entre deux cultures chez *l'homme marginal* et comme *ennemi intérieur* (figure de l'étranger désigné par Park (1928) avec une conversion religieuse. Mais le monde est moins dichotomique de nos jours et le parcours de chacun (et non seulement d'un étranger) est inondé par différents tissus et réseaux sociaux. Pour le géographe Lévy (2001), l'espace ne comporte plus aucun point fixe, surtout sur le plan social où, selon cet auteur, la hiérarchie devient une notion obsolète car la richesse vient de la constitution des réseaux par lesquels il faut savoir se déplacer pour maintenir et agrandir ses capitaux. Pour Sennett, les territoires de la ville sont en extension, et pour Tarrius, ils dépassent largement la ville, ce qui conduit à une perte de repères et empêche les acteurs de prendre des voies durables. Tarrius (1992) va jusqu'à affirmer que les *territoires circulatoires* des migrants commerçants amènent jusqu'à une non-appartenance et une privation des liens durables.

Nous retenons ici non pas des réseaux fermés ou étendus mais l'existence d'une toile de plusieurs centres qui sont interdépendants dans la vie d'un acteur. Nous nous rapprochons davantage de la définition de Granovetter (1973) qui fonde la notion du réseau social non pas tant sur des territoires que sur des liens forts et des liens faibles. Ces liens forment des territorialités qui impliquent davantage des relations, des discours et des représentations (cf. plus loin le chapitre sur la territorialité définie par Bulot).

3.3.3 Réseaux intra- et extracommunautaires : liens forts-liens faibles

Nous introduisons ici la notion du réseau social (Granovetter 1973 ; 1990). Ce n'est pas tant au groupe que nous nous intéressons qu'aux relations et aux liens qui se tissent entre ses membres

⁸²Katuszewski et Ogien (1983) donnent plusieurs définitions du réseau. Ils se réfèrent au territoire pour le définir. Selon ces deux auteurs, les réseaux doivent s'affranchir des obstacles que l'espace impose : *le réseau doit mettre en contact ce que le territoire sépare*. Il peut être considéré comme un groupement de type informel ou un idéal-type permettant de penser les relations transversales transcendant les limites des groupements particuliers et toujours susceptibles de s'étendre. Certains réseaux peuvent être la marque de ce qui échappe au "contrôle" comme réseaux de "résistance" ou réseaux "alternatifs".

ainsi qu'à leur mise en mots. La constitution de ces liens est un processus complexe, régi par des facteurs internes et externes. L'approche de cet auteur prend racine dans les approches sociologiques et économiques de l'analyse du marché du travail dans une conception sociostructurale. La force d'un lien est définie par la combinaison de temps, d'intensité émotionnelle, d'intimité (confiance mutuelle) et de services réciproques. Mais les liens faibles sont importants aussi pour Granovetter. Ils sont nombreux et forment des « ponts » et des chemins plus courts et plus nombreux entre les individus appartenant à ces réseaux. Les liens faibles sont plus efficaces que les liens forts. Dans le processus de transmission de l'information, cette dernière peut rester très souvent à l'intérieur d'un seul groupe. Le chercheur parle *de la force des liens faibles* car ils peuvent offrir des opportunités de mobilité, au niveau micro, et favorisent la cohésion sociale au niveau macro. Les liens faibles ont pour effets d'unir des groupes alors que les liens forts se constituent à l'intérieur d'un groupe.

La notion de réseaux sociaux est utile dans le sens où elle fournit une grille de lecture qui va au-delà des réseaux culturels. Grâce aux lieux diversifiés, certains liens indiquent des sous-réseaux et des appartenances multiples au-delà d'une appartenance culturelle unique. Le parcours de l'acteur sera l'un des outils pour identifier ces lieux et ces liens se trouvant dans les intra-réseaux plus fermés ou extra-réseaux plus ouverts, se trouvant parfois dans les apories, c'est-à-dire dans l'entre-deux. Ces derniers peuvent comporter à la fois des liens forts et des liens faibles et dévoilent, selon Lévy (2001), différentes formes du capital social.

Un même espace peut être perçu différemment et signifier en conséquence chaque fois un territoire différent. C'est le découpage du temps et la mise en mots qui peut rendre son utilisation polyvalente et renvoyer aux identités différentes de l'acteur. Il peut le rendre stable ou le représenter comme un territoire transitoire. Selon les propos de Tarrius (2006), les traces territorialisées ne sont pas toujours visibles mais deviennent support à l'expression de mémoires collectives et à l'activation des échanges qui échappent au contrôle social du groupe. On pourrait parler de territoires et d'identités « enchâssées » selon l'expression de Tarrius. Nous y reviendrons dans le chapitre sur le sentiment d'appartenance. Selon cet auteur, la territorialité combinée d'appartenances et d'identités multiples, est aussi plurielle. Une conception qui nous aidera à se saisir d'autres logiques d'appropriation urbaine pour décliner cette identité multiple.

3.4 Territoires et frontières : séparation entre dedans et dehors, mobilités et passages

Pour Donzelot (2006), une ville se doit d'être ouverte et fermée à la fois, se doit de fournir une protection mais aussi une ouverture, une possibilité d'entrer et de sortir, de se retrouver entre

semblables et de se rallier aux autres. Ce postulat se rapproche de celui « du pont et de la porte » de Simmel. Pour lui, la condition de l'échange avec les autres consiste à garder un minimum de protection de soi, ce qu'il va développer dans son étude sur la figure de l'étranger et sont texte « Digressions sur l'étranger » dans Grafmeyer & Joseph (2004 :53). C'est dans ce texte que Simmel souligne l'inexistence des racines et l'acquisition par l'étranger d'une caractéristique spécifique : la mobilité. La mobilité lui permet d'avoir cette posture de distance dans la proximité et l'objectivité qui « n'indique pas le détachement ou le désintérêt mais résulte plutôt de la combinaison particulière de la proximité et de la distance, de l'attention et de l'indifférence »⁸³. Pour illustrer cette extériorité, Simmel cite l'exemple classique des villes italiennes, faisant appel à des juges venus d'une autre région en raison de leur objectivité, contrairement aux citoyens qui ne sont jamais libérés de leurs attaches et de leurs propres intérêts⁸⁴.

3.4.1 Concept du PONT et de la PORTE

Voici comment Simmel (2007 : 46-58) conçoit ce concept du PONT et de la PORTE en renvoyant aux passages entre les espaces de type public ou privé. Malheureusement, ce concept « du pont et de la porte » n'a été repris dans aucun de ses écrits. Cette idée a été exposée lors d'une conférence en 1957 et n'a pas été assez élaborée pour être considérée comme un concept.

Simmel part du postulat que dans la nature extérieure tout est lié mais aussi que tout est séparé. Selon lui, les objets sont dissociés dans l'espace. Il n'y a pas d'espace représentant une véritable unité de la diversité. L'homme a cette capacité d'unir et de désunir. On peut avoir le sentiment que les choses sont unies, une fois perçues isolément ou il faut, selon Simmel, qu'elles soient d'abord disjointes pour être jointes. Il donne l'exemple de la construction des routes qui est une réalisation spécifiquement humaine (l'animal parcourt aussi sans cesse mais les points de départ et d'arrivée ne sont pas reliés) et qui est une volonté de donner aux choses une forme que l'on peut répéter à volonté et qui représente une façon objective de relier les deux points. Pour lui, la construction du pont est le travail de perfection dans l'établissement des liens, car les éléments fortuits du paysage sont pris dans une unité.

Il oppose le concept du pont au concept de la porte qui démontre que séparer et relier représentent les deux aspects d'un même acte. La porte permet de rompre la continuité dans l'espace, mais en même temps, un morceau de l'espace est unifié et séparé du reste du monde. Elle supprime la séparation entre l'extérieur et l'intérieur quand elle est ouverte mais donne un sentiment de

⁸³ idem. GRAFMEYER, Y., & JOSEPH I., (2004:55)

⁸⁴ cité par GERMAIN, A., (1998 : 241).

protection vis-à-vis de l'extérieur quand elle est fermée. Empruntant les mots de l'auteur on dirait que : *le mur est muet, tandis que la porte parle et qu'elle permet un échange constant et une ouverture sur des routes en directions indéfinies à la différence du pont qui relie deux espaces finis*. Le pont donne le sentiment de délivrance, de sécurité en montrant une direction obligatoire. La porte apporte une dimension supplémentaire de sortir-entrer, et parfois indicative de l'importance de l'une ou de l'autre direction (exemple des portails des cathédrales conçues pour mener à l'intérieur, vers le « bon » chemin). Grâce à ces deux concepts, la vie prend une forme dynamique. Le pont représente l'unification de ce qui est dissocié. Parallèlement, la porte invite l'être humain à sortir de chez lui en la franchissant, ou à entrer dans un autre monde en l'empruntant dans l'autre sens.

3.4.2 Frontières assignées, enchâssées, temporelles

L'approche qui est encouragée ici en tant que modèle d'analyse et d'interprétation est aussi celle liée au domaine de l'imaginaire et du symbolique. Les acteurs sont contraints de pratiquer une certaine langue de par leur activité professionnelle ou de par la culture implicite du lieu. Il existe des lieux où ils sont libres de choisir la langue d'expression. On peut postuler que, dans certains lieux, la frontière entre les usages des langues et leurs représentations est nette alors que dans d'autres il existe des espaces-tiers, des interstices, dans ce « jeu de discours et des langues ». Si on admet que les frontières sont constamment reconstituées, qu'elles évoluent en fonction des représentations, le dispositif envisagé pour le cadre méthodologique devrait concilier ces logiques et tenir compte de ces déplacements de frontières. Elles fonctionnent selon différents principes. L'hétérogénéité de la ville et de ses langues fait qu'elle peut être divisée en différentes formes, dans une perspective horizontale (division spatiale) ou une perspective verticale (hiérarchies sociales, traduites par les usages et les pratiques linguistiques). Les frontières nous serviront d'instruments pour identifier les lignes de séparation (parfois de contact et de couture) entre les citoyens et leurs pratiques des différentes langues. Visant l'homogénéisation de certains domaines, la ville a tendance à rendre invisibles certaines frontières ce qui ne signifie pas qu'elles disparaissent. En conséquence, il est plus difficile de les identifier. Des tensions persistent quand il s'agit de contrôler et de gérer la diversité.

La frontière nous indique une limite et une organisation territoriale dévoilant le rapport d'un groupe à son espace et son appropriation. Elle est la marge de territorialisation. Au départ, certaines unités administratives et politiques (un quartier) peuvent donner lieu aux divisions sociales et spatiales. Tout au long de ce cadre, nous avons tenté d'identifier, au moyen de certaines

notions (liens forts/faibles, métissage), les mécanismes d'exclusion et les processus d'affiliation ou de désolidarisation sociale. L'attribution de statuts différents aux langues, aux citoyens et aux logements augmente les frontières et renforce les ségrégations.

En vue de définir où, comment et pourquoi certaines frontières se dressent comme des murs tandis que d'autres disparaissent ou se déplacent, nous proposons de recourir aux récits de nos informateurs essayant de comprendre comment les parcours urbains, et les pratiques linguistiques qui leur sont liées, traduisent des liens sociaux qui se nouent, se dénouent, se distinguent ou se métissent. Donc, une deuxième coupure se situe entre l'image qu'elle donne de soi comme terre d'accueil pour les uns et lieu d'exclusion pour d'autres. Ce pan présente plutôt la frontière que l'on ne voit pas toujours et qui se situe non pas dans la ville mais sépare la ville et le monde extérieur. On pourrait aligner d'autres frontières encore, car elles sont au cœur de l'activité symbolique. Selon Lévi-Strauss (cité par Augé 2009 : 11), c'est à partir des frontières qu'on arrive à signifier le monde et à donner du sens au monde. Même si dans un lieu elles semblent disparaître, elles apparaissent dans un autre et sous une autre forme. Elles bougent, se déplacent, se dédoublent (les frontières de nouveaux pays d'Ex-Yougoslavie sont par exemple dédoublées et renforcées par l'apparition de « nouvelles » langues).

Pour suivre les lignes de ces frontières et pour pouvoir les saisir, on aurait besoin d'un outil méthodologique qui soit mobile. Puisqu'elles se forment et s'érigent au moyen des discours qui reconfigurent les territoires, l'analyse des récits et de ses trames pourraient contribuer à saisir certaines logiques selon lesquelles se construisent les frontières. Petiteau (2006 :16), dans *La méthode des itinéraires*, dit à ce sujet : *Le parcours n'est pas seulement le déplacement sur le territoire de l'autre, c'est en même temps un déplacement sur son univers de référence. Le territoire est à la fois celui qui est expérimenté et parcouru dans l'espace-temps d'une journée d'un citoyen mais aussi celui de sa mise en récit métaphorique*. Ricœur (1983 : 102) complète ces considérations en apportant un nouvel élément qui est le récit de soi et qui, à son tour, participe à la constitution des frontières symboliques et temporelles : *raconter sa vie, c'est passer d'une expérience temporelle à une conscience et à une existence historique*. Les travaux de cet auteur nous intéressent dans le sens où il nous livre les logiques de configuration du récit historique et du récit de fiction d'une part et d'autre part, les logiques du temps raconté. Le récit peut être classé comme objet anthropologique et sociolinguistique même s'il est lié à la littérature et à l'histoire⁸⁵. Si nous accordons une grande importance au temps et lui donnons la place-pivot, ce n'est pas

⁸⁵ Quand il analyse le récit de fiction, Ricœur questionne l'implication du temps et distingue le temps du récit et le temps raconté, l'énoncé de l'énonciation, ainsi que des voix narratives abordées déjà par Bakhtine.

parce qu'il constitue une dimension indissociable des notions qu'implique notre cadre théorique et méthodologique telles *qu'espace, mise en récit, ville : matrice discursive, territoires, frontières*. Ces dernières sont déterminées en rapport avec le facteur temps. Pour observer les enjeux de l'urbain, pour comprendre la place donnée et prise par l'étranger dans la ville, il est nécessaire de s'arrêter sur le facteur temporel pour comprendre et pour définir les frontières de la ville qui peuvent se situer également à ce niveau. Ce principe implique de regarder la ville à la fois comme la ville tournée vers le passé mais aussi comme la ville projetée vers le futur. Selon Augé (2009 : 69) la notion de centre, de périphéries et de frontières sont en crise à cause d'un décentrement du monde par de nouveaux pôles de références. La ville se tourne de plus en plus vers l'extérieur. Les nouvelles technologies tirent l'individu vers l'extérieur et hors de lui-même (2009 : 78) formant les frontières temporelles, les fractures numériques et autres.

Temps multiple

Ce sous-chapitre est consacré à l'investigation du temps et des frontières temporelles. Pour l'anthropologue, *la ville est une figure spatiale du temps où se conjuguent présent, passé et futur* (Augé 2009 : 75) car elle contient à la fois les centres historiques et les monuments et les itinéraires de la mémoire individuelle. Le temps gardera la place centrale dans le dispositif de terrain. Il est important de s'y arrêter car il prévoit un double temps : le temps de l'action et le temps de la construction d'un récit sur cette action. L'introduction de la narration dans le procédé méthodologique est un autre élément qui a renforcé dans ce cadre l'analyse du facteur-temps. La narration nous a indirectement amenée vers les lectures de Ricœur et de son œuvre *Temps et récit* qui interrogent l'action humaine et les rapports entre le discours et le récit. Comme on l'a vu plus haut, la ville ne se résume pas à un corps unique. Morcelée entre l'individu, les organisations sociales plus petites, les institutions publiques, les espaces communs, la ville vit à plusieurs rythmes et dans plusieurs temps qui s'entrecroisent. La relation entre le langage et le temps nous amène à l'analyse du passage qui s'opère entre le temps individuel et le temps universel produisant un temps que Ricœur appelle un « tiers-temps ».

Tiers-temps

Ricœur (1985 :190) nous invite à réfléchir sur l'invention d'un tiers-temps, temps qui se situe entre le temps vécu et le temps cosmique, incarné selon lui par « le temps calendaire ». Cet auteur fait référence aux notions linguistiques pour donner la définition de ce tiers-temps. Il s'inspire de

la linguistique et des travaux de Benveniste pour guider sa réflexion sur ce temps que le grand linguiste appelle le temps chronologique. Il le cite : *dans notre vue du monde, autant que dans notre existence personnelle, il n'y a qu'un temps, celui-là*. Et il rajoute : *dans toutes les formes de culture humaniste et à toute époque, nous constatons d'une manière ou d'une autre un effort pour objectiver le temps chronique. C'est une condition nécessaire de la vie de société et de la vie des individus en société. Ce temps socialisé est celui du calendrier* (Ricœur 1985 : 194). Ce temps se situe quelque part entre le temps psychique et le temps cosmique. Dans le contexte de la ville, ce tiers-temps permet également d'explicitier la simultanéité de plusieurs événements. Grâce à un moment principal, le temps cosmique et psychologique reçoit une signification nouvelle et les événements acquièrent une position dans le temps par rapport au moment axial lié au parcours de vie de chacun (cinq ans après l'arrivée en Suisse) mais aussi vis-à-vis des événements historiques (après la crise au pays) situant l'individu dans un espace plus large de la grande Histoire. Benveniste nous aide à faire le lien entre le temps et le langage. Selon lui, *il faut encore que quelqu'un parle pour avoir le présent*. (Ricœur 1985 : 196) Pour rejoindre le temps vécu à partir du temps chronique, il faut donc passer par le temps linguistique, référé au discours ; *c'est pourquoi telle date, complète et explicite, ne peut être dite ni futur ni passé, si on ignore la date de l'énonciation qui la prononce*. La fonction médiatrice du temps calendaire permet de joindre les deux perspectives du temps grâce à l'énoncé linguistique. Ricœur exprime cette fonction du temps-tiers en disant : *il cosmologise le temps vécu, il humanise le temps cosmique*. C'est de cette façon qu'il contribue à réinscrire le temps du récit dans le temps du monde (Ricœur 1985 : 197).

Temps du récit et l'héritage temporel

Les constructions sur le temps sont très complexes⁸⁶. Elles font appel aux notions du mythe, de générations renvoyant au phénomène intermédiaire entre le temps « extérieur » du calendrier et le temps « intérieur » de la vie psychique, à la dimension anonyme de l'être social développée par Schutz (Ricœur 1985 : 205). Nous avons retenu de l'analyse de Ricœur que la distinction entre le mythe et le rite contribue à la compréhension du temps ordinaire et que le travail de composition narrative est en étroite relation avec le temps et le récit, celui de la vie et de l'action. Notre objectif est de dégager un « repère temporel » se concentrant sur le récit de soi dans la ville. La lecture de la ville par le biais de « mise en récit » pourrait sortir enrichie par la notion du « tiers-temps ». Cette définition met en exergue l'importance que l'individu donne à sa propre histoire qu'il construit au présent, sur la base d'un récit, se référant à la mémoire collective, individuelle et à l'histoire des autres individus. Mais l'acteur peut faire des références aux individus et aux expériences se situant dans un autre espace-temps avant son arrivée en Suisse. Nous avons tenu compte de cette inscription du temps du récit dans le temps universel notamment par rapport à la perception de la vie en ville. Il est important de souligner que l'acteur agit aussi en rapport avec le temps universel pour arriver à construire son parcours présent. Un parcours urbain n'est pas effectué seulement selon ce qui se passe en ville, ici et maintenant. L'acteur est affecté également par un héritage temporel et un héritage langagier et agit en fonction de ce qu'il avait vécu avant et ailleurs impliquant les représentations que son discours et ses langues véhiculent.

Le facteur temps et le facteur espace interviennent non seulement dans l'étude de la ville, mais également dans l'étude des langues (Calvet 1994). Selon l'énoncé, l'acteur peut se situer dans un temps vécu, historique ou cosmique, tout en apportant des récurrences, signalant certains cycles, des moments figés auxquels nous sommes appelés à être attentifs. C'est un trait en courbe qui

⁸⁶ Jacques Le Goff (2011) a essayé de comprendre comment a émergé une nouvelle temporalité au XII^{ème} siècle. Il s'est aperçu de la naissance d'un temps des marchands, temps différent du temps de l'Eglise. Pour le Goff, il existe différents temps :

1. le temps théologique qui structure la foi chrétienne ; ce temps appartient à Dieu créateur car Dieu a créé le temps.
2. le temps du Christ est un temps linéaire dont Jésus est le centre. Le passé est la période qui mène de la Création au Christ ; le futur est le temps qui va du Christ pour conduire l'homme à son salut.
3. le temps vécu est celui qui est en rapport avec l'environnement. C'est le temps paysan, naturel et cyclique. Le passé est imprécis : c'est autrefois, jadis...
4. le temps économique émerge avec la puissance des marchands. Il associe le temps à l'argent. L'activité marchande est de spéculer sur le temps : les prochaines récoltes seront-elles bonnes ou mauvaises.

On trouve de nombreuses métaphores sur l'horloge au Moyen-Age et au début des temps modernes. Les grandes horloges astronomiques (Strasbourg, Munster, Caen) se trouvent au sein d'institutions religieuses. Au XV^{ème} siècle les marchands vont inscrire le temps dans la ville avec la mise en place des horloges (Villes de Flandre, du Nord de la France, d'Italie du Nord) ; ces horloges permettent de réguler le temps de travail. A Paris, on peut voir l'horloge du Palais (boulevard du Palais), à Rouen la Grande horloge... Les horloges rythment le temps du travail, le temps urbain, le temps de la prière et celui des exécutions. Les horloges instaurent un comptage arithmétique du temps.

implique aussi bien des temporalités courtes et répétitives (Kaufmann 2008) que des temporalités plus longues, des temps internes et externes, parfois à travers plusieurs générations. Et si on écoute Muxel (1996), on pourrait dire que le temps implique aussi l'oubli qui est également une sorte de mémoire : *on se souvient pour oublier, on oublie pour se souvenir*. L'auteure nomme ce double fonctionnement dans l'énonciation d'une histoire. Retenons que le temps est à la fois individuel et collectif, ce qui est mis en scène par la ville, par sa propriété polytopique et polychronique. Donc, les frontières qui seront l'un des objets d'analyse sont enchevêtrées et emboîtées en fonction de ce temps multiple.

3.4.3 Territoires en mouvement et espace tiers (*third space*)

Pour élargir le cadre sur un autre facteur qui porte sur l'interprétation donnée par les acteurs, nous souhaitons introduire encore une autre notion, la notion d'espaces-tiers que Bhabha (2007) nomme *third space*. Il implique des territoires et des frontières qui bougent, qui circulent et qui s'effacent. Dans cette perspective, il importe de conceptualiser dans un premier temps la notion de métissage.

Notion de métissage-une notion temporelle

Comment la pensée métisse nous amène-t-elle vers l'acteur pluriel à l'étranger ? Laplantine défend non seulement le fait que le principe de la pensée métisse brouille, déclassifie et décatégorise, mais il la considère comme la pensée de la transformation et de la médiation qui se joue dans les intervalles et les interstices à partir des croisements et des échanges ; elle ne saurait se réduire ni au « et » et ni à « l'entre-deux », qui sont des catégories spatiales. Contrairement au mélange et à la mixité, le métissage est une pensée de la tension, c'est-à-dire une pensée résolument temporelle, qui évoque à travers les langues, les genres, les cultures, les continents, les époques les histoires de vie. Le métissage est plus auditif que visuel, plus musical que pictural : *je peux distinguer différentes parties d'un tableau juxtaposé dans l'espace, alors que lorsque commence une symphonie, tout m'est donné en même temps, mais ce tout ne cesse de se transformer*, Laplantine & Nouss (2008 :70). Citant Gilles Deleuze, l'auteur renforce l'idée d'inachèvement de cette pensée : il est le devenir plus que l'avenir et appelle à être pensé en lui-même dans son inachèvement. *Transitoire, imparfait, inachevé, insatisfait, le métissage est toujours dans l'aventure d'une migration, dans les transformations d'une activité de tissage et de tressage qui ne peut s'arrêter*, (Laplantine & Nouss, 2008 :78).

Le problème qui se pose avec plus d'acuité est celui de la construction d'un système méthodologique qui permettrait d'accéder à ces pratiques métisses inscrites dans les espaces urbains et les temps multiples. L'enjeu pourrait être abordé sous plusieurs angles. Nous nous inscrivons dans cette perspective métisse décrite par Laplantine car elle ne cherche pas à abolir mais à problématiser, à complexifier, et à affiner l'analyse de catégories et des relations entre elles, qui ne seront plus seulement pensées dans l'espace, mais dans le temps. Pour y arriver, Laplantine nous propose de travailler sur les charnières, les intersections et surtout sur les transitions. Il suggère de chercher un processus qui serait comparable à la composition musicale dans la recherche scientifique. Il suggère de tendre vers l'équivalent dans le domaine du savoir de la saisie picturale et musicale qui n'est pas basée sur les oppositions, des contrastes et antinomies-pour laquelle l'épistémologie classique excelle - mais des dégradés et des nuances (Laplantine & Nouss, 2008 :77). Le métissage pourrait être lié à la notion d'*espaces-tiers* qui oppose la différence culturelle à la diversité et à la *traduction culturelle* (Bhabha 2007). La différence devrait être prise en compte avec les contextes historiques et sociaux. Elle se constitue d'une manière problématique et conflictuelle, de manière innovante. Bhabha, de son côté, tente de remplacer la notion d'identité culturelle par celle de traduction culturelle, de la transformation identitaire, un lieu de l'hybridation. Concevoir en quoi une forme de culture est liée à toutes les autres formes de cultures qui sont prises dans un processus d'hybridation : cette hybridité est le « tiers espace » qui permet l'émergence d'autres positions et échappe au sens commun.

Ces espaces où se négocie la relation aux autres et à soi et où les étrangers trouvent enfin un dosage entre la familiarité et l'étrangeté ne sont pas la fin du processus d'insertion. La traduction et la médiation se poursuivent et sont nécessaires dans les lieux publics qui ne deviendront pas forcément des lieux-tiers mais peuvent en cacher parfois au son sein. L'espace tiers et le processus de traduction sont souvent une phase transitoire, un lieu dans lequel l'acteur peut revenir, se ressourcer et partir plus facilement que du lieu d'*intra-réseau* qui l'attache avec d'autres chaînes et d'autres fonctionnements.

Les situations nouvelles apparaissent en permanence impliquant la reformulation et ne relèvent pas forcément de la conciliation ou de la trahison. Le tiers-espace se veut, selon Bhabha, un lieu situé à l'extérieur des polarités : *un troisième terme dans une équation qui doit demeurer irrésolue, se révèle un espace de création*. Laplantine (2008 :8) rappelle que ce concept contredit la bipolarité homogène/hétérogène, qu'il offre une troisième voie entre la fusion totalisante de l'homogénéité et la fragmentation différentialiste de l'hétérogène.

Toujours selon Laplantine, le concept de *métissage* suppose le vide et la répulsion et il n'est pas exclusivement fait de plein et d'attraction. Il montre progressivement que le métissage n'est pas la cohésion ni l'osmose mais la confrontation et le dialogue. Et comme les possibilités de ces processus sont infinies, il souligne que la seule règle du métissage est l'absence de règles et qu'aucune anticipation n'est possible. Il évite donc de dresser une typologie dans la compréhension de cette démarche, (Laplantine & Nouss, 2008 : 28)⁸⁷.

En s'appuyant sur ce qui précède, nous avons les premiers éléments pour définir ce que nous entendons par « objet-tiers » que nous souhaitons construire afin qu'ils nous servent de support pour notre cadre méthodologique. Ses contours seront définis plus tard plus en détail. A présent, nous pouvons dire qu'il s'agit d'un objet qui permettra aux informateurs de se distancier de la ville, facilitant l'entrée dans les apories, dépassant les frontières, permettant l'accès aux espaces tiers. L'utilisation de cet objet et l'action qui lui est attribuée peut évoquer en soi un espace tiers. Cet objet serait le moyen facilitateur d'identifier les pratiques au quotidien pas toujours visibles ou peut-être parfois trop banales pour être signalées et signifiées.

Notion d'emboîtement

Tarrius apporte à notre réflexion la notion d'emboîtements entre trajectoires singulières, destins collectifs, formes urbaines et temps multiples. Ces notions impliquent : les rapports entre la sédentarité et le nomadisme, la déstabilisation de la présence de l'étranger et le processus de réactivation identitaire par des jeux autour du pouvoir et du territoire. Tarrius parle de trois étages spatiaux et temporels constituant un parcours de migrant (lieux de voisinage, l'étendue de la zone d'accueil -la ville et les périphéries- et enfin l'itinéraire menant du lieu d'origine à celui de destination).

A ces trois niveaux, nous en rajouterons un quatrième qui serait la narration qui à son tour réorganise et renouvelle cette trajectoire par sa forme langagière. Cette construction qui se fait à

⁸⁷ idem. LAPLATINE, F., & NOUSS, A., (2008 :28). Quand il parle de l'identité des Latino-Américains, cet auteur dit : *Ce qui nous frappe chez les Latino-Américains, c'est, au contraire, leur capacité à être occidentaux et non occidentaux, intellectuels et sensuels, modernes et traditionnels, athées et religieux, chrétiens et païens, raisonnables et sentimentaux, critiques et lyriques et parfois, à l'image de Macounaïma, l'antihéros de l'ouvrage du même nom de Mario de Andrade (Macounaïma, 1928), honnêtes et menteurs. Cette aptitude (que l'on rencontre en particulier au Brésil) à relier ce qu'en bonne logique cartésienne s'exclut, mais plus encore le fait que ce mélange ne soit pas de la confusion et que l'on puisse vivre sans séparation schizophrénique une double, une triple, une quadruple identité est souvent déconcertant.* Il donne encore un autre exemple d'un entre-deux puisant dans l'œuvre littéraire de Proust. Il parle d'Albertine qui est petite bourgeoise qui circule entre différents milieux et met en scène une troisième culture dont les contours ne sont pas encore fixés, car elle est nouvelle et symbolisée par la culture marine et le nom de Balbek. Sa mobilité étrange pour l'époque changera la vision sociale de Proust qui ne s'inscrit pas dans la lutte de classes mais dans la lutte des classifications (Laplantine 1999 : 44).

l'aide de mise en mots (pour désigner les lieux de la ville) ou de mise en récit (pour raconter le *soi dans la ville*) est occultée dans la recherche sur l'urbain. Or, elle pourrait couronner le sens que l'acteur donne à sa vie en ville (Bertaux 2007). Ce quatrième étage nous oblige à tenir compte de la dimension sociolinguistique et de définir ses contours. Résumons ces quatre niveaux :

I : le premier est lié aux rythmes de quotidienneté (lieux et espaces dans la famille, dans le voisinage, le quartier, etc.),

II : le deuxième est beaucoup plus large et englobe le temps de l'histoire de vie (l'étendue entre plusieurs lieux de vie)

III : le troisième se réfère au temps de plusieurs générations construisant un savoir-être (impliquant la mémoire collective sur plusieurs lieux et plusieurs pratiques sociales et linguistiques).

IV : le quatrième représente la mise en récit de soi dans la ville, la relation à soi et aux autres, les échanges se faisant dans les lieux de la ville et en plusieurs langues.

3.5 Ville en strates : prise en compte de la polysémie de la ville

Selon les époques, la ville vit des transformations importantes. Selon Stébé et Marchal, l'urbanisme se codifie avec Platon et Aristote qui définissent le tracé en voies de damiers. Mais avec le Moyen-âge, la ville devient un carrefour et se développe plutôt en villes de petite taille protégée derrière ses remparts. La Renaissance va apporter de nouvelles évolutions, notamment avec celle de diffusion de l'art et l'accroissement important de la population urbaine. Depuis, la ville ne cesse de s'agrandir. Elle est prise dans un mouvement centrifuge. Nous participons actuellement (depuis une vingtaine d'années) à une nouvelle transformation de la ville caractérisée par les technologies nouvelles (Internet, réseaux sociaux, transports divers) qui font d'une ville un « global-village » qui est une nouvelle manière d'agir, de penser et d'habiter la ville.

Fijalkow (2002 :20) cite plusieurs auteurs qui l'ont considérée et approchée de différentes manières : Marx a plutôt une entrée économique⁸⁸, Halbwachs prend des conditions spatiales et temporelles comme un principe de sa régularité et de sa stabilité. Maronotti propose une morphologie sociale tenant compte des mobilités dépassant la seule appartenance résidentielle

⁸⁸ FIJALKOW, Y., (2002 :20) : « Le phénomène urbain est en opposition par rapport à la campagne. Dans l'idéologie allemande, Marx montre que l'opposition ville/campagne constitue une dynamique fondamentale de l'histoire et qu'elle est un reflet de la lutte des classes. Cette opposition ville/campagne reflète l'opposition travail matériel/travail spirituel. Sociologues (Halbwachs, Friedmann) et géographe (George) ont repris cette opposition. Or, cette dynamique n'a pas été prise en compte par l'Ecole de Chicago, la civilisation américaine ne repose pas sur la campagne, mais sur l'urbanisation première. La campagne y repose sur la conquête de la nature à l'état sauvage. Cette opposition ville/campagne est typiquement européenne ».

pour comprendre les mutations des espaces métropolitains. Certaines recherches permettent aux chercheurs de déceler les relations sociales importantes prenant appui sur les cartes sociales et observant la répartition sociale dans l'espace urbain des familles bourgeoises et la dispersion centrée sur le quartier pour les familles ouvrières. D'autres encore vont aborder la notion de clôture qui renvoie à une séparation entre dedans et dehors, entre la sphère privée et la vie collective. Grafmayer (1994) propose une définition de la ville en différenciant à la fois le territoire et la population, cadre matériel et l'unité de vie collective, configuration des objets physiques et les nœuds de relations entre sujets sociaux. Lefebvre (1968), de son côté, opère cette distinction entre la morphologie de l'habitat et les multiples manières d'habiter et de s'approprier un lieu.

L'étymologie du mot « ville » renvoie à *villa* en latin et qui signifie un établissement rural qui a souvent constitué le noyau des cités médiévales. L'étymologie de ce mot rappelle le lien fort que la ville a entretenu pendant longtemps avec la campagne, surtout en Europe. On l'a vu plus haut, la ville demeure indissociable de ce que les Romains appelaient « urbs » (territoire physique de la ville) et « civitas » (communauté de citoyens qui l'habitent). La ville est donc avant tout « les personnes qui l'habitent ». La ville édifiée se distingue de la ville habitée mais elle est en même temps reliée car le type de bâtiment peut nous donner un indice sur celui qui y habite.

Suivons Annick Germain (1998) qui nous ramène encore une fois aux travaux assez lointains de Simmel. Elle rappelle que Simmel était le pionnier de la réflexion sur la transformation sociale dans le contexte urbain, qui a, à travers la figure de l'Étranger, étudié les dynamiques qui fondent les liens sociaux. Sa théorie présente la ville comme la condition du citoyen, impliquant une mobilisation de ses attitudes. Ce dernier fait le lien entre la dépersonnalisation et le processus de désocialisation et le relâchement des liens avec le groupe d'origine, tel la famille et la communauté. Pour lui, l'urbanisation oblige l'individu à s'inscrire dans un nouveau groupe d'appartenance qu'il appelle « secondaire ». Les précurseurs de la sociologie urbaine, les chercheurs de l'école de Chicago et, par la suite Sassen, ont démontré que les positions spatiales peuvent traduire les positions sociales (Fijalkow 2002 :62). Les notions d'économie politique urbaine vont permettre à Weber d'établir sa typologie des villes (Fijalkow 2002). Weber énumère cinq facteurs de la cohésion sociale :

1. Économie - Tout marché d'une ville ne suffit pas à faire une ville. Certaines villes reposent sur des revenus patrimoniaux et politiques (rentes/pensions) et d'autres sur les revenus des fabriques.
2. Sécurité- Un milieu économique favorable ne serait rien sans la sécurité offerte par la ville.

3. Liberté- « L'aire de la ville rend libre ». Weber explique le développement de la liberté depuis l'époque féodale passant par les lois bourgeoises et en faisant la comparaison avec le rural (les terres seigneuriales rurales n'ont pas pu être vendues librement).

4. Fraternisation- Développement du droit à la cité et du devoir de la défendre.

5. Conflit de légitimité- Le point le plus intéressant est la tension entre les individus pour gérer l'ensemble des villes et en tirer des bénéfices collectifs : sécurité, emploi.

Deux autres chercheurs, Crozier et Friedberg (1977), développent un concept de « marge de liberté » et « de zone d'incertitude ». Selon ces deux auteurs, on ne peut pas comprendre la stratégie d'un acteur sans connaître ces deux éléments qui délimitent la portée de son action. Alors que le premier renvoie à la compétence reconnue par le droit conquis, par l'acteur, le second définit sa méconnaissance des stratégies et des compétences des autres acteurs. Chaque acteur tente d'augmenter *sa marge de liberté* et de diminuer sa *zone d'incertitude*. Dans les années 1990, les sociologues observent les pouvoirs et les services publics tout en s'interrogeant sur la capacité des acteurs locaux à gouverner et à produire de l'intérêt général.

La définition de la ville qui nous convient serait celle d'un espace polysémique qui fonctionne avec des logiques diverses de seuils, d'entrer-sortir, de circulations et de points de contacts très variés entre ses espaces intérieurs. Nous rajouterons que l'espace urbain ne peut jamais vivre seul. Son fonctionnement interne dépend en partie de son environnement auquel il est relié. L'acteur étranger peut être considéré comme l'un de multiples filons de ce lien avec l'extérieur.

L'intérêt de la recherche en matière de migration est souvent porté sur les structures d'organisation collective, institutionnelle, gouvernementale et politique (Piguet 2004), parfois associative (Marengo & Racine 2005). Qu'il s'agisse d'une approche historique, une approche socio-géographique, anthropologique ou sociolinguistique, la ville est scrutée comme un système où les relations de l'acteur à la ville sont étudiées en regard de son rapport à l'espace, à sa place au centre ou à la périphérie, aux interactions et aux discours tenus sur ses espaces. L'étude de la ville est rarement statique. Il y a toujours une mise en relation entre ses espaces puisqu'ils sont très mouvants et en circulation.

La construction des relations des acteurs avec leur ville ou avec les autres acteurs se fait difficilement sans une analyse du regard et du discours que l'acteur développe sur ces espaces. La ville est avant tout fonctionnelle : on y habite, on y travaille, c'est un lieu culturel et de loisir, un lieu de production et d'industrie, et un lieu où la mobilité est essentielle, donc équipée de différents moyens de transports et lieux liés à ces déplacements (gares, métros, aéroports, etc.).

Mais les interactions qui s'y déroulent et les images qui se construisent sur son système, ses structures et ses logiques sont des objets qui révèlent sa complexité et l'irrégularité dans l'évolution de certaines de ses parties. Les auteurs abordent cette interdépendance en différents termes. Mondada s'est prononcé (2000 : 30) sur le manque d'une analyse sociolinguistique dans les études urbaines. Les analyses menées s'inspirent, jusqu'à une certaine période, plutôt de la sémiotique et de la sémiologie. Cette chercheuse oriente ses travaux sur le rôle du discours dans la configuration et l'organisation de la ville : sur la métaphore de la ville comme texte, la ville comme espace de signes. En résumé, elle se concentre sur la discursivité de la ville, sur les discours qui circulent et construisent une ville ainsi que sur la multiplicité des voix discursives contextualisées. En prenant une direction plutôt ethnographique, nous centrant sur le récit de l'acteur et son appropriation spatio-sociolangagière, nous nous éloignerons de cette approche. La lecture de la ville que nous envisageons de proposer ici est reliée aux pratiques urbaines, spatiales, sociales et langagières et aux temporalités multiples.

3.5.1 Ville morphologique et ses scènes

Certains lieux de la ville sont visibilisés pour accentuer son histoire, sa mémoire, son patrimoine ou encore son pouvoir institutionnel ou son rôle politique ou social. La ville se donne à voir, elle se donne en spectacle par la valorisation de certains lieux publics comme les hôtels de ville, les marchés, les théâtres ou d'autres édifices des services publics comme les hôpitaux, certaines écoles de prestige, certains lieux culturels. D'autres encore restent cachés à l'ombre de la rue (Lamizet 2002 :179).⁸⁹

Rappelons l'approche de Sennett qui parle de villes-dortoirs (Augé 1992) ou de villes réparties en espaces - consommateurs ou espaces - touristiques, de nouvelles modes d'organisation de la ville qui diminuent la possibilité de rencontrer « l'autre ». Pour Goffman, la ville contribue à multiplier les « scènes » et à articuler les « coulisses ». Et n'oublions pas la place d'Internet qui se situe entre la sphère de l'espace public et la ville virtuelle influençant indirectement la ville physique et ses lieux de rencontres, les effets de mode. Fijalkow nous rend attentif à la privatisation des services publics et à la transformation d'un usager en client. (Fijalkow 2002: 84).

⁸⁹Lamizet donne un bel exemple des traces de ces lieux d'ombre comme les traboules lyonnaises qui sont des passages construits d'un immeuble à un autre immeuble sans passer par la rue.

3.5.2 *Ville sociale et ville suggérée*

Le fonctionnement de la ville n'est pas toujours facile à saisir même si elle possède certaines logiques qui sont transférables d'une ville à l'autre (logiques des transports, d'emplacement des machines, etc.). Donc, un certain savoir est nécessaire pour se mouvoir dans ses quartiers et pour pouvoir lire ses logiques. Les autorités sont conscientes qu'il est important de distribuer les informations et encouragent les étrangers à accueillir ces connaissances sur la ville d'où la volonté de traduire les informations sur les institutions et leur fonctionnement. Mais ce que les autorités pourront difficilement maîtriser ce sont les représentations que l'acteur étranger (ou l'acteur urbain tout court) fera de certains objets de la ville et de leur usage. La ville présentée sous sa forme fonctionnelle se transforme, une fois dite, décrite, signifiée ou traversée par l'acteur. Tout habitant en fait un objet pour soi, le raconte, le communique et en construit un objet d'interprétation. Le discours politique fait de même. Ses représentants interprètent également leur propre ville et construisent une image à laquelle les habitants sont censés s'identifier, utiliser et y vivre. Pour construire ce discours, les politiques recourent aussi à un imaginaire collectif commun pour « mettre en scène » et pour séduire, à chaque élection, le plus de voix possibles. La figure de l'étranger est l'un des éléments de cette construction du patrimoine imaginaire. Elle est utilisée par certains comme une image bénéfique pour l'économie et par les autres comme un danger potentiel pour la sécurité. Les priorités retenues pour l'un ou l'autre aménagement donnent une certaine identité à un quartier et parfois à la ville entière (exemple du festival de la Cité ou d'autres festivals de musique, des artistes de rues etc.).

Enfin, la ville est suggérée par les médias et l'information. Certains journaux sont distribués gratuitement dans les boîtes aux lettres, dans le métro. Mis à part des informations, des faits divers, les actualités culturelles et politiques, les médias ont aussi leurs propres discours construits sur la symbolique pouvant être partagée dans un imaginaire collectif et commun. Les médias sont présents physiquement dans les espaces urbains, les journaux, la télévision accessible dans les lieux publics (bistrot, gares, aéroports), les écrans avec la publicité sur les grandes places et les parcs). Ces espaces médiatisés ne sont pas toujours accessibles à l'étranger car l'information est diffusée dans une seule langue. Mais les médias restent importants pour cet acteur aussi. Il y accède dans les espaces parallèles où les informations sont diffusées dans leurs propres langues (bistros, clubs, internet, etc.). En dernier lieu, la ville peut être suggérée par la mise en mots et par les inscriptions et les enseignes qui, à leur tour, peuvent aussi prendre une assise symbolique en matérialisant un territoire.

3.5.3 Ville symbolique : imaginée, imaginaire, en images

A côté des scènes urbaines réelles, un imaginaire est constamment présent et s'observe dans l'expérience de chaque acteur et dans son interprétation de ces scènes. Cette dimension symbolique donnée par l'acteur permet de préciser la notion du lieu et la notion de la ville imaginaire. C'est le travail de mémoire qui permet cette symbolisation et, dans certains cas, le plus souvent littéraires, mais aussi dans les arts visuels comme la photographie et le cinéma, la ville devient un objet imaginé, relaté, peint, joué ou dansé sous l'impulsion de l'imaginaire des artistes. Comme la ville représente une forme esthétique de sublimation des lieux de la ville, le processus consistant à se raconter à travers les lieux, de la ville à travers *un récit de soi*, passe par ce même chemin de création et de recours à l'imaginaire.

Par la médiation des images sur la ville et par les descriptions de ces images, le lieu pourrait accueillir un double statut : il reste à la fois le lieu réel lié à l'expérience de l'acteur et il est également la représentation des pratiques symboliques retravaillées et relues à l'aide de la mémoire et de l'imaginaire. Ce « lieu », représenté par une image, est double aussi car il peut être considéré à la fois comme une écriture et comme une lecture. C'est cette propriété imaginaire et imaginée de la ville que nous retiendrons pour continuer à « rassembler les pièces » pour un appareillage méthodologique en vue de rendre compte de ce travail de symbolisation. La quête de sens donné aux lieux par les acteurs nous intéresse pour entrer aussi dans la « ville en strates » à côté de la ville morphologique et sociale. Avant d'être des lieux significatifs pour l'acteur, la ville représente des lieux réels et des lieux fictifs. Sans ces lieux fictifs, il nous semble difficile d'entrer dans la lecture de la ville. Difficile de concevoir un lieu sans cette dimension imaginaire qui exprime la projection de l'acteur à partir de son propre monde de référence. On appellera ces lieux *significtifs*⁹⁰ puisqu'ils sont chargés de sens et de médiations symboliques, des traces d'appartenances ou des inscriptions sociales dans ce lieu. Ils peuvent se trouver aussi bien du côté cour que du côté jardin de la ville, ce qui invite à penser à des outils d'observation et de recueil de façon à ce qu'ils arrivent à rendre compte de ces deux distinctions propres à la ville et à ses lieux. Cette approche nous convient aussi pour sortir de l'idée que les lieux appartiennent à une géographie et à une ville purement physique. Les lieux prennent corps en s'inscrivant dans une géographie mais aussi dans la ville symbolique construite par la signification et la fiction donnant à l'acteur des points de repère dans la lecture, dans l'orientation et dans son inscription dans la spatialité urbaine.

⁹⁰ Le mot est construit un peu par hasard et grâce à une faute d'orthographe qui a été repérée par Thierry Bulot qui m'a rendu attentive à la possibilité de l'exploiter puisque les deux parties se sont trouvées en un seul mot : signification et fiction. Je le remercie pour cette suggestion.

Poids symbolique de la ville

Sassen (1994) craint que, par la mondialisation, les lieux soient vidés de cette signification symbolique et de l'ancrage des individus dans un lieu. Sans impliquer les citoyens dans l'exercice de participation à la distribution et au partage des capitaux symboliques, nous risquons, selon le même auteur, d'aboutir à des « non-lieux » (Augé 1992). Cette écriture et cette lecture de la ville centrées sur le sens et sur l'imaginaire pourraient permettre aux étrangers mais aussi aux acteurs/locuteurs collectifs de comprendre la ville sous ses différentes formes par rapport à celles auxquelles on est habitués et qui peuvent être résumées et restreintes à ses structures fonctionnelles. La ville n'est pas simplement traversée comme un espace vide. Elle donne du sens et explicite le lien social qui se construit entre les résidents et les espaces urbains. L'élargissement des droits civils, politiques et sociaux pourrait se faire sur les droits aux « images sur la ville ». C'est la voie que nous allons tenter, donnant la possibilité aux informateurs de la matérialiser par les images et de verbaliser celles-ci par les récits.

Les chercheurs s'accordent à penser qu'un lieu peut signifier aussi bien un emplacement géographique repérable, mais qu'il est aussi un espace habité et vécu qui possède des identités. Donc, les connotations symboliques peuvent être difficilement occultées. La ville n'échappe pas au monde de représentations, car il existe des lieux du pouvoir, des lieux de liberté et de loisir, de plaisir et aussi de hauts lieux culturels ou politiques. L'étude de l'organisation des systèmes spatiaux est étroitement liée à l'étude des représentations des pratiques spatiales. On l'a déjà mentionné, les géographes distinguent l'espace social, ensemble de lieux fréquentés par le groupe et l'individu, de l'espace vécu, valorisant des lieux affectifs, ceux de la « topophilie » (Yi-Tuan, *Topophilia*, 1974). Nous y reviendrons.

Donc, la ville est, d'une part, cristallisée dans des institutions et des bâtiments et, d'autre part, dans un ordre proche et vivant correspondant aux relations directes à l'immédiateté de la vie quotidienne. Ces dernières peuvent toujours déborder les cadres urbains constitués et leur donner une empreinte des mouvements dans la société comme l'institution peut de son côté influencer l'ordre proche. Donc, il est difficile de proposer une conception unique de la ville, d'autant plus qu'elle conserve son épaisseur symbolique et sa poétique. Elle s'appréhende du point de vue des habitants qui la vivent du dedans et qui, selon le sens donné, participent à son invention. Elle est l'objet de multiples images qu'il convient de saisir à partir d'enquêtes empiriques menées auprès des habitants, une proposition qui nous vient de Stébé et Marchal (2010 :12).

Espace perçu vs espace vécu et la polyphonie

C'est pourquoi, ce cadre théorique inclut des notions venant de la sociologie et de la géographie sociale se référant à l'espace vécu et à l'espace perçu (Di Méo 1996). L'étude de la ville plurielle va dépasser ici le niveau spatial, du fait qu'elle est en prise avec les paramètres multiples l'influençant et la définissant. Le texte et le discours, qu'ils soient écrits ou oraux, participent de plus en plus à son développement, à sa définition ce qui fait que cet aspect devient difficilement négligeable. L'un des outils décrit par Bakhtine, *la polyphonie*, situe la pluralité des voix habitant un espace social comme une caractéristique de toute énonciation (Mondada 2003). C'est le concept que nous reprendrons également lors de nos analyses.

Ville comme matrice discursive

Pour les sociolinguistes, la ville est considérée comme une matrice discursive. Bulot (2011) la définit *comme la spatialité urbaine qui a pour caractéristiques d'avoir une assise matérielle et d'être des productions discursives*. Selon lui, les locuteurs et les acteurs urbains mettent en mots un espace géographique face à la nécessité de produire une légitimité territoriale. Lors de cette mise en mots les acteurs font du marquage et décrivent les lieux comme s'il s'agissait d'espaces sociaux⁹¹. De Certeau (1993 : 206) dit sur les pratiques de l'espace et les représentations que s'en font leurs usagers : *ainsi les manières de pratiquer l'espace échappent à la planification urbanistique ; capable de créer une composition des lieux, de pleins et de creux, qui permettent ou qui interdisent des circulations, l'urbaniste est incapable d'articuler cette rationalité en béton sur les systèmes culturels, multiples et fluides, qui organisent l'habitation effective des espaces internes (appartements, escaliers, etc.) ou externes (rues, places, etc.) et qui les innervent d'itinéraires innombrables. (...) Il en va de même pour les manières de vivre le temps, de lire des textes ou de voir les images. Ce qu'une pratique fait des signes préfabriqués, ce que ceux-ci deviennent pour les utilisateurs ou les récepteurs, voilà un point essentiel qui, pourtant, demeure en grande partie une inconnue*. Le réel « produit » et la matière pour travailler avec, sont donc les discours et les représentations/images des acteurs. La complexité de ce travail demeure dans l'analyse d'une matière qui est devenu hétérogène alors qu'elle part du même objet physique et sociale : la ville. Il y a la signification comme résultat de la lecture de la ville mais les procédures

⁹¹ Bulot différencie trois types d'espaces : *espace citadin* (espace produit par le discours qui permet un *partage des catégories chorotaxiques communes*) ; *espace urbain* (espace qui renvoie à l'appartenance sociale du locuteur) ; *espace urbanisé* (espace fondé par la confusion de deux premiers espaces, la confusion des distances géographiques et sociales). Les trois types d'espace sont caractérisés par des dénominations perçues comme objectivées ou qui renvoient à une appartenance vécue ou non-vécue par des pratiques.

interprétatives sont aussi intéressantes pour nous que le produit « final ». L'écart entre la perception de la ville, l'action menée et le discours porté sur ces deux éléments est aussi un indice que nous souhaitons saisir.

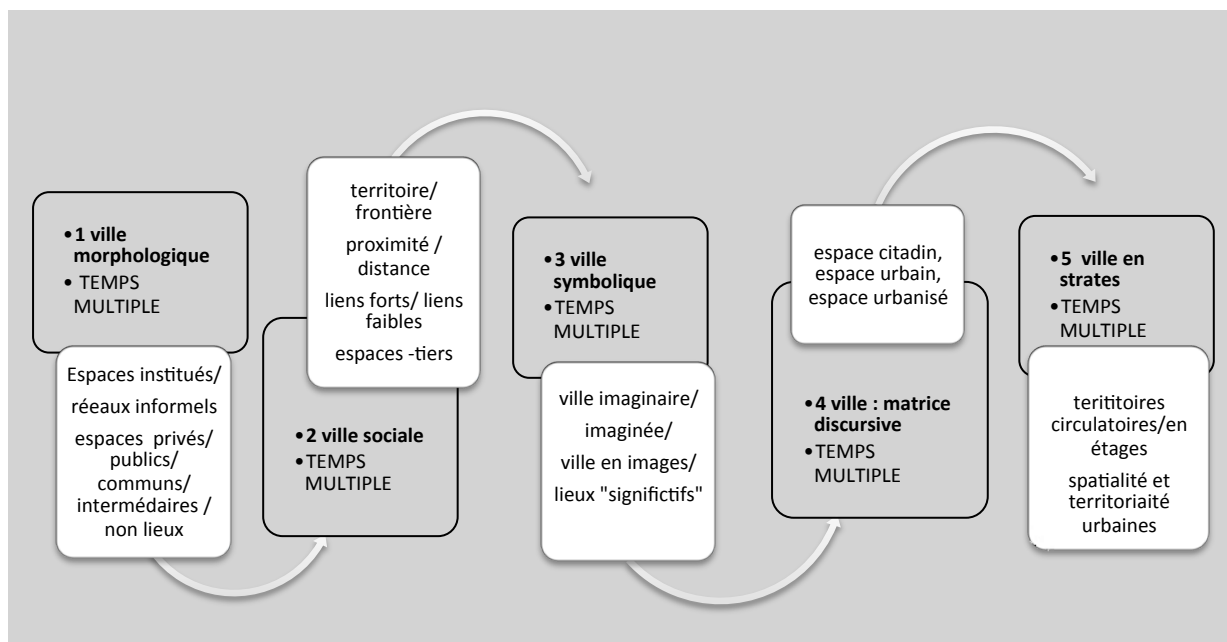


Figure : ville en strates

Les dynamiques entre ces niveaux sont à explorer dans notre partie empirique. Soulignons que :

- dans les villes 1 et 2, nous pouvons retrouver la figure de l'acteur étranger dans une tension entre le proche et le lointain, l'acteur en mobilité ainsi que l'acteur citadin et citoyen
- dans les villes 3, 4 et 5, nous identifions la figure de l'acteur étranger présenté par l'imaginaire et l'acteur urbain et pluriel dans des espaces *urbains, citadins et urbanisés*.

Ce que nous pouvons constater aussi est que l'acteur entre dans un processus de distanciation de la ville morphologique et de la ville sociale. Quant à la ville symbolique et imaginaire, elle se trouve dans un processus de symbolisation et dans un travail plus subjectif de représentations. Dans une perspective dialogique, entre l'individu et la ville, les espaces de différents types sont mis en articulation par différentes interactions et interdépendances. C'est la *ville matrice discursive* et plus précisément la *ville mise en récit* qui nous servira de lien et d'objet-tiers pour nommer ces interdépendances.

4 CHAPITRE IV DYNAMIQUES SOCIOLANGAGIÈRES

L'espace commence ainsi, avec seulement des mots, des signes tracés sur la page blanche. Décrire l'espace : le nommer, le tracer, comme ces faiseurs de portulans qui saturaient les côtes de noms de ports, de noms de caps, de noms de criques jusqu'à ce que la terre finisse par ne plus être séparée de la mer que par un ruban continu de texte. L'aleph, ce lieu borgésien où le monde entier est simultanément visible, est-il autre chose qu'un alphabet ? (Perec 2000 :26)

Pour amorcer l'aspect langagier, partons des trois axes définis par Bulot (2007 :18) pour situer la sociolinguistique de l'urbanisation et ses objets afin de préciser nos choix.

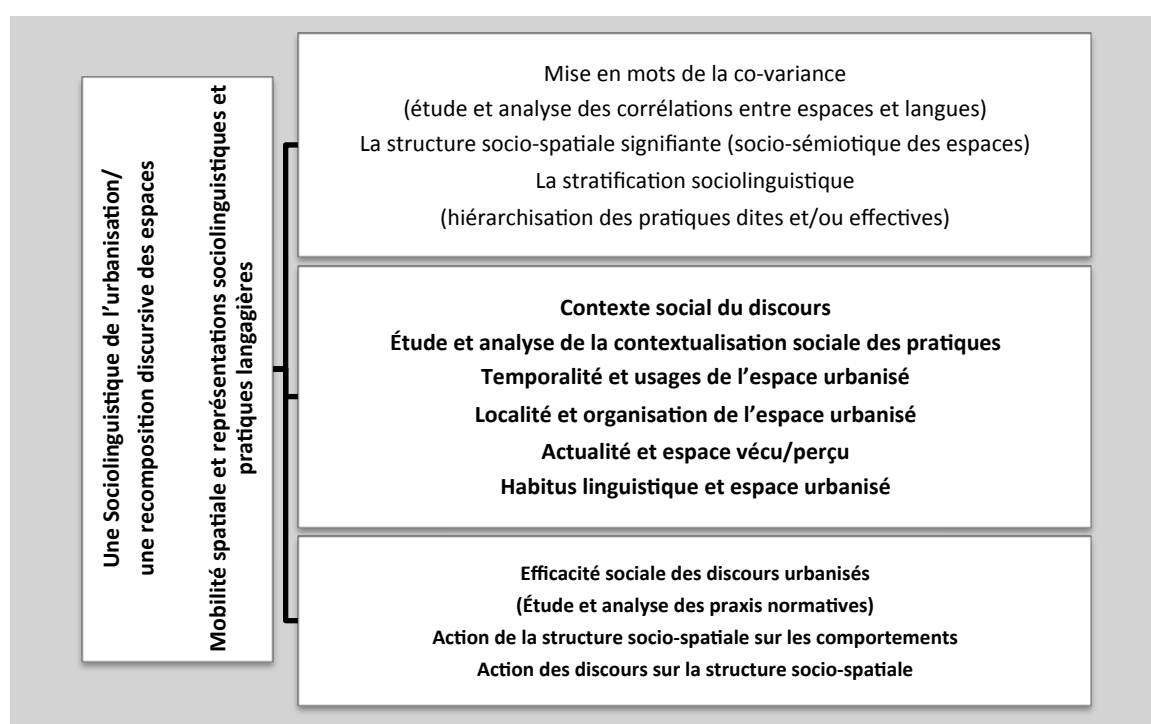


Schéma : sociolinguistique de l'urbanisation, Bulot (2007)

Les axes sur lesquels nous nous penchons sont ceux exposés dans les deux dernières colonnes, celle du milieu impliquant l'étude de la contextualisation sociale des pratiques, temporalité et usage de l'espace urbanisé. Les éléments de la troisième colonne qui abordent l'étude et l'analyse des praxis normatives, les actions sur la structure socio-spatiale et l'action de cette dernière sur les comportements, seront abordés dans un deuxième temps quand on parlera de l'aspect collectif du phénomène urbain. Ce qui restera au centre de notre intérêt, ce sont les actualités et espace vécu/perçu, habitus linguistique et espace urbanisé.

Nous verrons plus tard que certains axes prendront plus d'importance que d'autres en raison des objectifs et des questions posées dans notre recherche. Étant donné que nous nous intéressons

principalement à la compréhension du sens que les acteurs donnent à leur parcours de ville en corrélation avec leurs pratiques langagières, les deux axes liés aux espaces vécus/perçus articulés avec celui de la temporalité seront au centre des analyses. En revanche, la sémiotique des espaces ou la hiérarchisation des pratiques occupera une place moindre et restera à la périphérie de notre analyse. L'approche sémiologique ne répond pas, selon Roncayolo (1990), à toute la question d'analyse, car elle ne dit pas comment les symboles sont créés, par qui et pour qui.

4.1 Passer par les lieux de la ville avant de faire de la langue un lieu d'intégration

Nous avons tenté, dans la première partie du cadre théorique, de préciser des concepts liés à l'appropriation spatiale de la ville en étudiant les corrélations entre l'espace social et les processus d'appropriation. Dans la partie qui suit, nous poursuivons les réflexions sur l'urbanisation linguistique (transformation du tissu social et de la langue comme moyen d'identification et de catégorisation) qui s'étend à l'urbanisation sociolinguistique (Bulot & Tsekos 1999). L'analyse de l'urbanisation linguistique est difficilement envisageable sans tenir compte de l'organisation socio-spatiale de ses structures (Di Méo 1990). Elles sous-tendent les objets géographiques délimités par les représentations individuelles et collectives. Donc, nos réflexions se poursuivront en insérant le facteur identitaire et langagier en soulignant leurs liens avec le facteur spatial.

Partant du postulat que l'espace urbain se construit par la relation de ses habitants à la langue et aux discours sur la ville, nous introduisons ici un nouveau chapitre qui a pour but de théoriser la mise en mots de ces espaces urbains en nous concentrant surtout sur certains espaces et lieux identifiés comme enjeux d'intégration des étrangers. Dans la première partie du cadre théorique, nous nous sommes concentrée sur le processus d'appropriation spatiale, ce qui a donné lieu aux définitions de bases notionnelles relatives aux lieux/espaces/ville. Nous avons également théorisé les rapports des acteurs à ces lieux en termes de proximité/distance, dépassant le terme d'espaces d'*entre-deux* et introduisant les notions à caractère plutôt temporel comme métissage et *espaces-tiers*. La ville contenant plusieurs types d'espaces n'est donc pas présentée comme une donnée mais comme un produit social étroitement lié à d'autres aspects (symbolique, temporel), ce qui nous a permis d'enrichir la définition de *l'appropriation spatiale* à travers la ville en strates, imaginée, symbolisée et mise en mots.

Dans la partie qui suit, nous développerons plus en détail comment les acteurs produisent en discours les espaces urbanisés. Cette production sera composée de la définition de « l'appropriation spatiale » et de l'appropriation « langagière » pour aboutir enfin à une définition complétée d'appropriation « spatio-sociolangagière ».

Pourquoi l'appropriation langagière et non pas linguistique ? Pourquoi spatio-sociolangagière ? L'appropriation linguistique renvoie plutôt aux langues, au choix de variations et à la manière dont les langues sont dites et prononcées. L'attribut linguistique renvoie également aux politiques linguistiques et à leur aménagement par rapport au statut des langues. Quant aux attributs langagiers, ils se réfèrent à la manière dont les acteurs mettent en mots l'appropriation sociale d'un lieu, la hiérarchisation des lieux qui sont attribués selon les pratiques langagières de ces lieux.

Spatio-sociolangagière car la dimension spatiale semble parfois être négligée dans les approches linguistiques quoique, pour la sociolinguistique urbaine, elle soit devenue un élément constitutif des analyses. Dans le chapitre « Apports de la recherche », nous avons passé en revue l'étude d'autres objets, comme minoration sociale ou ségrégation urbaine (Bulot 2001), qui dépassent la description des pratiques s'inscrivant dans une démarche compréhensive.

Deux axes centraux seront évoqués en lien avec notre problématique : un premier relatif à la dimension collective et aux lieux destinés à ap-prendre la nouvelle langue et un second aux lieux destinés à transmettre des langues déjà présentes dans le répertoire langagier des acteurs étrangers. Deux objets que nous rapprocherons d'une autre discipline : la didactique des langues étrangères et secondes. Pourquoi le choix de ces deux types de lieux ? D'une part, il nous permet d'introduire d'autres concepts en relation avec l'appropriation spatio-langagière (répertoire langagier, mémoire linguistique, biographie langagière, etc.) ; D'autre part, il existe une certaine attente et une pression collective sur ces lieux par rapport au cadre légal posé, exigeant d'intégrer les étrangers par la langue. Nous avons préféré parler de ces deux axes plutôt que d'aborder d'autres enjeux liés à l'intégration puisqu'une focalisation de la part des décideurs est à observer dans le paysage politique et urbain. Les premiers titres liés aux notions de *spatialité* et de *territorialité* introduisent les conceptions qui permettent, à l'aide des mises en mots, de préciser l'impact des dimensions langagières dans la fabrication des espaces.

Le chapitre qui suivra cette partie abordera également l'aspect collectif envisageant deux types d'espaces très précis, ceux pour ap-prendre et ceux pour trans-mettre des langues. Ils seront analysés du point de vue de la sociolinguistique urbaine de façon à questionner et à renouveler la problématique liée à ce domaine relevant plutôt de la didactique des langues étrangères et secondes, raison pour laquelle nous proposons une réflexion *à la croisée de ces deux disciplines*. Enfin, le chapitre sur les identités et le sentiment d'appartenance proposera des analyses aboutissant à un processus d'identification de ceux qui font la ville et de ceux qui y habitent à un moment donné de leur parcours de vie.

Comme nous l'avons fait dans la première partie, le facteur temps apparaîtra ici aussi, car indissociable de la dimension langagière et de la notion de mémoire linguistique. Cet aller-retour entre l'individuel et le collectif aboutiront à la rencontre et aux connexions entre deux disciplines : la sociolinguistique urbaine et la didactique des langues étrangères et secondes enrichissant certains concepts tels que le répertoire langagier plurilingue et pluriculturel.

Tout cela montre que la lecture de la ville en tant que matrice discursive sous-tend d'autres concepts que nous verrons dans ce chapitre et qui devraient être pris en compte dans l'intégration des étrangers et dans le processus d'appropriation de leur environnement, ici la ville. Nous développerons ces notions afin d'exposer davantage les enjeux de l'urbain lors du processus d'intégration, face aux risques d'exclusion et de ségrégation liés à ses langues et à leur lecture. La prise en compte de certains concepts façonnant la lecture et l'appropriation de la ville est indissociable de l'enseignement/apprentissage de la langue locale et, indirectement, de l'intégration et des discours portés sur cette dernière.

C'est dans un deuxième temps, plus précisément dans la partie empirique de cette recherche, que nous envisageons de prendre en compte les attitudes tangibles des acteurs pour voir si, chez eux, existent d'autres lieux et d'autres rapports à la ville en lien avec leur intégration. Donc, ce deuxième axe se référant à la dimension individuelle aborde les lieux représentés par l'acteur et fabriqués par ce dernier sur son propre parcours. En d'autres termes, nous nous intéressons aux possibilités données aux acteurs de matérialiser les « images » de soi dans la ville, ainsi que leur parcours de migration qui serait « condensé » par un parcours dans la ville. Même s'il ne s'agit pas de négliger d'autres facteurs, la perspective de l'acteur nous semble intéressante dans le sens de pouvoir théoriser le processus de différentes formes de ses relations et de ses rapports à la ville. Le récit et la parole renvoient à l'oralité et aux formes plus proches du quotidien. Qu'entendons-nous par « mise en récit » ? Comment la distinguer de la notion de « mise en mots » ? Nous y reviendrons en tentant d'en donner une définition dans notre cadre méthodologique.

4.1.1 De l'espace à la spatialité discursive : impact du discours

La sociolinguistique urbaine se revendique d'une sociolinguistique de la spatialité dans laquelle le discours sur l'espace est corrélé au discours sur les langues. Elle pose des bases sur la manière dont les pratiques langagières contribuent à produire un espace identitaire complexe en rapport avec les structures socio-spatiales. Bulot (2006) propose la notion de spatialité urbaine et décline l'approche sociolinguistique de l'espace (comme processus discursif) en six axes : *espace et lieux publics, espaces et lieux communs, espaces et lieux politiques, espaces et lieux professionnels,*

espaces et lieux linguistiques, espaces et lieux identitaires. Nous avons exposé dans les chapitres précédents ces notions s'attachant aux dimensions spatiales puisque toute action prend place dans les lieux et s'inscrit dans un environnement. Ces notions sont nécessaires pour pouvoir théoriser les actions liées au langage, car parler est aussi une action. Il s'agit donc de dégager les articulations entre espace, langage et action. Les actions telles qu'enseignement/apprentissage ou transmission des langues sont posées par le discours politique comme enjeux principaux d'intégration, ce qui sera pris ici comme exemple pour problématiser et théoriser leurs impacts.

L'organisation spatiale est configurée par les « inter-actions » qui se déroulent dans un espace donné. Ce qui nous intéresse n'est pas la spatialité des interactions, ce qui a déjà été largement étudié par les didacticiens ou les ethnométhodologues, mais plutôt la spatialité urbaine définie par les sociolinguistes. Pourquoi s'intéresser à la question de la spatialité urbaine en lien avec des lieux d'apprentissage ? Ces derniers, surtout quand ils touchent à la problématique de la migration, sont reliés trop souvent au champ éducatif et didactique (qu'il s'agisse d'apprentissage/d'enseignement auprès des enfants ou des adultes). Or, si l'on considère les axes proposés plus haut par Bulot (2006), un cours de langue est un lieu qui peut être désigné à la fois comme linguistique, social, professionnel, identitaire et même politique. Rappelons ici les propos de Calvet quand il dit que les théories en sociolinguistique ont évolué mais qu'une constante reste : *c'est d'expliquer la langue par la société et puis la société par la langue pour enfin intervenir sur la société à la lumière de nos analyses linguistiques.* Donc, les deux pratiques ayant un fort enjeu social seront analysées à l'aide des outils de la sociolinguistique urbaine. La dimension langagière ne subsiste donc jamais de manière indépendante et détachée des facteurs sociaux. Le langage est au carrefour d'une multiplicité de positionnements des acteurs. Il est constitué par les données sociales, politiques, historiques, anthropologiques, idéologiques, spatiales, d'où la tentative ici de questionner ces lieux d'apprentissage et de transmission de la langue comme lieux prenant actuellement une fonction sociale et politique dans la ville. En ce sens, ceci confirme que l'appropriation de l'espace urbain est difficile à détacher des actions collectives.

Ce bref rappel de quelques éléments est nécessaire pour souligner que l'appropriation spatio-langagière et sociale de la ville sous-tend un processus complexe et implique l'introduction des concepts de la spatialité. Notons leur intérêt en relevant leurs caractéristiques (Bulot 2006) :

- la spatialité urbaine représentant un ancrage structurant l'action
- la spatialité urbaine est représentative tenant compte de la subjectivité de chacun et de son rapport à l'espace

- la spatialité urbaine prend en compte le processus d'appropriation : un espace ne sera pas investi de la même manière selon le degré de cette appropriation.

4.1.2 *Du territoire à la territorialité : impact des représentations*

Nous avons vu dans la première partie de ce cadre que les notions de territoire et de territorialité s'attachent d'abord aux facteurs spatiaux, sociaux et de représentations avant de s'associer à une approche linguistique. C'est Bulot qui va emprunter ces notions à la géographie sociale soulignant la dimension et la valeur identitaire et le rapport aux représentations. Il cite Barel (1984) qui pose une définition du territoire se référant au lieu d'action de l'acteur où ce dernier éprouve ou légitime ce lieu et donne sens à son existence comportant des limites contradictoires. En prenant en compte ces contradictions et les tensions situées également sur le plan linguistique dans les liens réels ou imaginés entre différents groupes urbains, Bulot définit la mise en mots de l'espace urbanisé comme une double détermination conceptuelle : celle du *territoire* en tant qu'aire de proxémie liée aux parcours, aux lieux de vie et de sociabilité et celle de *territorialité* considérée comme la représentation de ce même territoire. Pour ce même auteur, l'acteur peut être dépassé par le processus discursif qui lui demande de se situer par rapport aux énoncés des uns et des autres et d'appréhender le jeu interactionnel qui catégorise et hiérarchise l'espace urbain. C'est pourquoi l'auteur interroge le terrain urbain en cherchant à savoir s'il y a juxtaposition, coïncidence entre deux univers représentationnels : entre un lieu tel qu'il est dit et parlé et les représentations sur les variations sociolinguistiques.

Ces objets de la sociolinguistique urbaine qui sous-tendent non seulement la/les langues mais aussi les attitudes et les discours nous serviront de base pour cette partie du cadre puisqu'ils se réfèrent aux processus identitaires et représentationnels participant à la mise en mots de la ville organisée spatialement et socialement et lui accordant un statut symbolique. Le centre d'intérêt de cette partie porte sur ce que Bulot (2010) appelle la ville comme matrice discursive qui comprend l'inscription des discours dans les liens réciproques tout en impliquant les représentations (dominantes ou pas) de l'espace. La ville est considérée, toujours selon le même auteur, de la manière suivante : *la ville est une entité pour le moins discursive combinant la dimension perçue comme immuable du structurel, du linguistique, du spatial objectivé et de la dimension proprement dynamique des relations sociales de tous ordres, du langagier, de l'usage et des perceptions situées de la spatialité urbaine* (Bulot 2010 :5). En définissant des axes potentiels d'intervention sur la matrice discursive que constitue la ville, il ajoute : (...) *la ville est certes un espace social, mais plus encore un espace énonciatif (Baggioni 1994) qui donne sens et valeur à*

l'ensemble des pratiques ; elle est cet espace praxique où, bien que les discours ne soient pas la réalité, parce qu'ils constituent le seul accès au réel, ils finissent par devenir le réel. (Bulot 2010 : 8).

Selon les pratiques de l'espace et le parcours de l'acteur, l'usage de la/des langues peut se faire de manière très différente et très déséquilibrée ; donc l'accès à certaines réalités n'est pas appréhendé de la même façon. Il peut en faire un usage qui lui permet de « survivre » avec un répertoire suffisant et composé parfois de références linguistiques métissées de plusieurs langues, sans que ce dernier freine la pratique du lieu ou la construction des liens avec les autres qui se trouvent dans ce même lieu. Parfois, l'usage d'une langue répond aux premiers besoins des locuteurs, dans leur travail, dans les déplacements en ville, dans la communication fonctionnelle. Ce niveau d'appropriation langagière peut satisfaire le locuteur. Trouver les motivations pour passer à un usage qui va au-delà de ce seuil de survie n'est pas toujours nécessaire à mobiliser. L'évolution du répertoire langagier va souvent de pair avec l'évolution des réalités, des pratiques et des actions se situant sur les plans professionnel, culturel et social. Le parcours de l'acteur est exposé à des épreuves « pluri-discursives », ce qui rend le processus très complexe et mérite d'être développé ici.

Revenons aux travaux de Bulot qui associe à la sphère de l'action, de l'habitus, du lieu et de la langue (définis par Calvet comme les éléments constitutifs d'une communauté sociale) le concept de mise en mots de l'urbanisation. La notion de territorialité (Tizon 1996 :15) est considérée en tant que produit de la (re)construction permanente de ce qui environne l'acteur social, matériellement et dans ses représentations. Appliquer cette théorie à la problématique d'intégration par la langue, c'est se pencher d'abord sur l'étude des territorialités perçues et appropriées par les étrangers pour voir dans quelle mesure ils sont marqués par des représentations et liés à des sphères de vie qu'elles soient de l'ordre professionnel, privé ou autres. On a vu dans la première partie qu'un lieu peut être considéré comme public mais selon la manière dont il est occupé, il peut devenir un lieu privé.

Les enjeux peuvent se situer sur le plan des interactions entre les acteurs ou certains groupes parlant le français ou d'autres langues. Mais l'enjeu se situe également par rapport aux discours de ces groupes ou de ces acteurs/locuteurs individuels portant sur l'autre et sur des lieux de la ville et les langues qui y sont parlées. La connaissance des territoires représentationnels des uns et des autres pourrait, à notre sens, être un indice beaucoup plus grand du degré d'appropriation et d'intégration que le niveau de maîtrise de la langue en tant que code et système qui doit atteindre

un certain degré⁹². L'autre axe qui concerne les lieux et les espaces identitaires retient également notre intérêt et il sera abordé plus loin car il se réfère aux stratégies des acteurs et à leur action de territorialisation de l'espace. Il rend compte des discours identitaires et de l'opérationnalité des pratiques sociales, ce qui constitue le cœur de notre partie empirique. Pour conclure cette théorisation, nous soulignons qu'il est important de mener une réflexion parallèle et conjointe sur l'enseignement/apprentissage de la langue avec celle sur les discours qui désigne la réalité urbaine, et pointe ces lieux comme lieux d'intégration alors qu'ils peuvent devenir des lieux d'exclusion, de ségrégation puisque la non-maîtrise d'une langue occasionne des sanctions.

Mais le discours sur l'urbain est également un discours sur soi. Les fonctions de la langue sont en constant mouvement et difficilement saisissables. Il convient de suivre le regard de l'acteur sur la ville, de le matérialiser par un dispositif méthodologique qui est un procédé difficile à mettre en place. C'est par une médiation entre le visible et le dicible que nous tenterons cette mise en place du dispositif méthodologique. Ce n'est pas la désignation de ce qui est vu qui nous intéresse mais *l'hétérogénéité des points de vue* (Laplantine 1999 : 133) de l'acteur. Nous le verrons plus en détail plus tard mais annonçons déjà ici que c'est en partant de *l'angle de vue* que nous tenterons de saisir ces *points de vue*. Pour l'instant, nous nous concentrons encore sur un autre concept intéressant à exploiter par rapport à notre objet d'étude que nous propose Bulot (2002). Il s'agit des **les lieux de ville** qui sous-tendent à la fois les pratiques sociales des lieux et la mise en mots des identités corrélées aux pratiques langagières. Les lieux de ville sont à la fois une catégorie descriptive pour l'approche de l'urbanisation sociolinguistique et un outil méthodologique pour analyser le rapport entre langue et lieu⁹³. L'auteur montre que cette conception des lieux de ville rend explicite le processus de subjectivation de l'espace urbain, c'est-à-dire approprié, rendant propre à l'individu ; ils peuvent être marqués (ou non) linguistiquement mais aussi symboliquement, par la distanciation (ce qui est à l'autre, qui est autre que) que l'auteur nomme « altération ». Ces notions permettent de mettre en garde certains positionnements par lesquels l'espace est donné et posé comme objectif (commun à tous), identifiable par les noms, alors que les lieux sont aussi des « formes discursives » renvoyant à une dynamique de ségrégation, de discours, de mise en récit et d'appropriation.

⁹² Les textes légaux définissent le niveau B1-B2 du CECRL.

⁹³ Bulot (2002) relie la conception de ces lieux avec des faits extra-locatifs et les facteurs qui leur sont liés tels le groupe social (le socionyme), le groupe culturo-ethnique (l'ethnonyme), la langue du groupe social ou de la communauté (le glossonyme) et enfin les pratiques linguistiques individuelles (l'odonyme).

4.2 Espace et pratiques langagières : prise en compte de la dimension sociolangagière

4.2.1 *Langues, pratiques langagières dans la ville*

La langue maternelle/première/d'origine est considérée par certains comme allant de soi, comme un « objet » dans lequel on est immergé, comme familier et habituel, représentant symboliquement un corps dans notre corps dont nous nous extrayons rarement pour le contempler ou réfléchir, sauf quand on se trouve en situation de traduction ou d'apprentissage (surtout lors des leçons de grammaire). La conscience entre cette langue et nous-mêmes n'est pas claire et presque inexistante tant les deux se confondent. On peut la désigner comme sienne mais chaque langue est inévitablement liée non seulement à nous mais aussi à l'autre. C'est au moment où elle se met à apprendre une langue étrangère que la personne arrive à se décentrer et à sortir de cette « fusion » avec sa propre langue.

Les pratiques langagières dans les institutions publiques ont été vues pendant longtemps comme largement homogènes. Mais les pratiques plurilingues commencent à émerger également dans ces espaces (Calvet 1994 :11)⁹⁴. Notons les exemples des écoles qui introduisent les approches aux autres langues étrangères à l'école par l'enseignement de certaines disciplines dans une langue étrangère. Nous avons fait mention, dans la problématique, des lieux plurilingues qui se situent à mi-chemin : entre le privé et le public. Ces lieux dépassent la dimension sectorielle (éducation, santé, sociale) mais prennent en compte les sphères de vie qui réunissent toutes communautés confondues en abordant la prévention, les loisirs, le sport et le commerce. Pourquoi l'identification de ces espaces « mixtes » et plurilingues ? Il est important de rappeler leur existence pour éviter une catégorisation dichotomique se résumant à des lieux d'apprentissage de la langue nationale et des lieux de transmission des langues premières. Les lieux marqués par les pratiques plurilingues sont aussi importants car ils permettent de saisir :

- le degré de reconnaissance de la diversité et la manière dont elle est vécue

⁹⁴ Cet auteur caractérise la ville plurilingue entre autres comme facteur d'unification linguistique, lieu de conflits de langues et lieu de coexistence et de métissage linguistique. Une autre image qu'il utilise est la ville telle une pompe qui aspire le plurilinguisme et recrache le monolinguisme. La volonté de la ville pour l'unification linguistique existe certes mais plutôt dans l'imaginaire collectif que sur le terrain, dans les rues. La cohabitation des langues de la ville ne se fait pas par une gestion établie à l'avance. Elle se négocie, se construit par une confrontation mutuelle, voire par de réels conflits. Le métissage est peu admis même si c'est peut-être la forme la plus habituelle, produite suite aux contacts de la langue locale et de la langue d'origine (exemples des pratiques linguistiques entre les parents et les enfants de deuxième génération). La gestion de cette cohabitation est souvent laissée à chaque institution, ce qui fait que l'on peut trouver de grandes différences dans l'aménagement linguistique dans les entreprises (sur les chantiers, on emploie plus volontiers une nationalité qu'une autre, ce qui est à observer également dans la restauration, le tourisme, les institutions de soins, etc.). La diversité de cette gestion peut être analysée sous l'angle des politiques linguistiques, par la diffusion des langues au moyen de l'enseignement-apprentissage ou par l'observation des usages et pratiques spontanés dans des lieux non formels et intermédiaires. Donc, nous ferions plutôt le choix pour l'observation des usages et des dispositifs liés à l'enseignement/apprentissage du français.

- l'articulation et l'implication des citoyens dans des espaces qui touchent à plusieurs sphères de la vie (culturelle, prévention, loisirs, éducations)
- la déconstruction de la hiérarchie des langues et des cultures qui leur sont liées (dominée -dominante)
- le degré de visibilité – d'invisibilité des langues et cultures en présence.

La priorité d'une collectivité est centrée souvent sur ses intérêts et sur l'apport de l'individu à la communauté locale (défini souvent en terme économique quand il est question des étrangers). Comme les langues étrangères ne sont pas toujours un capital quantifiable, même si on sait qu'elles sont décisives dans la construction de la relation, la collectivité privilégie d'autres critères dans sa politique de gestion et de gouvernance. Les langues sont souvent un prétexte dans l'intégration ou l'exclusion. Bulot parle de la sociolinguistique prioritaire qui s'intéresserait à faire des recherches en lien avec une politique de la ville définissant des territoires en « répartition » ou en « prévention ».

Le rapport aux langues s'est construit en termes de trajets pluriels, sollicités par la ville par ses propriétés et ses mobilités. Le fait que la ville suppose, par sa composition, la diversité linguistique donne la possibilité d'observer les tendances dans l'usage des langues et la nature des pratiques linguistiques selon différents espaces. On dispose de peu d'informations sur leur appropriation et leurs usages. Les personnes étrangères en ville n'indiquent pas forcément leur maîtrise en matière de langues et le nombre de langues parlées. Parfois les locuteurs ne sont pas conscients de leur double connaissance linguistique et culturelle. Le rapport à la nouvelle langue ne se construit par forcément de la même manière que le rapport que l'acteur développe avec la première langue. C'est seulement au cours de ces dernières décennies que la première langue commence à être visible dans la ville, sur son site-web, ses prospectus traduits, ses programmes culturels. Les locuteurs de certaines langues étrangères parlées en ville, quant à eux, considèrent parfois qu'ils possèdent des langues inutiles. Or, on sait déjà qu'il est difficile de bâtir une nouvelle langue sur l'ignorance des autres langues, quel que soit leur statut.

La frontière de la ville et de ses quartiers peut être délimitée mais il est difficile d'appliquer cette démarcation aux langues. Selon la signification et les fonctions qu'elles exercent, les langues peuvent largement dépasser la ville. Elles peuvent être pratiquées sur un lieu de la ville tout en joignant les locuteurs et les destinataires à l'autre bout du globe grâce au développement des nouveaux moyens de communication. L'usage de la langue est lié au sentiment d'identité, au sentiment de sécurité ou de bien-être (mais parfois aussi de malaise).

La mise en corrélation de plusieurs niveaux pourrait apporter les clefs de compréhension des façons dont les langues se lient et se délient dans le contexte de la ville. De plus, l'appropriation spatio-langagière nous semble être très peu explorée par le domaine situé dans le secteur parapublic ou privé (associations et cours de langues informels). Une contradiction manifeste existe entre la mise en œuvre des politiques pratiquées et la nature du dispositif public et privé, surtout dans ces structures concernées par l'enseignement/apprentissage de la langue locale, qui sont très peu sensibilisées aux corrélations des phénomènes urbains et des phénomènes langagiers comme la mise en mots des espaces.

4.2.2 Mobilités et frontières linguistiques

L'échange avec l'autre ne va pas de soi si les identités ne sont pas reconnues mutuellement. Et la reconnaissance des identités passe aussi par la reconnaissance des langues, des parlers différents, des variations, des idiomes, des sabirs, etc. Pourtant, les frontières restent bien nettes et creusent des écarts sur la base des reconnaissances de l'autre à travers sa langue gardant la langue écrite comme norme.

On a tant de moyens, de nos jours, pour traduire les messages, les discours, les livres et la presse. Mais cet avancement technologique n'a pas fait progresser les échanges et n'a pas diminué les frontières linguistiques. En effet, la rencontre ne se traduit pas. Et heureusement, car la rencontre se fabrique. Cette fabrication comprend le processus du franchissement des frontières entre les langues « utiles » et « inutiles », « grandes » et « petites », entre la langue nationale et la langue d'origine. Donc, les frontières linguistiques peuvent aussi être assignées et délimitées par l'aménagement linguistique des langues et le statut attribué à chaque langue. C'est une manière de l'intégrer ou de l'exclure du paysage linguistique de la ville. Mais les frontières linguistiques se fabriquent spontanément aussi à partir des représentations des locuteurs. C'est par ce processus de négociation (voire de revendication) pour la reconnaissance de soi et de l'autre au moyen de la langue que se fabrique indirectement une identité urbaine (ou individuelle). Les langues de la ville n'auront jamais le même statut, ni les mêmes légitimités, ni le même impact sur le parcours professionnel, social et identitaire d'une personne. L'étude des frontières linguistiques nous aide à saisir leurs impacts sur les pouvoirs qui se jouent dans les échanges et dans la territorialisation de la ville.

4.2.3 Espaces pour « ap-prendre » la langue officielle : espaces visibilisés

Cette nouvelle langue que les étrangers doivent apprendre est désignée par les didacticiens comme *la langue étrangère ou seconde* (Cuq 1991, Blanchet 1998, Vigner 2001, Verdelhan-Bourgade 2002, Adami 2010), qu'elle concerne un public jeune ou des adultes. Rappelons qu'il s'agit de la langue nationale et de la langue officielle parlée dans la ville. Il est surprenant qu'elle soit encore nommée *langue étrangère* et *seconde* alors que, pour les nouvelles générations souvent nées ici, cette *langue étrangère* entre très rapidement dans le répertoire langagier dès l'entrée à l'école, à savoir à quatre ans. Donc, elle devient, pour certains, très rapidement la *langue première*. Il est clair qu'elle est omniprésente dès la naissance. C'est la langue d'immersion et la langue officielle et elle fait partie du quotidien de tout acteur et devient très tôt familière. Cette « familiarité » est beaucoup mise en question et on considère qu'il est déjà tard d'arriver à l'école sans savoir un mot de français. Les actions pour un apprentissage intensif se mettent en place très tôt que ce soit dans le cadre de l'école ou par d'autres institutions. En effet, l'appellation de langue étrangère n'est pertinente qu'au début des apprentissages (Castelloti 2001). Rappelons ici les fonctions, images et discours qui sont portées sur cette langue et qui influencent le paysage urbain sociolangagier. Rappelons aussi que cette analyse se fera avec la grille de lecture à l'instar de notre axe principal, à savoir l'appropriation spatio-sociolinguistique.

La ville dispose de différents types d'espace pour l'apprentissage en question. Ces espaces varient entre les cours privés, les cours dispensés par des institutions publiques (écoles, divers instituts), les associations et les institutions *publiques destinées* (Lamizet 2002). Les méthodologies sont plus au moins adaptées à ce public, en se référant à plusieurs approches (partant des méthodes traditionnelles aux approches actionnelles ou moins formelles comme *silent way*, ou d'autres techniques d'alphabétisation, etc.). De manière générale, ces lieux d'apprentissage permettent d'acquérir des notions de base pour une communication quotidienne et fonctionnelle de la langue. Nous avons vu que l'appropriation et l'inscription dans la ville sont des processus très complexes qui impliquent des savoirs, des connaissances et une lecture polysémique des lieux de la ville. La bonne maîtrise de la langue ne garantit par forcément la bonne lecture des significations plurielles d'un même lieu, des facteurs qui ne sont pas forcément pris en compte quand il s'agit d'enseigner cette « nouvelle » langue ou langue « étrangère »⁹⁵.

⁹⁵ On privilégiera plutôt l'enseignement du vocabulaire que la polysémie des lieux urbains. De manière générale (mais ce n'est pas la règle), un cours de langue invite plutôt aux apprentissages de la grammaire, du vocabulaire, de son fonctionnement. Donc, on est centré encore sur la langue comme système où on étudie sa construction, langue-code à maîtriser. Cette conception de la langue prédomine encore dans le contexte cité.

Mais la ville en tant que discours est un exemple idéal pour montrer qu'il n'y pas que le code linguistique à acquérir, que la ville se raconte, parle, envoie des messages et devient une langue aussi, donc inévitablement un autre objet d'enseignement. Il est évident que l'apprentissage de la langue officielle est étroitement lié à l'apprentissage de la *langue de ville* qui sollicite l'acteur à tout moment. Pourtant, elle ne figure pas dans les cadres de l'enseignement/apprentissage de la langue aux migrants et aux étrangers, alors que la prise en compte des notions de spatialité urbaine telle qu'elle a été définie par la sociolinguistique urbaine (comprenant ses discours multiples) semble être nécessaire, voire indispensable dans le processus d'intégration.

Nous avons vu dans la partie *contexte* qu'il existe un dispositif associatif très dense et une offre très large de cours, proposés et financés par la commune⁹⁶. Dans cet aménagement de l'accueil, la municipalité a même envisagé de proposer des actions pour des cours de français informels, placés dans l'espace public. La raison principale d'une telle approche est de décomplexer (sic !) certaines populations et de rendre ces cours attractifs, proches et faciles d'accès. Les enseignants se déplacent dans l'espace public, dans la rue, les jardins publics, les parcs, les plages pour inciter la population à suivre un cours. Cette façon de faire permet d'éviter deux écueils importants dans l'accessibilité aux cours de français : d'une part, ils se font sur un mode informel, ce qui évite la ségrégation des apprenants selon les statuts, et d'autre part ils sont souvent gratuits. Les cours donnés dans l'espace public (à la plage en l'occurrence) seront analysés dans notre partie empirique : une partie du corpus est constituée de l'observation des cours à la plage de Vidy.

Pour les autorités, la connaissance de la langue nationale facilite l'intégration sociale des personnes migrantes. D'un point de vue sociolinguistique (mais didactique aussi), la population étrangère concernée est inégale devant cet apprentissage : selon le pays d'origine qu'il soit francophone ou pas, l'accès à la langue n'est pas le même ; selon l'alphabet d'origine, le procédé d'intercompréhension linguistique n'est pas le même non plus ; ou encore selon l'âge, le moment d'arrivée, ou la formation suivie auparavant, l'apprentissage et l'enseignement ne se donne/n'est pas fait de la même manière. D'autres facteurs externes entrent en ligne de compte, comme le fait

⁹⁶ Pour répondre à l'hétérogénéité de la demande des migrant-e-s en matière de formation et d'apprentissage de la langue française, depuis 1995, la Ville de Lausanne, par le biais du Service social, subventionne à hauteur de 3,2 millions de francs la Communauté d'intérêt pour la formation élémentaire des adultes (CIFEA), qui regroupe des associations lausannoises actives dans le domaine. Parmi ces 3,2 millions, 2,3 millions sont réservés aux cours de français, et 95% des participant-e-s sont d'origine étrangère.

La CIFEA est chargée d'offrir un ensemble de cours cohérent permettant d'atteindre au moins le niveau de fin de scolarité primaire afin de rendre ultérieurement possible une formation de type *apprentissage*. Le pilotage de l'offre est assuré par le Service social de la Ville de Lausanne. Un cadre de référence pour les associations faisant partie de la CIFEA a été adopté et elles s'engagent à le respecter.

d'avoir un emploi, d'avoir un statut pour une courte durée, des enfants en âge scolaire, ou encore de faire partie ou non d'une association ou d'avoir un réseau social étendu ou non.

Peu de traces sont signalées dans la littérature sur l'interrogation et sur l'impact de ces facteurs externes et internes influençant la motivation d'un apprenant. La qualité des cours est aussi à interroger par rapport à certains lieux de la ville ainsi que la formation des enseignants (souvent des enseignants retraités avec une grande volonté « d'aider » les populations migrantes mais pas forcément formés à la didactique du FLE ou du FLS). En conclusion, ces lieux visibilisés par les autorités (par leur financement, leur organisation structurelle, les lieux attribués et assignés) cachent certains paradoxes mentionnés plus haut et dans notre problématique. Ils occupent l'espace urbain social et langagier, en forment de nouvelles territorialités qui nourrissent l'imaginaire collectif, car ils sont plus visibles et visibilisés. On attend indirectement des résultats (tels que la maîtrise de la langue et l'intégration) d'un secteur où on investit par le discours officiel, par la mise en mots de la ville. La non-satisfaction de ces attentes amène à un autre discours qui peut être qualifié de ségrégatif, discours d'exclusion ou provoquant un échec d'intégration.

4.2.4 *Espaces de « trans-mission » des langues : espaces « hors champ »*

Pourquoi aborder la question de la transmission des langues premières ? Deux voies pour tenter de répondre. Une première à cause d'une attitude de survalorisation qui est en cours ces dernières années⁹⁷ et qui crée une ambivalence. Une deuxième pour dire qu'en effet, cette transmission est souvent assimilée à une mission, attribuée à un lieu particulier dans la ville et aussi à un paysage discursif de la ville. L'existence de ces structures provoque des pressions de certaines associations/institutions sur leurs organisations. Les attitudes et les discours relatifs à ces espaces de transmission oscillent entre deux tendances : le respect du droit à la langue maternelle avec ses effets contradictoires ; une certaine résistance aux changements pédagogiques et les curriculum à adapter (des deux côtés)⁹⁸. La plupart des cours sont dispensés par des ambassades étrangères (mais aussi des associations), tenues à promouvoir les langues du pays. L'appellation officielle est : enseignement de langue et de culture d'origine (ELCO), une appellation qui pose d'ailleurs quelques questions du point de vue sociolinguistique. Que veut dire « langue d'origine » ? Nous y répondrons plus loin.

⁹⁷ En fait, depuis que le cadre légal éducatif a introduit un article concernant la valorisation des cours LCO dans le concordat et l'harmonisation intercantonale (HarmoS), un changement est en train de s'opérer sur le plan politique, mais le dispositif structurel et pédagogique ne bouge pas réellement à cause d'une organisation et d'une ambiguïté des statuts de ces cours.

⁹⁸ Les travaux sur ce sujet ont été menés depuis longtemps : BILLIEZ, J., (1979).

Attardons-nous encore quelque peu sur la motivation de la mise en place de ces cours et de leur présence depuis plus de trente ans dans le paysage urbain sans que leur inscription soit très visible. Elle émane donc du pays d'origine (pays d'origine des parents mais pas toujours celui des enfants) et rejoint la motivation des parents qui souhaitent poursuivre les pratiques linguistiques dans leur langue pour des questions identitaires et culturelles mais aussi pour protéger la cohésion familiale et sociale (permettre aux enfants de parler avec leurs grands-parents, leurs cousins, etc.). La langue reste un pivot fort de cette cohésion et de ce lien, même si les distances physiques, culturelles, intergénérationnelles se creusent. Quant à la motivation des enfants, elle est très ambiguë : ces derniers se trouvant parfois tiraillés entre la famille, l'école publique et les cours LCO. Une tension latente dure depuis une vingtaine d'années⁹⁹ et n'a pas de retombées positives sur les cours et sur l'enseignement hebdomadaire (une fréquence parfois insuffisante pour entretenir une langue). C'est bien sûr le statut de la langue qui est le plus souvent le facteur principal de cette (non)participation et de cette (non)motivation dans l'apprentissage et dans la transmission de ces langues. Mais regardons, d'un point de vue sociolinguistique, quels sont les éléments qui entrent en compte pour définir cette langue « première » :

- conditions de son appropriation (contexte endogène, exogène, motivation, buts communicatifs, etc.)
- statut sociolinguistique et catégorisation sociale de la langue
- langue assignée ou langue choisie, adoptée par choix personnel
- représentation de l'acteur et catégorisation subjective (langue du cœur, du pays, de la mère, du père, des cousins, etc.)

Certains travaux ont centré leurs intérêts sur l'identité des enfants suivant ces cours (Wharton 1996). Pour les didacticiens dont Castelloti (2001) qui fait un survol sur des dénominations de cette langue, la conception où les langues et leur apprentissage sont conçus indépendamment d'une autre langue, cette langue « première » peut être appelée la langue « source » (associée à son opposé « langue cible »). Elle est désignée aussi comme la « langue native » (caractérisant l'ordre d'acquisition), la « langue de référence » (Dabène 1994), avec une désignation se référant aux apprentissages fondamentaux. Nous avons retenu ici l'appellation « langue première » (avec guillemets) qui considère à la fois son ordre d'acquisition et sa dimension psychoaffective. La situation sociolinguistique de cette « première langue » est, en effet, très complexe. En reprenant

⁹⁹ Ces cours existent déjà depuis plus de trente ans mais ils avaient un autre sens au début de leur création visant le retour au pays et la préparation pour une réinsertion scolaire.

les quatre points cités plus haut, c'est une langue enseignée dans un contexte exogène mais dans des conditions très défavorables, fragiles et incertaines, et souvent sans un lieu physique (nous y reviendrons). Son statut social est souvent très faible (mise à part les langues comme l'anglais et l'allemand qui sont en même temps des disciplines scolaires), considéré plutôt comme langue assignée plutôt que langue choisie par les acteurs concernés avec des représentations subjectives très fortes renvoyant à l'affectif, au lien familial, et même à un sentiment de honte. Notre intérêt ici n'est pas d'analyser davantage cette complexité (certains travaux en cours analysent d'une part le côté élève et son apprentissage et d'autre part le côté enseignement/formation enseignant), mais de souligner certaines fonctions de la langue et surtout de pointer leur place dans le paysage urbain circonscrit pour les lieux non visibles et « hors champ ».

Ce qui nous intéresse est de signaler que le paysage urbain lié à ce domaine contient des structures très paradoxales et ambiguës. Ces structures sont attachées à plusieurs espaces-temps, à la vie de la ville mais aussi quelque part ailleurs. Du point de vue de leurs contenus et de leur dispositif structurel, elles sont surtout attachées au pays d'origine, donc élargissent la ville sur un ailleurs. Ce qui est contradictoire est leur emplacement en ville. Les cours LCO se tiennent à l'école publique (les conditions peuvent être plus ou moins favorables) mais le mercredi après-midi (congé à l'école) ou le samedi matin (jour non ouvrable), donc sans aucun contact avec la vie de l'école suisse, ni avec ses langues, ni avec ses contenus, ni avec ses acteurs¹⁰⁰. Donc, ils sont quelque part dans un non-lieu (sans interaction avec les acteurs locaux), mais physiquement, culturellement inscrits dans un contexte qui est peu relié avec le contexte enseigné. Sans parler des difficultés à coordonner ces curricula scolaires, la formation des enseignants LCO, leurs représentations sur les deux langues, le statut des cours, leur engagement fragile et instable ; la complexité est suffisamment palpable et inextricable.

A notre connaissance, il existe peu de recherches qui font une analyse des cours de LCO à partir de la grille spatiale et urbaine, d'où peu de références dans cette partie. Ces pratiques langagières au sein de la ville sont pour nous une illustration de la présence d'une langue dans le répertoire langagier de l'acteur (Gumperz (1972) - répertoire verbal), dans le répertoire langagier de la ville. A noter son absence dans la ville morphologique dans le sens où ce n'est pas un *lieu* qui est désigné, qui aurait une adresse (oui, l'ambassade mais ce n'est pas là où il est donné), une enseigne qui avertirait le citadin qu'il existe. Donc, c'est un lieu invisible, « hors champ », emboîté dans un autre lieu physique. Au plan sociolinguistique : une juxtaposition formelle des

¹⁰⁰ Du point de vue juridique, l'inscription de ces cours est récente. L'accord est entré en vigueur dans le canton de Vaud le 1^{er} août 2009 sur la base du concordat intercantonal HarmoS et de la nouvelle Loi scolaire prévue pour 2013.

langues est en question sans donner lieu à une interaction mutuelle. Pourtant, si on observe les pratiques langagières des élèves, on constate que dans les moments non formels comme les pauses, les enfants jouent en français.

Une dernière observation en lien avec ce type de lieu concerne les représentations collectives les concernant. Dans l'imaginaire collectif, les lieux de la transmission de la « première langue » sont encore trop souvent associés aux espaces privés alors que cette langue est pratiquée de plus en plus dans l'espace commun, parapublic, et même public, comme les écoles, on l'a vu plus haut. Donc, indépendamment de son statut et de sa place dans l'imaginaire collectif, la « langue première » reste la langue confinée dans les rets du paysage politique, social et urbain tout en contribuant à l'évolution de l'identité urbaine même si sa construction passe par des voies presque clandestines et invisibles. Nous serons attentive à ce type de configuration lors de nos analyses et de la mise en mots des lieux par les acteurs.

4.3 De la langue au discours, du discours au récit

La connaissance et l'usage de plusieurs langues peuvent donner lieu à de profonds déchirements et embrouiller ses multiples réalités (par exemple entre la maison et l'école). Est-ce l'usage de ces langues ou les représentations et les regards qui sont portés sur ces usages qui sont à la source des troubles ? Les avis divergent et, au cours des dernières décennies, ils ont donné lieu à de multiples recherches. Quoi qu'il en soit, ce qui est problématique pour l'acteur est d'accorder les dispositions existantes aux regards et aux discours d'un contexte qui se veut encore monolingue et unifié. La ville et plus largement la mobilité par laquelle la majorité d'acteurs est concernée à nos jours, ne peuvent plus faire abstraction du fait que l'action reliée à différentes réalités, scènes, rôles urbains n'est que rarement attachée à l'usage d'une seule langue. L'étude de la ville se doit alors de prendre à *bras-le-corps* et par analogie à cette expression à *bras-les-langues* cette question du plurilinguisme collectif et du plurilinguisme individuel inscrite inévitablement sur le parcours des acteurs. Les sentiments de décalage, d'incompréhension et de malentendu ne peuvent pas être évités. Ils se manifestent dans plusieurs sphères de la vie d'un individu ou de la vie collective. Au lieu de vouloir les évacuer en imposant une seule langue (nous reviendrons au mythe de Babel), on peut partir du fait que le parcours singulier est nécessairement pluriel et plurilingue (même pour quelqu'un qui se considère comme monolingue). La ville plurielle fait que tout acteur est quelque part plurilingue et polyglotte, car il a appris à lire son propre langage, sa signalétique, ses signes, mise à part ses langues étrangères. Elle est une somme d'indices sur les visions de l'acteur, sur les changements de son propre statut et de celui des langues. Elle est

illustrative de ses liens sociaux, affectifs, professionnels et des multiples langues et langages inscrits dans un même parler : le parler de la ville.

4.3.1 *Points de convergence entre la didactique et la sociolinguistique*

Nous souhaitons tenter de développer ici quelques notions qui pourront déboucher sur les connexions entre les deux disciplines, la sociolinguistique urbaine et la didactique des langues étrangères¹⁰¹. Rappelons que les travaux en didactique des langues étrangères et secondes ont largement théorisé le domaine lié à la migration et ont développé quelques sujets particuliers comme *espaces d'intégrabilité* (Gohard Radenkovic 2007), minorités à l'école (Rus 2003), compétences interculturelles (Zarate 2003), intégration sociale et scolaire (Abdallah-Preteceille 1992, Perregaux 2001), bilinguisme (Lüdi 1986), répertoires plurilingues (Coste, Moore, Zarate, 1997), enseignement des langues de manière plus large (Bronckart, Bulea, Poulio 2005), transmission de la langue maternelle (Castelloti 2005), approches plurielles (Candelier 2007), etc.

La lecture de la ville en tant que matrice discursive est rarement posée par les didacticiens comme la voie ou la piste à explorer dans la reconfiguration des objets didactiques ou méthodologiques. Elle est analysée plutôt comme le lieu des rencontres interculturelles ou problématisée en termes de parcours langagiers et biographiques. Nous nous demandons si la « didactique des langues » qui est passée à la « didactique des langues et cultures » et ensuite à la « didactique du plurilinguisme », pourrait être enrichie par l'objet de spatialité discursive de la ville et de quelle manière. Le savoir urbain ne semble pas encore constituer le répertoire plurilingue. La *langue de ville* pourrait-elle être définie et faire partie de ce répertoire ? Cette langue ne serait pas celle qu'on appelle le *parler urbain* et que l'on associerait à un sociolecte ou à un argot (parler jeunes), ou à un sociolecte de métier. La fonction de *langue de ville* ne serait pas celle de décoder le parler de l'autre. La *langue de ville* serait plutôt celle qui se définit d'abord par son appartenance à la collectivité-ville, qui exprime la proximité/distance aux discours qui lui sont liés. La connaissance de cette langue ne serait pas automatiquement une revendication de sa reconnaissance. Elle s'acquerrait par le processus de négociation entre plusieurs langues déjà existantes dans la ville. Elle exprimerait avant tout le degré d'identification ou de distanciation de son locuteur vis-à-vis des lieux qu'il habite et qu'il traverse dans la ville. Elle comprendrait le jeu de leur

¹⁰¹ Il existe plusieurs ouvrages qui tentent de réunir des contributions des chercheurs de ces deux disciplines comme Cortes (1987), Bulot (2001).

territorialisation ou de leur déterritorialisation. Rappelons d'abord d'autres fonctions et conceptions de la langue.

Au départ de la didactique des langues étrangères, les langues sont des objets et des outils au service d'une communication afin de transmettre au mieux les messages. On était donc dans une approche qui reposait sur une logique pragmatique et utilitaire. Ensuite la didactique s'oriente vers la réalité à la fois sociale et d'apprentissage impliquant le bi et plurilinguisme individuel et sociétal avec l'objectif de reconnaître la diversité et les répertoires plurilingues. L'accent est mis davantage sur les interrelations entre les langues et les cultures, les compétences pluriculturelles, plurilingues qui ne passent pas exclusivement par les langues. Cette approche tient compte de la construction identitaire et s'inscrit dans une démarche plus ethnographique, exemple des cartes identitaires liées à des parcours de mobilité et de langues (Zarate & Gohard-Radenkovic 2004). Donc, la discipline est passée d'une logique où les langues étaient juxtaposées (L1, L2, L3) à une logique plus complexe, celle du plurilinguisme en faisant articuler ces langues entre elles et en prenant en compte leur statut. Nous constatons, dans cette discipline, de plus en plus de divergences des approches puisque la population se différencie aussi. Le récit de vie est souvent conçu et traité comme récit d'apprentissage linguistique et culturel (Radenkovic 2009, Gohard-Radenkovic & Poulio & Scholder 2012) et comme biographie langagière tout au long de la vie ou lors d'une période clef, souvent liée à la migration et à l'exil. Ces récits sous-tendent indirectement des récits migratoires et autobiographiques s'inscrivant dans les récits initiatiques.

Les éléments qui intéressent les chercheurs dans ce domaine, et que nous retiendrons, sont la construction d'un espace discursif au moyen de ces récits et la dé-re-construction par la narration de leur identité plurielle. L'accent est souvent mis sur les relations aux langues apprises et sur la stratégie et la mobilité linguistique des acteurs. Le point de convergence que nous verrons entre la sociolinguistique urbaine (car la sociolinguistique a depuis toujours nourri la didactique et vice-versa) et la didactique se situerait dans l'emprunt des conceptions qui problématisent la diversité et la mobilité linguistique en ville, le savoir urbain qui permettrait de se retrouver autour de la notion de compétence interculturelle et du répertoire plurilingue. La notion de compétence plurilingue se résume, pour la didactique, en capacité de communiquer langagièrement et d'inter-agir culturellement, à des degrés divers, en gérant le capital langagier de manière autonome. Donc, cette définition englobe à la fois des capacités, des attitudes et des savoirs. Ce capital n'est pas considéré comme un « état » mais comme un processus et une interaction.¹⁰²

¹⁰² L'autre notion qui conceptualise le répertoire plurilingue (à l'origine le répertoire verbal de Gumperz 1972) donne corps aux compétences et aux attitudes s'articulant avec d'autres cursus scolaires ou apprentissages acquis au cours de la vie.

Nos précédentes discussions, qui se réfèrent à la conception des *lieux de ville*, initiées en sociolinguistique urbaine, pourraient aboutir aux « transpositions » de ces notions en didactique. Elle est également concernée par les propriétés d'un lieu d'autant plus que certains d'entre eux concernent l'enseignement/apprentissage ou la transmission non formelle des langues et des cultures. D'autres points de contact entre ces deux disciplines sont :

- les liens étroits entre la langue et la ville comme « lieux d'intégration » représentant des enjeux que ces derniers sous-tendent,
- les propriétés et les caractéristiques de la ville en tant que matrice discursive comprise par son organisation spatiale et linguistique (ses rues, ses enseignes, ses écriteaux, ses façons de manipuler des objets). En s'appropriant ces discours, l'acteur apprend indirectement la nouvelle langue.
- la pluralité des langues de la ville et leurs interactions mais aussi la pluralité de leurs fonctions et de leurs discours dans le processus d'appropriation spatio-langagière ou dans l'apprentissage spontané ou formalisé de la langue.

Ces liens que nous proposons ici permettraient de référer aux différentes fonctions de la langue dans la ville par rapport à l'intégration des étrangers. Il pourrait aussi reformuler les modèles de cette intégration qui passeraient exclusivement par la langue (comme code et système) alors qu'il est question de comprendre surtout des discours multiples (donc des messages à lire et à construire) de/dans/sur la ville que produisent les acteurs et les co-acteurs de la migration.

En effet, ce que cette partie de la recherche tente de développer est surtout la prise en compte de certaines notions participant à l'appropriation spatio-langagière de la ville. Ainsi, le concept d'intégration, qui reste très flou, pourrait être vu à la loupe de ces notions venant à la fois de la sociolinguistique urbaine et de la didactique à la place de se focaliser sur un seul aspect, à savoir, l'intégration par la maîtrise de la langue-code.

4.3.2 La langue : lieu d'action ou lieu d'intégration ?

La sociolinguistique urbaine pourrait-elle permettre d'élargir l'étude de ce phénomène sur l'environnement proche de l'apprenant, à savoir la ville ? Ce que l'on tente de suggérer ici est le dialogue fondé sur l'étude des spatialités urbaines dans le cadre de l'enseignement/apprentissage et un recentrage sur les actions des apprenants se déroulant dans la ville impliquant indirectement les pratiques spatiales et langagières, les répertoires plurilingues, le parcours urbains langagiers et spatiaux etc.

Ces connexions portent aussi sur des objets pragmatiques en lien direct avec la vie dans la ville. L'analyse se ferait de manière à ce qu'elle réinterroge les lieux d'apprentissage, les lieux de transmission des langues dans la ville qui occasionnent des insatisfactions et causent certains paradoxes relevés par notre problématique. L'analyse des pratiques urbaines touchant aux rapports sociaux, ségrégations, variations des langues pourrait enrichir la didactique et questionner :

- la conception du langage, de ses fonctions en ville élaborant des situations langagières d'ordre multiple liées à la vie quotidienne et aux échanges dans les contextes multiples induits par la ville ;
- la conception de l'intégration passant par la ville, ses espaces et ses langages ; donc s'inscrire dans un paradigme de la complexité et des parcours singuliers des acteurs ;
- la conception symbolique de l'espace de vie de chacun ; aborder non seulement des lieux réels d'enseignement/apprentissages et les décrire mais aussi les analyser en tant que lieux symbolisés par les acteurs.

Bref, ces connexions et le dialogue entre les deux disciplines devraient apporter une approche critique de l'intégration des étrangers, de la figure de l'étranger dans la ville et de son insertion ou plutôt de son inscription traduite en termes d'appropriation spatio-langagière. Ces connexions sortiront l'étranger/apprenant des diverses catégories (élève, migrant, apprenant adulte, immigré, etc.) en se concentrant à la fois sur son parcours singulier, dont le parcours d'apprentissage des langues qui est un processus jamais achevé et qui se prolonge et se renforce dans le contexte ville. Et enfin ce dialogue bi- pluridisciplinaire (car il n'est pas possible de limiter ces notions aux deux seules disciplines) pourrait redéfinir les lieux stratégiques par lesquels passent les processus d'appropriation et d'intégration. Si les analyses de notre corpus le permettent, nous tenterons d'en donner quelques esquisses dans nos conclusions. Quelques points abordés par cette partie relèvent le défi de ce dialogue en pointant sur les choix notionnel, théorique et interdisciplinaire.

Le pont que nous souhaitons construire vers la ville pourrait se faire sur ces deux notions enrichies par la connaissance des lieux urbains et par le parcours de ville. La capacité des acteurs de constituer sur ce parcours des connaissances et des compétences sur la lecture du langage urbain serait une langue de plus qui serait associée au répertoire langagier plurilingue. La « langue de ville » n'entre peut-être pas dans la classification des langues (Blanchet 2000) puisqu'elle englobe déjà plusieurs langues. Elle n'a pas d'écriture unifiée (car elle aussi est plurielle), ni phonétique ou syntaxe. Toutefois, les études en sociolinguistique urbaine ont bien démontré qu'elle possède une « grammaire » et des logiques d'écriture qui renvoient aussi bien à une histoire, au patrimoine

collectif, aux ségrégations, etc. Pour revenir à ses compétences, plusieurs dimensions sont sollicitées pour cette lecture :

- savoirs sur la ville morphologique mais aussi sur ses aspects sociaux, linguistiques et symboliques ;
- savoirs sur les lieux de ville au sens symbolique (territoires, pouvoirs, objets de diverses catégorisations) ;
- savoirs sur les langues de la ville, ses codes, ses messages implicites et explicites, ses écriteaux, sa signalétique, bref son plurilinguisme interne.

De plus, l'acteur a une conscience de cette langue urbaine ; il peut la transmettre comme d'ailleurs n'importe quelle autre langue, ce qui fait qu'il a une compétence métalangagière de l'urbain et ajoute un point :

- savoir métalinguistique sur l'urbain.

Passons à la schématisation des éléments principaux pour mettre en miroir ces deux approches opposées :

- a) intégration par les lieux de ville
- b) intégration par la langue, comme lieu d'intégration

Voici le tableau qui oppose ces deux approches. La première passe par une articulation entre la notion de spatialité discursive et la territorialité ouvrant vers un champ qui problématise l'enseignement/apprentissage à la lumière de l'appropriation spatio-langagière. La deuxième est concentrée sur la maîtrise de la langue en tant que code et lieu unique d'intégration.

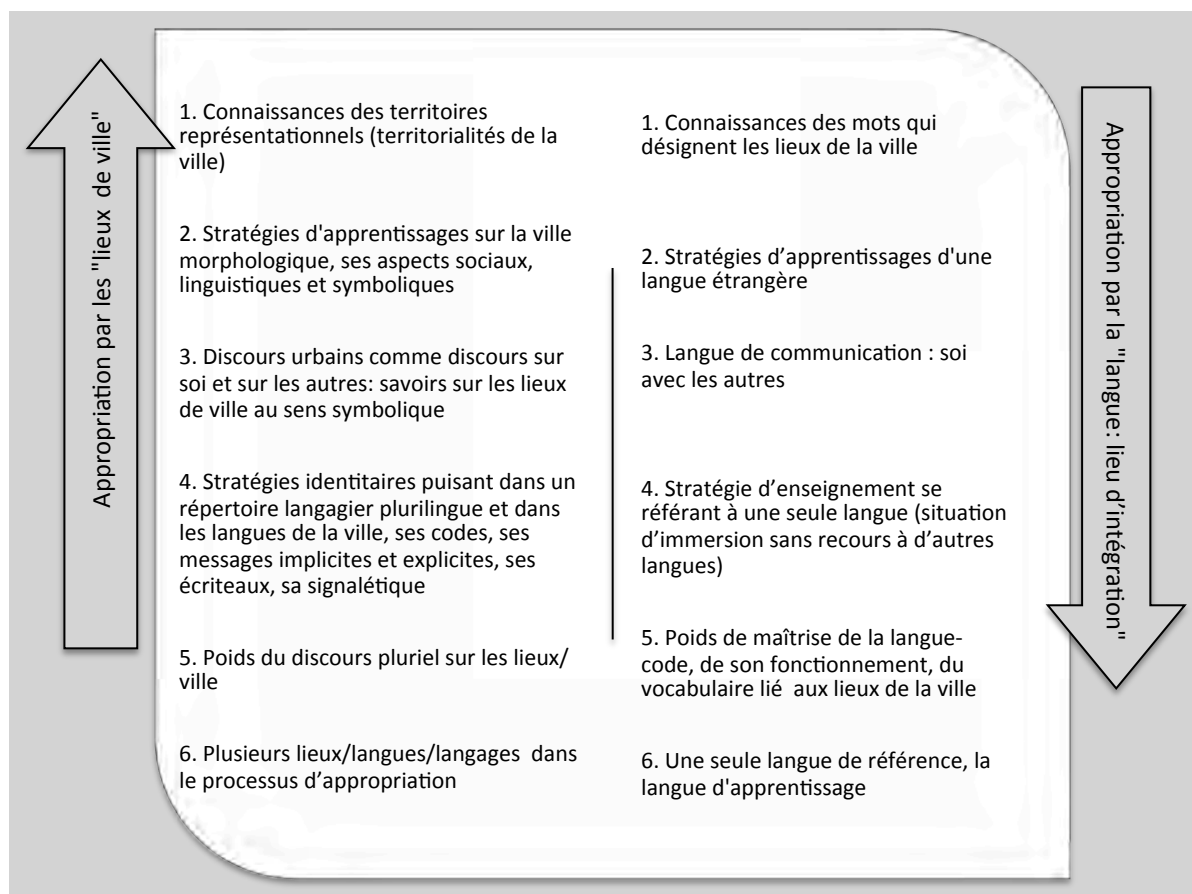


Schéma : passer par des « lieux de ville » ou par la langue

4.3.3 Facteur temps et mémoire sociolinguistique dans le processus d'appropriation

Un autre point de connexion entre les deux disciplines serait la mémoire linguistique. Est-elle abordée réellement dans l'enseignement d'une nouvelle langue ? Un sujet qui n'est pas simple mais qui passerait aussi par la ville, ses habitants, les discours sur soi et les autres. En effet, la ville est de nouveau un support très intéressant pour traiter cette mémoire.

Si certains récits sont construits sur un groupe, c'est grâce à la mémoire collective. Cette mémoire permet à l'individu de se distinguer ou de s'identifier à un groupe social ; c'est une mémoire que le groupe ne partage avec aucun autre groupe. Cette mémoire ne connaît pas de rupture ; elle entretient avec le passé un rapport continu. Le passé est transmis par une mémoire vivante et non savante. La mémoire collective d'une famille peut, par exemple, être résumée par un album de photos. C'est un assemblage d'images qui ne sont pas toujours légendées et, qui n'a de signification que pour le groupe qui connaît l'histoire et les personnes figurant sur les photos. Il en est ainsi pour la transmission d'une langue également. Dans ce processus, les « images » des langues évoluent avec le temps et ne sont pas juxtaposées l'une à côté de l'autre comme les photos d'un album. Les langues « parlent » entre elles et se mélangent.

Pour Halbwachs (1997), la mémoire collective se repère dans l'espace. Pour cet auteur, l'espace est une réalité qui dure et qui se conserve par le milieu matériel qui nous entoure. Ceci peut représenter également l'appartement familial. L'espace urbain est le support privilégié de la mémoire collective. La mémoire alimente l'imaginaire de la nostalgie. Cette mémoire collective peut se lire aussi avec les noms de rue qui se réfèrent au passé local de la ville¹⁰³. Elle enregistre les changements. L'histoire propose la reconstitution d'un sens des événements par rapport aux autres groupes. Elle donne un sens au monde. La mémoire historique transforme les ancêtres en personnages significatifs (le général Guisan à Lausanne). Ils font sens pour des membres de la population locale. Le résident étranger est porteur d'une autre mémoire collective qui n'a pas de traces dans la ville et qu'il partage avec un autre groupe donné. Il lui manque le repère spatial pour entretenir la mémoire collective liée à son groupe d'origine.

Par contre, la trace spatiale est inscrite dans la ville par rapport au groupe qu'il rencontre mais il est en décalage dans le décodage de ces traces. Un travail d'interprétation est à faire et à reconstituer avec le groupe concerné. Le résident étranger s'inscrit au fur et à mesure que l'appropriation avance ou que les séjours se prolongent (les graffitis, les signatures et les tags des jeunes avec des prénoms d'origine étrangère, les noms de certains clubs sportifs ou culturels, par exemple Centro espagnol de Bussigny, fondé en 1963, etc. Certains étrangers reproduisent spontanément un espace soit adapté au nouveau contexte, soit identique à celui du pays : certains espaces privés avec des tapis, meubles, photos, tableaux renvoyant à l'histoire collective de leur groupe. Suivons la pensée de Kaufmann (2006 : 53): *la mémoire de la société est sédimentée beaucoup plus souterrainement, dans les profondeurs de l'implicite*. L'implicite est souvent véhiculé par les langues qui marquent les espaces par une ou plusieurs langues.

Parlant des temporalités urbaines, Roulin (2001) rappelle la distinction que Halbwachs fait entre la mémoire collective et la mémoire historique. En les distinguant, on prend en considération le fait qu'un certain type de mémoire fait corps avec l'espace et le groupe, qu'il ne lui est pas physiquement dissociable, qu'il lui appartient en propre : *la mémoire collective ne peut se décontextualiser du cadre dans lequel elle s'est constituée*, et selon Halbwachs, *la durabilité de l'environnement physique en fait son support privilégié* (Roulin 2001 : 143).

¹⁰³ Les rues peuvent désigner un type de population : rue des Juifs, des noms d'écrivains qui sont passés par là ou y ont vécu (Isabelle de Montolieu), une activité économique : rue des Vignes, rue d'Or, rue des Forgerons, etc.

4.4 De l'identité au sentiment d'appartenance : indices d'appropriation

Nous avons vu dans les chapitres précédents qu'une dynamique s'opère entre l'institutionnalisation de certains espaces et le morcellement de la spatialité urbaine. Une certaine reconfiguration s'opère et déplace les frontières entre le public et le privé. Plusieurs façons de dire les lieux peuvent contribuer aux recompositions des identités urbaines qui modifient à leur tour non seulement les attitudes des acteurs, mais aussi les transformations de la ville et ses propres identités.

Pourquoi se centrer ici sur les questions des appartenances et des identités ? Comment distancier les appartenances assignées, revendiquées, reconstruites, rejetées, dissimulées, etc. ? Certains modèles d'intégration s'efforcent d'attribuer des appartenances au quartier, à la ville, au pays, à la nouvelle langue. Le font-ils sciemment ou intuitivement estimant qu'il s'agit d'un élément important de l'appropriation ?

Le sexe, la famille, le lieu de naissance sont des éléments imposés d'une identité que la personne ne choisit pas. Ces éléments assignés prennent sens seulement par un travail subjectif, très long, pour atteindre ce qu'on appelle un sentiment identitaire, qui est l'indice des éléments intégrés (ou non). Au cours de la vie et avec les changements de statut familial, professionnel, de lieu d'habitation, de langue, ce sentiment d'identité, en constant réaménagement, évolue. Quand il s'agit de dimension sociale et de proximité à un groupe, on parle plus volontiers du sentiment d'appartenance à des collectivités ou à des petits groupes. Dans certaines sociétés, on instaure des rites pour marquer l'inscription de la personne dans un groupe (passage à l'âge d'adulte), pour officialiser cette entrée. En ce qui concerne notre contexte, on peut voir ce rite, par exemple, lors de l'examen de naturalisation, comme une sorte « d'entrée » officielle dans le pays d'accueil, d'adhésion aux valeurs locales, d'obtention d'un statut de citoyens natif (droit de vote¹⁰⁴). Le sentiment de la personne ne concorde pas toujours avec cet acte social. La personne fait son propre cheminement : elle doit de son côté réaménager d'autres éléments, parfois plus importants que cette acquisition par le groupe qui l'accueille. Elle doit aussi retrouver ses repères sur le plan familial, linguistique, et passer peut-être à une nouvelle position. Elle doit parfois prendre le rôle qu'elle n'a pas forcément choisi (aussi bien les hommes que les femmes, les enfants ou les grands-parents peuvent être amenés à changer de rôle). Gérer les tensions entre les anciens statuts et les modèles (rôle et place de la femme, de l'enfant), avec une pression sociale qui peut accompagner ce processus et être exercée de la part des deux sociétés, n'est pas un travail simple et peut durer

¹⁰⁴ On a vu dans notre contexte que ce droit est réservé aussi pour les permis d'établissement ; ce sont les villes et les cantons qui peuvent choisir le droit de l'éligibilité des étrangers.

plusieurs années. Il peut amener d'autres sentiments comme celui de l'échec, du conflit de loyauté, de l'idéalisation, de la nostalgie, etc. Quel est le rôle du lieu, ici la ville, dans ce travail de recherche identitaire ?

La deuxième génération, née sur le sol du pays d'accueil, sera inévitablement plus imprégnée par le lieu où elle vit. Les traces de son inscription dans ce lieu sont souvent plus nombreuses et plus visibles par rapport au pays d'origine qui porte les inscriptions des parents (les noms de famille, les lieux des villages avec ce même nom). Les parents entretiennent souvent (pas systématiquement) ce lien par la transmission de la langue, en amenant les enfants au pays pendant les vacances pour les familiariser avec les lieux, les personnes et les membres de la famille. Le lieu, défini comme ensemble des pratiques représentationnelles et symboliques, n'est évidemment pas le même pour la deuxième génération qui est en visite que pour celui qui y est né et qui est lié aussi par sa mémoire. La mémoire du lieu et son impact sur le groupe social, les marques et les traces de l'inscription de l'acteur ne sont pas interprétés de la même manière, qu'il s'agisse des lieux dans le pays d'origine ou dans le pays qui accueille. C'est pourquoi il est important de se centrer d'abord sur le parcours individuel pour sortir d'une logique de l'identité collective car, dans la même famille, les écarts peuvent être grands. Une identité à un groupe ethnique ou à une famille est souvent assignée très rapidement sans une vérification du regard de la personne et de son sentiment d'appartenance et sans prendre en compte ce travail individuel lié à l'identification et à l'inscription. En se racontant, l'individu se construit, reconstruit et réinvente son histoire. Pour Bruner, *ce n'est pas le langage en soi mais le récit qui donne forme à son utilisation, en particulier dans la construction de soi* (2002 : 65). Selon cet auteur, même si les nouveaux mondes sont inventés par la fiction, on ne quitte jamais vraiment l'univers qui nous est familier. Ces mondes de fictions sont toujours extrapolés à partir du monde connu (Bruner 2002 : 82). De plus, les récits peuvent contribuer à ce que l'acteur se définisse, mais aussi à ce qu'il confronte les situations qu'il est amené à vivre. Le travail de recherche identitaire par la narration de soi se fait tout au long de la vie et constitue un processus d'adaptation et d'aménagement de la reconstruction identitaire. Les recherches qui portent sur les questions identitaires passent parfois par l'analyse des traits linguistiques mettant l'accent sur les marqueurs identitaires (parler jeune) et produisant les variétés linguistiques (sociolecte, technoclecte, régiolecte) étudiées par Blanchet (2000). Ce dernier souligne l'importance des frontières symboliques ainsi que de leur déplacement selon la situation. Camillieri (1990) se concentre sur les stratégies identitaires, individuelles et collectives, rappelant qu'il ne s'agit pas de juxtaposition d'identités, et insiste sur la négociation entre proximité et distance, affinité et opposition au sein de multiples interactions. Les interactionnistes avec certains anthropologues de la communication (Bateson, École de Paolo

Alto, Goffman) s'inscrivent également dans cette perspective de processus liés à la dynamique des interactions. Quant à Ricœur (1990), il conçoit la construction de l'identité par la médiation d'un récit. L'identité de l'acteur est son histoire. Il y accède grâce à cette médiation du récit. Les travaux de Benveniste (1976) sont proches de ceux de Ricœur. Les deux parlent de l'installation de la subjectivité dans le langage. Benveniste souligne que cette dernière participe à la création d'une catégorie de la personne. Ce qui diffère dans ces diverses approches de l'identité est la place de l'autre et la prise en compte de l'altérité qui peuvent être à la fois condition et instrument de la dynamique identitaire. Pour Morin (2001), il est nécessaire de passer par une « pensée complexe » pour parler de « l'identité humaine ».

N'oublions pas le facteur temps et le rôle de la mémoire. Elle entre en jeu aussi. Mais la mémoire, elle aussi, change. Elle est traversée et transformée par l'oubli et les aléas de sa transmission. L'identité peut être tentée de se fixer sur certains lieux ou même sur des objets. Kaufmann (2004) donne des exemples de la carte d'identité, du passeport, des plaques de voiture, tous ces objets qui figent, réduisent des identités à une adresse, pour contrôler et maîtriser la collectivité. Cet auteur prend ses distances avec Ricœur en soulignant que les individus ont conscience de leurs ruptures biographiques. Selon cet auteur, l'identité biographique ne peut se réduire à l'identité narrative et les personnes ne s'attachent pas tant à raconter et à se raconter *qu'à tisser un lien entre chaque histoire de vie*. Il privilégie également l'identité comme processus plutôt que l'identité comme substance. La subjectivité de l'acteur n'est jamais désincarnée et elle doit être articulée avec la mémoire sociale et le contexte. Cette dynamique produite par la *socialisation passée* est définie par *les grilles de filtrage de l'information et le guidage de l'action* (Kaufmann 2004 :75). Ce postulat se rapproche de la théorie de Lahire qui parle de la diachronie (les dispositions, la mémoire) et de la synchronie (le contexte, la logique de la situation) à partir du concept de schème. Pour Kaufmann, la réflexivité implique *des conflits de schèmes* qui se trouvent sur une trajectoire atypique (cas de désaffiliations ou de changement de classe), (Kaufmann 2004 :93). L'acteur attend de l'autre la reconnaissance (qu'il s'agisse de discours collectifs ou d'institutions) dans ce processus d'identification avec un devoir de l'individu de se désigner comme sujet autonome. L'identité imaginaire est donc devenue un autre facteur très important qui renforce les processus identitaires par l'assignation.

4.4.1 Traces, marques, parcours urbains : indices d'appropriation

Effectuant un *zoom en avant* (nous reprenons l'expression de Blanchet (2000)) dans l'analyse des marques et des traces de l'inscription sociale et langagière, on ouvre la possibilité de saisir

d'autres appartenances de l'acteur en sortant l'individu d'une seule appartenance souvent assignée et imposée par son statut ou son origine. Ce processus d'inscription, appelé le marquage, amène à une production de signes pour appréhender « un langage spatial » (Mondada & Racine, 1995). La relation entre les deux notions *marquage* et *appropriation* est très complexe. Pour certains chercheurs, l'appropriation est toujours accompagnée du marquage (Segaud 2010, Brunet 1993), par exemple la façon de s'habiller (Pinçon-Charlot 1989, 1992), qui renvoie à un marquage par le corps. Les deux principales manifestations du marquage sont *traces* et *marques*, deux termes qui apparaissent proches. Le tableau de (Ripoll 2006), présenté sous la figure 21, aide à les distinguer. La conservation de certaines traces amène à la *patrimonialisation*. Cependant, on rencontre aussi la démolition de certaines traces. L'appropriation d'un espace peut se faire (nous l'avons souligné plus haut) par des discours et aussi en réinvestissant des formes matérielles pour manifester une appropriation. Puisque nous avons choisi de nous intéresser à l'appropriation de l'espace, il va de soi que les signes, marques ou traces de cette appropriation nous intéressent également, car ils sont les premiers indices d'une appropriation identitaire, symbolique ou territoriale. Par ailleurs, certains auteurs affirment (Veschambre 2002, 2005) qu'une appropriation est possible sans que l'espace soit marqué. Certaines personnes marquent leurs identités, d'autres leur pouvoir ou encore leurs affectivités au lieu, sans forcément laisser des traces ou des marques de cette appropriation. Même si ces notions semblent être des synonymes, chacune sert à définir ou à matérialiser une présence, une existence ou une action humaine. Ripoll nous propose un tableau qui permet de faire la différence entre trace et marque.

	TRACE	MARQUE
<input type="checkbox"/> Temporalité	<input type="checkbox"/> incarne le passé	<input type="checkbox"/> Fait référence au présent
<input type="checkbox"/> Intentionnalité	<input type="checkbox"/> Non nécessairement intentionnelle, fonction éventuelle de témoignage (mémoire)	<input type="checkbox"/> Intentionnelle (même indirectement), fonction d'identification/distinction (statut)
<input type="checkbox"/> Signification	<input type="checkbox"/> Renvoie plutôt à une activité	<input type="checkbox"/> Renvoie plutôt à un acteur
<input type="checkbox"/> Synonyme	<input type="checkbox"/> Empreinte, indice	<input type="checkbox"/> Signature, symbole
<input type="checkbox"/> Actions possibles	<input type="checkbox"/> Identification, réinvestissement/ mise en valeur/ effacement	<input type="checkbox"/> Entretien, dégradation, destruction

Figure : trace et marque, Ripoll (2006)

Selon le même auteur, la marque peut devenir la simple trace, la trace peut servir de marque.

Nous avons opté pour une lecture qui partirait d'un point de vue intérieur de l'acteur et de la signification qu'il donne à l'appropriation de l'espace. Pour ne pas rester dans une logique statique et figée qu'exprime la matérialisation de trace ou de marque, nous proposons d'introduire le *parcours urbain* comme troisième facteur d'appropriation. Il permettrait d'élargir le champ des traces et des marques en les additionnant dans un seul terme car il comprend :

- le temps multiple qui peut se retrouver dans un seul lieu ou à différentes étapes du parcours ;
- un processus inconscient, intentionnel (reconstitué par l'acteur) ou non intentionnel (répété chaque jour) ;
- les actions des acteurs ;
- une dynamique entre l'investissement, l'effacement, la symbolisation et la reconstruction identitaire

Donc, le parcours serait à la fois la trace et la marque d'appropriation, un outil méthodologique pour identifier le degré et la nature de l'appropriation ou du marquage constituant lui-même une marque matérialisée ou non matérialisée mais symbolisée et mise en mots.

Le schéma de Ripoll, adapté à notre contexte de ville serait une lecture ethnographique d'une mise en lien des indices de l'appropriation multiple (identitaire, langagière, spatiale, etc.). Ce que le parcours apporte en plus est l'agencement de ces traces, traversé par un fil rouge.

Si la trace désigne plutôt ce qui subsiste du passé (un lieu de mémoire), la marque est plutôt une attestation de l'action présente (qui rend visible une qualité, un attribut de la personne, de l'espace). Le parcours urbain, pris comme une nouvelle grille de lecture des indices d'appropriation, pourrait représenter un lieu qui renvoie aussi bien au présent qu'au passé. Donc, un lieu, selon sa mise en mots, peut être lu à la fois comme trace et comme marque. Le fait d'appréhender l'appropriation par le parcours urbain en identifiant les traces et les marques apporte une dimension complémentaire. Le parcours aurait la capacité d'identifier un autre espace-temps, dépassant les murs de la ville. Cette activité ne laisse pas forcément des marques repérables dans l'espace si l'acteur ne le signifie pas comme importante pour lui. La valeur ajoutée du parcours serait donc la signification subjective donnée aux traces/marques individuelles ou collectives devenant un nouvel indice, une nouvelle signature. Il prend la forme de lignes qui se croisent à travers l'espace urbain et parfois au-delà de cet espace. Cette signature refléterait une carte des appropriations qui peuvent être accompagnées ou non par les marquages.

Quelques éléments du dispositif méthodologique sont amenés ici de manière anticipée. Il est nécessaire de les mentionner afin de souligner les deux caractéristiques principales du parcours urbain sur lesquelles nous nous appuyerons dans la partie empirique :

- la variable temporelle qui inclut le moment d'observation (espace perçu) et le moment de la mise en récit (espace vécu) ;
- la variable langagière : la langue est non seulement l'objet d'observation mais aussi l'objet par lequel passent la mise en récit et la reconstruction identitaire.

Selon Bulot, les recherches sociolinguistiques relèvent deux objets : la construction identitaire et les pratiques langagières. Rappelons qu'une des entrées pour les études sur la ville, signalée par ce même auteur, est l'étude des territoires urbains qui sont représentés par les espaces discursifs. Pour ce faire, trois principes directeurs sont à prendre en compte : la perception d'autrui, la polyphonie et les interactions. Sans négliger l'intérêt pour les faits variationnels, Bulot nous invite à saisir ce que ces faits, unis en discours, disent des rapports sociaux. Ainsi, un rapprochement pourrait se faire avec la proposition de cet auteur et la notion de parcours urbain comme indice d'appropriation où le locuteur serait imprégné de ses propres usages spatiaux et de sa propre histoire sociale et qu'il mettrait en mots subjectivement les structures socio-spatiales. Nous nous appuyons sur les propos de Bulot pour consolider la pertinence de mise en récit des *lieux de ville* afin de saisir le degré de son appropriation et de la vision subjective de ses rapports à la ville, à ses acteurs et aux actions qui s'y déroulent.

Pourquoi cette digression vers les marques et les traces ?

D'une part pour rappeler l'importance du facteur temps, exprimé ici par la mémoire et les marques qui sont des éléments matérialisés de l'identité. La mémoire a donc besoin de repères matériels pour se fixer et pour permettre à l'acteur de se reconstruire. D'autre part, pour introduire le parcours urbain comme une autre façon de rassembler des marques et des indices de cette construction qui ne s'opère pas nécessairement aux moyens de traces matérialisées. Cette toile de fond que représente le parcours urbain pourrait nous donner :

- des indices de la construction dynamique de l'identité de l'acteur
- des marques langagières non matérialisées
- des indices sur le travail de symbolisation
- des indices entre les appartenances assignées et les appartenances assumées par l'acteur, des indices des jeux entre pouvoir et territoires

- des traces de frontières dont on n'a pas toujours une marque visible.

Le paradigme du tiers-temps et de l'espace-tiers étudié plus haut devient pertinent ici et mérite d'être rappelé. Il peut nous soutenir dans l'analyse d'une éventuelle multiplication des identités de l'acteur pouvant être « condensées » sur un seul parcours urbain. Le passage d'un espace à l'autre qu'il soit dans ou hors la ville, dans une sphère plus large entre l'espace où la personne a grandi par rapport à l'espace de l'exil, demande chaque fois un recentrage sur soi. Certains éléments biographiques peuvent apparaître contradictoires car les fils peuvent partir dans deux directions et deux temps différents. La situation de l'exil et les tensions qu'elle implique, exigent une réévaluation des buts de la vie à la lumière de la nouvelle situation, des nouveaux liens et des lieux d'installation comme le suggérait Schütz. L'acteur a besoin de donner de la cohérence et de la continuité à son parcours, ce qui fait qu'il réinterprète et cherche une narration cohérente de soi, une stabilité et un fil rouge. Ce processus a été soulevé déjà par des chercheurs travaillant sur le récit de vie.

4.4.2 *Sentiment d'appartenance : attachement et détachement aux lieux (topophilie vs topophobie)*

Notre démarche étant tournée vers l'espace perçu/vécu et vers le dialogue de l'acteur entre son intériorité et son extériorité, nous devons être attentive aux traces qui se situent à la fois dans son monde imaginaire et dans son monde matériel et réel. Nous nous posons la question : dans quelle mesure l'identité est-elle reliée à un lieu réel ? Que se passe-t-il quand le lieu disparaît, change de nom¹⁰⁵ ou se transforme par le discours ?

Ce qui nous intéresse dans l'appropriation, c'est la symbolisation et la projection de l'acteur qui contribuent à saisir le processus d'identification de l'acteur par rapport à un lieu. Yi-Fu Tuan (1974) donne des outils qui vont dans ce sens en proposant la notion de *topophilie*. Cette notion « d'amour des lieux » a aussi été utilisée par Bachelard (1958 : 215) pour qui les objets de la maison sont chargés d'un sens poétique qui dépasse leur usage habituel, devenant symbole, force de pensée. La *topophilie* concerne la description des lieux que les personnes affectionnent et auxquels elles se sentent attachées. L'auteur désigne dans ce sentiment la *géopiété* qui exprime en particulier le caractère mythique et religieux du lieu. Son opposé, la *topophobie* (*landscape of fear*), est interprété par YI-FU Tuan (1983) comme une peur. Bachelard, quant à lui, lie le dedans et le dehors et peut les opposer ou les faire se compléter et se répondre (Bachelard 1958 : 88). Le

¹⁰⁵ Ce sont les phénomènes connus après de grandes révolutions ou les guerres. Les lieux prennent des dénominations liées aux moments historiques pour disparaître ensuite avec le nouveau mouvement social (ex : les grands boulevards et avenues ou certains lieux de culte disparus ou transformés dans certaines villes, en ex-Yougoslavie suite à la dernière guerre).

sens du lieu est donc essentiel dans l'étude des perceptions et des vécus des acteurs urbains dans le processus d'appropriation. L'absence du sens du lieu *placelessness* (Relph 1986) renvoie également au malaise ou au bien-être dans un lieu, d'autant plus que notre époque amène à une dispersion des lieux par les nouvelles technologies. Ce qui est en jeu pour cet auteur est la symbolisation par les lieux extérieurs aux personnes. Donc l'identité spatiale, telle qu'elle a été étudiée par la géographie sociale, oscille entre l'identité d'un espace et l'identité des personnes qui sont reliées à la construction des territoires. Pour faire cette distinction, Relph (1986 :144) parle de *identity of place* et *identity with place*.

Selon la perception de Mucchielli (1980 :99) : *Sentir le groupe dans lequel on se trouve est se sentir soi-même de ce groupe (...)*. Un ensemble d'attitudes individuelles et de sentiments est désigné par le mot " appartenance ". L'acteur peut adopter certaines valeurs, développer un sentiment de solidarité ou encore s'identifier personnellement aux références du groupe. Cette identification fait que le groupe devient « sien » ainsi que ses réalisations et ses actions. L'acteur de son côté devient le membre du groupe et crée un lien avec les autres membres en tenant compte de leurs apports et de leurs avis. Le sentiment d'appartenance comprend le processus par lequel ces personnes sont liées et se définissent les unes par rapport aux autres. Il implique les perceptions à propos de son appartenance au groupe, se sentant bien, utile et solidaire avec le groupe. Le sentiment positif ou négatif qu'il éprouve vis-à-vis d'un lieu contribue au renforcement de ce sentiment.

Parler plurilingue fait partie de la ville et de ses espaces multiples même si la communauté sociale endogène est trop souvent conçue et présentée comme monolingue. Les pratiques exogènes sont entrées progressivement dans les structures locales et les instances formelles. La question que nous pourrions poser est de savoir si la ville utilise le discours sur le plurilinguisme comme moyen d'identification possible de certains groupes à l'ensemble de la ville en leur tendant la perche (linguistique) pour associer ces populations étrangères à la vie commune et pour les inciter à participer à la vie politique. La municipalité de Lausanne (d'autres villes aussi) utilise la technique de la traduction écrite (plus rarement orale) de ses textes pour chercher le lien avec les populations étrangères. Dans la réalité cependant, elle crée un lieu ou, selon la théorie citée plus haut, un territoire où elle détient le pouvoir. L'information distribuée par les autorités passe dans un seul sens, sans possibilité de recevoir une réponse au retour (*cf.* problématique), ce qui fait que le territoire est marqué non pas par la langue mais par l'information qui est donnée dans cette langue, puisque le texte écrit n'est pas un moyen suffisant pour créer des liens et pour assurer un échange. Donc, dans ce cas précis, on peut utiliser la langue de l'autre pour marquer son propre territoire.

Cet exemple est une illustration des tensions possibles dans la ville, une illustration où l'on rend une langue/des langues (la traduction se fait actuellement en douze langues) à la fois visible et « muette ». Muette car le droit de réagir dans cette même langue est moindre, à l'exception de quelques structures de santé, du social et de l'éducation qui se donnent les moyens d'intervenir avec des interprètes communautaires et font traduire leurs messages dans les langues orales, laissant libre cours au dialogue et à la réaction de l'autre¹⁰⁶. Pour Laplantine (1999 :55), l'identité n'est qu'un principe classificatoire qui opte pour une conception « monolingvistique » du social. Notre époque toutefois amène à l'effacement progressif de l'identité, voire à sa disparition, car elle devient difficile à nommer, à cerner et à définir.

En matière d'identité et de sentiment d'appartenance, plusieurs points sont à observer : une revendication accrue de la différence et des droits du parler plurilingue, de la sauvegarde et de la transmission des premières langues en opposition aux systèmes qui pourraient les ignorer et défendre des approches d'assimilation. On sent dans la littérature une insistance sur les approches interculturelles. Tous ces éléments font que nous nous trouvons dans une phase où l'on voit que certains systèmes de valeurs sont en crise et en train de se transformer aussi bien du côté de ceux qui accueillent que du côté de l'étranger. Bertucci (2007) rappelle que chaque langue correspond à une fonction précise extérieure et intérieure, sociale et intime et que le plurilinguisme recouvre aussi ce que l'on appelle le parler métissé. La question de la diversité et de l'altérité évolue vers un principe des droits fondamentaux des individus (comme celui d'éligibilité) et des identités collectives différenciées. Ces droits vont-ils amener à une reconnaissance de la différence et de la légitimité du parler plurilingue ? La question reste ouverte.

4.4.3 Trames des langues, identité plurielle et multi-appartenance

La polysémie de la notion d'identité est telle qu'il est difficile de faire l'inventaire des recherches et des travaux écrits à ce sujet. La notion d'identité plurielle va de pair avec la conception que l'on a de la langue. La perception de la langue de prestige exclut la diversité ou la considère comme nocive pour la langue normée. En revanche, si l'on admet l'existence de variantes ayant différents statuts et fonctions, la conception de la langue change aussi. Elle devient plus souple, ouverte à la diversité et à l'altérité. Cette conception implique que l'on a affaire à un flou, à l'instabilité et à

¹⁰⁶ Laplantine (1999 :55) cite Frederik Barth qui a tenté de réévaluer la notion d'ethnicité, autre nom pour l'identité mais terme déjà largement dépassé. Selon Barth, il est impossible de maintenir une identité dans sa stabilité. Elle se construit par relations avec « l'out-groupe » et non pas par étanchéité et transmission endogène. *Ce n'est pas l'isolement mais l'intensification des échanges (en particulier urbains) qui est la condition de la réaffirmation identitaire*, dit Barth par les mots de l'anthropologue. Ce dernier ajoute que cette ethnicité « réactionnelle » s'oppose à « interactionnelle » et qu'elle est nommée également « symbolique ».

l'aléatoire, raison pour laquelle il est difficile de faire admettre et de légitimer socialement la pluralité et le métissage de manière plus générale. Pour comprendre les facteurs de cette difficulté, nous rappelons l'importance du facteur de l'imaginaire collectif qui véhicule des représentations et des stéréotypes. Les représentations subjectives peuvent ainsi s'exprimer et être prises en compte dans les descriptions des langues et leurs caractéristiques selon les statuts et leur position sociale (exemple du suisse allemand à Lausanne).

Dans les pratiques urbaines actuelles, on fait de plus en plus recours à un interprète communautaire ; le recours à ces personnes est davantage théorisé (Gohard-Radenkovic & Berra-Vuistiner & Veshi 2003, Rosenberg & Leanza & Seller 2007, Leanza 2005), ainsi que les circonstances de leurs interventions et les apports de leurs traductions. Leur rôle social ne s'arrête pas seulement à la dimension linguistique. Ils vont au-delà de cela. L'acte de prendre ou de donner des informations sur l'autre est réciproque et celui qui donne une information sur soi ne devrait pas s'en satisfaire. Il est tenu de chercher aussi les informations sur l'autre pour dépasser les frontières qui marquent trop souvent les espaces du dedans et du dehors. Ces espaces sont fermés ou ouverts précisément en raison des informations qui circulent à l'intérieur ou à l'extérieur du réseau. Dès que les informations sortent d'un intra-réseau, la possibilité d'un regard autre est plus grande et enrichit l'échange (Granovetter 1973).

En fonction du statut social donné à une langue, dans un lieu donné, le rapport de l'acteur à ses propres langues peut aussi changer et provoquer des attitudes de revendication ou, au contraire, de dissimulation d'une partie de son répertoire linguistique, en le réservant à des lieux privés ou à ceux où il a une marge plus grande de sécurité pour s'y référer. La stigmatisation, la valorisation, la survalorisation, la folklorisation d'une langue et les représentations qui accompagnent les attitudes linguistiques auront un impact sur le processus de négociation et d'identification de l'acteur à un lieu/groupe et indirectement sur son sentiment d'appartenance et son identité. Donc, plus cette marge de sécurité linguistique est grande, plus le jeu de territorialisation et de déterritorialisation en rapport avec les lieux et les langues sera fort ou faible. Les représentations sociales comprises dans le terme de territorialité entrent dans ce jeu et amènent à une prise de parole et, en conséquence, à une affirmation ou à un déni d'identité.

Plusieurs actions sont mobilisées pour rapprocher les habitants et les groupes sociaux de la ville. Ces actions orientées vers la découverte de l'autre « étranger », pour le rendre plus « proche » et « familier » se font par des conférences, des repas multiculturels, des fêtes de musique et des ateliers d'écriture. Parfois, elles peuvent prendre un caractère très folklorique et superficiel sans réellement favoriser cette prise de parole de l'acteur ou sans créer d'espaces où les représentations

sur les langues et les langues minorées pourraient s'exprimer. Certaines expériences, en revanche, sollicitées de plus en plus pour leur caractère de médiation (recours aux interprètes communautaires, médiation interculturelle) ont pu confirmer que la fabrication d'espaces-tiers, faisant déplacer des frontières territoriales mais aussi linguistiques, permet de « délier » les langues et de modifier les discours portés sur elles. Il ne faut évidemment pas tomber dans une revendication absolue de l'espace-tiers ou des pratiques avec les personnes- tierces à l'instar des interprètes. Ce qui nous intéresse est le passage par ces espaces-tiers dans le processus de la lecture, de la traduction de soi et de l'autre et enfin de l'appropriation spatio-langagière. Le travail d'interprétation dans l'action de l'apprentissage des langues ou de l'apprentissage de la ville et de ses discours nous semble essentiel dans le procédé, et ceci pour plusieurs raisons :

- en raison de la distanciation de l'acteur vis-à-vis de ses propres représentations ;
- en raison de la prise de conscience de la pluralité de ces interprétations ;
- en raison de l'objectivation des spatialités urbaines et de leur catégorisation développant des compétences méta-discursives en lien avec les lieux de la ville et la mémoire sociolinguistique (Bulot 2004c : 147).

Comment définir l'identité quand plusieurs voix se mêlent et sont énoncées dans plusieurs langues ? Comment se fait leur articulation et qui fait la médiation entre ses voix ? La mémoire ? L'image de soi-même qui se construit en miroir avec celle des autres ? Les espaces par lesquels l'acteur passe ?

Puisque nous sommes partie des figures de l'étranger, de ses liens interpersonnels et avec les groupes tout en rappelant les facteurs spatiaux et langagiers, nous tenterons de présenter un schéma qui résumerait les interdépendances en incluant celles liées aux frontières marquées par les identités. Pour conclure le chapitre sur les identités, reprenons la ville dans sa complexité, son interdépendance, voire sa problématique, tout en insérant les processus de distanciation, de rapprochement et de symbolisation. Partons de la spirale à cinq entrées en y appliquant la notion d'identité déclinée sous ses multiples formes.

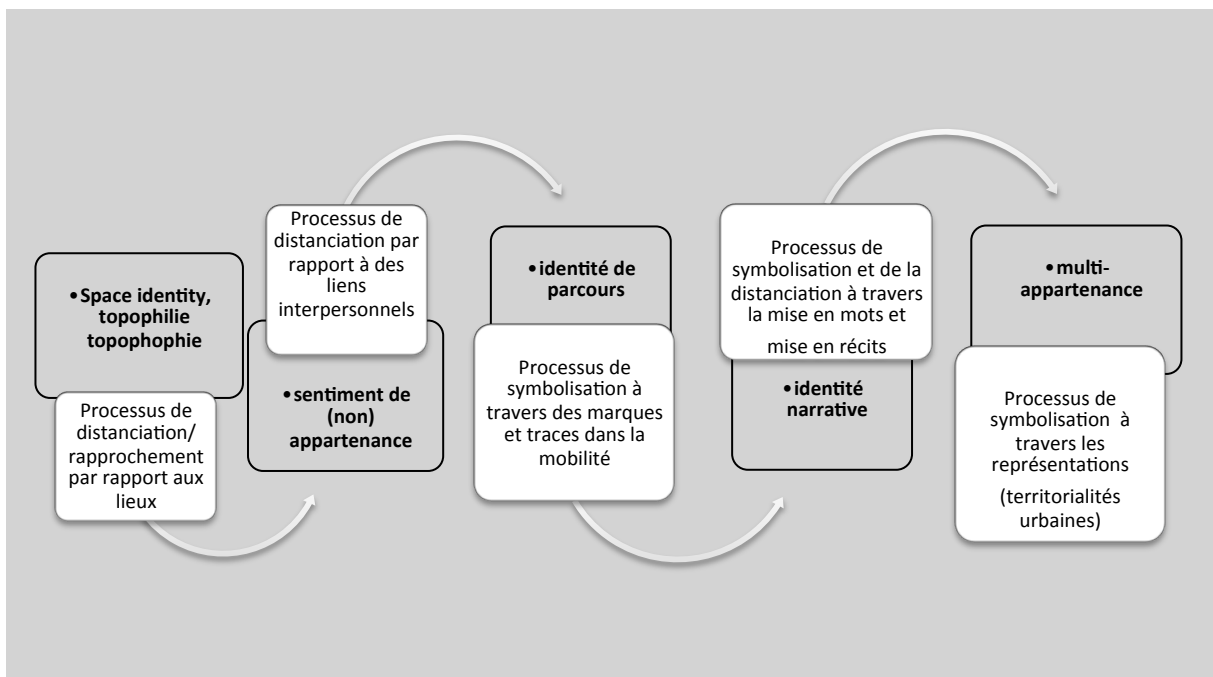


Schéma : processus identitaires en rapport avec les espaces, les territoires et les langues

CONCLUSION INTERMÉDIAIRE

Nous avons questionné dans cette partie les rapports des acteurs à l'espace urbain en proposant de se concentrer sur les processus d'appropriation spatio-sociolinguistique. L'un des objectifs était de relier l'appropriation linguistique et la configuration spatiale aux discours, aux images portés sur la ville et ses pratiques. Le parcours urbain est introduit en tant que concept opératoire mettant l'accent sur la possibilité de décliner ces pratiques au pluriel, axe qui sera développé davantage dans la partie méthodologique. Les représentations et les images des individus sont également prises en compte. Elles nous ont obligées de confronter les théories d'objectivation de ces parcours intérieurs en les plaçant dans un contexte plus large.

Superpositions des frontières entre les pratiques spatiales et linguistiques

Après avoir exposé la ville à la lumière de ses dimensions spatiales, linguistiques et identitaires en interdépendances, en mouvements et en strates, traversée par le temps et les frontières, nous présentons ici, en guise de conclusion intermédiaire, des clefs de lecture d'une appropriation spatio-linguistique de la ville. Par le biais des dynamiques situées à plusieurs niveaux, entre une appropriation spatiale, linguistique et identitaire, nous proposons cinq entrées déclinées en quatre étages (*cf.* figure plus loin), schématisant la complexité de la notion d'appropriation tout en tenant compte de nos questions posées au départ. L'hétérogénéité de la ville et de notre public demande des entrées « plurielles » de manière à pouvoir prendre en compte les facteurs multiples (spatiaux, linguistique, territoriaux) qui s'articulent dans sa configuration et, en conséquence, dans son appropriation. La première ligne horizontale, représentée par le parcours, est une sorte de « ticket d'entrée dans la ville », signifiant l'aspect spatial et servant d'outil méthodologique et descriptif pour appréhender ensuite des enjeux linguistiques, identitaires et territoriaux (lignes 2, 3, 4.). Les relations entre ces niveaux (mais aussi à l'intérieur de chaque niveau) restent complexes et floues. Espérons que le travail empirique et l'approche du terrain nous apporteront plus d'informations et que nous serons aptes à les typifier après nos analyses tout en enrichissant ce schéma qui nous servira de point d'appui dans la compréhension des phénomènes relatifs à notre public et à son rapport à la ville. Par ce schéma opératoire, l'appropriation de la ville est conçue comme le carrefour entre des facteurs liés, d'une part, à la gouvernance et, d'autre part, à des facteurs liés au vécu des individus. Dans ces facteurs liés à l'individu, il s'agit de distinguer l'appropriation de la ville subjective et symbolique se référant aux représentations et aux perceptions de la ville qui est déjà là comme une donnée attachée à des espaces réels et matérialisés (les traces et les marques de

l'appropriation de la ville morphologique). Dans cette articulation entre l'élément statique exprimé par sa matérialité et les dynamiques suscitées par le vécu relatif aux espaces, un autre élément entre en compte: la dimension langagière et la ville discursive. Les interactions entre les acteurs/locuteurs individuels et les acteurs/locuteurs collectifs, la mise en mots de ces interactions et la construction d'une ville narrée, dite, parlée, mise en scène en images mentales complètent les définitions précédentes de l'appropriation. Le schéma opératoire qui suit permet d'associer les notions discutées plus haut, à savoir : parcours, lieu/espace/spatialité/territorialité, identité narrative/sentiment d'appartenance/identité de parcours, frontières, etc.

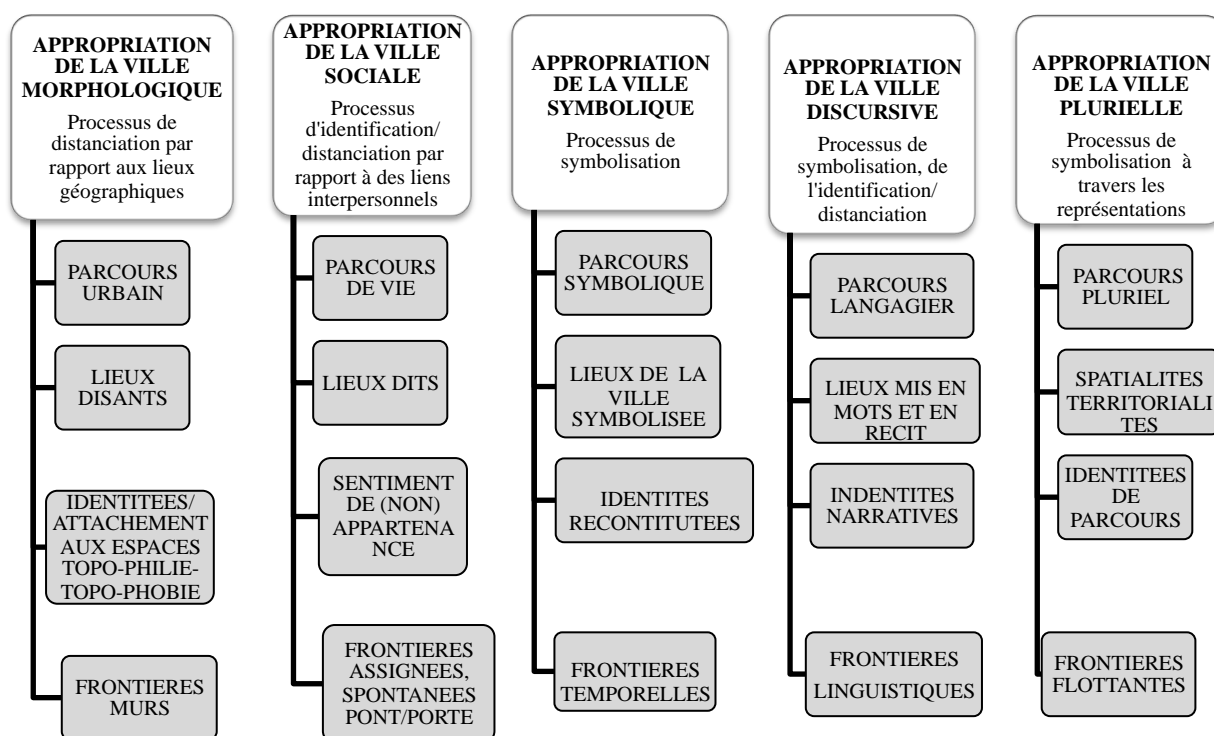


Schéma opératoire synthétisant le processus d'appropriation spatio-sociolangagière

Nous avons tenté d'éviter, dans la construction de ce cadre théorique, de considérer des concepts liés à la dimension spatiale d'un côté et ceux liés à la dimension langagière de l'autre, car nous présumons que les configurations spatiales peuvent dégager, par les pratiques sociales qui s'y déroulent, des significations et des fonctions langagières. Le point central de ce cadre consistait à trouver des concepts qui rendent opératoires les significations langagières produites en/sur et avec la ville en dégageant le concept de parcours ayant pour fonction d'associer les deux dimensions

citées plus haut. Dans cette conclusion, nous arrivons aux notions qui comportent l'imbrication de ces deux dimensions pour les englober dans une notion polysémique, déterminée à la fois par l'espace et par le langage et les discours sur/dans la ville : appropriation spatio-sociolinguistique. La ville étant considérée comme produit et productrice des discours, elle permet ou empêche les individus de s'y identifier, de s'y reconnaître, de s'en sentir proches ou lointains. Ainsi, la ville devient une arène de jeux et de négociations, de tensions où les individus s'affirment, se distancient, s'inscrivent et s'approprient ses logiques en recourant à diverses pratiques et stratégies.

5 CHAPITRE V UNE MÉTHODOLOGIE POLYVALENTE POUR UN CONTEXTE PLURIEL

Comment connaît-on sa ville ? Méthode : il faudrait, ou bien renoncer à parler de la ville, à parler sur la ville, ou bien s'obliger à en parler le plus simplement du monde, en parler évidemment, familièrement. Chasser toute idée préconçue. (Perec : 122). (...) L'espace est un doute : il me faut sans cesse le marquer, le désigner ; il n'est jamais à moi, il m'est jamais donné, il faut que j'en fasse la conquête. (Perec 2000 : 179)

La complexité de la ville n'aide pas à mesurer la portée de l'action d'un individu. « La charpente » de la démarche méthodologique s'appuie sur le terrain qui à son tour nourrit le modèle théorique. Procédant ainsi, nous nous inscrivons dans une démarche qualitative et passons par un processus itératif, théorie-terrain-théorie, se servant de plusieurs approches et d'un dispositif multiple nous permettant de nous inscrire dans le « grounded theory », théorie ancrée (Strauss & Corbin 1990)¹⁰⁷. La spécificité de l'approche proposée consiste en la possibilité de concéder une place à l'informateur pour devenir à la fois le collecteur des informations et l'interprète de celles-ci. Par ailleurs, les voix officielles des représentants de la ville sont également prises en compte pour obtenir d'autres informations se situant sur l'arrière-plan de l'acteur. Notre intention est de recentrer nos analyses sur des processus d'aménagement et d'appropriation des espaces, générés par le croisement et l'emboîtement des pratiques, leurs métissages, les négociations se situant dans les interstices, souvent invisibles et difficilement, accessibles par une méthode d'entretien et par des méthodes de recueil « classiques ».

5.1 Bref rappel du contexte, des questions et des objectifs de la recherche

Le principe directeur du cadre méthodologique devrait s'appuyer sur le concept de parcours qui, comme nous l'avons explicité dans le cadre théorique, aurait cette capacité d'associer les trois dimensions : spatiale, socio-linguistique et symbolique. Dans la dialectique de notre approche consistant à s'interroger sur le rapport entre espace de la ville, espace langagier et espace de vie de l'étranger, nous avons tenté de prendre en compte des facteurs multiples de l'appropriation en

¹⁰⁷ Une méthodologie qui stipule que la théorie se génère à partir des données et du terrain de la recherche. Nous y reviendrons dans notre chapitre d'analyse.

choisissant le parcours urbain comme concept opératoire¹⁰⁸. C'est donc à partir d'un parcours de ville que nous allons diriger les modalités de recueil des informations. Cet outil permettra de rassembler des éléments de la mobilité de l'acteur. L'appropriation complexe de la ville oblige à privilégier la diversité des matériaux et à entrer dans une polyphonie méthodologique.

Le choix de travailler sur les parcours des individus donne la possibilité d'émettre des interprétations propres aux acteurs (perspective intersubjective). Nous formulons l'hypothèse qu'un lien étroit subsiste entre l'appropriation spatiale et les territoires discursifs de la ville. Nous nous proposons de nous saisir du parcours non seulement comme outil de compréhension mais aussi comme outil méthodologique car il nous séduit par sa capacité à englober différentes temporalités, différents lieux réels et symboliques, diverses pratiques sociales et langagières dans la vie d'un acteur.

Interroger des espaces en tant que faits discursifs nous oblige à contextualiser chaque parcours et à questionner des liens et des territoires qui se succèdent sur ce parcours. Il s'agit également d'analyser le poids de certains modèles en vigueur : comme celui où la langue nationale est désignée *comme lieu d'intégration*. Ce modèle est difficile à appréhender et exige l'exploration d'autres fonctions de la langue dans ce processus d'insertion.

La municipalité est mandatée à la fois par la Confédération et par le canton dans l'application des recommandations édictées au sujet de l'intégration des étrangers. Elle est censée répondre en même temps aux sollicitations des acteurs/locuteurs collectifs et des citoyens. Dans le chapitre *Contexte et problématique*, nous avons cherché à identifier ces contraintes et à cerner les premières attitudes des acteurs tentant de répondre à cette double demande. L'analyse de la configuration des pratiques individuelles et de la gestion collective de la diversité nous aidera à voir si ces deux niveaux se rencontrent et se croisent sur le plan de l'appropriation spatiale et sociolangagière de la ville et s'il existe une interdépendance.

Le dispositif méthodologique devrait être en cohérence avec le cadre conceptuel circonscrit plus haut. Rappelons que l'intérêt de cette recherche porte sur la compréhension des stratégies des co-acteurs et des résidents étrangers ainsi que sur les logiques qui déterminent les appropriations spatiales et langagières en lien avec le contexte politique, économique et urbain actuel. C'est l'observation des représentations vis-à-vis des espaces de la ville et des espaces de vie qui devrait nous informer sur les modalités de cette appropriation.

¹⁰⁸ Le travail de Barberis (2010) est à signaler ici même s'il s'inscrit dans une perspective différente par rapport à notre proposition. Cette auteure s'intéresse à la description de l'espace de la ville en interaction verbale et la définition de l'organisation d'échange quotidien en tant que genre discursif en suivant l'itinéraire des piétons.

La ville a été choisie comme terrain mais aussi comme objet d'étude puisque les espaces urbains portent des marques et les indices de l'appropriation et de l'aménagement spatio-langagier. L'acteur choisi, le résident étranger, nous permettra d'aborder les enjeux multiples par lesquels la ville est concernée aujourd'hui : enjeux spatiaux, sociaux et linguistiques situés sur les plans individuel et collectif.

L'analyse de ces enjeux nous permettra également de sortir du schéma binaire (exclusion - inclusion, assimilation – intégration) afin d'entrer dans la complexité et d'analyser les facteurs multiples influençant la traduction des réalités urbaines, saisies par les étrangers. Nous postulons que les organisations sociales signalées par un parcours urbain nous renvoient à la fois aux micro-organisations de la ville, des organisations de proximité, qu'à l'organisation plus globale de la ville. Ceci est envisageable puisque nous nous trouvons dans une ville de taille moyenne ce qui n'est peut-être pas forcément applicable pour les mégapoles.

Avant d'entrer dans les étapes du procédé méthodologique, rappelons brièvement notre contexte, nos questions et nos objectifs de recherche, pour exposer ensuite les raisons des choix théoriques et méthodologiques.

Questions

- 1) Quelles sont les dynamiques sociales et langagières auprès des acteurs décideurs et des acteurs/locuteurs individuels dans une ville officiellement monolingue affichant un discours sur la diversité culturelle et linguistique ?
- 2) Quelles sont les modalités d'appropriation sociale et langagière des étrangers dans la ville ?
- 3) À partir de la conception de la ville comme espace social et discursif, peut-on considérer *les récits de ville* comme des lieux possibles de l'appropriation urbaine ?

Les objectifs de la recherche

L'objectif premier que nous avons fixé consistait à identifier les stratégies et les attitudes des acteurs étrangers dans l'appropriation spatiale, sociale et langagière de la ville en partant de leurs perceptions et de leurs vécus.

Le deuxième objectif était de désigner les relations entre l'appropriation spatiale et langagière et d'identifier le degré et les modalités de cette appropriation.

Enfin, nous nous sommes donnée comme troisième objectif d'éclairer l'impact de la mise en mots de l'espace urbain sur les dynamiques sociales et langagières dans la ville.

La spécificité de cette recherche serait donc de comprendre le phénomène d'appropriation en étudiant les dynamiques qui se développent entre deux façons conjointes : l'appropriation spatiale et sociolangagière. Pour y parvenir il faudrait envisager une forme d'objectivation de la part des acteurs sur leurs propres parcours. Ceci devrait être assuré par ce cadre méthodologique. A travers une analyse de quelques lieux précis, des enjeux sous-jacents d'appropriation de la ville pourraient être identifiés ainsi que les formes d'adaptation individuelle aux mesures proposées par la collectivité.

5.2 Raisons et choix théoriques

La démarche méthodologique ainsi que les outils de l'analyse se sont construits progressivement. Le dosage de plusieurs disciplines et leur place dans la co-construction des outils et techniques de recueil, c'est la question qui s'est également posée dans ce cadre méthodologique. Calvet (1994 : 15) nous rappelle que nous ne pouvons pas nous contenter d'étudier seulement des situations urbaines. La sociolinguistique urbaine, l'une des disciplines fondant notre approche doit, selon cet auteur, dégager ce que ces situations ont de spécifiques et donc construire une approche spécifique de ces situations.

La question qui se pose d'emblée par rapport à la méthode est : quelle lecture et quels moyens pour saisir la complexité de la ville ? Roncayolo (1990 :177) rappelle cette complexité dans les termes suivants : *la ville est alors apprentissage des actes comme des représentations. Elle se préoccupe de l'accumulation des gestes et des rites, ancrés dans l'inconscient.*

Pour cet auteur, le rapport entre représentations et pratiques de la ville déborde le domaine des cartes mentales (Gould & White 1986)¹⁰⁹ et relève d'un domaine d'une plus grande finesse. Il souligne les travaux des linguistes qui tentent de distinguer le jeu complexe entre les signes et ce qu'ils représentent, les symboles et leurs fonctions multiples, le lieu et son épaisseur par la multitude des valeurs contradictoires. Rappelons que Roncayolo (1990:178) prend les distances par rapport au jeu sémiologique qui, selon cet auteur, ne répond pas à toute la question, car il ne dit pas comment les symboles sont créés, par qui et pour qui. Cet auteur propose de situer ce rapport entre cité réelle et cité rêvée. Ceci signifie de chercher des indices derrière les idéologies des rapports sociaux. Il demande plus précisément de ne pas chercher à identifier les sociétés mais bien leurs attitudes. Il suggère de décoder au moyen d'une grille urbaine :

- les manifestations de liberté ;
- les revendications d'autonomie ;
- la construction du collectif et la défense du privé en marge des hiérarchies sociales et à côté des inégalités et des conflits sociaux.

Nos observations et nos analyses seront centrées sur ces manifestations en tentant de cerner leurs relations et leurs interdépendances. C'est en suivant l'étranger dans différents espaces de la ville que nous envisageons de poser notre regard sur les processus de son appropriation. Les questionnements posés plus haut et les entrées empiriques suggérées ont pour but d'illustrer quelques champs d'investigation qui nous permettront de dégager des enjeux liés à l'appropriation urbaine et de caractériser les logiques de cette appropriation. Afin d'éviter les schémas binaires et dichotomiques cités plus haut, nous avons envisagé plusieurs entrées :

1. Le résident étranger est au centre de la démarche et prend dans cette recherche un rôle participatif. Cette entrée permet de mener à la fois une réflexion sur la ville comme lieu d'action politique et sociale, comme lieu de mémoire, comme carrefour des parcours des acteurs qui par leurs langues investissent des relations et des espaces urbains.
2. Le parcours mis en mots et en récits est la deuxième entrée dans la ville plurielle. Les parcours urbains de l'individu traduisent des pratiques sociales et linguistiques auxquelles l'acteur donne un sens construit, entre autres, par un discours. L'analyse de son interprétation se fera à partir de son vécu et de sa perception.

¹⁰⁹ C'est Peter R. Gould qui représente cartographiquement en 1974 les préférences des habitants pour certaines régions : leur attirance et leurs connaissances sur le monde. Ces recherches ont ouvert les voies en psychologie sociale sur les travaux sur l'image du monde et la conscience d'un environnement proche et lointain.

3. Le paysage social comprend des attitudes et des stratégies des acteurs laissant des traces de leurs actions relatives aux modalités d'adaptation et d'appropriation des espaces urbains. La récolte des traces d'inscription individuelle et d'aménagement collectif sera la troisième porte d'entrée dans la ville.
4. Des images mentales et cognitives sont inséparables des actions, des gestes quotidiens et des images symboliques. Nous envisageons de mettre des moyens à disposition des acteurs pour rendre compte de ces images et du processus de symbolisation.

Pour étudier la complexité des rapports et des discours sur/dans/avec la ville nous mettons en place un dispositif méthodologique plurivalent pour impliquer en même temps les mobilités multiples des acteurs. Ce dispositif devrait permettre de saisir les logiques du pouvoir et du territoire, des forces créatrices des acteurs et de la ville en tant que « corps » collectif. Pour sa réalisation et pour la compréhension des dynamiques sociolinguistiques entre les acteurs et co-acteurs de la migration, entre les instances organisationnelles et collectives, les analyses seront menées sous plusieurs angles et en tenant compte de plusieurs facteurs Dubois & Mondada (2003 : 23), soit :

- des mobilités d'acteur impliquant ses déplacements géographiques, sociaux, linguistiques et temporels ;
- des pratiques sociales et langagières de ceux qui vivent en ville mais aussi de ceux qui la gouvernent ;
- des représentations de l'acteur qu'il s'agisse d'acteur/locuteur individuel ou de l'acteur/locuteur collectif ;

Traiter de la ville, de sa population étrangère sans se confronter à la polymorphie des temps signifie passer à côté des logiques d'articulation entre le vécu, la perception et la traduction des pratiques sociales et des pratiques langagières. Parler une ou plusieurs langues dans un contexte donné impose une entrée dans plusieurs temps. Des logiques de distribution des statuts et des fonctions à ces langues sont un autre défi à relever pour les acteurs appelés à négocier une place dans les espaces urbains. Selon les modalités de cette distribution, la question de la transmission d'un héritage linguistique peut surgir. En fonction du contexte, cet héritage peut être vécu comme lourd ou bénéfique pour les générations qui le reçoivent. L'analyse des attitudes des acteurs conduira à s'interroger sur la façon dont s'articulent le vécu et la transmission de cet héritage dans un espace donné. Cet espace peut contenir à la fois des temps courts traduits par des échanges

ponctuels et des pratiques urbaines momentanées, ou encore des temps plus longs s'inscrivant dans des pratiques liées à l'histoire collective ou le parcours de vie d'une personne.

L'un des angles d'attaque serait de travailler sur les articulations des temps. L'attention pourra par exemple être portée sur des moments décrivant en quoi cette articulation espace-langue, temps court-temps long constitue un mode de compréhension de son environnement.

5.2.1 *Parcours : le concept opératoire*

Divers termes évoquent la notion de parcours : cheminement, itinéraire, trajectoire, trajet, voie. Les différents mouvements cités impliquent une discussion sur le choix des termes. Quel mot choisir parmi tous ceux qui sont utilisés par différentes recherches, dans différents domaines, pour différents contextes ? Parcours plutôt qu'itinéraire ? On trouve des concepts de trajectoire sociale, de lignes biographiques, d'itinéraires, de carrières, de parcours de vie, de tracés, etc. L'espace ou le territoire sont des « connecteurs » et les éléments constitutifs du chacun de ces concepts. Les chercheurs travaillant sur ce sujet et plus particulièrement sur le parcours de vie (Sapin & Spini & Widmer 2007 :34) soulignent que le paradigme du parcours ne peut plus être analysé en gardant des limites entre les disciplines. Même si un parcours sous-tend d'autres types de parcours tels que le parcours affectif, cognitif, professionnel, relationnel, familial, toutes ces trajectoires sont en constantes interactions. Nous associons à ces considérations l'enchevêtrement des parcours spatiaux et langagiers. Les spécialistes des parcours de vie s'accordent pour dire que le facteur lieu et le facteur temps sont décisifs dans les analyses. Pour ces derniers, la capacité d'agir est un autre élément permettant à un individu de devenir l'acteur de sa vie conservant cette capacité comme un secret, une sorte de *boîte noire* (Sapin & Spini & Widmer 2007 :33), comme un mécanisme de régulation individuelle dans laquelle on ne peut pas entrer mais qu'il s'agit de mieux comprendre.

Argumentons le choix du terme « parcours ». Entre différentes tendances qui insistent sur le qualificatif de l'expérience subjective de l'acteur ou d'autres qui privilégient les cadres institutionnels et les structures sociales, nous retiendrons les définitions privilégiant l'aspect subjectif mais analysé sous l'angle d'un méso et macrosystème. L'approche par la subjectivité de l'acteur nous convient dans le sens où les acteurs agissent sur plusieurs scènes sociales, et à partir de diverses références sociales et culturelles, impliquant, d'une part, le regard subjectif qu'il est possible d'objectiver par l'observation de son contexte et de ses relations. L'autre élément qui nous semble important à relever ici, relatif au parcours, est le fait d'un cheminement en étapes qui s'entrecroisent comme dans un carrefour. Le parcours permet également de passer à une

perspective de mobilité au lieu d'associer les résidents étrangers à un lieu d'origine et à un lieu de résidence. Ce point de vue place le résident étranger dans une autre posture. La mobilité est prise comme point de départ ce qui modifie indirectement la conception de l'individu et la perception du phénomène de migration qui le situe souvent entre le point de départ et le point d'arrivée. Cette référence à la mobilité n'implique pas que le déplacement. La mobilité ne devient pas l'objet d'étude en soi. Elle reste un outil nous aidant à voir comment appréhender la ville changeante et plurielle par un instrument qui implique cette mouvance, saisissant plusieurs espaces se référant à un même individu. Il en découle que nous adoptons des procédés de recherche qui pourront suivre les mobilités de ces résidents étrangers et refléter au mieux le phénomène de leur appropriation de la ville. Le parcours peut alors servir ici comme une notion qui aide à la compréhension du phénomène mais aussi comme outil méthodologique.

Le parcours qui est à la base de l'ordre spatial est devenu une notion qui ouvre vers d'autres spatialités. Il a la capacité d'impliquer dans un seul espace plusieurs lieux. Cette polytopie dévoilera la pluralité des pratiques sociales et langagières de l'acteur. Nous visons à atteindre par ce moyen d'autres dimensions encore, comme la dimension symbolique. La ville offre une multitude de lieux différents pour exercer une même pratique (aller nager dans le lac ou à la piscine, deux endroits qui vont regrouper différents types d'acteurs, et en conséquence, différents types d'échanges et de pratiques langagières). Il suffit de se promener un jour d'été à la plage de Vidy (milieu plutôt populaire et marqué par la multiculturalité) ou à la piscine de Pully (un quartier plutôt chic) pour percevoir cette différence. Le choix de l'un ou de l'autre lieu indique la propriété sociale de ce lieu et lui donne la qualité qui coïncide souvent avec l'appartenance que le résident développe vis-à-vis de ce lieu. Il peut aussi s'en détacher affectivement sans lui donner de l'importance. La qualité du lieu est définie par la proximité/distance de l'acteur à ce lieu ce qui accroît/diminue son appropriation. La fréquence d'un lieu ne nous dit pas forcément le degré de cette proximité/distance. Donc, c'est essentiellement la signification que le résident donne à ce lieu qui va dévoiler la qualité qu'il a pour celui qui le fréquente. La démarche d'exploration de ces significations devrait être conçue de telle manière à ce que le cadre théorique et le cadre d'analyse nous aident à saisir des logiques qui dépassent les logiques quantitatives.

Un parcours urbain peut être constitué par des détours passant par d'autres espaces-temps. Dans ce cas de figure, la temporalité d'un parcours est une temporalité longue qui implique inévitablement la rupture, le deuil, les transits. Selon Goffman et du point de vue des interactionnistes qui emploient plutôt le terme de trajectoire, l'évolution de la trajectoire s'opère toujours par rapport à une norme ou une institution, exemple décrit par sa « carrière de malade mental ». Les phases sont

conditionnées l'une par l'autre, mais cette vision relève davantage d'une optique linéaire et définitive qui ne coïncide pas avec les courbes spirales pour laquelle nous avons opté. Nous cherchons un concept qui serait plus dynamique et qui impliquerait des retours, des détours, des arrêts, différents (non)lieux ou des lieux significatifs se situant dans les apories spatiales et temporelles. Cette perspective se rapprocherait d'une conception dynamique vers laquelle nous tendons pour impliquer des recours alternatifs. Le parcours devrait dévoiler les appartenances différentes de l'individu dans l'espace et le temps.

Augé (1994:159), quant à lui, parle de l'itinéraire du promeneur en prenant en compte la pluralité de la ville. Il exprime cette pluralité par la façon dont la ville est bâtie en plusieurs quartiers et aussi par sa façon d'être vécue dans l'imagination et les souvenirs de ceux qui y habitent. L'auteur associe la promenade et le personnage du promeneur à l'image de la ville signifiant également l'expression d'une liberté qui s'épanouit dans le paysage urbain. Et cette liberté peut être exprimée par le choix de l'itinéraire qui est bien sûr influencé par l'existence des points de repères pour le promeneur.

Le point commun entre plusieurs concepts du parcours est le facteur du changement. Ceci invite à penser aux écrits de Bourdieu et à sa définition de la « trajectoire sociale ». Il est connu que cet auteur place la reproduction sociale au centre. Il rappelle qu'entre chaque étape de la vie s'opère un passage entre différentes positions sociales fondées sur des mécanismes d'insertion et de désaffiliation aux groupes et aux personnes que l'acteur rencontre au cours de sa vie.

Plusieurs auteurs insistent sur les liens entre les différentes étapes même s'ils étudient un contexte précis (hôpital, travail, activités libres), car il est difficile d'étudier séparément la sphère de vie d'un domaine particulier. En choisissant d'étudier la ville, nous adhérons à cette perspective, car le contexte de la ville est souvent le miroir de ces différentes sphères qui se déclinent à travers un parcours. La perspective de mobilité comprise dans la notion de parcours doit joindre deux fils : d'une part, la perspective de l'individu qui se déplace à travers la ville et, d'autre part, la perspective de l'acteur/locuteur collectif qui pose son regard positif/négatif sur ces déplacements. Par rapport à la première perspective, il ne suffit pas seulement d'explorer des lieux physiques. Si l'on veut atteindre la perspective symbolique, il est nécessaire d'explorer leurs significations. Par rapport à la deuxième perspective, il est difficile de comprendre les ressorts individuels sans explorer les logiques d'organisation collective. D'où l'importance d'associer les deux perspectives pour cerner au mieux les pratiques des lieux et leurs propres logiques.

Quand Kaufmann (2006 :329) justifie son approche par trajectoire, il considère qu'elle doit rester enracinée dans la tradition sociologique et mise au centre d'une pulsion historique. Le concept

qu'il donne de la trajectoire comporte des définitions variables. Une tendance avec le pan objectif (enchaînement de positions sociales de l'individu) et une autre avec le pan subjectif (le récit individuel). Pour cet auteur, la trajectoire d'autonomie dépasse souvent l'existence singulière. Elle est à la fois quotidienne (les gestes minuscules) et historique (longue durée de l'histoire) (Kaufmann 2006 : 213). Kaufmann souligne la complexité du mécanisme de la trajectoire d'identité, mélangeant étroitement facteurs internes et facteurs externes, subjectifs et objectifs, individuels et sociaux (Kaufmann 2006 : 225). Notre méthodologie montrera comment nous avons réussi à combiner les deux temps et les deux niveaux.

Le concept de « lignes biographiques » d'Ogien (1995) est aussi une approche dont nous souhaitons nous inspirer pour aller vers une définition du parcours. Cet auteur parle de la pluralité des lignes qui s'entrecroisent et qui reflètent la diversité des appartenances d'un acteur. Dans la ville, l'acteur risque de prendre différentes alternatives :

- il pourra entamer une ligne et y renoncer ;
- aller dans des directions « sans issues », interrompre le mouvement au milieu d'un chemin et le reprendre un autre jour, revenir, abandonner, reprendre.

En même temps, son parcours urbain n'est jamais aléatoire et accidentel. Il est :

- en étroite corrélation avec les liens sociaux qu'il a construits au cours de sa vie hors et dans la ville et en cohérence avec sa vie personnelle ;
- il est hiérarchisé en différentes lignes de parcours et à l'image que l'acteur a de lui-même selon le groupe ou la communauté sociale dans laquelle il s'investit.

Selon Augé (1994 :171), il est difficile d'identifier des lieux mais aussi de définir des liens. La perspective biographique, citée plus haut, conduit à relativiser les découpages institués par d'autres traditions de recherche. Il serait difficile de restituer toute la complexité des suites d'états et d'événements qui s'enchaînent au fil d'une même trajectoire dans la ville ou dans une vie. La question de la mobilité en ville se reconstruit autour de processus qui mettent en jeu à la fois des liens interpersonnels, des lieux géographiques et des espaces représentationnels, langagiers et identitaires.

Rappelons que la séparation entre des lieux vécus et des lieux perçus est aussi à faire. Elle sera prise en compte dans la construction de notre cadre méthodologique et sera associée aux représentations et aux images que les acteurs se font d'eux-mêmes dans la ville.

Parler plutôt de « trajectoire » que de « parcours », d'« itinéraires » ou de « mobilité », reflète la position de certains auteurs. Notre choix porté sur le parcours démontre qu'une série de données des positions successives (sociales et physiques) n'est pas un simple hasard, mais un enchaînement qui se fait selon un ordre intelligible et une logique située dans des temps longs et pluriels. Michel de Certeau (1990 :185) suggère encore, en 1974, de penser et de traiter la ville par des combinaisons d'itinéraires qui traduisent des pratiques urbaines : *si on accepte de penser et de traiter la ville non pas comme un langage univoque, mais comme une multiplicité de systèmes échappant aux seuls impératifs d'une administration centrale, irréductibles à une formule globale, impossibles à isoler de l'habitat rural, comportant des organisations économiques, mais aussi des systèmes de perception de la ville ou des combinaisons d'itinéraires qui sont des pratiques urbaines, on expérimentera un nouveau type de société.*

Le parcours quotidien comme concept opératoire nous semble pertinent pour plusieurs raisons :

- il porte sur des contacts et des interactions entre les étrangers et les habitants locaux, les acteurs et co-acteurs de la migration ;
- il dévoile l'importance des démarches administratives (qu'elles soient liées aux permis de séjours ou de travail, à la scolarisation des enfants, à la formation, etc.)
- il témoigne également de l'implication de l'étranger dans la vie privée, citadine ou civique par son insertion dans des réseaux sociaux, professionnels, culturels, amicaux etc.

Lorsque nous avons cherché à construire des bases théoriques et des méthodes, nous nous sommes heurtée à la difficulté de savoir comment et par quel moyen il faut associer la dimension langagière aux facteurs temporels, sociaux, spatiaux. Calvet (1994 : 114) nous a réconfortée par rapport à cette difficulté en proposant de « sortir de la langue ». Il dit : (...) *en définissant le groupe par la langue, on entre dans un processus tautologique.* En associant les facteurs temps, espace, les pratiques sociales et langagières dans un seul lieu, nous avons pu, par le biais du parcours, rejoindre la ville comme espace de discursivité qui par *la mise en récits* aidera davantage à décrypter la manière dont l'étranger s'inscrit socialement dans la ville et se l'approprie spatialement. Ces éléments complémentaires complexifient la définition du parcours urbain, mais en même temps, nous aident à définir ses contours. Pour résumer citons deux éléments principaux de la notion de « parcours » :

- son aspect temporel qui relie la trajectoire individuelle et les temps courts à un temps long et historique dépassant celui de la ville

- son aspect de trait d'union entre différentes dimensions de la ville (morphologique, sociale, discursive et symbolique).

Ainsi, le parcours peut se justifier comme un outil complexe dans l'étude de la ville car il implique les variables associées aux diverses dimensions présentes en ville.

Parcours perçu, parcours vécu

Le parcours physique implique des lieux que l'acteur parcourt au quotidien. Certains lieux constituent déjà une habitude (le travail) et d'autres sont parfois moins familiers et moins connus mais toutefois « apprivoisés » et intéressants pour l'acteur. Il peut y avoir aussi des lieux ou des espaces qui sont en mouvement et en constante évolution (rue, gares ou grandes places devant les stations de métros, bus, trains, etc.). Ces lieux peuvent parfois apporter une certaine instabilité, voire de l'incertitude. C'est la relation à soi dans la ville et à l'autre qui va donner du volume, remplir le lieu physique et le transformer en un lieu vécu, c'est-à-dire en un espace. Nous nous intéressons aussi bien à ce que l'acteur vit, à ses représentations, à son travail imaginaire qu'à la nature des relations que le résident établit avec l'autre qui occupe ce même espace. Ceci peut impliquer les motivations d'un échange, d'éventuelles appartenances communes, un type particulier de communication (mono-plurilingue). Ces échanges dévoilent la proximité ou l'éloignement par rapport aux personnes fréquentant ce même espace. Comme on l'a vu plus haut, la dimension spatiale est indissociable de la dimension temporelle et des relations de l'acteur marquant un espace dans la durée et dans ses formes spatiales, sociales et langagières. La définition de l'espace vécu et de l'espace perçu donnée par Di Méo (1996) nous aidera à distinguer entre ce que l'acteur perçoit, la réalité et ce qu'il pratique réellement par ses relations avec les autres. Cet auteur amène « l'espace action » comme un autre principe déterminant pour la notion de territoire et celle de territorialité. La connaissance de la temporalité est nécessaire pour appréhender la territorialité et le territoire. Elle est conjointe à l'action que mène l'acteur. Celui-ci passe par l'action pour donner une image au territoire : c'est précisément le rapport privilégié que l'acteur entretient avec son espace d'action qui transforme celui-ci en territoire.

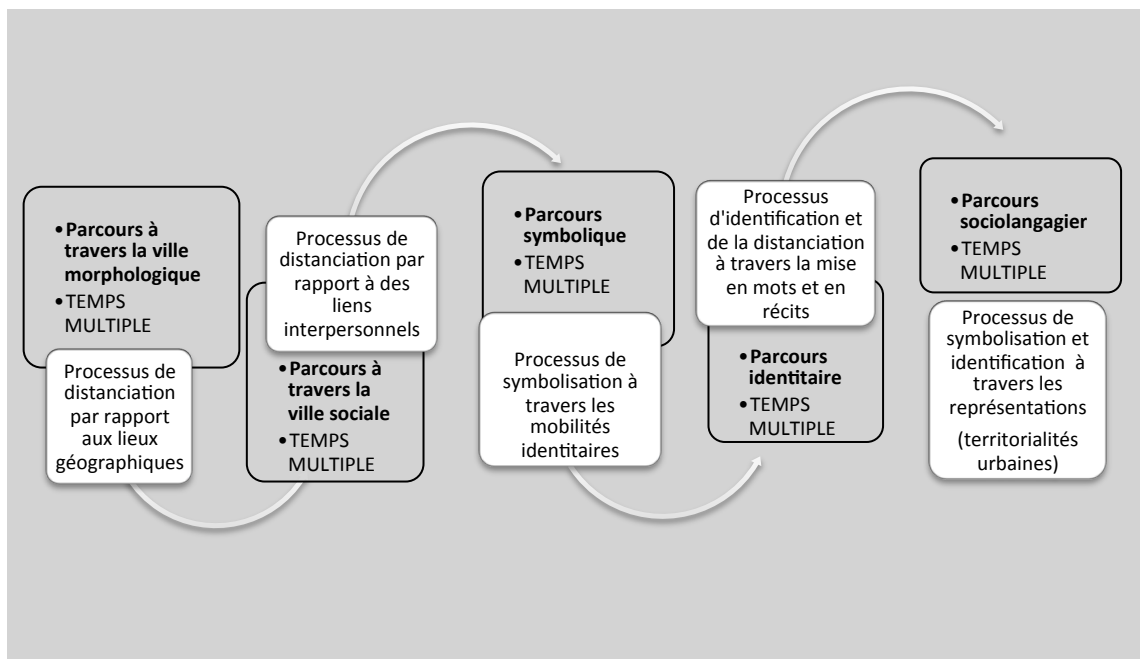


Figure : à chaque parcours, un processus particulier d'appropriation

5.2.2 *Récit de ville-récit de soi*

Après avoir présenté le concept général du parcours, nous proposerons, dans cette étape, des outils méthodologiques censés englober ces considérations pour proposer des outils de recueil des informations. Les deux niveaux se référant au parcours perçu et au parcours vécu, constituent ici le point de départ. Cette logique à deux voies ne simplifie pas le recueil des informations. La photographie sera utile pour tenter de rendre compte à la fois de la perception du parcours et du vécu de l'acteur. Comment capter cette double dimension (perçue, vécue) de l'appropriation urbaine ? En suivant les considérations théoriques énumérées dans la première partie, nous avons envisagé un dispositif qui comportera les traits suivants :

- suivre le parcours de l'acteur impliquant ses mobilités : temporelle, géographique, sociale, linguistique, identitaire ;
- « zoomer » sur des pratiques qui sont au service de ceux qui vivent en ville mais aussi de ceux qui la gouvernent ;
- proposer une posture active à l'informateur ;
- sortir l'acteur d'une seule et unique scène sociale et comparer les données fournies sur plusieurs « scènes » différentes (école, travail, club sportif, communautaire, famille, amis, etc.) en le sortant ainsi de l'image figée de « l'étranger » et en l'observant plutôt dans une perspective « d'acteur urbain » ;

- naviguer entre l'individuel et le collectif.

Nous énumérons plus loin les raisons de notre choix de la photographie et ses caractéristiques et nous montrerons en quoi des prises de vue (compte rendu de la perception) et des points de vue (compte rendu du vécu) aident à la compréhension de l'organisation sociale, spatiale et linguistique de la ville. Enfin, nous compléterons le dispositif avec la description d'autres techniques comme l'observation participante pour élargir notre analyse de l'aspect collectif et de la compréhension de l'aménagement urbain régi par les acteurs/locuteurs collectifs. Notre démarche méthodologique s'est donc construite en deux mouvements : l'un renvoie à une anthropologie et une ethnographie des espaces ; l'autre s'appuie sur une théorie de la sociolinguistique urbaine nous permettant d'entrer « dans l'épaisseur des espaces », en se servant de la narration et du discours sur le récit visuel. Nous exposerons ici les capacités des outils choisis à capter et à lire les (en)jeux complexes que constitue la ville.

Plusieurs angles de vues

Pour saisir ces deux axes à la fois, nous nous appuyons sur des techniques visuelle et narrative. Un tel dispositif nous inscrit dans une démarche compréhensive cherchant à détecter des attitudes et à faire évoluer les modèles théoriques tout en produisant, dans un aller-retour entre le terrain et la théorie, de nouveaux concepts et notions. En prenant appui sur le parcours urbain, nous proposons un dispositif multiple nécessaire pour le recueil des données. L'utilisation de la photographie est le marqueur principal pour prendre des distances et pour trouver appui sur une auto-confrontation entre soi et la ville racontée. Nous envisageons de casser une vision morcelée de la ville en reliant plusieurs séquences et plusieurs arrêts sur image, proposant à l'acteur de constituer un fil rouge au moyen d'un double récit. Ceci signifie que parallèlement au sens donné aux images prises dans la ville, un autre discours est recueilli par la *photo-élicitation*¹¹⁰.

Le cadre mis en place permet ainsi d'examiner deux angles de vue :

- la façon dont les personnes construisent leurs parcours urbains et donnent sens à leur démarche et à leur appropriation de la ville ;
- les relations qui s'installent entre cette appropriation individuelle de l'espace et l'aménagement collectif mis en place par les autorités.

¹¹⁰ Photo-élicitation (Rose 2007) est utilisée en ethnographie visuelle et explicitée dans l'ouvrage de Sarah Pink, dont la définition sera donnée plus loin.

5.2.3 *De l'identité narrative à l'identité de parcours*

En choisissant le parcours et le récit nous impliquons l'individu en tant qu'acteur à la fois chaotique, stable, fluide et multiple. Toutes ces parties résument un être complexe, aux actions et interactions multiples, ce qui invite à renoncer à l'univocité de son identité. Si le terme « identité » persiste, à côté d'autres termes comme l'appartenance, le sentiment d'appartenance (Mucchieli 1986) évoqués plus haut, c'est qu'une part de l'individu garde la nécessité de « s'identifier ». Ce processus d'identification peut se faire par l'autre, par un lieu, au moyen d'un discours. La reconnaissance de l'acteur et de son/ses identités, le besoin de s'approcher ou de se différencier de l'autre ou d'un lieu, s'exprime par la langue et par le discours qu'il construit.

Bertoucci (2008) cite Devereux qui parle d'une « boîte à outils » pour définir l'identité. Selon la situation de l'interlocuteur, l'acteur cherche et mobilise un autre élément identitaire. Cette définition ne nous convient qu'en partie puisqu'elle implique l'existence d'éléments plus au moins stables. Nous postulons que le fait de parler (de soi, avec les autres) est déjà une construction, surtout si cette boîte contient plusieurs langues et que le locuteur opère des traductions constantes s'adaptant à son contexte et à son interlocuteur. Ce mouvement constant se rapproche de la définition de l'identité conçue par Ricœur comme une interaction entre identité stable (mêmeté) et identité dynamique (ipséité).

Pour Ricœur, l'identité qui se construit par un discours et un récit, peut venir de l'autre ou se construire sur soi. Sa construction passe par la prise de parole, par la mise en récit qu'implique un processus d'identification et de dénomination. Pour Camillieri (2002), l'identité n'est jamais fermée et se construit dans une dialectique intersubjective et une négociation discursive. Donc, les langues participent à cette négociation d'identification/distanciation. Ce qui peut déranger dans ce processus est la construction du sens en passant par un métissage de plusieurs références et, indirectement, par plusieurs langues, produisant un parler métis (alternance de langues et variétés). Cette façon de faire permet de définir le répertoire langagier dans lequel puise l'acteur comme un ensemble ouvert l'autorisant à faire son choix et à entrer dans des identifications linguistiques plurielles. Un autre élément entre en ligne de compte lors de ce processus. C'est le rapport de l'acteur à ses langues, donc les représentations que se construisent et qui vont influencer la fabrication de ce parler plurilingue. La langue a un statut social et, selon les acteurs (ou l'imaginaire collectif), elle peut être attachée à un prestige ou, à l'opposé, à un sentiment négatif comme le sentiment de honte, par exemple.

Zongo (2000) parle des compétences interstitielles comprenant à la fois les compétences linguistiques, métalinguistiques et métacommunicatives. Cet interstice, (espace, personne, objet -

tiers), n'est qu'une étape du processus d'appropriation. C'est une phase-clé, une phase de transition et souvent une phase du DÉCLIC, d'où l'importance donnée par les chercheurs à cette notion d'interstice déjà reprise plusieurs fois et par plusieurs chercheurs (dont Calvet 1994, Piette 1996) depuis l'École de Chicago.

Quant à nous, nous nous concentrons sur le *cheminement interprétatif d'appropriation spatio-sociolangagière* pour exprimer l'importance que nous donnons au processus d'identification ou de distanciation de l'acteur, à la prise de parole. Un cheminement qui se fait par le discours et le récit de soi, récit des langues, et récit des lieux qui véhiculent des discours contribuant à la construction d'une identité narrative et plurielle. Le terme *lieu* est compris ici en tant que *lieu de ville*, défini par Bulot, impliquant les pratiques représentationnelles et symboliques et leur mise en mots. Nous y associons le terme qui rejoint nos choix conceptuels précédents, à savoir *le parcours* auquel nous affilions non pas *identity of space* (Relph 2006) mais plutôt *une identité des parcours*.

Ainsi au parcours de ville, évoqués précédemment, se joignent *identités de parcours*, englobant aussi bien l'identité individuelle que l'identité collective. Ce cheminement passe, rappelons-le encore une fois, par le regard subjectif qui peut être objectivé par la négociation et le processus d'interprétation, mais non exclusivement.

Les identités émergentes, influencées par les dynamiques des villes, sont de plus en plus concernées par les tensions entre les logiques « métisses » et les logiques « assimilationnistes ». Pour saisir ces identités, il s'agit de provoquer certaines ruptures théoriques sur la réappropriation territoriale et de passer par l'étude des relations entre les acteurs, leurs discours sur les territoires, leurs mises en récits sur les liens traduisant leur sentiment d'appartenance à un territoire. Si un parcours urbain révèle l'importance d'autres espaces que ceux se situant dans la proximité géographique du quartier, ceci signifie que la proximité sociale n'est pas automatique dans un quartier. Il nous semble difficile de mesurer l'appropriation spatio-langagière de la ville par la seule répartition des lieux ou de l'habitat ou par les langues parlées dans ces lieux.

Nous nous situons donc plutôt dans une conception situationnelle et, en conséquence, mouvante et dynamique. Nous suivons la redéfinition du sentiment d'appartenance de l'acteur en fonction des changements des situations impliquées aussi par les mobilités urbaines. Selon les stratégies et les négociations des acteurs, on risque de se trouver face à un répertoire langagier différencié et face aux identités comme conjonctions entre des pratiques spatiale et socio-langagières. Ce rappel du concept de *l'identité narrative*, adapté ici à un concept *d'identité du parcours*, était nécessaire pour prendre en compte des transformations de l'organisation subjective de l'identité qui se multiplient en fonction de l'exil, de la ville, de son discours et de son agencement. Elles peuvent

nous donner des indices sur la marge de sécurité linguistique, sociale ou identitaire, à savoir les choix des acteurs ayant recouru à l'un ou l'autre lieu ou discours.

La deuxième perspective (collective) apporte un angle d'approche contrasté et complémentaire à la première en constituant un autre fragment de la réalité urbaine. Pour appréhender ces deux axes, le dispositif mis en place se fait en trois étapes.

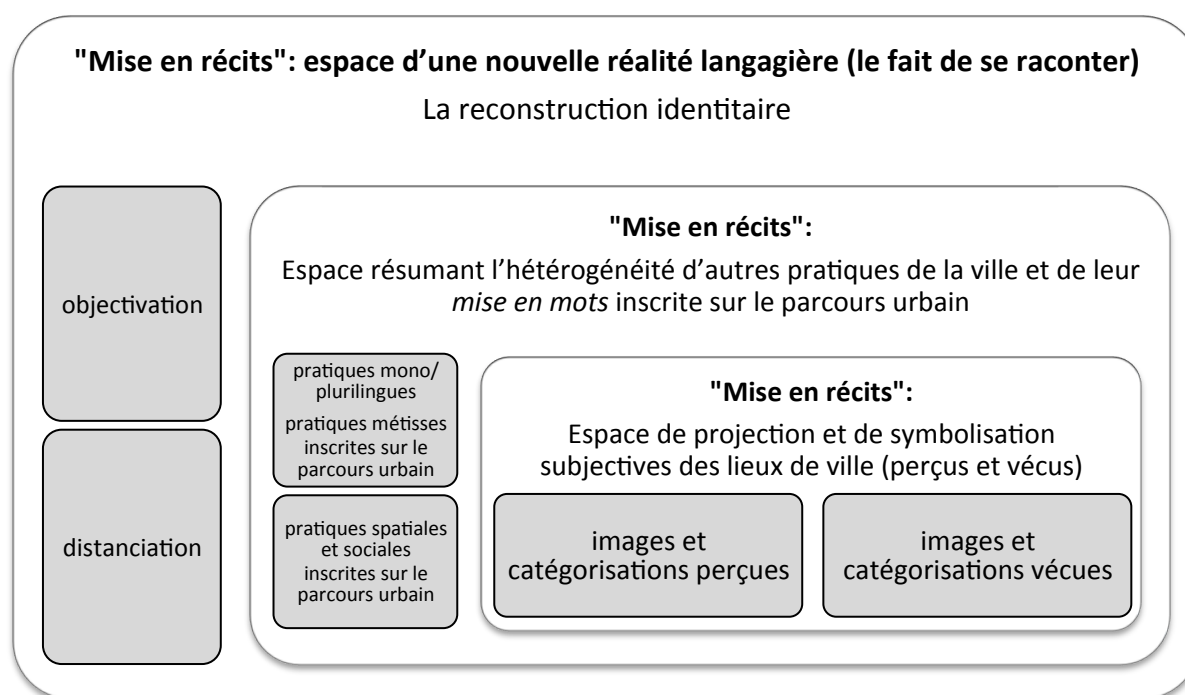
5.2.4 *Quand la mise en mots passe à la mise en récits et mise en images*

Le terme *la mise en récits* est construit ici comme l'un des éléments principaux de l'appropriation spatio-sociolangagière. Il inclue à la fois les objets se référant aux structures sociospatiales (espaces, communautés, réseau, ville, etc.) et à la projection et l'identification de l'acteur par rapport à ces structures.

La sociolinguistique propose de considérer le discours sur l'identification comme une forme linguistique (Bulot 2002 : 94) et souligne l'importance de prendre en compte les discours épilinguistiques sur l'occupation et l'appropriation de l'espace urbain. Nous pensons que *la mise en récits* de la ville pourrait également être envisagée et traitée comme une matérialité discursive qui contribue à la problématisation et aux réflexions sur les objets à analyser dans les études sur la ville. Le terme *mise en récits* relève à la fois du diatopique (distance entre espace géographique, linguistique et sociale) et de *la mise en mots*, ajustant la stratification sociolinguistique à la structure spatiale (Bierbach & Bulot 2007). Ce que le terme « la mise en récits » vise prioritairement est la projection et l'identification de l'acteur vis-à-vis des lieux et des espaces de la ville. Cette forme narrative de présentation et de construction de *soi* dans la ville est, en effet, une nouvelle réalité langagière qui mérite d'être considérée comme un objet en soi dans l'étude sociolinguistique et l'étude de la ville plus largement. Cette réalité résume la multidimensionnalité des pratiques et des discours de la ville qui se retrouvent dans un seul discours. Ce discours décrit les pratiques de l'acteur dans la ville tout en devenant un nouvel espace social et espace d'énonciation où s'opèrent plusieurs déplacements : physiques, sociaux, identitaires, symboliques. Ce nouveau discours, sous forme de récit oral, contribue à la reconstruction identitaire. Cet espace discursif propre à l'acteur se produit dans le cadre d'un entretien. Il mérite d'être associé à l'espace discursif de la ville, puisqu'il établit le lien entre la ville, ses réalités langagières et le lieu d'entretien, comme une autre réalité langagière et discursive centrée sur la projection, la symbolisation et l'identification. Pour résumer, on pourrait dire que la « mise en récits » de soi dans la ville est un nouvel espace-tiers représentant :

- L'espace d'une pratique langagière (le fait de se raconter) permettant la reconstruction identitaire ;
- L'espace résumant l'hétérogénéité d'autres pratiques de la ville et de leur mise en mots à partir du parcours urbain de l'acteur ;
- L'espace de projection et de symbolisation de ces lieux (perçus et vécus) en leur attribuant un sens, des images et des catégorisations subjectives.

L'objectivation, la symbolisation et la catégorisation se font au moyen du récit auquel nous avons associé le procédé photographique et le récit visuel défini plus loin. La « mise en récits » permet à l'acteur de se situer par une mise en parole, donnant de la consistance et de la cohérence (suivant le parcours urbain) aux articulations entre la construction de l'identité (symbolique, spatiale) et les représentations spatiales et linguistiques sur la ville. Ainsi, cet espace discursif devient un espace-tiers (Bhabha 1994) conçu comme une notion plutôt temporelle que spatiale et comme un espace transitionnel, nécessaire dans l'appropriation spatio-langagière de la ville. Lévy (2008) qualifie l'espace se référant aux récits de vie comme une « déterritorialisation de soi » par la prise de parole et par la distanciation de l'acteur par rapport à sa vie de migrant. Quant à nous, nous considérons que ce nouvel espace représente plutôt une nouvelle réappropriation de ses identités multiples au moyen de la narration et des récits des lieux de la ville. Voici la modélisation de ces caractéristiques que nous avons conçue par trois champs (reconstruction identitaire, mise en mot des pratiques, symbolisation des lieux de ville) et présentée par un schéma :



Nous avons évoqué, dans la partie théorique, les notions d'espaces et de personnes tiers comme moyens qui permettent aux acteurs de se faufiler dans les apories des espaces assignés, contournant parfois les frontières et permettant l'accès à des « espaces autres ». Par analogie avec cette théorie, nous proposons dans ce cadre méthodologique de recourir à un objet-tiers : l'appareil photographique. Il suscitera l'action de recherche et de reconstruction de soi par un double processus : l'identification et la distanciation. Cet objet est censé faciliter l'identification de l'acteur à travers des pratiques au quotidien pas toujours visibles ou peut-être parfois trop banales pour être signalées ou signifiées dans un entretien dit *classique*.

En adoptant cette démarche qui ouvre aux imprévus et aux non-dits, nous nous éloignons des démarches ayant pour but d'analyser des structures préexistantes ayant pour fonction de régir la ville. Nous nous approchons plutôt de la théorie de l'action (Lahire 2001) qui, au moyen des actions et des pratiques de l'acteur, fait entrer la dimension de reconstruction des espaces dont on ne connaît pas, au départ, la configuration. En procédant ainsi, les actions des acteurs contribuent à des reconfigurations spatiales et langagières inattendues ou en co-construction s'éloignant d'un itinéraire déterminé en amont ou précisé sur une seule sphère de vie (apprentissage d'une langue). Au contraire, l'acteur le construit selon ses choix, selon ses points de vues et le sens qu'il a envie de leur donner. Ceci n'empêche pas que le parcours retienne des lieux avec les structures sociales préexistantes (travail dans une entreprise, club d'une communauté) mais ce n'est pas le point de départ, ni la demande du chercheur. Ce qui nous intéresse principalement, c'est l'expérience singulière de chaque acteur dans l'intériorisation de ces structures existantes. Le récit visuel et ensuite oral révélera l'interprétation par l'acteur de certains modèles et normes institutionnelles. Nous souhaitons scruter les processus de distanciation/approchement par le biais de l'interaction entre ces deux récits : leurs décalages, leurs différences, leurs ressemblances. Même si l'acteur peut être traversé par l'identité d'une institution (celle de la famille étant l'une des plus fortes), il nous semble capital de partir de sa propre perception. Le vécu de son identification à un groupe ou à un lieu donné n'est pas le même selon l'étape de vie dans laquelle il se trouve. Des éloignements/rapprochements sont à observer parfois à la naissance d'un enfant, au retour d'un long voyage, dans les moments de deuil, de ruptures, de mariages, etc. Nous ne pouvons pas faire abstraction des statuts et des vécus qui diffèrent chez une personne au gré des affiliations et qui changent également selon l'étape de sa vie.

Mise en images et mise en récits : une interprétation

Si l'on considère que la mise en récits par l'image est une sorte d'interprétation, on pourrait suivre Ricœur (1986 : 162) pour la définir : *l'extériorisation de la vie implique ce caractère toujours plus indirect et médiat de l'interprétation de soi et d'autrui. Mais c'est pourtant un soi et un autrui posés en termes psychologiques que poursuit l'interprétation ; c'est toujours à une reproduction, à une Nachbildung des expériences vécues que vise l'interprétation.*

Comme la photographie est en soi un discours, sa lecture est possible car elle peut avoir plusieurs significations et elle n'est pas forcément collée et fermée sur l'objet réel qu'elle montre au départ. Prendre une photo, la lire et la mettre en récit signifie recréer un nouveau discours grâce à l'ouverture de cet objet. La mise en récits garde les caractéristiques de l'appropriation sociolangagière ce qui veut dire que l'acteur s'implique avec son monde de références. Il ne va peut-être pas abandonner l'objet montré sur la photo même s'il est envisageable qu'il n'en parle pas car la photo peut être l'indice d'autre chose. Dans ce sens, l'interprétation de la photo et le récit porté sur elle peut nous rapprocher des choses absentes et les rendre présentes. Le récit oral « donne lieu » à ces choses. La photo peut les induire au moyen d'autres objets encore. Pour définir la notion d'interprétation, Ricœur (1986 : 176) se réfère à Peirce¹¹¹. En s'appuyant d'une part sur la notion d'Aristote pour qui *l'interprétation est l'interprétation par le langage avant d'être interprétation sur le langage*, et d'autre part, sur la notion de relation triangulaire *objet-signe-interprétant* de Peirce, Ricœur « dépsychologise » la notion d'interprétation en la résumant en tant que processus d'appropriation et en rajoutant que *toute la théorie de l'herméneutique consiste à médiatiser cette interprétation-appropriation par la série des interprétants qui appartiennent au travail du texte sur lui-même* (1986 : 178).

Traduit dans notre contexte-ville, on pourrait dire que la réappropriation de la ville par l'image, et ensuite par le récit sur cette image, est un processus dédoublé de l'interprétation et de l'appropriation. Il s'inscrit dans un processus plus large, celui de l'appropriation spatio-sociolangagière de la ville, puisque cette mise en images et en récits est, en soi, une appropriation. Le travail de médiatisation fait par l'acteur est passé, dans notre cas, par un processus de mise en images et par un deuxième, de mise en récit oral de ces mêmes images, deux processus bien distincts mais complémentaires.

¹¹¹ Nous donnerons la définition de Peirce plus en détails un peu plus loin.

Ce double processus inscrit cette approche dans la théorie de l'action car l'homme du récit dresse une carte de l'action et *produit le même effet de référence que le poète qui, selon Aristote, imite la réalité en la réinventant mythiquement* (Ricoeur 1986 : 248).

5.3 Photographier, interpréter, se raconter : photographie participante

Venons-en maintenant à la démarche de recueil qui a, en son cœur la photographie, comme support principal de l'intervention. Comme la ville est submergée d'images, il nous semble d'autant plus intéressant de la prendre comme outil de recueil, de confrontation et d'analyse pour développer indirectement un autre rapport à elle. Demander à l'informateur d'être l'opérateur des images et les fabriquer par lui-même permet d'entrer dans une autre relation et de changer de perspectives, son regard ou sa lecture de la ville mais aussi l'utilisation classique de la photographie. La prise de vue est banale peut-être mais le passage par la boîte des miroirs de l'appareil photographique va amener l'informateur à fabriquer des images de compréhension (images du dedans) et les images d'explicitation (images du dehors). Prendre et regarder ensuite la photo signifie entrer en dialogue avec soi-même, avec la ville et avec le chercheur.

C'est grâce à la possibilité d'avoir plusieurs ouvertures de l'objectif que nous sommes attirés par la photographie. Souvent utilisée pour saisir les traces matérielles et factuelles de la ville, telle la signalétique ou les affichages, la photographie est réalisée la plupart du temps par le chercheur afin de garder cette trace matérielle. Les photos sont parfois soumises aux informateurs (ex : Bourdieu 1965). Manipulée principalement par le chercheur ou par un photographe, la photographie est donnée aux informateurs après la prise de vue. Ce qui diffère dans cette recherche est l'inversion des rôles : cette fois ce n'est pas le chercheur mais l'informateur qui prend la photo, décision liée au fait que la photographie possède une dimension à la fois subjective et symbolique. C'est peut-être aussi la raison pour laquelle on a évité de l'utiliser de cette manière dans la recherche craignant de rester trop centré sur la subjectivité des acteurs. Cette démarche demeure toutefois très délicate. En conséquence, les conditions de sa réalisation doivent être pensées de telle manière à ce que le chercheur arrive à l'aide des autres instruments à objectiver les informations souvent polysémiques et polyvalentes que la photographie comporte.

Nous avons tenté de développer l'utilisation de cet instrument de la manière suivante : en nous appuyant sur quelques recherches en ethnographie visuelle (Collier 1986, Conord 2001, Achutti 2000), tout en élargissant et adaptant son usage dans le contexte ville et avec la population étrangère. La photo permet des voyages entre les espaces-temps très éloignés même si le déplacement spatial peut être limité à une seule ville. L'action de photographier comme l'action

d'écrire (ici avec la lumière) est un mouvement vers l'intérieur avec tout ce que cet intérieur évoque avant et après le « clic ». On ne sait pas si l'informateur atteindra le but que le chercheur lui propose (se raconter et se situer dans la ville) mais, en tout cas, il fera un voyage décalé et décentré passant non seulement par de grandes avenues ou par la périphérie mais par un autre chemin encore : par la métaphore et la représentation de ces lieux. Car la photographie n'est qu'une représentation même si elle donne à voir des lieux réels. Bref, *chaque image est à penser comme un montage de lieux et de temps différents, voir contradictoires*, nous dirait Didi-Hubermann (2011 : 95).

Si la recherche en sociolinguistique urbaine est encore hésitante dans l'exploration de la propriété subjective de l'image, diverses raisons peuvent être convoquées pour expliquer ces hésitations. Premièrement, étant donné que la photo s'applique particulièrement bien à l'espace, sa qualité et sa propriété discursive peuvent s'avérer difficiles à exploiter. Deuxièmement, elle induit des frilosités chez le chercheur quant à son interprétation (ce qu'elle montre, ce qu'elle cache - cadre et hors cadre -). En conséquence, l'interprétation est délicate, en raison de l'hétérogénéité des interprétations auxquelles elle peut donner accès. Et en dernier lieu, la limite de ce moyen réside également dans le manque d'outils d'analyse adaptés à la lecture de la ville et son appropriation au moyen des photos et des récits visuels. D'où la nécessité de théoriser et de solidifier ici le cadre d'investigation et le cadre d'analyse.

La photographie est donc employée comme instrument méthodologique de base donnant une note spécifique à cette recherche et renforçant le statut de l'image photographique en sociolinguistique urbaine. Elle permet d'observer, entre autres, la posture que l'acteur pluriel prend lorsqu'il est photographe et opérateur de ses propres images. Pour rendre cet instrument performant dans notre domaine, nous avons décidé de l'employer en sortant des techniques traditionnelles de son utilisation (support pour le recueil des traces linguistiques dans la ville- graffiti, inscriptions, noms des rues, etc.). Il est vrai que la photographie s'applique particulièrement à l'espace, à la territorialité, mais on néglige trop souvent sa capacité à servir comme discours en soi. Elle peut être utilisée également comme support pour élaborer un récit narratif (mise en mots). Cette double propriété de la photo permet une configuration de deux perceptions : l'une immédiate, *au moment du clic* (Piette 1996), et une autre, plus réflexive, menée après le « développement » de la photo permettant de voir des éléments inexistantes sur l'image faisant partie du tissu discursif visuel se transformant en discours narratif, *le moment du déclic*.

Cette façon de procéder en mettant l'appareil de photo entre les mains de l'acteur, permet de saisir le rapport de l'acteur à l'espace capté, aux pratiques relevées par son image. Par ce biais, nous

donnons la possibilité à l'informateur d'aller plus loin dans sa perception de l'espace et de fournir indirectement au chercheur de nouvelles informations sur les représentations qui sont non seulement localisées sur l'image et associées à un lieu mais également liées aux relations et aux liens que l'individu tisse avec les autres qui occupent ce même espace, pouvant partager les mêmes pratiques sociales et peut-être les mêmes attitudes linguistiques. Ce qui différencie cette recherche d'autres travaux est le choix des objets photographiés qui s'inscrivent dans un parcours de ville qui est décidé par l'acteur-photographe et non par le chercheur. Dès lors, la ville n'est plus discernée par l'objectif du chercheur mais d'abord par l'objectif de l'informateur. Donnant aux résidents le rôle d'auteur et d'opérateur de leurs images, nous souhaitons établir un échange et une relation dialogique et participative entre l'acteur et le chercheur. Ainsi une interaction de confiance et de complémentarité est à instaurer incitant à une lecture commune et croisée de la ville. La scénarisation proposée ici demande à l'informateur d'observer la ville, de capter les traces de ce regard observant les autres et soi-même et partageant son point de vue avec le chercheur. Ils seront donc tous les deux les observateurs des images produites par l'acteur. Ce processus permet de parler non seulement de la technique visuelle ou photographique mais plutôt d'une *technique de la photographie participante* (Papinot 1992). L'acteur est impliqué par son regard et par sa parole Beilin (2005)¹¹². C'est la logique méthodologique qui prévaut dans la mise en œuvre de notre recherche.

Ceci permettra de relever notre défi de saisir les deux dimensions : la perception et le vécu. C'est pour cette raison également qu'elle nous semble être appropriée et bien adaptée pour son utilisation dans la ville qui, elle aussi, a des traits subjectifs et singuliers se cachant derrière les façades et les premières perceptions. Ayant plusieurs épaisseurs, la ville et les représentations construites sur elle ne sont pas toujours faciles à capter. L'image mérite ici un espace de théorisation puisqu'elle est utilisée de manière innovante, surtout dans le champ de la sociolinguistique urbaine. Les questions qui se posent pour la sociolinguistique urbaine derrière le choix de photographie comme support d'entretien sont les suivantes : peut-on dépasser l'usage purement illustratif de la photographie, tel qu'il a été largement pratiqué dans un grand nombre de travaux en sociolinguistique urbaine ? Peut-elle aussi servir comme support du discours avec la ville et non seulement sur la ville ? Peut-elle appréhender à la fois le paysage linguistique et le paysage social (social landscape, Du & Mayer, 2008) servant de trait d'union entre multiples usages (spatial, social, linguistique) de la ville ? Permet-elle d'observer plusieurs réalités sociales

¹¹² L'auteur a procédé de façon participante pour étudier les préoccupations et les pratiques écologiques d'agriculteurs australiens : elle a donné à dix-huit familles un appareil photo jetable en leur demandant de prendre douze photos représentative de leur environnement.

de l'acteur, étroitement imbriquées et interdépendantes sans se focaliser exclusivement sur les traits linguistiques et la signalétique dans la ville ?

Porter le regard sur l'autre à travers la photographie est une tâche délicate, rappelle Maresca (2000). Nous avons tenté d'éviter ses contraintes relevant de questions éthiques. L'image rend visible les rapports de l'acteur aux temps différents et aux temps différés qui caractérisent également la ville. Ce rapport pluriel au temps opère un passage vers les variables spatiales et langagières et les influences. Selon les situations, les structures ou les lieux, les rapports au temps peuvent changer.

Pour rendre l'appropriation spatiale et sociolangagière plus visible, il s'agit d'exploiter les potentialités et les apports de la photographie plus en détail, tout en reconsidérant des inconvénients relatifs à cet instrument.

Photographie : clichés ou/et représentations?

Le concept de la photographie pose des questions de la relation à la mémoire et à l'oubli, donc à la temporalité et au deuil (Laplantine 2009 :155). L'aspect spatial, social et langagier est associé dans un seul lieu, la photographie, qui devient porteuse d'un autre temps et comporte les enjeux mémoriels. Ceci pourrait être mis en parallèle avec la ville qui, elle-même, se construit par interaction et interdépendance de ces mêmes éléments. Bourdieu (1965 :110) rappelle les propos de Proust disant que la photo est capable de donner une image singulière des paysages en ville alors qu'elle représente les objets qu'on a l'habitude de voir. La photographie est saisissante, selon Proust, car elle a la capacité de nous étonner par l'angle choisi et par sa capacité de donner des impressions : d'une cathédrale trente fois plus haute que les maisons. Donc elle relate et traduit la réalité mais elle trahit aussi¹¹³. C'est sur les écarts entre l'objet, sa perception et son vécu qu'il s'agit de se pencher dans nos analyses. En suivant également Sonntag (2008 : 237)¹¹⁴ qui considère la photographie comme le processus de recyclage, nous explorerons par ce moyen, des événements et des choses se voyant assigner de nouvelles utilisations et de nouvelles significations.

La perspective interne

Bien que les enjeux théoriques abordés par d'autres recherches, en termes de connaissances sur l'activité langagière et les discours sur la ville, soient très importants, le champ de recherches sur les attitudes et les rapports des acteurs rendus sous forme de « mise en images et de mise en récits » est encore peu exploré. Nous considérons que l'analyse et l'étude de ces marques visuelles des interactions entre acteurs et avec la ville peuvent jouer le rôle de « facilitateurs » de compréhension des dynamiques dans l'appropriation des espaces urbains : d'une part à cause des connexions qu'elles ont avec le contexte social des acteurs et, d'autre part, parce que les pratiques micro-sociales sont difficilement dissociables du contexte macro-social.

¹¹³ *Traduttore, traditore* : « Traduire, c'est trahir », ou littéralement, « traducteur, traître » est une expression italienne qui joue sur la ressemblance des deux mots.

¹¹⁴ Parlant des photographes professionnels, Susanne Sontag (2008 :86) qualifie certains artistes du siècle passé comme une version armée du promeneur solitaire qui explore, arpente et patrouille les cercles de l'enfer des villes, du voyeur en vadrouille qui découvre dans la ville un paysage aux contrastes voluptueux. (...) Le flâneur n'éprouve pas l'attrait pour les réalités officielles de la grande ville, mais pour l'envers obscur du décor, pour les laissés-pour-compte : réalité sans titre qui se cache derrière la façade de la vie bourgeoise et que le photographe « appréhende », comme un policier appréhende un criminel. Pour cette auteure, il n'est pas de réalité qui puisse échapper à l'appropriation (...), (2008 :96).

5.3.1 Propriétés de la photographie

Exposons à présent les capacités de la photographie pour démontrer comment elle peut contribuer à la fabrication des connaissances et fournir ses premiers éléments :

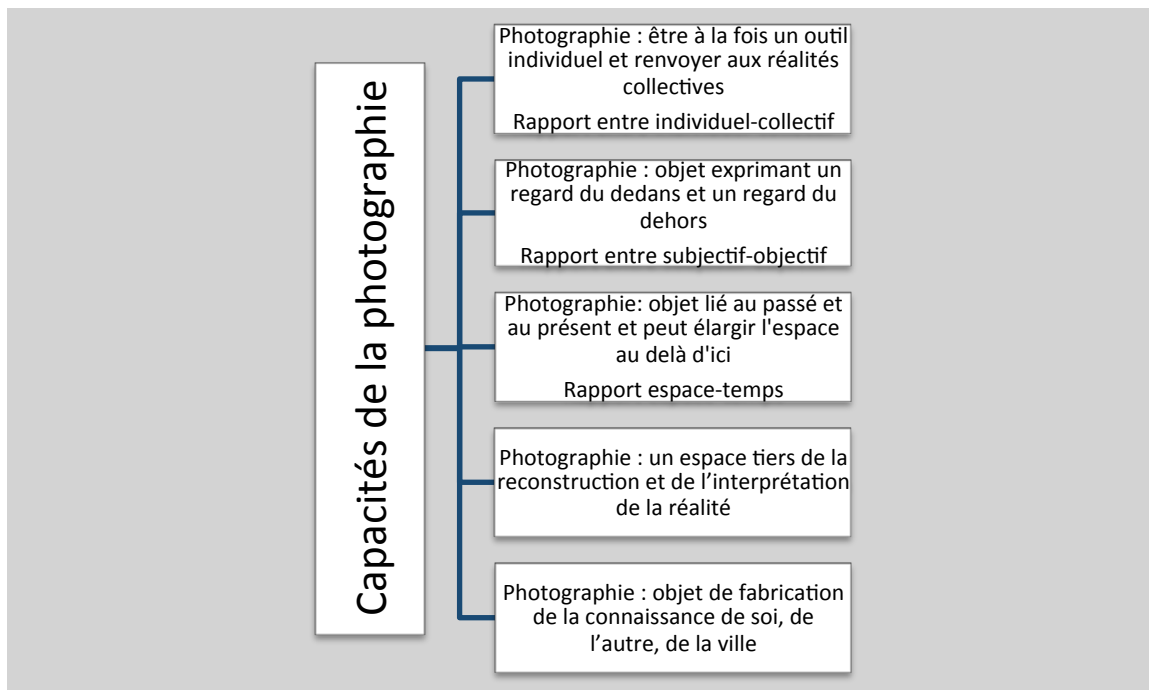


Figure : capacité de la photographie

La photographie et sa propriété d'être à la fois un outil individuel et de renvoyer aux réalités collectives

Par l'interprétation de son auteur, par le récit d'une perception qui lui est propre, par l'arrêt sur un seul instant et sur une séquence qui ne va plus jamais se reproduire, l'univers-ville devient plusieurs mondes extérieurs, une rencontre unique entre l'auteur et ses espaces, une reconstruction d'un individu qui interprète la perception de son environnement à partir de son monde intérieur.

La photographie : objet possédant les propriétés pour exprimer le subjectif et l'objectif et un rapport particulier au temps.

Elle fait écho aux apports du processus subjectif-objectif et matérialise en quelque sorte la connaissance par la prise de vue et ensuite par le discours que l'acteur développe à partir de cette première vision. L'image possède la faculté d'expression ce qui fait d'elle un outil subjectif et singulier. Sa capacité de prendre une distance avec l'objet photographié la transforme en outil

d'objectivation. Plusieurs auteurs ont déjà souligné son rapport particulier au passé « ça a été » pour un moment qui ne se reproduira plus, le terme introduit par Barthes et repris ensuite par d'autres auteurs (Maresca 1996, Laplantine 2009). Le moment qui se détache du présent au moment du clic. Ayant une propriété spatiale et temporelle très forte, la photo permet d'aborder le rapport au temps qui est inévitablement lié au passé-présent et peut élargir le parcours au-delà de sa signification *ici et maintenant*. L'introduction de la photographie dans le dispositif méthodologique permet de rendre des variables liées au temps et à l'espace encore plus aiguës et plus transparentes.

La photographie : un espace-tiers de la reconstruction et de l'interprétation de la réalité

A observer la ville par séquences, les espaces sélectionnés un à un, détachés et arrêtés sur la photo, on doit admettre que la ville prend tout à coup la forme d'un objet déconstruit, sans liens entre ses éléments. Le paysage urbain ainsi décomposé, apparaît comme un objet interrompu et décousu, saisi hors de son quotidien constituant un autre espace, espace-tiers ouvrant vers la reconstruction et vers une nouvelle interprétation de la réalité.

La photographie : objet de fabrication de la connaissance de soi, de l'autre, de la ville

Ce qui prévaut dans le rapport acteur-ville et le récit rendu de cette rencontre, n'est pas la matérialité (l'image photographique) et la fidélité de l'objet qu'elle présente mais le sens, qui est pour le chercheur complètement invisible et inaccessible malgré la fidélité de l'image vis-à-vis du lieu réel. C'est l'acteur qui produit ce sens et choisit de l'arrêter pour un instant et sur un lieu précis.

5.3.2 Paradigme d'intertextualité

Exposons les caractéristiques de la méthodologie proposée pour mieux comprendre pourquoi nous avons choisi la photographie comme outil d'investigation. En quoi serait-elle appropriée à notre étude ?

Tout d'abord, les objets de la recherche (ville, étranger, langue) se prêtent à rendre compte d'une certaine subjectivité de l'individu mais aussi de son objectivité ou plutôt du processus d'objectivation. Les trois objets ont cette capacité de montrer à la fois l'intériorité des choses mais aussi leur extériorité. La ville l'exprime par ses espaces privés « la dimension du dedans » ou par

l'espace public qui exige une certaine distanciation « la vision du dehors ». L'étranger qui est passé par un déplacement spatial, culturel, linguistique et social apporte avec lui l'expérience de se placer à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de la ville et de soi-même. Et enfin la langue, surtout la langue étrangère est aussi un moyen de sortir de soi et de prendre des distances, de restaurer et réinterroger ses propres représentations et comportements. Dans un parcours quotidien habituel, on part souvent d'un lieu privé, connu, familial, intime (la maison) pour arriver dans un lieu public (travail, magasins, école) en traversant des lieux qui peuvent se situer sur le chemin entre ces deux types d'espace possédant encore d'autres caractéristiques : lieux communs ou parapublics (un parc, un club sportif). Dans la démarche proposée ici, l'ordre du déplacement n'a pas d'importance.

Ce qui nous intéresse est de connaître un parcours qui résume « des lieux où l'acteur se sent bien ou mal ». Donc, certains espaces ordinaires ou habituels risquent de ne pas apparaître dans son parcours. Il les traverse chaque jour peut-être mais il ne leur accorde pas d'importance. L'épaisseur de chaque espace traduit par des échanges et des pratiques langagières place l'acteur par rapport à la ville et témoigne de son aise ou de son malaise à se mouvoir et à s'inscrire (ou non) spatialement ou linguistiquement dans certains espaces. Une journée peut se réduire à des espaces publics (travail, médecin, école de son enfant) ce qui n'indique pas forcément le lien que l'acteur entretient avec la ville puisqu'il est amené dans ces espaces par un contrat social, une contrainte ou une obligation. En plus, il ne connaît pas toujours les personnes rencontrées dans ces lieux. Nous avons tenté de tenir compte de ce fait dans le procédé. C'est pourquoi, il était important d'envisager et d'élargir l'éventail des lieux signalés et de ne pas concentrer le recueil sur un seul jour. En conséquence, plusieurs jours ont été accordés à l'acteur afin qu'il donne du sens à ses actions et à ses choix à ses propriétés positives et négatives. Le parcours construit n'a pas pour but de restituer une journée ordinaire mais se veut travailler sur la complexité des lieux et des mouvances.

Et pourquoi ne pas s'arrêter seulement sur l'analyse de la photographie ? Le même lecteur peut faire chaque fois des lectures différentes, la première lecture n'est pas forcément la meilleure. D'où la nécessité d'introduire un récit oral. Ce qui caractérise un récit, qu'il soit visuel ou oral, est sa mobilité. Cette mouvance du texte et du regard sur la ville inscrit ce cadre dans le paradigme de l'intertextualité (Laplantine 2009). C'est un concept qui dépasse la seule identification des lieux mais montre comment les textes agissent les uns sur les autres, comment ils se déplacent, se transforment et se recomposent, suscitent d'autres textes et agissent sur l'acteur dans sa

reconstitution identitaire. Il est à rappeler que le rapport entre image et texte est très complexe et engendre plusieurs relations présentées déjà par Martinec et Salway (2005 :358), cf. annexe B5.

Prise de vue /point de vue

Il découle des propriétés de la photographie, la double caractéristique qui nous séduit et qui nous servira de technique principale de recueil, car adaptée au contexte ville : son pouvoir de s'appuyer sur l'objet « vrai » pour rendre visible et compréhensible la mobilité physique de l'acteur d'une part, et la capacité à rendre visible l'envers de l'image, l'image mentale et cachée de la ville, à savoir le sens symbolique que l'acteur lui donne. La stratégie choisie pour mettre en évidence les aspects et les niveaux différents entre espaces perçus et espaces vécus par les acteurs était d'impliquer l'acteur d'une manière active qui implique à la fois: prise de vue et point de vue. En effet, le rapport de l'acteur à ses espaces n'est pas explicite et ne va pas toujours de soi. Il n'a pas toujours l'occasion de rendre ce processus de conscientisation. Nous lui avons proposé de procéder en deux étapes : prise de vue en s'arrêtant dans les espaces où il se sentait bien ou mal pour poser son regard à travers l'objectif de l'appareil de photo, pour prendre des traces de lieux physiques significatifs sur son parcours urbain. A partir de ces prises de vues réalisées sans la présence du chercheur, l'acteur devrait constituer un récit visuel qui serait commenté lors d'une photo-interview afin de donner son point de vue sur sa manière de voir, de vivre et « d'habiter » ces espaces. Le passage entre ces deux actions permettra au chercheur de suivre des traces d'un regard subjectif et du cheminement d'objectivation et de distanciation de l'acteur incité par le récit double. Umberto Eco caractérise ce passage de l'image au texte en termes de perte : *dire que l'on perd quelque chose dans le passage qui va de l'image au texte, c'est évident* (Eco 2011 : 19) mais pour cet auteur ces deux formes permettent en même temps de voir le monde et comportent une autre fonction : *les passages du texte à l'image et de l'image au texte structurent nos imaginaires.*

Prise de vue : la netteté

Au moment *du clic*, l'acteur fait une action très précise : sélection des éléments qui lui semblent importants pour en prendre une trace et arrêter quelques fragments (voire un seul). Donc, il fixe le moment qui ne se reproduira jamais. L'image n'est pas une simple reproduction de la réalité, elle est une perception stratégique particulière, la réalité est regardée d'une manière décalée (Copans 2008 : 81) : *l'image est donc un complément, un palliatif ou un prolongement des perceptions de l'œil humain et du processus d'observation.* L'acteur fixe l'objet qui est de l'ordre du visible et du

réel. Les lieux qui sont pris en images existent et la photographie est une preuve que l'acteur est passé par là, à ce moment donné. On est ici dans le moment d'observation, de perception et de sélection. On parle de netteté par son rapport à la réalité et sa reproduction « fidèle » de l'objet qui figure sur l'image.

Récit en images : le doute

La portée de ce procédé en trois temps se joue d'abord sur le passage par un récit visuel. L'acteur fabrique un objet visuel du contexte urbain éclaté et composé des espaces que l'on ne regarde pas forcément et qui ne sont pas toujours perceptibles à première vue. Plusieurs photographies donneront lieu à une narration constituée des images : le récit visuel. La netteté se perd et instaure le doute de sa fidélité à l'objet réel. Par ce deuxième acte, la photographie prend un sens et devient le discours. Elle remplit les quatre traits que Ricœur (1986 : 206) pose pour définir un discours. Le premier est celui d'être réalisé temporellement, le deuxième d'être renvoyé à son locuteur (ici le chercheur), le troisième d'être réalisé au sujet de quelque chose (ici : moi dans la ville) et enfin le quatrième d'être un moyen permettant un échange de messages. Mais ce texte produit par les images n'est pas seulement un discours, il porte, à notre sens, une autre caractéristique encore, le trait du récit. Toujours selon Ricœur (1986 : 125) *un texte doit pouvoir tant du point de vue sociologique que psychologique, se décontextualiser de manière à se laisser décontextualiser dans une nouvelle situation : ce que fait précisément l'acte de lire*. Une autre caractéristique du texte pourrait être rajoutée et soumise (Ricœur 1986 : 125) : *sa fonction de la médiation par laquelle nous nous comprenons nous-même*. L'acte de lire la ville par le biais des images, choisi pour notre étude, est en fait la première action de l'interprétation. C'est seulement dans un deuxième temps que l'acteur entame la deuxième interprétation et crée un nouveau texte : le récit sur le récit visuel. Ce dernier se fait par la fiction qui est selon Ricœur le chemin privilégié de la redescription de la réalité. Le moment du récit visuel est un moment de suspense et de doute, comme l'est l'acte d'écriture (ici photo - graphie=écriture avec la lumière). C'est seulement au moment de la lecture que nous saurons le sens donné au premier discours grâce à l'interprétation de son lecteur.

Récit oral : auto-confrontation

Notre procédé méthodologique prévoit la troisième étape : la constitution du récit qui va dans le sens du récit de vie donné par Bertaux (2010)¹¹⁵. L'image aide l'acteur à amorcer un nouveau discours et en faire une narration. L'image montre et « fait parler » (Maresca 1996 : 210). Et comme la photographie est assez démystifiée de nos jours, l'utilité de l'image s'avère aussi intéressante dans les milieux migrants, certains d'entre eux souvent habitués à la tradition orale, à conter des histoires et des mythes. Cette dernière étape appelée *l'auto-confrontation* et *photo-élicitation* (Rose 2007) représente en effet le processus de conceptualisation de ce que l'acteur a vu, a vécu lors des deux phases précédentes. Ce « développement » des images est en fait le tirage des photos non pas dans le sens du processus chimique mais plutôt mental où l'acteur pourra « agrandir » certains détails, (sur)exposer à la lumière d'autres, faire révéler ses profondeurs en choisissant ses tonalités. Lors de ce travail d'interprétation, il est dans une sorte de chambre noire fictive et passe par plusieurs étapes (exposition, révélation, fixation) avant de transformer l'image en discours oral enregistré par le chercheur. L'auto-confrontation amène l'acteur dans un processus de détachement de l'acteur de l'image fixe et l'entraîne dans un travail sur les images représentationnelles suscitées par les arrêts sur les fragments réels. C'est un travail de fabrication d'une texture servant de base dans l'établissement des rapports entre l'acteur et l'image. Dans le mot de texture nous entendons bien le mot « texte » que produira cette auto-confrontation.

Paradigme indiciaire de la photo

Dans la conceptualisation de notre procédé, il est très important de s'arrêter et de rappeler le paradigme indiciaire de l'image. Pour ce faire, il faudrait partir de la propriété du signe donné par Peirce (1902-1905)¹¹⁶ et plus particulièrement de trois caractéristiques du signe qui sont icône,

¹¹⁵ BERTAUX (2010) est initiateur de la méthode de récits de vie qu'il qualifie d'ethnosociologique. Il s'agit d'une approche empirique de la recherche qui dépasse la description du terrain spécifique tentant d'identifier des logiques d'action et des processus récurrents qui pourraient se retrouver dans les contextes semblables. Bertaux n'entre pas tant dans l'analyse des schèmes de représentations d'une personne (ce qui nous intéresse) dans celle des fragments de la réalité sociale et historique ainsi que sa transformation en vue des rapports sociaux et les logiques d'action qui la caractérise. En didactique des langues étrangères, les travaux de Bertaux ont été adaptés pour explorer la conscience langagière, conscience d'apprentissage de la langue, les relations affectives avec les répertoires linguistiques, réflexion sur soi, reconstruction de soi, dé- et ré-construction à travers le récit.

¹¹⁶ Le philosophe américain Peirce pose le fonctionnement du signe par une relation triadique. « *Le rapport de sémiase désigne une action qui suppose la coopération de trois sujets, tels que le signe, son objet et son interprétant.* » C'est le procédé d'interprétation qui fait de l'objet observé un signe. La démarche « signifier » appelle trois instances: le *representamen* (ce qui représente), l'objet/le référent (ce qui est représenté) et l'interprétant qui produit leur relation. Charles Peirce propose de classer les signes en fonction du type de lien que l'interprétant entretient avec le référent. C'est dans ce contexte (plus précisément entre 1902-1905) que Peirce met l'accent sur l'importance des icônes et des indices dans une théorie générale des signes. Il distingue trois façons de faire signe : l'indice, l'icône et le symbole.

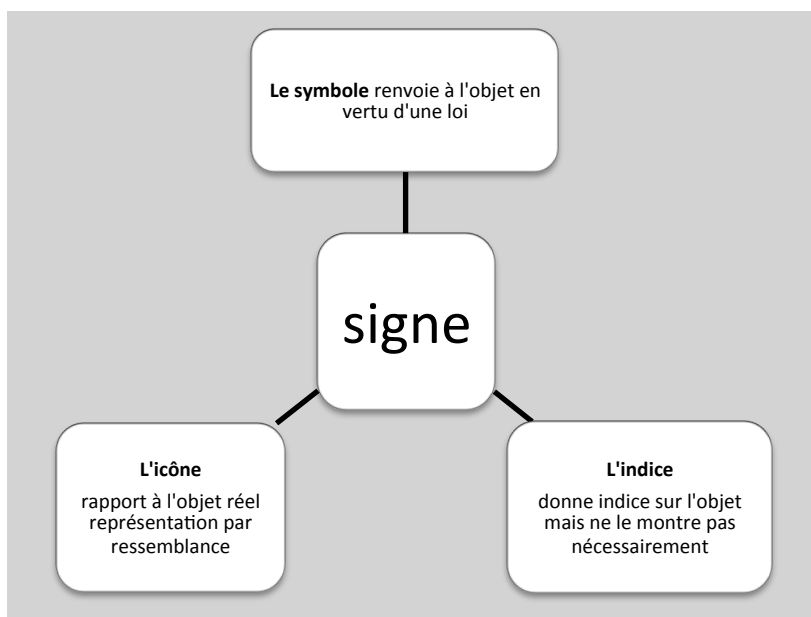
1. *L'indice se caractérise par la relation de contiguïté « naturelle » entre le representamen et l'objet (ou le référent), et l'absence d'intention.* Exemple : des traces de pas dans le sable qui témoignent du passage de quelqu'un.

indice et symbole. C'est la caractéristique *d'index* qui fait fondamentalement de la photographie une image indicielle (Piette 1992). Piette cite Peirce¹¹⁷ en rappelant que la photographie relève d'abord de l'ordre de l'index et fait référence à une réalité (qui n'est pas forcément présente sur la photo, exemple des traces d'un pied dans le sable qui renvoie à l'objet réel : le pied ou la fumée qui est la trace du feu). Le symbole fait entrer l'acteur dans un processus qui est de l'ordre symbolique, d'une représentation par convention (exemple d'une chaussure qui s'appuie aussi sur l'objet réel, le pied, mais symbolise le chemin à suivre par les marcheurs et les promeneurs dans une montagne). La règle symbolique peut avoir été formulée a priori, par convention et en vertu d'une loi, ou s'être constituée a posteriori, par habitude culturelle. Le symbole ne peut réellement agir qu'en se matérialisant dans une réplique ; donc, le symbole implique l'indice et les deux constituent une relation interdépendante. Dans notre contexte, les photographies juxtaposées que constitue le récit visuel relèvent de l'ordre indiciel. Mais il sera matérialisé par le récit oral en fonction du contexte culturel et référentiel de la personne. Pour Peirce, l'interprétant qui est le

2. L'icône : l'image se caractérise par la relation de ressemblance ou d'analogie entre le representamen et l'objet ou le référent. Le contact entre ces deux pôles est néanmoins rompu (coupure sémiotique). L'icône est intentionnelle, mais pas conventionnelle. Exemple : une sculpture reproduit fidèlement les lignes du modèle dans la pierre.

3. Le symbole dénote l'objet auquel il renvoie en vertu d'une loi. Il est intentionnel et la relation entre le representamen et le référent/objet est conventionnelle. Le caractère symbolique d'un signe relève moins de l'arbitraire du renvoi entre signifiant et signifié (signe linguistique) que de la valeur de ce signe qui en exclut tout autre à sa place. Exemple : le drapeau français symbolise la République française. La sémiotique telle qu'elle est présentée par Peirce ne s'occupe pas des signes linguistiques uniquement mais de tous les signes et d'un nombre très important des interprétants qui peuvent être de nature affective. Cette conception est plurielle. Ces exemples sont cités par Virginie Julliard dans ses cours sur la sémiotique des contenus : http://artisiou.com/vjulliar/lib/exe/fetch.php?media=4signe_bis.pdf

Figure : les caractéristiques du signe selon Peirce



terme intermédiaire introduit entre le signe matériel et l'objet que dénote ce signe assure la liaison entre les deux termes : le signe et sa dénotation. L'introduction de ce concept d'interprétant montre, selon Peirce, que toute pensée est avant tout une affaire d'interprétation. Donc, la relation que déploie le signe est fondamentalement triadique. Si l'on supprime l'objet ou l'interprétant, le signe n'aura plus aucune raison d'être. C'est la clé de la conception de Peirce qui se dissocie d'une théorie représentationnelle qui se base sur une relation dyadique : donner sens aux seuls signes susceptibles d'être reliés à des objets. Elle se dissocie également de la conception de Saussure qui présente toutes les analyses en termes de dichotomie : signifié/signifiant, langage/discours, synchronie/diachronie, etc.

En déniait à l'image son caractère de signe (elle n'est plus « mise pour », elle est « partie de »), on la réduit à du pur visible, on lui dénie donc aussi sa caractéristique de langage. C'est par le détour de la trace que l'on comprend comment les images visuelles peuvent combiner les caractéristiques des trois grandes familles de signes décrites par C.S. Peirce (icône, indice et symbole), les parcourir, les déplacer et alimenter ainsi un type d'imaginaire particulier. Raoulx (2006 :65) dresse un schéma de différents temps et différentes pratiques photographiques utilisées en géographie sociale tout en rappelant ses fonctions (publier, témoigner, documenter). Il se distancie de la sémiotique de Peirce qui, selon lui, ne tient pas compte de la pluralité de la photographie. Il montre plusieurs niveaux du rapport au réel et un regard multiple à partir de l'exemple d'un marché populaire à Maracaibo. L'analyse du chercheur se fait dans une tension entre deux approches de la photographie : « document » et « documentaire »¹¹⁸.

La mise en récits est l'acte d'exprimer et d'interpréter le symbole et d'explicitier l'indice induit par l'image. La photo fixe et conserve. Le récit oral symbolise, se détache de l'objet réel et apporte un certain degré d'objectivation par rapport à cet acte subjectif qu'est la sélection d'un moment, d'un fragment, d'un angle de vue. Le rapport entre le texte et l'image est très complexe. C'est Tamisier (2009 : 181) qui aborde ces questions dans « Texte, art et photographie » se référant à Krauss, Benjamin et Barthes en considérant que dans l'échange entre le discours et l'image s'opère un dédoublement. Tamisier (2009 : 96) cite Krauss disant que : *la photographie introduit une rupture dans l'autonomie du signe, un élément de non-signification qui ne peut être rempli que par l'addition d'un texte*¹¹⁹.

Le premier travail effectué par l'acteur dans le dispositif donné de cette recherche au moment de la prise de vue (temps vécu) est un travail très subjectif. Grâce à la construction du deuxième récit,

¹¹⁸ Raoulx (2006 : 72) distingue ces deux approches du point de vue du photographe : document/inventaire/référent : ce qui renvoie à l'objet (signe) et documentaire/narration/médium : ce qui renvoie au sujet (regard).

¹¹⁹ Cité par Tamisier (2009 : 96).

l'acteur s'approche du temps universel, objective son histoire, extériorise ses impressions, se distanciant à la fois de soi-même et de l'objet/événement photographié. La singularité s'exprime par le premier geste et s'inscrit dans un ensemble par le deuxième geste. La question théorique que pose Tamisier (2009 :178) est de savoir comment articuler la plénitude de sens des corpus photographiques et celle des corpus langagiers. Pour cet auteur, l'aventure théorique *se joue avec les photographes et les photographies et non plus sur la photographie* Tamisier (2009 :178). Pour ce dernier, le temps où on prenait chaque photographie comme une unité totale n'a plus guère d'actualité. Il voit plutôt les photographies se rapprocher et se mettre à parler entre elles, voyant les photographes habiter leurs photographies comme les auteurs habitent leurs textes.

On peut dire que le récit s'oppose à l'image comme un point de vue qui s'oppose à l'angle de vue. Krauss conclut alors : *si la photographie est le type d'icône ou de représentation visuelle qui a avec son objet une relation indicielle, si elle ressemble en cela à la chose qu'elle représente, il existe aussi des indices qui ne ressemblent pas : ceux-ci appartiennent à la catégorie des symptômes. (...). Ainsi, lorsque la photographie est disjointe entre icône et indice par l'effet du texte descriptif, cette indicativité restante, sans ressemblance, l'intègre dans la classe des symptômes*, (Tamisier 2009 :104).

L'usage de la photographie que nous proposons ici ne concerne pas prioritairement l'image en tant que telle, mais telle que l'acteur l'apprivoise et l'emploie à ses fins. La juxtaposition de l'image au texte oral produit par son auteur remet en question le principe de la photographie qui l'associe à l'objet réel. Le texte dit également en quoi elle ne ressemble pas à l'objet qu'elle montre. Donc, la photographie sera considérée en tant que récit en soi établissant une relation complexe avec le texte qui l'accompagne et la détermine donnant une place importante à l'imaginaire. Arrêtons-nous encore un instant sur le concept du récit oral définissant ses rôles principaux et les points communs qu'il pourrait entretenir avec le récit visuel, le jeu d'interférences, de coupure ou de complémentarité. Ce que nous pouvons déjà avancer c'est que la photographie dresse en premier lieu le cadre extérieur qui induit une atmosphère intimiste qui risque d'être explicité par le récit narratif. Le récit visuel se focalise en quelque sorte sur quelques haltes et « arrêts » sur l'image en adoptant des points de vue singuliers que le récit oral teintera ensuite par une dose de subjectivité tout en suggérant l'invisible. Le pouvoir de la parole pourra réussir un deuxième « tirage » de tout ce que l'image recèle en s'appuyant sur l'imaginaire et le symbolique ouvrant vers un espace qui se contredit, se complète, se dévoile, se projette, apparaît, perçoit au-delà des apparences. Dans ce dialogue entre le visuel et le narratif, l'image photographique sert d'indice suggéré à l'auteur pour

expliciter le symbolisme qu'elle comporte et les références culturelles et contextuelles qu'elle cache.

5.3.3 *Récit double comme connaissance de l'appropriation de la ville*

Après avoir exposé les propriétés de la photographie, penchons-nous sur l'impact du récit. En choisissant la photographie comme support principal de notre démarche, nous nous sommes frottée aux risques que représente cet objet : négliger la dimension sociolinguistique de l'appropriation et rester trop centré sur une lecture ethnographique. Pour pallier ces risques, nous avons envisagé des outils capables d'intercepter l'aspect social et langagier qui entoure l'acteur. La réflexion sur la consigne et sur les indications données à l'informateur pour le recueil des informations était décisive. Sans vouloir fixer la consigne exclusivement sur les pratiques linguistiques (puisque'elles sont inévitablement liées aux pratiques sociales et spatiales), comme nous l'avons déjà mentionné, nous avons demandé à l'informateur de prendre des photos des endroits de la ville dans lesquels il se sentait bien ou mal.

Dans un deuxième temps, nous lui avons suggéré de parler des motivations de ses prises de vue et du sens que les photos ont pour lui. Il s'agissait d'approfondir le regard de l'acteur en espérant qu'il nous signale en même temps ses rapports aux pratiques linguistiques et spatiales. Après avoir effectué un déplacement dans la ville, avec l'appareil de photo en main, l'acteur fait indirectement un déplacement mental et psychologique pour parler de soi, de son rapport à l'espace-ville, à autrui avec qui il engage des échanges dans une ou plusieurs langues qu'il possède. Le procédé formulé en ces termes permet de poser des questions : l'acteur, se sent-il bien ou mal selon les interactions et les pratiques sociales du lieu ? Est-il influencé par d'autres facteurs ? Quel regard porte-t-il sur ses pratiques et ses lieux ? Quel est son rapport à l'autre, à son environnement (en l'occurrence, la ville) ? Les informations recueillies devraient nous informer ensuite sur la façon et le degré d'appropriation spatio-langagière et ses stratégies identitaires.

Le double récit fabriqué par l'informateur devrait représenter à la fois le miroir des processus sociaux en cours et le reflet des schémas de représentations de l'acteur. Ceci ne signifie pas que le deuxième récit, le récit narratif amène à une réalité objective. Ce dernier est considéré comme une phase d'objectivation. Il extrapole plutôt les rapports que l'auteur de la photo entretient avec les réalités de la ville. Quant au premier récit, le récit visuel, il représente aussi une narration. Raoulx (2006 : 74) définit la juxtaposition de plusieurs photographies comme une narration ou comme un inventaire. Pour lui, la photographie, en tant que récit, construit des cheminements et fonctionne par ellipse. Il la compare avec les cheminements dans l'espace considérés aussi comme langage.

Lorsque l'acteur se raconte à l'aide des photographies prises dans et sur la ville, une cohérence se dégage (il compare, hiérarchise, valorise, omet des éléments). Lors du moment de fabrication du récit oral (même s'il part d'ici et de maintenant) une possibilité reste ouverte impliquant le passé et le futur. La trame narrative pourra inclure aussi bien les événements du passé en prolongeant son parcours hors de la ville. De plus, l'acteur garde une trace, la photographie, qui lui permet ensuite de relier des lieux isolés et détachés, leur donnant du sens et légitimant la logique de son choix.

Dans cette optique, le récit de ville est basé sur deux axes : le premier permet de prendre en compte la trame du parcours actuel (la vie quotidienne, les lieux et les liens avec la collectivité) ; le second pourra mettre en relation des événements qui ont précédé ou vont succéder au parcours de ville apportant les explications de son choix de lieux. Le fait que l'observation soit double permet de faire des recoupements, d'analyser plusieurs niveaux soulignant les différences et montrant de nouveaux éléments. Si certains éléments paraissent flous et « cachés », ils risquent d'être clarifiés par le deuxième. Mais un des rôles les plus importants est de saisir les principes et l'organisation de l'appropriation à la fois spatiale et sociolinguistique de l'acteur et auteur de ses photographies. Nous espérons également que cette double démarche stimulera davantage le « récit de soi » et la mise au jour des identités de l'acteur. Avec le récit oral, nous espérons augmenter la possibilité d'émettre ainsi plusieurs hypothèses d'interprétation. Ces quelques caractéristiques attribuées au récit double devraient nous permettre d'accéder à une certaine connaissance sur l'appropriation de la ville de manière générale.

Les réserves que l'on risque d'émettre vis-à-vis de cette démarche sont de ne pas avoir choisi un corpus ayant exclusivement le caractère linguistique. Les études ont suffisamment montré que les substances linguistiques figurent indirectement dans les représentations symboliques de l'organisation spatiale. Ces dernières font que les langues et les espaces deviennent des éléments constitutifs des actions et des pratiques sociales et spatiales. Rappelons encore une fois que l'espace est, en soi, un discours contribuant à son tour à l'analyse sociolinguistique. L'espace est une des marques de l'inscription de l'acteur pouvant avoir à la fois des traits linguistiques, symboliques ou représentationnels.

Le lien entre espace et langage a été formulé, entre autres, par Halbwachs (1997 : 295). Selon ce dernier, l'espace est à lui seul un langage, un temps et une condition de la signification partagée. *Si l'espace est lieu de signification pour l'individu, c'est-à-dire la garantie de son équilibre psychologique, comme le sentait déjà Auguste Comte, c'est parce qu'il est langage ; il assure*

l'équilibre de l'individu en tant qu'individu collectif par le langage, par cet écho de langage social que constituent les meubles dans une chambre, ou la structure d'une ville par exemple.

5.3.4 Appropriation à plusieurs voix- principe polyphonique

Comme nous l'avons exposé en détail dans notre cadre théorique, notre choix était de se situer à la croisée de la perspective individuelle et collective. C'est au moyen du parcours urbain que nous souhaitons restituer des repères de l'acteur dans un paradigme marqué par la pluralité, les temps multiples, des réseaux et des relations enchevêtrés. Comment dégager des repères sûrs et éprouvés ? Comment appréhender ces rapports très forts entre intérieur et extérieur, entre l'individu et la collectivité ? Dans une société où le succès (et l'échec) se mesure sur le mode de la productivité, de l'efficacité et de la maîtrise linguistique, de l'intégration dans la société d'accueil avec une marge de plus en plus limitée pour sortir des « moules » et des espaces assignés, le passage par le « récit de soi » pourrait contribuer à ce que l'acteur se situe dans cette lutte, « à rester dans la course » et à se redéfinir par rapport à ses propres choix, ses rôles, la direction de son parcours et ses propres façons de faire. Le récit de soi partirait de la compréhension des repères de l'acteur en se référant au lieu où il se trouve ou au lieu où il souhaiterait être, grâce à la projection dans son imaginaire, mais en partant des lieux réels, dégagés du récit visuel. Le processus de mise en récit reste un processus complexe. Il implique plusieurs « je » qui agissent, subissent, observent les situations et dont l'interaction contribue à la reconstruction de soi et aux changements identitaires.

La démarche proposée en trois étapes convoquant le récit visuel, et le récit sur ce récit, permet de se référer à la perspective polyphonique de Bakhtine (1984) pour consolider le rôle du récit et du texte associé à l'image. Cet auteur part du principe que la situation sociale constitue l'identité de l'individu et que l'énoncé reflète les rapports sociaux qui existent entre les locuteurs. Il tient compte des conditions dans lesquelles le discours est produit. Le dispositif méthodologique mis en place avec les deux niveaux de lecture et les deux temps d'interprétation, permet à l'acteur de parler de lui au moyen de deux voix : la première (moi dans les lieux de la ville) reflète les objets et les lieux. Nous avons affaire à un contexte réel qui existe dans la ville. La deuxième voix, par contre, rend compte (par le récit oral) des représentations de l'acteur sur ce contexte réel (moi et mes actes dans les relations avec les autres, telles que je les vis). C'est dans les interactions entre ces deux textes que nous voyons l'application du principe du dialogisme et le principe d'exotopie de Bakhtine (1984 : 46-47) justifiant les deux points de vue que l'acteur porte sur l'objet traité. Pour Bakhtine, l'essentiel dans l'acte de compréhension est de posséder sa propre exotopie, dans

un espace-temps et dans la culture qui tend le miroir et qui réfléchit l'aspect extérieur. Il propose deux mouvements : s'identifier à l'autre pour opérer ensuite un retour en soi-même. L'approche méthodologique a tenu compte d'un agencement qui permettrait cette place extérieure occupée par l'acteur au moment de son auto-confrontation. Ces définitions sont construites dans une filiation avec des recherches en sociolinguistique urbaine. L'interdépendance entre le récit d'acteur sur soi et son contexte est possible grâce à la ville qui renvoie aussi à l'histoire collective. En donnant les contours principaux de son parcours, l'acteur parlerait non seulement de lui-même mais aussi de son environnement immédiat, reliant son parcours aux temps et aux histoires collectives du contexte-ville qui, par sa configuration, matérialise cette histoire.

Le récit double pourrait donner naissance à un soi-autre mais il pourrait surtout augmenter la conscience de l'acteur sur soi. Le mouvement exotopique se reflète par des voix venant de l'extérieur et renvoyant l'acteur à un dialogue entre « soi » et « l'autre ». Selon Bakhtine, une culture étrangère *ne se relève dans sa complétude et dans sa profondeur qu'au regard d'une autre culture*. Comme pour le texte du roman, on pourrait dire que le double récit de l'acteur n'est pas « un phénomène fermé ». Il reste ouvert sur le temps et l'espace. Ricœur aussi (1985) prend en compte la dimension de l'altérité quand il dit que l'agir humain, c'est aussi l'agir avec d'autres.

Du point de vue sociolinguistique (Bulot 2001), les espaces sociaux peuvent être qualifiés d'espace d'énonciation (Baggiani 94), d'espace de déplacement (Jullod 90) et d'espace sémiotique (Millet 98). Se référant à Moïse (2000) et Teskos (1999), Bulot suggère de concevoir des principes théoriques renvoyant à la perception d'autrui, à la polyphonie et à l'interaction. Au-delà des énonciations et grâce à celles-ci, on pourra explorer la relation à l'autre, la (re)présentation de soi. En se référant à l'espace de déplacement et à l'espace sémiotique, l'exploration sera élargie aux rapports entre les signes et leur signification. Envisageant l'espace urbain comme espace discursif dans toute sa multiplicité, nous éviterons le piège de rester seulement sur le plan des interactions avec la ville. Il faudrait dépasser la perspective de certaines recherches tendant à ne plus voir que les langues et les signes, les échanges, le langage de la mode, celui de l'espace ou de la consommation (Lahire 2001 : 280). Pour nous, ces signes devraient être analysés comme des indices de la pluralité et comme faisant partie des actions stimulées aussi bien par le monde extérieur que par le monde intérieur, et intériorisées de l'acteur. Selon le même auteur, les pratiques sociales s'effectuent à travers les pratiques langagières mais n'ont pas nécessairement pour finalité leur production. Les suggestions du même auteur vont dans le sens de s'intéresser également à l'effacement des traces du langage, ce que Bourdieu (1987) appelait *l'expression muette du monde* comme allant de soi et procurant le sens pratique (Lahire : 281). Calvet

(2004 :125) critique Bourdieu et Labov en expliquant que ces auteurs ne donnent que des exemples de sociétés monolingues et n'imaginent pas la communication « en dehors du mythe monolingue ». D'autres recherches comme celle de Lamizet sur l'espace de communication encouragent également à sortir de « l'emprise de l'objet langue ».

5.4 Étapes et techniques de recueil

L'étape d'entrée en contact avec l'acteur est considérée comme **la phase préparatoire**.

1^{ère} étape : l'acteur part seul sur les traces de son parcours urbain muni d'un appareil-photo ;

2^{ème} étape : une photo-interview est à réaliser dans une perspective compréhensive ;

3^{ème} étape : la chercheuse part en *observation participante et flottante* des dispositifs mis en place par la collectivité.

A chaque étape correspond une technique de recueil :

1^{ère} étape : photographie participante, prise de vue ;

2^{ème} étape : enregistrements et transcriptions du récit sur le récit visuel, *point de vue de l'informateur* ;

3^{ème} étape : prise de notes, rencontres avec des représentants d'institutions, entretiens semi-directifs, observation participante des manifestations clés destinées à l'intégration des étrangers, constitution de la documentation existante (textes officiels, sites, etc.) relative à l'aménagement de la ville en lien avec cette intégration.

Les observations sont à réaliser lors des manifestations collectives, à l'intérieur des associations, pendant les cours de langues, ou à d'autres occasions : dans les transports publics, pendant les sorties du week-end, ou à l'occasion des témoignages dans des émissions de radio diffusées à ce sujet.

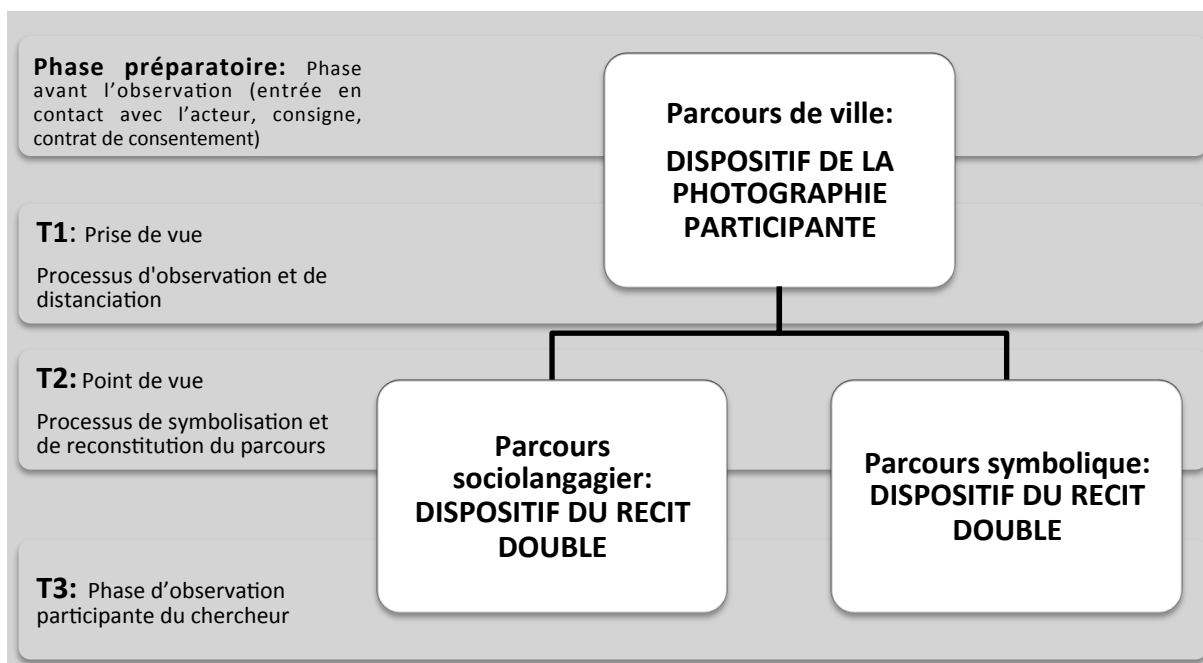


Figure : étapes de recueil en trois temps

L'envie de sortir d'un « entretien classique » et d'introduire un objet-tiers (l'appareil photo) a aussitôt reconfiguré les conditions du recueil des données. Lorsque l'acteur s'engage dans la démarche proposée, il est d'emblée mis dans une position d'observateur et d'acteur urbain. En se promenant dans la ville, en quête des lieux où il se sent bien (ou mal), l'auteur se retrouve au cœur de l'action : en photographiant, il se raconte, il relate « sa » ville. L'opportunité qui lui a été accordée en plus, est de saisir les aspects imperceptibles, car le temps lui est donné pour « arrêter » les séquences quotidiennes et pour saisir des traces, pour les rendre à la fois matérielles et immatérielles. Si on emprunte les mots de Bourdieu (1965 :111), il dirait de la photographie : *Mais c'est dans sa dimension temporelle que se révèle tout le paradoxe de la photographie populaire. Coupe instantanée dans le monde visible, la photographie fournit le moyen de dissoudre la réalité solide et compacte de la perception quotidienne en une infinité de profils fugaces comme des images de rêve, de fixer des moments absolument uniques de la situation réciproque des choses, de saisir, comme l'a montré Walter Benjamin, des aspects imperceptibles parce qu'instantanés du monde perçu, d'arrêter les gestes humains dans l'absurdité d'un présent de statues de sel.*

Le choix a donc été orienté sur le paradigme de l'intertextualité et des mobilités des discours sur la ville qui se construisent en deux temps différés : lors de la prise de vue et lors de l'auto-confrontation. La méthodologie proposée vise donc un caractère dialectique de la construction des connaissances. Cette position méthodologique signifie que les connaissances construites par le

chercheur sont aussi construites de manière dialectique entre celles fournies par les informateurs et celles du chercheur puisant dans le champ théorique du domaine.

Ayant abordé la première étape sous son aspect de conceptualisation en exposant les raisons de notre choix théorique, nous avons pu poser les grands principes qui constituent le procédé de la photographie participante associée au récit oral soulignant ainsi la spécificité et la pertinence du récit double. Les bases épistémologiques de notre cadre ont été ainsi dressées.

Maresca (2000:4) met en garde les chercheurs de ne pas attribuer à la photographie des vertus heuristiques qu'elle n'a pas forcément. Il se méfie de son utilisation facile et attractive, très à la mode et semblant produire des bienfaits inédits. Elle devrait être mise en service comme *synonyme d'une disponibilité complète au réel, lorsqu'elle permet le cas échéant de voir sans savoir* (Maresca, 2000 :4-5). Cet auteur insiste sur le fait que l'image n'existe pas sans interprétation et qu'une conceptualisation est indissociable d'une pratique sur le terrain.

Il s'agit à présent de passer à son utilisation pratique, en tant que photo-interview dans la deuxième étape et d'évoquer les recherches qui témoignent de l'évolution de son usage.

5.4.1 Photo-interview

Le tournant dans l'utilisation de la photographie a été marqué par Margaret Mead (1942) et ensuite par John Collier (1986) qui a proposé différentes formes d'observation mettant à profit les vertus descriptives de la photographie et sa capacité à faire parler les gens dans une photo-interview¹²⁰. La réaction des personnes interviewées pouvait ainsi servir à de nouvelles interprétations et ouvrir des pistes de réflexion sur son usage. Qu'il s'agisse des travaux en anthropologie (Mauss 1925, Mead & Bateson 1942, Rouillé 1956, Collier 1967, Piette 1992, Maresca 2000), en sociologie (Becker 1981, Harper 1987, Bourdieu 1965, Rose 2001, Wagner 2002), en ethnographie visuelle : (Piette 92) ; ou en psychologie (Baptiste 1991), la photographie a été utilisée à des fins très différentes. Ses fonctions diffèrent entre :

- document, preuve, trace du terrain ;
- reflet de la réalité sociale ;
- moyen de repérage et de prise de contact avec le terrain ;
- support des échanges et des entretiens – photo-langage ;

¹²⁰ Ce qui est reproché à cette technique est le risque que la photographie sélectionnée et prise par le chercheur soit inappropriée pour le participant qui est censé l'interpréter.

- carnets virtuels et carnets du terrain ;
- document informant sur le paysage linguistique.

L'utilisation de la photographie dans la recherche et ses fonctions ont été résumées par plusieurs ouvrages coordonnés par Conord (2007) et Pink (2007). L'usage de la photographie qui nous intéresse ici concerne la fonction qui va au-delà de l'illustration mais donne lieu à un travail argumentatif et analytique. L'usage de la photo remonte déjà au début du XX^{ème} siècle. Mauss l'introduit dans ses leçons d'ethnologie et Malinowski (1922) l'utilise comme moyen d'investigation dans ses recherches sur les Trobriandais. Bateson et Mead (1942) ont pris 25 000 photos et en ont sélectionné 759 en les commentant. Leur matériel photographique a apporté des concepts nouveaux sur le plan théorique et a complètement rénové les méthodes du terrain (Winkin, 1981). Mais dans ces expériences, les images sont toujours produites par les ethnologues ou commandées chez des photographes professionnels.

Une autre fonction exploitée par Baptiste (1991) est la méthode du photo-langage utilisée comme support d'échange (Conord 2007 : 19). D'autres exemples sont à mentionner comme ceux qui ont comme sujet les immigrés japonais à Toulouse (Duteil-Ogata 2007 : 69) procédant à la photo-interview, formalisée par le photographe et anthropologue Collier (2007 : 30). Une recherche conduite à Paris, dans un quartier pluriethnique de la Goutte d'Or (Louveau & Arlaud 2007 : 101), explore deux types d'images en combinant l'image fixe et l'image filmée en apportant des méthodes intéressantes en anthropologie urbaine. Dans l'usage scientifique, l'image est accompagnée d'une légende, car très souvent elle ne se suffit pas à elle-même. Elle peut aussi être décalquée pour reproduire des traits que le chercheur a envie de mettre en valeur (Piette 1996).

Posture de l'acteur vs posture du chercheur

Ce qui est relativement nouveau¹²¹ dans la démarche présentée ici est le fait de céder à l'acteur le rôle d'auteur de ses propres images, ce qui réduit l'impact des représentations du chercheur quand c'est lui qui tient le rôle du photographe. Le chercheur travaille sur son *feedback*. La méthode que Collier a introduite en 1967 sur la lecture commune des images (par le chercheur et les représentants de la société) a pour but d'approfondir l'observation et de décrypter les séquences qui sont parfois impossibles à capter *in vivo*. Notre approche ressemble en partie à la technique de

¹²¹ Un article du *Monde* (du 4 septembre 2009) témoigne d'une recherche à Philadelphie de Mariana Chilton qui donne également l'appareil de photos aux femmes pauvres pour photographier la faim. D'autres projets en Amérique Latine sont à mentionner : travail avec des femmes au Guatemala, restitué dans un livre : *Voices et image, une réponse à la guerre et son impact* (2000). La technique a été empruntée à Carol Wang (1999, 2001, 2005) de l'Université du Michigan qui a travaillé avec des femmes chinoises en utilisant la photographie pour documenter leurs besoins par rapport à la santé. Pink (2007) parle de son côté de la production participative et collaborative de l'image qui donne la possibilité au chercheur et à l'auteur de la photo (ou du film) d'exprimer et de négocier son point de vue et sa connaissance visuelle.

photovoice (Mitchell & Lange, 2011 :184) mais les acteurs ne donnent pas les solutions comme dans les projets cités et les commentaires ne se font pas en focus-groupes mais individuellement¹²².

Le chercheur dans l'entretien de longue durée

Tout chercheur est amené à tenir compte du fait que les informateurs qu'il choisit sont au croisement de diverses sphères (vie relationnelle, vie familiale, vie professionnelle). C'est seulement à travers des situations de dialogues plus intimes que le chercheur peut prendre conscience plus clairement du type de cohérence que chacun impose à sa vie. Citant Althabe, Augé (1994) nous rappelle à quel point il est nécessaire aujourd'hui de recourir à l'entretien de longue durée, en tête-à-tête avec l'enquêteur et l'acteur, pour permettre à ce dernier d'élaborer le récit et la perception de son existence, d'unifier et de hiérarchiser les diverses situations par lesquelles il passe. En construisant une image de soi à partir de ses propres représentations et celles que les autres ont de lui, l'individu, vivant dans la ville, est représentatif de la société dans laquelle il vit, rappelle Augé.

De nouvelles perspectives de recherche tentent de rompre avec les anciennes, correspondant à un seul point de vue ce qui a été déjà dénoncé par Mondada. Les outils méthodologiques ancrés dans l'ethnographie visuelle, nous ont amené à chercher des inspirations chez Collier. Ce dernier est un des premiers chercheurs à introduire la discussion et un dialogue avec ses informateurs sur les photos prises par lui-même, en vue d'objectiver la perspective intérieure, *inside perspective*. Quant à Papinot (1992 :82), il s'est interrogé sur une pratique de *photographie participante* en faisant les photos à la demande de ses interlocuteurs. La photographie d'aujourd'hui n'a pas seulement modifié l'approche des arts, la recherche en sciences naturelles et humaines, elle modifie également le quotidien de chacun. Grâce aux innovations et aux techniques nouvelles, la façon dont elle peut être prise, vue, manipulée, et interprétée, la photographie entre dans nos vies par les téléphones portables, les ordinateurs, les réseaux sociaux, ou simplement par la rue, ce qui fait que l'on est saturé, inondé et parfois perplexe, ne sachant plus quel sens lui donner. Elle n'est plus exclusive ou rare. Ce qui devient rare est la connaissance du sens qu'on lui attribue, dont on n'a pas toujours la trace. Pas de place non plus, puisque souvent des murs entiers de la ville sont

¹²² MITCHELL, C., & LANGE de N., (2011 :184) : « Photovoice is a research strategy that uses photography as a tool for social change. In the Learning Together Project (2004-2006), community healthcare workers and teachers used photovoice to explore challenges and solutions in addressing HIV and AIDS in their rural community. A collection of over 500 photographs emanated from this work ». Donc trois types de techniques sont proposés par l'ethnographie visuelle : *reflexive photography* (confronter le point de vue individuel au point de vue collectif lors d'un focus groupe) ; *photovoice* (photographies produites par les participants et créer une histoire du groupe) ; *collaborative/participatory image production* (réflexion autour d'une interprétation des photos, accéder aux représentations des participants par le biais de la théorie).

couverts par les publicités (parfois sans aucun texte), tout comme les colonnes de presse débordant d'images, se ressemblant les unes et les autres (images de stars, de fêtes locales, etc.).

Dans son utilisation sur internet, les légendes sont presque inexistantes. Les photographies devraient parler en soi, sans accompagnement. Ses propriétés symboliques semblent être de plus en plus délaissées ou du moins tues, car les photos ne cessent de susciter d'autres images et d'autres mirages, même lorsqu'elles ne sont pas mises en mots ou commentées. Puisqu'elle est devenue accessible à tous, la question qui se pose n'est plus comment mais plutôt qui, pourquoi, pour qui, et aussi que photographie-t-on de nos jours ? Pour emprunter le titre d'un journal anthropologique, on pourrait plutôt dire qu'il est *question d'optiques*¹²³ quand on parle de l'usage de la photo dans la recherche. Le risque ou le défi que nous avons pris en associant le texte à l'image a confirmé à quel point ces deux outils se distinguent l'un de l'autre et en même temps se complètent. Nancy (2003) en parle en rappelant que le texte et l'image sont tellement étrangers l'un à l'autre que chacun possède un centre, chacun tire l'autre vers soi, ou se tire vers lui. La relation entre les deux, c'est toujours une relation de tension.

L'exercice que nous avons demandé aux acteurs était de relier le texte et l'image. Les récits doubles qui en découlent montrent que les deux langages sont séparés mais qu'ils savent les relier aussi. Voilà pourquoi il est difficile à présent de réadapter la définition proposée par Collier de photo-interview qui se différencie du procédé que nous avons adopté. Le contexte dans lequel se déroule la prise de vue, la posture de l'acteur et du chercheur changent et la fonction de la photo également.

La posture et les actes de l'informateur ou ceux du chercheur sont énumérés ci-dessous pour formaliser cette photo-interview. La question de la posture est le premier socle dans la fabrication de la technique de recueil des informations.

¹²³ Question d'optique, *Journal des anthropologues* no-80-81, coordonné par Maresca 2000

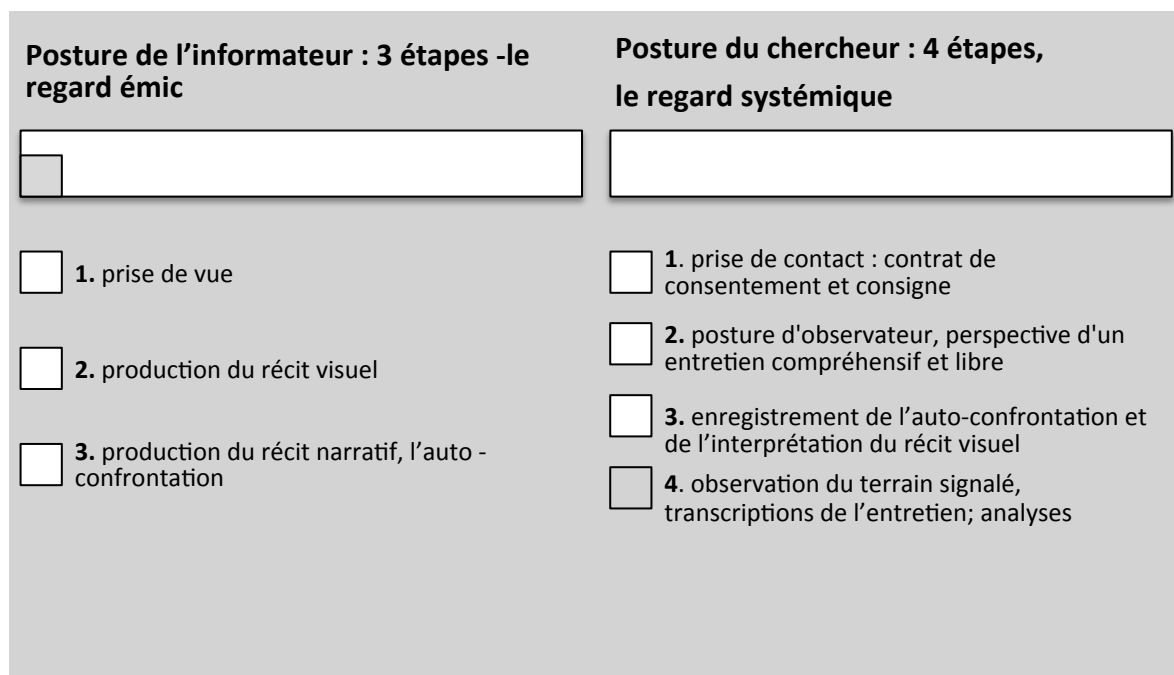


Figure : postures de l'acteur et posture du chercheur

Dans le cadre de l'entretien libre, conçu avec la démarche compréhensive élaborée par Kaufmann (1996), nous n'avons pas prévu de questions-types. La dynamique a été déclenchée automatiquement grâce aux photos qui faisaient parler l'informateur spontanément. Quelques questions de précision ou d'orientation ont été posées par le chercheur. Même si l'informateur n'était pas directement invité à parler de ses pratiques langagières, le chercheur se laissait la possibilité d'explorer cette question dans un deuxième temps ou lors de la visite des lieux signalés, qui se déroulait après l'entretien. L'auto-confrontation avec les photos a instauré un dialogue plus détendu. Un enregistrement a été prévu et tous les informateurs l'ont accepté et rapidement oublié, étant préoccupés par le choix des photos et par la fabrication de leur double récit. Cette forme a été proche d'une conversation entre deux personnes en train d'observer un même objet. L'interaction établie pourrait être considérée non pas comme un *dialogue* mais comme un *trialogue* puisque la photographie nous « parlait » aussi.

L'utilisation de la photographie participante a été traitée comme une démarche et un support dans le recueil des informations. En partant de la perspective et du cadre épistémologique décrit plus haut, nous nous sommes concentrée sur les parcours urbains, restitués sous forme de récit double, considéré comme un lieu de convergence et d'emboîtement des autres dimensions : temporelle, spatiale, linguistique et sociale. C'est parce qu'il a été demandé d'en prendre une trace visuelle, que l'acteur a pu prendre plus facilement conscience de l'importance ou de la futilité de certains espaces dans la ville. Il le regarde à travers un « objectif » nouveau pour trouver un autre regard

sur la ville et sur lui dans la ville. Certains détails peuvent tout à coup frapper (punctum de Barthes) alors qu'il passe tous les jours à côté de certaines choses sans les remarquer.

La posture prise par l'acteur vis-à-vis de l'objet observé influencera d'autres postures dans la recherche : celle de l'entretien qui se déroule entre le chercheur et l'informateur qui auront face à eux un objet commun.

L'acteur de l'autre côté de l'objectif

Les facteurs multiples mentionnés plus haut sous-tendent la complexité du recueil et indirectement de la lecture et de l'analyse des informations. Exposons rapidement quelques éléments de cette complexité. Nous avons envisagé dès le départ que le recueil englobera plusieurs lieux et plusieurs temps. Nous avons visé cette mobilité intentionnellement sans vouloir nous limiter à un seul quartier ni à une seule population cible. Nous postulons que dans les villes, telles qu'elles sont conçues aujourd'hui, la caractéristique principale c'est la mobilité. En conséquence, il est difficile de parler de « zones » ou de lieux homogènes. Même si certains d'entre eux peuvent être considérés majoritairement comme monolingues, certains lieux contiennent des îlots où les interactions peuvent se dérouler dans d'autres langues (ex : les maisons pour les personnes âgées, majoritairement francophones, engagent des étrangers en tant que soignants ou dans les cuisines). La phase expérimentale nous a rapidement démontré qu'un parcours à travers plusieurs lieux serait plus représentatif de cette mobilité multiple que la concentration sur une seule communauté ou sur un seul quartier.

Cette mobilité impliquait de réfléchir à la posture de l'informateur lorsqu'il manie la photographie, les images de la ville mais aussi les images sur son propre parcours. La constitution d'un récit double a pu mettre l'informateur dans une posture qu'Augé (2009) appellerait « double extériorité ». Il utilise ce terme en parlant de l'ethnographe qui est à l'extérieur du groupe qu'il observe, comme l'étranger est ici d'une certaine façon à l'extérieur de la ville qu'il scrute et qui le met dans un « entre-deux culturel et psychologique ». Toutefois, le risque persistait de réveiller des souvenirs liés à la migration et aux ruptures causées par cette expérience. Donc, l'un des points du consentement était la liberté de l'acteur d'interrompre son parcours si ce dernier et surtout sa mise en mots provoquaient une exposition trop grande et le surgissement d'émotions.

Un autre principe de notre concept méthodologique était également de quitter la posture spécifique occupée par l'informateur jusqu'alors pour lui donner un rôle plus actif de résident. Cette posture active et participative dans le recueil, dans la phase d'interprétation des informations et de leur

restitution influence inévitablement le rôle de l'informateur mais aussi sa relation avec le chercheur qui, à son tour, devra adapter ses choix d'analyses et prendre en compte ce changement de posture.

5.4.2 *Formulaire de consentement et consigne*

Le formulaire de consentement¹²⁴ s'est imposé à nous pour assurer une posture éthique du chercheur et pour expliciter les objectifs de la recherche à nos informateurs. Nous n'avons pas eu de difficultés majeures à établir ce contrat. Deux situations se sont présentées où les personnes ont dû demander l'autorisation de leur mari pour participer à notre enquête. La participation à la recherche a été refusée par deux personnes. Nous ne connaissons pas les motivations réelles mais les deux ont tout d'abord consenti, puis renoncé en invoquant des raisons liées à la gestion de leur temps, une d'elles précisant qu'elle est déjà assez prise et occupée par son travail (caissière à la Migros).

Le formulaire signé par les deux parties servant de garantie à l'engagement réciproque de l'informateur et du chercheur. Avant d'aller sur le terrain, nous avons constitué une matrice Maxwell (1999 : 155) qui nous servait de support dans la recherche des informations. Elle sous-tend les questions de base : pourquoi, comment, où, avec qui et quand cherche-t-on des informations ?

Le fait de formuler notre consigne en termes de lieux positifs et négatifs (des lieux de la ville où les acteurs se sentaient bien ou mal) avait pour but d'identifier les espaces de « (non) appropriation » et les espaces de « tensions » entre l'individuel et le collectif. Les indices nous diront si les lieux signalés sont des lieux de décroisement ou des lieux de division, de discrimination, d'inclusion ou encore un autre type de lieux. Une fois le lien social décelé et le lieu qualifié, nous passerons à l'analyse des dynamiques des pratiques langagières et les fonctions des langues par lesquelles ce lien est construit (ou ré-dé-construit) par rapport aux lieux choisis.

5.4.3 *Observation participante*

Le dernier moment du processus du recueil est l'observation participante et flottante parce qu'elle sous-tend la participation à la vie sociale, culturelle, rituelle telle qu'elle se déroule dans la ville. *Cette méthode est rendue possible par le caractère ouvert de l'espace public urbain, qui permet*

¹²⁴ Le contrat de consentement établi a été conçu selon le modèle proposé par l'Université Laval disponible en ligne et approuvé par le comité éthique de la même Université (cf. annexe A3).

d'enquêter dans l'anonymat en effectuant des observations (visuelles, sonores) au gré des évolutions sur le terrain, (Roulin 2001 : 177). Le chercheur est là incognito et observe ou attend que les choses se passent en en prenant des traces, notes, images, sons.

Si le chercheur est introduit et présenté à une collectivité donnée avec son statut de « chercheur », l'observation participante implique également que l'observateur doit se faire accepter et doit établir des relations avec les autres « participants » qui n'ont pas toujours une idée claire de ce que fait un chercheur. *Cette simple démarche confirme évidemment l'artificialité de sa présence et de sa volonté de participer ou simplement observer, écouter et comprendre. (Copans 2008 :34).*

Pour optimiser son travail, le chercheur se munit d'un journal de bord, de films, de photographies, ou s'approprie de la technique de silhouettage (Winkin 1996). Mais l'exercice ne va pas lui éviter les contraintes implicites ou explicites du terrain (rôle des autorités, préjugés théoriques ou méthodologiques). Cette phase d'observation a été facilitée pour la chercheuse par les liens et la connaissance du terrain lié à la migration, acquis lors de précédents travaux. Un journal du terrain a aussi contribué, en matérialisant le regard en mots écrits ou gardant certaines traces en photographies prises par la chercheuse, réservée pour l'illustration du journal.

Résumons la démarche méthodologique sous forme d'un schéma explicitant les étapes du processus :

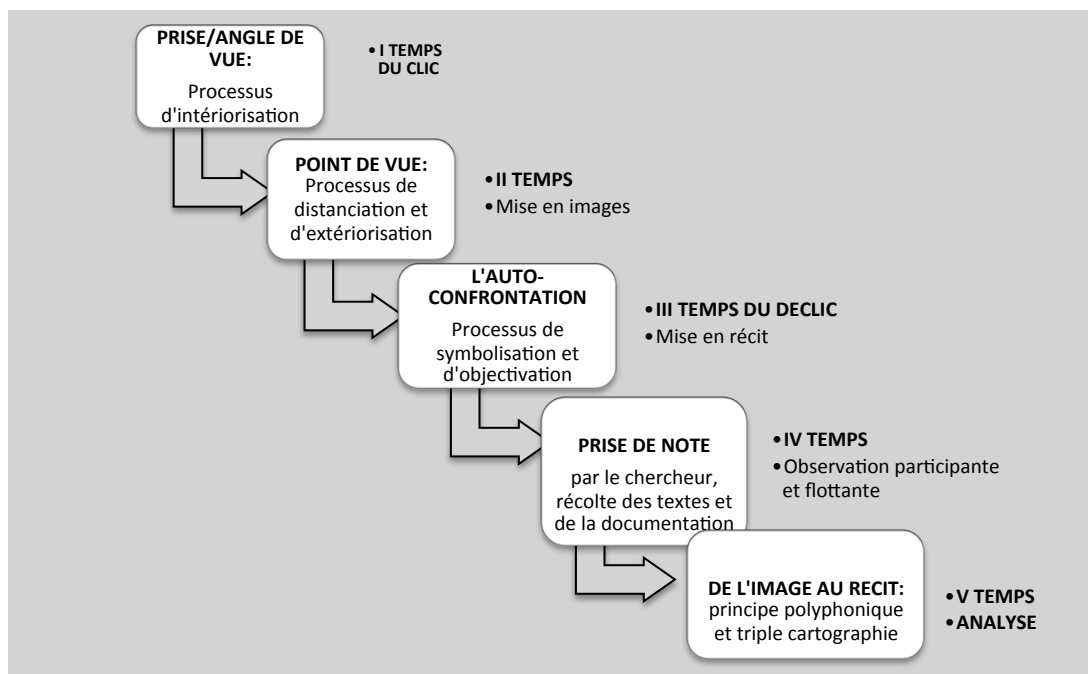


Figure : étapes et procédés méthodologiques

5.5 Apports et contraintes de la photographie et du double récit : biais méthodologiques

L'utilisation de la photographie, telle que nous la proposons ici ne fera certainement pas l'unanimité. Les professionnels de la photographie pourraient nous reprocher le peu d'attention donnée aux aspects techniques (un simple appareil numérique a été donné aux acteurs : Canon-digital IXUS 8.0 Omega Pixels), ou encore moins au traitement des qualités artistiques. Certains chercheurs pourront encore être sceptiques quant à son accessibilité indépendamment de la maîtrise des quelques règles de base sur la prise de vue. D'autres encore pourraient émettre des doutes sur l'interprétation en interrogeant la manière dont le chercheur décèle le double récit. Voici quelques pistes et arguments de réponse. A notre sens, les individus possèdent les connaissances et se font déjà des « images » sur leur rapport à la ville et à ses langues, et cela avant même la possibilité qui leur a été donnée de l'exprimer. Ils le font peut-être d'une manière désordonnée et très spontanée. La photographie ne fait que rassembler certains éléments, les mettre ensemble par le biais d'un double récit ce qu'un entretien classique n'aurait peut-être pas produit de la même manière.

Il nous semble intéressant et utile de proposer cette nouvelle organisation des idées, de visualiser leur passage dans des espaces devenus parfois banals pour eux, afin de formaliser un outil qui vise à exprimer un rapport, une perception, une représentation d'un espace connu et sur les langues pratiquées. Certaines pratiques vont de soi et ne sont pas mises en question ni discutées, tellement elles peuvent paraître naturelles. Le fait de se déplacer physiquement jusqu'à un endroit pour en saisir une trace visuelle, ne produit pas les mêmes effets et les mêmes impacts lorsqu'on demande à l'informateur de le faire mentalement lors d'un entretien. Certes une grande liberté a été laissée à l'acteur-auteur qui est libre de choisir et de capter les images qui semblent correspondre à ses idées et ses points de vue. Ce peut être le point crucial de cette démarche car cette liberté fait que la personne exploite la propriété polysémique de la photo (sans le savoir) et se trouve elle-même surprise par le « résultat » en image, qui peut s'avérer différent de ce qu'il avait dans sa tête au moment de la prise de vue. Cette confrontation et ce « tirage » (pour parler en termes de la photographie), entre image mentale, image réelle, et image reconstruite se fera lors de l'entretien compréhensif et constitue l'enjeu principal des analyses et donne des pistes au chercheur pour distinguer ce qui est de l'ordre de la représentation ou de l'ordre du vécu, ce qui entre dans le « cadre » et ce qui se cache « hors cadre ». De nos jours, l'utilisation de la photographie a été tellement banalisée que cette technique permet d'éviter une autre contrainte : être intimidé lors de l'entretien. La technique des questions directes et le souci de l'acteur d'y répondre juste, ou la technique du dessin (souci d'être doué en dessin) ou la technique du récit écrit sont des méthodes

beaucoup plus difficiles et contraignantes. Dans la démarche proposée ici, le chercheur n'est pas du tout présent au moment de la prise de vue, ce qui donne une spontanéité encore plus grande à l'initiative des photographes. Les photos qui sont à apporter dans l'entretien devraient faciliter l'interaction d'autant plus que le cadre éthique a été fixé et explicité au préalable. Ce moyen est facile à adapter pour toute population, de tout âge afin de s'approcher au maximum des objets étudiés.

PARTIE 2

6 CHAPITRE VI CONSTITUTION DU CORPUS

6.1 Bref retour sur le contexte et l'organisation des corpus

Rappelons le contexte pluriel de la ville de Lausanne en indiquant les raisons du choix de notre terrain. Lausanne, comme beaucoup de villes en Suisse, est confrontée aux questions du plurilinguisme, d'abord au plurilinguisme interne propre à la Suisse avec ses quatre langues, ensuite aux langues parlées par les étrangers et « installées » dans la ville. Ce plurilinguisme est construit dans et par la relation de l'individu aux autres et par sa relation à la ville : ses divers champs d'action amènent l'acteur à son travail, chez des amis, à pratiquer des loisirs, etc. Nous souhaitons interroger l'agencement spatial, social et linguistique à travers un parcours urbain en observant comment les résidents étrangers s'approprient les espaces et les langues, et en quoi certaines pratiques soutiennent ou empêchent cette appropriation spatio-langagière. Apporter des pistes de réponse sur les stratégies, attitudes et représentations de ces appropriations fonctionnelles, symboliques ou autres permet de proposer une vue d'ensemble des rôles et des fonctions des langues dans la ville. Lorsque l'on parle de l'insertion des étrangers, la question des pratiques langagières et de leur fonction comme phénomène constitutif de l'intégration sociale est peu discutée. Pourtant, c'est un fait et une réalité dans de nombreuses institutions publiques (écoles, hôpitaux, hôtellerie). Une des références qui régit indirectement ce phénomène est la Loi sur les étrangers qui insiste exclusivement sur l'apprentissage et l'usage d'une seule langue : le français.

Dans la phase pragmatique qui suit, il s'agit de relier l'analyse des parcours urbains individuels avec l'analyse des pratiques collectives. Les questions posées se réfèrent aux dynamiques d'appropriation, aux attitudes adoptées, au rôle du récit dans l'appréhension des représentations des acteurs/locuteurs individuels et collectifs sur leurs pratiques spatiales et langagières. L'observation de ces phénomènes mobilise plusieurs niveaux d'analyse, plus particulièrement celui des spatialités, des temporalités ainsi que les frontières qui se fabriquent entre ces niveaux d'appropriation. Nous considérons que le choix d'une ville de taille moyenne nous permet d'étudier plus facilement la « toile » qui se tisse par des affiliations sociales et identitaires s'appuyant sur les pratiques langagières ou sur d'autres moyens d'expression. Nous avons imaginé un dispositif polyvalent qui pourrait tenir compte des logiques individuelles et collectives qui s'inscrivent dans cette toile urbaine. Vu la complexité des interactions entre divers niveaux, nous proposons ici de traiter les analyses selon plusieurs axes, de les organiser de manière à ce que la mobilité et l'évolution des parcours de chaque acteur soient explicites et « lues » selon une grille

commune regroupant les niveaux et les variables qui nous semblent être décisifs dans l'établissement des premiers indices et des premières hypothèses d'interprétation.

Nous avons déjà explicité dans notre partie théorique et méthodologique la raison pour laquelle il est nécessaire de s'intéresser à l'appropriation spatio-langagière des étrangers. Passer par l'analyse des lieux significatifs pour l'acteur nous permet ensuite de modéliser les champs d'action, de qualifier les types d'espaces et de saisir les fonctions des langues, les frontières et les correspondances entre espace linguistique, espace culturel et espace social. Nous tenterons de situer ces frontières, leurs chevauchements, leurs superpositions, leurs distances et leurs proximités. L'environnement des acteurs garde les traces de pratiques sociales et langagières, de jeux de pouvoir, de jeux de territoire s'exerçant par l'usage de certaines langues. Le modelage de certains discours, l'aménagement et l'usage de certaines formes linguistiques d'une même langue ou de plusieurs langues sont des indices des relations des acteurs aux autres, à soi et à ceux qui pratiquent telle ou telle langue.

Donc, notre objet d'analyse ne sera pas seulement le texte visuel et oral, mono ou plurilingue, mais aussi la narration sur l'espace décliné à travers le parcours urbain de chaque informateur. Cette narration qui s'est faite d'abord par les images et ensuite par un texte oral est un acte de production de sens sur l'espace urbain. L'analyse de ce double discours est pour nous une voie vers la connaissance et vers la compréhension plus large de l'appropriation de l'espace urbain et des stratégies que l'étranger adopte lors de son appropriation spatio-sociolangagière de la ville.

6.2 Les motivations qui sous-tendent la constitution du corpus

Dans le recueil des informations, nous avons passé par deux champs : une technique photo-ethnographique et une observation sociolinguistique.

De multiples raisons exposées en détail dans le chapitre de la problématique nous ont incitée à interroger, dans la partie empirique, d'une part les parcours spatiaux et linguistiques des acteurs étrangers et d'autre part les discours des co-acteurs de la migration sur les images qui se font sur l'étranger et son insertion, ses pratiques, sa place dans la ville. Comme nous l'avons expliqué dans la partie méthodologique, une étape d'auto-confrontation de l'acteur avec son propre parcours a été envisagée dans le recueil des informations. Les données recueillies seront l'objet d'une analyse descriptive et ensuite interprétative se servant de différents outils dont les « triples cartographies » tentant d'englober plusieurs niveaux d'appropriation.

Dans le but de recueillir des situations variées pour l'axe individuel, nous avons visé un échantillon très diversifié à la place de nous concentrer sur une seule catégorie de personnes. Il nous semblait plus pertinent de nous ancrer dans la pluralité que de nous limiter à un seul type d'informateurs. Quant à l'axe collectif, nous avons rassemblé divers matériaux édités par la ville et nous avons interviewé plusieurs personnes représentant des structures formelles et informelles pour réaliser la macro-analyse du dispositif urbain.

6.3 Critères de constitution des corpus et les étapes de recueil

6.3.1 *Les variables concernant les acteurs/locuteurs individuels*

Lors du recueil des informations relatives à la dimension individuelle, nous étions attentive à l'âge, au genre et au statut social et juridique des personnes interrogeant tant des hommes que des femmes. Nous avons visé plutôt l'âge de personnes entrées dans la vie active.

Voici les critères fixés pour rendre le corpus significatif de la diversité urbaine :

- avoir passé au moins 5 ans à Lausanne ;
- interviewer le même nombre des femmes que d'hommes,

si possible dans la même tranche d'âge

- avoir des informateurs d'origines nationales différentes ;
- avoir des informateurs de statuts juridiques différents ;
- avoir une langue étrangère dans son répertoire langagier ;

Le statut de séjour est un autre élément à prendre en compte puisqu'il a des incidences sur une latitude plus ou moins grande concernant les déplacements et les inscriptions sociales des acteurs. En conséquence, on trouvera aussi bien des personnes sans permis de séjour que des détenteurs du passeport suisse. Ce critère nous semble être important, parce qu'il peut être caractérisé comme une « crise », puisqu'il est temporaire et peu stable. Par exemple, des personnes sans papiers, peuvent vivre dans ces conditions de « crise » pendant plusieurs années. Nous avons opté également pour d'autres statuts comme celui des personnes qui ont des permis de séjours plus stable (permis C d'établissement) ou encore les personnes naturalisées auxquelles le statut garantit plus de droits, du moins en ce qui concerne la mobilité dans et hors du pays d'accueil. La question de la précarité juridique, de l'accès aux soins ou à d'autres institutions publiques, implique également le poids que le contexte institutionnel et juridique prend dans la construction du

parcours. Il peut peser sur la relation avec les autres, son inscription sociale dans la ville et dans l'appropriation quotidienne de la ville. Le critère de parler français n'était pas déterminant mais l'expérience de parler une autre langue que sa langue maternelle nous semble être importante dans l'appréhension de l'appropriation langagière de l'acteur. Nous avons envisagé la possibilité de recourir aux interprètes communautaires pour ceux qui souhaitaient éventuellement s'exprimer dans une autre langue.

Les trois groupes constitués du corpus détaillé ci-après seront soumis à différents types d'analyses adaptées à chaque groupe. Le corpus a fait objet d'une série de traitements, de regroupements et d'annotations avant d'être constitué sur la base de ces trois groupes.

6.3.2 Dimension individuelle : corpus constitué

Le corpus groupe A : six résidents étrangers




Femmes	Hommes
<input type="checkbox"/> 	<input type="checkbox"/> 
<input type="checkbox"/> 22 ans, Kosovare, permis C, depuis 19 ans en Suisse	<input type="checkbox"/> 42 ans, Tamoul, permis C, depuis 23 ans en Suisse
<input type="checkbox"/> 48 ans, Péruvienne, sans papiers, depuis 15 ans en Suisse	<input type="checkbox"/> 43 ans, Roumain, naturalisé, depuis 36 ans en Suisse
<input type="checkbox"/> 43 ans, Bosniaque, permis B, depuis 15 ans en Suisse	<input type="checkbox"/> 43 ans, Irakien, permis C, depuis 13 ans en Suisse
<input type="checkbox"/> 	
<input type="checkbox"/> Corpus constitué: 72 photographies en tout accompagnées des 72 micro-récits	

Figure : Corpus A

Nous avons préféré rechercher si une logique commune d'appropriation de la ville se dégagait à partir d'un public hétérogène plutôt que d'avoir un public homogène. Chaque informateur indique une autre vague de migration spécifique en Suisse : les Tamouls dans les années 80, les Bosniaques (ex-Yougoslaves) dans les années 90, les Albanais dans les années 2000, etc. Au total, six photo-interviews ont été réalisées entre avril 2009 et juin 2010. Le récit visuel a été corroboré par le récit sur le récit. Le premier a produit 72 photographies, chacune commentée et accompagnée d'un court récit oral ce qui fait une douzaine de clichés et de micro-récits par informateur.

Les informations recueillies par et pour ce groupe ont donné lieu à un corpus composé d'enregistrements d'entretiens qui ont ensuite été transcrits. Les données discursives se sont avérées riches après la sixième interview, à savoir après soixante-douze photographies commentées. Un modèle a été élaboré après les premières analyses, adapté au fur et à mesure que les nouvelles informations arrivaient et contribuaient à son affinement. La solidité de notre modèle a été testée avec cette saturation. Les informations et les « micro-récits » constitués sur chaque image semblaient être très flous et hétéroclites au départ. Puis, avec l'établissement progressif des catégories et de leurs propriétés, le modèle devenait plus clair et s'est complètement stabilisé une fois que nous avons analysé l'ensemble des doubles récits. Ces soixante-douze photos ont permis d'établir de grandes lignes et d'identifier plusieurs récurrences entre les discours ou les récits.

Avec six informateurs, nous sommes arrivée à un corpus relativement important (environ 100 pages de transcriptions de récits narratifs dressés en miroir avec les récits visuels de chaque acteur). Une dizaine de photographies ont été choisies par chaque informateur parmi la vingtaine apportée pour l'entretien. L'exemple d'une transcription du récit narratif qui durait d'une heure à une heure et demie figure en annexe A5.

Le contact avec les acteurs et les institutions était facilité par les contacts que nous entretenons depuis plusieurs années avec diverses institutions ou associations de migrants. L'autre facilitateur était la photographie. Elle a contribué à ce que les personnes se sentent très vite à l'aise. L'envie de donner « la bonne réponse » a été évitée, risque qui subsiste quand on fait des prises d'informations au moyen d'un questionnaire. Il n'existe pas de bonne photographie, encore moins de bonne réponse puisque c'est la perception propre des acteurs qu'on souhaite recueillir.

6.3.3 Conditions de recueil

Lors de la phase de préparation, nous avons d'abord familiarisé les informateurs avec la démarche, les objectifs de la recherche et les attentes.

Nous avons décidé de faire ce travail photo-ethnographique en utilisant un appareil simple et facile à manipuler, avec une carte SD pour pouvoir récupérer facilement les photos. Le fait d'opter pour des photos en couleur permettait de ne pas créer de freins majeurs dans la manipulation. L'idée étant de laisser les acteurs recueillir photos avec un minimum de matériel.

Le premier entretien se déroulait la plupart du temps dans un lieu public que l'acteur choisissait à sa convenance. L'obtention des droits d'auteur ne posait pas de problème puisque les photos allaient être montrées, avec leur accord, dans le cadre d'un travail universitaire et à un public

interne en lien avec nos travaux. Quant à la prise de vue, les acteurs avaient une liberté totale : pas de consigne sur le plan technique, mais une consigne de photographier les personnes plutôt de dos et de loin lorsqu'ils prenaient les photos dans des lieux publics, ou de demander une autorisation si la photo est prise de près ou dans un lieu privé.

6.3.4 Dimension collective : corpus préexistant et corpus constitué

Le corpus groupe B

Nous avons envisagé des instruments complémentaires qui seraient en lien avec l'analyse du niveau individuel pour entrer dans les méso et macro observations. Les données recueillies par les individus disent et aident à comprendre leurs logiques et leurs processus d'appropriation. Mais l'analyse des discours des acteurs/locuteurs collectifs, faite à partir de données d'un autre type, aide à cadrer et à comprendre d'autres logiques et processus qui s'entremêlent et peuvent influencer les premiers. Nous avons également recouru à des méthodes dites plus « classiques » (entretien semi-directif et compréhensif) pour compléter le recueil principal des données en prenant cette fois des notes ne recourant pas à l'enregistrement.

Le choix des personnes pour ce deuxième groupe n'a pas été initié par nous-même. La sélection s'est faite en fonction des espaces et des structures signalées par le premier groupe d'informateurs. Il concerne les acteurs et les représentants des instances formelles et informelles dans différents domaines : santé, éducation, économie, milieux associatifs, etc. Ce corpus comporte des notes d'une vingtaine de pages qui ont été récoltées auprès d'une dizaine de personnes parlant pour ces institutions et ces associations (représentant d'une chaîne des restaurants, des transports publics lausannois, de l'université, d'une association pluriculturelle, de quatre centres de quartiers, des foyers des jeunes, etc.). Chaque acteur a signalé plusieurs lieux publics ou lieux communs que nous avons visités et observés, *a posteriori*, et où nous avons mené, quand cela était possible, un entretien compréhensif (Kaufmann 2008) et libre en prenant des notes. D'autres observations de ces institutions ont été réalisées à partir d'une observation participante des instances signalées, à partir de notes de terrain ou de photos de la chercheuse. Dans les cas où un site web existait, nous avons effectué une analyse du site en préférant des extraits significatifs pour notre sujet.

Institutions/ espaces publics/ instances formelles	Institutions parapubliques/ instances informelles	Informations et sources trouvées sur les sites et les textes officiels
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
<input type="checkbox"/> Université	<input type="checkbox"/> Deux espaces associatifs pour les migrants	<input type="checkbox"/> Textes officiels de la Confédération, du canton et de la municipalité liés à la politique linguistique ou à la politique d'intégration des migrants (la Loi sur l'intégration des étrangers, la Loi sur l'asile, Constitution vaudoise et un texte intitulé : <i>Les étrangers dans la commune</i>), texte: Lausanne 2016
<input type="checkbox"/> Entreprise des transports publics	<input type="checkbox"/> Ecoles des cours et des langues	
<input type="checkbox"/> Restaurants et commerces	<input type="checkbox"/> Service d'interprétariat	
<input type="checkbox"/> Hôpital		

Figure : Corpus B

Le Corpus groupe C

Enfin, nous avons un troisième type de corpus. Pour scruter la dimension la plus proche de la réalité, nous nous sommes rendue dans différents lieux de la ville pour observer ou récolter des sources en lien avec les dispositifs organisés pour l'intégration des étrangers dans la ville. Notre corpus C regroupe ainsi les données visuelles, orales, écrites produites par les institutions locales, par leurs représentants ou par les autorités communales. Elles ont été recueillies sous forme de notes, extraits de sites web, extraits de documents officiels, brochures, etc.

Elles concernent les informations diffusées sur des manifestations organisées par la ville pour les étrangers domiciliés à Lausanne. Pour cette partie nous disposons de sources et d'informations diverses :

Sources éditées sur les étrangers et et les manifestations organisées par la ville	Observation participante des fêtes privées ou des manifestations organisées par diverses instances et associations	Autre sources
<input type="checkbox"/> 10 portraits de personnes étrangères édités sur le site du BLI: articles journalistiques donnant des exemples d'une bonne intégration des étrangers, taille d'un portrait : une page (en tout 10 pages).	<input type="checkbox"/> Réunions, organisées à l'intention des émigrées (Assises de l'immigration 2009/2010) fêtes oranges par l'association péruvienne, événement culturelle à Pôle Sud, à la bibliothèque interculturelle, etc.	<input type="checkbox"/> Articles publiés sur le site de la ville de Lausanne (BLI).
<input type="checkbox"/> Caravane interculturelle des quartiers mise en place par la ville de Lausanne: elle a eu lieu en été 2010 et 2012: enregistrement des émissions-radio diffusées par cette manifestation	<input type="checkbox"/> Manifestations spontanées: la Fête des couleurs, sportives, une Table ronde (2010) organisée par le BLI sur les identités des jeunes migrants	<input type="checkbox"/> Coupures de presse sur la ville et ses étrangers, dispositif virtuel : extraits du Site de la ville de Lausanne, 2009
<input type="checkbox"/> Cours de français à la plage de Vidy: les notes d'observation participante d'une dizaine des cours de la première édition en 2010	<input type="checkbox"/> Images et les échanges spontanés	

Figure : Corpus C

Synthétisons ces diverses informations et sources par un tableau récapitulatif des trois corpus A, B, et C que nous avons constitués ou rassemblés :

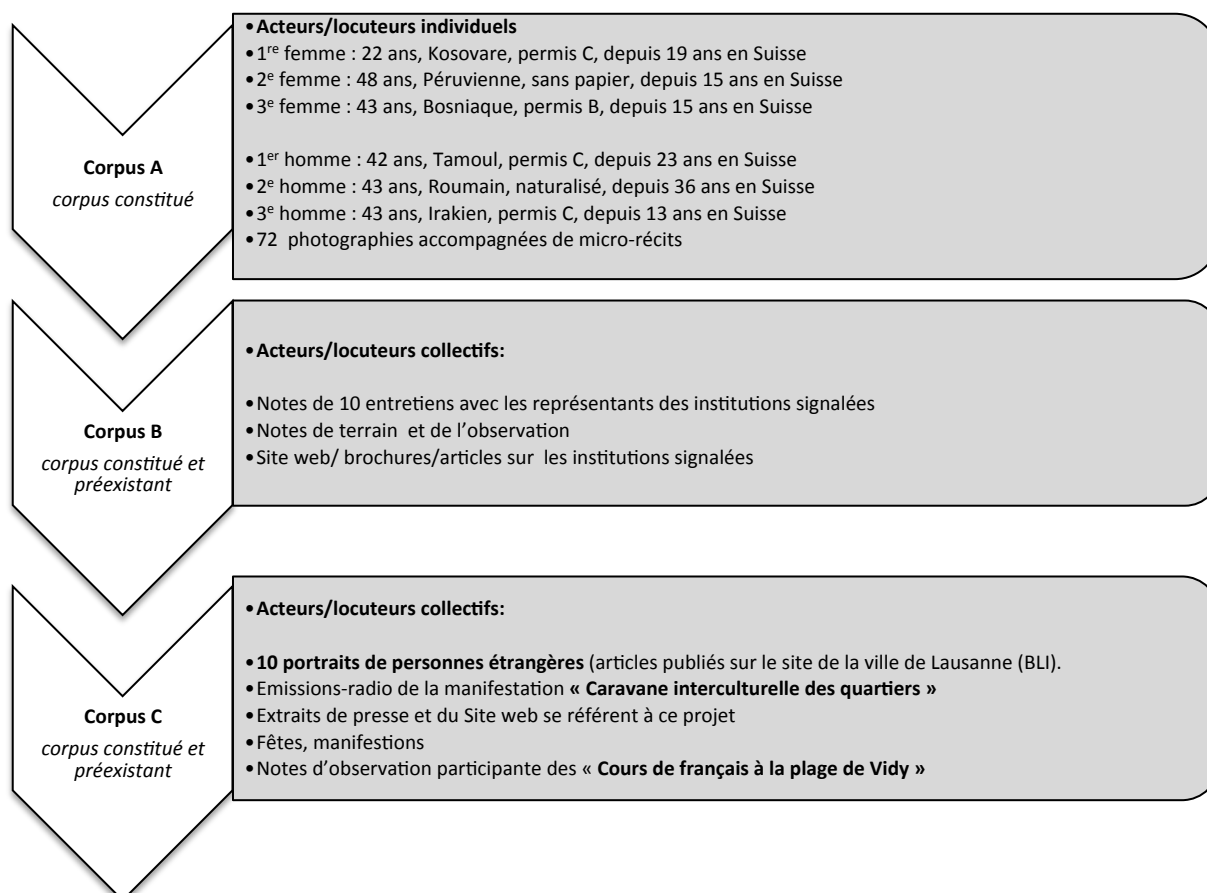


Figure : tableau récapitulatif des corpus A, B, C.

6.3.5 Transcription des entretiens et anonymisation

Nous avons opté pour la transcription complète des entretiens du groupe A, soit les 72 micro-récits. Ainsi, nous avons pu sélectionner des passages significatifs pour l'analyse affinée du contenu des récits en relation avec leurs photographies. Le type de décodage est présenté dans l'annexe A1.

Dans le but de protéger la vie privée des personnes enregistrées, et parfois prises en photos, nous avons procédé à l'anonymisation qui comprend le masquage du nom propre. Nous avons remplacé les prénoms des personnes. La chercheuse a obtenu l'autorisation des informateurs quant à l'utilisation des photos. L'informateur a pris connaissance des finalités de la recherche au moyen d'un document. Nous avons tenu compte de l'hétérogénéité de notre public pour adapter le formulaire afin qu'il soit concis et simple, informant sur les droits et les risques éventuels de la participation à l'étude. Ce dernier contient également l'objet de la demande et explicite la thématique et la nature de l'étude, le déroulement et les actions demandées (consigne) par la chercheuse tout en avertissant les informateurs du processus d'anonymisation et de confidentialité.

7 CHAPITRE VII MÉTHODES D'ANALYSES

7.1 Choix d'outils interactifs

Nous disposons d'un corpus très hétérogène qui demande en conséquence des outils « mobiles » afin de tenir compte de facteurs multiples (spatiaux, identitaires, linguistiques).

Après une écoute attentive des témoignages, après la relecture des textes, nous avons tenté de déterminer ce que les textes nous disaient sur différents types d'appropriation spatio-sociolinguistique. Dans un premier temps, nous nous sommes contentée de décrire les situations avant de proposer des analyses interprétatives. Deux auteurs, Paillé & Mucchielli (2012), nous servent de guide pour approcher l'analyse par la « théorie ancrée » soulignant que : *La réalité humaine dans laquelle va plonger le chercheur n'est fondamentalement pas la sienne. C'est une construction sociale qui appartient aux acteurs de la situation en question. C'est pour cette raison que le chercheur doit donner la parole aux autres et être humble, car ce sont ces autres qui détiennent les clés de leur monde. Le chercheur va, en quelque sorte, reconstituer ce monde collectif dont chacun des acteurs n'a qu'un petit bout, bien qu'il participe à la construction totale collective* » (Paillé & Mucchielli 2012 : 141). Par une analyse descriptive, nous tenterons donc de cerner la logique à l'intérieur de laquelle se déploie le témoignage de l'acteur. Nous essayerons de ne pas négliger la configuration de la ville et la complexité dans laquelle s'inscrit le récit des acteurs/locuteurs individuels et institutionnels. En conséquence, les éléments comme le temps et les narrations en tant que principes profonds de l'appropriation seront problématisés en lien avec le contexte et la situation plus large dépassant le parcours individuel. Après avoir mis en relation certaines logiques et trames des récits (en les illustrant avec les propos des acteurs) et avoir livré des informations relatives à l'expérience de chaque acteur, nous procéderons à une analyse interprétative pour dégager plus en détails les stratégies et pour construire des catégories conceptualisantes. Elle devrait répondre directement aux questions fondamentales posées dans la problématique. Ainsi, nous nous servons de *la théorie ancrée* en suivant les techniques proposées par Strauss & Corbin (2004), techniques décrites dans le développement de *la théorie enracinée* basée sur les catégories.

Paillé & Mucchielli (2012 : 323-324) définissent la catégorie de la manière suivante : « Une catégorie fait référence directement à un phénomène et non simplement à une classe de

phénomènes. Elle permet de visualiser une action, un processus, un incident, une logique. Elle induit une image mentale précise en termes d'une dynamique ou d'une suite d'événements. Elle donne à voir ce qui a lieu, ce qui se passe, ce qui peut arriver, est arrivé et arrivera, ce qui est en jeu ». Selon ces deux auteurs, le système de catégorisation est probablement l'approche d'analyse qualitative qui se prête le mieux à l'étude de micro-processus sociaux.

Nous avons commencé nos analyses assez rapidement, après les premières interviews et les premières observations du terrain. Le procédé envisagé pour nos analyses est résumé à l'aide d'un schéma en nous appuyant sur les suggestions de deux auteurs (Paillé & Mucchellini 2003). Il est présenté par un tableau en annexe B1 : étapes des analyses.

Pour établir des analyses les plus objectives possibles, il convient d'effectuer des triangulations avec d'autres sources qui émergent de nos observations détectant l'implicite. Les informations apportées par les acteurs sont donc mises en relation avec d'autres informations liées à leur contexte afin de déconstruire le corpus par sélection tout en dégagant les principaux niveaux des analyses. La façon dont l'acteur s'approprie la ville peut changer d'un espace à l'autre, ou d'un moment à l'autre de sa trajectoire. Ces déplacements induisent des règles et des récurrences. Trois niveaux d'analyse se sont imposés d'emblée pour pouvoir répertorier ces récurrences.

1. Le premier niveau retrace les indices sur les logiques du parcours spatial en donnant déjà quelques indications sur les liens sociaux (forts-faibles) et leur proximité/distance aux lieux signalés.
2. A un deuxième niveau, les observations renvoient aux pratiques langagières des acteurs, impliquant leurs attitudes et les représentations sociolinguistiques ainsi que la façon dont les langues sont employées dans tel ou tel espace et entre telle ou telle personne.
3. Enfin, le troisième niveau retrace les logiques à l'œuvre entre la symbolisation de ces lieux et le récit fabriqué à plusieurs voix devenant un lieu en soi, avec sa propre structure et son schéma narratif soutenu par le discours visuel.

En croisant les trois niveaux nous envisageons entrer dans l'épaisseur des espaces et la complexité de la ville ouvrant vers une analyse diagonale. Les grilles catégorielles qui sont dégagées ensuite sont mises en rapport avec des logiques révélées par le verbatim. Nous n'avons pas analysé les photographies. L'interprétation des images a été confiée à l'acteur, puisque le chercheur tenait à avoir le regard intérieur de l'acteur. Toutefois, nous ne sommes pas restée complètement détachée d'elles. Ces photos, montrant des espaces de la ville, nous les avons répertoriées sur une cartographie visuelle pour commencer nos analyses avec la nature et le type d'espaces. Ceci nous a permis de cerner les décalages entre ce qu'elles montrent et ce qu'elles représentent. Nous

n'étions pas consciente de toutes les facettes de la photographie même si nous avons tenté de les qualifier dans le cadre méthodologique. C'est le procédé d'analyse qui nous a permis d'augmenter cette conscience photographique et d'analyser le rapport réel entre l'acteur et l'image tout en gardant à l'esprit le fait que chaque image, selon son destinataire et selon le moment de l'interprétation, donne un nouveau récit. En conséquence, nous consacrerons une partie des analyses sur les dispositions découvertes sur le plan de la méthode. L'un des enjeux que pose notre dispositif est le facteur temporel : les temporalités du récit ont été augmentées avec l'usage de la photographie. Le procédé d'analyse à trois niveaux tient compte de ces temporalités et permettra de repérer les apports de deux narrations qui se superposent. Le récit narratif s'attache à la photographie ou s'en détache suivant son propre cours. Les facteurs temporels ont donc influencé fortement le processus informatif. Il a été déjà mentionné que le moment de la perspective du « clic » n'était plus le même que celui de l'auto-confrontation, un facteur qui n'est pas à négliger dans le procédé d'analyses. La perspective croisée de nos analyses sera orientée vers l'exploration de ces dynamiques temporelles se situant simultanément à différents « étages » de l'appropriation arborée par la triple cartographie. Poser trois axes permet d'équilibrer le dosage de chaque dimension au lieu de n'en traiter qu'une seule (langagière), bien qu'elle soit étroitement liée aux deux autres. Au facteur temps s'incorpore le travail de mémoire participant au processus de « visualisation » par la construction d'un collage entre image et récit ce qui a rendu nos analyses dialectiques et complexes.

7.2 Recueil d'informations au niveau individuel et collectif : les étapes

7.2.1 Dimension individuelle

Pour étudier le processus d'appropriation, le récit de soi a été privilégié. Des lieux physiques décrits à l'aide du support de l'image font que l'acteur développe un rapport particulier à l'objet réel. Ainsi, nous avons pu constituer un corpus se référant à ces objets réels mais aussi aux actions, aux perceptions et au vécu de l'acteur. Le double récit est devenu en conséquence le centre et la complication quant aux choix des outils d'analyse. La technique surgie après les premières analyses était celle à trois entrées. Elle nous a permis d'obtenir le plus d'informations possible sur le contexte étudié, sur les acteurs, mais aussi sur leur action, les pratiques spatiales et langagière conditionnées par les facteurs externes interférant à leur tour dans le processus d'appropriation sociolinguistique de la ville.

Nous avons organisé le procédé afin de distinguer d'abord les informations fondamentales liées au parcours de ville pour répertorier ensuite les données portant sur l'aspect des représentations et de l'imaginaire de l'acteur organisant son récit. Pour solidifier cette technique à trois entrées, nous avons choisi de nous appuyer sur une triple cartographie et de la définir. Le recours à la cartographie permet de réaliser une observation des éléments d'ordre spatial, sociolinguistique et symbolique. En les comparant et en les croisant, nous tenterons de nommer, dans un deuxième temps, les relations et les dynamiques qui les régissent. Le processus d'analyse débute donc avec une première phase d'observation et donne lieu à une analyse descriptive. L'attention particulière est donnée au contexte, à la stratégie de l'acteur, à la trame de son récit. S'ensuit une seconde étape se fondant sur la catégorisation et la reconstruction des points de vue des acteurs. Le cadre théorique vient en appui pour mettre les catégories en relation, pour restituer des oppositions, des analogies et des dynamiques. Avec ces différentes perspectives, nous cherchons à saisir les dynamiques relationnelles entre différents modes d'appropriation, ce qui nous permet de comprendre et d'appréhender le processus d'appropriation et d'aménagement de l'espace urbain.

La variété du recueil mis en place conduit à un agencement de plusieurs voix : celles des acteurs de la ville ou celles qui la gouvernent pour enfin donner place à celle du chercheur qui tente de désigner les processus par des outils de visualisation et d'interprétation en les objectivant et en fabriquant du savoir sur l'urbain. Ce procédé s'organise autour des dynamiques, annoncées dans notre titre, qui comprennent inévitablement la déstabilisation, la confusion et le dialogue. Le point sur lequel nous insistons également est celui de la relation à la temporalité. Cela signifie que nous partons du postulat qu'elles ne sont pas statiques et figées mais qu'elles évoluent selon le lieu et le temps dans lesquels l'acteur se situe au moyen de son double récit ou par sa mobilité sociale ou identitaire exprimée à la fois visuellement et oralement. Pour faciliter la lecture des procédés d'analyse sur le plan individuel, nous avons schématisé des étapes prévues pour cette partie. (Cf. annexe B2 : tableau-étapes analyses sur le plan individuel.)

7.2.2 Dimension collective

Dans la deuxième partie des analyses, s'ajoutent également les voix des représentants des instances normatives et d'autres structures donnant la parole aux locuteurs/acteurs collectifs. Des outils cartographiques et schématiques sont employés afin d'objectiver ces différents points de vue. Donc, l'auto-confrontation de la première partie est reliée à une hétéro-analyse centrée sur les actions/discours émis par les acteurs/locuteurs collectifs. Une perspective croisée entre le regard

de l'acteur/locuteur individuel et le regard des acteurs/locuteurs collectifs s'oriente vers une sorte « de composition mouvante » et vers la fabrication d'une « grammaire complexe » de l'urbain.

Au cours de l'analyse des informations situées sur le plan collectif, nous avons procédé à la lecture et à la relecture de différents textes, sites internet, agendas et actualités de la ville, newsletters, rapports, coupures de journaux, rassemblés au cours de la période de recueil des informations.

Quatre phases sont prévues pour cette partie de l'analyse : dans un premier temps, et en analogie avec les analyses individuelles, il s'agit de dégager les idées-forces relatives aux observations des institutions et des extraits de différents textes officiels ; la deuxième phase d'analyse sera concentrée sur les éléments-clés ressortis de l'observation de deux actions exemplaires proposées par la ville (cours de langue à la plage, Caravane interculturelle) ; l'analyse du corpus des portraits d'étrangers affichés sur le site de la ville dégagera les tendances sur des représentations collectives relatives à des modèles d'intégration présentés par les dix portraits. Enfin la dernière phase tentera de dégager les dynamiques de cet aménagement collectif afin de le mettre en miroir avec l'appropriation individuelle de la ville (cf. tableau annexe B3.)

Au final, les résultats de deux types d'analyses seront dégagés à partir des croisements des résultats aboutis des analyses individuelles et collectives sans oublier l'association de l'analyse du facteur-temps et de l'analyse sur le plan de la méthode. Nous appliquons ainsi le principe de complexité annoncé dans notre cadre théorique (Morin 2001) où l'individuel devrait fournir des informations sur le collectif et vice-versa tout en tenant compte de la temporalité plurielle influençant le processus informatif. (cf. annexe B4.)

7.3 De l'utilisation d'une triple cartographie : définition et portée

Il importe ici de donner une définition de la triple cartographie conçue avant tout pour la partie de l'analyse des acteurs/locuteurs individuels. Le premier but de cet outil est de visualiser le processus d'appropriation à partir de schémas à trois entrées. Les traces des pratiques sociales ou langagières ont été matérialisées par les photographies au moment du recueil des informations et commentées ensuite dans l'interview. Ces deux traces servent ici de support pour décliner des formes d'appropriation urbaine et constituent une interface dans la mise en relation entre les données relatives aux aspects spatial et langagier. Dans son ouvrage *Des images pour agir*,

Söderström¹²⁵ (2000 : 63) discute de la place du visuel et de la visualisation dans le domaine de l'urbanisme. Il dresse l'évolution des possibilités de la vision marquée par une spatialisation de la pensée et de la connaissance. Cette évolution s'attache à la dynamique propre au monde des idées mais aussi aux technologies telles que l'écriture, la cartographie, l'imprimerie, etc. Les nombreux travaux développés sur ce processus d'abstraction (considérant l'activité mentale comme une carte) témoignent de l'importance des modes de visualisation de la connaissance dans la dynamique de nos modes de pensée.¹²⁶ La triple cartographie proposée ici est inspirée en partie de ces travaux, mais prend une autre forme. Elle aide à représenter les phénomènes d'appropriation individuelle caractérisant ses modalités à partir des lieux et des pratiques signalées.

Ces phénomènes sont qualifiés par plusieurs grilles catégorielles et conceptualisés ensuite en termes des dynamiques et de logiques d'appropriation. Nous avons souligné dans le cadre théorique que les mobilités de l'acteur sont multiples, les actions de son insertion également. En conséquence, les cartographies prennent un caractère multifacette : elles se superposent, s'entrecroisent ou, selon certaines logiques, peuvent même peut-être s'annuler l'une l'autre.

Dans notre cas, le récit visuel montre le regard « extérieur » de l'acteur sur des lieux significatifs aux yeux de ce dernier. Il désigne des lieux réels, physiques montrant des lieux tels quels qu'ils sont au moment de la prise de vue. Ce premier regard aide à placer et à typifier ces lieux réels sur la cartographie spatiale et à rendre visible la ville perçue par l'acteur. L'image masque le regard « intérieur », et la perception subjective évoquée par le récit narratif est située ensuite sur deux autres niveaux. Donc, en opposition au récit visuel, le récit narratif montre le regard « intérieur ». Ce deuxième récit peut évoquer des « personnages » ou parler en « je », mentionner d'autres lieux et des événements, des souvenirs, des symboles. Ce récit comprend une conscience subjective, qui peut se répandre sur une sorte de récit biographique. Des lieux réels de la première cartographie peuvent devenir des espaces symboliques et figurer sur deux autres. Le premier niveau de la triple cartographie permet de synthétiser le parcours de l'acteur en termes de lieux, en les qualifiant selon leurs fonctions et leur nature. Le deuxième niveau de visualisation aspire à cerner les

¹²⁵ Söderström (2000) entend par visualisation la relation qui existe entre des opérations de pensée et des formes concrètes d'inscription d'objets, de connaissances et d'idées. Ce terme englobe non seulement les figures représentant la ville mais aussi des schémas renvoyant davantage à des principes et à des référents précis. L'auteur s'inspire des travaux de Rudolf Arnheim (1976, éd.or.1969) qui problématise les visualisations comme une manière de « voir le vu », dépassant la ligne de démarcation entre science et esthétique, dans le but de problématiser la « pensée visuelle ». Ce concept de visualisation implique que la réalité est traitée comme un ensemble de procédures qui sont la « sélection, la schématisation et la synthèse », ce qui, selon Söderström, permet de passer d'une réalité complexe à sa figuration simplifiée.

¹²⁶ Dans le contexte lié à la ville, cet auteur donne des exemples de plans d'urbanistes dont les professionnels se servent lorsqu'ils communiquent hors de leurs cercles, comme par exemple les représentations cartographiques de la ville. Il cite, entre autres, une enquête menée en 1889 par Charles Booth à Londres qui a réalisé les cartographies pour catégoriser et visualiser la stratification sociale de Londres et pour neutraliser le discours moralisateur sur la pauvreté de l'époque. Ces cartographies permettaient de passer d'une logique sociale à une logique spatiale (les classes des pauvres traduites cartographiquement devenaient des immeubles, des îlots, une rue, etc.)

pratiques spatiales, sociales et langagières et à appréhender les processus d'appropriation exprimés par ces pratiques. Donc le passage de la première perception de l'acteur au « décodage » de cette perception par le texte implique l'intersubjectivité. Cette dernière rend possible la construction représentationnelle de l'acteur sur son parcours définissant parfois des lieux symboliques qui seront placés au troisième niveau. Les pratiques langagières signalées sont un autre lieu possible de l'appropriation et se situent sur le deuxième niveau.

La triple cartographie s'imposait comme un instrument incontournable de l'analyse : *Les cartes sont donc un instrument essentiel pour celui qui veut faire du travail d'ethnographie urbaine ;* (Winkin 1996 : 133)¹²⁷. Qu'elle que soit la discipline ou la définition, un point commun se dégage : les cartographies sont des outils de « mise à plat » des dimensions parfois multiples ou abstraites (Lynch 1969 : 222). Pour mieux développer cette technique et l'adapter à notre contexte, nous nous sommes tournée vers Arnaud (2008 :17), chercheur en histoire urbaine, qui a consacré son ouvrage à l'analyse spatiale cartographique. Sa manière d'utiliser les cartographies nous semble être la plus proche de notre contexte. Nous les avons adaptées aux questions et aux objectifs de notre recherche. L'exemple d'Arnaud nous a aidée à porter notre choix sur une cartographie à trois axes. Comme nous cherchons à appréhender les façons dont l'espace est perçu et vécu par les personnes, les propositions d'Arnaud répondent bien à cet objectif. Il nous dit : *être attentif à l'organisation de l'espace, c'est se donner la possibilité de vérifier si elle constitue un paramètre déterminant des phénomènes qui sont observés*. Cet auteur prête attention aux trois éléments : physique, social et enjeux du territoire et du pouvoir.

Les trois axes sont répartis dans notre contexte de la manière suivante : l'espace physique a été visé par le premier niveau, la cartographie spatiale. Les informations sociales sont répertoriées sur la deuxième carte que nous appellerons cartographie sociolangagière et enfin l'espace restituant les enjeux de territoires et de pouvoir figure sur la cartographie symbolique. Passant des images au texte et du texte aux images, nous fabriquerons des schémas visualisant les lieux, les représentations sur ces lieux, leurs fonctions, leurs relations. Ce n'est que dans un deuxième temps que nous passons à un travail d'interprétation et de recontextualisation, quittant les cartographies comme lieu intermédiaire de notre processus de conceptualisation. La phase de recueil a été doublée (récit visuel, récit narratif), la phase d'analyse triplée (carte spatiale, sociolinguistique et

¹²⁷ « Il n'y a rien de nouveau (...). En 1930, la première génération d'étudiants de l'école de Chicago faisait déjà du travail cartographique sous la direction de Park », WINKIN (1996 : 133). Selon le domaine, on peut trouver de nombreuses adaptations des cartographies comme instrument du recueil ou instrument destiné à rendre compte des représentations de l'espace, du déplacement ou autre mobilité : ainsi elles ont été utilisées en didactique des langues étrangères (Zarate & Gohard-Radenkovic 2005), en géographie, en urbanisme et en histoire (cartographies et évolution des villes), en sociologie (Park, Znanieckin) pour dessiner les parcours. En psychologie sociale et cognitive, on parle de cartes mentales.

symbolique). Le processus de visualisation rend perceptible l'instabilité des récits, le constat déjà avancé par Söderström et Mondada : *l'analyse des discours des usagers rend l'espace instable parce que constamment reconfiguré* (Söderström 2000 : 87).

7.3.1 Cartographie spatiale : définition

Le premier niveau cherche à retracer les indices liés à la mobilité spatiale de l'acteur. Il s'agit d'un premier niveau : axe « espaces perçus ». Ce premier axe nous sert à repérer les traces de l'inscription spatiale des acteurs en nous appuyant sur les objets réels, à savoir les photographies prises dans la ville et sur ses lieux réels.

Appelons-la : *carte horizontale*. Cette carte nous donne une première idée des déplacements : elle indique déjà, grâce à l'analyse des types d'espaces (privé, public, parapublic), quelques modalités de l'appropriation spatiale ouvrant vers d'autres mobilités et d'autres types d'appropriation. La définition exacte de cette cartographie serait alors : comprendre comment les acteurs s'approprient la ville en lien avec leur quotidien à l'instar des lieux réels et leur perception de ces derniers en constituant une connaissance et un savoir sur leur propre parcours.

7.3.2 Cartographie sociolinguistique : définition

Au deuxième niveau, l'analyse est centrée sur la mobilité linguistique, l'inscription sociale du résident, les marques et les traces de ses inscriptions sociolinguistiques.

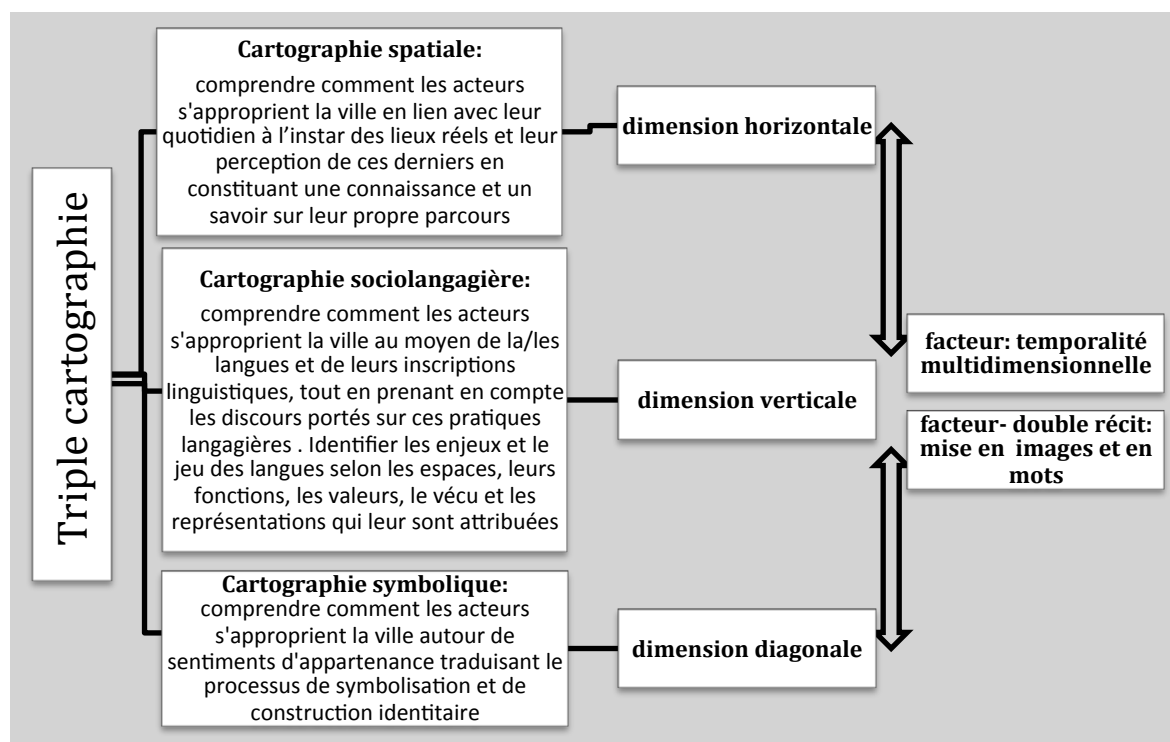
La cartographie sociolinguistique trace les pratiques linguistiques et donne indirectement des indices sur les espaces vécus lors des échanges et des interactions avec les autres. Dans l'analyse de ce niveau, nous avons mis en relation les pratiques spatiales du premier axe avec les pratiques sociales et linguistiques de ce deuxième axe en incluant les significations attribuées à ces pratiques. Cette étape permet d'arriver à un deuxième niveau d'interprétation plus complexe et plus apte à relever les logiques des lieux, les fonctions des langues employées et des liens investis et appropriés par les acteurs étrangers. Cet axe est censé permettre l'identification des stratégies d'appropriation, les statuts des langues, les représentations sur les langues en corrélation avec les pratiques spatiales et avec les rapports entre différents usages des langues. Cette carte est nommée *la cartographie verticale* pour souligner sa capacité d'entrer dans l'épaisseur des espaces. Voici sa définition exacte : comprendre comment les acteurs s'approprient la ville au moyen de la/des langues et de leurs inscriptions linguistiques, tout en prenant en compte les discours portés sur ces pratiques linguistiques. Cet outil permet d'identifier les enjeux et le jeu des langues selon les

espaces, leurs fonctions, les valeurs, le vécu et les représentations qui leur sont attribuées, donnant indirectement des indices sur le phénomène de l'appropriation sociolinguistique.

7.3.3 Cartographie symbolique : définition

Le troisième niveau d'analyse vise à faire émerger les enjeux du pouvoir, du territoire et des frontières ouvrant/fermant la fabrication des identités de l'acteur en lien avec divers sentiments d'appartenance exprimés au cours de sa trajectoire. L'axe de cartographie symbolique renvoie plutôt aux espaces imaginés et imaginaires, espaces qui contribuent à la compréhension du phénomène de l'appropriation symbolique.

Les photographies du récit visuel se différenciant les unes des autres, même quand il s'agit d'un même lieu, elles portent des significations différentes. Nous avons cherché à atteindre ce niveau qui touche à la sphère symbolique des lieux. Ceci implique l'identification des relations de pouvoir et de leurs logiques influençant les liens sociaux relevés sur les deux cartographies précédentes. Les frontières visibles ou invisibles sont à détecter entre les espaces, sous la loupe de cette dimension métaphorique induite par le double récit de l'acteur. Cet axe permet de croiser les enjeux qui se situent dans les rapports sociaux et les positions sociales des acteurs. On appellera cette carte : la cartographie diagonale. Voici sa définition synthétisée : comprendre comment les acteurs s'approprient la ville autour de sentiments d'appartenance évoquant le processus de symbolisation et de (re)construction identitaire.



7.3.4 Temporalité multidimensionnelle

Parmi les nombreux facteurs qui interagissent dans le parcours de l'acteur et dans le procédé mis en place, nous avons porté une attention particulière à la dimension temporelle qui interfère sur plusieurs axes. En introduisant la technique de la photographie participante, nous nous sommes confrontée à la dimension temporelle doublement traduite : par les images et par le récit narratif. La dimension temporelle est abordée sous forte influence des récits visuels et des récits sur ces récits visuels. Dans la constitution des outils d'analyses, nous nous sommes arrêtée sur ce facteur qui a posé les questions suivantes :

- Comment trianguler avec la dimension du temps plurivalent (temps du double récit, temps de migration, temps de la ville et des lieux qui l'incarnent, temps de prise de vue, etc.) ?
- Quelle place donner à la mémoire individuelle et collective qui joue un rôle dans la reconstruction identitaire incarnée par les pratiques sociales et langagières ? Comment représenter cette variable temporelle tout en gardant son lien avec l'espace et la langue ?

Pour répondre à ces questions, nous retournerons aux pistes proposées par Ricœur, de Certeau et d'Halbwachs qui ont, chacun à leur manière, abordé les facteurs du temps pluriel, de la mémoire ou des liens entre espace, temps et récit. Winkin (1996 :133) de son côté nous rend attentive à ce facteur en disant : *Vous devez visualiser la carte des fluctuations en termes d'usage, en type de publics, mais aussi en sonorité, en lumière, en polyphonie. C'est en travaillant la dimension temporelle de votre lieu que vous parviendrez à vous rendre compte qu'un lieu spatialement défini est toujours un lieu temporellement défini et que les deux dimensions sont inextricablement mêlées.*

Cet auteur a conforté notre choix d'une analyse par une triple cartographie. Il nous rappelle que le microprocessus implique les temps individuels et le temps intérieur sans oublier le macroprocessus se référant aux temps collectifs et aux temps extérieurs qui sont à croiser avec les dimensions sociales et langagières. Puisque les résultats seront scrutés dans le but de définir des dynamiques qui marquent l'appropriation individuelle et l'aménagement collectif, le facteur du temps multidimensionnel sera une variable omniprésente et transversale aux trois cartographies.

A l'aide des informations recueillies dans les institutions, nous élargirons cette analyse individuelle par une analyse située sur le plan collectif en la complétant par le processus de triangulation entre les éléments apportés par notre partie empirique.

8 CHAPITRE VIII ANALYSES DESCRIPTIVES ET INTERPRÉTATIVES

Comment préciser ? Il ne s'agit pas d'ouvrir ou de ne pas ouvrir sa porte, il ne s'agit pas de « laisser sa clé sur la porte » ; le problème n'est pas qu'il y ait ou non des clés : s'il n'y avait pas de porte, il n'y aurait pas de clé. Il est évidemment difficile d'imaginer une maison qui n'aurait pas de porte. (Perec 2000 : 74)

8.1 Analyses descriptives et interprétatives : dimension individuelle, corpus A

Dans les parties qui suivent nous présentons l'analyse descriptive pour développer dans un deuxième temps l'analyse interprétative et croisée en réemployant nos propositions théoriques.

Les gestes quotidiens des informateurs se traduisent de multiples manières et en écho avec leur environnement et leur contexte privé ou professionnel. Nous avons ici des fragments de ces gestes et de leurs actions, des lieux arrêtés avec des images. Nous en tirons, pour notre propos, une première analyse sur le plan individuel indiquant des indices liminaires sur les dynamiques spatiales et langagières afin d'en extraire par la suite d'autres encore au moyen des analyses croisées.

8.2 Photo-interviews : déroulement

L'approche d'auto-confrontation se voulait au plus près des personnes interviewées et de leur quotidien, interaction en/avec la ville. Nous avons appréhendé le premier entretien puisqu'on ne connaissait pas encore l'impact que la photographie aurait dans sa mise en relation avec le récit narratif. Tout était à improviser et à construire puisque les photos étaient un grand inconnu. Les questions préfabriquées pourraient être invalides par rapport au matériel apporté par l'acteur, d'où la décision de pas trop formaliser l'entretien par des canevas mais de rester attentive à ce que l'informateur amène. Le premier entretien a été peut-être mené avec une certaine maladresse. De peur de partir dans trop de directions, la chercheuse a posé trop de questions mais au fur et à mesure que nous passions du temps avec les acteurs, nous avons acquis une certaine habitude.

Rappelons que trois temps ont été planifiés et que nous avons vu chaque informateur deux fois : pour lui soumettre le formulaire de consentement et donner en même temps l'appareil de photo le retrouvant ensuite deux à trois semaines plus tard pour l'entretien d'auto-confrontation. Puisque les questions préalables ne guidaient pas l'entretien, nous nous sommes concentrée sur les

descriptions orientées par la consigne du départ et la pertinence pour l'informateur de rendre compte des espaces importants. Nous avons observé des digressions, beaucoup d'hésitations chez certains et des contradictions chez d'autres.

8.2.1 Informateur Amir : la mémoire comme armature pour des projets futurs

Données personnelles et contexte

Amir a 43 ans. Il est installé depuis 13 ans en Suisse. Il est arrivé en Suisse comme demandeur d'asile, en qualité de réfugié d'Irak. Il travaille comme interprète et enseignant d'arabe à Lausanne après avoir fait des études en sciences sociales et politiques à l'Université de Lausanne. Il est le plus jeune d'une fratrie de deux sœurs et deux frères qui vivent en Irak. Ses parents sont décédés. Il avait fait des études de langue et de littérature françaises avant son arrivée en Suisse. Après une rencontre au cours de laquelle nous lui avons remis l'appareil de photo et fait signer le contrat de consentement, nous avons effectué l'entretien de photo-interview, à sa suggestion, dans les locaux de l'école arabe. Nous lui avons laissé le choix de l'ordre pour commenter ses photos. Il a ponctué son récit en deux parties : une première en lien avec les photos qui lui rappellent les espaces hors de la ville, et une deuxième partie se référant à son parcours de ville. Il a pris une vingtaine de clichés. Onze ont été retenus.¹²⁸

Analyse descriptive

Trame du récit : montrer-cacher

Les photos ont permis de visualiser sa ville et de restituer son parcours. Ce premier récit est une « porte d'entrée » dans les autres espaces. Le parcours se constitue progressivement sur deux voies allant au-delà des murs de la ville.

Situons le récit visuel d'Amir sur un plan de la ville.

¹²⁸ Les dernières cinq minutes ont été prises sous forme de notes (la batterie étant à plat après 60 min).

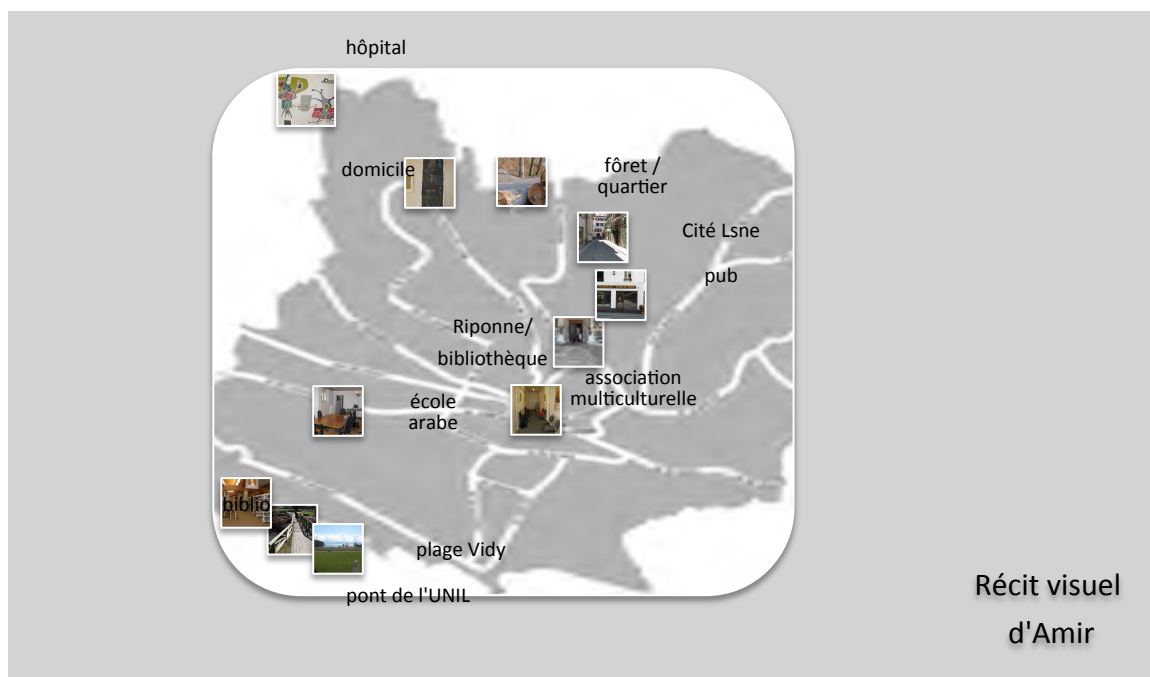


Figure : récit visuel d'Amir

La logique prédominante qui organise le récit de Amir est donc orientée dans deux directions : les souvenirs de sa ville natale et ses activités professionnelles in situ. En effet, plusieurs photos évoquent sa ville natale ou d'autres lieux du pays natal. A un moment donné, la chercheuse se demande si le récit va basculer complètement dans le parcours de Bagdad ou si Amir restera sur celui de Lausanne. La première photo choisie par l'informateur, celle du pont de la cité universitaire, nous ramène immédiatement dans sa ville natale. Voici comme il en parle :



A. Moi, je viens de la ville où il y de l'eau, quoi. Il y a un pont fantastique, donc il y a énormément de ponts, il en a une dizaine, quoi.. donc c'est quelque chose que j'ai ressenti quoi...le moment où je me déplace à Fribourg, par exemple, ou à Bern, je vois ce côté là de Bagdad, quand j'y vais, quoi...



A. en fait, ça me rappelle des ruelles de Bagdad, les ruelles de Bagdad en fait c'est ...c'était toujours des constructions vraiment des passages vraiment très très étroits quoi... et quelque fois quand je passe dans la cité ça me rappelle ça, il y a un côté chaleureux, intime,...quelque chose comme ça dedans...

Le récit s'enchaîne sur la photo de la Cité de Lausanne dirigeant son discours, une fois de plus, vers Bagdad et ses ruelles. D'une manière très subjective, l'acteur raconte ses expériences professionnelles, son arrivée en Suisse, ses loisirs. Les enceintes de la vieille ville de Lausanne, malgré ses murs ne le retiennent pas dans la ville. L'imaginaire d'Amir l'amène rapidement ailleurs. Les espaces choisis renvoient à sa vie passée. Mais il n'y se réfugie pas. Il revient régulièrement sur sa vie à Lausanne pour parler des étapes de son installation. L'une des photos représente une tapisserie calligraphiée accrochée chez lui. Il nous livre avec cette photo un extrait de sa vie passée signalant d'autres lieux d'Irak par lesquels il était passé avant de venir en Suisse.



A. *J'ai pris un espace et là, cet endroit ici ce sont des régions que j'ai visitées à Bagdad...en Irak, quoi..*

S.A. *Décris moi un peu..*

A. *Là, par exemple, c'est le nom de ma région, c'est là où j'ai eu mon enfance..*

S.A. *C'est écrit en arabe ?*

A. *C'est écrit en arabe, c'est toujours au capitale, au Bagdad, mais j'ai écrit aussi d'autres régions, un endroit où j'ai déménagé une autre fois et après, j'ai commencé à écrire en pensant aux endroits une écriture comment dire inconsciemment, comment dire, tout ce qui te passe par la tête tu le mets.*

Cette image calligraphiée parle d'un parcours « mis à plat », visualisé par les lettres en arabe. Posé sur un tissu puis décrit, fixé par des mots et ensuite par l'image, cette photo restitue une somme d'autres lieux qu'on pourrait appeler son « capital spatial ». Il nous apprend peu de chose sur son parcours intérieur ni pourquoi il avait demandé asile en Suisse. La fabrication de cette tapisserie et l'envie d'en garder une trace pour lui (et ensuite pour nous en la photographiant), exprime l'importance de ce chemin parcouru avant de s'exiler, qu'elle que soit sa nature. Une expérience de vie qui est représentée plutôt par des lieux que par des émotions ou des personnes. Il construit un capital d'écriture de soi sous une forme calligraphiée en langue arabe, représentée en courbes, dans un style très raffiné. La calligraphie comme forme choisie pour ce retour en arrière, pourrait refléter une dimension plutôt culturelle et spirituelle. Associée à toutes les classes sociales, tantôt aux milieux intellectuels et à la poésie, tantôt à la religion, la calligraphie exprime souvent un message, un proverbe, une sentence morale ou un poème. Ici, l'informateur Amir lui donne une autre fonction : elle « réfléchit » (dans les deux sens du mot) son parcours antérieur. Elle est plastique, physique et suit les courbes de son chemin de vie.

Il enchaîne avec d'autres endroits de la ville représentant des lieux d'ancrage où il se sent bien : la bibliothèque de l'UNIL, les escaliers de la bibliothèque (lieu de détente et de pauses en groupe), la plage. On les qualifie ici comme lieux d'ancrage car il y passe souvent pour se détendre, lire, rencontrer les amis et même pour travailler.



A: *je connaissais personne ici et je me suis senti seul quoi et tout de suite je me suis senti bien à l'Université, et mes premiers amis, premières rencontres, tout ça se passaient à l'UNI ...donc c'est vraiment là où j'ai commencé ma vie en Suisse a commencé là, beaucoup de choses que je ne pouvais pas faire que j'ai commencé là.*



A: *La plage de Vidy Vidy, mais Vidy, je je sors, en hiver je sors pas parce que j'aime pas le j'aime pas le je suis sensible au climat de cette région, de l'eau, de vent froid, je j'suis frileux quoi, donc, j'évite en hiver. En été par contre des grillades des grillades des grillades ça c'est sur (...) à Vidy oui oui c'est un lieu fantastiques quelquefois les amis hum compatriotes quoi, on fait des des plats et et, notre pays, on y va là-bas (...) ça rappelle vraiment, les l', l' l'ancien temps quoi (...).*

Evitant de donner de détails sur sa vie privée, Amir privilégie le fait de décrire des atmosphères et des images. Cette même photo de Vidy évoque d'autres images encore : *c'est quelque chose qui me rappelle heu, là-bas dans ma ville natale en fait, on a, on a un espace vraiment vert de cinq kilomètres quoi ! pace que notre, ma ville natale, c'est énorme, c'est métropole, six millions, on a un espace de cinq kilomètres de vert et ça on peut pas le trouver ici, quelques fois à Vidy et ça se rapproche de Vidy c'est pour ça j'ai pris, (...).* C'est lors de la période des études qu'il va construire ses relations sociales, apprendre la vie et la ville. Il expose d'abord son rapport à la ville (de dehors) puis sa vision du dedans en nous faisant entrer dans les espaces dans lesquels il noue des rapports sociaux et crée ainsi des espaces transitoires lui permettant de trouver un travail. *Je me sens très bien là, j'y ai appris mon métier,* ajoute-t-il en montrant une photo prise dans l'association multiculturelle, où il travaille comme interprète.

L'école arabe est un lieu professionnel mais aussi un lieu où il noue des liens forts avec ses amis. Ils sont les co-auteurs de ce projet de formation en langue d'origine dont il est très fier. Il choisit des lieux qui représentent pour lui le dépassement des ruptures liées à l'exil (ruptures sociale, linguistique, professionnelle, familiale). Il rythme son récit avec des images qui marquent la réussite et le dénouement de situations difficiles.

C'est le cas de l'université : *j'étais tout seul quand je suis arrivé et je ne connaissais personne.* Suivons-le, pour le moment, sur les traces des espaces qui dévoilent son rapport aux autres. Il

s'agit d'une part de ses compatriotes pour lesquels il traduit et où il se sent utile ou ses amis avec lesquels il partage un verre de bière lors de sa vie estudiantine.



A : Je me sens très bien. C'est là où je m'exerce quoi, je me sens très bien. Je me sens utile aussi

A.: du fait que je fais un métier euh qui qui.....euh... comment dire, un médiateur entre deux deux cultures, deux langues aussi,...et c'est toujours un plaisir pour moi de travailler dans ce domaine là..et je j'ai appris beaucoup de choses en même temps. Donc, c'est on peut le dire c'est vraiment le lien....c'est là où se rencontrent deux mondes quoi et je suis confronté à ces deux mondes là, ici, bien sur pas seulement à Lausanne, ailleurs aussi.



A: C'est un lieu très sympa, heu, je pense aussi le fait, heu, heu, à l'intérieur aussi il est très sympa heu,(...) j'l'aime bien jusqu'à maintenant c'est, c'est parce que là où j'ai passé beaucoup de temps avec mes amis étudiants quoi, hum, quand j'étais étudiant je sortais souvent avec des des des, des amis, je sortais souvent avec, des,des gens heu suisses allemands quoi, qui parlent francophone quoi, parce-que eux ici, heu, s', sont aussi dans un, heu, processus d'immigration, ils ont pas de famille comme moi donc on ça, ça, ça tombait très bien, donc on passait souvent notre temps ici, à, à ce, ce château là, heu, c'étais des souvenirs toujours, heu, très, très beaux à, à revoir quoi (silence). Ils ont bière artisanale aussi, c'est quelque chose que, leur spécialité [...]

D'autres lieux publics et communs (bibliothèque, la Cité, espaces verts, forêts), dévoilent les sentiments de bien-être ou les passages difficiles lors de son installation à Lausanne marquée par des moments de solitude, d'adaptation à un autre climat, l'établissement d'un réseau social tissant des liens avec des personnes d'ici mais aussi en gardant ceux avec sa famille restée au pays. Amir : *Je passe ici. Je viens ici, heu, je monte, heu, à l'Agora, c'est, c'est un espace fantastique aussi. Je rencontre des gens ici aussi, j'ai quelques fois je donne des cours aussi d'arabe là-bas parce que ça convient, aux, aux mes étudiants, donc, heu, c'est un lieu de interactif, fonctionnel et vraiment et de loisir et de contact social.*

Son récit prend un caractère nostalgique lorsqu'il prend les photos des paysages de la forêt ou de la plage de Vidy. D'autres encore laissent entendre une sorte de tension, lorsqu'il évoque des frontières et tente même d'en fixer une avec l'appareil photo, même si elle est invisible car au milieu du lac Léman entre la France et la Suisse (photo Vidy). Certaines photos ne représentent pas toujours des lieux mais une image d'un certain lieu (frontières entre les pays).



A : c'est toujours, pour moi c'est toujours curieux, de voir qu'après c'est la France (rire) j'ai jamais vu un frontière comme ça quoi quand je suis venu ici. Je me place à Vidy et à Ouchy et je me dis : « ha ! C'est la France ! Mais c'est pas vrai ! ». Donc, j'ai pris ça en pensant seulement vraiment espace vert et à l'étendue aussi, l'espace comme ça, hum, les, les arbres et ça, ça c'est quelque chose qui me manque ici quoi. (...) Il faut que se soit plat aussi, c'est une particularité essentielle quoi, platitude...et ça c'est plat...,

S.A : et d'autres choses par rapport à la frontière ?
C'est intéressant

A. : ...la frontière c'est toujours quelque chose d'interdit et là il y a une certaine transparence quoi, c'est ça le choque entre l'interdit là-bas, parce qu'on vit dans une société close et très... très sécuritaire donc heu, (...) c'est toujours quelque chose de terrible de passé, aux, de le voir quoi, parce que aussi, à, heu, aux frontières c'est quelque chose qui rappelle aussi l'autorité quoi, heu, la fermeture plutôt [...] »

Le seul espace qu'il qualifie avec des sentiments de « mal-être » est l'hôpital psychiatrique puisque son travail d'interprète l'amène à côtoyer des malades en situations très difficiles. Une photo lui permet d'évoquer des fragments de sa vie comme celui lié à son parcours scolaire. Elle reflète l'atmosphère de son école à Bagdad, à cause de style de peinture qui lui fait penser à la peinture murale de son école. On constate que les lieux choisis déroulent d'une façon inattendue le fil de sa vie. Il nous montre avec cette photo qu'un parcours parallèle se déroule à côté de celui d'ici. Des souvenirs sont réactivés et l'image se multiplie, elle devient double : une même photo nous dit quelque chose de sa vie d'ici (son travail d'interprète) et d'ailleurs (de sa scolarisation).



A. Ça me fait penser à mon école secondaire, le style année 70, comme chez moi. C'est aussi une salle d'attente...pas pensé à la signification du dessin...psyché...individu...un lieu de travail avec situations dures... importance des racines...de la vie intérieure...j'ai pensé pas aux détails... variété des mondes à l'intérieur de nous...repandre les racines pour mieux vivre ici...réconciliation du passé et présent...

Derrière la résistance à qualifier ce lieu négativement, il exprime un malaise par rapport au mal-être des personnes qui sont soignées dans cet endroit. Il laisse le thème des racines se profiler dans son discours comme une problématique préoccupante exigeant le travail de réconciliation. Il connaît les structures et les institutions de santé et du social qui le sollicitent pour les traductions (école, services sociaux, services de santé). A son tour, il réalise un projet d'école d'arabe.



A. : c'est là où je, je fais une deuxième activité, à savoir, d'enseigner l'arabe, c'est un petit espace que j'ai, je, je créé avec un, je, heu, je, heu, je participe animé avec mon, mon collègue A. Et voilà, c'est là où je donne aussi des cours d'arabe, en fait, heu, c'est une heu, c'est une activité secondaire mais tel que je, je peux pas vivre avec mon heu, avec mon première activité, à savoir d'interprète communautaire, donc je passe ici hum.... ouai... hum, à peu près une dizaine d'heure par semaine ici (...), , c'était mon idée aussi de garder comme ça. On avait posé un tableau, de, des tableaux calligraphiés aussi, mais on a préféré, moi en tout cas je, j'étais contre que ça reste comme ça, heu, je trouve que c'est beau comme ça, transparent, aussi, heu voilà, c'est, ça reflète aussi, la, notre activité aussi (...).

Ces espaces jouent un rôle important pour lui dans le sens où ils représentent en même temps des lieux de tension lui permettant d'aboutir finalement à un projet personnel. Il exploite son capital linguistique et ses connaissances dans les deux langues : Amir : *Et je j'ai appris beaucoup de choses en même temps. (...). C'est là où se rencontrent deux mondes quoi et je suis confronté à ces deux mondes-là (...).* Il enchaîne avec un discours sur l'évolution de son regard sur la langue arabe depuis qu'il travaille dans cette école : *c'est, c'est là où je me sens très bien aussi, c'est, c'est un lieu très enrichissant, hum, avant je me, heu, je me pensais pas comme enseignant, j'ai jamais pensé à ça, je pensais que je suis incapable de faire ça, je sais pas pourquoi, quand j'étais dans un certain âge, j'étais pas, j'avais pas la patience ou la, peu être je sais pas, mais je me sens totalement bien, oui je reçois du, heu, des retours, heu, flatteurs quoi, vraiment, ça me fait toujours plaisir d'entendre que, il y a des gens qui, qui commencent, qui pensaient commencer et finir à une certain date et après ils continuent, et c'est toujours un plaisir quoi. [...]* »

Le récit d'Amir désigne également l'impact que ses activités professionnelles (enseignement de l'arabe et interprétariat communautaire) ont sur son rapport à la langue première (*je ne connaissais pas ma langue et je me suis mis à l'étudier autrement*). Cette distanciation l'aide à entrevoir les possibilités de son inscription personnelle dans certains espaces et témoigne de sa mobilité professionnelle. A-t-il envie de rendre cet espace plus « professionnel et plus moderne » afin qu'il ressemble aux lieux de formation comme il a peut-être l'habitude d'en voir ailleurs en ville ? Une autre pratique se cache-t-elle derrière ce lieu qu'il considère comme « neutre » ? Adopte-t-il les valeurs de l'autre pour trouver plus facilement sa place dans la ville en s'assimilant au goût local ? D'ailleurs, l'équipe de son école suit le mouvement des entreprises modernes et met en ligne un site qui décrit leurs activités.¹²⁹ Le site prend aussi le même style « épuré et

¹²⁹ Lien et extrait du site en question : « Nous tenons tout d'abord à préciser que nous ne sommes pas une école de langue dans le sens classique du terme, mais une équipe jeune et dynamique qui met à votre disposition ses compétences dans le

neutre » comme les locaux physiques, mais toutefois illustré par une calligraphie en guise de sigle. Une certaine assimilation aux règles d'aménagement des espaces de formation ainsi que l'insistance de l'usage de la langue officielle (notamment sur le site) est à identifier ici comme l'une des stratégies possibles pour d'approcher l'autre, d'entrer dans ses schémas, cherchant à séduire un public pour l'école arabe.

Le public auquel s'adresse l'école est constitué de personnes issues de la communauté locale, de femmes suisses désireuses d'apprendre cette langue durant leur temps libre, d'hommes suisses amenés à entreprendre des voyages et des missions dans les régions arabophones. Une fois la langue reconnue par les contenus de l'enseignement et par l'investissement de la communauté locale et francophone, il n'est apparemment plus nécessaire de marquer le territoire par des signes linguistiques. L'école vise le public suisse puisqu'elle ne conçoit pas un site bilingue mais uniquement français. On aurait pu s'attendre à ce qu'Amir s'adresse aussi à ceux qui souhaitent perfectionner la langue arabe déjà présente dans leur patrimoine linguistique et familial. Il pose ses repères spatio-temporels et linguistiques en aménageant des lieux à sa propre manière et qui, au départ, ne sont pas destinés à ce type d'activité.

Regardons ce que nous disent les autres photos :



A: un lieu pour se ressourcer, entendre d'autres voix, pas très loin de la maison, je monte à Sauvablin...même si il n'y pas de saison je prends des photos des changements de la nature...la pluie...les nuages et le soleil au même temps...



A: (...) important là-bas, il y a l'accès internet gratuit aussi, ça aussi c'est un raison qui me fait de passer je veux dire là-bas, de prendre mon ordi, il y a des ch, des journaux, s', allemand, je lis pas, je lis, je comprend pas l'allemand (d'accord mais pas de journaux arabes ?). Non, il n'y a pas de journaux arabe, pas encore. A Genève, il y en a, mais ici à Lausanne même, à Dorigny, y en a pas. (...)Mais par contre moi suis toujours en contact aussi avec, heu par le net, oui oui ça c'est sûr, c'est, c'est un exercice quotidien, j'ai certains journaux que, que je dois consulter, heu, heu, quotidiennement quoi, (en arabe), en arabe, tout à fait (...).

Les lieux qu'il montre ici reflètent sa posture d'habitant qui s'approprie des lieux d'une autre manière. Il occupe ces espaces par le biais des loisirs, en appréciant son environnement : *j'aime bien observer les saisons depuis ma fenêtre, je vais souvent me promener dans la forêt pendant que les autres vont au lac.*

Analyse interprétative et croisée : triple cartographie

Comme annoncé dans notre chapitre sur les outils d'analyse, nous procédons à présent à l'analyse interprétative, plaçant sur la triple cartographie les caractéristiques des lieux, et des pratiques diverses comme lieux d'appropriation. Au travers les analyses descriptives qui ont dégagé non seulement la trame des récits mais aussi les premières esquisses pour définir des catégories, l'analyse interprétative va vers la conceptualisation des catégories pour définir au final les relations et les dynamiques qui se tissent entre elles.

Dans le cas présent, Amir nous amène dans les endroits qui reconstruisent sa mémoire. Nous retrouvons ici le postulat de Halbwachs stipulant que cette reconstruction peut prendre différentes formes : soit une forme morcelée où plusieurs lieux correspondent à un souvenir, soit une forme de concentration où un seul lieu rassemble plusieurs souvenirs. L'exemple d'Amir correspond plutôt à la forme fragmentée (lieux différents : hôpital, pont, vieille ville, Vidy) rassemblant un

seul souvenir, celui de sa ville Bagdad. Nous pouvons dire que contrairement à la nature « plate » d'une cartographie, la triple cartographie, telle qu'elle est conçue ici, soutient une autre définition. Elle est polyphonique, polysémique, enchâssée dans plusieurs dimensions et plusieurs sens, dans plusieurs temps qui s'entremêlent dans son récit. L'espace est défini au départ comme une notion géographique de ses déplacements dans la ville. Des propriétés linguistiques élargissent ces lieux par les divers usages et fonctions de ses langues. La dernière dimension qui introduit les espaces symboliques comme un système d'INTER-actions et d'inter-prétations de sens donné par Amir va d'un parcours réalisé en ville vers un parcours pluriel se réalisant mentalement et symboliquement. Le récit visuel et ensuite narratif est l'un des facteurs de cet élargissement.

CARTOGRAPHIE SPATIALE

Indices sur les mobilités spatiales traduisant

les mobilités sociales

En reprenant le corpus cette fois sous une autre forme, nous avons tenté de trouver des logiques qui définissent des lieux signalés. Ce qui était déjà perceptible dans le récit visuel, ce sont les quatre types d'espaces qu'implique son récit :

- quatre espaces communs (plage de Vidy, un pub, rues de la Cité, forêt de Sauvabelin) ;
- trois institutions publiques (hôpital, Université de Lausanne, bibliothèque universitaire) ;
- deux lieux semi-publics : école arabe et une association multiculturelle qui se situe entre le public et le privé ;
- un lieu privé (son domicile).

Dans un deuxième temps nous avons décliné ces espaces par leur caractère fonctionnel en arrivant à d'autres catégories qui permettaient de qualifier une même photo par plusieurs marques. Voici les définitions de chacune de ces catégories et leur répartition sur la cartographie spatiale selon le corpus qui a fait naître ces catégories. Plusieurs photos caractérisent une catégorie mais nous avons choisi d'y faire figurer une seule comme illustration.

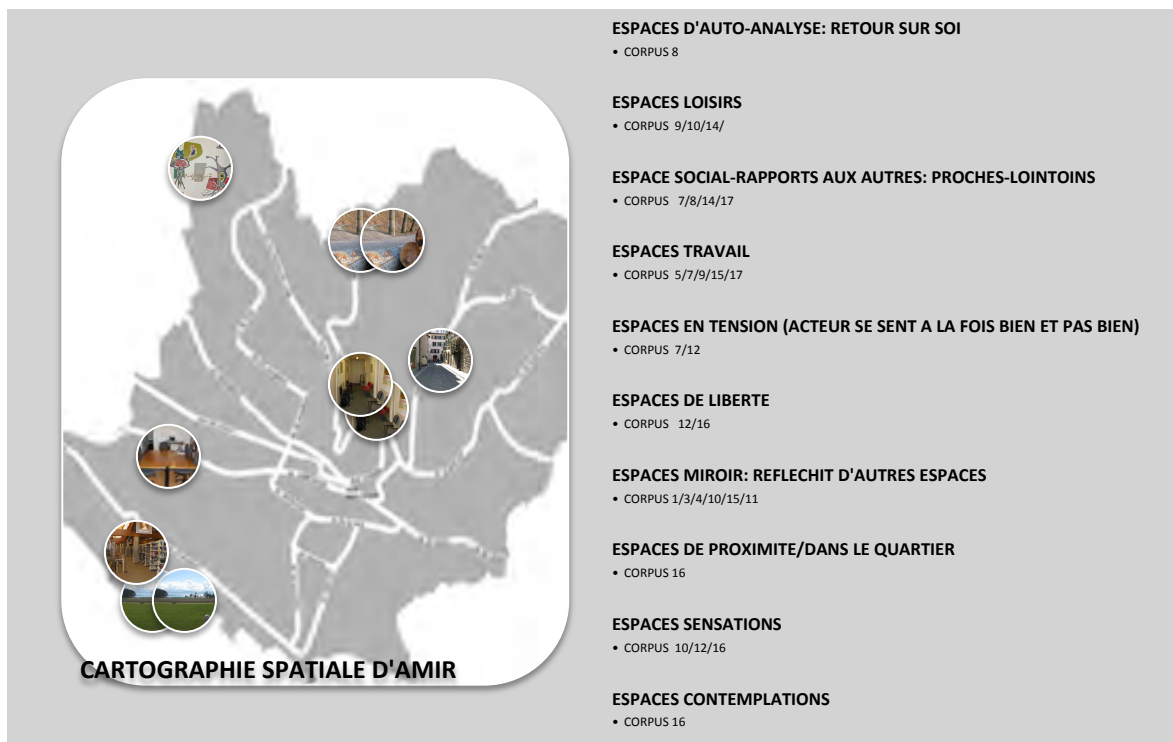


Figure : cartographie spatiale d'Amir

De manière générale, la cartographie spatiale d'Amir nous indique une tendance à s'orienter plutôt vers des lieux qui caractérisent la ville fonctionnelle - celle qui assure le travail mais aussi « la ville d'ailleurs »- celle de ses souvenirs que nous reprendrons et situerons plutôt sur la carte symbolique. L'aspect - loisir et l'aspect - sens (odorat, vue, goût) y sont présents aussi quand il appréhende la ville à travers les sens, comme la forêt avoisinante le faisant vivre les changements de saisons. Marchal & Stébé (2011 : 203) rappellent que l'approche multisensorielle de la ville par le corps a été déjà étudiée par plusieurs auteurs (Febvre 1942, Elias 1939, Merleau-Ponty 1945, Lévi-Strauss 1990, Simmel 1903). Merleau-Ponty conteste la séparation du corps de l'esprit, ou de la vue des autres sens. Tous les sens sont mobilisés dans l'acte de percevoir. Lévi-Strauss introduit une « science du concret » dans l'appréhension des objets. Quant à Simmel, il montre à quel point les antipathies olfactives peuvent être source de ségrégation raciale et de séparatismes sociaux. Nous citons ces auteurs pour illustrer l'importance de cette catégorie des espaces appropriés au moyen des cinq sens. Pour Simmel, la ville mobilise sans cesse les sens et pour gérer ce flux de stimuli, la personne doit mettre du côté sa sensibilité pour recourir à son intellect. Elle intellectualise son rapport au monde pour ne pas être troublée à chaque nouvelle sollicitation. Notre corpus confirme l'importance de ne pas négliger cette approche et la faire figurer par la catégorie *espaces sensations*.

La carte spatiale reflète également des lieux authentiques de la ville, investis par Amir par ses activités professionnelles et sociales. A plusieurs reprises, d'autres images, souvenirs, motivations

se cachent derrière le lieu réel. C'est pourquoi nous retenons une catégorie comme *espaces-miroirs*. De la même manière que la photographie renvoie l'informateur à lui-même (*lieu-retour sur soi*), elle le questionne sur ses comportements, ses relations à la ville et aux autres (*espace : rapports aux autres : proches-lointains*). Il se situe plutôt dans des relations distanciées, liées à son travail. Néanmoins, il évoque ses amis lors de la période estudiantine. Sa perception de l'espace fait appel à un moment donné aux thèmes de l'attachement et du détachement des racines. Ce sont des aspects qu'il n'a pas vus au moment de prise de la vue mais seulement dans un deuxième temps lors de l'auto-confrontation. C'est l'idée et les souvenirs de son école secondaire à Bagdad qui avaient d'abord surgi avant celles des racines. Il arpente donc la ville dans différentes directions. Il a ses lieux d'ancrage, lieux de passages ou lieux d'activités professionnelles. En suivant les extraits du corpus, nous avons pu identifier d'autres qualificatifs de ces espaces physiques figurant sur la cartographie spatiale leur attribuant les définitions :

espace d'auto-confrontation	<ul style="list-style-type: none"> • acteur se place physiquement/symboliquement au centre de l'espace et effectue une sorte d'auto-analyse
espace loisirs	<ul style="list-style-type: none"> • espace de convivialité, de détente dans la ville
espace social	<ul style="list-style-type: none"> • témoigne de son rapport aux autres : ville incitant/empêchant la rencontre/liens sociaux
espace de travail	<ul style="list-style-type: none"> • la sphère fonctionnelle et pratique liée au travail
espace en tension	<ul style="list-style-type: none"> • l'acteur peut se sentir à la fois bien et mal dans certains espaces: il négocie, cherche, résiste
espace de liberté	<ul style="list-style-type: none"> • la ville provoque le sentiment de liberté-plaisir de l'anonymat-plaisir de se perdre
espace miroir	<ul style="list-style-type: none"> • selon comment l'espace est vécu, il renvoie à d'autres références, souvenirs, repères, rêves, utopies,
espace de proximité	<ul style="list-style-type: none"> • la ville expérimentée, proche, connue
espace de sensations	<ul style="list-style-type: none"> • les sens donnent du sens, (D. Bouni 2006), la ville succite les 5 sens et le monde intérieur pour appréhender le monde extérieur
espace de contemplation et d'observation	<ul style="list-style-type: none"> • la ville est vécue comme l'objet d'observation, d'analyse, l'acteur en produit un métadiscours

Figure : définition des espaces identifiés sur la cartographie spatiale

CARTOGRAPHIE SOCIOLINGUISTIQUE : indices de l'appropriation sociolinguistique

Fonctions de la/les langues et les effets du facteur langagier dans l'appropriation

de la ville

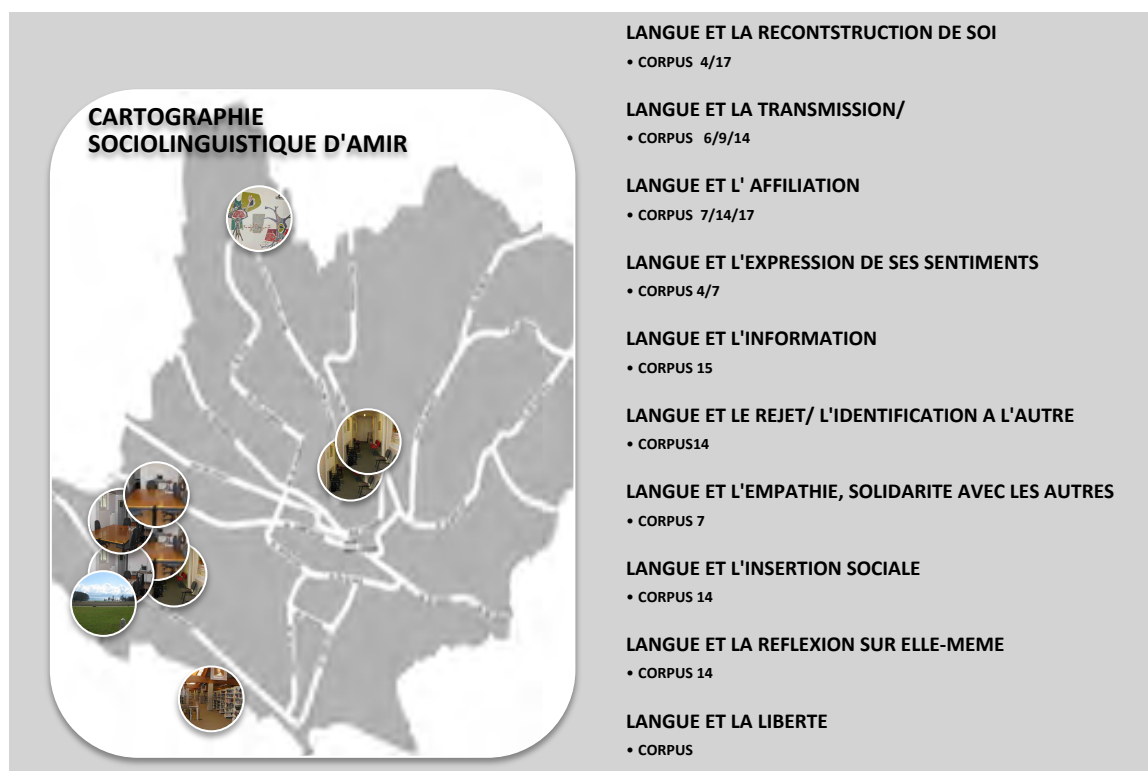


Figure : cartographie sociolinguistique d'Amir

Le double récit d'Amir renvoie également à son appropriation sociolinguistique de l'espace urbain. Les photos, comme la tapisserie calligraphiée, la salle d'attente, la bibliothèque universitaire, l'école arabe, le dessin-racines et d'autres montrent globalement que la langue a plusieurs fonctions dans le processus de son appropriation. Cette cartographie nomme et définit ces fonctions. Elle montre aussi que les échanges signalés peuvent se dérouler aussi bien en français (avec ses amis) comme dans d'autres langues (dans le cadre de son travail d'interprète communautaire et d'enseignant de la langue arabe). L'espace de l'école arabe lui permet de prendre une place active et d'entrer en contact direct avec les citoyens de la ville sans quitter ses espaces intermédiaires (université et association multiculturelle) qui lui ont servi de tremplin pour faire son propre lieu et sa propre activité professionnelle. Les propos ci-dessus expriment la corrélation entre les traits sociolinguistiques (statut, affichages, traces, identité) d'un espace et les stratégies déployées par l'acteur pour se réapproprier d'une autre manière sa première langue en développant les outils de sa transmission afin que les apprenants puissent également se l'approprier.

La situation sociolinguistique d'Amir se reflète à travers des lieux signalés : dans l'association multiculturelle les langues étrangères s'entremêlent avec le français, à la bibliothèque il alterne entre arabe et français, avec des amis germanophones, il pratique le français dans un pub. Donc, certains lieux dont l'association pluriculturelle valorise, à titre égal, les langues de migration et la langue officielle. Les pratiques de traductions changent l'appropriation linguistique de l'espace qui, au premier regard, semble être francophone. Nous amenant à l'intérieur de certains espaces, Amir signale d'autres usages des langues où tout le monde a le droit de choisir la langue d'expression, surtout quand il s'agit d'être soigné (hôpital, service clinique de l'association pluriculturelle). Les pratiques langagières modulées et adaptées aux besoins linguistiques de ses usagers témoignent ici des lieux qui amènent des personnes à s'exprimer dans leurs langues prenant conscience de leur impact. Amir le confirme : *je suis confronté à ces deux mondes-là*.

On pourrait se demander si l'usage des deux langues est un hasard, une nécessité ou une stratégie d'adaptation d'Amir. Quelle est sa perception des langues dans les espaces signalés ? Si nous mettons en relation l'image de la tapisserie calligraphiée en arabe avec celle de l'école arabe, complètement dépourvue de signes, le rapport d'Amir à sa langue révèle une position paradoxale. Là où on s'attend à avoir des symboles linguistiques afin de familiariser les apprenants à l'écriture arabe, l'espace est aménagé volontairement sans affichages, sans signes en langue arabe (un tableau est placé dans cet espace ce qui implique néanmoins des traces éphémères effacées à la fin des cours). Même si les deux photos et ces deux récits pourraient être perçus comme contradictoires, une certaine cohérence s'impose. Alors que la tapisserie tracée en écriture arabe représente, selon nous, un rapport plus subjectif et plus affectif à la langue, l'école arabe est plutôt un lieu où un certain travail d'objectivation vis-à-vis de la langue s'opère, et ceci grâce à son enseignement. Après dix ans de séjour à Lausanne, il retrouve sa langue avec fierté et il s'en sert pour enrichir son capital professionnel. Le résident local investit ce même espace avec pour intérêt d'apprendre sa langue, ce qui lui permet indirectement de s'orienter vers le métier d'enseignant. Nul besoin d'accrocher des tableaux de calligraphies aux murs de cet espace. Il préfère que l'espace de l'école reste « neutre, clair et bien structuré ». Se trouve-t-on ici dans un camouflage de sa propre identité et de sa langue ? L'acteur tente-t-il plutôt de ressembler à l'autre, de lui témoigner sa reconnaissance en voulant lui offrir un espace de formation auquel l'utilisateur est habitué ?

Ces différentes fonctions montrent que les langues donnent lieu à l'appropriation de la ville par un autre biais, signalant des (inter)actions. Voici les définitions données à chacune de ces fonctions apparues suite à l'analyse du corpus global et appliquées ici pour la situation d'Amir. L'école de

langue qu'il va construire ensuite est un lieu qui lui permet d'obtenir des revenus grâce auxquels il vit. Il y puise également un intérêt personnel puisque l'enseignement de l'arabe l'amène à reconsidérer son rapport à cette langue, à reconsidérer l'usage de sa propre langue jusqu'alors naturel. Il se forge ainsi une position plus critique, une distance objectivée par le travail sur la langue et sa transmission. Il s'agit ici d'une stratégie de réadaptation à la ville et à ses demandes. Il est amené à apprivoiser et à maîtriser ce milieu en se réinventant à partir de ce qu'il possède tout en développant de nouvelles attitudes : enseigner, réfléchir sur une langue et agir socialement.

reconstruction de soi, de sa mémoire et son identité	<ul style="list-style-type: none"> • La langue est transmise dans sa forme mais aussi dans son fond, on n'apprend pas une langue pour la connaître mais pour la comprendre et re-prendre, re-dire, se raconter, pour re- construire des identités qui bougent et se déplacent.
affiliation aux lieux et les personnes	<ul style="list-style-type: none"> • Communication et les interactions avec les autres dévoilent les rôles pris, assignés, choisis par et dans le groupe.
expression des sentiments	<ul style="list-style-type: none"> • On parle et on apprend une langue pour pouvoir dire des choses et non simplement pour pouvoir/savoir parler;
transmission et enseignement	<ul style="list-style-type: none"> • Le simple fait d'apprendre et de parler une langue signifie véhiculer certaines valeurs, visions, perceptions qui lui sont propre par rapport à l'espace au temps déterminant.
identification à l'autre ou la distanciation de l'autre	<ul style="list-style-type: none"> • Selon l'âge, selon les expériences vécues, le rapport à une langue peut osciller entre le rejet à l'identification, la langue permet à l'acteur de s'identifier ou au contraire de se distancier de l'autre.
manifestation de sa solidarité et de son empathie et reconnaissance de l'autre	<ul style="list-style-type: none"> • On utilise aussi une langue pour se rapprocher de l'autre et pour partager un vécu, l'empathie avec celui qui peut être semblable ou différent de soi.
construction d'un capital professionnel	<ul style="list-style-type: none"> • La langue peut servir pour l'insertion sociale, elle peut être un moteur du changement personnel ou social.
réflexion sur les langues	<ul style="list-style-type: none"> • Elle est aussi un moyen pour réfléchir sur elle-même: le métalangage.
transmission des informations	<ul style="list-style-type: none"> • La langue est utilisée pour passer les messages à l'autre.
l'oubli ou au gain de liberté	<ul style="list-style-type: none"> • Parler une autre langue c'est gagner en liberté . C'est aussi un moyen pour oublier les expériences difficiles et traumatisantes

Figure : fonctions de la langue identifiées sur la cartographie sociolinguistique

CARTOGRAPHIE SYMBOLIQUE :

indices sur les enjeux de territoire et d'identité, les sentiments d'appartenance

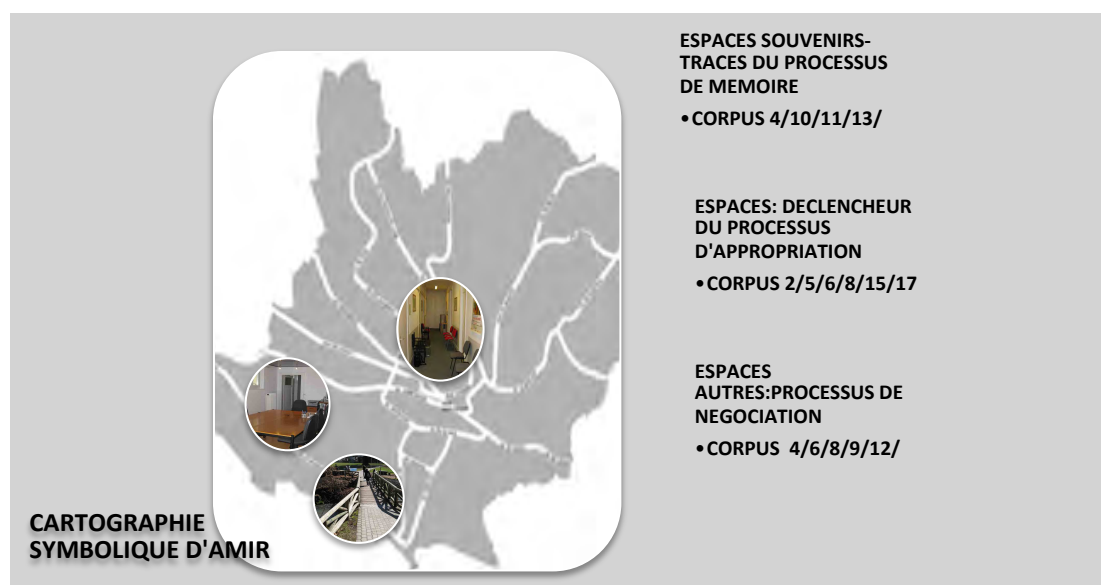


Figure : cartographie symbolique d'Amir

En analysant cette dernière cartographie, nous constatons que le processus d'appropriation d'Amir s'est fait très progressivement impliquant la création d'autres espaces se situant à la fois dans l'espace public et semi-public passant par un troisième parcours : le parcours symbolique. Cet axe multiplie davantage les lieux signalés et ouvre vers l'épaisseur des espaces. Giordano et Tarrius appellent ce procédé l'« emboîtement » ou « l'enchâssement ».

Ce que ce dernier niveau de la cartographie permet, c'est de faire surgir l'existence d'autres parcours parallèles au parcours de ville. Cette imbrication des « fractions » de parcours dans une même unité, est à la fois une manière de donner du sens à son parcours de vie dans son ensemble et d'en reconstituer le fil interrompu lors de l'exil. Le récit de soi représente un lien qui joint les deux rives de son expérience de vie et réunit ses deux existences séparées dans un seul objet, exemple de la photo du pont. Si nous observons une autre photo, celle du quartier historique de Lausanne, nous ne trouvons pratiquement aucune trace d'une culture ressemblant à l'Orient. Pourtant Amir choisit ce quartier marqué par la culture « locale » (dont les caractéristiques sont : deux musées, la cathédrale, les édifices liés à l'histoire de la ville, au canton, le château où siège, de nos jours le Conseil d'État, un théâtre pour enfants, peu de restaurants ou cafés, presque pas de commerces ou plutôt des boutiques avec des produits destinés à la bourgeoisie citadine, etc.). Les empreintes de ce quartier (l'habitat, les circulations, mouvements, marquages) ne rappellent, à notre sens, en rien une ville orientale. Néanmoins, Amir nous y amène et s'en sert comme support pour évoquer ses souvenirs de Bagdad. Cette image restitue son identité d'étudiant irakien et

rejoint ce lieu avec son parcours universitaire à Lausanne. L'université devient un espace intermédiaire, un trait d'union, réunissant des points communs propres à la vie estudiantine mais en même temps demande des réajustements car Amir a un autre statut en Suisse et doit retrouver des repères spatiaux, temporels et langagiers. L'école arabe n'est pas le seul lieu où la transformation des capitaux s'opère.

Deux autres espaces (l'hôpital psychiatrique et l'association multiculturelle) indiquent ce processus. Il fait des traductions et des médiations qui sont sa deuxième source de revenus. Il investit ces activités en s'inscrivant à une formation importante visant le Certificat fédéral et pousse encore plus loin en cherchant à obtenir un Brevet fédéral¹³⁰ auquel il venait de s'inscrire à l'époque de l'entretien. L'association où il exerce son activité l'encourage dans cette démarche et propose des formations, reconnues sur le plan fédéral, lui offrant des supervisions. Pour Amir, ce lieu évoque à la fois des éclats de souvenirs et les projections dans le futur construisant une carrière orientée vers une action sociale. Il dit : *je me sens utile ici dans ce lieu, c'est le lien. C'est là où se rencontrent les deux mondes, je reprends les conversations avec les patients, je remets tout ça à l'intérieur (dans la consultation)*. La coprésence de ses langues par la traduction convoque un travail de négociation, de tension et de recherche mettant à distance les deux systèmes de référence culturelle et les deux langues. Donc, il y constitue un capital professionnel mettant ainsi à contribution ses acquis précédents (étude du français à Bagdad) et ses acquis récents (les études en sciences sociales à Lausanne) pour trouver son ancrage dans un réseau social élargi dans plusieurs domaines (social, éducation et santé).

Nous avons identifié dans son récit une logique qui sous-tend la recherche de repères spatio-temporels et linguistiques. Amir marque à nouveau les espaces publics et parapublics par des pratiques plurilingues (lecture des journaux sur le net). Ces pratiques seraient difficilement repérables. La lecture de la presse en arabe, nous a rendu attentive à des pratiques linguistiques pas toujours visibles à première vue. La photo indique un lieu public alors que le récit qui la décrit indique une activité se trouvant « hors champ » et représentant plutôt un espace intime et privatisé alors qu'il se trouve dans un lieu public. C'est grâce à la démarche d'auto-confrontation que nous avons pu entrer dans la « chambre noire » de l'acteur qui y développe d'autres formes d'appropriation. Ce procédé de visibilisation des lieux *hors champ* a apporté de la lumière à la « pellicule » de parcours de ville. Grâce à la photo, les espaces se trouvant « à l'ombre » de la ville ont pu surgir en surface. Amir ne passe pas nécessairement par des espaces désignés

¹³⁰ Ces deux titres lui donnent la possibilité d'être engagés dans les Centres officiels d'interprétariat qui exigent ces titres pour attribuer les heures de traductions demandées par diverses institutions sociales et éducatives du canton.

exclusivement aux étrangers et organisés pour leur intégration, il choisit ses propres chemins en concordance avec son parcours.

Donnons les définitions formulées par cette dernière cartographie :

Espaces: traces de souvenirs	<ul style="list-style-type: none"> • La ville évoque/demande un travail de mémoire, on participe ou pas au patrimoine (historique) d'une ville mais chaque individu marque des espaces par sa propre mémoire. Cette mémoire laisse des traces de passage.
Espaces déclencheur d'insertion et d'appropriation symbolique	<ul style="list-style-type: none"> • Ce sont des espaces qui témoignent des relations au territoire permettant le partage et le sentiment d'être utile pour le groupe, d'être acteur et auteur de son destin.
Espaces <i>autres</i>: processus de négociation	<ul style="list-style-type: none"> • Ces espaces témoignent d'un travail de négociation dans les lieux en tension entre différents pouvoirs ou dans l'occupation de différents territoires (spatiaux, linguistiques, symboliques). Au cours de ce processus, l'acteur peut développer des sentiments d'appartenance à un lieu, une langue lui permettant de s'en approprier et de le considérer comme sien.

Figure : définition des espaces identifiés sur la cartographie symbolique

Des lieux répertoriés sur la cartographie symbolique sont en quelque sorte le trait d'union déclenchant divers processus : d'insertion, de mémoire, de lutte pour un territoire, de négociation de ses identités et des appartenances premières et secondes, illustrant les difficultés et la complexité du processus d'appropriation.

Croisement des trois cartographies

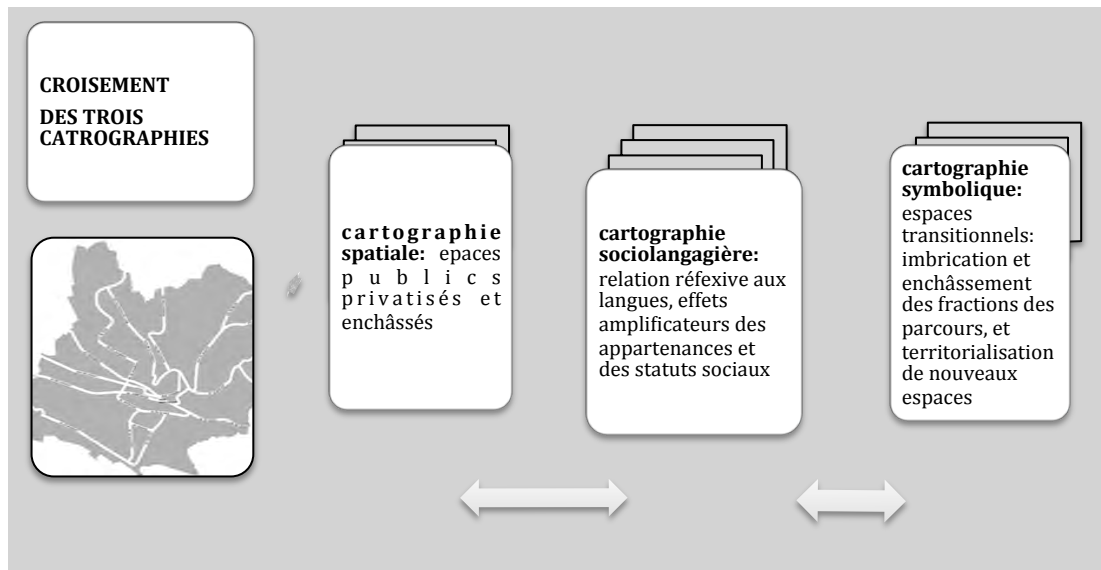


Figure : croisement des trois cartographies d'Amir

En croisant les trois cartographies d'Amir, on peut tirer quelques points renvoyant aux configurations hétérogènes des pratiques spatiales en ville liées souvent aux sphères de la vie quotidienne (travail, loisir, amis) et les pratiques langagières :

- passages par les espaces qui tolèrent, autorisent voire encouragent des pratiques plurilingues ;
- légitimations tacites des pratiques plurilingues et de l'usage spontané des langues : dans les espaces communs, semi-publics et parfois publics ;
- création de poches des pratiques plurilingues à l'intérieur des espaces publics, des poches qui ne sont pas toujours visibles ;
- visibilisation d'espaces de souvenir, des espaces participant au processus de négociation et « d'intégration ».

Les variables des représentations spatiales et linguistiques de l'acteur Amir se déclinent en quelques catégories. Trois observations s'imposent :

- 1) L'informateur occupe souvent un espace dans l'espace. Ces sous-espaces privatisés et situés dans les espaces publics dévoilent des pratiques linguistiques dissimulées. Elles sont plutôt associées à la vie quotidienne et aux espaces privés et à la vie professionnelle.
- 2) Le premier corpus nous rend attentive à une nouvelle fabrication d'espaces difficilement perceptibles mais qui dévoilent des pratiques plurilingues multiples dans l'espace urbain, des espaces virtuels rendus possibles par les nouvelles technologies des médias et des communications

(TIC). Cet espace virtuel et enchâssé a permis de regarder la ville en strates, de saisir l'envers du décor de l'espace public. L'envers des langues aussi : dans un espace connoté plutôt francophone des pratiques linguistiques plurilingues apparaissent, sous forme écrite en arabe (lettres et mails adressés à la famille et des journaux sur internet) et sous forme orale (dans les rencontres avec différentes personnes croisées dans ce lieu). Le même principe apparaît différemment dans les deux autres espaces : l'association pluriculturelle et l'hôpital psychiatrique.

3) On se trouve souvent dans un espace transitionnel entre public et privé (consultation), marqué par un processus de négociation territoriale et linguistique. Ces pratiques linguistiques plurilingues témoignent de la capacité d'Amir de créer des lieux dans la ville pour faire vivre ses appartenances plurielles selon les contacts ou les tâches professionnelles qu'il accomplit.

8.2.2 *Informateur Carmen : ombres et lumières d'un parcours*

Données personnelles et contexte

Carmen (48 ans) s'est installée à Lausanne depuis 2000. Au moment de l'entretien, elle est en situation irrégulière, sans papiers. A l'arrivée en Suisse, elle vivait avec ses deux filles. Après huit mois de vie en commun, elle doit renvoyer ses filles (jumelles) au Pérou, leur pays natal, chez les grands-parents. Carmen privilégie ce choix, combien difficile, plutôt que de vivre avec la peur constante de la police et de l'expulsion forcée. Elle a motivé sa décision par le fait de ne pas pouvoir assurer à ses filles un cursus scolaire au-delà de quinze ans, si elles étaient restées en Suisse. Une fois l'école obligatoire terminée, les chances pour les personnes clandestines diminuent drastiquement que ce soit pour trouver une formation professionnelle ou pour aller au gymnase puis à l'université. Comme ses filles étaient de bonnes élèves, Carmen a préféré les renvoyer au pays et les diriger vers des études supérieures, voie qu'elles ont finalement pu prendre l'année dernière. Elles ont pu entrer à l'Université de Lima¹³¹.

¹³¹ J'ai rencontré Carmen une année après notre entretien. Une de ses filles a pu rejoindre sa mère et continuer ses études à l'Université de Lausanne.

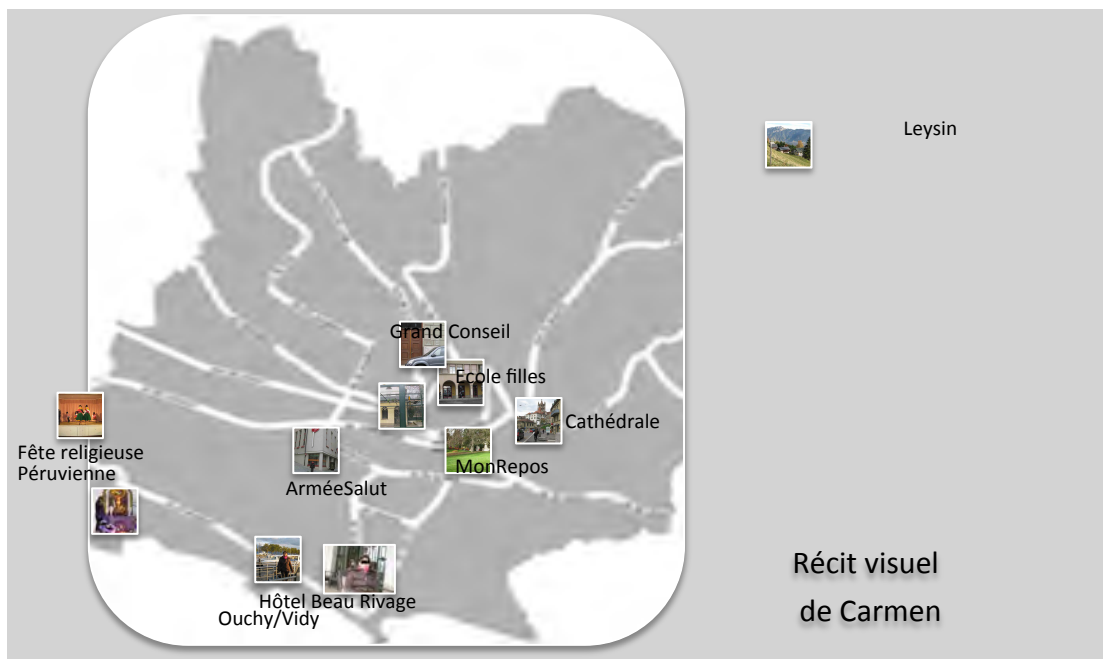


Figure : récit visuel de Carmen

Carmen travaille en Suisse comme femme de ménage et aide-soignante pour les personnes âgées. C'est dans ce cadre, et par une amie, que nous l'avons rencontrée et que nous lui avons demandé de participer au projet de la recherche. Elle a préféré rester en Suisse dans des conditions extrêmement difficiles afin d'assurer l'éducation de ses filles. En même temps, elle caresse l'espoir que ses deux filles puissent la rejoindre pour continuer leurs études à Lausanne. Après ses études universitaires en économie, Carmen occupait un poste de comptable dans son pays mais ce travail ne lui permettait pas d'entretenir sa famille. Puis elle décida de rejoindre ses amis en Suisse espérant trouver de meilleures conditions de vie.

Les huit mois passés avec ses filles n'ont pas été simples. Parfois, elles l'attendaient dans un grand magasin ou une librairie en s'y sentant plus en sécurité qu'à la maison s'installant par terre pour lire des livres. Cet espace public était plus que la maison. Carmen a travaillé toutes ces années pour envoyer de l'argent au pays et à ses filles. Elle s'est exprimée en français lors de l'entretien. Son entourage est aussi bien francophone qu'hispanophone sans nécessairement être d'origine étrangère. Elle a, en effet, plusieurs amis suisses qui parlent l'espagnol.

Analyse descriptive : un parcours mené dans l'ombre

Pour sa photo inaugurale, Carmen choisit le parc Mon-Repos. Elle entame son récit avec la description de sa situation de mère qui a dû renvoyer ses filles au pays. C'est l'objectif principal de sa mobilité : assurer l'éducation de ses filles. Ce dessein lui a permis de supporter sa situation

incertaine depuis plus de dix ans déjà. Elle a habilement exploité l'outil-photo pour révéler des traces de ses souvenirs. Les deux premières photos sélectionnées par Carmen représentent d'un côté l'espace vert et ouvert, de l'autre une cage à oiseaux. Le discours qu'elle construit à partir de ce parc lui permet d'exprimer l'absence de ses enfants, la continuité dans le temps qui s'écoule entre le moment de leur départ et le moment présent, le désir d'une liberté mais surtout l'impression d'un certain emprisonnement dans sa situation de personne clandestine. Le sentiment principal qui émane de ses photos et de son récit est la nostalgie et la peine d'une mère contrainte d'abandonner ses enfants. Elle choisit un territoire sans marque ni assignation quelconque : la nature, un parc, le lac, des lieux qui appartiennent à tous. Ce sont des lieux communs et publics qui renvoient à l'enfance de ses filles, à la vie, à la liberté. Ces lieux illustrent bien son choix difficile, son projet de migration et l'attachement fort à sa famille éclatée.



C: Ça c'est le parc Mon Repos, ça ça mé, ça ça mé donne la nostalgie, et la peine, dé, pac'qué c'est le première parc qué, qué j'étais avec mes filles, pour jouer pour nous, pour nous sentir libre ! Heu je partageais beaucoup de, de temps avec mes filles dans, dans ce parc pac'qué elles étaient enfants encore, et, et nous sommes jouées comme au , comme au Pérou avec la, la, ba, bo, balle, heum, aussi dé fait des promenades, de, des, de nous assises à la, à la « banque » heu aussi de fait heu un p'tit peu de pic-nique,..., c'est un endroit dé, dé faire un pic nique, de nous, dé nous sentir libre ! Dé pouvoir crier, dé, dé chanter, dé, dé faire beaucoup de choses et ça, ça me donne la, la nostalgie.



C: Quand , j'ai, quand j'ai besoin aussi de... de me...de m'attacher à mes filles je, je vais à, à ce lieu pour, pour me promener, pour parler fort, pour crier même ma colère dé, dé, dé d'être séparée avec mes filles, cé ça qué, cé pour ça que je, j'ai choisi cette photo de parc Mon Repos... [...] ».

Son récit visuel prend une forme dichotomique (liberté-cage) et le récit narratif donne à cette dichotomie la continuité et le lien avec la vie quotidienne (*on chante, on marche, on pique-nique*). Elle nous présente une autre photo (école primaire de ses filles) qui représente également un monde binaire : d'une part, un lieu de sécurité et, d'autre part, un lieu de rupture. C'est à l'école qu'elle doit annoncer et justifier sa décision de renvoyer ses jumelles alors qu'elles commencent à bien s'intégrer. Carmen perçoit positivement son territoire malgré le statut fragile qui la limite dans son déplacement dans la ville. Elle l'associe à la nature (parc, bord du lac), aux lieux

appartenant à ses amis. On aurait imaginé qu'elle associe son territoire plutôt aux espaces privés et fermés, mais le choix de Carmen s'oriente plutôt vers les espaces publics et les espaces semi-privés.

Marque d'attachement et de continuité : la religion

Son parcours s'est construit en étapes. Chaque lieu présente l'avancement progressif de son installation dans la ville (amis, école de ses filles, église, fêtes de sa communauté, travail, engagement politique). Au fur et à mesure que son chemin progresse, on devine trois buts principaux qui orientent les directions de sa trajectoire :

- assurer le futur de ses filles en leur envoyant de l'argent ;
- légaliser son statut ;
- faire revenir ses filles au moment où elles auront droit au permis d'étudiantes pour les rapprocher d'elle.

Le carrefour et les haltes entre les étapes sont modulés, à trois reprises, par les pratiques religieuses. Après chaque pas en avant, elle retourne dans des espaces « ressources » pour puiser énergie et courage, pour continuer son chemin.



C: moi, je, je fais l'habi, l'habitudé comme l'habitude dé, dé, dé, dé chez moi au Pérou, d'aller à, de aller à l'église, heu, chaque dimanche, non ? Et j'étais allée avec ma, avec mes filles, et à la cathédrale pac'que je pas, je ne suis pas heu sure que c'est des, des, des catholiques ou des protestants, pac'qu'à ce époque je ne connais pas bien, aussi je, je pensais que c'est tout le monde c'est catholique pac'que c'est à côté des, des Romains, dé, dé l'Italie,

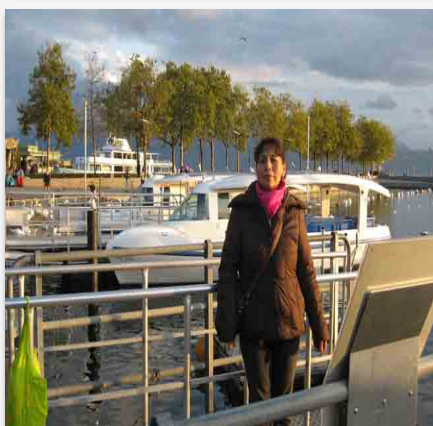


C: c'est pour ça que j'ai, j'ai plus attaché à l'armée du salut, et après que je commencé à, à parler espagnol, à parler français, et... et, j'ai commencé à aider, à l'armée du salut, à faire un p'tit peu de bénévolé, dé fait des choses, dé pour préparer la grande fête à Beaulieu, ou pour les personnes qu'ils sont, qu'ils sont pauvres, qu'ils sont tout seul à la maison, il y a, c'est pas la Suisse belle, très belle, ...c'est pas ça, comme on comme on, quand la personne commence à partager, à connaître mieux, tou, tou étais en face de la réalité, la réalité c'est qu'il y a beaucoup de monde, qu'il y a beaucoup de personnes âgées tout seul à la maison, il nous fait des bénévoles, dé, dé lé donner la compagnie, dé, dé faire un p'tit peu des commissions, ou quelque chose comme ça ! Et ça je trouve à, un endroit qué t'aide à , qué t'aide aussi pour, pour té, pour té sentir utile aussi (...)

Carmen connaît bien les lieux dans la ville où elle peut se recueillir et pratiquer sa religion. Elle trouve également sa place à l'*Armée de salut* et participe régulièrement à leurs activités. Elle fait de même lors de manifestations culturelles, politiques qui se déroulent dans la ville et qui sont des repères qu'elle se crée. Elle repère les offres gratuites du programme culturel. Elle participe, lors d'occasions particulières, aux manifestations culturelles de la ville, se déroulant parfois dans des lieux chics comme par exemple l'hôtel Beau Rivage où elle assiste au concert de l'Orchestre de Lausanne et garde une trace de son passage, la photo de son autoportrait¹³².



C: [...] moi j'étais allée à l'Beau Rivage pour, tout gratuit, pour heu, pour écouter là, l'orchestre heu chambre de Lausanne, à la fin je, je bois un, un tasse de café ! Pour connaître la musique, pour connaître les choses culturelles aussi... ça c'est magnifique, ça c'est culturel, magnifique. [...]



C: [...] c'est, ici c'est, c'est un petit lac, qué de toute manière m'a, m'a aidé beaucoup à me calmer mes pensées [...]

D'autres endroits encore lui permettent de se ressourcer et de trouver le calme comme le lac qui joue un rôle réparateur pour elle. Les lieux qu'elle photographie sont systématiquement des lieux publics ou communs : parc, montagne, port, salle de fête, église, association. Compte tenu de son statut, on pourrait supposer qu'elle se cacherait, essayant de ne pas trop se montrer. Au contraire, Carmen s'expose. Elle se sent mieux dans ces lieux publics, qui, chacun à sa manière, ont un sens fort par rapport à son parcours. Quand elle évoque les seuls deux lieux privés, le travail (domicile

¹³² Carmen nous a autorisé de montrer son autoportrait sans floutage. Deux ans après notre entretien, elle a obtenu son permis de séjours.

d'une amie), elle préfère les représenter par un paysage ou des enfants sur une scène à l'occasion d'une fête.



C: c'est une fille qué je connais depouis de, des années, quand je, quand j'ai commencé à travailler chez ses parents bon, pour la garder, elle était dé... cinq ans heu, oui elle était dé cinq ans, heu, elle était petite, elle était, bon c'est, c'est la, c'est le première contact heu pour moi avec les enfants d'ici, sa mère elle est Suisse et son père il est Péruvien (...)



C: [...] que nous sommes fait une pétition à le Grand Conseil et, et après c'est lé mois dé, heu, août, et après dé la vacance nous sommes reçus une, une, une convocatione, heu, de le Grand Conseil pour une commission, heu, pour nous, pour nous s, nous voir, pour parler, [...]

Quand il s'agit de lieux publics, Carmen y prend une place active. Elle se place à l'intérieur, tisse des liens sociaux forts. A titre d'exemple, elle photographie le bâtiment du Grand Conseil car elle est active en tant que citoyenne même si elle ne jouit pas des droits civiques. Elle s'engage dans une association *Comité pour les sans-papiers* pour transmettre autrement ses convictions et ses idées.

Son parcours nous amène aussi à l'extérieur de la ville, dans un village des montagnes suisses (45 minutes de Lausanne), montrant que sa trajectoire se construit en investissant dans les liens sociaux et les liens de confiance (une personne pour laquelle elle travaille depuis son arrivée devient, en effet, une amie proche). Carmen a connu cet endroit au tout début de son parcours en y travaillant pendant quatre ans. Ce lieu de travail s'est transformé en un lieu familier où elle retourne parfois pour revoir son amie. Carmen tente d'établir ici la continuité dans la rupture et dans l'insécurité. La petite histoire qu'elle évoque nous fait entrer dans le monde de son enfance et dans une tragédie où les enfants sont sauvés d'une grande catastrophe grâce au cirque. Elle compare également les deux cultures et exprime son envie de connaître davantage celle d'ici.



C: cé village qu'on m'on, que ma rassemble heu un village de, de Pérou que s'appelle Gouarasse, qué c'est, qué des des des années, dé pour l'année septante ça passé lé termonblent de terre, si on dit le termonblent de terre, (oui, oui le tremblement de terre), oui, ça détrouit tout lé village et, et pis ça a resté à l'côté dé, dé la montagne, ça a resté plus dé cinquante enfants, (...) sauvé, pac'qu'ils, ils ont, il était, ils ont, al cirquo, hum, pour un spectacle.



C: [...] ma mère, il nous s',heu, il nous amenait, elle nous amenait dé, comme je me souviens de, à partir de cinq ans que je me souviens qu'elle nous a amenés à l'église che, cha,

A.S. pour cette fête ?

C: oui, pour cette fête, heu, aussi je me souviens pac'que je me suis perdue a, dans toute la, la population, quand j'étais dé, dé sept ans, jé por, je pensais que je vais, mé faire, disparue et c'est, ma mère elle a dit que c'est, c'est la chance qué l'Seigneur m'a, m'a gardé, bon, à cause de ça je, je vais tout le temps à, à Renens, c, une fois par année, ça fais, y'e vais à l'église une fois par année c'est fait la, la grande fête heu religieuse, [...]

Avec ce retour dans le passé, elle signale le besoin d'un aller-retour entre ses deux mondes. Ce processus est dynamique, en forme d'une spirale, qui la fait avancer en empruntant des détours et en reculant vers le passé. Pour se raconter et pour cheminer dans son récit, Carmen fait allusion à son pays et cela, à plusieurs reprises : la photo qui rappelle l'océan, la fête péruvienne, l'église. Elle rebondit sur les souvenirs de son enfance à partir des pratiques religieuses qu'elle poursuit en Suisse. Progressivement, elle trace son parcours sur trois types de lieux :

- ceux qui jalonnent son parcours professionnel,
- ceux qui marquent son engagement civique,
- ceux qui évoquent son parcours spirituel et affectif, son rôle de mère.

Ce dernier est exprimé par une photo qui montre un paysage au bord de l'eau. C'est un portrait important pour elle (le bord de la mer et l'eau), qui évoque la tristesse, la nostalgie mais aussi le calme retrouvé grâce à l'eau. Carmen choisit de prendre en photo une jeune fille qui danse, dont elle s'est occupée quand elle était petite. Le motif de l'enfance, de l'enfant qui grandit, réapparaît tant dans son récit visuel que dans son récit oral. Depuis ce lieu collectif et public, Carmen nous conduit dans un lieu privé où elle a travaillé pendant plusieurs années. Une fois de plus, elle

transforme un lieu de travail en lieu social. Les parents de la fille dont elle s'occupe deviennent ses amis. Le père est aussi péruvien et c'est par son biais que les parents la trouvent et lui confient les tâches éducatives de leurs enfants. C'est à nouveau dans les relations sociales qu'elle s'investit. Nous décelons une stratégie qui est de plus en plus évidente : créer des liens pour survivre. Elle s'approprie des lieux en s'investissant fortement dans des relations amicales. Ces dernières l'aident à dépasser l'obstacle d'un environnement lui refusant toute attache formelle. C'est par ce biais qu'elle crée des attaches et un chez-soi. La décision de Carmen de renvoyer ses filles au pays la poursuit tout au long de son parcours. Pour surmonter cette rupture, elle se tourne vers la religion, déjà pratiquée dans son pays. Selon ses propos, c'est la foi qui l'aide à garder confiance en elle. Le lien avec la communauté religieuse lui procure un sentiment de familiarité et de sécurité, une place reconnue parmi ses membres. Elle s'y sent utile : [...] *Et ça je trouve à l'endroit que t'aide à, qué t'aide aussi pour, pour té, pour té sentir utile aussi [...]*

Elle apporte une autre photo du lieu ayant aussi une fonction sécurisante. Elle s'engage comme bénévole. Elle y vit une relation forte et peut-être décisive pour son engagement. Elle rencontre des personnes (la plupart d'entre elles sont des pasteurs) qui connaissent bien sa culture et sa langue. Ceci lui fournit une possibilité d'agir avec les autres, d'avoir un rôle actif, sans devoir subir son manque de statut. Ce lieu est paradoxal et étonnant aux yeux de Carmen, car il permet aux étrangers, à l'occasion des fêtes de Noël, de rencontrer le chef de la police. Un jour, elle se trouve face à face avec ce dernier en buvant un café autour d'une table dans les locaux de l'église. Cet événement jouera un rôle important dans son rapport à l'autorité et dans son engagement futur au sein de l'association « Collectif sans papiers ». Le fait de s'engager sur ce chemin l'aidera à diminuer et à dépasser ses peurs.

Lieux d'affiliation et d'expression de soi

Une des activités professionnelles, que nous avons déjà mentionnée plus haut, la garde d'enfants, se déroule dans la famille d'un couple mixte (suisse-péruvien). Ses compétences en espagnol sont donc sollicitées dans un milieu mixte (transmission de la langue du père), dans la construction de sa relation avec les enfants (pas toujours simple selon ses propos). Elle réussit toutefois à imposer son autorité grâce à son expérience d'éducatrice et ses compétences de mère de deux enfants. A propos de cette éducation, elle dit : *Oui je la gardais, elle était méchante et y'e dis bon, je, je élevé à mes deux filles tranquillement, je pas dé, dé la taper, je pas dé, dé crier tout le temps c'est ma, mon principe (...), je l'ai dit à sa mère, « tu sais quand je suis à la maison c'est moi qui*

commande », (...) maintenant qu'elle est dé, douze ans la fille, elle est trop gentille, elle m'aime, elle m'aime beaucoup (...)

Le récit narratif l'aide à parler de son rôle parental, rôle qui lui a manqué toutes ces années. Ses appartenances premières liées à l'espagnol sont mobilisées dans cette expérience. Elle se sent utile et avance sur le chemin de l'équilibre. Sa première langue est valorisée, mais la langue française est présente aussi, même si elle reste au second plan, réservée aux échanges entre les enfants et leur mère. Toutefois, cette situation place Carmen dans une situation de semi-immersion. Cet exemple est révélateur de la situation des migrants qui travaillent souvent dans des milieux professionnels qui ne requièrent pas forcément une maîtrise de la langue locale. C'est à l'Armée de salut qu'elle suit son premier cours de français. C'est aussi un lieu où elle rencontre des personnes suisses en détresse qu'elle peut aider. Cette première approche de la langue locale aiguise son regard sur la société locale : elle l'idéalise moins et voit d'une autre manière les difficultés de la société d'ici. Les personnes fragiles ne se trouvent pas seulement parmi les étrangers mais aussi chez les Suisses (les vieux, les personnes seules) : (...) *A l'Armée du salut, et j'ai trouvé un endroit très bien pour les, pour les étrangers, pour les personnes qui sont pas dé... dé un endroit pour à partager une tasse dé café, pour à partager la, la parole de Dieu, pour à partager, l'a, l'accueil dé, lé chaleur, dé, dé une famille aussi, et aussi de commencer mes, mes cours de français, à, pacqué ils donnent des cours de français, ils, les personnes qui donnent le cours de français, c'est, c'est les mêmes soldats dé, dé l'Armée du salut, des, des femmes suissesses, et, ils sont très bien et tout le temps ils sont parlés si nous des soucis, nous des, des quelque chose pour, pour aider, et je commencé aller, je suis catholique, ça c'est chrétien, chrétienne, je trouvé un endroit plous chaleureux, c'est pour ça que je vais à la... à pour faire la, la prière, pour faire... pour la partager, heu, maintenant ça va mieux, pacqué y'e parle un p'tit peu mieux le français, avant y'étais tout le temps, pacque aussi il y a des, des pasteurs, des soldats qui parlent espagnol.*

Selon ses dires, on discerne que cet espace est non seulement important pour son insertion sociale mais aussi par rapport aux autres, à ses langues, pour gérer aussi sa peur constante de la police. Ce même espace, qui n'est ni privé ni public, lui donne un sentiment de sécurité. Le récit sur la photo du Grand Conseil est décisif et encore plus significatif en regard de son apprentissage de la langue locale. La description de sa présentation devant les députés est très précise : 13 :04, la date, le nombre et certains noms sont retenus et mentionnés avec précision : *la convocation c'est pour lé octobre, c'est un mercredi, heu, une heure, heu, à une heure quatre, qué nous sommes allés, c'était six personnes qué nous sommes allées, à le Grand Conseil, c'est une commission dé, heu, dé, s, dé*

quinze conseillers, conseillers, et le président dé, dé, dé la commission, non ? Moi j'étais, pour moi c'est un événement, hum, pour la première fois dans ma vie !).

Apprendre pour sortir de l'ombre

L'engagement associatif et l'acte de témoigner devant les conseillers communaux constituent les moments déclencheurs qui changeront également son rapport au français. Elle est consciente qu'elle ne parviendra pas à transmettre ses idées et ses convictions si elle ne la parle pas couramment. Elle a des choses à dire et souhaite se mettre au service d'une cause qui dépasse son intérêt personnel tout en s'apparentant à sa situation. Cette opportunité de témoigner collectivement et pour les autres donnera un autre sens à l'apprentissage de la langue française. Elle prend des risques et décide de sortir de l'ombre. Elle se prend en charge et accepte de témoigner devant les députés alors qu'elle peine encore à s'exprimer (selon ses propos). Elle souligne dans son récit à quel point cette action est chargée émotionnellement, ce qui n'aide pas pour parler avec fluidité dans une langue étrangère. Elle caresse l'espoir d'entreprendre une formation et de continuer à vivre en Suisse dignement. Cette fois, il s'agit de tout perdre ou de tout gagner, ce qui donne un autre sens à l'apprentissage de la langue locale :



[...] ça c'est, c'est un événement transcendantal dans ma vie que j'ai, que je fais aussi que j'ai le courage parce que j'étais avec de, des, deux amis (...) Je, je, je devais de, de parler français et c'est ça que j'ai, j'étais avec des amis bien et puis je me préparé un p'tit peu et nous sommes allées ! Bon je, ça passé bien c'est des, des quinze conseillers, ils, ils nous écoutaient la, parce que c'est une li, hum, [...] ! C'est pour ça que nous sont, nous sommes fait déjà la, dé sortie de l'ombre, pour, pour parler les choses vraies que ce passent ici parce que la Suisse il est, il est besoin de nous aussi, non ? Parce que nous, moi je travaille avec des, des personnes âgées, avec des enfants aussi, non, pas seulement pour faire le ménage, c'est ça que j'aimerais, bon j'aimerais avoir aussi de, de un permis pour continuer une formation, pour, pour travailler dans les EMS peut être, non, c'est pour ça que j'ai, j'ai pris le courage d'y aller pour, pour parler de, déjà, parce que moi je suis longtemps déjà aussi pas pour heu, aussi pour heu, pour aller à, voir mes, mes filles librement ! Non ?

Carmen investit des lieux accessibles à tous mais aussi ceux qui ne sont réservés qu'à l'élite. Ayant compris que l'on peut participer aux manifestations culturelles gratuitement (comme lors d'une avant-première, une fois par mois pour les musées), elle en profite pleinement. L'hôtel qu'elle photographie n'est pas n'importe lequel, certains hommes d'Etat y ont séjourné.

L'école de ses filles fut un autre lieu-tiers décisif pour son parcours. C'est un lieu représentant le premier virage de son parcours migratoire. Même si ses filles n'y ont séjourné que huit mois, elle se déplace pour en saisir la trace afin de nous la montrer et d'en parler :



[...] Je dois d'envoyer hum un, un papier à la directrice pour dire qué elles vont rentrer à son pays et je fais la signature du paper, du papier aussi je, je, je reçu une lettre pour, pour une convocatione à la direction de l'école, et pour,, il y a aussi u, eu, autre, enseignante qué parlait très bien le, l'espagnol pour faire la traduction, et, et, la directrice elle m'a demandé pourquoi je, je, je vais rentrer à mes filles pac'que elles sont très bien ici, dé, elles sont très intelligentes, elles sont bien ! [...]

La distance temporelle avec ces événements est grande (neuf ans) ce qui lui permet d'en parler sereinement bien qu'avec beaucoup d'émotion. Une rencontre pendant laquelle elle s'exprime dans les deux langues, aidée par une enseignante-interprète. La présence d'un interprète est fondamentale : elle doit justifier sa résolution et signer une lettre en assumant son choix très difficile de renvoyer ses filles. L'introduction de cette tierce-personne, même si elle appartient au corps enseignant, reste pour Carmen un élément qui mérite d'être mentionné, neuf ans plus tard. L'école de ses filles représente un lieu contradictoire : elle est à la fois le moteur principal de l'exil et celui du renvoi.

Transmettre la langue pour se sentir utile

Les pratiques en espagnol sont multifonctionnelles et s'exercent dans un milieu plurilingue (en l'occurrence dans un couple mixte) :

- elles sont synonymes de transmission de culture par la langue espagnole ;
- elles sont un appui pour Carmen dans son rôle d'éducatrice.

Elle arrive à regagner l'autorité vis-à-vis d'un enfant en se servant surtout de la langue espagnole. Elle en parle en ces termes :



[...] c'est une fille qué je connais depuis de, des années, (...), bon elle était un p'tit peu méchante quand elle était petite les filles quand elles sont petites, pacqué elle est très généreuse maintenant, elle est, elle fait aussi dé la danse typique dé Pérou, elle aime dé danser, le, dé danser les, les choses dé, dé Pérou, pacqu'elle aime le Pérou, elle, elle dit tout le temps qu'elle est péruvienne pac'qu'elle était beaucoup dé fois à Pérou aussi, ben, ça, ça vient de la famille, dé la sang pacque son père il est péruvien (...)

Un espace privé où cohabitent la L1 et la L2 et qui implique que les scènes de la vie quotidienne deviennent un espace d'apprentissage informel des deux langues : pour Carmen, c'est l'apprentissage du français, et pour l'enfant, l'espagnol. Une sorte de don et de contre-don s'opère dans cet échange et dans cet espace privé. Il se construit par et grâce à la langue. Il fait aussi entrer en jeu les questions de pouvoir, de territoire et d'identité entre adulte et enfant. Un lieu qui au premier regard peut paraître marqué par la culture d'origine (danse, habits traditionnels, langue), mais qui forme avant tout un espace de tension et de négociation entre deux langues, deux territoires, deux modes de vie. Son rôle de mère substitutive permet à Carmen de marquer son territoire dans une maison qui n'est pas la sienne. Elle introduit ses propres règles d'éducation, par son autorité et sa patience. Ce rôle est étroitement lié à l'usage de la langue espagnole, porteuse de mémoire et d'expérience.

Certains lieux à la fois réels et symboliques lui garantissent une protection minimale par rapport à la crainte constante d'être découverte. Au moment où elle rencontre le chef de la police, elle est stupéfaite :



[...] heu, et lui il (Chef de police) était venu à table, en face dé moi, wouahou j'ai dis, wouahou il me va attraper ou quelque chose comme ça, (...) il y a beaucoup de, de femmes, des hommes qui viennent, des sans papiers et lui a dit, bon c'est son travail dé, dé, dé, dé vous, c'est ne pas fait, nous ne, nous ne peut pas toucher à la personne qué, qu'elles sont, qué, qu'elles, qu'elles sont ici ! aussi ne pas dé, dé pas de soucis ! Bon y, il a partagé beaucoup de choses, heu, une tasse de café, il a parlé pac'qué les femmes ils sont demandé pour nous et moi y'étais restée tranquille, et après il est parti pac'qu'il est, il est, bon c'est la autorité, il est parti, pas, pas resté beaucoup [...].

Ces espaces sont d'apparence banale mais Carmen les évoque comme des lieux de mémoire. Elle fait sienne la ville de Lausanne, telle qu'elle la vit de l'intérieur. Le rapport entre les étrangers et les Suisses est perçu comme donnant-donnant, comme réciproque, puisque les uns ont besoin des autres et vice versa. Voici comment elle en parle :



[...] Pac'qué moi je, je, hum... je paie mon AVS, j'ai mon AVS, j'ai mé assurance maladie, j'ai, aussi je, je paie tout seul mon appartement, mes choses, non pas, aussi des, des f, des personnes, des familles (...), qui paient les impôts, qu'ils paient tout, y pas de, de, pas de un permis de, de travail ! Non Pac'qué, on fait une privation des années de voyage, pac'que la, la blessure, tout ça c'est, c'est pas facile dé, dé aider, non ? Dé, il va rester tout, tout le temps ! Aussi, si, si j'ai reçu un permis, aussi sa, sa blessure nous, ne se peut soigner, non ? [...] ».

Analyse interprétative

CARTOGRAPHIE SPATIALE :

indices sur les mobilités spatiales traduisant les mobilités sociales

Trois types d'espace attirent notre attention sur la cartographie spatiale : les espaces investis sur le plan social, les espaces où elle se met en scène, et plusieurs espaces en tension.

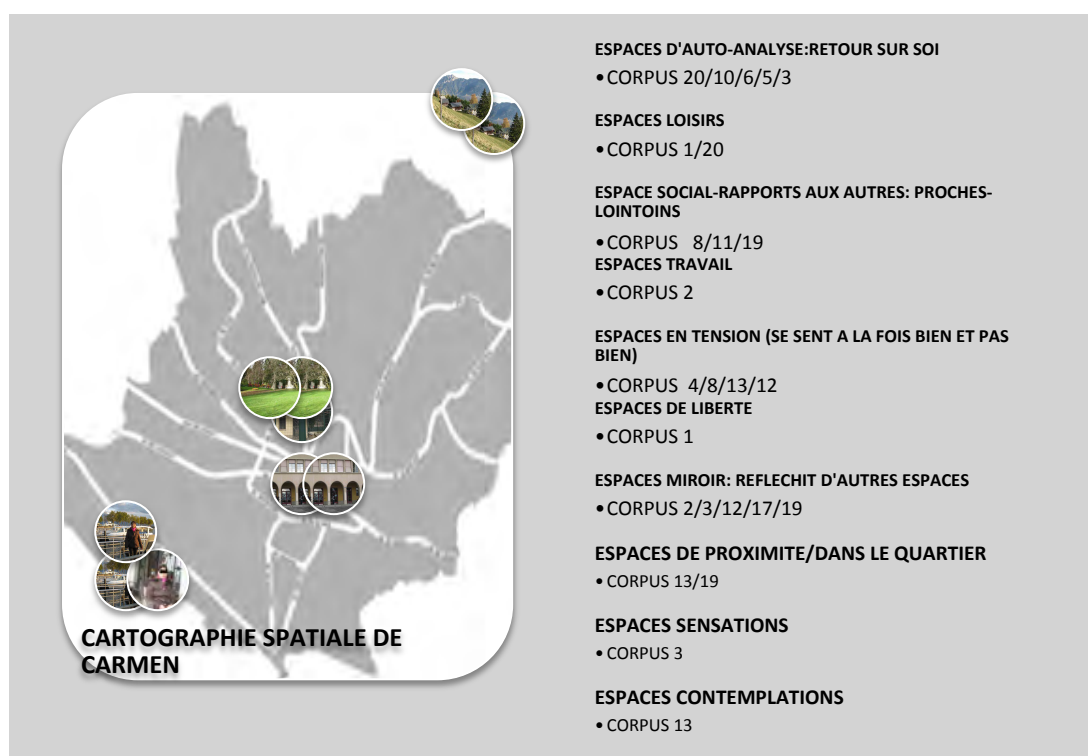


Figure : cartographie spatiale de Carmen

Si l'on observe la cartographie de la ville, on remarque que Carmen se déplace aisément entre le centre et la périphérie sans privilégier des quartiers. Elle exprime un attachement à ces lieux en fonction de sa relation aux autres. Elle se met en scène devant quelques-uns de ces lieux. Les espaces qu'elle privilégie sont ceux qui évoquent des souvenirs et qui réfléchissent d'autres espaces, espaces qui la confrontent à elle-même. Les lieux libres, comme la nature, sont souvent des lieux de ressourcement et de contemplation, permettant un retour dans le passé et exprimant son mal du pays. Il s'agit de véritables lieux de mémoire qu'elle fabrique et qu'elle s'approprie en y retournant régulièrement en pensée et avec une certaine nostalgie.

CARTOGRAPHIE SOCIOLINGUISTIQUE : indices de l'appropriation sociolinguagière

/fonctions de la/des langues signalées

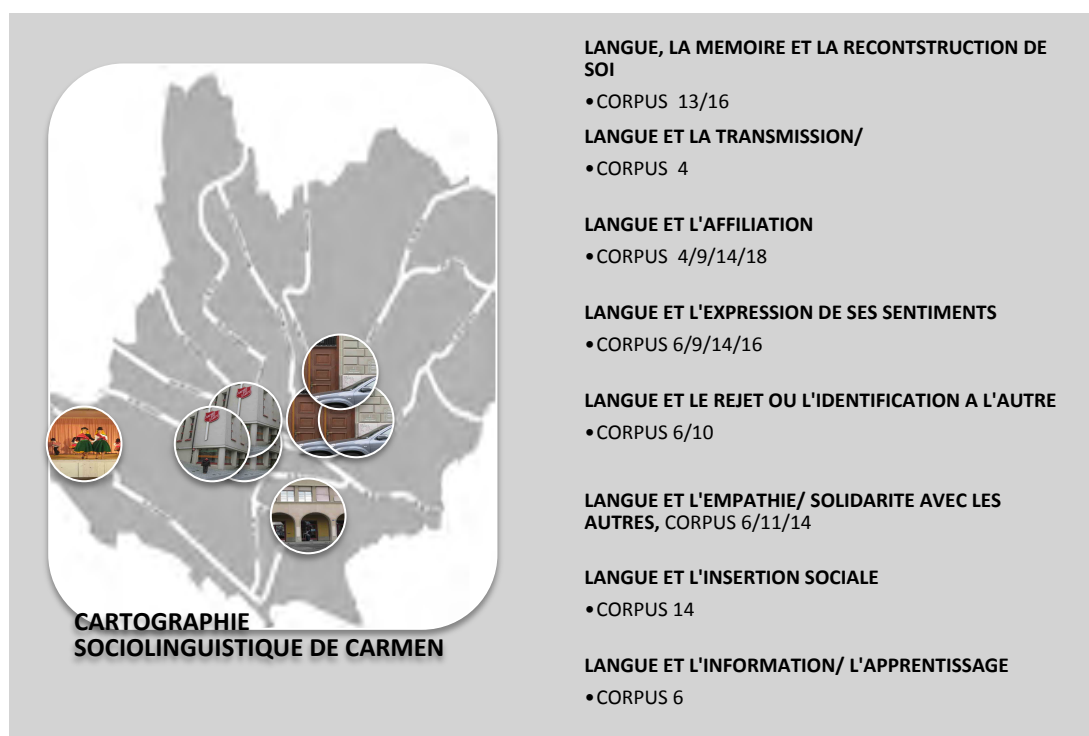


Figure : cartographie sociolinguistique de Carmen

Sur sa cartographie sociolinguistique, on peut distinguer des pratiques plurilingues se déroulant dans différents lieux et avec différentes personnes : avec des amis, dont certains sont des couples mixtes, avec des amis suisses bilingues, comme à l'église. La langue lui sert avant tout à exprimer ses sentiments (l'usage de l'espagnol s'y prête en conséquence mieux que le français). La langue est aussi un lieu où Carmen noue des relations avec les autres, s'identifie et exprime empathie et solidarité (le français en l'occurrence). Apprendre le français dans une structure formelle signifie pour Carmen « sortir » d'un milieu protégé et s'exposer aux risques de renvoi, car la plupart des structures exigent des inscriptions formelles et sont payantes. Des institutions comme l'Église, l'Armée du salut ou le Grand conseil figurant sur les photos, aident à reconstituer son cheminement sociolinguistique. Elle s'ajuste aux lieux marqués par les pratiques plurilingues : messe en italien et français, activités associatives socioculturelles en espagnol. Ces pratiques se situent entre les deux langues, rassemblent des locuteurs très souvent bilingues qui encouragent Carmen à retrouver sa motivation pour l'apprentissage du français. Carmen circule dans un milieu hispanophone, côtoie des personnes de même origine, plus largement, des ressortissants de l'Amérique latine et des Suisses qui parlent l'espagnol ou ont des liens avec l'Amérique latine. On

comprend mieux les interférences que Carmen fait avec sa langue (surtout sur le plan phonétique et lexical) quand elle parle le français. Elle comprend les francophones quand ils parlent mais s'exprime dans sa langue puisque ses interlocuteurs comprennent l'espagnol. Donc, elle n'a, quelque part, pas besoin de parler toujours en français puisque la fonction communicationnelle est remplie et qu'elle interagit sans difficulté en s'appuyant finalement sur les deux langues.

Carmen profite de la proximité linguistique entre l'italien et l'espagnol et ses connaissances dans cette troisième langue de son parcours langagier pour écouter la messe le dimanche dans une église où les offices sont donnés en italien. Ce sont les compétences d'intercompréhension qui sont mobilisées pour suivre la messe. Elle se débrouille en français pour son travail mais elle est consciente qu'elle devrait l'améliorer, surtout la langue écrite, pour avancer aussi dans son combat juridique. Au courant des lois en vigueur sur les étrangers, elle sait aussi que la maîtrise de la langue locale est l'une des conditions de l'intégration des étrangers formulée récemment par le législateur. Elle sera examinée sur ce plan si elle veut obtenir un permis de séjour. L'appropriation des espaces urbains change aussi avec l'accès aux institutions publiques et administratives jusqu'alors dangereuses et impénétrables. La langue dépasse ici son rôle fonctionnel et communicationnel. Elle devient un outil et un support dans sa lutte politique, un tremplin pour l'évolution de son statut fragile. Du coup, la motivation pour son apprentissage est beaucoup plus grande. Son statut est toujours très fragile, mais malgré cela, elle cherche à s'inscrire à d'autres cours. On sent qu'elle arrive au bout de son cheminement et que sa seule issue est de sortir de l'ombre et de témoigner. Elle fréquente le *Collectif sans papiers*, une fois par semaine et prépare avec des amis sa présentation sur son parcours personnel, en français, pour les membres du Grand Conseil afin de tenter de légaliser son statut par une action collective. Elle est consciente que cette sécurité linguistique pourrait engendrer une sécurité sociale. La connaissance de la langue dans ce contexte précis prend une autre fonction. Elle est nécessaire pour signifier des règles, des lois, des enjeux liés aux statuts juridiques, d'enjeux politiques plus larges.

Les stratégies plurilingues participent à la (re)construction identitaire de Carmen. Elle s'approche de la ville et de ses lieux qui lui étaient inaccessibles au départ. Elle fréquente certains endroits qui renouent avec ses appartenances premières. L'usage de l'espagnol et du français simultanément n'est pas un hasard. C'est une nécessité dans certains lieux (Armée du salut où elle côtoie aussi bien ses compatriotes que des Suisses). Les pratiques linguistiques mixtes sont en effet une stratégie d'adaptation car elles s'inscrivent dans des lieux qui l'aident à s'en et sortir à exister, et qui sont investis par les deux langues.

CARTOGRAPHIE SYMBOLIQUE :

indices sur les enjeux de territoire et d'identité, sentiments d'appartenance

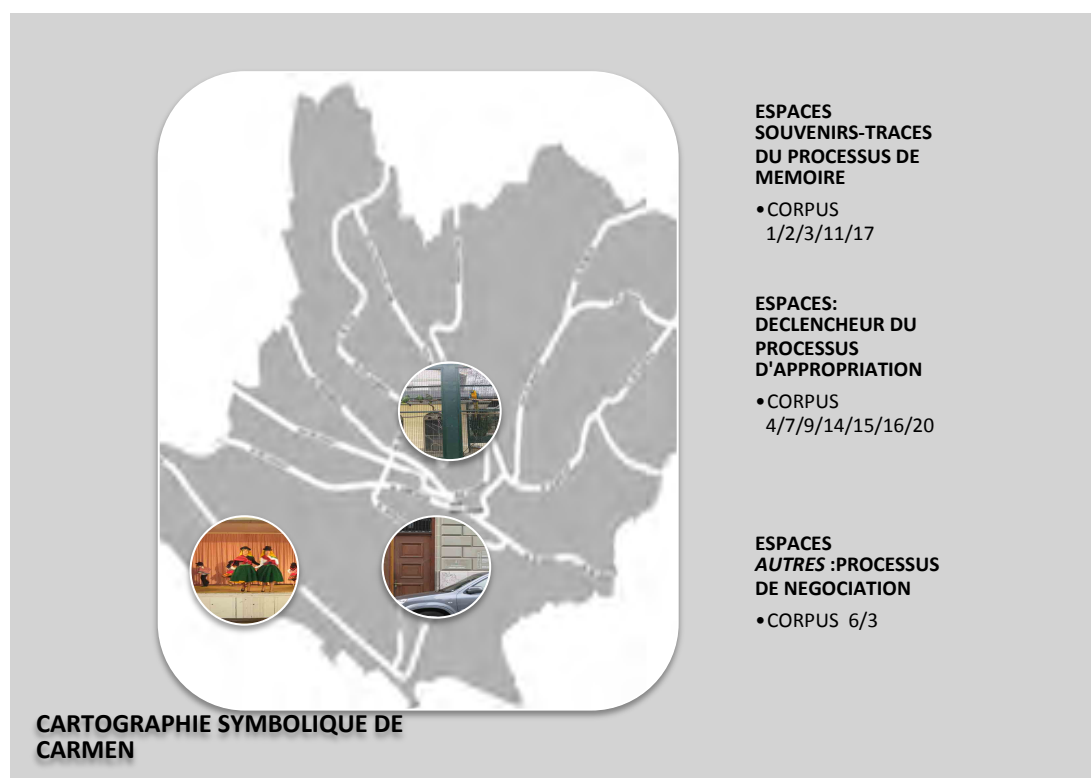


Figure : cartographie symbolique de Carmen

La troisième cartographie du parcours urbain de Carmen constitue une trame continue. Elle arpente les espaces de la ville en remontant le temps. Cette trame, représentée par des images et des lieux réels, évoque presque à chaque fois (neuf sur dix) un autre espace-temps et donne une autre signification qui dépasse les frontières de la ville. Ses propos renvoient aux lieux qui sont des déclencheurs du processus d'appropriation et du retour dans le passé. Ce mouvement entre les lieux réels et les espaces symboliques s'inscrit dans une dynamique personnelle de Carmen. Ce va-et-vient entre le réel et le symbolique parle indirectement de sa situation sociale particulière. Son récit visuel n'est pas fondé sur des lieux d'ancrage (domicile ou travail). Elle nous présente plutôt des lieux « autres » ou des hétérotopies (Foucault 2009). Ces lieux assurent la cohérence et le fil rouge de son existence avec une vie d'avant et d'ailleurs. Ces lieux n'appartiennent à personne et appartiennent à tout le monde (un parc, un port, une cour d'école). Un des principes d'hétérotopie « lieux autres », tels que Foucault les définit, est le principe d'ouverture et de fermeture. Quand Carmen nous introduit dans un cercle de personnes installées illégalement en Suisse, elle nous fait pénétrer indirectement dans un monde dans lequel on ne peut pas entrer « comme dans un moulin ». Il est réservé aux personnes qui se trouvent dans la même situation qu'elle. Ce cercle reste relativement fermé pour des raisons de protection et de sécurité. D'autres

lieux semblent être ouverts (l'église par exemple), mais seuls les initiés y entrent véritablement. Autre caractéristique de ces lieux : ils sont très chargés symboliquement. Sur sa cartographie symbolique, on observe que des lieux communs et hors-temps rappellent chaque fois d'autres lieux définis dans le passé (le port ici - l'océan là-bas, montagne d'ici - un village au Pérou, l'église ici - son souvenir de l'enfant perdu dans la foule lors d'une messe).

Carmen noue des liens forts avec ses amis et se crée un réseau constitué non seulement de personnes comme elle, sans papiers, mais aussi de personnes d'autres cultures et d'autres statuts. Si on regarde de près ses relations avec des rapports horizontaux (avec le Grand Conseil, l'école de ses filles ou le chef de police), on constate qu'elle occupe une position active même si son statut la met dans une position de dominée. Elle a chaque fois un rôle actif. Elle endosse avec beaucoup de responsabilité et de conviction le fait de pouvoir changer les choses pour elle ainsi que pour les autres. L'instance comme le Grand Conseil est un autre lieu public et administratif auquel Carmen ne peut pas accéder avec son statut de « sans papiers ». Son engagement dans un Comité et un mouvement politique lui permet de comprendre les logiques de la démocratie suisse ainsi que les possibilités pour légaliser le statut. Elle photographie la porte fermée du Grand Conseil. Elle met tout son espoir afin que la porte s'ouvre pour elle et ses camarades qui luttent pour l'amélioration des conditions des personnes « sans papiers ».

Espace déclencheur - espace tiers

Pour Carmen, l'Eglise l'Armée du salut fut importante au début de son séjour en Suisse. Elle la fréquente beaucoup moins maintenant. Elle se fait photographier devant ce lieu qui reste un lieu-repère pour elle. C'est un lieu de transition, un espace-tiers qui lui permet aussi de se sentir utile, car elle participe à une action d'entraide. D'ailleurs, il est important de révéler que les photos avec son portrait sont prises devant des lieux représentant ses formes d'affiliation : religieux (devant l'autel), professionnel (devant l'association) et identitaire (devant Ouchy et l'hôtel). Elle se fait photographier devant ces lieux en sortant de l'anonymat et en se mettant « en scène », ce qui diffère complètement des autres interviews de cette recherche.

Croisement de trois cartographies

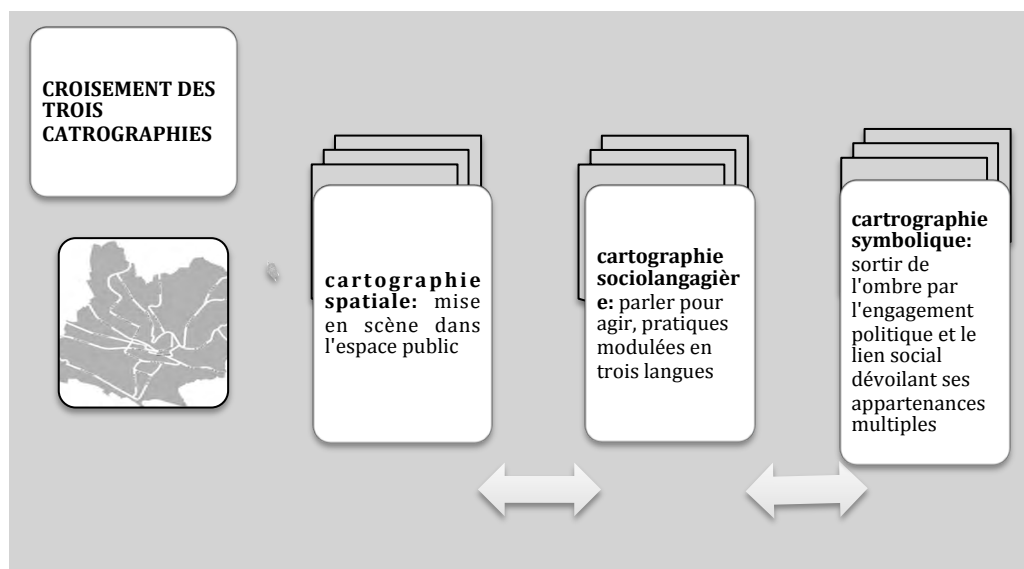


Figure : croisement de trois cartographies de Carmen

Après l'analyse de chaque cartographie, nous avons maintenant assez d'éléments pour mettre en perspective croisée les trois cartographies en cherchant à identifier les éléments dégagant les stratégies d'appropriation de la ville par Carmen.

Mise en scène de soi

Même s'il s'agit ici de neuf lieux publics, Carmen livre son récit de sorte à ce qu'elle s'y situe chaque fois à l'intérieur en posant devant l'objectif qui la fixe. Dans ces lieux publics, elle joue avec ses enfants, se promène avec une amie, participe à une cérémonie religieuse, etc. Cette « mise en scène » de soi dans la ville, et plus particulièrement dans l'espace public, est en résonance avec sa vie qui se déroule plutôt « dans l'ombre ».

Plutôt ancrages qu'errances

Sans le second récit et uniquement à partir des photos, on aurait peut-être imaginé que ces lieux publics reflètent ses non-ancrages ou ses errances dans la ville. Mais Carmen personnalise cet anonymat urbain par son vécu très intense et très vif, en recourant partiellement à sa mémoire, en personnalisant son parcours de ville tout en le reliant avec son parcours de vie.

Liens plutôt forts que faibles

Grâce à la deuxième cartographie, nous réalisons qu'elle noue des « liens forts » avec ses amis, membres de différentes communautés. Quand les liens sont faibles (avec des membres du Grand Conseil), ils expriment une autre force : son engagement politique et ses stratégies d'évitement puisque son statut est menacé au jour le jour.

Sentiments d'appartenances

Son parcours allant dans plusieurs directions (religion, amis, associations) permet d'identifier plusieurs sentiments d'appartenance que Carmen développe au cours de sa trajectoire et au-delà de son statut de clandestine. Ses appartenances sont liées aux lieux et constituent des révélateurs de son identité plurielle en lien avec les lieux montrés (space-identity). Elles renvoient à différentes étapes de sa vie, dépassant largement la vie quotidienne urbaine qui attribue à tous les habitants des identités semblables : consommateurs de loisirs, usagers des transports publics, des bibliothèques, des usagers des restaurants. Ces identités urbaines sont finalement très peu représentées dans son récit. Elle s'approprie les espaces urbains en personnalisant ses relations avec les autres, en interagissant avec eux. Suite à ces échanges, d'autres appartenances entrent en scène : mère, amie, exilée, éducatrice, membre d'une association, apprenante dans un cours de langue, elle-même-enfant (perdue dans la foule), parent d'élève, résidente en quête de son droit de séjour, amateur de musique classique et de la vie culturelle de Lausanne. Ces rôles sont imbriqués l'un dans l'autre et elle jongle avec eux selon le contexte et grâce à l'alternance des langues.

Un autre fil rouge se tisse dans son parcours : les photographies apportent indirectement des images d'enfant (elle-même, ses propres enfants ou les enfants des autres). Ces indices rappellent son rôle de mère qui souffre d'être séparée de ses deux filles et d'avoir dû les « abandonner ». Les lieux qu'elle photographie sont des lieux de mémoire, non seulement de mémoire individuelle mais aussi de mémoire collective. Elle rejoint un Comité de militants engagés dans la lutte en faveur des clandestins de toute la ville. Ce combat aboutira à des décisions politiques importantes et imprégnera la mémoire collective de la ville (en 2010, la ville obtient le droit pour les jeunes clandestins de suivre une formation¹³³).

¹³³ L'extrait du communiqué de presse de la Commission des institutions politiques du Conseil des Etats, 20 avril 2010 : « La Commission des institutions politiques (CIP) du Conseil des Etats propose à son conseil d'adopter la motion du Conseil national et de charger ainsi le Conseil fédéral de mettre en œuvre un mode d'accès à l'apprentissage pour les jeunes sans statut légal ayant effectué leur scolarité en Suisse. La commission reconnaît l'existence d'un problème dans l'accès à la formation des sans-papiers. En adoptant la motion, elle souhaite mettre fin à une certaine injustice qui voit des jeunes sans papiers poursuivre des études supérieures mais être empêchés d'accéder à toute formation professionnelle. Mais la commission est bien consciente que le problème des sans papiers, malgré l'adoption de cette motion, reste entier ».

Ces différentes appartenances sont porteuses de capitaux sociaux et linguistiques de Carmen. La mobilité urbaine dessine enfin sa mobilité sociale, linguistique et identitaire au profit d'une nouvelle mobilité que l'on pourrait appeler *la mobilité symbolique* d'un parcours. Carmen laisse ses marques dans la ville de trois façons différentes.

La dynamique de ces trois parcours la fait naviguer dans deux sens différents. Autant elle revient à deux lieux « repères » (tous marqués par des pratiques plurilingues), autant elle s'évade dans sa mémoire et quitte la ville pour d'autres espaces-lieux hors de la ville ou dans une ville qu'elle souhaiterait habiter : avec un travail et ses filles.

En conclusion, elle réalise son projet migratoire avec l'aide de divers acteurs (d'ici et issus de son pays) en investissant des lieux plutôt publics que privés, en mobilisant des stratégies pour l'insertion professionnelle, sociale, linguistique, personnelle et symbolique. Grâce aux cartographies, on a pu visualiser le processus de cette construction et de son appropriation progressive. En effet, le parcours présenté par Carmen ne se fait pas par hasard. Elle le dessine en choisissant les détours : le détour par le passé, par sa langue, par les lieux renvoyant à des espaces hors de la ville. Sa manière de s'approprier un espace public assigné aux citoyens de la ville passe par une transformation de son usage. L'espace public, vu sous cet angle, n'est plus limité par une frontière citoyen/citadin/clandestin, mais s'assimile à l'espace « autre » défini par Foucault (2009). L'exemple de Carmen démontre également que plusieurs espaces fonctionnels deviennent des espaces privés qu'elle marque avec l'usage d'autres langues en transformant une relation de travail en une relation d'amitié. La photographie et le récit narratif ont joué un rôle de distanciation et l'ont aidée à parler de sa situation complexe et difficile. Tout en vivant seule et dans l'anonymat, elle réussit, par le biais de son action, à laisser ses empreintes dans la ville. C'est là la force de ce témoignage.

8.2.3 *Informateur Alba : en quête d'un lieu d'ancrage*

Données personnelles et contexte

Nous avons rencontré Alba dans une association multiculturelle lors d'une réunion avec un groupe de jeunes que la chercheuse a vu dans le cadre de son travail. En rupture familiale et à la recherche d'une identité propre : ce sont les premiers mots qui pourraient qualifier le parcours d'Alba. A l'âge de 16 ans, elle est confrontée aux difficultés d'insertion professionnelle en plus de ses problèmes familiaux, qui durent déjà depuis plusieurs années. Après plusieurs séjours en foyers pour les mineurs, elle finit par s'installer seule dans un appartement, une fois atteint l'âge d'adulte. Au moment où nous la rencontrons, elle a vingt ans et vient de trouver un appartement avec l'aide d'un assistant social. Il la suit de près et la seconde pour des questions administratives et dans sa recherche d'un emploi. Ses parents ont quitté le Kosovo quand elle avait l'âge de trois ans et ils se sont installés en Suisse romande. Elle n'a pas de contacts avec eux sauf périodiquement avec sa sœur. La relation avec son père et son frère est très difficile et conflictuelle dès son jeune âge. Elle est arrivée à Lausanne via le Service de la Protection de la Jeunesse¹³⁴. Alba suit une thérapie individuelle. Sa thérapeute l'a guidée vers un espace associatif où des jeunes, se trouvant dans des situations semblables à la sienne, se rencontrent, encadrés par d'autres professionnels. Ils leur offrent une aide pour retrouver des pistes permettant de s'insérer dans le monde professionnel. Vu la complexité de sa situation familiale, Alba bénéficiait au moment de notre rencontre d'un traitement psychothérapeutique.

Dans le récit qu'elle nous livre, elle essaie de garder dans l'ombre une partie de son parcours (quand elle vivait avec sa famille). Elle « tait » cette période de sa vie en évoquant quelques faits « hors micro », et n'oriente pas l'objectif de l'appareil photographique sur des lieux qui pourraient en dire plus. Toutefois, ses photos expriment, malgré elle, un état d'esprit qui renvoie à la solitude, à l'errance, à la recherche d'une place pour soi et à la souffrance par rapport à la rupture qu'elle vit avec sa famille, sa ville, ses langues.

Comment se déroule le parcours de ville d'une personne de 20 ans, albanaise, en rupture familiale et professionnelle ? Y a-t-il des lieux signalés qui expriment son appropriation urbaine et quelles sont les stratégies de cette appropriation ? Laisse-t-elle quelques traces ? Et si oui par quels

¹³⁴ Le Service de la protection de la jeunesse (SPJ) a pour mission de donner une protection adéquate à l'enfant qui est placé dans les foyers. Ces derniers sont destinés à tout enfant ou adolescent dont le développement physique, psychique ou affectif n'a pas pu être assuré par les parents pour des raisons de mauvais traitement ou toute autre circonstance. Nous ne savons pas les détails du placement d'Alba. Elle est restée discrète par rapport à cette période de sa vie et par rapport à son passé de manière générale. Le fait de ne pas parler est aussi un indice que nous avons tenté de comprendre dans les analyses qui suivent.

moyens ? Pour répondre à ces questions nous procéderons d'abord à une analyse descriptive des lieux photographiés par Alba avant d'entrer dans l'analyse interprétative.

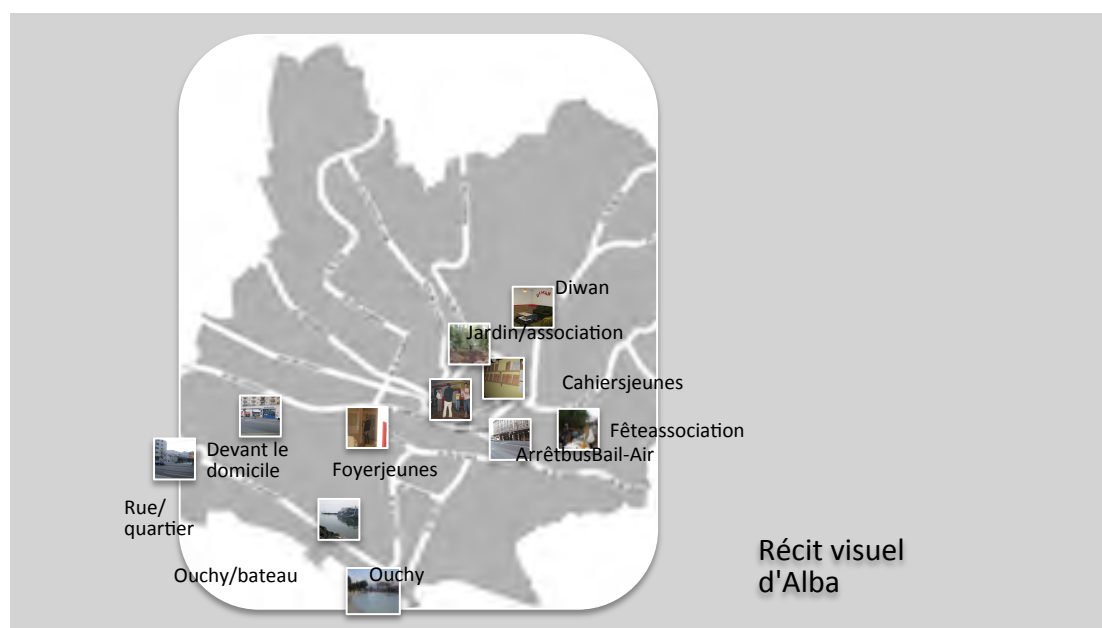


Figure : récit visuel d'Alba

Les premiers mots sur sa situation manifestent les tourments marquant son parcours : Alba est prise entre la logique des structures qui l'accueillent (dépendant de l'Etat) et la logique de ses parents jugés comme « mauvais parents » privés de l'autorité parentale. Le double récit confirme cette contrariété : elle ne signale aucun lieu privé et les lieux publics sont souvent dépourvus de gens. Seul le lieu associatif montre des personnes qui induisent des liens. La difficulté à laquelle se heurte Alba est liée aux limites de son insertion socio-professionnelle. Dépassant l'âge de l'école obligatoire, elle se trouve face à un encadrement moins important qu'à l'école, les structures étant limitées pour faire le relais avec le monde professionnel. C'est peut-être la raison pour laquelle elle nous apporte cinq photos sur un même lieu (association pluriculturelle) qui remplit, en effet, cette fonction et des offres qui semblent répondre à ses besoins.

Espaces publics privatisés, les non-lieux personnalisés :

Alba, à la recherche d'un « chez soi »

Nous avons donc rencontré Alba dans un moment de fragilité accrue (l'emménagement dans l'appartement où elle se trouve pour la première fois seule). Nous lui avons proposé de décrire son parcours pour voir quelle est sa perception de la situation. Le premier élément qu'elle met en avant est sa vie sociale. Elle nous amène d'abord dans les lieux où elle rencontre ses amis, où elle sort, cherche à trouver des pistes pour le futur. Une association multiculturelle devient le lieu où

elle passe tous les jours. Ce lieu est au centre de son récit visuel et oral. Presque la moitié de son récit visuel (cinq photos sur onze) est consacrée à ce lieu. Alba laisse rapidement entendre le discours d'une jeune femme qui est en quête d'une place à elle. L'association multiculturelle est présentée sous différentes formes en montrant différentes activités et, indirectement, les différentes postures qu'Alba prend dans ce lieu :

- un sous-espace dédié aux jeunes où elle fait des recherches de stages ;
- un espace présentant les travaux d'un jardin potager : elle est plutôt observatrice ;
- une fête : elle se laisse photographier pendant qu'elle danse ;
- un espace thérapeutique : l'espace est vide mais elle y participe une fois par semaine ;
- portrait de ses amis où elle se montre dans un échange autour d'une table.

On pourrait dire que ce lieu associatif exerce pour Alba la fonction d'un « chez soi ». On la sent « accrochée » à ce lieu comme à une bouée de secours. Elle y rencontre ses nouveaux amis, fait la fête, accueille de nouvelles personnes passant par là, comme s'ils venaient chez elle. Alba prépare des lettres de postulation pour les stages professionnels et participe même à une thérapie de groupe. Elle y passe pratiquement tous les jours sauf le week-end. Par le biais des photos, concentrées sur un même lieu, elle montre qu'elle cherche à se faire une place dans ce nouveau milieu, et elle y parvient en quelques semaines.



A.: J viens tous les jours normalement, j participe aux ateliers cuisine, aux espaces parole, et au divane, et puis heu je fais deux cours de mathématiques et de français, je, j'ai p't'être heu enfin j'ai plus de f, d'aptitudes en mathématiques qu'en français et puis heu je suis assez présente ici pac'que c'est un lieu où l'on sent à l'aise, bien pac'que j'rencontre des gens aussi toutes sortes heu nationalités et beaucoup de, puis on s'fait beaucoup écouter ici et c'est pour ça qu'j'aime bien cet endroit,

SA: Parce que ça fait pas très longtemps que vous connaissez ces lieux

A.: Deux mois et demie.

SA : Et on dirait que vous êtes comme à la maison ?

A : que j'ai déjà fais dix ans !

Les photos qu'elle a prises parlent de ses modalités d'appropriation de l'espace social mais aussi du fonctionnement de l'association. Nous reprendrons cet axe un peu plus tard dans l'analyse du corpus collectif. Alba laisse quelques indices de son ancrage dans ce lieu. Il s'agit d'une sorte de

« signature » réalisée par les cahiers sur lesquels figurent son nom et les noms de ses camarades ainsi que quelques photos où elle s'est fait photographier lors d'une fête.



A: (...) c'était une soirée heu avec de la musique heu, chaque musique différente, de nationalité différente et puis on était, on était pas beaucoup mais c'était bien pac'que, enfin ch'ais pas si on était pas beaucoup, enfin, tu vois c'était l'fait qu'on était pas beaucoup on avait plus, on avait plus à parler heu, j'veux dire heu à s'comprendre plus



A.: Le cours de français, math, et puis heu, heu cours d'informatique pour envoyer des, des offres d'apprentissage et de job, et en fait ils nous ont fait des cahiers pour chacun pour, heu en fait on a aussi des dossiers, mais les cahiers c'est pour écrire heu, c'est pour laisser aussi un peu heu, comment dire heu, un repère, à, aux éducateurs enfin les personnes qui, les éducateurs qui travaillent pas pis heu sans qui aient b'soin d'chercher comme ça ben y vont directement lire dans l'cahier, c, c'que la personne a fait jusqu'à maint'nant, est-ce qu'elle a envoyé des lettres ou comme ça pis heu, elle se repère directement là d'ssus,

A. : (...) j'ai pris une photo, pis c'est, c'est une salle où on est, où on s'reuni tous les mercredis soirs pour discuter, c'est pour ça que j'ai pris cette salle et puis les cahiers.

Elle apparaît dans cet espace comme quelqu'un de très autonome, très sociable et active dans plusieurs projets, alors que les autres photos et les récits sur les photos dévoileront progressivement sa solitude, sa souffrance, puis sa fragilité. Une image montre l'espace thérapeutique, un espace qui est encadré par deux thérapeutes de l'association et les interprètes communautaires. Elle en parle ainsi.



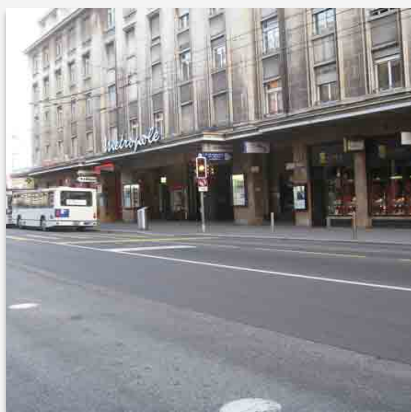
A: Alors ça c'est le Diwan, j'aime bien pac'que c'est, une place heu pour les personnes heu migrantes heu qui racontent un peu heu de leurs situations d'aujourd'hui, et puis de partager chacun nos, de partager chacun nos choix différents et puis heu, et puis essayer de comprendre les personnes heu comment ils vivent heu, heu, ici en Suisse, à Lausanne, et pis voilà. (...)

(...) parle des thèmes heu, qui nous intéressent, enfin qui nous concernent et, que'que chose qui nous est arrivé, mais comme on vit aujourd'hui quoi, on peut partager des moments heu tous ensemble différents et puis essayer de conclure que'que chose, trouver que'que chose. (...)

(...) là y'a des personnes, des psychologues, des psychothérapeutes qui nous écoutent, et puis qui heu, qui essayent de nous, enfin de, trouver que'que chose, une conclusion, nous conseiller plutôt, trouver que'que chose de positif quoi

Cet espace thérapeutique est avant tout un espace de transmission et d'échanges intergénérationnels entre personnes de différentes origines, un lieu de parole. Alba est en rupture avec sa famille et trouve dans ce lieu une nouvelle filiation possible. Elle noue de nouvelles relations et ceci par le biais de sa première langue dialoguant avec des personnes âgées qui pourraient être ses parents. Ce milieu semble être stimulant pour elle au point qu'elle y revient régulièrement trouvant son compte et y consacrant des journées entières. L'espace est envisagé comme un lieu protégé, encadré par des professionnels ayant été formés pour le travail avec les migrants. L'activité *Diwan* (thérapie de groupe) touche à l'intime, à l'expérience de migration et aux difficultés d'intégration. Alba s'y sent bien et ceci pour deux raisons : elle est écoutée et respectée. D'ailleurs, la manière dont cet espace est aménagé avec un canapé et les fauteuils fait penser plus à un salon d'appartement qu'à un lieu semi-public.

Alba sort ensuite dans la rue en apportant une série de photos sur des espaces publics : l'arrêt de bus, une place au centre-ville, la rue devant chez elle, qui constitue le deuxième fil de son récit. Un lieu de transport en commun qu'elle emprunte pour s'y promener le dimanche en changeant plusieurs fois de directions et en prenant plusieurs lignes traversant toute la ville.



A: Pac'que le bus neuf heu j'le prend assez souvent pour me promener, le dimanche, quand ch'ais pas quoi faire, (...) dans l'neuf j'ai aussi beaucoup trainé heu, enfin j'ai beaucoup fais le tour du bus neuf, pac'qu'il est intéressant pac'qu'il est long, enfin y passe vers Lutry. (...) mais le bus c'est aussi un endroit où j'me sens bien, ch'ais pas pourquoi, j'aime bien (...) on rencontre du monde, aussi différentes personnes, et puis heu y vont pas à des endroits on connaît pas et moi j'me sens bien, pac'que en hiver quand on a rien à faire on va là d'dans ! Puis quand on a l'abonnement, l'abonnement, ben c'est bon ! On peut rester toute la journée d'dans ! Ça m'est d'jà arrivé toute la journée, (...)



A: Je passe heu, enfin je passais beaucoup d'temps heu au centre ville, enfin j'aime bien cette rue Belair, je sais pas pourquoi, pac'que j'pense que d'jà on est au centre d'la ville, heu y'a des magasins, et des cafés, je traine aussi beaucoup dans les cafés du centre heu à Belair, c'lui qui est vers la BCV là je traine, je trainais avant, avant quoi, avant qu'je commence la Mosaïque et j'aime beaucoup cet endroit, enfin Belair ch'ais pas...

En l'écouter évoquer sur cette expérience inhabituelle de la ville, on la suit non seulement à travers la ville mais aussi à travers ses sentiments d'ennui et de solitude. En fait, elle s'approprie à nouveau un lieu, ici les transports en commun, un non-lieu dans lequel elle trouve un bout de territoire pour elle-même. Elle dialogue avec les chauffeurs qui la reconnaissent, à force de la voir souvent. Ils plaisantent avec elle en lui demandant de prendre le volant puisqu'elle connaît bien le trajet.

La rue est vécue également comme un espace familier. Elle ne la présente pas comme un espace anonyme. Elle y retrouve des amis qu'elle connaît et qui y circulent. Ils s'y donnent des rendez-vous, passent leurs soirées, leurs journées. Ils se retrouvent au centre-ville ou près de chez elle, devant la Coop¹³⁵. Avant de connaître l'espace associatif, elle passait beaucoup de temps dans ces lieux.

¹³⁵ Il existe différents formats de magasins de ce groupe coopératif : alimentaire, non-alimentaires et prestations de services. Plusieurs quartiers de Lausanne ont leur propre COOP comme celui dont parle Alba.



A: ça c'est en bas d'chez moi, devant chez moi où j'ai mon Denner à moi, j'passe heu enfin j'vais ass, j'allais assez souvent dans heu, dans heu, dans c'magasin Denner, pac'qu'c'est près d'chez moi et puis heu en hiv, en hiver ça m'évite d'aller monter un peu plus haut, ben heu, au centre ville, et c'est tout près d'chez moi et j'aime bien cette rue aussi...



A: Pac'qu'y'a d'eau, je sais pas si c'est l'eau qui m'fait ça mais heu enfin j'aime, en fin d'journée j'aime bien être heu, enfin près de l'eau et puis heu assise et puis, rester assez tranquille en fin d'journée (...)

Ouchy est un lieu qu'elle qualifie comme lieu de contemplation. De nouveau, c'est un espace commun qu'elle fait sien. Il est devenu son propre territoire pour s'y retirer et pour méditer au bord du l'eau : *c'est pour ça j'ai pris cette photo et j'me sens à l'aise ici.*

Elle parle très peu de sa rupture familiale et affirme ne pas bien se sentir chez elle. En apportant la photo du foyer des jeunes, elle tente de parler de sa famille mais se concentre finalement sur la structure. Selon ses propos, le foyer était important pour son émancipation, pour sa vie de femme. Ces foyers sont des structures éducatives et transitoires pour tenter d'aider les jeunes à trouver leur propre chemin.



A: Heu pour des raisons heu, familiaux et che, ch'uis re, ch'uis restée un mois et demi au foyer et puis heu c'est un, c'est un endroit où j'ai passé aussi des bons moments des mauvais moments mais c'est un endroit qui m'a beaucoup apporté.

(...)

Qui m'a beaucoup appris, ben, pleins d'choses que je savais pas, des choses de enfin, pas des choses de base mais heu, là j'ai, là j'ai plutôt eu l'droit de m'exprimer en tant que femme, p't'être qu'chez mes parents j'avais pas et heu de sorte que je suis contente, pac'que pour moi ça m'a beaucoup apporté.



A: (...) y'a des moments heu y'a eu des choses comme ça, ben j'rentrais chez moi et puis heu j'me suis pas sentie à l'aise pac'que c'est d'avant chez moi puis j'ai, j'avais, j'avais l'impression qu'on me suivait, enfin j'me suis pas sentie à l'aise c'est pour ça que j'ai pris cette photo, j'aime bien pac'que c'est mon immeuble enfin voilà là j'ai eu du, j'ai eu du bon et du pas bon quoi, enfin ici

La photo qui représente le foyer montre le salon où elle se retrouve avec ses anciens amis. C'est un espace de repère où Alba retourne de temps en temps. Elle fait le détour pour s'y arrêter (elle se fait photographier de dos). Est-ce le signe qu'elle prend une distance par rapport à cette étape de vie ? La question reste sans réponse. Mais, ses ennuis continuent malgré l'emménagement dans l'appartement qui est un lieu contradictoire. Il provoque des tensions entre un sentiment de bien-être et de mal-être car elle y est poursuivie par son ex-petit ami et son frère, comme ses propos l'indiquent.

Un seul souvenir de l'enfance

Pour retrouver le calme et un peu de sérénité, elle descend au bord du lac. Encore un espace public qui prend une double fonction : d'une part, elle recherche le calme au bord de l'eau et d'autre part, elle s'y socialise et rencontre des amis en été. C'est le seul moment où elle évoque un événement du passé. Il est lié à l'école et aux souvenirs agréables avec des camarades de classe lors d'un voyage à travers la Suisse, et en prenant le bateau.



A: (...) pac'que moi le bateau enfin, le bateau j'l'ai pris y'a longtemps, pour aller en course d'école avec heu l'école et puis j'me sentais vachement à l'aise, enfin bien dedans (...) puis heu enfin l'bateau j'ai des bons souvenirs pac'que j'ai pris des photos aussi depuis le bateau, y'a, de ce moment là, puis on avait été heu, en course d'école ouai avec mon prof et puis heu j'trouve c'est, des bons moments d'la vie, prendre le bateau, puis passer heu à travers heu enfin les cantons.

Analyse interprétative

CARTOGRAPHIE SPATIALE :

indices sur les mobilités spatiales traduisant des mobilités sociales

Ce que dévoile la cartographie spatiale d'Alba est sa façon de s'approprier les espaces communs pour en faire des espaces de proximité et des espaces-repères. Plusieurs extraits de corpus et plusieurs photos sont destinés à montrer et à parler des lieux dans lesquels elle noue des relations sociales et amicales. Ses déplacements sont concentrés sur le centre-ville, la rue, l'association, le bus et son domicile. Si l'on regarde la répartition de ses propos, ce sont les discours qui se réfèrent à sa relation aux autres, à l'investissement dans les lieux proches et aux espaces sensations qui ressortent le plus.

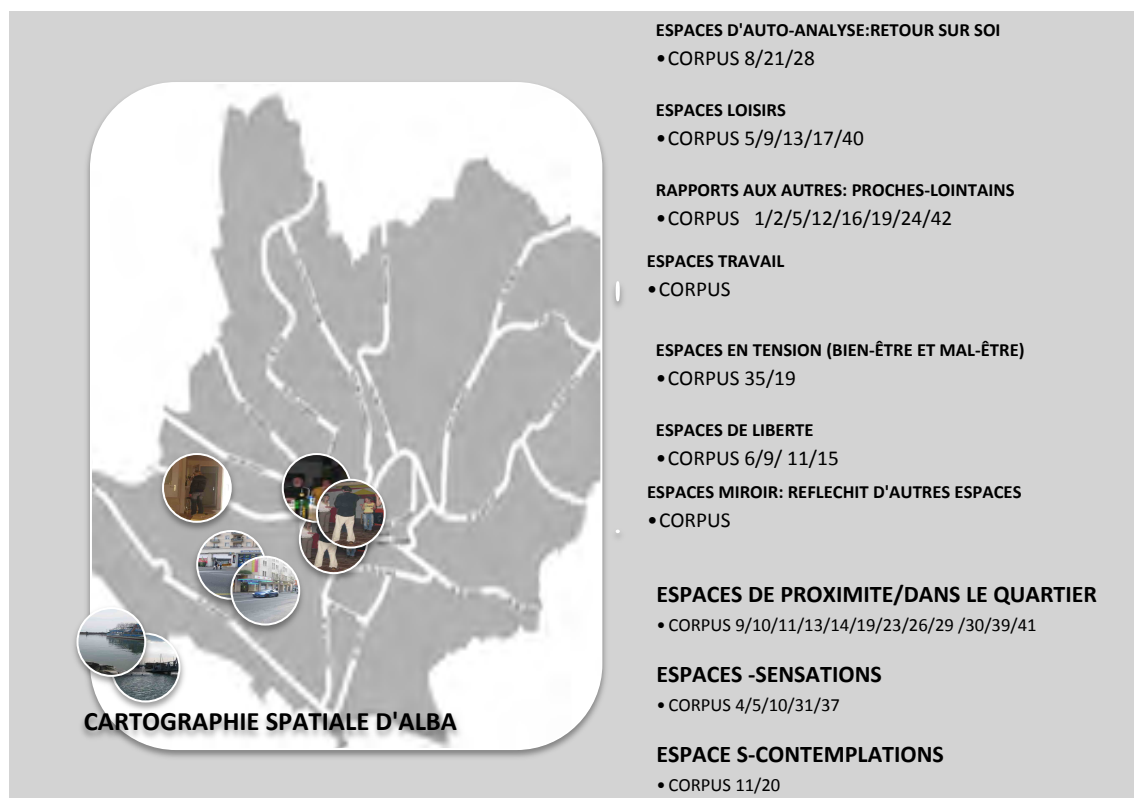


Figure : cartographie spatiale d'Alba

Les illustrations des corpus pour les *espaces-sensations*, les *espaces de loisirs* et de *liberté* témoignent d'un parcours de jeune femme qui est en train de chercher son émancipation d'une vie antérieure. Ce sont en même temps les espaces de tension et de confrontation qui laissent des traces sur sa lutte pour trouver une place dans la société. Ces mêmes espaces traduisent sa difficulté à parler de sa souffrance en lien avec sa famille, probablement parce que cette période est encore trop proche ; elle ne souhaite pas ouvrir à nouveau cette plaie. C'est le non-dit qui le rend présent et lui donne de l'importance. Pour observer ces tensions de plus près, nous nous appuyons sur la cartographie sociolinguistique et ensuite symbolique qui donnent des indices intéressants quant aux fonctions de ses langues et aux renégociations identitaires. Alba s'approprie ces lieux publics et partagés, en les faisant siens : une rue devient un lieu de rencontre avec des amis, le bord du lac ou le bus deviennent des lieux de contemplation. Ces non-lieux (Augé 1992) deviennent des lieux privatisés et intimes. Ainsi, Alba transforme indirectement les pratiques sociales de ce lieu qui ont généralement pour fonction de transporter les citoyens d'un point à l'autre de la ville en un lieu de contemplation, d'échange et de socialisation. Il est rare que le bus soit utilisé autrement. On est plutôt dans un lieu de passage puisque les liens entre les personnes sont pratiquement inexistantes. Ce transport public est rarement investi autrement que par son

caractère fonctionnel¹³⁶. Pour Alba, le bus devient un lieu protecteur, un refuge, où elle se sent en sécurité.

CARTOGRAPHIE SOCIOLINGUISTIQUE :

indices de l'appropriation sociolinguistique /les fonctions de la/des langues signalées

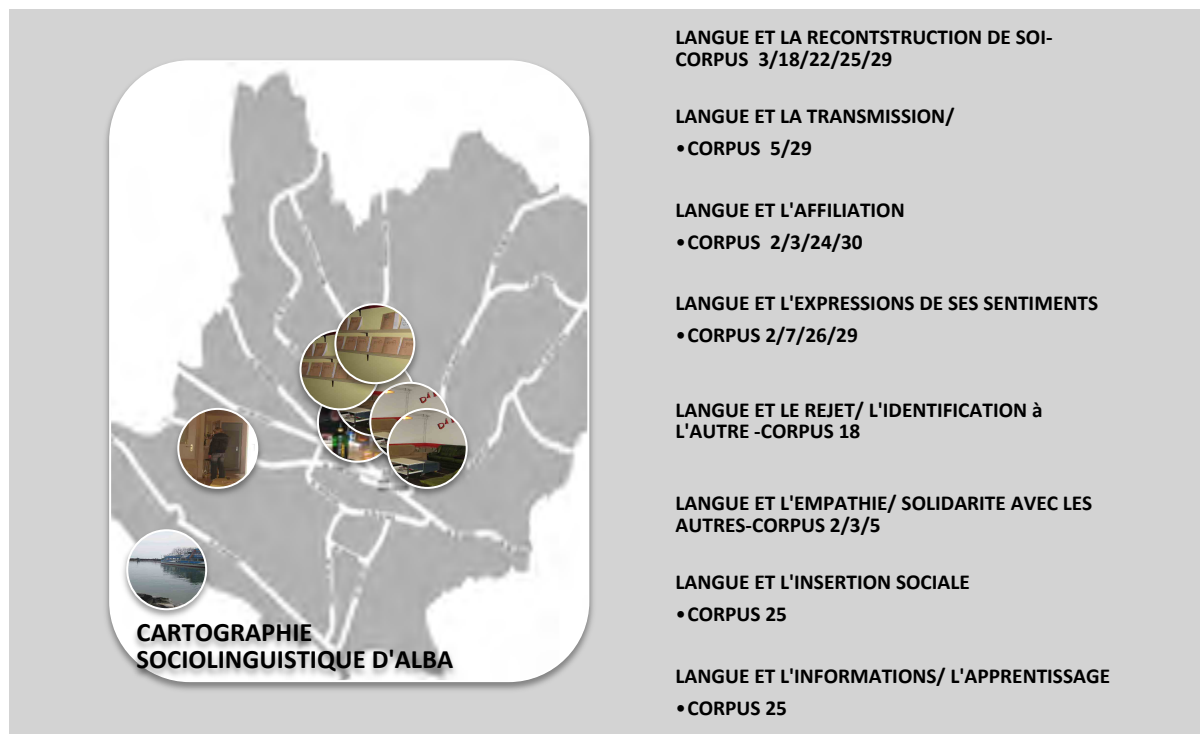


Figure : cartographie sociolinguistique d'Alba

Les langues dans le jeu d'affiliation et de désaffiliation

On note sur cette cartographie que la langue est pour Alba avant tout un lieu d'expression de ses sentiments et de reconstruction identitaire. Le rapport ambigu qu'elle entretient avec sa langue maternelle donne quelques indices sur ses réalités sociales et ses stratégies d'appropriation de ce nouveau contexte. Tout au long de nos entretiens, elle s'exprime en français. Elle est déterminée et sûre de son choix. La confusion entre la langue et la nationalité (*je préfère parler suisse*) pourrait exprimer ici son souhait d'identification qui passe en effet par la langue. Toutefois, elle répond très spontanément au téléphone en albanais et ceci à plusieurs reprises lors de nos entretiens. Alba donne l'impression d'être quelqu'un de très posé, sûre d'elle-même. Après des conversations avec sa sœur, elle devient plus pensive et soucieuse et n'a plus cet air confiant. Elle

¹³⁶ Il arrive parfois qu'on y propose des animations aussi : un groupe de théâtre y faisait un certain temps de la prévention contre la violence.

exprime ses peurs d'être poursuivie par son frère et ses anciens copains. Elle a peur de rentrer et de dormir seule chez elle. Elle amène ses amis, des garçons, à la maison, ce qui ne fait qu'augmenter la colère et les tensions avec sa famille, en particulier son frère (qui a probablement le rôle dans la famille de surveiller sa sœur même si elle est majeure), un rôle qui l'inscrit non seulement dans la culture familiale mais plus largement dans les mœurs de certaines familles d'origine albanaise du Kosovo. Cette surveillance est peut-être plus prononcée encore à cause de sa rupture avec la famille. Le passage par les foyers des jeunes où elle était placée pendant plusieurs années a contribué à ce que cet éloignement se creuse davantage.

Ses propos sur l'usage exclusif du français pourront aussi signifier que la nouvelle langue lui sert à se distancier de ces problèmes privés et familiaux et indirectement des personnes masculines de sa famille. Pour l'instant, elle réserve l'albanais à sa sœur et à sa mère et décide de couper complètement avec son frère et son père. La langue française, est-elle un moyen de couper avec ceux qui la menacent et la langue albanaise un autre pour garder encore des liens fragilisés avec sa mère et sa sœur ? Elle n'apporte pas beaucoup de photos qui expriment ses tensions et ses difficultés. Elles sont évoquées par deux images, celle prise du bateau et celle de Diwan. Pendant que l'enregistreur est enclenché, elle ne mentionne nullement ces tensions. Elle nous en fait part lorsque nous nous sommes rencontrées pour discuter du contrat de consentement, en désignant un groupe d'hommes albanais qui l'observent et la poursuivent tout le temps. C'était des amis de son ex (comme elle le dit). Sans savoir les détails de ces conflits, ce que ses propos laissent entrevoir, c'est la confrontation entre les rôles des femmes et des hommes répartis autrement dans les deux sociétés dans lesquelles elle se cherche. Ces tensions et conflits entre les générations et au sein de la famille d'Alba restent occultés mais prennent une place par des silences, des hésitations, une certaine incohérence dans son discours.

L'espace où elle peut alterner librement entre sa langue ou le français est l'association multiculturelle et plus particulièrement le cadre thérapeutique *Diwan*. Cette activité est accompagnée de traductions réalisées par les interprètes professionnels. Les animateurs/thérapeutes laissent aux personnes le libre choix de la langue pour s'exprimer. Ce dispositif donne à Alba le sentiment d'être écoutée, respectée et elle ne résiste pas tant à l'usage de sa langue comme elle le confirme fermement dans son discours. Elle trouve plus naturel de s'exprimer de temps en temps en albanais malgré ses propos qui insistent sur l'usage du français puisqu'elle se sent suisse.

Son discours montre à quel point elle souhaite adhérer à un monde d'expression (francophone) qu'elle considère sien mais qui ne lui est pas attribué automatiquement. Elle doit le conquérir. Elle

dit se sentir plus à l'aise et plus proche de ceux qu'elle côtoie en français dans son quotidien. Elle rejette l'albanais comme elle donne l'impression de rejeter sa famille et plus particulièrement les hommes. La photo-interview lui permet d'exprimer ses préférences pour l'une ou l'autre langue. La photographie visant le récit sur soi lui permet de prendre du recul et de mener une auto-analyse. Robillard parle plutôt d'une démarche altéro-réflexive qui signifie se représenter pour se voir sous une autre perspective, sous un autre angle de vue. La photographie du Diwan (aussi un espace d'auto-confrontation) est présentée « nue », sans personne, mais la charge émotionnelle, la profondeur du champ transparaît par son double récit.

L'espace associatif, au-delà de son sous-espace Diwan, semble être un lieu-clef pour Alba permettant le partage entre les personnes étrangères en situation peu stable et fragile. Cet espace lui propose l'usage de l'albanais dans des situations naturelles, de communication de tous les jours, spontanée (fêtes, repas, moments informels, jardinage). Elle a le choix entre les deux langues, ce qui lui permet le mouvement de distanciation et de rapprochement et d'une réappropriation de sa propre culture à travers un lieu et des personnes se trouvant hors de son cercle familial, donc par des liens faibles mais en puisant dans les forces de ces liens. Alba fait la photo d'un autre moment convivial qui est la fête et qui permet le partage à plusieurs niveaux : danse, écoute, cuisine, musique, paroles plurielles et plurilingues. Elle s'approprie la ville en mettant en éveil ses sens cherchant à donner du sens à sa vie. Elle s'est fait prendre en photo et joue un rôle actif, fait partie de cette communauté qui se forme d'une manière spontanée, éphémère et évolutive. Donc, une même langue, l'albanais en l'occurrence, peut, selon le contexte, être utilisé comme moyen d'éloignement ou moyen de rapprochement.

Par contre, ses rencontres avec les copains avec qui elle « traîne » en ville se font exclusivement en français même s'il s'agit des amies et amis albanais. Elle trouve l'albanais difficile et elle pose un regard critique sur sa langue. Lors de l'enregistrement on l'entend dire « Merci » à un animateur du centre qui lui apporte une lettre de postulation en lui demandant de chercher une seule faute de français qui s'est échappée dans sa lettre. Donc, cette langue est aussi un lieu représentant une possibilité d'insertion socio-économique et Alba en est consciente. Elle se rend compte que la maîtrise de la langue française est décisive également dans la recherche de son emploi et son investissement pour sa future vie active. Le perfectionnement du français prend beaucoup plus de sens en ce moment de sa vie que lorsqu'elle était à l'école. Elle ne voyait pas son utilité à cette époque. Elle livre ce constat pendant la rencontre que la chercheuse réalise avec le groupe des jeunes fréquentant ce même espace : *j'ai pensé que l'école n'était pas importante et j'ai eu tort*, déclara-t-elle.

Vu la situation conflictuelle dans laquelle elle se trouve, il nous semble difficile qu'elle arrive à renouer le lien avec sa famille à travers le français. Cette langue apprise tardivement par son père et peut-être même pas par sa mère. Est-ce l'albanais qui lui rouvrira les portes de sa maison familiale ? Son récit met en scène le flou de sa situation, des objets pris de loin, avec des personnes anonymes de la rue. Son errance et sa quête sont illustrées par des moyens de transport (bus, bateau), une mise en parenthèses des temps et de l'espace. La rue est synonyme d'une étape où elle privilégie le non-lieu et une période de non-ancrage mobilisant ses stratégies d'évitement.

Le foyer des jeunes est exclusivement francophone. C'est un lieu transitoire où elle est placée en urgence suite à son conflit familial. Lors de l'interview avec une représentante de l'institution, l'assistante sociale tient le discours sur l'exclusivité de l'usage du français dans la vie des centres. La langue étrangère est associée à la vie hors du foyer. Pourtant, pour des jeunes, la langue maternelle est parfois la seule façon de communiquer avec les familles puisque certains parents ne parlent pas du tout le français et n'ont pas d'autres moyens pour communiquer avec leurs enfants, qui de leur côté, sont en voie de perdre la langue maternelle et ne se sentent pas autorisés ni légitimés par le corps des éducateurs à la pratiquer, considérant le français comme seule possibilité de se reconstruire ailleurs. Ce choix ne se fait pas sans tensions qui marquent indirectement la cartographie sociolinguistique d'Alba.

CARTOGRAPHIE SYMBOLIQUE :

indices sur les enjeux de territoire et d'identité, sentiments d'appartenance



Figure : cartographie symbolique d'Alba

Entre errance, attachement et ancrage

Les deux premières cartographies nous ont aidé à discerner à la fois l'errance et l'attachement à certains lieux, le détachement et l'absence des autres. Les variables de la cartographie symbolique nous renvoient à l'interrogation quant à ses relations avec les autres, ses liens forts et les liens faibles, la manière dont elle crée ses propres territoires, ses identités dans et par la ville. On note que les lieux les plus représentés par ses propos sont des lieux déclencheurs de son processus d'appropriation. Cette appropriation se fait en cherchant à nouer des liens forts, à quitter la rue pour un lieu plus stable. Mais pour le moment, Alba cite très peu de personnes. Ceux qui transparaissent dans son discours sont des copains, des éducateurs, sa psychologue. Un seul copain est défini comme étant proche. D'ailleurs, il est très présent sur certaines photos (qu'elle n'a pas choisi de commenter et que nous ne montrerons pas ici pour des questions d'anonymat et de confidentialité). Cet ami est associé à son présent et elle le rencontre dans l'espace associatif qu'elle investit ici et maintenant. Elle donne une place relativement faible au passé et au futur, lorsqu'elle se raconte. Le seul lien qui tienne encore à un fil (fin et fragile) est le lien avec sa sœur. Aux dernières nouvelles apprises lors d'une rencontre spontanée entre la chercheuse et Alba, ce lien semble s'être interrompu. Selon ces dernières nouvelles, sa sœur une fois mariée et devenue

mère, elle s'est réconciliée avec les parents et a coupé le contact avec Alba. Leur lien reposait sur une solidarité féminine, qui s'est interrompue avec le changement de statut social de sa sœur. Alba reste donc complètement seule en ce qui concerne ses attaches par rapport à la famille. En choisissant une autre voie qu'elle nomme l'émancipation, elle se prive de ses liens « forts ». Elle n'accepte pas les règles de la famille et ne semble pas être prête à négocier. Elle cherche à présent à reconstruire des liens sociaux ; pour cela elle mobilise d'autres stratégies : la solidarité avec ses pairs qu'elle retrouve dans l'espace associatif, devant chez elle, dans la rue du centre-ville. Ils se ressemblent par leur différence : ils sont plusieurs à vivre des parcours difficiles. Ils ont tous envie de s'en sortir et investissent un espace qui propose un cadre avec l'accompagnement d'un travail thérapeutique et une aide à l'insertion professionnelle. Lors d'une rencontre spontanée, une année après notre interview, la chercheuse apprend qu'Alba a trouvé un stage dans une garderie et envisage d'entreprendre une formation dans ce domaine.

Le temps et les rythmes de parcours : stabilité dans le mouvement

Malgré le sentiment d'enfermement sur le présent qu'Alba laisse transparaître à travers son récit, elle accepte d'entrer en matière sur le travail de mémoire dans le cadre du Diwan. La description de ce dispositif, sa fréquentation régulière donne une trace de ce travail. Elle nous informe dans les moments « hors micro » qu'elle suit également une thérapie individuelle qui lui permet de comprendre ses différents conflits personnels, familiaux, ses sentiments de (non) appartenance, pour l'instant très opposées et incompatibles. L'attitude qu'elle adopte face à sa famille, est l'attitude de résistance et de provocation. Les lieux qu'elle choisit (bars, rues, compagnie des garçons) illustrent indirectement cette attitude. Par ses nouvelles appartenances construites à travers ses liens sociaux à l'école, dans le foyer, dans la rue, Alba acquiert de nouveaux comportements (surtout de femme) qui ne sont pas toujours compatibles avec son éducation reçue de sa famille. Gérer ces tensions n'est pas une tâche facile pour elle. Cette recherche de soi est exprimée par l'errance entre espaces communs et espaces « privatisés » et son rattachement à l'espace associatif. Elle est à la recherche de sa place entre ces deux extrêmes. Les langues qui marquent ces mondes pourraient être considérées comme emblématiques des univers et des relations qu'elle investit renforçant ces dichotomies.

L'espace associatif où elle semble trouver un refuge et une certaine stabilité nous intéresse particulièrement dans cette analyse symbolique. C'est un lieu de partage de paroles amicales, thérapeutiques, intimes et professionnelles. Les territoires sont occupés selon les activités et les langues qui y sont pratiquées. Les frontières sont modulables concordant avec des pratiques

sociales et langagières. Alba arrive à partager des choses aussi bien avec ses congénères qu'avec des personnes plus âgées, hommes et femmes. Les usagers de cet espace en transition ont une place active. Cet espace, en partie autogéré, est construit sur l'engagement des migrants. Alba entre dans cette logique d'appartenance assez rapidement. Elle illustre cette place active en souhaitant figurer sur les photos et en se laissant photographier, pour dire qu'elle est là et en fait partie. Elle a envie de montrer qu'elle participe à cet événement et qu'elle y prend part d'une manière active. Quant à son appropriation de la ville par les sorties en bus, elle témoigne une manière particulière de s'installer dans le mouvement. Elle « traîne » dans les cafés (ses propos), dans la rue, la ville et le bus apparaît comme une sorte de refuge. C'est finalement dans ce lieu qu'elle trouve un moment de répit le dimanche. Un lieu mobile pour pouvoir se poser. Elle exprime la recherche de sa stabilité dans le mouvement et dans la mobilité.

A la surface de ses souvenirs

Alba est arrivée en Suisse très jeune, au début de sa scolarité. Mais nous n'avons pas assez d'éléments pour avancer dans les hypothèses d'interprétation le rôle de l'école ni les tensions entre deux loyautés qui s'expriment aujourd'hui dans son rapport aux deux mondes et aux deux langues. Ce qu'elle nous dit, en revanche, est l'importance du foyer des jeunes comme institution externe à la famille jouant un rôle dans son émancipation de femme tout en le désignant comme lieu où elle se sent à la fois bien et pas bien (lieu de tension entre ces deux loyautés). Elle désigne le foyer comme un lieu où elle apprend à « devenir femme », un lieu de repère qui n'était pas facile à vivre mais où elle retourne quand même régulièrement.

Croisement de trois cartographies

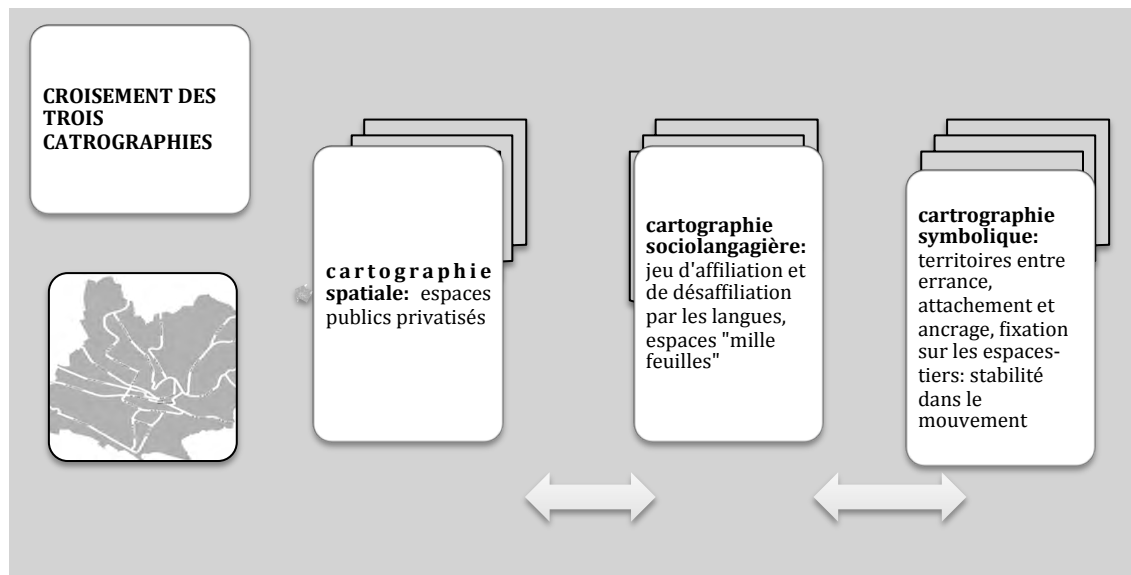


Figure : croisement de trois cartographies d'Alba

Nous pouvons observer trois tendances générales qui se dégagent dans son récit. Sur la cartographie spatiale, nous constatons d'abord qu'Alba s'approprie des lieux publics qu'elle transforme en lieux privés, souvent bien protégés et marqués par des liens sociaux forts (ses amis). Deuxième constat : c'est dans les lieux mobiles et transitoires, qu'elle cherche à trouver une certaine sécurité avant de retrouver un lieu plus stable. Elle y parvient en partie dans sa recherche : la rue, le bus, la place du centre-ville, les commerces deviennent les lieux familiers pour elle, toutefois éphémères. Troisièmement, sur la cartographie sociolinguistique, nous observons qu'elle choisit les espaces « mille feuilles » (Roncayolo 1996)¹³⁷, c'est-à-dire avec des usages modulables des langues qui diffèrent selon les situations, le contexte et ses interlocuteurs. Dans ces lieux, Alba peut choisir entre l'une ou l'autre langue ou mélanger les deux en exprimant à la fois la loyauté et le rejet fort vis-à-vis de l'albanais non pas dans ses pratiques mais plutôt dans son métadiscours parlant d'une langue compliquée et difficile ce qui indique le processus d'éloignement de la langue et des appartenances premières.

Sur le plan symbolique, la référence à la langue maternelle joue un rôle prépondérant sur le sentiment d'appartenance qu'elle éprouve. Parler l'une ou l'autre langue ou les deux à la fois lui

¹³⁷ Roncayolo (1996) parle de la complexité de décortiquer des espaces « mille-feuille » avec les temporalités enchâssées qui forment la ville. D'autres auteurs comme Crozier et Touraine ont utilisé cette notion en parlant des marges de manœuvre des acteurs dans les organisations superposées des projets qui se situent à plusieurs niveaux : projet individuel, projet collectif et projet organisationnel.

permet de s'acheminer vers des négociations identitaires. C'est pourquoi, elle signale peut-être les lieux où ce sentiment varie. L'espace associatif qu'elle investit fortement lors d'une étape de son parcours, donne à voir chaque fois une autre réalité : son statut social (vivant seule en quête d'un chez soi), construction de son réseau social, réalité d'une jeune « apprentie » en quête de travail, de sœur, de fille cadette en rupture avec les parents, de membre d'une communauté hétérogène. La photo lui donne la possibilité de se mettre en scène, de donner de l'importance aux lieux, aux choses et aux personnes se trouvant sur son parcours de ville et son parcours de vie.

Deux hypothèses d'interprétation s'imposent.

1) La première serait de dire qu'Alba, étant en rupture radicale avec sa famille, nie son identité première en refusant sa langue. Ce refoulement est seulement dans son discours et non pas dans la pratique. La langue qu'elle proclame être la sienne est le français. Elle tente ainsi de rayer son passé qui s'exprime par le rejet de la langue.

2) La deuxième hypothèse que nous avançons, consiste à dire que la distance qui s'opère par la langue garde à distance sa famille (son père et son frère) s'autorisant ainsi à évoluer en tant que femme au-delà de son rôle de fille. Cherchant l'indépendance, elle se sert finalement d'une langue pour couper des ponts ou pour tenter de les préserver avec sa sœur et sa mère.

Ce que les trois cartographies nous apprennent est le fait que la langue albanaise est liée non seulement aux pratiques du dedans mais aussi aux pratiques du dehors, des structures associatives, à l'espace Diwan, sa thérapie individuelle. Le français peut être vu comme un « allié » l'aidant à porter un regard distancié et détaché. En revanche, il peut aussi être interprété comme un « traître » qui l'éloigne des siens. Est-il un facteur d'éloignement, de conflit de loyauté, un facteur de renégociation possible ou les deux à la fois ?

Ce constat nous invite à revenir sur la signification des espaces transitionnels et des espaces-tiers qui, dans son cas, légitiment les deux langues. L'espace associatif, parallèle à sa thérapie individuelle, l'aide à marquer son territoire, à se sentir chez elle, à s'identifier aux personnes semblables à elle, à affirmer son identité de femme mais de femme kosovare et suisse. Cet espace photographié à cinq reprises valorise par ce double usage simultané des langues. Les animateurs et thérapeutes acceptent ses tâtonnements, ses hésitations, sa recherche et même ses rejets en travaillent avec tous ces éléments mais dans des espaces différents et en alternant les langues. La manière dont elles sont utilisées répond aux besoins des locuteurs et au processus identitaire par lequel passe Alba. Tentons de dégager ces principales stratégies d'appropriation :

1) La première des stratégies « de jeune femme sans attache » est de « privatiser » des lieux publics et de s'en approprier pour en faire ses propres « repères » dans un milieu nouveau et étranger. Elle leur donne une touche « intime » et personnalisée.

2) La deuxième stratégie est d'investir les espaces plurilingues. Dans son discours sur ses langues, Alba caractérise sa langue comme difficile à maîtriser et à apprendre. Mais en analysant l'usage des lieux en faisant parallèlement l'usage des langues, nous réalisons que sept lieux sur dix signalés sont des lieux plurilingues. Donc, elle navigue régulièrement entre les deux usages, s'adonne à des pratiques plurilingues passant successivement d'une activité dite thérapeutique (Diwan) à une autre. L'activité se déroule dans un groupe multi-lingues, multi-culturel et multi-générationnel où le français est une langue commune de communication.

8.2.4 Informateur Leila : le passé mis à distance par la deuxième langue

Données personnelles et contexte

Leila a 43 ans au moment de notre entretien. Elle est venue en Suisse en 1995 suite à la chute de Srebrenica, son lieu d'origine en Bosnie et Herzégovine, touché à l'époque par la guerre. Depuis quinze ans, elle vit à Lausanne avec son mari et ses quatre enfants. Ses filles jumelles avaient quatre ans au moment de l'arrivée en Suisse, leur sœur aînée cinq et leur frère un an. Après une longue période d'adaptation et de statut provisoire, Leila a trouvé un travail : grâce à cet engagement, elle a obtenu un permis de séjours plus durable arrivant ainsi à trouver une certaine stabilité malgré les séquelles de la guerre, la perte de son père et de son frère disparus durant le conflit. Avec ses enfants, elle a fui de sa région et se trouve à Lausanne suite à un exil forcé. Ses quatre enfants se sont rapidement adaptés et ont fait un parcours scolaire brillant. Les trois filles fréquentent actuellement l'université dont le financement est assuré par elles-mêmes à l'aide de petits « boulots » qu'elles occupent depuis leur plus jeune âge.

Avant la guerre, la famille vivait dans un village près de Srebrenica. Le père assurait les revenus pour toute la famille en qualité de chauffeur. Leila restait à la maison et s'occupait des enfants, de la ferme et des animaux. L'exil a complètement renversé leur situation : c'est le mari qui reste à la maison et s'occupe des enfants. Au début de leur arrivée en Suisse, le mari faisait encore de petits travaux sur les chantiers ou dans les vignes, mais depuis plusieurs années, il ne travaille plus. C'est Leila qui s'investit dans l'apprentissage de la langue ayant la possibilité de communiquer avec les autres par son travail. Après quelques années d'insécurité, elle a trouvé un travail fixe dans la cuisine d'un home pour personnes âgées. C'est grâce à son travail stable et sa maîtrise de la langue locale, que le couple a pu obtenir un permis. Les enfants l'ont eu avant par une

démarche facilitée en raison de leur âge. Nous connaissons Leila depuis plusieurs années mais l'avons perdue de vue ces derniers temps. Nous nous sommes croisées de temps à autre dans la cour de l'école de ses enfants. A leur arrivée en Suisse, nous nous sommes trouvées dans des situations de consultation où la chercheuse a fonctionné à plusieurs reprises comme interprète de cette famille lorsque cette dernière consultait un psychologue. Même si nous connaissons dès son installation, nos rapports à Leila peuvent être considérés plutôt comme distanciés. Nous tenons à donner ces informations pour préciser cette relation d'autant plus, que dans les années qui ont suivi son arrivée, nous avons appris des éléments sur son parcours en tant qu'interprète, que nous n'utiliserons pas ici puisqu'ils relèvent d'un autre contexte et non pas de son parcours de ville. Donc, l'analyse se fera exclusivement à partir des éléments recueillis dans le cadre de cette recherche. Par le contrat de consentement, nous avons explicité le code de notre nouvelle relation. Selon Winkin (2001 :251), rappelons que c'est l'informateur qui décide de fournir ou non telle information sur lui et de la livrer partiellement ou totalement. Pour sa narration, Leila a choisi le français, bien que le serbo-croate, langue qui véhicule une histoire commune à toutes les deux et qui renvoyait à nos premiers contacts en lien avec une époque de souffrance, était un exercice difficile. S'exprimer dans cette langue signifiait peut-être prendre le risque de faire remonter cette souffrance. En choisissant le français, elle nous protégeait peut-être toutes les deux.

Analyse descriptive

Leila organise la trame de son récit autour de trois types de lieux qui sont liés :

- à la nature (lieux communs)
- au travail (lieux publics)
- à ses deux domiciles (lieux privés)

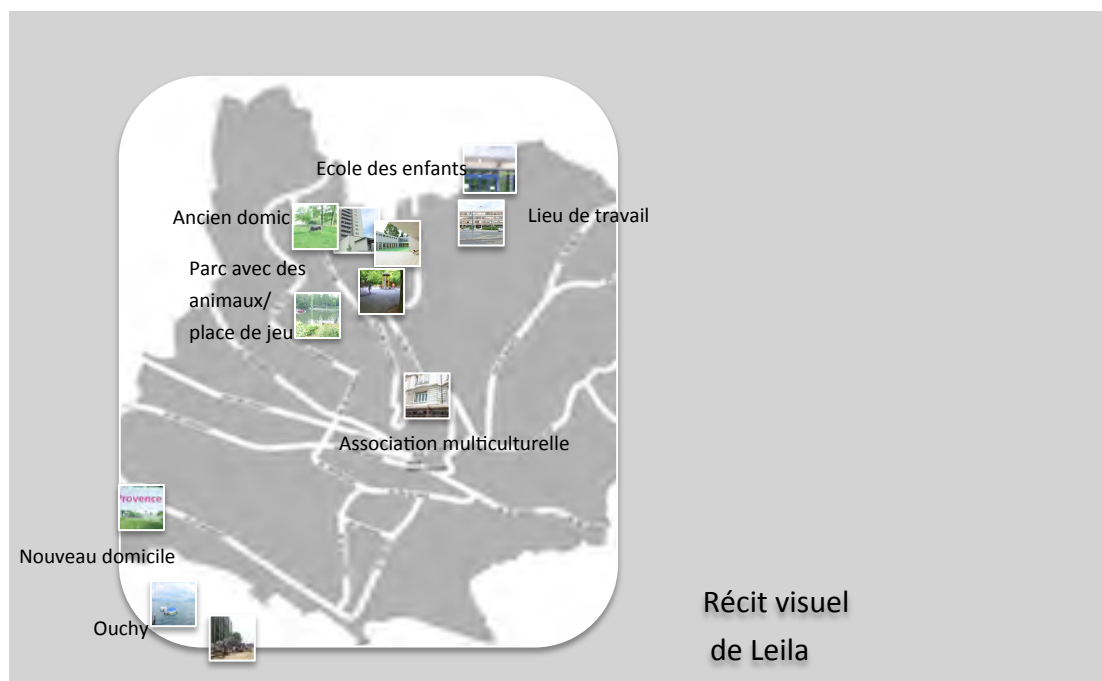


Figure : récit visuel de Leila

Leila se présente comme une femme discrète. Elle n’a pas travaillé dans son pays mais a obtenu une formation de base. A son arrivée en Suisse, le retour dans son village n’était pas possible avant plusieurs années. La famille a attendu plus de dix ans pour obtenir l’asile. La photographie a aidé à Leila à se recentrer sur elle et sur son propre parcours. Son récit est structuré, clair et bref. Elle dit l’essentiel sur les images sans trop développer. La première photo qu’elle a choisie représente la nature, les animaux, un parc de jeux qui lui font penser à son village, à sa vie de famille ici, ainsi qu’aux autres membres vivant en Bosnie. La carte visuelle montre clairement que sa mobilité physique dans la ville se concentre entre trois lieux : son domicile (elle a déménagé récemment du haut de Lausanne vers le lac), son lieu de travail et la nature qui est proche de la maison. Un autre lieu important pour elle situé entre les deux points privés est l’association pluriculturelle. Elle joue un rôle important dans son parcours et se situe sur la carte physique (mais aussi symbolique) à mi-parcours entre sa vie privée et professionnelle.



L: C'est les animaux, c'est les moutons que, ça me rappelle, (c'est comme un petit zoo en fait), ouai, voilà, ça m'appelle mon enfance heu, même maint'nant j'me dis je, ma, ma belle mère elle a des, des moutons, ma mère aussi elle avait que, des moutons et pis des vaches, donc, ça, ça me, ça me rappelle tout ça, quand je les vois j'ai l'image de moi, de, comme je les vois ici, c'est-à-dire...comme c'est,(...), je me sens, ça me rapproche.



L: Heu ça c'est le, l'école de Boissonnet, où, où mes enfants y sont, ont commencés l'école et pis où je les amenais et je venais les chercher, pis je les regardais là, à jouer au tapis vert même quand y finisse école y voulaient rester un p'tit moment, donc c'est, c'est pour moi c'était important l'école pac'que ils heu, ça me, ça m'rassurait les enfants ils vont à l'école, bah, ils vont, ils vont avoir un av'nir, donc heu, ha ou, c'est, c'est très important, (et pis ils sont très bon à l'école),

Sa force est sa famille, ses enfants. Elle a quelques incertitudes mais elle les a dépassées avec le temps. Son succès au travail, le succès de ses enfants à l'école la font avancer. Ses préoccupations renvoient à la période difficile, mais qui est derrière elle.



L: Ca c'est la Provence, c', c'est le nouvel endroit où, où, j'habite, voilà. C'est un endroit heu, qui me rappelle à mes, mon enfance, à mon, comment dire ça,..., d'où je viens (...) ça fait déjà une année que j'habite là, je m'en, je me sens bien, voilà



L: (...) je m'arrêtais pour les enfants, moi aussi j'aimais bien m'asseoir là, et puis on prenait un pique-nique, ou les boissons, et puis les enfants l'observaient, y'a un parc à côté, y'a un p'tite heu, y, ils jouaient, puis moi je restais là tranquille soi pour lire quelque chose, soi pour heu, pour heu, pour rester pour observer la nature, la verdure et puis tout ça.

Autant son mari s'enferme dans la maison et le passé, autant Leila s'ouvre à la nouvelle vie, à la nouvelle langue, à son nouveau statut de femme qui travaille sans négliger sa place de mère, de femme au foyer. Elle a su concilier les deux et négocier son nouveau rôle. Grâce à sa persévérance, la famille ne vit plus de l'aide sociale. Ses filles contribuent financièrement aussi. Elles ont commencé à travailler très tôt dans une boulangerie en face de leur domicile. La cartographie spatiale montre l'importance de la ville proche, celle qu'elle connaît le mieux ; elle exploite ses possibilités en investissant des lieux comme les commerces de proximité (source de travail), la forêt, la cour de l'école.



L: donc j'ai, on a obtenu le permis B, voilà. Et puis c'est un endroit où, où, (c'était une bonne et puis une mauvaise nouvelle alors), voilà !, (une bonne nouvelle pour le permis B), oui voilà tout à fait, mais après quand j'ai appris que je devais quitter j'ai fait toute mon possible pour y aller pour prendre le bail à mon nom mais malheureusement c'était pas, c'était pas favorable, donc j'étais obligée de, de partir.



L: voilà maint'nant j'ai, c'est différent, et pis pour mon travail aussi, c'était, c'était pas loin, je, je rentrais à manger, je faisais les horaires coupés, je rentrais à, à la maison, pour manger et pis pour les enfants, devoirs aussi, on mangeait ensemble, mais, maint'nant c'est un peu plus loin donc heu, (rire), j'ai tourné la page (...) y'a une partie de moi qui est, (rire), qui aurait aimé rester là, donc heu pour heu, (une petite nostalgie), ouai tout à fait, ça m'appelle on dirait, c' c'est une partie comme, autant pour, que pour la Bosnie que pour ça, pac'que c'était un endroit où je, je passais, un, un temps j'veux dire heu, (important de la Suisse)

Très brève dans sa description des photos, Leila donne l'impression de laisser parler les images à sa place. Les mots semblent être superflus. Elle est concise et ses images montrent ce qu'elle veut dire : des lieux réels, des animaux de la ferme, la forêt, la nature, une tour qui la protège. Ces lieux sont situés en Suisse, tout près de son domicile, mais ils la renvoient plus loin, dans son enfance. Elle vit dans un milieu urbain mais elle est habitée par les paysages de son enfance qu'elle va chercher dans les espaces verts de la ville, les seuls à lui rappeler la campagne et le monde dans lequel elle a grandi, et qu'elle a dû quitter sous la contrainte.

Leila est devenu le pilier de la maison durant toutes ces années d'exil en Suisse. C'est elle qui veille sur l'équilibre du couple, de la famille, en acceptant de suivre des thérapies, en prenant en charge les enfants, leur scolarité, en suivant des cours de français. Elle réalise vite que, dans le

milieu urbain, avec un statut fragile et dépendant des autres, c'est seulement en travaillant qu'elle obtiendra son permis de séjour, garantie d'une vie stable. Elle en parle ainsi :



L: Home pour les personnes âgées : où je travaille donc heu, dans la restauration, c'est un endroit aussi je, je m'en sens bien, je, je travaille, j'ai une occupation, c'est à dire je, heu, comment dire, je suis pas, ça m'aide à oublier de d'être occupée de faire quelque chose, de d'oublier un peu de, de n'pas penser à, à, à mes souv'nirs, à des choses qui, qui arrivent comme ça j'ai, j'ai une occupation, le matin je sais où je vais y aller pis je travaille, le soir je rentre, je suis, je suis contente, grâce à ça c'est à dire j'ai pu obtenir nos, nos permis, et pis de, de être heu, stable, c'est à dire de, de dormir heu, tranquillement, comme on dit, voilà pendant des années j'ai attendu ça, c'est à dire et pis, final'ment, en 2008 que j'ai, j'ai pu l'obtenir.

A côté du travail, qui est aussi un lieu « pour oublier », un autre espace joue ce même rôle en exigeant d'elle de retourner dans ses souvenirs douloureux : un lieu associatif où elle suit une thérapie depuis son arrivée en Suisse. Chaque activité, même celle qui est liée à la distraction (courses de tous les jours), représente pour Leila un lieu « d'oubli ». L'association qu'elle fréquente depuis plusieurs années est à la fois un endroit agréable et gênant car elle l'oblige à parler d'elle, ce qu'elle qualifie de difficile. En même temps ce travail thérapeutique la fait avancer.

Analyse interprétative

CARTOGRAPHIE SPATIALE :

indices sur les mobilités spatiales traduisant des mobilités sociales

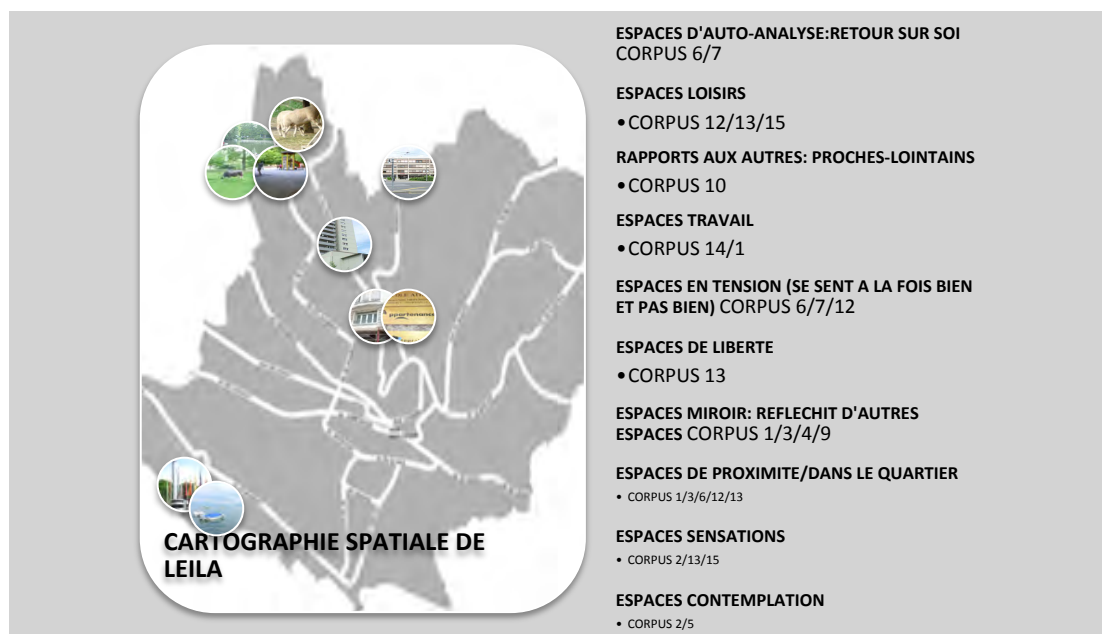


Figure : cartographie spatiale de Leila

Leila est l'informateur qui apporte le plus de photos des lieux privés renvoyant à sa vie intime. Sa vie est surtout rythmée par la vie de ses enfants et par le but d'obtenir un permis de séjour stable. Elle a dû attendre plus de 10 ans. Le permis provisoire ne l'a pas aidée à s'approprier la vie en Suisse, mais Leila y croyait et mettait toute son énergie à la recherche de travail, la réussite scolaire de ses enfants à l'école, les cours de langue, la thérapie. Après de longues années de lutte, Leila a pu trouver enfin la paix en obtenant une certaine stabilité. Cette « victoire » a cependant provoqué un autre changement. Avec ce nouveau statut, elle ne pouvait plus rester dans le même appartement qui lui était devenu familier. Elle s'est attachée fortement à son quartier durant ces dix ans, grâce aussi à la proximité de la nature. Ce qui caractérise sa première cartographie sont les pratiques sociales en famille : les pique-niques qui la font retrouver les gestes et les habitudes d'autrefois. C'était sa façon de passer son temps libre avec les enfants, de retourner indirectement dans son pays par son imaginaire, entourée d'animaux qui faisaient partie de son univers de l'enfance. Ces souvenirs rappellent les pratiques sociales de sa famille à la campagne, mais aussi le rôle des animaux dans la vie quotidienne avant la guerre et surtout leur importance durant la période après la guerre pour la survie de sa mère et de sa belle-mère, la nature restant la seule ressource nourricière quand le village fut détruit. Le rapport à la nature prend beaucoup plus de place dans son récit que le rapport aux amis ou aux personnes. Elle semble de ne pas avoir le temps de socialiser. Leila parle très peu de sa vie avec les autres. Elle ne mentionne qu'une seule fois une amie avec laquelle elle va boire un café de temps en temps à la Migros. Le fil rouge de sa trame est lié à la vie de sa famille, à ses enfants et à la nature. Un lieu comme Ouchy (le bord du lac) est un lieu de calme, un lieu pour l'oubli. Pratiquement tous les lieux signalés signifient une

recherche de paix et de tranquillité (même quand elle parle du travail), pour se détacher du passé ou, comme elle le répète souvent, pour oublier.

CARTOGRAPHIE SOCIOLINGUISTIQUE :

indices de l'appropriation sociolinguistique/

fonctions de la/des langues signalées

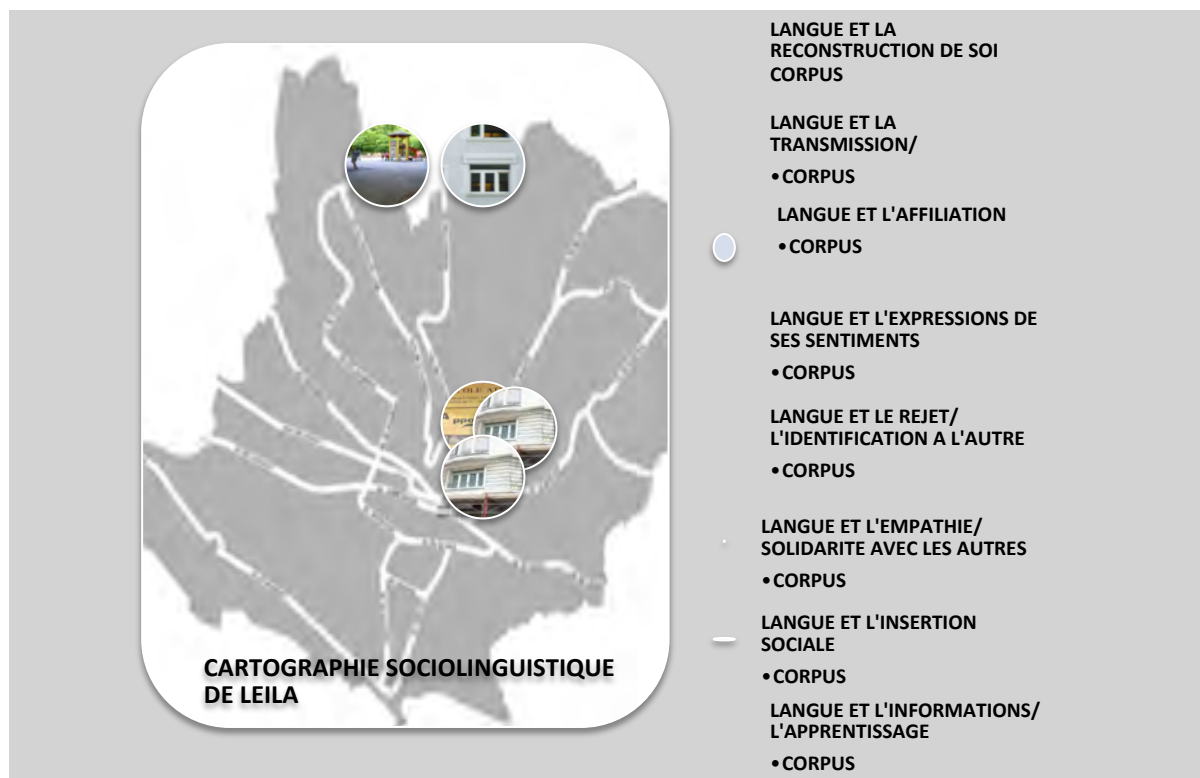


Figure : cartographie sociolinguistique de Leila

Parler sa langue pour se souvenir et parler la langue étrangère pour oublier

Sa façon de s'approprier la langue étrangère est unique parmi les autres témoignages : la langue étrangère, en l'occurrence le français, lui permet de mettre de côté et de parler autrement de sa souffrance. Les photos y sont aussi pour quelque chose. Par contre, la langue maternelle la renvoie à une période de vie dont elle n'a pas toujours envie de se souvenir et dont elle fuit par le travail, grâce aux obligations quotidiennes. Cette langue est aussi la langue de la maison. Toutefois, les pratiques mixtes se sont multipliées depuis que les enfants vont à l'école et depuis qu'elle travaille.

CARTOGRAPHIE SYMBOLIQUE :

indices sur les enjeux de territoire et d'identité, sentiments d'appartenance

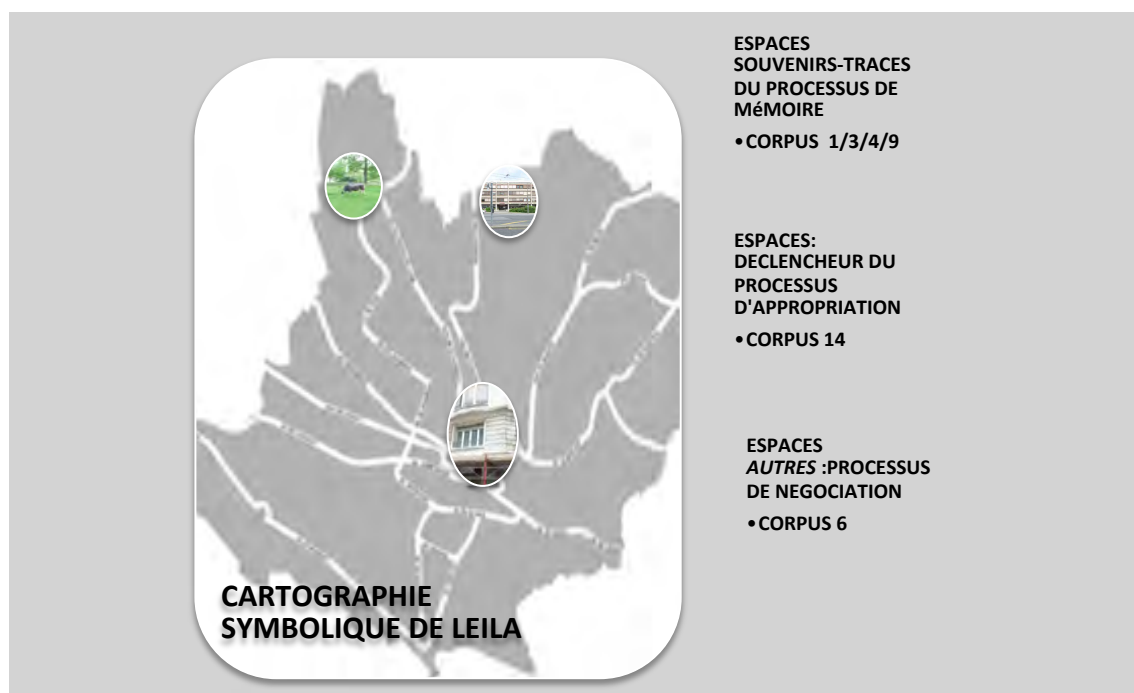


Figure : cartographie symbolique de Leila

Le lieu marquant de cette cartographie est un lieu de transition. C'est l'association pluriculturelle. Leila y commence ses cours de français, elle y suit une thérapie pendant plusieurs années, elle y consacre du temps pour trouver des stratégies de survie et de se libérer de la dépendance sociale des services de l'Etat, pour donner de la voix à sa souffrance et trouver la voie pour sa vie professionnelle et familiale. C'est là que commence son intégration. C'est là qu'elle gagne en sécurité linguistique et sociale. Ce lieu marque son exil en Suisse et devient décisif pour les chemins qu'elle prendra ensuite, car c'est là que se déroulent les négociations et la reconstruction identitaire. Un autre lieu important pour son cheminement est l'école de ses enfants. C'est un lieu de réussite, de promotion sociale pour ses enfants qui deviennent les premiers de la classe. Elle le vit un peu comme sa propre réussite par procuration. Cet exemple montre à quel point l'école peut être profitable et sécurisante (surtout quand les résultats sont bons) pour une famille qui arrive sans repères, avec des enfants en bas âge et des traumatismes de guerre. Et enfin, le troisième lieu qui joue le rôle de repère dans la ville est la nature. Leila semble se sentir le plus « chez elle » quand elle parle de ces espaces. Ils sont synonymes d'un passé joyeux d'avant la guerre et de souvenirs plutôt heureux de sa maison, de sa famille et de son village. Des souvenirs rassurants

qu'elle cherche régulièrement en se rendant dans le parc des animaux, tout près de son domicile, y organisant des pique-niques et en regardant ses enfants jouer.

Croisement des trois cartographies

Le parcours de Leila nous propose plusieurs pistes d'appropriation spatiale et sociolinguistique. D'une part, elle se tourne vers des lieux publics et communs (parc, bord du lac) et, d'autre part, elle désigne des lieux publics et semi-publics qui ont joué un rôle important dans son changement de statut ainsi que dans celui de sa famille : le travail, l'école, les cours de langue, l'association pluriculturelle.

La reconstruction de ce statut se fait à l'aide de ceux qui l'accompagnent dans la confrontation avec un passé douloureux, avec des lieux de réussite (l'école et son travail) et finalement avec des lieux de paix intérieure qu'elle retrouve dans la nature.

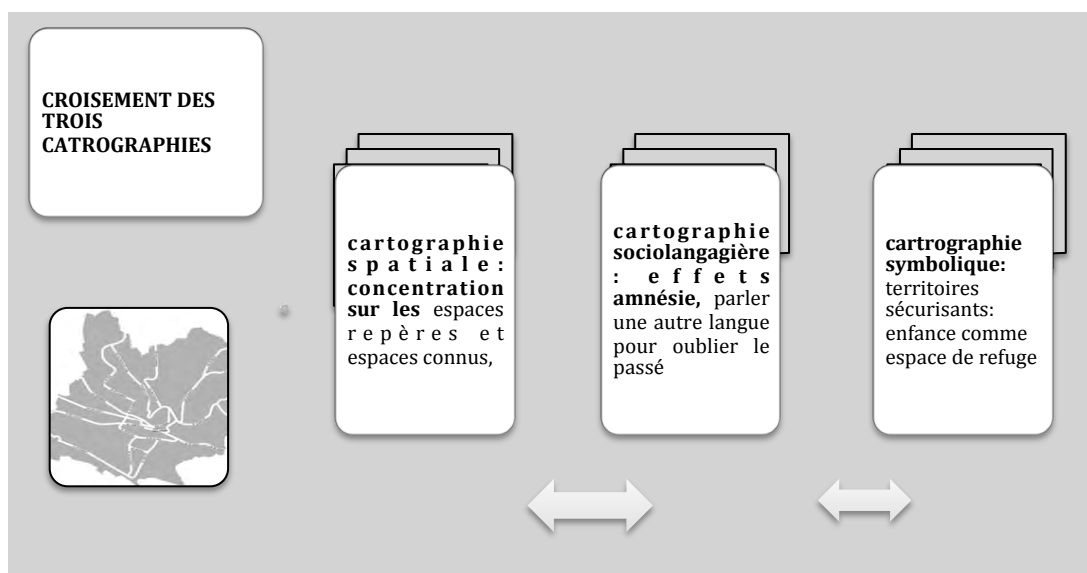


Figure : croisement des trois cartographies de Leila

8.2.5 *Informateur Emil : « Artisan » des lieux-personnages*

Données personnelles et contexte

Emil est né en 1969 en Roumanie. Il est arrivé en Suisse avec sa famille à l'âge de 6 ans (1975) en tant que réfugié politique. Il vit dans un quartier près du lac qu'il mettra en scène dans un de ses premiers romans. C'est suite à la lecture de ce roman que la chercheuse a eu envie de le rencontrer. Ayant un fort penchant pour l'étude des espaces, et appréciant la photographie, Emil est intéressé par l'étude et propose d'y participer. Avec un profil très différent des autres informateurs, il représente une vague de migration des années quatre-vingt pendant lesquelles la Suisse accueille des réfugiés politiques de diverses origines. Ce témoignage apporte les éléments d'un parcours qui illustrent les conditions d'accueil de cette époque et les stratégies individuelles développées dans un contexte social et personnel particulier. Après avoir signé le contrat de consentement, il apporte plusieurs photos de la ville en livrant un récit renvoyant à son métier d'écrivain. Emil a fait des études en lettres et travaille actuellement comme écrivain en proposant des ateliers d'écriture et en intervenant dans les écoles, auprès des professionnels. Par ailleurs, il a travaillé à la radio, il a fait de la danse et du théâtre.

Analyse descriptive

Ce qui est caractéristique pour la trame de son récit visuel c'est que chaque photo est en soi une histoire et que la juxtaposition de ces petites histoires fait son récit de vie mais aussi un récit de ville de Lausanne. Emil nous livre, en qualité d'écrivain, une ville qui est à la fois moderne et mal construite, charmante, poétique, surprenante par ses rues, ses places et ses parcs. Des lieux figurant sur la carte visuelle sont répartis dans toute la ville. Il nous fait une visite guidée en partant du haut de la ville, passant par le centre historique et terminant avec le lac et ses espaces célèbres comme le Rolex-center.

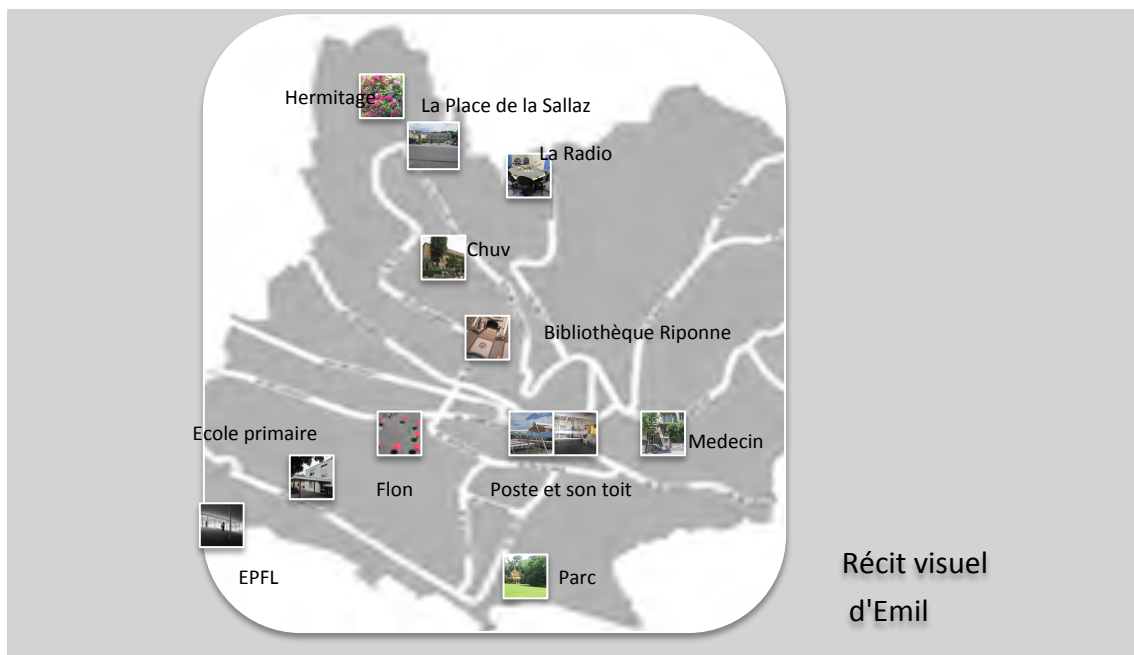


Figure : récit visuel d'Emil

Il commence son récit par un souvenir d'école montrant la photo d'une boîte aux lettres. C'est la photo qui déclenche son histoire qui s'enchaînera par la description de plusieurs édifices de la ville : la poste, le palais de Rumine, la maison de l'Hermitage, les grandes places et les parcs. Son rapport à la ville, dès la première image, est à la fois détaché et intime, car il y associe toujours une histoire liée non seulement à lui-même mais aussi à la société. Il opère régulièrement un « tournant réflexif » en élargissant le cadre de réflexion initialement centré sur lui afin de passer à la mémoire collective liée aux édifices de la ville. L'exemple de la poste en témoigne :



E: j'ai photographié cette boîte aux lettres qui était douloureuse pour moi, pac'que heu, pendant tout le gymnase, on devait rendre des rapports de physique, des travaux pratiques, et puis on avait jusqu'au dimanche soir, et la dernière poste ouverte à vingt-deux heures (...) heu, cette période c'est de quinze à, de seize à dix-huit, (Donc au gymnase), ouai, c'est mon gymnase, et j'étais en scientifique, pas du tout bon en mathématique, mal orienté, heu, et heu, heu, ça c'était un des grand moment du gymnase, tous les mois, venir dans cette boîte aux lettres pour remettre notre rapport, voilà...



E: j'ai découvert avec ma première copine qui était architecte, à l'époque c'était les architectes qui étaient à, dans une école juste à côté, à trois cent mètres, vers heu l'église anglaise ça s'appelait, les architectes avaient le droit de v'nir là et puis les heu journalistes de la tour Edipresse, et après j'ai commencé à v'nir régulièrement, vu qu'on m'posait aucune question, on m'demandait pas si j'étais étudiant en architecture ou rien, alors j'venais boire des cafés c'est une des plus belle terrasse de Suisse Romande c'est sûr, mais p't'être de plus loin encore, pac'que le lac est à nous quoi, ça à été fait dans les années soixante et heu à l'époque heu, le but c'était que les ouvriers soient heureux...

Emil place son regard « d'ethnologue » en photographiant des lieux publics. Il laisse entendre son histoire et ses souvenirs reliés à ces lieux. C'est sa façon de faire indirectement une médiation entre le collectif et le singulier en passant par l'histoire affective et les situations vécues. Voici comment il parle de son arrivée en Suisse et du milieu dans lequel il baigne pendant l'enfance.



E: c'est vrai qu'notre quartier, les trois tours heu, de Montoie et d'Av'nue des figuiers, c'était assez cosmopolite, pourtant c'était des appartements plutôt aisés quoi, et nous on était réfugiés politiques, on vivait là, y'avait un chinois heu, qui était là aussi, y'avait pleins d'suisses bien sûr, puis après y'a eu la guerre au Liban alors y'avait des réfugiés qui s', qui étaient justement v'nus dans ces tours, et puis on s'est tous retrouvé dans cette classe. Heu les Espagnols n'étaient pas aisés par contre, heu, ils vivaient un peu plus loin.

On voit que les étiquettes sur les étrangers habitent déjà à l'époque l'imaginaire collectif. C'est un exemple très illustratif de construction des représentations sur les habitants à partir de leurs habitats. La ville d'Emil est observée et scrutée par un œil d'écrivain. La stratégie d'appropriation qui se profile est celle qui passe avant tout par la mobilisation de son imaginaire. Au premier

abord, on pourrait juger son témoignage impersonnel et « neutre ». Mais Emil s'implique d'une manière inattendue avec son propre parcours. En effet, il est fasciné aussi bien par des lieux qui ont marqué son parcours. Certains sont dépréciés et il les déteste, comme par exemple, la place de la Sallaz. Voici comment il en parle :



E: Alors ça c'est une place que je déteste, c'est heu la place de La Sallaz, le quartier d'La Sallaz heu, mais c', c'est c'est tellement grand qu'est même plus une place, on a l'impression que, on est dans les pays de l'Est, où le but est heu, y faut des grandes artères, heu voilà, et c'est une grande artère mais heu, heu, on est pas habitué à ça en Suisse que ce soit aussi heu, aussi dépeuplé, fait pour les voitures et les bus.

SA : Et quand vous dites pays de l'Est ça vous fait penser aussi à votre propre pays ?

E. Ben mon propre pays heu, ch'uis parti à six ans, mais après j'ai, j'ai découvert plutôt la Russie, Moscou et Saint-Petersbourg avec mon épouse qui sont heu, qui est russe, (...) et puis heu, au bout de cette, heu, heu, place y avait un cinéma, le cinéma d'la Sallaz, j'ai vu un d'mes film préféré, c'est Il était une fois en Amérique, et puis peu d'temps après le cinéma a fermé, pac'que les cinémas de, maint'nant c'est un billard heu, un bar billard, et c'était un très joli cinéma à l'époque où, y avait encore des cinémas partout heu, puis après ils ont tous été centralisés dans, les multiplexes, dans dix ans !

Même si l'architecture de cette place lui déplaît, il trouve de bons souvenirs de sa jeunesse en exprimant une certaine nostalgie pour des lieux de la ville qui disparaissent comme les vieux cinémas. Près de cette place il fera une autre photo qui évoque d'autres souvenirs de son enfance et de sa jeunesse, surtout la difficulté avec laquelle il a dû se battre longtemps : le bégaiement. Il nous montre, en effet, le studio d'enregistrement à la Radio suisse romande. Il y intervient périodiquement ce qui lui permet de retrouver la fluidité dans son langage pour finalement dépasser ce handicap à l'âge de 22 ans.



E: j'ai commencé à faire de l'a radio, mais je, j'en fais peu hein, j'ai jamais été employé d'la radio heu, j'faisais d'temps en temps des chroniques heu, mais c'était une victoire sur mon bégaiement, je bégayais quand j'étais p'tit et le fait que j'puisse faire de la radio, heu, pour moi quand j'm'assieds d'avant un micro j'me dis qu'je sais que j'vais pas bégayer, pac'que maint'nant c'est qu'ça, c'est coulant, c'est chaque fois un plaisir heu, que je, que j'ai pas oublié, le moment où j'bégayais, la longue période, et alors j'ai commencé à faire d'la radio vers heu... vingt-deux comme ça, vingt-deux ans, on a d'abord fait une interview, à, on f'sait souvent à deux. J'dansais dans un groupe de rock, qui s'appelait Sakarine, un groupe de Lausanne, on f'sait souvent des concerts à Lausanne, et puis un journaliste nous a long'ement interviewés, (...).

Un an plus tard on a fait une proposition, puis c'est là qu'on a commencé à faire des p'tits heu, interviews, et après heu, ré, régulièr'ment ch'uis invité à la radio, soit j'participe à une émission, soit pour donner une interview, à la, à la télévision!

E: Alors ça me dé-sécurise, heu, Et ça revient ?le bégaiement oui, on a vécu à Bâle avec mon épouse pendant trois ans, on est parti d'Lausanne pour aller à Bâle, et puis, au début je bégayais de nouveau en allemand, heu j'étais pas à l'aise, j'étais sûr qu'j'allais faire des fautes et j'bégayais heu, j'étais étonné qu'ça revienne pac'que j'avais déjà, j'bégayais plus depuis quinze ans déjà, et ça revenait un peu,

Quant à sa première langue, le roumain, il trouve qu'il ne bégaye pas de la même manière mais qu'il a eu ce handicap depuis tout petit. Emil choisit pour ses prises de vue trois objets architecturaux qui ont été des dons des citoyens étrangers à la ville de Lausanne. Ses choix permettent de présenter une autre figure de l'étranger dont il n'est pas souvent question dans la mémoire collective des habitants. En effet, il narre une histoire des « dons » de ceux qui sont venus d'ailleurs et ont légué des maisons ou des monuments comme des traces de leur passage dans la ville. Nous apprenons alors avec Emil que le Musée de l'Hermitage est un don de la famille Bugnon, le Palais de Rumine a été légué par un Russe et enfin, un pavillon dans un parc par un roi thaï.



E: Alors, heu j'habitais juste à côté d'ce parc pendant trois ans, heu, chemin de Champs- Dieu j'habitais, et j'allais souvent lire heu, des livres, dans ce parc. (...)

Le roi de Thaïlande qui offre heu, à Lausanne heu, ce parc heu, dor, heu ce parc, ce pavillon doré à la feuille, l'histoire du pa, heu du pavillon est drôle c'est que, le canton d'Vaud voulait l'accepter, tout d'suite, les autorités lausannoises aussi, mais y'a eu des oppositions disant qu'on dénaturait le parc avec ce, ce pavillon, donc il a fallu l'mettre dans un coin, même comme ça on trouvait qu'ça dénaturait, alors y'a eu des oppositions pendant trois quatre ans, puis le roi c'est vexé, je, il a dit, je retire mon cadeau, alors il a effectivement retiré son cadeau, repris, et puis au bout de trois quatre ans de discussions, ici locale, on a fini par trouver une solution, qui soit un peu moins grand, le mettre heu vraiment assez caché, et ça à été accepté voilà, puis alors heu le roi d'Thaïlande a vécu heu en Su, à Lausanne pendant vingt-cinq ans je crois.



E: C'est, on le voit pas, mais c'est des rhododendrons, dans le, dans un autre parc, heu le parc de, heu, l'Hermitage, il y a l'musée d'l'Hermitage, et c'est un lieu de plaisir, heu, et de détente, pour les lausannois, et c'est un parc que j'aime beaucoup, heu, le musée j'y vais de temps en temps, c'qui m'plaît bien c'est heu, la cafet, y'a, y'a un restaurant y s'appelle l'Esquisse, qui est dans, ça s'trouve dans les anciennes heu écuries, alors ch'ais pas si y'a heu des chevaux là, c'était, c'était des écuries faites au dix-neuvième sur le modèle heu, d'un, des jardins anglais, (...) ben, c'est, encore une fois heu, une famille heu, de très riches lausannois, heu c'était des banquiers, les Bugnon, qui heu, faisaient des fêtes au-dessus d'Lausanne à l'époque, c'est pas facile d'arriver là, y'avait pas d'bus bien sûr, donc c'était sur les hauts d'Lausanne, y voyaient, (de la forêt), ouai, près d'la forêt y voyaient la cathédrale, et puis heu final'ment c'est dev'nu un lieu, pour heu, le plus grand bien de la population, c'est très démocratique, de fois ça s'passe comme ça.



E: Un lieu que j'aime énormément, c'est heu, le, heu, la, le palais de Rumine, j'aime bien pac'qu'il y a le musée de zoologie, avec le plus grand requin empaillé, heu, c'est un requin qui a été pêché au large de Marseille, pas très loin d'ici donc, et puis heu, j'y allais avec heu l'école, et heu, après j'allais à l'UNI heu, j'allais prendre aussi des livres ici, et puis heu, j'ai lu des choses sur le bâtiment, il a, choqué tout l'monde, en 1900 quand il a été fait, pac'que c'était heu trop grand pour Lausanne, immense, heu, c'était le palais du savoir avec une académie, l'académie d'Lausanne était là, heu, la bibliothèque, trois musées, c'était immense et puis c'est un lieu cosmopolite pac'que il a été fait grâce au don d'un russe, monsieur Rumine, Gabriel Rumine, qui a donné heu son héritage, il a dit quand y serait mort, il habitait dans le canton d'vaud, sa fortune irait au, à l'état d'Vaud pour construire heu, un lieu de savoir, donc heu, ce lieu s'il existe c'est grâce à un don étranger...

Au fur et à mesure que son récit avance, deux histoires se tissent parallèlement : la sienne et celle de la ville. Cette façon de se raconter, n'est-elle pas l'occasion d'établir un pont, une connexion entre sa vie et celle de la ville, en s'y inscrivant d'une manière très subtile et spontanée. C'est peut-être aussi une façon de prendre la mesure, de manière inconsciente, de l'enchevêtrement des deux histoires et de sa place dans sa ville. Emile fait aussi des dons en en parlant dans ses livres et

en consacrant un roman au quartier de son enfance. L'écriture joue le rôle de connecteur entre ses lieux, son regard sur la société et sa propre vie. Il est passionné par la langue. Il écrit en français mais il tente d'inventer des langues qui n'existent pas.

Les éléments avancés dans ces extraits seront qualifiés plus en détail sur la cartographie sociolinguistique. Ce qui est important de noter ici, c'est la place que le roumain occupe pour Emil par rapport aux autres langues, entre autres, durant sa scolarité à l'école primaire. Il relate ses observations, après quelques années, de la manière suivante :



E: et heu voilà, (...) un seul Espagnol par exemple, mais beaucoup d'Italiens, mais alors heu, vraiment en classe il était pas question d'parler, de discuter de nos origines, on est là pour heu apprendre heu, le programme scolaire, point final.

Mais c'est, c'était une petite école, et puis heu, oui alors j'ai fait, y'a pleins d'souv'nirs juste de l'autre côté, y'a un kiosque, j'me souviens des, choses des sucreries heu, très chimiques qu'on achetait et qu'on allait manger dans la cour, heu, c'était là que j'disais à ma mère de, arrêter de m'parler en roumain quand elle vient m'chercher heu, c'était dans, dans cette zone, pour avoir l'air normal,

E: Ouai, ben le but était d'avoir l'air normal, heu, (pour être comme les autres), ouai, donc y'avait une honte si j'parlais roumain, heu et qu'ça allait heu, ça allait, j'a, j'allais m'trahir quoi, j'étais différent. La quoi, la maîtresse de quatrième année primaire heu, j'étais amoureux d'elle, j'avais dix ans à l'époque

AS: Mais là, au début de cet entretien quand vous avez répondu au téléphone, vous avez parlé le roumain ?

E : Ouai, oui, oui, (c'est la langue de votre famille en fait) ben le, oui, oui c'est le roumain, ça vient spontanément aussi, heu j'l'ai heu, mais j'cultive pas l'roumain, j'pourrai lire des journaux en roumain, ils sont tous sur internet, avant j'pouvais, j'avais une excuse, je, c'était impossible de les trouver heu, à Lausanne. Puis maint'nant ils sont sur internet, mais j'ai jamais ouvert une page internet en roumain, c'est, c'est assez incroyable même, maint'nant qu'je réalise ça, jamais ouvert une page, heu, bon pour l'roumain heu la r'lation au pays j'crois qu'j'ai hérité heu du rejet de mes parents, j'ai pas réussi à dépasser ça, mes parents ont fui la Roumanie, mon père n'est jamais r'venu, ch'uis retourné avec ma mère, heu, une fois et puis ma mère est même été toute seule, j'ai aussi fait un voyage tout seul en Roumanie, enfin sans ma mère, avec mon épouse, mais heu, mais quand même heu, y'a pas l'idée de retourner en Roumanie ou heu de lire des écrivains roumains, heu m'intéresser à la culture roumaine, quand je suis en Roumanie oui heu, j'y suis pour deux trois s'maines, de temps en temps, c'est tous les trois quatre ans, j'vais pas chaque année, beaucoup d'Roumains d'ici je sais y z'y vont chaque année, même deux fois par année.

Cet exemple illustre la relation complexe, ambiguë et difficile aux langues par rapport au monde et aux représentations qu'elles véhiculent. Un autre extrait parle des lieux qui gardent en éveil ses sensations. Ils sont aussi importants et il les évoque à plusieurs reprises dans son récit.

En conclusion, on peut constater que son parcours est marqué par un départ très difficile, avec des soucis de santé importants. Il le franchit par étapes mettant en place plusieurs stratégies : écriture, activités artistiques et études. Quand on entend Emil parler de sa maladie, on se demande

comment il est parvenu à s'en sortir. Il qualifie son rétablissement de miraculeux mais son témoignage atteste à quel point il y a mis du sien. Une des photos rappelle les souvenirs de ses visites chez le médecin.



E: Alors ça c'est lié, à, à partir de dix-huit ans, c'est un lieu qui m'a fait du bien et du mal, mais les deux, j'aurais plutôt dit un lieu qui m'a fait du mal final'ment. Heu, c'est là que, hum, vit, heu, un, non travaille, un, pédiatre, qui m'a soigné mes rhumatismes, vers dix-huit ans, donc ça c'était vraiment fabuleux, c'est, pac'que là je, j'ai eu d'l'arthrite à partir de treize ans, polyarthrite juvénile, et puis, aucun traitement ne marchait vraiment, et chez lui, c'est un pédiatre roumain, Monsieur Sikiti, Sichiti, et à dix-huit ans on m'a parlé d'ce méd'cin et j'ai été, puis il m'a fait des piqûres au sel d'or, c'est un régime heu, c'est un, médicament très fort plutôt du dix-neuvième siècle, heu, des piqûres au sel d'or, c'est un dérivé du sel, dans les fesses, et j'avais plus rien du tout après heu, trois quatre mois, en plus il m'a dit que j'étais trop, lourd, trop gros, j'ai fais un régime alimentaire, il m'a dit faut soulager mes deux genoux, et qu'je suis à la limite du diabète il m'avait dit, tell'ment qu' j'mangeais mal, sucré heu, que j'étais heu, ben j'étais heu plutôt malheureux, je bégayais, j'avais l'arthrite heu, rien n'allait, j'avais pas d'copine, et, et comme une espèce de miracle c'est que, le médicament a marché, j'ai perdu neuf kilos, et j'ai passé mon bac et ch'uis entré en lettres, alléluia, et tout c'est débloqué.

Analyse interprétative

CARTOGRAPHIE SPATIALE D'EMILE :

indices sur les mobilités spatiales traduisant des mobilités sociales

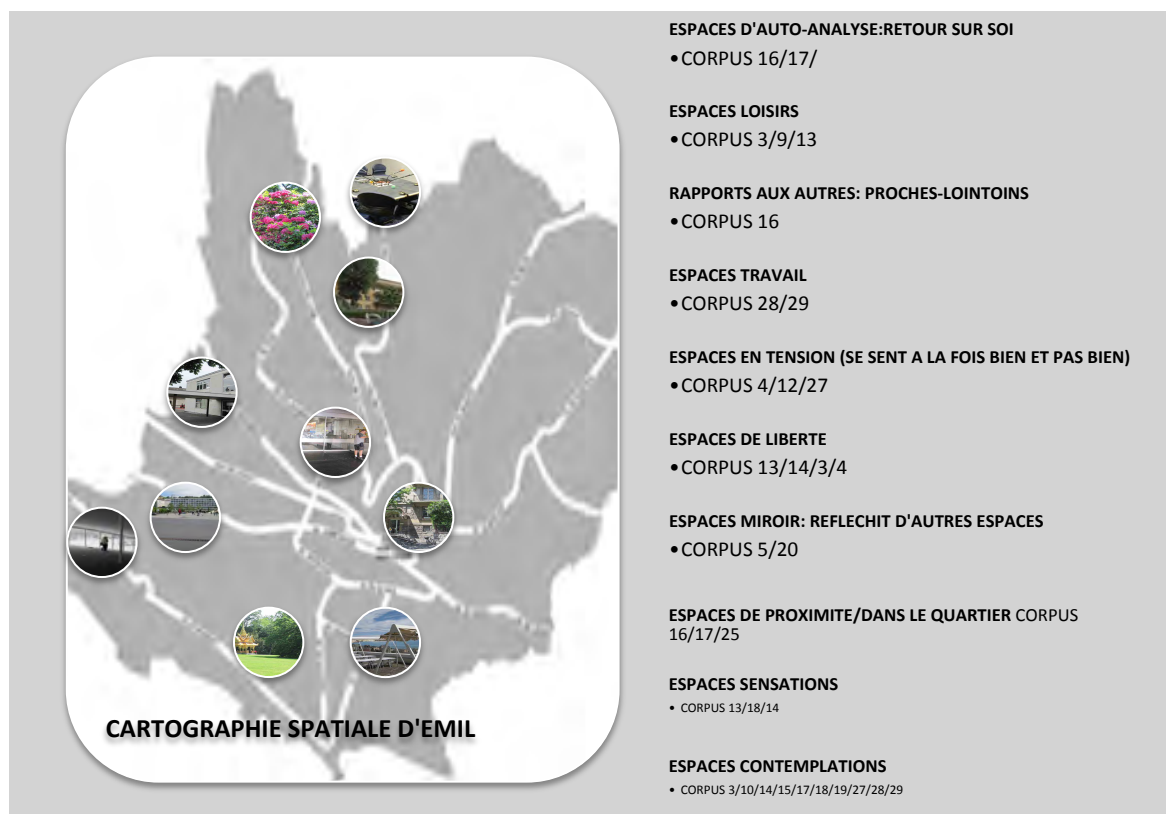


Figure : cartographie spatiale d'Emil

Nous pouvons d'abord noter qu'Emil choisit des lieux marqués par leur caractère public (bibliothèque, parcs, grandes places, etc.). L'aspect subjectif se dégagera a posteriori dans le récit oral. L'usage de la photographie par Emil met en exergue son rapport aux espaces urbains. La ville est l'objet de son inspiration pour composer son récit : il l'admire, sent, observe, analyse, compare. Parfois ses espaces lui déplaisent. Les lieux sur les photos sont souvent vides, épurés, mais très chargés symboliquement. D'ailleurs, la catégorie définissant son rapport aux autres comporte une seule citation : celle qui se réfère à ses camarades de classe et à sa maîtresse qui est un personnage modèle de son enfance. Chaque lieu décrit est porteur d'une mémoire qu'Emil « récite » par cœur et dont il nous fait part en l'entrelaçant avec ses souvenirs. Inaugurant la mémoire de la ville, il évoque certains bâtiments comme des dons des citoyens étrangers qui vivaient à Lausanne. Il nous parle également d'un lieu appelé à disparaître prochainement (la poste). D'autres encore lui évoquent ses visites chez le médecin, sa participation à l'Expo 2002,

ses lieux de collocation durant la vie estudiantine. La cartographie spatiale du récit d'Emil indique en effet deux types de parcours : parcours professionnel qui aboutit au métier d'écrivain et un parcours de vie marqué par une santé très fragile qui jouera un rôle décisif dans ses choix.

Sur les trois cartographies, nous apprenons progressivement les détails de son parcours, ses stratégies et sa façon à la fois intellectuelle et affective de s'approprier la ville. Le parcours de langues est placé en arrière-plan même si la langue devient décisive pour son parcours, car elle représente l'outil de son travail. Il joue avec, l'invente, la manipule, l'apprend. Elle peint son regard sur la société en créant des romans, des pièces de théâtres, des ateliers d'écriture afin d'initier les autres au même métier. Observant les grilles de la cartographie spatiale, on note que l'acteur privilégie les lieux qu'il découvre par les sens (parcs, restaurants, fleurs) et d'autres sur lesquels il pose son regard ethnographique commentant l'architecture, l'histoire, la disposition des meubles, des bancs, des objets, des arbres, etc. Les extraits de son récit renvoient aux catégories d'espaces de contemplation, de sensation, de liberté. Il s'approprie la ville anonyme (espaces publics) par une narration qui la rend tout à coup proche et intime. Il modalise toutefois ses propos en prenant une distance et en situant ces lieux dans la grande Histoire de la ville. Les pratiques sociales qu'il signale (visite médecin, sport, danse, régime, radio, déménagements) s'avèrent pour la plupart comme l'occasion de sortir d'un état fragilisé par sa santé. L'arrivée en Suisse, la vie de famille et le processus d'intégration de ses membres sont présentés comme un processus de l'assimilation auquel les réfugiés de l'époque se soumettent systématiquement. A cette époque, il fallait à tout prix ressembler aux autochtones et mener une vie semblable au point où tout ce qui relève la différence, dont la langue, était nié, voire interdit. Sa mère lui faisait peur en lui disant qu'ils n'auraient pas la possibilité de rester. Donc, le déni d'une langue est un moyen par lequel on montre sa loyauté à la communauté d'accueil pour ne pas se sentir redevable. Le rapprochement avec des camarades d'origine étrangère semble être perçu par Emil comme une évidence et un élément constitutif de son parcours et de son identité. Selon l'informateur on ne parle pas de la diversité à l'école à son époque. Pour lui, la cohabitation multiculturelle dans son quartier réveille des souvenirs de joie, une fierté, un enrichissement.

Tout en parlant des difficultés de son parcours personnel et familial, le double récit d'Emil souligne surtout les ressources et les stratégies qu'il déploie pour s'en sortir.

- 1) Il s'empare d'abord des lieux publics pour ensuite revenir aux lieux liés à son histoire individuelle ;
- 2) Quand il replonge dans les lieux à caractère personnel, il évoque ses stratégies artistiques pour surmonter les difficultés de santé ;

3) Sa façon de dépasser les difficultés est de mettre à l'épreuve ses faiblesses en poussant à l'extrême cet exercice (la danse alors qu'il souffre de rhumatismes, la radio alors qu'il bégaye).

Il rencontre depuis son plus jeune âge des difficultés de langage (bégaiement) mais s'expose en prenant le micro de la radio. Et en effet, sa stratégie améliore ses problèmes d'élocution malgré des rechutes et les difficultés qu'il connaîtra aussi pour sa maladie (polyarthrite). Les espaces choisis pourraient être répertoriés selon une autre logique : soit selon les trois étapes de son parcours de vie, ponctuées par les extraits de :

- son enfance (quartier, école où le rôle décisif du français et le décisif et provoque le rejet du roumain, mariage de son institutrice qui représente un modèle d'identification).
- sa jeunesse (gymnase, lectures et premiers écrits en français, copains, lutte contre la maladie, colocations, premières présentations de ses œuvres)
- la période actuelle (écriture et publications, voyages, apprentissage de nouvelles langues, déménagement, projection dans le futur – dans le troisième âge).

Cette façon d'interpréter la cartographie spatiale montre que chaque étape de son parcours de vie comporte des éléments qui reviennent, à savoir : la formation (dont les langues), la créativité comme moyen de dépasser ses difficultés et l'importance de son entourage (institutrice, famille, copains). Ces éléments jouent des rôles décisifs dans son parcours et dans son appropriation spatiosociolangagière de la ville.

CARTOGRAPHIE SOCIOLANGAGIÈRE :

indices de l'appropriation sociolinguistique/ fonctions de la/des langues signalées

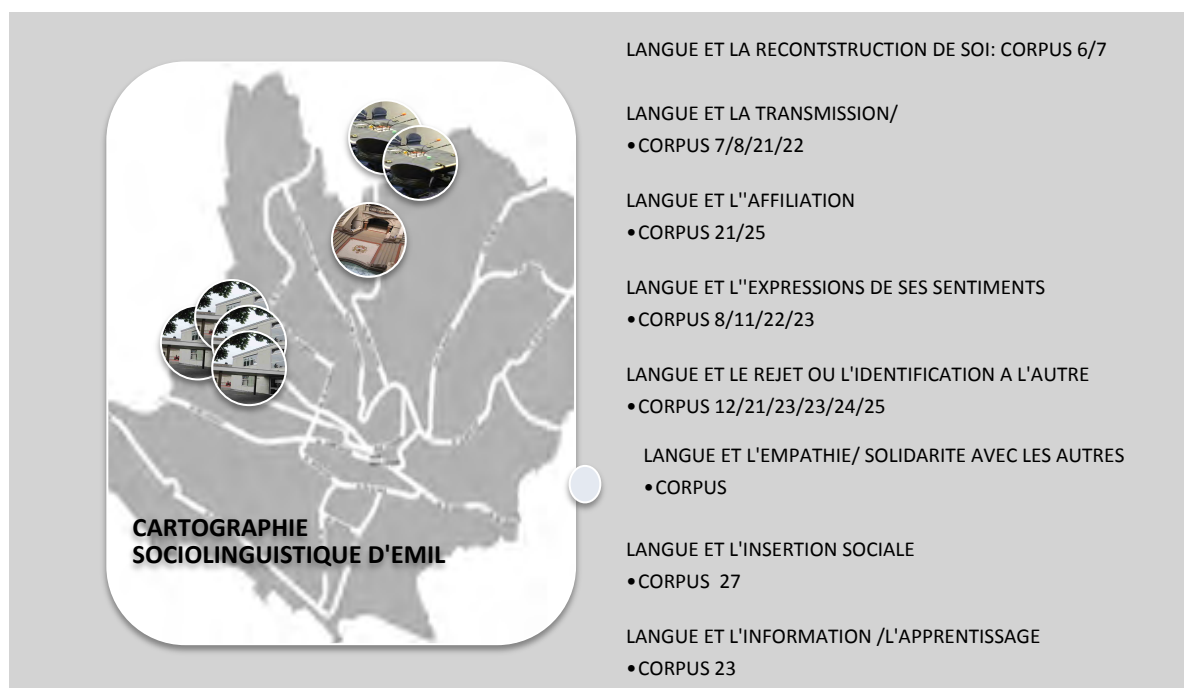


Figure : cartographie sociolinguistique d'Emil

Dans la première étape de son parcours, c'est la pluralité et son quartier mixte qui marquent ses relations. La prise en compte des origines des autres élèves était un sujet tabou de son environnement scolaire. Son comportement langagier dans certains espaces s'inscrit de deux façons différentes : par une logique interne conditionnée par son statut mais aussi par une logique externe (comme celle de l'école) qui provoque des réactions et des sentiments négatifs (dénî, honte, etc.). Le statut fragile du roumain par rapport à la langue de son institutrice qui est devenue un modèle pour Emil, provoque un sentiment de honte et de rejet au point qu'il « interdit » à sa mère de lui parler en roumain une fois la cour de l'école franchie. Dans ce cas de figure, on note que son rapport au roumain met en jeu les données contextuelles (réfugiés qui s'assimilent et qui ont peur d'être renvoyés). Ce sont avant tout ces références contextuelles qui influencent son rapport aux langues et provoquent en quelque sorte des luttes internes par rapport à leurs usages. Même à l'âge d'adulte, il se reproche de ne jamais ouvrir une page internet d'un journal en roumain. Comme beaucoup d'enfants, il essaie d'adopter la stratégie d'alignement à la logique institutionnelle. Emil tient compte de la nature de l'espace où cette langue n'a pas lieu d'être parlée. Il dissocie son contexte familial de l'espace-école. Il retourne dans le quartier pour prendre

une photo de son école enfantine. Mais ce qu'il nous montre en réalité, c'est le regard des autres sur l'espace scolaire (de sa famille). La radio est un espace de parole très stimulant dans la situation d'Emil qui lutte contre son handicap langagier. Ce lieu aiguise son goût pour les jeux de mots, pour le théâtre, pour la fiction. Dans son double récit, il associe l'histoire des langues (français, roumain, allemand, russe) à ses voyages et ses séjours dans plusieurs villes. Il développe une relation affective, imaginaire et intellectuelle à son parcours langagier et ses compétences/difficultés en langues. Le récit visuel et le récit oral d'Emil confirment qu'il est difficile de séparer l'aspect spatial du facteur social et langagier. Ce récit montre également que le parcours de ville cache la multifonctionnalité des espaces, pas toujours perceptibles pour un regard extérieur. Les deux cartographies donnent les premiers indices sur :

- des stratégies d'appropriation spatiolangagière fondées sur des actions clés de son parcours ;
- la créativité d'Emil (écriture) entre les lieux réels et la mise en récit de son vécu ;
- logiques différentes dans l'appropriation langagière mêlée aux sentiments de la honte (roumain) et de l'admiration (français).

Les pratiques langagières en langue première restent associées aux lieux privés. Les enjeux langagiers ont été transcendés par sa mise en récit et la distance temporelle. Le double récit d'Emil montre sa capacité d'analyse quand il se réfère à ses pratiques langagières. L'utilisation de la photo a contribué à donner une touche personnelle à cette auto-confrontation. Les différents angles de prise de vue (souvent prises de la perspective d'oiseau) et les distances physiques témoignent indirectement du rapport de l'acteur à chaque lieu. Il apprend d'autres langues grâce aux séjours dans les villes de Bâle et de St-Petersburg. Ses rencontres et déménagements souligneront son insécurité linguistique et sa capacité d'y faire face. Le rapport à la langue « première » (roumain) reste mitigé et très discret. Il rappelle que sa famille était plutôt dans un processus d'assimilation. Il affirme qu'il ne parle pas cette langue, alors qu'en plein entretien il reçoit un téléphone de sa mère, à laquelle il répond automatiquement en roumain. On peut noter un décalage entre ses représentations et ses pratiques réelles. Mais on peut aussi faire l'hypothèse que roumain reste une langue domestique et attribué à la sphère privée qui ne peut pas être pratiquée dans la sphère publique. L'alternance de langue peut aussi servir pour marquer le changement de registre car il enchaîne ensuite la conversation en mélangeant les deux langues. La cartographie sociolinguistique représente ses langues et ses lieux « historicisés » (inscrits dans le temps et l'histoire collective) et en même temps « historiciés » (inscrits dans le temps et l'histoire individuelle). La trame qu'il établit entre des lieux de la ville et sa propre histoire est la

trame narrative d'un roman en se prenant soi-même et les lieux de la ville comme personnages. Ce que nous pouvons relever est le lien étroit qui existe entre son rapport à la langue première et le parcours migratoire de sa famille, les conditions d'arrivée et finalement les stratégies de déni adoptées par la famille pour assurer leur séjour en Suisse. Emil souhaiterait retourner à cette langue mais il réalise en se racontant qu'il ne fait pas d'efforts pour renouer avec elle. Le projet de vie, en l'occurrence concernant sa retraite, renvoie à son pays natal, donc la langue y est reliée inévitablement mais ses pratiques sont conditionnées par le sens que prendra son parcours.

CARTOGRAPHIE SYMBOLIQUE :

indices sur les enjeux de territoire et d'identité, sentiments d'appartenance

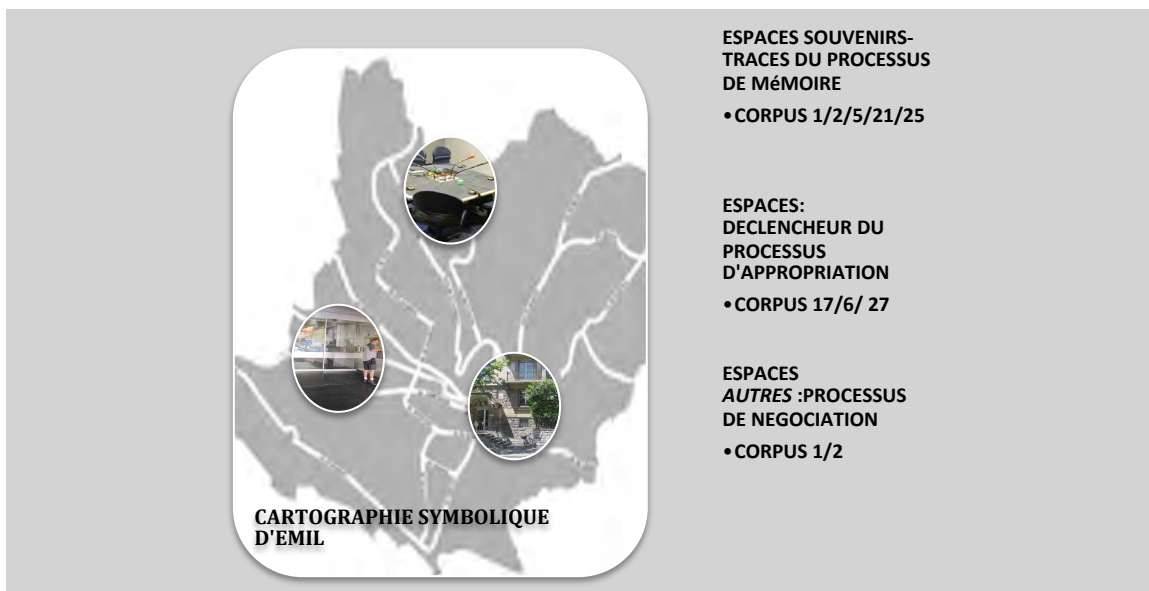


Figure : cartographie symbolique d'Emil

Emil commence son récit avec un lieu qui va le ramener à l'âge de l'écolier et des souvenirs d'enfance dans la ville de Lausanne. L'espace temporel qui se déroule entre l'espace physique et les lieux symboliques divise son récit. Il appréhende la ville sous plusieurs angles de vue et par étapes :

- rejet de son statut de réfugié et de sa langue première, investissant dans les études en langue seconde ;
- recherche de l'équilibre sur le plan de la santé en s'engageant dans la musique, la danse et l'écriture
- transmission de ses compétences en formant d'autres personnes à l'écriture, en intervenant dans les écoles, en animant des ateliers d'écriture, etc.

Croisement des cartographies

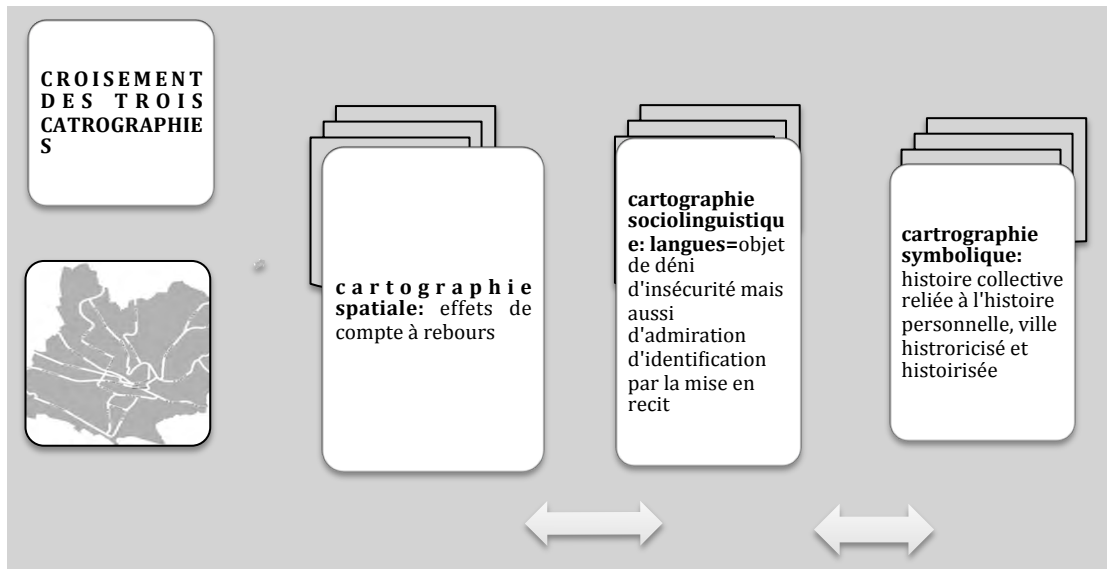


Figure : croisement des trois cartographies d'Emil

Pour Emil, la photo est un compte à rebours qui remonte le fil de sa vie à Lausanne, dévoilant son enfance, puis sa vie de jeune homme et d'adulte dans la vie active. La photo aide à démarrer deux histoires : la sienne et celle de la ville. Il « historicise » et « historise » (Bulot 2003) son parcours de ville et son parcours de vie. Emil observe la ville d'une manière distanciée, avec un rapport intellectuel, laissant se profiler ses goûts pour la vie à travers les cinq sens et en lui donnant sens par le travail de l'écriture. Le dépassement de l'insécurité linguistique est lié à un défi et à sa créativité. En conclusion, on peut faire l'hypothèse suivante : l'acteur s'approprie la ville à partir de territorialités symbolisées par les images et par les mots. Les frontières de ces territoires ne se situent pas sur le plan spatial mais plutôt sur le plan sociolangagier et dans la lutte contre les obstacles divers apparus dans sa vie. Il tente de reconquérir les langues (dont sa langue première) à travers son activité d'écrivain. Nous sommes dans une sorte de personnification de la ville et une stratégie de déploiement des éléments narratifs et historiques dans la reconstruction personnelle et identitaire. En bref, les discours sur certains lieux, comme celui sur l'école, deviennent décisifs pour son appropriation spatiolangagière. En conséquence, l'identité la plus forte qui marque ce double récit est l'identité de l'écrivain. Toutefois, les identités sociales et le sentiment d'appartenance à certains lieux de la ville et hors de la ville (Roumanie, Russie, Bâle) sont également forts et explicitent ses appartenances d'écolier, de journaliste, de danseur, de mari, etc.

8.2.6 Informateur Anandam : le médiateur pragmatique

Données personnelles et contexte

Anandam est arrivé seul du Sri-Lanka en tant que requérant d’asile. Il obtient son permis de séjour en 1998. Il est marié et a deux enfants. Son père est décédé un an après son arrivée en Suisse et sa mère a disparu. Il a eu un parcours très mouvementé. Ses frères et sœurs vivent dans d’autres cantons suisses (St-Gall, Fribourg) et une sœur vit en Grande-Bretagne. Plusieurs petits jobs se sont succédés au début de son installation. Il entreprend ensuite plusieurs formations : une dans la restauration pour devenir cuisinier, une autre pour devenir interprète communautaire pour la langue tamoule. Il est également arbitre de matchs lors de tournois de football. Depuis neuf ans, il exerce un travail permanent : chauffeur de bus. C’est dans le bus que nous l’avons rencontré et que nous lui avons proposé de participer à cette recherche. Il a tout de suite accepté et a fait plusieurs photos de son parcours, parfois depuis le bus, ce qui donne une perspective particulière aux photos et à son récit visuel.

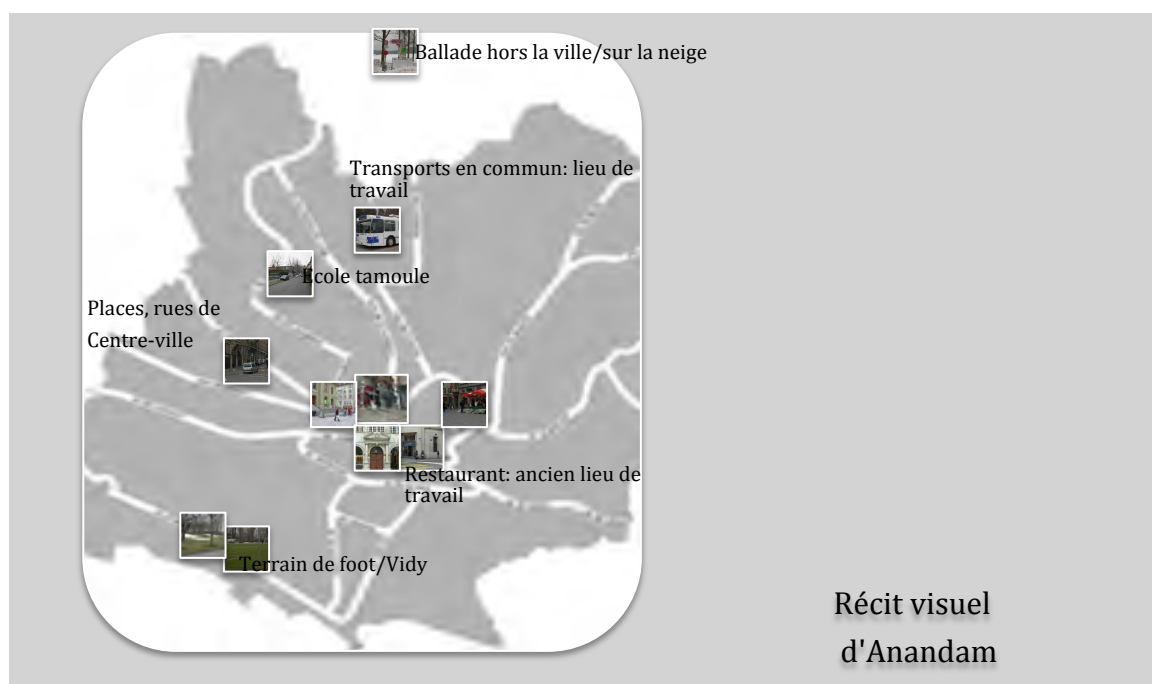


Figure : récit visuel d'Anandam

Analyse descriptive

Le double récit d’Anandam évoque d’emblée un parcours se construisant par étapes. Pour son récit visuel, il choisit deux types de lieux : espaces communs (marché, rue, terrain de foot) et espaces publics (école, conseil communal, TL Transports publics lausannois). Il prend plusieurs photos depuis le bus qu’il conduit quotidiennement à travers la ville. Ceci fait que l’angle de vue

prend une perspective plongeante sur la ville, depuis une certaine hauteur et en mouvement. Il est très attaché à Lausanne, car des étapes significatives de sa vie s'y sont déroulées : obtention du permis de séjour, mariage, naissance de ses enfants, entrée au Conseil communal. Il évoque ses efforts, ses engagements, les difficultés et les réussites de son parcours. Malgré les obstacles rencontrés, il en retire beaucoup de satisfaction et d'enseignements.

Pour son récit visuel, il présente des photos de la ville mais aussi de la périphérie. Sa capacité de communiquer avec plusieurs communautés, côtoyées au quotidien dans son bus, donne la première marque de son action, à savoir agir en tant que médiateur. Il a obtenu un certificat d'interprétariat mais n'insiste pas sur cette fonction. Il considère le travail de médiation comme des gestes quotidiens qui vont de soi. D'autres photos se réfèrent à la vie en Suisse, avec les Suisses, des activités qui sont pour lui aussi importantes que celles en rapport avec sa première communauté. Ses images renvoient à l'enthousiasme et à une passion pour les choses qu'il fait. Il se présente par des photos montrant la nature, le quotidien : rues et places du Centre-ville, marché, école de ses enfants, plage de Vidy, terrain de foot. Deux repères guident son parcours : son travail et sa famille. Il est engagé dans plusieurs projets qu'il dirige. Il y participe en tant que membre actif. La seule photo qui montre son malaise est l'image de personnes sans abris et de personnes marginales qui se regroupent à la Riponne, souvent dans un état de vulnérabilité, de détresse et parfois de violence. Voilà comment il en parle :



A: (...) je dirais c'est, c'est un endroit j'ai, j'aime pas y aller pac'que ça me fait mal au cœur des fois de voir les gens qui sont là-bas, ch'ais pas pourquoi ils sont dans cette situation mais je cherche pas, mais ça fait mal au cœur (...) il y a une grande raison derrière, mais ça fait quand même mal au cœur donc heu, j'essaye d'éviter de voir ces gens, heu ils sont pas méchants mais au contraire ils sont tout sympas mais pour moi ça fait mal au cœur de voir ce, surtout des fois on voit des jeunes filles qui z'ont, qu'on a croisé une ou deux fois en ville,

Les photos de la Riponne et du Chaudron illustrent clairement à quel point l'urbanisation fragilise des populations qui à leur tour font peur aux citoyens. Cette vulnérabilité peut susciter des discours discriminatoires. Dans le cas d'Anandam, on trouve plutôt un discours d'empathie, un sentiment de malaise et de gêne voire d'évitement. Les personnes marginales observées par Anandam font souvent l'objet d'un débat public dans la presse. Elles se retrouvent en plein centre

alors que les autorités souhaiteraient les déplacer et les « stationner » ailleurs, pour améliorer ainsi l'image de la cité et peut-être les contrôler davantage. Quant à son rapport avec les communautés tamoules, il montre un certain attachement tout en appréciant la culture d'ici.



A: c'est, c'est quelque chose que, qu'on apprécie beaucoup, et ça facilite un p'tit peu la vie ici, qu'on arrive encore vivre avec heu certain culture heu de chez nous, on garde heu grâce à ces épiceries, heu des magasins qui z'ont là-bas, il y a aussi des magasins des habits, des bijoux, de donc heu, tout ça vient de chez nous I.S.A. D'accord, mais tu as aussi appris des spécialités d'ici ou la nourriture à la maison elle est...

A.: Alors c'est mélangé, assez mélangé, pac'que moi même je suis cuisinier heu, d'ici, je fais la cuisine français,e donc heu ma femme elle est, elle est de, de Sri Lankais, de Sri Lanka donc heu elle fait beaucoup de spécialités de chez nous, moi quand je fais moi, je heu, c'est, je fais beaucoup heu d'ici, donc heu c'est assez mélangé.

A: (...)je l'ai créé il y a quinze ans, et puis ça, ça, ça, chaque année ça grandit, maintenant on a un comité, on est une cinquantaine de personnes qui, qui, qui fait ça pac'qu'on est quand même beaucoup a, beaucoup de choses qu'on fait, et ça marche bien, et puis ça y va a avoir un p'tit peu d'argent, pour heu, pour en profiter pour autre chose donc heu souvent ça va au pays, donc heu., (en quoi consiste la manifestation ?), c'est une la heu, ici c'est que du sport, donc heu, y'a l'a, y'a l'athlétisme pour les enfants, toute sorte de athlétisme, de course, heu, de saut à longueur, heu, lancer balle, des, toute sorte de athlétisme, y'a le volley, y'a le le basket, y'a le foot, y'a le criquet. ...puis moi je coordonne tout ça. [...].

Sa façon de voir ses deux appartenances est exprimée par cet extrait qui confirme que Anandam a appris à vivre avec les deux en s'autorisant à mélanger, à faire des combinaisons, comme par exemple dans sa cuisine devenue hybride. Mais l'attachement à la communauté d'origine ne se limite pas à ses appartenances à la culture tamoule. Les photographies qui suivent dévoilent ses autres appartenances et fonctions.



A: Alors j'ai changé en 2001, chauffeur de TL, mais avant ça j'étais cuisinier, (et puis tu as fait une école ?), non, j'ai, (ou tu as déjà commencé chez toi ?), non ici même j'ai commencé comme heu, cassolier, et après ben petit à petit j'ai appris au, sur place, bien pour finir j'ai du faire heu, un, heu, une formation heu de courte durée, au, heu, quat, heu, gastro suisse, c'est un certificat qu'on, qu'on fait en six mois donc heu, c', c'était ça quoi, donc j'ai, je connais assez bien la cuisine heu, je fais assez, ben surtout que j'aime bien faire ça.



A: C'est une photo à l'entrée de l'école de de Bergière, donc si tu vois vraiment ça c'est là l'entrée qu'on, qu'on trouve, ce que j'aime bien moi on voit heu, pratiquement, j'y vais tous les mercredi, de l'après midi, début d'après midi où on emmène les enfants heu de tout notre communauté, y'a à peu près 300 enfants qui vient, et je croise pas mal des amis, et j'aime bien aller là-bas, ça fait que, heu, je retrouve un peu le, heu, le chez moi, dans ces, de, de voir les enfants quand y sortent de quatre heures et demi, quand ils sortent tous les enfants de le l'école, on dirait c'est vraiment un, un endroit à, de de l'école de Tamoul qui sortent, y'a quand même trois cent enfants et puis tous ces voitures qui passent heu c'est vraiment un moment que j'aime bien là-bas et puis on rencontre facilement des, des amis.

Le dernier extrait dévoile un espace semi-privé (comité tamoul pour les cours de langue d'origine et les activités éducatives et sportives pour les enfants tamouls) qui est « dissimulé » dans l'espace public (école publique). Certains usagers de ce même espace (élèves et enseignants de l'école des Bergières) ignorent le passage de trois cent enfants tamouls et de leurs parents le mercredi après-midi puisqu'il n'y a pas d'école à ce moment-là.

Le paradoxe de ce lieu physique est qu'il n'existe aucun lien entre les deux espaces éducatifs (école publique et école tamoule), alors que les cours se déroulent dans un même endroit. C'est un espace à la fois éphémère et durable sur le plan spatial et temporel : il comporte donc plusieurs espaces sociaux et plusieurs temps. L'école tamoule est importante pour Anandam non seulement à cause de sa fille mais aussi en raison de l'engagement de sa femme travaillant comme enseignante bénévole depuis plusieurs années. Signalant cet espace, il parle en même temps de sa famille, du statut de sa femme et de leur engagement commun dans la transmission culturelle et linguistique. Il parle également d'une autre fonction de cette école : « garder les racines ».



A: ça, ça lui encourage un p'tit peu et puis ça lui permette aussi vrai, vraiment garder aussi lien avec heu... ses...que, ses... avec sa famille et de grand mère, grand père, heu, c'est ceux, cousins, cousine tout ça donc heu si un jour si elle veut aller en vacances là-bas, ou même heu pour quelque temps heu ça permette de, de garder un, facilement son lien, (surtout car elle a des cousins en Angleterre qui parlent une autre langue ?) , mais heu même en Suisse heu d'écouter le suisse allemand heu donc heu, ça nous permette quand même heu garder un p'tit peu de, de facilité de contact hein, si on doit parler en suisse-allemand et qu'on est en Suisse-romande on serait en peu embêté

A: . qu'on a, qu'on a à peu près toute la Suisse, on est à peu près 6000 élèves qui z'organisent heu chaque année des heu, des é, des examens à un niveau national, même niveau international, c'est le même jour, donc heu avec même questionnaire , mais heu chaque niveau y z'ont un examen qui doit réussir pour passer dans une autre heu, un peu plus haut, donc heu, cet, ces certificats y sont reconnus heu par l'État de Sri -Lanka donc heu si elles heu, si elles les ont pas un jour le retour au pays,

A: . pour le moment je vais rester pour ma fille, pour avoir fini au moins quelque chose qu'elle puisse heu être autonome financièrement, puis heu se débrouiller toute seule ! Mais en attendant je vais rester pour elle, je vais pas faire heu comme j'ai fait heu avec moi, en quittant mon pays j'ai perdu pratiquement toute ma vie, heu j'ai dû reconstruire une autre heu manière et pour ma fille je veux pas que elle soit aussi comme ça , elle puisse au moins finir ses écoles comme y faut et dire un jour, [...] ».

Cet espace de l'école renvoie également à la dimension identitaire des langues, une fonction complexe et multiple convoquée dès qu'il est question de la transmission des langues et des cultures. Le troisième objectif de cette école consiste à préserver des liens entre les enfants tamouls qui grandissent dans différentes régions linguistiques de la Suisse. Donc la langue tamoule change de statut en fonction de la génération. Pour les parents, elle est la première langue, alors que pour les enfants, elle devient une langue-tierce, une langue-passerelle et véhiculaire entre locuteurs qui ont souvent pour première langue l'une des trois langues nationales de la Suisse. Donc, pour garder les liens entre les membres de la famille proche ou pour rester en contact avec les membres de la famille élargie et éparpillée en Suisse et en Europe, les enfants poursuivent l'apprentissage de la langue maternelle. Six mille élèves sont concernés par ces cours dans plusieurs cantons suisses, même si le projet de retour n'est plus d'actualité ni pour les parents ni pour les enfants. Anandam avise par son récit qu'il existe un risque que les enfants doivent recommencer tout à zéro comme il a dû le faire en arrivant en Suisse. En s'engageant dans une école de langue d'origine, les parents souhaitent protéger leurs enfants de ces situations difficiles.

Anandam signale un autre lieu à double fonction : la place de la Palud. C'est un espace de mémoire.



A: Bon, c'est pour moi c'est des grands souvenirs, premièrement c'est, c'est le mariage, heu où je me suis marié en 1997, 29 septembre 97, donc c'est un, un jour heu mais heu qui m'a changé, beaucoup de choses dans ma vie, (...) ça m'a changé beaucoup, donc c'est, c'est un grand souvenir, heu, avec ma femme j'ai, j'ai, j'ai conçu ma vie assez bien, mais deuxièmement j'ai, c'est un endroit que, où j'ai eu vraiment heu.... où j'ai fais accepter par, par mon, par la société de d'accueil, c'est à dire par la Suisse

Il a marqué le changement de son état civil et de son statut de citoyen. Dans ce même lieu, il est devenu un homme marié et un membre du Conseil communal. Avec cet espace public, on pourrait dire qu'il a à la fois une relation sentimentale et une relation sociale, en qualité de membre au Conseil communal. Selon lui, sa désignation au Conseil communal est un témoignage de confiance et une occasion de prendre des responsabilités en tant que citoyen.



A: c'est un endroit que j'ai, que j'essaie d'éviter, surtout le fin de la journée, le week-end, pac'que... heu...par mon...mon couleur foncée, souvent le, quand on passe par là le, le regard des gens ça me fait différent, c'est, c'est un quartier qui est as..., assez fréquenté par les gens qui vendent les drogues, heu, heu... les drogués donc c'est, que ch'uis, c', ça me dérange pas les gens y fait ce qu'ils veut, c'est pas un, ça me regarde pas, mais simplement le regard de certains passants, ça me, ça fait un peu mal, donc les gens des fois on dirait qu'ils considèrent, y s'mettent tous les étrangers dans un même panier, (...) ça m'arrive des fois même qui a des certains qui nous approchent, soit pour vendre des drogues, soit pour nous demander si on a des drogues, (c'est pour ça que tu dis qu'ils mettent les étrangers tous dans le même panier, car tu es de couleur ?), je suis un être de couleur et puis les, les passants, certains passants ils estiment ouai heu c'est un homme de couleur, il est là pour vendre les drogues, non c'est pas ça non, [...] .

On comprend mieux avec cet extrait pourquoi la ville délinquante le touche. La photo d'une place très mal connotée (place Chauderon) reflète l'attitude discriminatoire que certains citoyens pourraient avoir envers lui parce qu'il est un homme de couleur. Cette prise de vue donne un aperçu des discriminations et des représentations fortes portées sur l'autre, du regard gênant qui le confond avec un vendeur de drogue. Prendre des photos de lieux connotés négativement reflète la crainte d'être associé à ces lieux, d'être considéré comme un dealer.



A: [...] Donc heu, ch'uis chauffeur de bus, mais, ça n'en ne, c'est le poste de conduite heu, pour moi je considère pas que j'ai une obligation, qu'une chose qui me pousse pas, pour être là. Et je, ça fait neuvième année que ch'uis aux TL mais jusqu'à maintenant j'ai pas eu cette heu impression de que j'ai qu'une chose une obligation que je dois y aller là. Non, contraire, j'y vais avec plaisir, s', pou, jusqu'à maintenant je considère pas comme un travail mais je considère comme un promenade que je fais en ville, (...) pour moi ché, franchement, jusqu'à maintenant je considère pas comme un travail mais un endroit où je me dégage aussi pas mal de stress, quand ch'uis pas bien, au, au volant ch'uis quand même bien. (...) maintenant j'arrive à maîtriser assez bien, j'ai pas eu de, trop de d'accidents, malgré avec tous ces r'heu, difficultés au Lausanne mais, mais j'arrive à quand même bien maîtriser, et des fois aussi avec le temps, surtout cette année, avec tous ce neige qu'on a eu, heu, pour moi c'est un plaisir quand même ça, quand même il y a la neige, j'aime bien. C'est, c'est un endroit, (un défis), ouai, c'est un défis oui, tout à fait, ouai.

Le bus est à la fois un espace fermé et ouvert sur la ville en raison de sa mobilité. Il est intéressant de souligner la remarque d'Anandam au sujet de son intégration, de celle de la population tamoule de manière générale.



A: C'est le restaurant Manora, à Lausanne, (ha oui d'accord), et c'est aussi des bons souvenirs pour moi, c'est, c'est le deuxième endroit où j'ai, j'ai commencé à travailler en Suisse, donc heu c'était 1990, je travaillais de 1990 à 92, et... que j'aime bien cet endroit c'est où on a été facilement accepté à l'époque, pac'que l'époque, donc heu l'année 90, 89/90, on était pas connus en Suisse, tellement difficile à trouver des emplois mais on dit que Manora c'était, c'est un endroit qui, qui nous a accepté facilement, et pis qui z'ont fait confiance aux tamoules que malgré qu'on avait pas vraiment un bon niveau de français, et pis qui nous ont confié quand même des tâches assez.... responsa-bi-té, et que où j'ai appris vraiment des, des bonnes bases de cuisine, que j'ai profité par la suite pour heu mes formations, et surtout que j'aime bien c'est que depuis ça fait une vingtaine d'années, on a au moins une vingtaine de Tamoul qui travaillent dans cet restaurant.

Et surtout à l'époque quand y cherchaient des employés, y mettaient, une préférence de, de en ligne en bas, de préférence des Tamoul, donc c'était quelque chose que nous apprécions beaucoup, et que on a une reconnaissance de, vis à vis de cet restaurant, et même maintenant j'y vais assez souvent, c'est que, je connais assez bien le heu, tous les employés qui travaillent heu là-bas heu y'en a qui z'ont depuis une vingtaine d'années, et j'y vais là-bas c'est pas l'amitié, des fois c'est, ça me fait plaisir de passer un moment là-bas, boire un café tranquillement, que je puisse discu, discuter avec des, des gens là-bas même le responsable (...).

L'autonomie, la reconnaissance et la responsabilité sont les mots-clés qui caractérisent la réussite de l'intégration, selon Anandam. Le bus est devenu un lieu repère même s'il n'y travaille plus depuis dix ans déjà. Il y retourne pour faire ses pauses-café et garde le contact avec des amis et les employeurs. Conduire le bus en ville ne requiert pas la même attention qu'en périphérie. Quant à sa vision de la diversité, il considère que l'entreprise n'est pas automatiquement cosmopolite

parce qu'elle emploie cent quarante nationalités. Pour Anandam, la clé du cosmopolitisme est le contact, la qualité de la relation et l'acceptation de l'autre. C'est la reconnaissance des personnes qui comptent pour lui. Il présente le bus comme un lieu qu'il s'est complètement approprié et comme son territoire. Il est le maître à bord dans ce lieu. Il n'a pas peur des agressions et, selon lui, elles se produisent très rarement. Pour lui, l'intégration ne se réalise pas forcément dans son milieu professionnel, mais plutôt par la communication et les échanges avec les gens qu'il transporte, par la connaissance des cultures et de la ville, de ses règles, de ses temps, de ses logiques. Grâce à son travail, il sort de temps en temps de la ville. D'ailleurs, il a fait une photo de la périphérie où il a vécu sa première neige. Ce détour lui permet de prendre de la distance, de la regarder sous un autre angle. Il se sent outillé pour exercer son métier de chauffeur de bus mais ce n'est pas la maîtrise de la langue qui est décisive et prioritaire pour lui. C'est la capacité d'assumer des responsabilités et de concevoir ce métier comme un défi, car la conduite de bus est difficile en hiver. Quand il neige, monter des rues en pente comporte certains risques.



A: Bon le terrain de foot c'est, c'est une partie de ma vie, que j'ai depuis ma naissance hein, ouai, j'étais un joueur de foot depuis à l'école, donc heu à l'âge de neuf ans j'ai commencé à jouer au foot, j'ai joué mais, même maintenant pour, pour, le plaisir mais pas en équipe, pour pour plaisir, mais souvent avec des copains au bord du lac, donc heu, le terrain même sur le poteau, et en plus de ça ch'uis arbitre de foot, c'est ma passion donc je continue heu, être, de au milieu de cet foot, heu et où j'ai, j'arrive à aussi vraiment m'imposer comme un chef, donc heu, l'arbitrage aussi, heu... j'aime bien pac'que où j'arrive à acc, faire accepter mes, mes consignes, donc heu y'a aussi un respect, heu, par les joueurs, (...)

(..)c'est, c'est mélangé, bon au bord du lac on a, on sais pas qui on pourrait avoir, donc on y va là-bas pis, et, c'est donc heu, y'a souvent des bandes de copains, mais on prend aussi tous ces gens qui vient au passage, heu, on prend on fait des équipes on joue donc c'est, c'est, fa, une, c'est un endroit très facile pour avoir des contacts. (...) ça aussi j'aime bien, et pis en plus de ça, ça m'a permis aussi de découvrir un p'tit peu le, tout le région de, de, de canton de Vaud,

C'est que, c'est pas seulement pour nous, c'est que, quand on vient au bord du lac c'est en famille, donc pour la famille aussi ça permettre de, de, de voir des autres amis, mes, mes enfants y vont jouer avec les autres enfants à côté, pis nous les hommes on s'occupe au terrain de foot, les femmes dans un autre coin, et les enfants dans un autre coin. Donc pour nous c'est un vraiment un point de rencontre, de tous les, de toute la famille, donc heu, c'est qu'on va, vendredi, samedi, dimanche on est là-bas.

Le terrain de foot, haut lieu de socialisation, est aussi un lieu qu'il considère comme son territoire. Il tient les rênes car il y joue le rôle d'arbitre. Cette tâche souligne sa qualité de médiateur. Elle confirme sa facilité à s'adapter, à prendre des décisions. Un espace de détente et de sport qu'Anandam fréquente trois fois par semaine. Vidy est un espace libre et un espace commun (il appartient à tous les citoyens) que les personnes (souvent étrangères) occupent spontanément sans qu'il leur soit assigné spécialement. Grâce à cet espace partagé, Anandam parvient à conjuguer sa

vie sociale et sa vie familiale. L'espace plage est occupé selon le genre (homme-femmes) ou selon l'âge (enfants d'un côté, adultes de l'autre). C'est le langage du sport qui lui sert dans la communication avec ses compatriotes mais aussi avec des personnes d'autres origines. Grâce à cette activité, il investit à la fois la périphérie de la ville, les stades des alentours et d'autres endroits du canton. Le foot semble être un lieu de détente et un lieu social où il partage sa passion avec les autres. Un autre lieu qui prend ces mêmes caractéristiques est le marché qui se déroule le samedi matin.



A: j'ai apprécié beaucoup, j'ai, j'ai, j'y vais, j'ai, pratiquement tous les samedis, (au marché ?), au marché, ça c'est qu'une chose que j'aime bien, j'ai, si je suis « s », à Lausanne, j'y vais maximum, j', essaie d', y aller une fois heu au, tous les samedis, (pourquoi tu aimes bien le marché ?), pac'que déjà c'est l'ambiance du marché que j'aime bien, c'est heu, c'est très très mouvementé, c'est très,

((...) Oui j'essaie d'aller au marché, toucher les fruits, j'aime bien, c'est pas pourquoi, mais depuis pe, tout petit, j'étais heu, j'aime bien vendre, j'aime bien acheter, donc heu...(rire), je sais pas pourquoi, mais je, je faisais toujours, j'aime bien,

(...) Chez moi aussi je faisais même un petit jardin potager, que je vendais du poulet de les gens, et ça c'est, c'est qu'une chose qui, que j'ai, je garde, et puis ma femme aussi elle aime bien faire le jardin, donc heu, maintenant on a une petite jardin potager, que.. mais c'est vrai qu'essaye de transmettre ma fille, tous, tous mes connaissances, (...)

Le marché est un espace qui se situe à l'intersection de la ville et de la campagne, entre citadins et paysans. En Suisse, on se trouve plutôt dans un espace rural qu'à la campagne. C'est un espace en ville qui abrite pendant une période courte (deux matinées par semaine) un autre monde qui n'est pas dans la même logique ni dans les mêmes temps que les temps urbains (le temps de la récolte selon la saison), mais qui a la capacité de rythmer la vie urbaine. Anandam se sent familier avec ce monde. Pendant son travail, il appartient au monde urbain (chauffeur de bus), et pendant ses escapades au marché, il rejoint le monde auquel il a appartenu autrefois et qui le renvoie à son enfance. D'ailleurs, il a son propre jardin. C'est de nouveau la relation à l'autre et l'échange qui l'intéressent au marché, qualités qu'il souhaite transmettre à sa fille. Suivant son récit, nous apprenons que cet espace renvoie à sa vie précédente au Sri-Lanka où il vendait des produits de son jardin et des poules qu'il élevait. C'est encore un terrain qu'il s'approprie, où il se sent comme chez lui. Il souligne l'importance de la relation avec l'autre et l'impossibilité de vivre seul.

L'espace du marché lui permet d'enchaîner avec la cuisine. La nourriture signale les espaces où il rencontre les membres de sa communauté (restaurants, épiceries). Il conclut que ses menus à la maison sont composés aussi bien de plats français que tamouls.

Analyse interprétative

CARTOGRAPHIE SPATIALE D'ANANDAM :

indices sur les mobilités spatiales traduisant des mobilités sociales

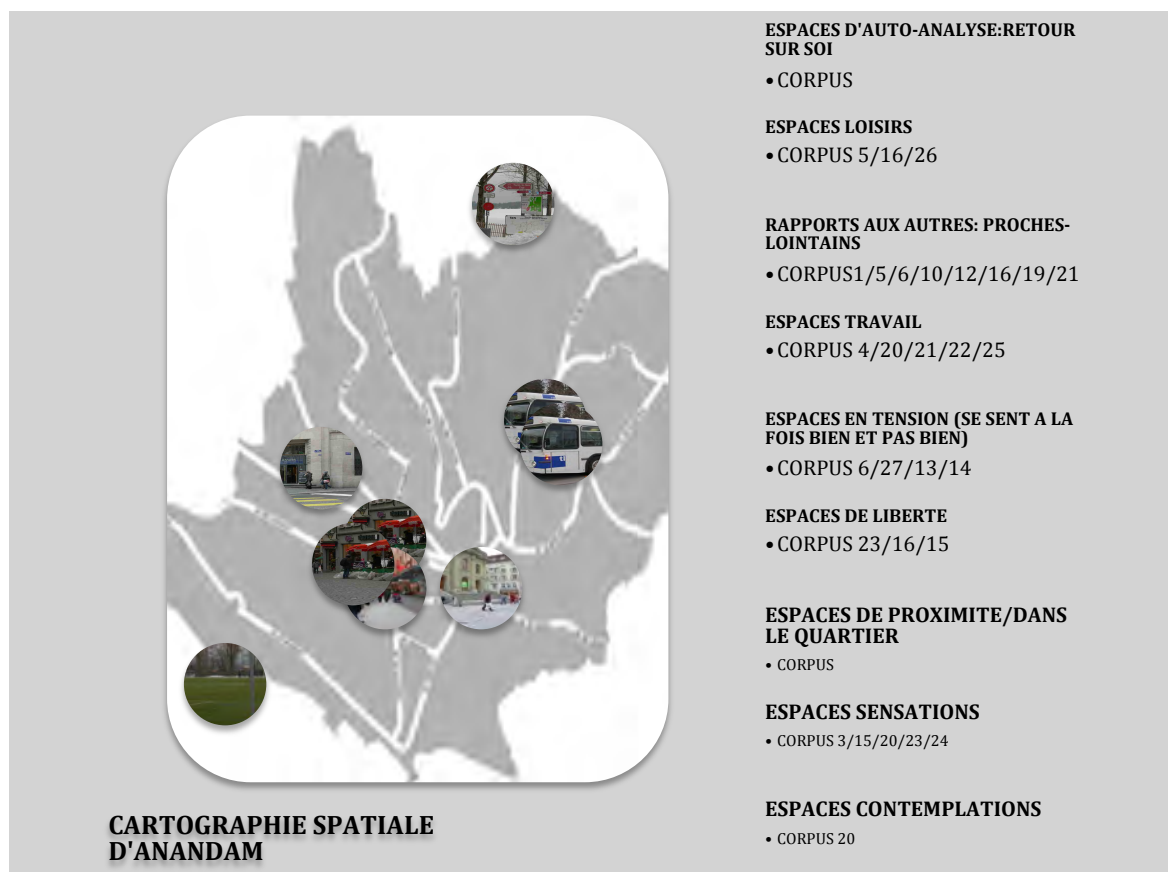


Figure : cartographie spatiale d'Anandam

Anandam ne se met jamais en scène. C'est plutôt la ville et les autres qui se trouvent au centre de ses récits. D'ailleurs, la catégorie qui renvoie aux rapports aux autres est la plus illustrée. Elle est suivie par celle qui marque son côté bon vivant engagé dans la vie sociale, politique, associative et de loisirs. Peu de souvenirs, de retour sur soi ou de focalisation sur un même lieu. Peu d'espace contradictoire ou de tension, si ce n'est les lieux et les regards qui rappellent la discrimination. Le récit proposé par Anandam nous démontre qu'au-delà des connaissances linguistiques, c'est la confiance et la responsabilité qui ont joué un rôle décisif dans l'attachement à un lieu, et l'investissement dans ce lieu. Ce qui compte pour Anandam c'est de se sentir accepté, reconnu, d'avoir des responsabilités, même si au départ le français n'est pas maîtrisé, ce qui est le cas pour plusieurs de ses compatriotes. La phase d'auto-confrontation apporte une analyse sociale, économique et politique de la ville. Il relate son parcours mais observe sa communauté aussi. Les

membres de sa communauté sont prêts à travailler pour des tarifs bas. L'une des responsables des entreprises le confirme d'ailleurs dans nos interviews menées a posteriori avec des acteurs/locuteurs collectifs. Pour Anandam, sur le plan personnel et au-delà de la gestion économique de la ville, le restaurant reste un lieu de transition et de carrefour menant vers d'autres lieux et revenant de temps en temps sur celui-ci comme un lieu de mémoire et de passage de l'intégration en Suisse. Un lieu de transition, car il retrouve ses compatriotes et ses responsables, qui le marque au point qu'il y retourne régulièrement et prend sa pause de travail plutôt là qu'au buffet des transports lausannois.

CARTOGRAPHIE SOCIOLANGAGIÈRE :

indices de l'appropriation sociolangagière/ fonctions de la/des langues signalées

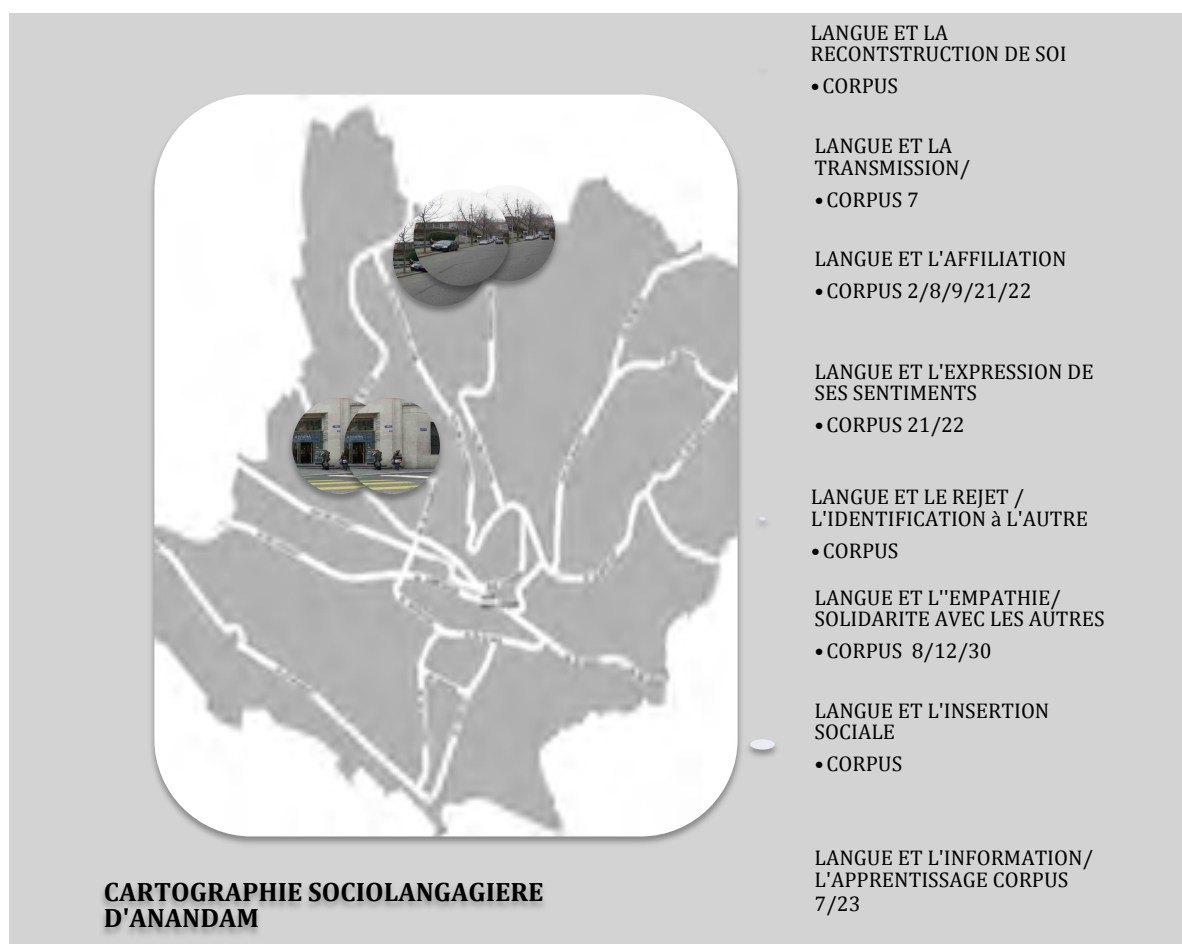


Figure : cartographie sociolangagière d'Anandam

Très pragmatique dans sa façon de concevoir et de vivre les espaces et les langues, Anandam se concentre sur les aspects fonctionnels des langues. La cartographie sociolinguistique le confirme.

Il cherche un langage commun pour s'identifier aux autres. Le rôle d'arbitre lui donne un rôle social. Il choisit d'envoyer sa fille à l'école tamoule pour des raisons purement pragmatique afin d'assurer son avenir par l'obtention de diplômes. Quant à l'insertion sociale, c'est par la prise de responsabilités qu'il préfère passer. La langue est maîtrisée mais il ne cherche pas à l'améliorer. Il construit ses relations sociales par un autre chemin : le chemin de la confiance, de la prise de responsabilité, des échanges avec les autres et de son engagement politique. Selon Anandam, sa fille est fière de parler les deux langues. Mais nous ne savons pas ce que pense sa fille. D'autres interviews de notre enquête ont soulevé la position difficile et le conflit de loyauté dans lequel peuvent se trouver les enfants de deuxième génération (Alba). Le sens qu'Anandam donne à cette formation en langue et culture d'origine est d'assurer l'obtention d'un certificat si les enfants se trouvent un jour dans une situation de retour au pays. Il considère que c'est un devoir parental qu'il doit remplir.

CARTOGRAPHIE SYMBOLIQUE :

indices sur les enjeux de territoire et d'identité, sentiments d'appartenance

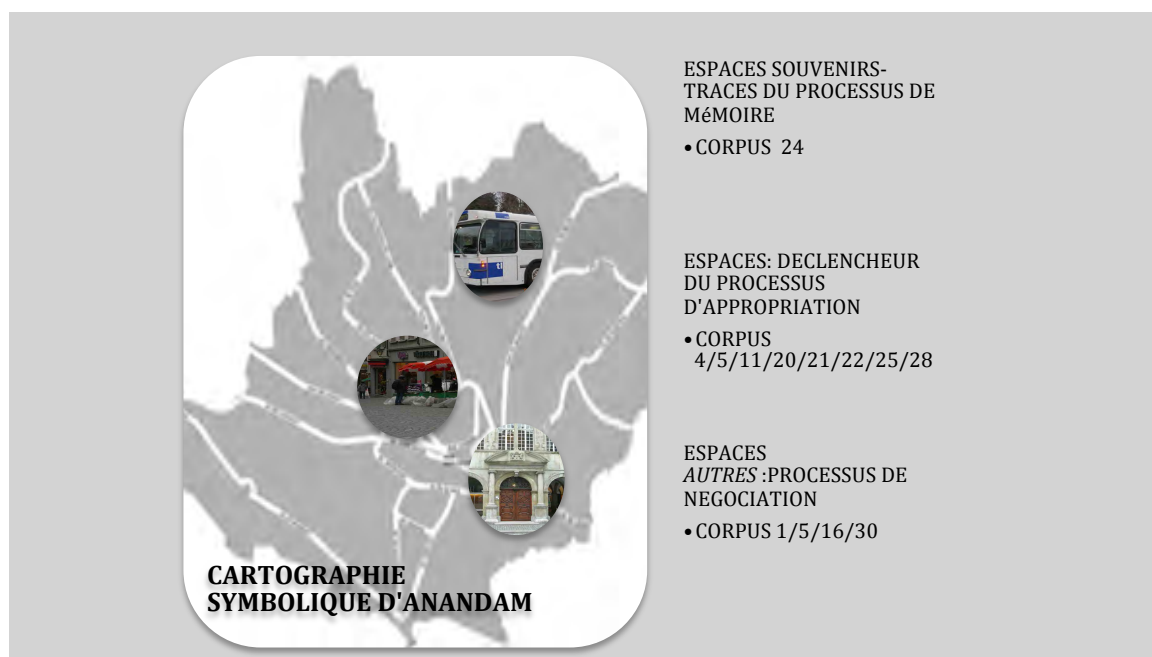


Figure : cartographie symbolique d'Anandam

C'est le récit oral qui montre Anandam comme un homme d'action : il conduit, il arbitre, il traduit, il cuisine, il siège au Conseil communal, il coordonne l'école tamoule. Des lieux évoqués par son récit sont associés à sa vie de famille, à sa vie professionnelle et à son engagement politique.

Pour Anandam, le bus est à la fois le lieu de travail mais aussi un espace de contemplation et de plaisir. C'est un lieu mobile qu'il « arrête » avec la photo. C'est également un espace à plusieurs temps (son temps personnel et les temps et les rythmes de la ville) qu'il qualifie comme plaisant, le considérant comme un lieu où il promène des gens.

Croisement de trois cartographies

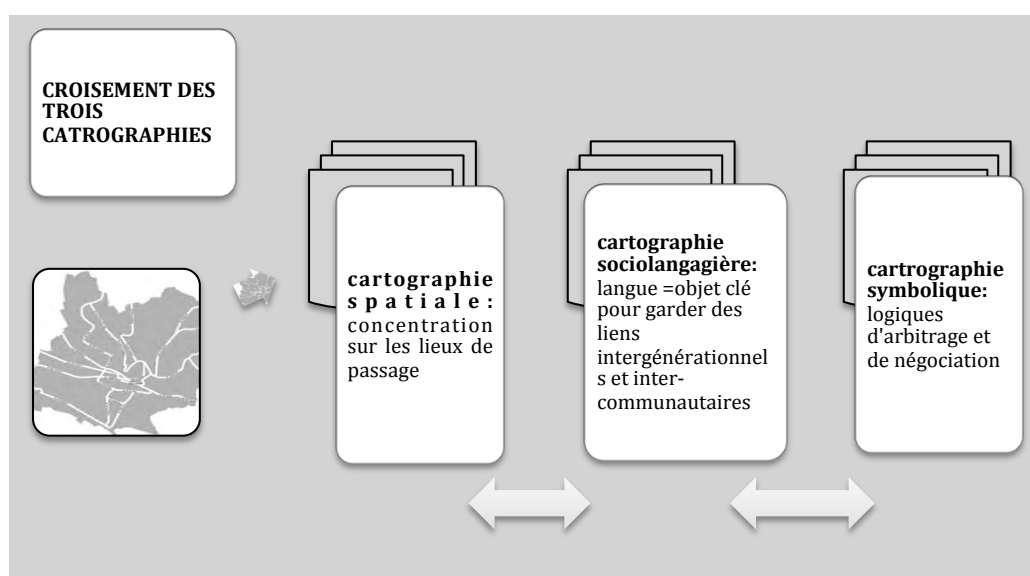


Figure : croisement de trois cartographies d'Anandam

Anandam observe les espaces et les personnes « vulnérables » au cœur de la ville en faisant une critique de la société et en exprimant l'insécurité qu'elle provoque auprès des citoyens. En prenant des photos de ces lieux, il montre indirectement le côté sombre des villes modernes, s'étonnant qu'une société riche comme la Suisse puisse en arriver là, car la pauvreté est en effet souvent associée aux pays non européens. Travaillant dans les transports lausannois, Anandam observe la dégradation d'une certaine couche de la société qui se trouve dans la rue et qui donne de la ville une image négative. Il se sent indirectement visé en tant qu'homme à la peau foncée, car il court le risque d'être associé à ce même monde qu'il critique et condamne. Ses sentiments sont ambivalents, entre appréhension et empathie. Par ailleurs, il signale plusieurs espaces de transition qui ont joué un rôle intégratif et déclencheur pour son appropriation : restaurant, terrain de foot, Conseil communal, marché. Son récit nous rappelle que les marchés représentent des espaces éphémères mais vitaux dans les relations durables pour les communautés urbaines et rurales.

8.3 Synthèse interprétative de la dimension individuelle : croisement des cartographies

Les informations obtenues lors des entretiens individuels ont été analysées sur trois axes et typifiées ensuite selon différentes catégories. Cette manière de procéder nous a permis dans un premier temps d'appréhender les caractéristiques tant matérielles qu'immatérielles (symboliques et langagières) du rapport des acteurs à la ville. Les trois axes des cartographies suivent la logique induite dans notre cadre théorique. L'appropriation de la ville a été définie en tant qu'action polyvalente comprenant les facteurs temporel, spatial et langagier, contribuant à la transformation de la ville, à sa territorialisation et à sa délimitation. Le groupe d'informateurs propose une palette de comportements et d'attitudes très diversifiés. Ils n'ont pas de positions sociales similaires face à l'appropriation de la ville. Ce sont des cas de figure très différents : chacun possède une « morphologie » propre grâce à laquelle il construit son récit. Une configuration particulière se dégage aussi bien par rapport aux marques d'inscription spatiale que langagière. Les processus identitaires ne sont pas les mêmes non plus. Donc, il ne s'agit pas ici d'un groupe qui fait « corps ». Chaque parcours montre sa particularité. Les fonctions des langues renvoient à la fois aux légitimations identitaires, aux résistances, aux blocages, aux ruptures et aux attitudes indiquant une certaine émancipation de l'acteur étranger par rapport aux premières affiliations sociales et aux valeurs familiales renforçant des conflits de loyauté.

Les schémas qui suivent montrent à quel point l'appropriation spatio-sociolangagière est un processus complexe et interdépendant impliquant également un travail de mémoire (Bulot 2003). Par les pratiques langagières, il renvoie aussi aux pratiques sociales et à la langue en tant qu'objet social. La première dimension de l'appropriation qui se rapporte au spatial met en évidence les structures urbaines que les acteurs tentent d'adapter par une inscription qui leur est propre. Donc, l'appropriation décrite par les individus souligne l'écart entre l'aspect physique et symbolique de la ville, entre sa perception et son usage réel. Les processus d'appropriation mettent également en évidence « l'envers du décor » de certains lieux, montrant plusieurs façons de l'exploiter. La fonction d'un lieu peut se transformer d'une cartographie à l'autre selon les modalités d'appropriation qui lui sont attribuées. Le deuxième axe se rapportant au langage pose la question de l'appropriation en termes de polyvalence des « lieux » langagiers. Le champ dégagé par les grilles conceptualisantes de la dimension sociolangagière met en corrélation les pratiques spatiales et sociales avec les pratiques langagières, attestant que les langues peuvent donner « lieu » à différents usages. Nous avons choisi de nommer ce facteur par l'adaptation des pratiques langagières aux structures sociospatiales. Cet ajustement reflète les attitudes langagières observées dans les espaces ou dans les métadiscours. Les fonctions ainsi définies sont incarnées par des

pratiques et par des attitudes linguistiques variées, montrant qu'une même langue peut être déployée à des fins multiples dépassant la fonction communicationnelle. Enfin la troisième dimension qui se rapporte au symbolique problématise le processus d'appropriation par la symbolisation via le langagier, créant des faits de spatialités imaginées. Ces dernières caractérisent le processus d'appropriation par la construction du sentiment d'appartenance. Cette dimension met en exergue les représentations individuelles et les appartenances multiples dépassant parfois les frontières spatiales ou linguistiques ou, au contraire, les rendant visibles.

8.3.1 Types d'appropriation et relations des acteurs aux espaces et aux langues

La première phase de l'analyse nous a permis de repérer les stratégies essentielles de chaque informateur ainsi que les différentes fonctions et types d'espaces. Nous avons recouru à des situations différentes afin de varier les points de vue et ainsi interroger les constats de la problématique faisant état d'une ville duale quand il est question de l'étranger. Le corpus analysé et les hypothèses d'interprétation avancées s'opposent au principe d'homogénéisation et aux « étiquettes » attribuées souvent à l'étranger. Le verbatim confirme l'hétérogénéité et la déclinaison multiple des appropriations dissociant l'étranger de cette image bipolarisée et montrant des dynamiques complexes et interdépendantes entre les structures externes et le fonctionnement interne des acteurs. A partir de la perspective cartographique déclinée en diverses catégories, nous avons pu déceler une perception de la ville renvoyant à la fois à la subjectivité et à l'objectivité en fonction de l'expérience individuelle. Nous avons tenté de repérer les pistes qui balisent la prise en compte du facteur spatial et symbolique ainsi que langagier dans les processus d'appropriation. En reprenant les conclusions des cartographies croisées et en établissant ensuite des relations entre les catégories, nous résumons ici, pour chaque informateur, des logiques spécifiques de son appropriation spatiosymbolique et sociolangagière :

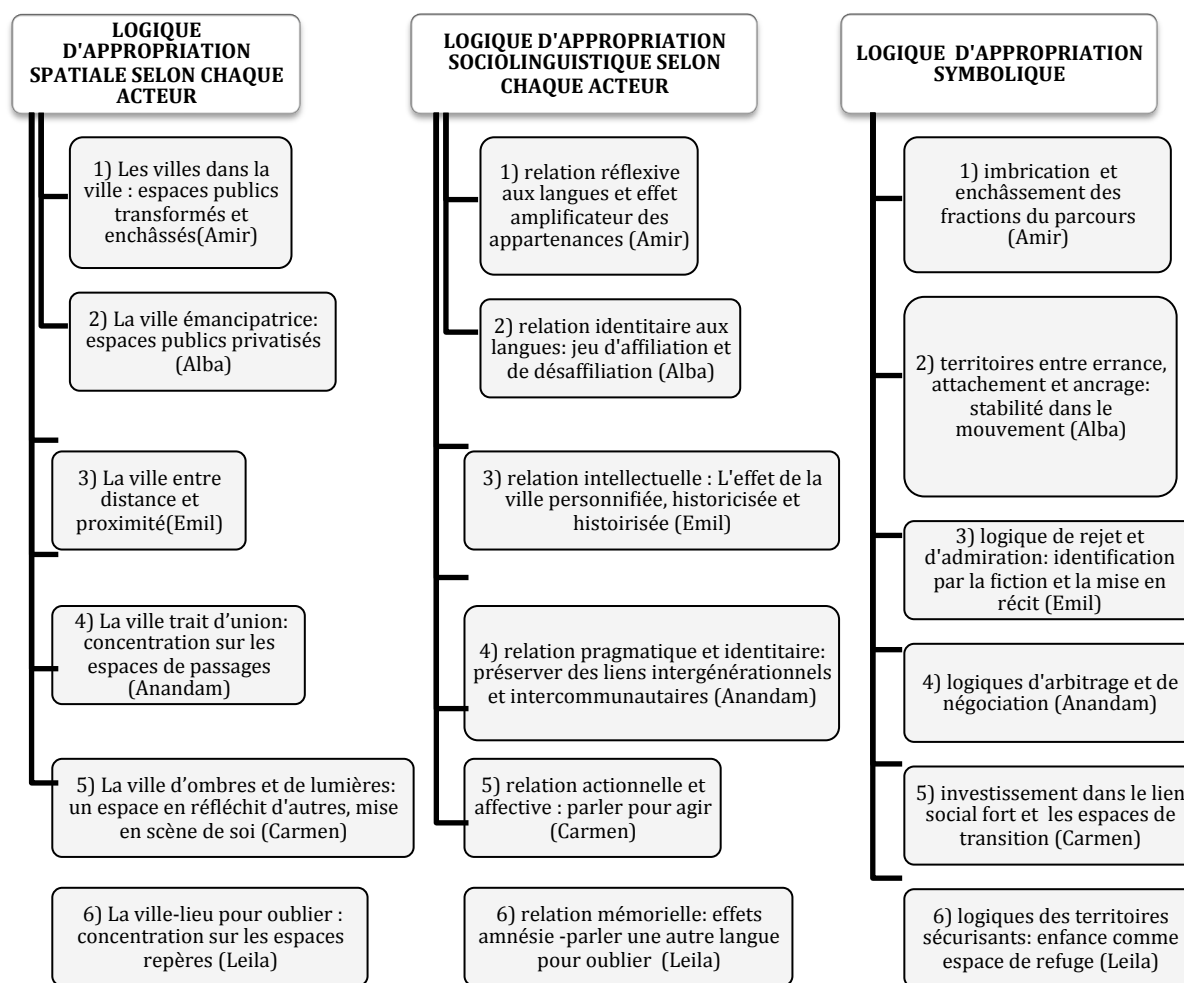


Tableau : logique d'appropriation spatiale, sociolinguistique et symbolique selon chaque acteur

8.3.2 Attitudes sociolinguistiques et stratégies d'appropriation de l'espace urbain

Identification versus démarcation

Chaque informateur a développé selon son contexte ses propres stratégies. Dans le cas de l'informateur Amir, c'est la stratégie du jeu *montrer-cacher* qui entre en force et produit plusieurs espaces *enchâssés*. S'il choisit cette manière de s'approprier les espaces, c'est parce qu'il exerce des rôles qui l'autorisent à concilier ses identités, à alterner entre différentes pratiques linguistiques et différentes compétences. Au fil du récit, il parvient à livrer des photos sur la fabrication de nouveaux espaces comme celui de l'école de langue. Ses compétences plurilingues sont capitalisées sur le plan professionnel et économique. C'est par l'identification au citoyen suisse qu'il conçoit son espace. La famille d'Emile recourt à cette même logique d'appropriation. Quant à Alba, elle use de la stratégie d'identification selon les critères qui lui ressemblent (jeunes, membres d'association pluriculturelle), car elle est à la recherche de stabilité dans un parcours

d'errance. Carmen, de son côté, cherche l'ancrage par un lien social fort en dépit de son statut fragile. C'est le lien social, les lieux chargés d'histoire et de mémoire qu'elle investit. Les deux femmes se trouvent dans une situation précaire : Carmen s'engage dans une lutte politique, alors qu'Alba se focalise sur un espace précis (association pluriculturelle), qui lui assure une certaine stabilité, l'amène à réconcilier ses identités en tension, fragilisées par la rupture familiale et par l'insécurité linguistique et professionnelle. C'est la stratégie de démarcation et de mise à distance vis-à-vis de sa famille qui caractérise les choix faits par Alba, et aussi ceux d'Emil vis-à-vis de sa mère quand elle l'amenait à l'école. Des personnes, comme Carmen, peuvent être considérées par les citoyens suisses comme des individus qui enfreignent les règles normatives des hors-la-loi. Du point de vue de Carmen, les termes « légal » et « illégal » sont perçus différemment. Elle a passé la frontière légalement. C'est la durée de son séjour qui l'a mise en situation irrégulière¹³⁸.

Arbitrage et construction de la ville-personnage

Emil dépasse ses problèmes de santé en poussant ses limites à l'extrême et en s'investissant dans des activités artistiques : la danse, l'écriture, le théâtre. L'originalité de son récit réside dans sa forme narrative. Tout peut être sujet à narration, une maison, une rue, une place. Il met ses capacités d'écrivain au service des monuments de la ville et les rend vivants en les inscrivant non seulement dans son propre parcours mais aussi dans l'histoire de la ville. Les autres acteurs adoptent plutôt une stratégie de « mise-en-scène de soi » (Alba et Carmen) ou construisent une trame par l'opposition ici-ailleurs (Amir et Leila). Anandam est plutôt dans des stratégies de compromis et d'arbitrage comme l'exprime fidèlement son récit visuel. La mise en récits des espaces de ville est orchestrée selon l'acteur d'une manière très éclatée. La version d'Alba est très elliptique, naviguant entre des espaces, de type semi-publics, ouverts et fermés (ex : la rue et le foyer). Peu d'acteurs procèdent à une reconstruction chronologique de leur histoire. Plusieurs paramètres entrent en ligne de compte dans leur reconstruction narrative :

- 1) la capacité des images à évoquer certaines périodes et à taire d'autres ;
- 2) la projection dans les autres espaces-temps (travail mémorial) ;
- 3) la capacité de symboliser les processus d'appropriation (lieux symboles : la forêt comme symbole de l'enfance).

¹³⁸ Carmen a pu obtenir le permis de séjour en décembre 2011. Actuellement, elle oriente son parcours vers une formation cherchant à faire reconnaître son expérience des dernières années. Une de ses deux filles a pu la rejoindre, elle vit et étudie à Lausanne, près de sa mère.

Les acteurs arrivent finalement à se raconter en passant par des lieux transitoires. Ces lieux restent flexibles et entreouverts. Ils offrent un cadre apaisant pour les personnes se trouvant dans une période déstabilisante sur le plan social ou linguistique (Anandam, Alba, Carmen, Emile, Leila). Les identités de ces acteurs ressortent multipliées grâce à ces lieux et à une certaine marge d'action et de liberté d'agir en fonction de leur étape de vie et des tensions liées aux passages.

Fabrication des mi-lieux, (lieux de transitions), entre les parcours antérieurs et présents

Les six cas fournissent des éclairages certes non exhaustifs mais apportent des indices sur le parcours antérieur des acteurs, en montrant que ce dernier est opérant dans l'appropriation spatiale et langagière. Les parcours de vie antérieurs à l'exil et hors de la ville influencent fortement le processus d'appropriation. Certains se confrontent aux deux parcours ; d'autres en taisent une partie et choisissent de se concentrer sur le présent (Alba). Quelle que soit la stratégie, les acteurs cherchent avant tout à se constituer un « mi-chemin » entre les parcours antérieurs et présents en rétablissant un mi-lieu. Ils orientent leurs caméras vers les espaces-tiers. D'autres encore restent dans l'errance ou dans la recherche de l'ancrage (Carmen). Emile fabrique de vrais romans et met la construction de son parcours au service de l'imaginaire. Carmen trouve ce mi-lieu dans l'engagement politique et dans la foi et l'église. Elle réussit à conquérir ainsi des espaces pratiquement inaccessibles pour une personne se trouvant dans une situation de clandestinité.

Implication du travail mémoriel

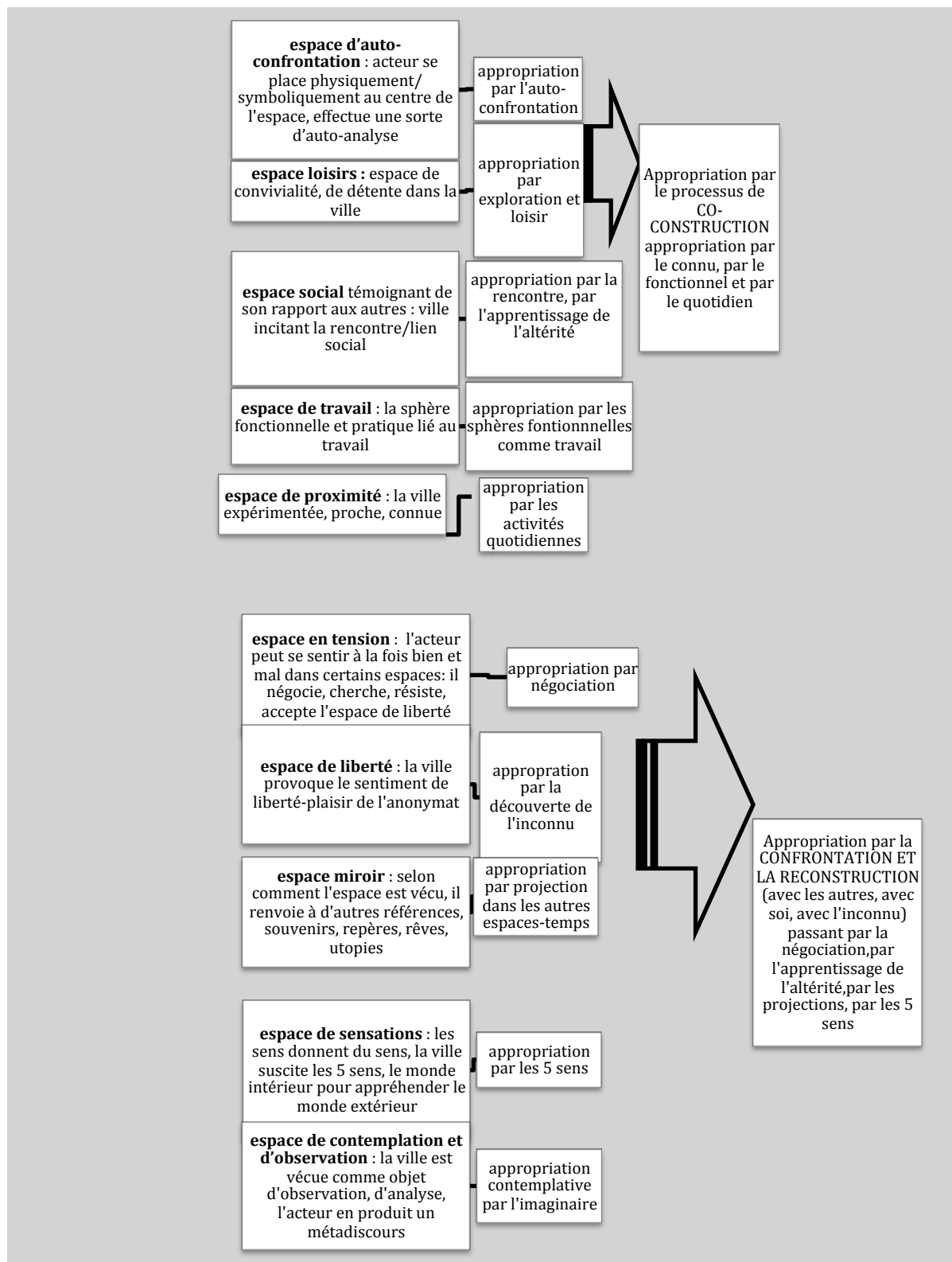
Une des catégories de la cartographie symbolique concerne pratiquement les six informateurs. Il s'agit des espaces *traces de mémoire*. Ces derniers représentent des vecteurs entre le temps passé, présent et futur. Ce sont des espaces qui mettent en lumière des pratiques spatiales, linguistiques et symboliques. Partant de gestes quotidiens de l'informateur, elles déclenchent un travail de mémoire pour s'acheminer vers une négociation fabriquant des nouveaux savoir-faire, de nouvelles connaissances, de nouvelles stratégies d'adaptation. On pourrait également ajouter que ces négociations permettent de sortir l'acteur de la logique *d'entre-deux* (deux mondes, deux pays, deux langues), trop souvent exploitée dans les analyses plaçant l'étranger dans une situation d'immobilité. Le travail mémoriel permet aux références provenant de plusieurs contextes et époques d'entrer en interaction, mettant l'individu en processus d'historicisation¹³⁹ (exemple du

¹³⁹ On entend par historicisation l'énonciation d'un récit par le discours visuel et narratif en prenant en charge à la fois les éléments historiques et les éléments fictifs. Le terme a été emprunté à Bulot (2004) et POULET A. & RAZAFIMANDIMBIMANANA (2001).

récit d'Emil). Ceci implique que l'acteur s'engage dans le processus de reconstruction à l'aide de ses capitaux, habitus, pratiques linguistiques, sociales et professionnelles inexploitées. La négociation et le travail mémoriel se situent dans les *espaces de négociation* de la carte symbolique. On trouve ce processus dans la situation d'Amir, de Carmen, d'Emil, de Leila et un peu moins chez Alba avec un seul espace-souvenir. Ce travail de mémoire contribue largement à la fabrication d'un cordon reliant, par la double narration, des représentations nouvelles et réinvesties à partir d'un ailleurs et d'un vécu, dans différents espaces-temps. Grâce à ce processus de mémoire, les espaces ne peuvent plus être définis comme un *entre-deux* ou exister comme des îlots indépendants de la ville, qui seraient calés entre deux parcours de l'acteur. Ils appartiennent à une unité qui est reconstituée à l'aide du récit visuel convoquant le parcours de vie entier. Pendant que la notion *d'entre-deux* se focalise sur deux lieux extrêmes et la dimension spatiale (lieu d'origine-lieu d'accueil), la notion de *mi-lieu* insiste plutôt sur la dimension symbolique et temporelle du lieu, comme un moment de transition et du processus de passage. Les stratégies d'appropriation et les capitaux divers transformés sont nés de la tension entre l'avant et l'après, entre l'ici et l'ailleurs, entre le singulier (l'individu) et le pluriel (la ville). L'impact du travail mémoriel et du travail narratif nous éloigne finalement du concept d'entre-deux et de la position « d'immobilité et d'interruption ». Les stratégies déployées et les espaces investis nous permettent de nous rapprocher plutôt de l'idée de mi-parcours et de mi-lieu qui engendre la continuité, l'interdépendance et les processus de négociation entre les tensions situées dans l'avant et l'après. Ces lieux peuvent être plus aisément mis en lien avec la notion de *third place* définie par Bhabha (2007). Le procédé méthodologique a montré que ces espaces deviennent un maillon de la chaîne, indispensable à la fabrication d'une trajectoire de vie et à l'appropriation des espaces urbains. C'est dans ce type d'espace que se met en place le processus d'insertion. Ces espaces se rapprochent également de la définition d'hétérotopie formulée par Foucault (2009), qui les considère comme des *lieux autres* soulignant l'importance du travail symbolique et de mémoire.

Pour approfondir les rapports entre les catégories, nous passons à la synthèse des grilles conceptualisantes. Nous les avons constituées par regroupements, comparaisons et mises en lien. Pour une meilleure compréhension, nous avons établi des passages entre les grilles afin de décliner les modalités d'appropriation mettant en jeu plusieurs scénarii. Voici le premier regroupement sur la cartographie spatiale qui aboutit à deux pivots du processus d'appropriation.

8.3.3 Synthèse des grilles conceptualisantes : processus d'appropriation

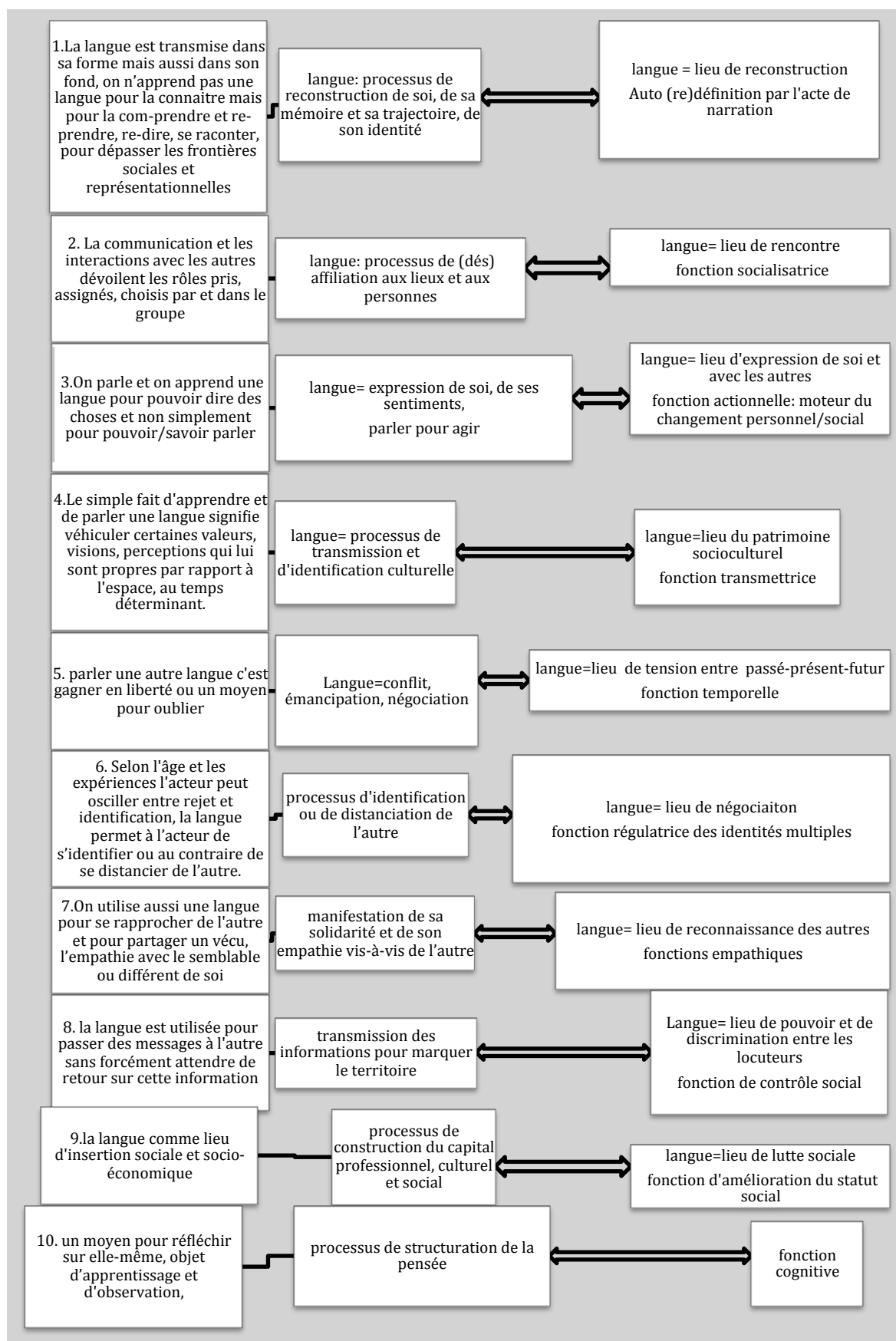


Dans le regroupement des catégories du premier niveau spatial, deux grands groupes se dégagent : le premier renvoie au processus de co-construction par le connu et le fonctionnel ; le second se rapporte aux processus de confrontation, passant par la négociation entre l'inconnu et la découverte, pour fabriquer de nouveaux espaces. L'acteur est au cœur de ces processus et agit sur

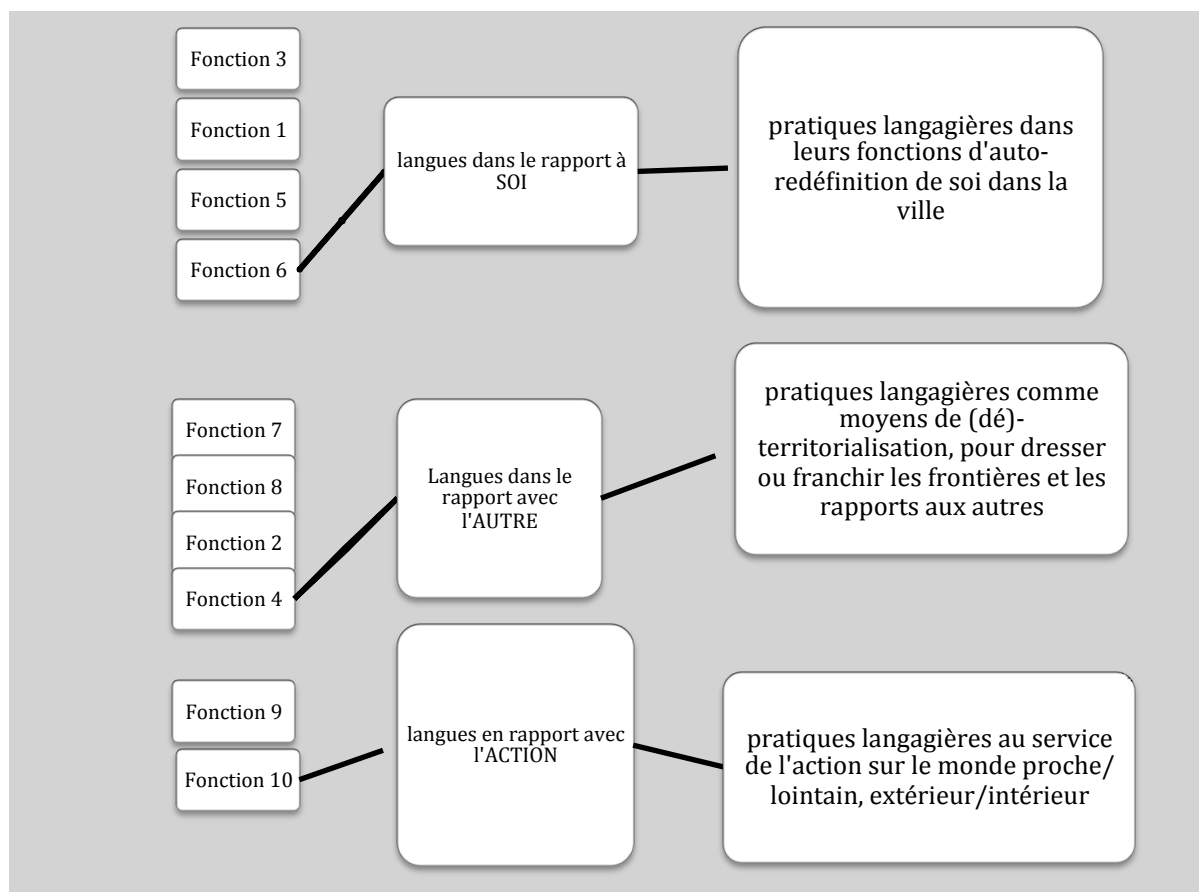
les deux plans à la fois naviguant entre différents types d'espaces et en s'adaptant à différents contextes tout en s'appuyant sur ces références et en en construisant de nouvelles.

Procédant ensuite au regroupement des catégories sur la cartographie sociolangagière (schéma suivant), nous avons dégagé trois grands groupes qui illustrent la complexité des facteurs langagiers et leur impact sur la vie sociale, intime, urbaine. Les multiples grilles témoignent à quel point il est périlleux de se limiter à une seule fonction (communicationnelle). Les autres impacts tiennent aussi une place importante pour saisir au mieux la complexité et la multifonctionnalité de l'appropriation sociolangagière.

Regroupement des catégories relatives aux fonctions des langues et à l'impact du facteur langagier



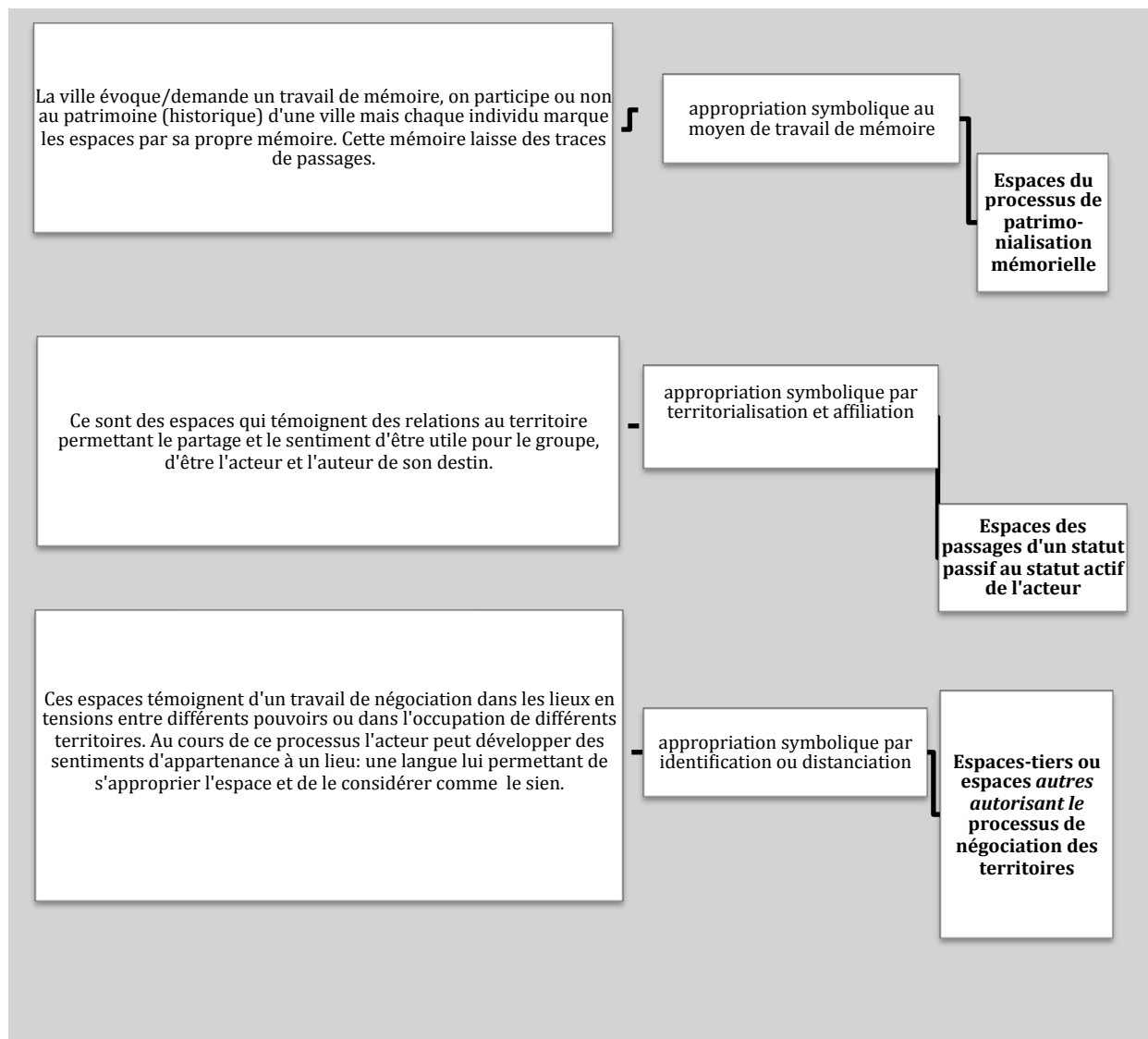
En passant au regroupement de ces différentes fonctions de la langue, on arrive à trois groupes qui résument l'impact du facteur langagier dans le rapport à soi, aux autres et dans l'action :



Le langage renvoie à MOI, à l'AUTRE, aux rapports entre moi et l'autre (tensions, pouvoirs, contrôle) et finalement aux ACTIONS que ces rapports engendrent : parler pour agir ; parler pour s'inscrire socialement dans un contexte ; parler pour s'identifier ou discriminer l'autre ; parler pour construire des discours idéologiques et convaincre l'autre ; parler pour marquer son territoire, etc. Les dix fonctions identifiées au départ montrent finalement que les pratiques linguistiques signalées sont multiples. La nouveauté réside dans les fonctions actionnelles posant la question de la marge donnée aux acteurs dans le processus d'appropriation, un facteur à prendre en compte et à relier à l'impact langagier. De Certeau dit à ce propos (1993 : 28): « deux histoires vraies indiquent les deux modes sous lesquels s'opère cette conjugaison entre la géographie tacite de l'expérience et celle, visible, des recours existants. Le premier ouvre un espace de mots ; le second dessine une topologie de l'action. Ce qui fait autorité dans une société prend ces deux figures : des discours (des œuvres, des textes), ou bien des personnes (qui sont aussi des représentants). Il rajoute (1993 :27) : « un langage, dès qu'il est parlé-dès qu'il est respirable-, implique des repères, des sources, une histoire, une iconographie, en somme une articulation *d'autorité*. (...) A toute volonté constructrice (et chaque groupe la suppose), il faut ces signes de reconnaissance et ces accords tacites sur des conditions de possibilité, pour que lui soit ouvert un espace où se déployer.

Des repères organisent des initiatives. Une carte permet des voyages. Des représentations reçues inaugurent une nouvelle crédibilité en même temps qu'elles l'expriment ». Les principes de Bakhtine et de Ricœur nous réconfortent dans nos analyses. Les deux auteurs s'accordent sur l'idée que le langage est un phénomène dialogique : *le langage est pour lui-même de l'ordre du « même » ; le monde est son Autre*. L'attestation de cette altérité relève de la réflexivité du langage sur lui-même, sur l'autre et sur son environnement. Pour conclure, nous dirons que le principe polyphonique de Bakhtine n'est pas seulement intéressant par ses mouvements exotopiques et la pluralité du « je ». Il est intéressant pour notre contexte dans le sens où il permet de mettre en relation les différents degrés de polyphonie avec l'appropriation spatiolangagière présentée ici par une articulation entre la présence et absence de différents langages qui se succèdent dans un dialogue entre le visuel et le narratif.

Enfin, nous concluons cette synthèse de l'analyse individuelle avec le regroupement des catégories figurant sur la cartographie symbolique. Ce regroupement a donné trois processus d'appropriation :



Dans le travail symbolique, trois types d'appropriation sont identifiés. Ils sont les indicateurs du processus nécessitant la symbolisation qui passe par :

- 1) un processus de patrimonialisation se faisant à l'aide du travail de mémoire sociolinguistique (Bulot 2004c : 147);
- 2) un processus participatif qui passe par les espaces déclencheurs permettant aux acteurs de passer d'une posture passive à une posture plus ou moins active, se sentant utiles pour eux-mêmes et pour les autres ;
- 3) un processus de négociation qui passe par l'identification ou la distanciation. Ce dernier processus s'opère dans les espaces symbolisés, dans les espaces définis dans les analyses comme des *espaces tiers* ou *espaces autres*.

En alignant les trois types d'appropriation, un autre bilan s'impose pour définir leurs interrelations. La ville subjective et symbolique prend une place importante dans les trois

processus. Les tensions apparaissent entre les attachements/détachements à la ville (territorialisation et déterritorialisation), impliquant aussi bien des pratiques spatiales que sociales et langagières, imbriquées les unes dans les autres et étroitement conditionnées par le processus de symbolisation et par les sphères représentationnelles.

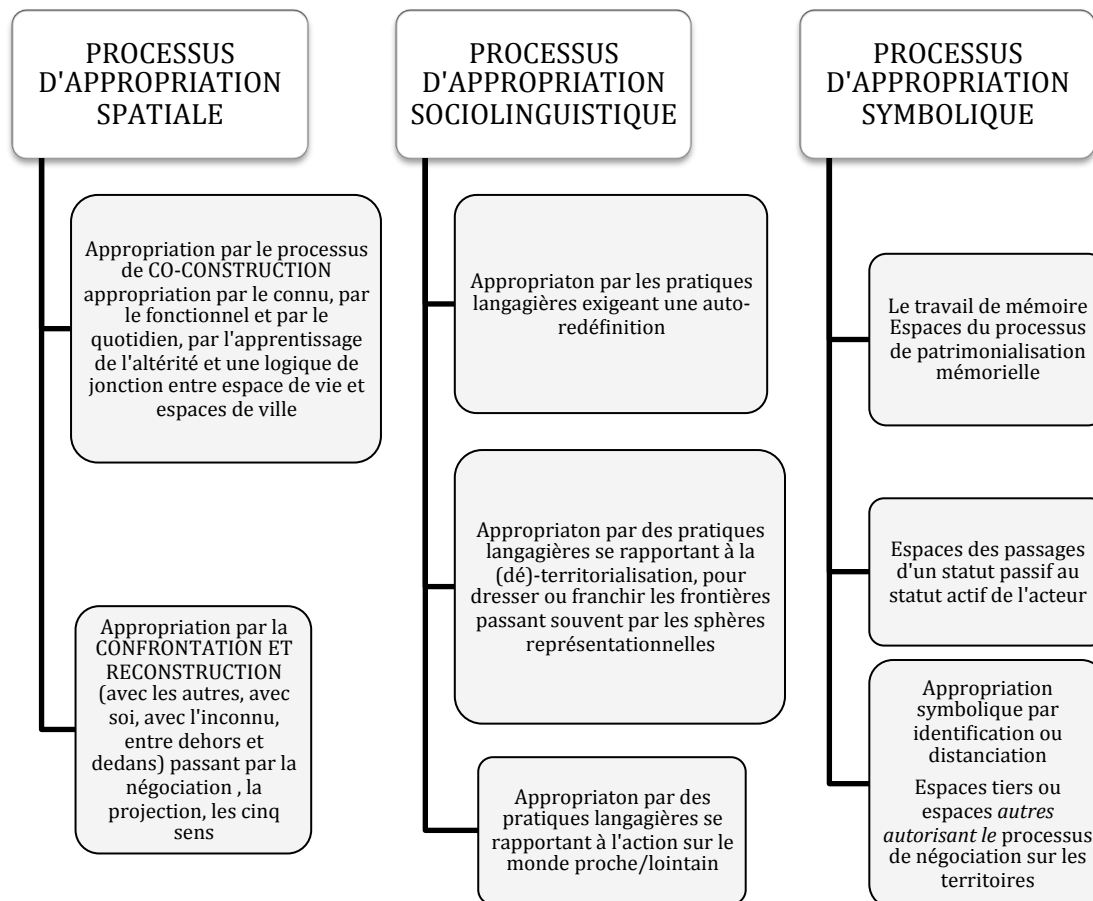


Tableau : synthèse du processus d'appropriation spatiale, sociolinguistique et symbolique

Le processus d'appropriation spatiale est difficilement imaginable sans un impact langagier qui passe par des processus d'auto-redéfinition et de territorialisation. La langue contribue à donner un rôle actif à l'acteur. C'est dans le processus de symbolisation que ce rôle s'exprime par le travail mémoriel et identitaire. Donc, le double récit de l'acteur se réfère à la matière réelle mais aussi à la matière imaginaire, ce qui amène l'acteur à faire des choix dans un ensemble de possibilités en interrogeant son cadre de référence et en modifiant son interprétation. Le récit s'est donc construit socialement et les personnes ne le construisent que rarement d'une manière aléatoire. Chaque élément a un sens par rapport à l'étape de vie de la personne et représente un repère dans sa compréhension du monde et de soi dans ce monde. Les lieux de la ville signalés par le récit ne sont en conséquence pas interprétés dans nos analyses comme des causes ou

l'aboutissement de l'intégration de l'étranger, mais comme des indices des stratégies de chaque acteur traduites par des logiques d'appropriation. Le récit a contribué à rendre ses choix intelligibles et cohérents. Il est révélateur (la photographie passe également par ce processus) des éléments constitutifs de ses stratégies d'appropriation et de sa (re)construction identitaire. Le récit part donc du monde extérieur pour être revu/relu/redit par l'intériorité de l'acteur pour laisser au final une trace matérialisée et extériorisée. Lahire (2005: 120) utilise la métaphore du pli et de la feuille pour exprimer *le plissement social* et pour dire que l'acteur est le produit des opérations multiples, du plissement et de l'intériorisation, se caractérisant par la complexité des processus sociaux et des logiques sociales qu'il intériorise.

8.4 Analyse des informations au niveau collectif, corpus B et C

Nous procédons ici à l'analyse du corpus collectif afin de caractériser le contexte dans lequel s'inscrivent les parcours individuels et de dégager les logiques d'aménagement spatial et sociolinguistique de la ville. Dans cette partie d'analyse, les observations ont été centrées sur quelques actions précises ainsi que sur les institutions et les lieux signalés par les acteurs. Le schéma d'annexe B3 résume les étapes de l'analyse sur le plan collectif figure en annexe.

Les données du premier corpus relatives aux acteurs/locuteurs individuels ont été répertoriées au moyen de la triple cartographie. Suite à cette analyse, nous passons à l'analyse des informations relatives aux acteurs/locuteurs collectifs ce qui implique les aspects suivants : les structures de différents quartiers, des institutions semi-privées et publiques, quelques espaces associatifs, plusieurs espaces communs. Donc, parallèlement aux parcours de ville effectués par les individus, nous avons observé des acteurs représentant la collectivité, regardant quel est leur discours dans l'« espace » virtuel de la ville (le site Internet), les manifestations précises qu'ils organisent à l'intention des étrangers, les figures qu'ils présentent en termes d'étrangers bien intégrés ; ceci afin de dégager des modalités d'aménagement. Voici la cartographie qui synthétise les lieux et les espaces analysés :

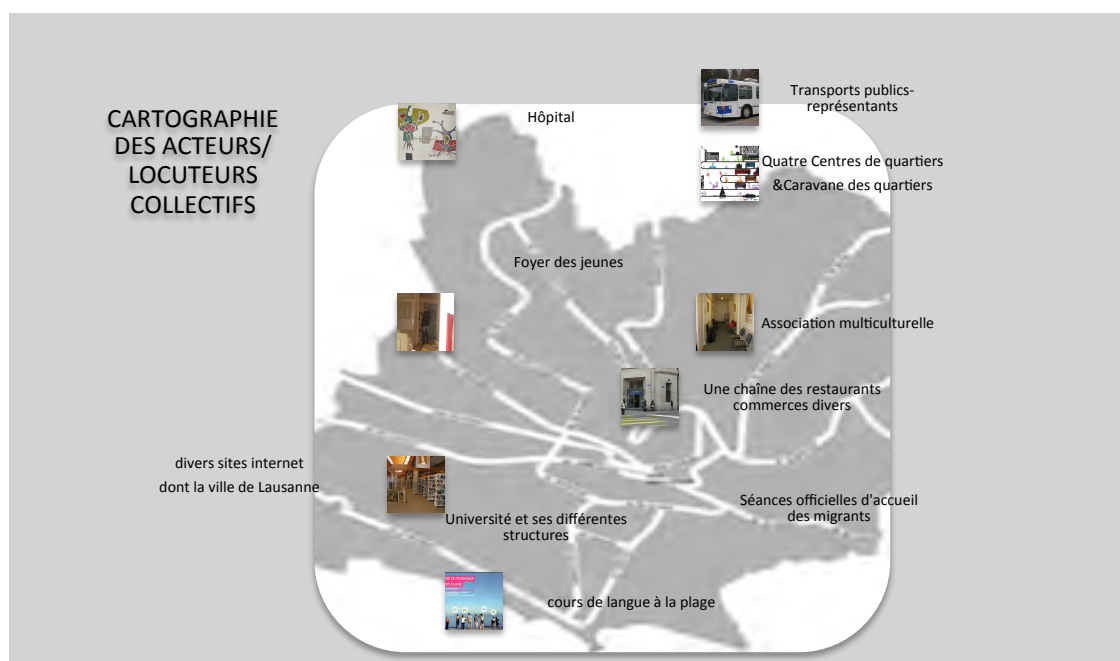


Figure : cartographie des acteurs/locuteurs collectifs

8.4.1 Recueil et analyse du corpus B : dispositif virtuel

Pour établir une synthèse du discours officiel tenu par la ville, nous avons constitué quelques « vignettes » tirées de son site-Internet en décembre 2009. Ces « cartes identitaires » qualifient la ville sur les plans économique, identitaire et politique. Elles indiquent les espaces mis en avant par les autorités. Le discours virtuel contribue parmi d'autres éléments à la construction d'un imaginaire collectif quant au rôle de la ville et son style de gouvernance. Il montre les options choisies pour dresser le portrait d'une ville rêvée, dépourvue de sa vulnérabilité, dépouillée des impasses géographiques et sociales, comme si elle était un carrefour où chacun trouve son entrée et sa « sortie ». Nous avons choisi d'explorer ici le discours virtuel. Cet aspect permet d'illustrer le fait que le discours construit sur la ville est de plus en plus en relation avec les éléments venant de l'extérieur. Ce même discours est reconnaissable pour d'autres villes qui sont aussi amenées à redéfinir leurs ancrages traditionnels trop localisés.

Ville : un « essor dynamique »

VIGNETTE 1

•Au cœur de l'agglomération Lausanne-Morges, la capitale du canton de Vaud est en plein développement: économie, urbanisme, transports publics, mobilité sont autant de secteurs en mutation. Cinquième cité de Suisse, Lausanne se distingue par ses vocations de ville olympique, de ville durable, de lieu de formation et de culture. Destination touristique très appréciée, la ville accueille aussi nombre d'entreprises internationales, en particulier des sièges de sociétés multinationales. Qualité de vie et attractivité économique conjuguent leurs atouts au pluriel !

Les caractéristiques économiques priment dans cette description. La ville s'attribue en premier lieu le rôle d'acteur économique et financier. Attractivité économique, touristique sont mises en avant. La région est également le lieu-siège pour les entreprises internationales ce qui améliore son image et lui donne une renommée sur le plan international. Si la ville offre des conditions économiques favorables, il n'en reste pas moins que cette prospérité ne fait pas vivre une ville sans des ressources qui font tourner son économie. Elle s'appuie cependant très souvent sur de la main-d'œuvre venant de l'étranger. Celle-ci est mobilisée dans l'industrie, la construction, les soins. Le discours sur la prospérité illustre le constat soulevé par les chercheurs (Marchal & Stébé 2011 : 53) qui rappelle cet élément en soulignant que les villes sont impliquées de plus en plus dans des dynamiques planétaires. Ces dynamiques les dépassent parfois et ont un caractère mondialisant. Les villes participent à l'internationalisation des échanges, qu'ils relèvent de la finance, de la culture, de l'économie et de la science, ou encore de l'emploi.

VIGNETTE 2

• Sur le territoire de la commune de Lausanne, on dénombre des résidents originaires de 162 pays. Parmi les quelque 130'000 habitants de la commune, 38.5% sont d'origine étrangère. La moitié des ménages habitant Lausanne est composée d'une personne seule, tandis que les familles composées de couples avec enfants représentent presque 20% des résidents. Parmi la population active, dont 48% est de sexe féminin, on compte 16% d'individus appartenant à la catégorie socio-professionnelle des ouvriers, alors que les personnes ayant des fonctions dirigeantes ainsi que les personnes exerçant une profession libérale totalisent 3%. Les habitants d'origine portugaise, 6% de la population totale, sont les plus nombreux parmi les résidents d'origine étrangère, dont ils en représentent 16%, suivis par les Français (15%), les Italiens (12%), les ressortissants des pays d'Ex-Yougoslavie (7%) et les Espagnols (7%).

La mixité dans la ville apparaît également sur le site. Il est inévitable que la vie côte à côte de 162 nationalités parlant 80 langues engendre des tensions et des conflits, mais cela génère en même temps des forces créatrices pour la vie culturelle, économique et scientifique. Cette mixité sociale est considérée à la fois comme le moteur et ses atouts de la vie en ville mais aussi comme son talon d'Achille (il suffit de lire certains titres de journaux pour voir les connotations données à cette coloration multiculturelle de la ville). Peut-on, dans un contexte plutôt marqué par des atouts économiques, se contenter de cette image de ville rêvée et accepter une définition qui la catégorise de cosmopolite uniquement pour son élite ? Comment appelle-t-on les citoyens qui participent de l'intérieur et contribuent à la stabilité économique ?

VIGNETTE 3

• Située sur les rives nord du lac Léman, Lausanne compte plus de 130'000 résidents et se trouve au cœur d'une agglomération de plus de 300'000 habitants. Ville cosmopolite et dynamique, elle offre à sa population une qualité de vie reconnue mondialement à l'instar de ses hautes écoles, des grandes entreprises internationales qu'elle accueille et de ses institutions culturelles.

Le qualificatif « cosmopolite » apparaît ici uniquement en lien avec les écoles internationales. Pourtant, le chapitre précédent montre bien que d'autres citoyens du monde habitent cette même ville. La ville met en valeur des élites internationales en place ainsi que les futures élites. Est-il question ici d'une différenciation des résidents et d'une sorte de catégorisation selon le niveau socio-économique ?

VIGNETTE 4

- *Pionnière en matière de développement durable, la Ville de Lausanne est active dans différents domaines comme l'énergie, la mobilité, l'urbanisme, l'éducation ou le social. Signataire de la Charte des villes européennes pour la durabilité (Charte d'Aalborg), Lausanne s'engage au niveau local par la mise en place d'un Agenda 21 lausannois, véritable plan d'action qui vise un environnement de qualité, une société sans forme d'exclusion ainsi qu'une économie et des finances saines.*

Les effets du facteur langagier sur la gouvernance et la configuration des espaces urbains ne font pas l'objet de la présentation. La mise en exergue de la mixité de la ville est faite sans mentionner les échanges en différentes langues qu'elle engendre et qui s'opèrent dans la vie quotidienne et dans les institutions publiques. La ville, même si elle est d'une taille moyenne, reste exposée comme les grandes villes aux incertitudes et à une forte vulnérabilité. La migration est l'un des éléments qui est présenté parfois comme cause de cette vulnérabilité. Les stratégies des villes pour faire face aux difficultés consistent en une consolidation institutionnelle, une autonomisation des communes et une émulation entre les communes cherchant à développer des solutions originales et mieux adaptées aux besoins (Marchal & Stébé 2011 : 59). D'un autre côté, il existe, selon les deux auteurs, des structures de régulation communautaire, des solidarités informelles, spontanées, permettant de dépasser les problèmes urbains et produisant des initiatives créatives et dynamiques relevant de défis aussi bien économiques, urbanistiques que ceux liés au développement durable.

Cette première image de la ville apportée par la Toile nous semble très idéalisée. Elle n'est qu'une première illustration montrant que l'imaginaire collectif est très souvent fabriqué à partir de ces discours politiques, mais de plus en plus par des discours « virtuels » centrés surtout sur l'économie et la prospérité économique d'une ville prise dans des dynamiques mondialisantes. Il n'est guère surprenant que certains veuillent « protéger » ce « paradis » urbain ou fassent naître des initiatives exprimant la peur de l'étranger, de celui qui, selon certains discours, nuit au paysage urbain et indirectement aux valeurs locales. Ces discours politiques et institutionnels risquent de renforcer la ségrégation et les fractures sociales et linguistiques dans l'espace urbain. Le point sur lequel se centre cette analyse tente de montrer l'impact des langues dans la gestion et dans la (re)présentation de la ville. La texture urbaine se compose de fibres essentielles tissées par des liens sociaux qui se réalisent la plupart de temps par les interactions et des pratiques discursives variées et en différentes langues. Mais quelles langues ? Par la langue locale uniquement ? Pour répondre à cette question, nous passerons à l'analyse plus détaillée de quelques

acteurs/locuteurs collectifs pour nommer et pour comprendre leurs logiques en lien avec l'aménagement spatial et sociolangagier.

Partant de ce discours « virtuel » et officiel, nous avons les premiers indices sur le ton initial donné. Il indique, entre autres, que le discours qui se concentre avant tout sur les composantes économiques et la plus-value des langues est négligée dans l'organisation et la gouvernance de la ville, ou en tout cas dans sa présentation et l'image de soi qu'elle a envie de donner à l'extérieur. Or, les tensions autour des territoires et de la territorialité (Bulot 2009), conquises ou négociées par les langues, représentent un terreau essentiel pour un développement durable de la ville. Les observations qui suivent nous montreront que les pratiques langagières très variées sont présentes dans la ville et ses diverses institutions. Elles sont issues des sphères privées, notamment les familles, et entrent progressivement mais timidement dans les sphères publiques (écoles, hôpitaux, services sociaux, etc.). La ville construit son identité sur des atouts purement économiques (exemples de ces vignettes virtuelles). On se demande si l'habitant se reconnaît dans cette identité ou s'il se reconnaît dans d'autres appartenances. La langue apparaît comme le facteur décisif et elle est le reflet de l'état social d'une ville (interactions, liens, ruptures). La question qui se pose à la fois sur l'identité des acteurs représentant la collectivité et sur l'identité du résident justifie le choix de notre corpus et les axes d'analyse qui suivent.

8.4.2 *Recueil et analyse du corpus B : institutions/structures signalées par les informateurs*

Avec certains représentants institutionnels, nous avons pu obtenir un entretien et prendre quelques notes. D'autres institutions ont fait l'objet d'une observation ou d'une analyse des textes présentant leurs structures. Nous donnerons des indications assez vagues sur les personnes interviewées afin de préserver leur anonymat même si les institutions, quant à elles, peuvent être facilement identifiées puisqu'elles sont placées sur une carte. L'analyse de ce corpus contribue à la mise en lien du collectif et de l'individuel tentant de décrire un contexte plus large dans lequel s'inscrivent les parcours individuels. Nous avons analysé les attitudes des acteurs/locuteurs collectifs par rapport à deux composantes :

- stratégies et attitudes des acteurs des collectivités dans l'aménagement spatial et sociolangagier des espaces urbains ;
- aménagement de ces espaces en lien avec les sentiments d'appartenance à la ville et les identités, suscitées par ces mêmes acteurs ;

Les lieux indiqués sur la cartographie présentée plus haut ont été cités dans les récits des informateurs ou observés par la chercheuse au cours de son observation participante. Ces entretiens non-enregistrés ont été menés selon une trame libre et avec les représentants, responsables et décideurs des institutions publiques, semi-publiques comme les structures associatives. Au regard des entretiens individuels, il était nécessaire de s'interroger sur les attitudes des acteurs représentant ces instances normatives et autres structures face à la gestion de la diversité plurilingue pour saisir les adéquations et d'éventuels décalages entre les modalités d'insertion individuelle des résidents et l'aménagement collectif. C'est pourquoi, nous avons d'abord visité des structures signalées par les informateurs pour observer ensuite celles qui sont en lien direct et en charge de l'intégration des étrangers dans la ville, notamment celles qui sont liées à l'intégration par la langue. Les attitudes et les représentations sociolinguistiques des acteurs, leurs stratégies de l'aménagement étaient les points communs entre les corpus constitués et les corpus existants.

La deuxième phase qui était centrée sur l'observation participante des manifestations ne supposait pas un protocole prédéfini. Quant aux acteurs/locuteurs collectifs, nous avons pu obtenir les entretiens avec les responsables ou des membres de directions ou pour quelques structures comme les Centres des quartiers, les responsables et les membres de l'équipe. Les rencontres avec les organisateurs des manifestations et surtout leurs observations nous ont permis de compléter les propos des acteurs/locuteurs collectifs. Les objectifs de la recherche étant orientés vers les modalités d'appropriation des espaces urbains, nous ont poussée à privilégier des analyses plus fines de leurs actions concrètes. Les informations recueillies lors des entretiens venaient compléter ces observations du matériel très abondant (presse, journaux, émissions de radio, portraits sur le site). C'est la raison pour laquelle, nous avons retenus seulement les notes prises, sans faire d'enregistrements. Les synthèses de ces entretiens ont été rédigées et rajoutées au corpus C. Les informations obtenues se réfèrent aux interviews menées avec un membre d'une équipe médicale à hôpital, trois personnes travaillant à l'université, deux membres (dont un responsable) d'une association multiculturelle, une responsable d'une chaîne de restaurants, une responsable des transports publics, un éducateur travaillant dans un foyer pour jeunes et quatre animateurs dans des centres de quartiers. En tout, quatorze personnes ont été consultées en plus de rencontres moins structurées avec les organisateurs de manifestations, comme la séance d'accueil des nouveaux-arrivants, des tables rondes. La trame du questionnaire pour les entretiens a été organisée autour de trois groupes de questions :

- Les informations sur les langues étrangères, les pratiques (mono ou plurilingues) autorisées, exigées, favorisées par la structure ;
- Les images véhiculées sur la figure de l'étranger ;
- Le rôle et la place donnés/perçus aux acteurs étrangers et l'impact de leur engagement pour l'institution.
- Enseignes, inscriptions, littérature mise à disposition (presse, livres, publications, film, etc.). Traductions des dépliants ou autres documents. Occupation des espaces selon les langues parlées.

Déroulement

Le temps de chaque entretien a été limité en fonction du temps des personnes. Le tour des questions principales a pu être fait (dans la moyenne) entre une à deux heures. Les questions n'ont pas été données à l'avance et le contexte de la recherche a été présenté par téléphone et en préambule à l'entretien. La chronologie n'a pas d'impact important sur les réponses et les questions n'ont pas toujours été posées dans le même ordre. Elles servaient plutôt de guide. Pour mettre en comparaison le discours de ces informateurs et les actions réalisées sur le terrain, nous avons choisi de nous consacrer plus en détail au corpus C qui illustre des actions concrètes. Les réactions des informateurs ont été plutôt positives (aucun refus) et ils ont montré dès le départ un intérêt pour la thématique de la recherche. L'hétérogénéité que nous avons retenue comme l'un des critères pour les entretiens avec les individus, a été aussi le critère appliqué à ce groupe B. Le deuxième critère voulait satisfaire la nécessité de se concentrer prioritairement sur les institutions signalées par le premier groupe. Proposer plusieurs types de corpus nous a permis de recueillir un nombre important d'informations sur le contexte étudié et de les comparer. Les énoncés émis par les acteurs interviewés ont été toujours analysés en fonction du positionnement social de l'informateur et de son contexte.

(Non) légitimations institutionnelles des pratiques plurilingues

Les premières informations sur le dispositif présentées sur le site témoignaient déjà de la diversité de la population et de l'afflux de migrants augmentant ces dernières années. Les premiers informateurs collectifs, les représentants de l'université, témoignent de la difficulté de donner la place à d'autres langues. Malgré la volonté et la présence de différentes activités académiques favorisant plus largement les langues étrangères, malgré les actions de certaines structures

mandatées pour promouvoir le plurilinguisme, l'anglais prédomine. Voici les données recueillies en lien avec l'aménagement sociolinguistique de cette institution et les stratégies observées :

Université

- Textes officiels susceptibles de réguler l'usage des langues et la place du plurilinguisme individuel et collectifs à l'UNIL
- 1) Charte de l'UNIL (pas de mention sur le plurilinguisme)
- 2) Texte commission politique linguistique : Interdisciplinaires; - Internationales (13 pays, 13 langues); La formule linguistique 1+2 (LM+2XL2)
- 3) Directives pour l'utilisation des langues dans l'enseignement + Bologne et les langues
- 4) Conseil interdisciplinaire et leur charte
- 5) DYLAN (Dynamique des langues et gestion de la diversité) fait l'office du garant du plurilinguisme au niveau européen
- 6) EFLE: Les cours de traduction en espagnol, allemand, anglais; le projet TANDEM-échange de savoirs en diff. langues
- 7) Centre de langues: portfolio des langues; Autobiographie de rencontres interculturelles

Modalités d'aménagement et représentations sur l'espace occupé et les langues parlées dans ces espaces;

- D'une part la promotion du plurilinguisme par des communications scientifiques, la mise en place d'une plate-forme interdisciplinaire, conférences organisées au sujet du plurilinguisme,
- D'autre part la sur-valorisation de l'anglais: sites internet, articles et bibliographies, lectures données aux étudiants, écritures des articles, colloques et communications exigées en anglais, etc.

Aménagement des espaces et les sentiments d'appartenances;

- Le sentiment d'appartenance se développe autour de l'identité "étudiant" et peu en lien avec des pratiques langagières, quoique certaines disciplines et les Instituts comme l'EPFL donne une place très importante à l'anglais; une identification au monde anglo-saxon (publications, cours dispensés en anglais, sites internet bilingues: français/anglais)
- certains instituts affichent sur leurs sites la multiculturalité (120 nationalités à l'EPFL), des rapports annuels téléchargeables en français, en anglais et en allemand

Légitimation explicite ou implicite des pratiques langagières plurilingues;

- Les directives pour l'utilisation des langues dans l'enseignement donné aux étudiants encourage le plurilinguisme: il est recommandé d'inclure dans le programme plusieurs langues d'enseignement ou des "modules de langues" dont la langue diffère de celle de l'enseignement.

Les informations recueillies permettent de dire que les langues sont un enjeu important pour l'Université. Nous avons parlé avec différents acteurs du Centre des langues de l'UNIL ou des professeurs menant leurs recherches sur la thématique du plurilinguisme dans le milieu académique. Le but était de confronter leurs regards sur les langues et les attitudes par rapport aux pratiques spatiales et langagières pratiquées dans les cours. Ces entretiens nous permettent de dire que les pratiques plurilingues sont valorisées mais d'une manière encore très implicite. Elles constituent un outil de travail dans diverses activités : enseignement, traductions, bilan des

compétences plurilingues avec divers portfolios, échanges informels dans les associations d'étudiants étrangers.

Les observations conduisent à constater que la promotion du plurilinguisme est un « état d'esprit », car sa mise en valeur se perçoit dans le discours des acteurs et dans certaines activités académiques. Toutefois, les entretiens nous informent également que l'Université se trouve encore dans une période de transition entre le discours et la pratique, puisque certaines structures (Centre des langues, Commission du plurilinguisme) cherchent des dispositifs concrets de mise en place de leur politique fondée sur la valorisation du plurilinguisme au-delà de l'usage de l'anglais de plus en plus dominant dans le domaine académique. Donc, les représentants de l'Université tiennent pour acquis l'intérêt pour les langues étrangères et pour les pratiques plurilingues. Les langues sont vues comme ayant un intérêt non seulement sur le plan individuel¹⁴⁰, mais aussi communautaire et institutionnel. L'un des enseignants décrit son utilité en ces quelques mots :

- des « lunettes pour lire le monde et pour agir » ;
- moyen de communication scientifique : le plurilinguisme a un rôle structurant et le rôle de médiation symbolique ;
- moyen par la mise en place d'une plateforme interdisciplinaire (sciences humaines et sciences dures), financé par le FNS et impliquant 7 facultés différentes.

A titre d'illustrations, certaines actions sont citées pour réaliser une série des conférences portant sur le plurilinguisme. La Charte de l'UNIL mentionne la reconnaissance des personnes, des droits fondamentaux de la personne sans que les langues ou le plurilinguisme soient explicitement légitimés. La sensibilisation au plurilinguisme auprès des étudiants se fait souvent par le Portfolio des compétences en langues étrangères. Les travaux des étudiants se sont multipliés se référant à leurs langues premières. Les étudiants participent également aux projets des quartiers, aux fêtes interculturelles ou à d'autres manifestations en lien avec l'accueil des étrangers dans la ville.

Nous avons constaté que certaines pratiques plurilingues échappent aux sphères administratives et formelles. Grâce aux informateurs et à nos observations, nous avons pu identifier des pratiques plurilingues s'opérant dans la vie quotidienne des étudiants : la consultation de la presse en arabe sur Internet, les échanges entre les employés à la cafétéria de l'université, les échanges informels dans les espaces communs, dans les associations d'étudiants. Certains membres de l'institution ignorent ces pratiques informelles (entre les employées portugaises de la cafétéria, par exemple) en tant qu'usages pratiqués au sein de leurs institutions. Ces usages n'ont pas été cités dans les

¹⁴⁰ 56 langues parlées par les étudiants : données fournies par l'administration de l'UNIL

interviews. Ils émergent dans les espaces non-formels et sont associés à un certain type de locuteurs ou d'espaces sans lien avec une activité académique ; ce qui confirme que le plurilinguisme d'une certaine couche de la population peut être valorisé, comme celui de l'élite et ignoré par d'autres. Dans un cas il a une « plus-value », dans l'autre une « dé-value ».

Passons à d'autres structures signalées par les informateurs. Une association multiculturelle (citée par plusieurs informateurs) impose sa « marque de fabrique » avec l'usage varié des langues. Cette approche devient la philosophie de l'action sociale de cette structure. Voici quelques extraits du corpus recueillis auprès des représentants de cette structure associative :

Association pluriculturelle

- Les activités de cette structure comporte le travail inter-communautaires avec plusieurs interprètes
- espaces sociaux adressés aux femmes ou aux hommes: échanges en français mais le recours à la traduction spontanée par les femmes bilingues
- 45 langues parlées; 60% de consultations thérapeutiques avec les interprètes;
- Les cours de langues dépassant le style « scolaire et traditionnel ». Adaptés au profil des usagers, ces cours se donnent dans des espaces aménagés d'une manière informelle.
- « Association ne va pas dans le sens de « consommation » des activités, mais plutôt voir ce que les migrants peuvent donner en échange d'un cours de français. L'autre principe défendu par le responsable est le droit du patient de s'exprimer dans sa langue comme c'est le cas dans le domaine juridique. L'organisation des espaces sociaux se fait selon la vie des migrants et non pas selon une offre des animations culturelles.

Modalités d'aménagement et représentations sur l'espace occupé et les langues parlées dans ces espaces;

- Plusieurs espaces occupés en sollicitant des traductions appuyées par les interprètes communautaires, plusieurs cours de langues en français et dans les langues étrangères. La liberté est laissée aux personnes de choisir la langue et le rythme de progression dans leur apprentissage. Il est toutefois conseillé de ne pas parler leurs langues lors des cours de français puisqu'ils cherchent à apprendre et à perfectionner la langue nationale.

Aménagement des espaces et les sentiments d'appartenance;

- Le sentiment d'appartenance se développe autour des activités interculturelles ou les activités sociales acceptant des pratiques langagières plurilingues. La langue officielle est le français; les capitaux linguistiques sont mis au profit de capitaux professionnels et économiques.

Légitimation explicite ou implicite des pratiques langagières, images véhiculées sur la figure de l'étranger;

- La Charte favorise l'autonomie des migrants, encourage l'expression dans la langue première mais ne fait pas explicitement mention de promotion du plurilinguisme; les informations sur les institutions suisses sont distribuées en langues des migrants.

L'état d'esprit d'aménagement des espaces de cette association se lit au moyen des discours pragmatiques et fonctionnels tenus par les responsables, en observant le programme et les activités des secteurs mis en place à l'intention des populations étrangères. Les responsables rappellent les contraintes imposées par l'extérieur : *l'association est obligée d'entrer dans les critères proposés par les politiques à cause des subventions qu'elle reçoit*. Le responsable du secteur social souligne que l'espace n'est pas construit sur le principe d'un Centre d'animation « *on va pas préparer des activités pour animer des migrants.* » Les activités émanent des gens et de la synergie de différentes rencontres : « *Tout est lié comme dans la vie, différents aspects (professionnel, privé, loisirs,) s'entremêlent et les usagers s'approprient l'espace selon le moment et la nature des interactions. Les tables sont déplacées pour faire les cours de langues ou pour faire la fête, il n'y pas de compartiments, (...). Si les gens viennent avant l'heure, ils peuvent quand même entrer et s'asseoir, jouer aux échecs, même si une structure et un horaire existent et permet que l'espace soit bien utilisé et fonctionnel.* L'espace est conçu entre trois prestations principales : accueil et permanence sociale, communication (tous les cours de langues) et la prise en charge psychosociale (diwan, peinture, expression, lieu de parole, suivi individuel, projet avec les jeunes, etc.). Une dynamique nouvelle est à observer selon les propos du responsable : *les vieux Albanais qui échangent avec les jeunes en rupture et prennent le rôle de transmetteurs ou d'éducateurs, donnent des repères qui sont reformulés dans ces échanges*. Les organisateurs proposent, parmi d'autres activités, des cours de français tout en laissant aux usagers la possibilité d'organiser des cours dans leurs langues (exemple : cours d'arabe). C'est grâce à cette légitimation implicite qu'une de nos informatrices, Alba, jongle avec les deux langues, prenant part à cette activité intergénérationnelle dans une langue qu'elle semble rejeter dans les autres lieux et avec d'autres groupes (les jeunes de son âge).

L'espace de cette association est conceptualisé de telle manière qu'il favorise les échanges quelle que soit la langue de communication. Les organisateurs tentent d'améliorer l'autonomie et les compétences sociales des participants (groupes de parole), les compétences d'intégration (accompagnement dans les démarches administratives sur le plan professionnel), l'impact affectif (Diwan) et les tensions linguistiques (cours de langues). Signalons d'autres extraits regroupés dans le schéma suivant.

Hôpital, Foyers de jeunes, Centres des quartiers, Chaîne des restaurants, Transports publics, Les petits commerces et autres espaces communs

- L'hôpital ne dispose pas de documents qui permettent de connaître la position de cette institution vis-à-vis des pratiques plurilingues.
- Les structures des transports publics sont caractérisées par une population mixte: 33 nationalités/ 37 métiers différents/ 51 % CH/ 49 % étrangers (plusieurs ont été naturalisés; 1017 collaborateurs (apprentis compris) en tout.
- Les foyers des jeunes accueillent une population majoritairement étrangère, environ 95 % étrangers.
- Quartiers marqués par la mixité, (35-60% d'étrangers) animateurs du quartier d'origine multiple: chilienne, italienne, albanaise, portugaise, une femme de ménage vient d'Afrique
- Grande chaîne des restaurants :¼ du personnel est d'origine tamoule

Modalités d'aménagement spatial et représentations sur l'espace occupé; les langues parlées dans ces espaces;

- Plusieurs espaces aménagés avec les traductions effectuées par les interprètes communautaires (hôpital) .
- Une des représentante des transports publics confirme que l'entreprise exige l'utilisation de la première langue entre les collaborateurs mais l'espace peut être occupé de façon différente ce qui invite les collaborateurs à utiliser leurs premières langues avec les usagers du transport
- Les langues sont demandées dans les C.V. Vu les nationalités représentées, elle sont nombreuses.
- Dans les Centres de quartiers, les langues parlées varient : une présidente (bilingue) salue les usagers souvent en arabe ...les mamans parlent parfois en anglais entre elles, les interprètes sont rarement sollicités (ça coûte de l'argent selon une responsable), les dépliants sont peu traduits. D'autres constatent que: *Les gens se sentent plus à l'aise quand il peuvent parler leurs langues...*, l'énoncé d'une présidente du Centre)

Aménagement des espaces et les sentiments d'appartenance, images véhiculées sur la figure de l'étranger;

- activités interculturelles organisées par l'entreprise des transports en communs (les repas interculturels).
- une éducatrice du foyer des jeunes considère que les appartenances plurielles des jeunes provoquent beaucoup d'incertitudes auprès des jeunes déjà précarisés et qu'ils devraient se concentrer sur le français.
- Quant aux Centres de quartiers, on note des pratiques polarisées: sous et survalorisation des appartenances plurielles. Dans un quartier, un travail a été réalisé avec des seniors par rapport à la transmission de la mémoire (à travers les récits, les photos) par rapport au quartier d'autrefois, certains expriment le souci pour le travail identitaire dans le respect des langues de chacun, d'autres animateurs des Centres nient des appartenances premières ou plurielles insistant sur l'identité nationale suisse.

Légitimation explicite ou implicite des pratiques langagières plurilingues;

- La place de l'adulte ou des personnes âgées dans certaines cultures varie. L'entreprise de transports publics favorise les représentations positives sur ce rôle des aînés pour en faire un atout dans la communication entre les chauffeurs et les jeunes clients.
- la maîtrise de la langue française est une condition d'obtention du poste du chauffeur de bus mais une valorisation de l'expérience professionnelle et linguistique hors du sol suisse est valorisée également.
- Les éducateurs parlent plutôt l'anglais quand il y a un problème de communication, mais une personne de l'équipe (originnaire d'Amérique latine utilise parfois la langue espagnole dans les entretiens avec les parents.)
- Dans un Centres de quartiers, les langues premières sont légitimées par le comité et dans d'autres on constate que le français est imposé. Les propos d'une animatrice: *Ils ne parlent entre eux en dehors du centre , au centre ils parlent que le français.*

La personne interviewée à l'hôpital (il s'agit du membre d'une équipe médicale¹⁴¹) souligne l'impact des langues et leurs usages dans le domaine de la santé et des soins. Les acteurs de cette institution sollicitent régulièrement des « interprètes communautaires » pour les consultations

¹⁴¹ La personne interviewée nous informe qu'une recherche est en cours en lien avec l'impact langagier dans les consultations. Elle porte sur : *L'alliance : un instrument de thérapie explorant le rôle des interprètes dans les entretiens.*

thérapeutiques d'où l'intérêt de le prendre comme sujet de leur recherche en cours. Mais le discours n'est pas explicite ni concrétisé par un texte officiel. On observe dans le kiosque de l'hôpital des journaux en plusieurs langues. Dans l'annuaire de l'institution, nous trouvons également une liste des personnes disponibles pour les traductions dans une trentaine de langues. A l'instar de cet hôpital, on trouve très peu de documents relatifs à l'usage des langues dans les transports publics. On note que les traductions dans les langues nationales sont aussi absentes, comme par exemple pour les instructions sur les automates à billets. Selon la responsable des transports, une traduction pourrait blesser une communauté si les indications sont écrites en arabe et non en tamoul. Elle l'explique :

D: Un bus de TL n'est pas un car pour les touristes. TL est avant tout au service de la population locale qui est très diversifiée et marquée par la présence des étrangers (comme Renens par exemple) ce qui change la nature des services offerts. La population doit se sentir en sécurité dans les transports publics (freinage brusque par ex.) et dans un climat de confiance et sans violence. L'entreprise n'est pas dans une logique commerciale (séduire le client à tout prix) mais dans une logique d'offre des services à la ville dans un objectif de « vivre ensemble le plus harmonieusement possible ». Donc la langue française est le meilleur moyen de rester neutre (car c'est la langue commune entre tous) et la plus conforme.

Toutefois, la première langue des employés est aussi considérée comme un atout. Les compétences plurilingues des chauffeurs de bus sont valorisées dans les échanges avec des clients. Dans les représentations des gestionnaires, la langue nationale aide à éviter d'éventuelles territorialisations et la fabrication de clans par l'usage d'une langue. L'informatrice s'exprime sur cet usage en disant : *entre les collaborateurs NON mais avec les clients OUI (pour la langue étrangère). Ces échanges sont légitimés et même encouragés en cas de conflits ou de situations désagréables, pour faire de la médiation avec les usagers.* Donc, le plurilinguisme individuel est mis au service des échanges avec la collectivité mais seulement dans les cas de conflits et tensions. Le climat et le style de gestion de cette entreprise sont marqués par la reconnaissance des parcours linguistiques des collaborateurs, leur expérience dans la communication interculturelle et leur rôle social (personne âgée, rapport à l'autorité). Dans la formation des conducteurs ou des contrôleurs de bus, les compétences médiatrices sont mises en valeur mais d'une manière spontanée et implicite. Aucun document n'existe explicitant et valorisant formellement les compétences linguistiques et professionnelles des collaborateurs. Pour l'instant, l'entreprise ne dispose pas de formations qui pourraient renforcer ou légitimer leurs compétences interculturelles. La responsable d'une chaîne de restaurants tolère l'usage des autres langues dans son établissement et trouve normal qu'un employé parle parfois avec le client dans sa langue. Voici les extraits du corpus se référant à cet élément. Pour cette gestionnaire des ressources humaines,

les problèmes peuvent se produire quand un étranger monte l'échelle hiérarchique et dirige un secteur multiculturel. Le membre de la direction d'une chaîne de restaurants s'exprime :

D: Cela peut être mal-pris par les collègues d'autres nationalités qui ne comprennent pas. Les tamouls sont depuis 20 ans en Suisse mais certains ne parlent pas forcément bien le français et pour cela ils se gênent parfois de parler aux clients. Un article est sorti récemment dans l'Illustré sur un employé qui est très bien intégré. Ce sont des « bosseurs » très flexible pour les horaires (ouverture du resto 5h-22h) par rapport aux Suisses qui refusent toujours de travailler le week-end ou tard le soir malgré le chômage. La flexibilité des étrangers est liée à leur statut parfois précaire : sans un permis B il ne peut plus rester en Suisse, donc il accepte toute condition pour ne pas perdre son travail.

D: Quand ils sont désignés responsables, ils se comportent selon les mœurs de leur propre culture : ne disent pas S.V.P. et donnent des ordres en s'adressant à eux en les tutoyant.

Aucune formation (mise à part la formation en langues en collaboration avec des écoles de langues locales) n'est donnée au sujet de la gestion des malentendus d'ordre interculturel. La responsable trouve que les étrangers connaissent très bien leurs droits mais ne remplissent pas toujours leurs devoirs (être à l'heure au travail, congé maladie, etc.). Elle trouve que tout le monde (les Suisses inclus) doit être traité d'une manière identique. Le recours à d'autres langues se fait pour les occasions particulières, par exemple un questionnaire pour la santé des employés a été traduit en français, italien, allemand, portugais et espagnol. Dans un but d'évaluation des prestations de l'entreprise aussi : *une enquête annuelle se fait en dix langues sur la satisfaction et les motivations au travail.*

Quant au foyer des jeunes, les éducateurs invitent les jeunes à parler exclusivement le français. L'éducatrice interviewée nous informe :

E: Ils n'ont pas envie de travailler sur leurs appartenances. Ils sont trop pris par les questions d'intégration, d'école, de copains. Si en plus de ça, il se trouve qu'ils sont en rupture avec la famille, ils n'ont pas envie d'avoir des contacts avec leur communauté, pour se protéger et pour garder les distances,

E: Si quelqu'un parle une autre langue on lui demande de parler le français (au repas par exemple), rajoute l'éducatrice. Il est douloureux pour les jeunes de parler de leurs histoires ou de leurs parcours. 60% d'entre eux sont placés pour la première fois au foyer. Il y reste trois mois maximum, donc il n'y pas forcément un investissement puisqu'ils savent qu'ils vont repartir.

Les représentations comme facteur de délimitation des territoires et de spatialité discursive

Cette institution éducative ne possède pas de données sur les langues des jeunes. Les entretiens avec les parents se font de temps en de temps avec des interprètes. La langue de communication dans le foyer est le français. Elle souligne que l'institution n'a pas les moyens adéquats pour aborder le travail sur l'identité et l'altérité : *nous n'avons pas de moyens pour les traductions et pour faire intervenir chaque fois un interprète. C'est quand même aux familles de transmettre et*

de s'occuper des langues d'origine. Sinon, chaque fois qu'ils téléphonent, ils parlent avec les familles, parfois entre eux ou avec des amis. Ils n'écrivent pas beaucoup, l'institution n'a pas d'internet. On retrouve une situation semblable dans les centres de quartier par rapport à ces questions de valorisation de pratiques langagières plurilingues. Une des animatrices s'exprime : il est difficile de demander aux jeunes leurs origines. Ils se considèrent "suisses". Ils parlent tous très bien le français. Ce sont leurs prénoms qui disent leurs origines. Selon l'animatrice du Centre, les jeunes ne parlent que très rarement de leurs origines.

A: Quand les jeunes utilisent leur langue c'est pour jurer (ils pensent que les animateurs ne comprennent pas). C'est aussi parce ça leur vient plus spontanément de jurer dans leur langue. Ils boivent, ils fument, et ils ne peuvent pas en même temps parler de l'islam qui interdit tout ça : je ne veux quand même pas parler d'Allah alors que je fume des joints ...cite-t-elle l'un des usagers du centre.

Un extrait sur l'image et la figure de l'étranger exprimé à partir du vécu personnel d'une animatrice du Centre (la troisième génération des Italiens). Elle trouve que son expérience n'a pas d'impact dans son travail mais son énoncé parle des contradictions et du flou quant à son identité.

A: ce n'est pas moi qui a immigré, ce sont mes parents qui ont vécu des choses difficiles, ils étaient obligés de parler l'italien avec leur parents,(...) je suis née ici et très contente quand je passe à côté de la clinique Cécile, où je suis née (...). La ville de Lausanne et mes voyages m'ont donné une ouverture et la modernité; la culture italienne l'attachement à la famille. ...les rapport aux parents...j'ai fait tout ce que ma mère me dit.....(...) je en me sens pas Suisse, j'ai eu la nationalité CH seulement à 21 ans alors que je suis née ici...je ne veux jamais oublié quand j'ai du mettre dans un formulaire –la nationalité CH.

Un discours très contradictoire qui exprime à la fois la fierté et le déni d'être Suisse. Les expériences avec les autres sont mises en avant à partir des connaissances de l'étranger du dehors (voyages) et non à partir de l'expérience du dedans (fille d'immigrés). On se demande ici s'il s'agit du manque de légitimation institutionnelle des compétences interculturelles des animateurs ou si les représentations des animateurs sur leur propre appartenance empêchent de s'appuyer sur leur propre expérience de migration. Une autre animatrice s'exprime :

A: c'est une bonne chose que les migrants parlent leurs langues, mais d'aller aux cours ELCO est trop pour les enfants ; cela les empêchent d'aller faire d'autres activités, ils savent déjà parler et c'est suffisant qu'ils parlent à la maison. Elle ajoute : les tamoules participent le plus et les personnes d'Ex-Yougoslavie très rarement. Ils ont appris en quelques années de dire seulement « Bonjour » aux animateurs. Ils ne s'intéressent pas aux personnes du Centre alors que leurs enfants passent du temps et sont confiés à nos adultes. Les ado et pré-ado viennent volontiers pour les activités « Atelier filles ». L'espace ne permet pas encore de parler de leurs préoccupations si ce n'est d'être embêtées pour garder la petite sœur, le petit frère. Pour cette animatrice du Centre, les résidents ne viennent pas parce qu'ils ne parlent pas la langue. Mais ce n'est pas la seule raison. Ils désinvestissent parce que : la manière de fonctionnement du centre est trop compliquée pour eux, c'est trop administratif. Ils ont peur de ne pas être à leur place, ils ont d'autres chats à fouetter, ils ont leur propres réseaux.

A: Ils ont pas l'habitude d'envoyer leurs enfants dans les camps ils les amènent dans leur pays d'origine, rarement pour visiter d'autres lieux ou pour faire du tourisme en Suisse ou ailleurs. Pour eux les loisirs signifient jouer dehors et c'est pour ça que l'activité en été qui propose des activités sur la place de jeu, libres et gratuits, rassemblent le plus de monde et fait venir les mamans.

Ce discours révèle le décalage entre l'offre des centres et les besoins réels des habitants. Malgré ces constats, les programmations basées sur les loisirs et leur consommation persistent dans l'approche générale des centres de quartier. Les aspects économiques (salaires bas, plusieurs petits jobs souvent instables et précaires¹⁴²) font que la capacité des habitants à se rendre dans ces centres de quartier est réduite pour des questions matérielles (peu de disponibilité à cause du travail). Le facteur économique réduit également la capacité de se rendre disponible pour les loisirs alors qu'ils sont dans un processus de survie. Le prospectus représentant les seize quartiers est fortement marqué par ce caractère loisirs. Les dépliants et prospectus donnent un message univoque : dans les quartiers on s'amuse. Les images de sports, cuisine, rencontres, danse, sorties, spectacle, musique, fêtes, bricolages tentent de réunir toutes les générations, de 2 à 99 ans. Dans l'animation socio-culturelle c'est surtout le "culturel" qui prédomine même si le diagnostic de la Fondation alerte sur la faiblesse des liens sociaux intergénérationnels et interculturels. Les langues des résidents sont reconnues par certains acteurs de proximité mais finalement très peu exploitées dans l'offre des centres.

Fonctions assignées par l'activité sociale ou par la configuration spatiale

Nos observations ont confirmé que plusieurs lieux se forment spontanément dans le quartier et dépassent leurs premières fonctions commerciales en endossant parfois la fonction de lieux de rencontres et d'échanges au-delà de l'activité de commerce. Cet exemple est illustré par un

¹⁴² L'un des quartiers visités rassemble par exemple principalement des familles aux revenus modestes (le revenu net moyen par habitant en 2002 était de moins de 33'000 CHF par an). Ce même quartier concentre un faible nombre de personnes âgées (en 2010 moins de 5% de la population avait plus de 65 ans) et accueille une grande diversité culturelle (en 2010, on comptait près de 60% d'étrangers).

magasin tenu par une personne d'origine camerounaise qui accueille d'autres Africains ou un bistro réunissant des personnes maghrébines. Chacun de ces lieux rassemble la population du quartier et parle de sa configuration par son espace et son occupation. Selon l'informatrice, les étrangers se retrouvent par groupe et autour d'appartenances culturelles (hommes portugais, femmes africaines etc.). Dans un autre quartier, les échanges entre différents groupes ethniques restent également difficiles à établir. Selon un animateur très expérimenté et actif depuis plusieurs années au Centre, l'espace est conçu de telle manière qu'il est difficile de créer des liens entre les personnes et les différents secteurs : le quartier en lui-même est conçu comme un cul-de-sac ; les rues sont sans issue. Il n'existe pas de liens entre les rues parallèles. La sortie est limitée par l'autoroute ou aboutit dans une forêt. Le haut du quartier n'est pas d'accord de se mélanger avec le bas (niveau socioculturel plus élevé).

Les tensions sont visibles déjà dans l'aspect morphologique du quartier (maisons individuelles d'un côté et grands immeubles locatifs de l'autre, tout près de l'autoroute). Le type de population caractérise également la scission entre les deux parties : les personnes âgées occupent les maisons et les familles les immeubles. Le sous-investissement des espaces communs et publics est à noter : un centre commercial mal équipé et peu fréquenté ; un bistro trop marqué par les visiteurs d'une même population (originaire des Balkans). En conséquence, les résidents font les courses à l'extérieur ou au centre-ville. Malgré des activités proposées (espace-jeux pour enfants, balades pour les adultes, activités sociales et culturelles pour les jeunes), la gestion de la diversité dans ce quartier reste problématique et difficile. Plusieurs journaux nous informent des violences des jeunes dans le parking du centre commercial. La population afghane s'investit le plus dans le Centre mais la population portugaise et celle des l'ex-Yougoslavie est rarement impliquée, conclut l'animateur. Selon ce dernier, ils ne paient pas facilement pour les activités-enfants : pour les parents, les enfants jouent dehors et ils n'ont pas à payer pour une activité. Les ados étaient des clients pendant plusieurs années mais ils ont marqué le Centre comme leur territoire (ils ont commencé à avoir des activités très louches) et ils ont chassé les familles et les enfants. Le centre fait une pause avec les jeunes et propose plutôt des activités avec les « mômes », nous informe le responsable du Centre. Un partenariat avec les parents est toutefois tenté au moyen d'une activité de cuisine, d'activités pour les enfants, la boîte de jeux, etc.

Le programme des Centres de quartier propose plusieurs sports ou loisirs venus d'ailleurs : thaï chi ou pensées spirituelles illustrées par des images du Tibet, du Mexique et de l'Inde. Un regard négatif est parfois porté sur les langues enseignées aux cours ELCO. L'une des animatrices fait le constat suivant :

A: Je trouve magnifique d'obliger des gens à apprendre la langue-il faut les apprendre aussi des normes d'ici et les intégrer,...mais on n'arrive pas avoir des contacts avec les parents, les enfants traduisent, les rôles sont inversés, les femmes restent chez elles pour des questions culturelles, on accueille mal des gens, on se donne pas de moyens à apprendre la langue...des cours devraient être gratuits et obligatoires. Les politiques aimeraient que les résidents participent à la vie de la ville (le projet 21) mais les personnes de notre quartier ne sont jamais venues ici. Il serait intéressant de leur donner des infos dans leurs langues ..ils sont complètement perdus...moi-même je suis une migrante interne..j'étais perdue quand je suis arrivée du Valais. Les différences culturelles sont énormes. Il se trouve parfois qu'un garçon de huit ans vient chercher une jeune fille de dix-sept ans pour lui dire qu'il faut qu'elle rentre à la maison. Les jeunes se trouvent dans un conflit de loyauté. Ils ne laissent pas les enfants partir en voyage avec nous ou s'ils ont obtenu l'autorisation, nous devons être vigilants. Nous avons préparé avant les fêtes par nationalité, mais les gens se voient déjà entre eux, ils se rendent visites et nous avons arrêté de le faire par ethnie. Nous accompagnons de jeunes pour des aides pratiques et utiles (recherche d'apprentissage) et les parents ont confiance en nous. Ils ont parfois besoin de se décharger de leurs soucis et de leur responsabilité. On a essayé parfois de prendre de jeunes adultes pour les faire jouer le rôle d'interprètes, mais on a arrêté, ça coûte trop cher un interprète communautaire. On a aussi essayé d'engager quelqu'un de quartier mais cela n'a pas marché, il était pris dans le conflit de loyauté.

Synthèse interprétative

Dans l'ensemble, on peut constater que les attentes vis-à-vis des habitants relèvent d'un véritable métier de citoyen impliquant : la capacité d'initiative, la capacité de participation, la capacité de compréhension du système et du langage local relatif à l'organisation des structures (dont le Centre socioculturel du quartier). Aux yeux des animateurs, l'habitant se replie sur sa famille, son propre réseau et s'investit finalement peu dans les activités proposées par le Centre privilégiant de sortir et de s'éloigner du quartier. Quand les demandes des habitants arrivent à être formulées, elles concernent le domaine éducatif (le Centre devrait s'occuper davantage des jeunes). La gestion de l'hétérogénéité (culturelle, linguistique) représente un véritable défi pour les Centres de quartier. La façon dont les jeunes sont décrits et désignés montre que les difficultés et les représentations négatives se cristallisent souvent sur eux. Pourquoi ?

La population des jeunes est confrontée au fait d'être sur deux fronts (celui de la famille et celui de l'extérieur de la maison). Ils sont désignés comme étant proches de la culture familiale selon un regard extérieur alors qu'ils peuvent se sentir plutôt suisses et différents de leurs parents d'un point de vue intérieur. Les parents, de leur côté, peuvent éprouver un sentiment d'échec quant à leur mission de transmission (de la langue, des valeurs, des références culturelles) et reprocher aux institutions éducatives (école, mais aussi les Centres) de ne pas prendre en charge l'éducation des jeunes. Ces difficultés font que la tendance est de mettre la faute sur celui qui cause le dysfonctionnement, comme par exemple les jeunes qui se comportent mal et ne communiquent pas bien ni avec la famille ni avec les animateurs. Le statut double des jeunes, c'est-à-dire être à la

fois « insiders » et « outsiders », a déjà été étudié et posé comme l'une des difficultés d'insertion. En ce qui concerne les jeunes, il s'agit pour les structures extérieures à la famille (école, Centres, travail, associations) d'accueillir *l'enfant* comme une personne ayant des identités multiples et non seulement comme *enfant issu de l'immigration*. Ceci permettra de sortir des tendances à assigner l'enfant à un seul groupe ou à un seul espace (souvent ethnique et familial) alors qu'il est aussi membre d'un groupe d'adolescents, d'un club sportif, et peut se sentir aussi bien suisse que portugais. D'autre part, les parents se trouvent face au défi d'accueillir à la maison un jeune qui peut avoir également le sentiment d'appartenance « suisse ». Ces appartenances autres peuvent mettre en péril la mission de transmission intergénérationnelle. Ceci implique que les parents acceptent que leur enfant puisse changer d'identité et s'identifier à l'extérieur comme à l'intérieur de la maison. Donc, un double mouvement est nécessaire pour établir un terrain d'entente en ce qui concerne les jeunes.

Un autre décalage est à observer en lien avec les représentations des acteurs représentant la collectivité. Nos observations montrent que les habitants investissent des sous-espaces à la maison (téléphone, internet) permettant de communiquer hors de la ville. Ces attitudes renforcent les représentations des acteurs/locuteurs collectifs qui perçoivent ces attitudes comme un renfermement identitaire, une délimitation des territoires. Les étrangers sont vus comme ceux qui ne comprennent pas toujours le fonctionnement des structures locales. Le renforcement des représentations fait que la coopération entre les habitants et les représentants des institutions devient difficile. Les premiers sentent qu'ils n'ont pas les comportements adéquats et la bonne interprétation de la vie collective en ville ou dans leur quartier et les autres se sentent dépassés par rapport aux faibles réponses à leurs initiatives d'animation. La non-participation des habitants du quartier aux activités pourrait être d'ordre économique. En d'autres termes, la précarité économique et le niveau socio-culturel relativement bas dans certains quartiers pourraient expliquer le manque de disponibilité de certains habitants pour participer aux activités proposées par le Centre ou les associations. Cette disponibilité peut être matérielle (peu de temps à domicile à cause du travail ou de l'existence de plusieurs jobs précaires) mais aussi psychologique. Les esprits des adultes sont occupés par d'autres soucis et la participation à la vie du quartier devient secondaire. Cette précarité économique a également un autre effet : la confiance en soi nécessaire pour les activités en groupe. Certains préfèrent se cacher, se réfugier dans le silence, parfois dans l'agressivité et la résistance.

8.4.3 *Recueil et analyses du corpus C : Cours à la plage*

Ce groupe de corpus est composé de trois sous-groupes : le premier est caractérisé par la dimension situationnelle (les quartiers de la ville et le cours de langue) et le deuxième par son caractère représentationnel (l'image donnée par le site de la ville sur les étrangers bien intégrés dans la ville). Choisir d'analyser ce type de corpus a pour objectif de cerner d'une façon plus affinée le rapport des étrangers à la ville et leur inscription sociolinguistique dans l'espace urbain mais également le regard des institutions et des collectivités locales sur ces modalités d'insertion. Les contenus ont été découpés et thématiques. Certains ont été sélectionnés pour illustration.

Cours de français à la plage



Figure : l'affiche plurilingue des cours à la plage

Contexte général lié à la mise en place des cours à Vidy

Les informations se rapportant aux cours sur la plage de Vidy font partie du corpus C. Pourquoi s'intéresser à cette action ? L'aménagement de l'espace urbain, l'appropriation de la langue nationale sont de plus en plus au centre de la question relative à l'intégration des étrangers. Cette expérience nous conduit à réfléchir sur l'appréhension spatiale de la ville, sur ses pratiques langagières devenant de plus en plus instables (Adami & Leclerc 2012 : 11). Parmi les mesures de l'intégration, les cours de langue sont l'un des domaines les plus investis par la Confédération. L'exigence des autorités de s'intégrer par la langue se place automatiquement à cheval entre les enjeux politiques, sociaux, linguistiques et identitaires. Les autorités rappellent dans un document appelé « Aide-mémoire à l'intention des communes » (2010)¹⁴³ qu'il s'agit de renforcer l'autonomie des personnes allophones dans la vie quotidienne, notamment leurs démarches auprès de l'administration locale et cantonale. Donc, des exigences sont orientés vers des usages sociolinguistiques à caractère institutionnel (savoir prendre un rendez-vous, décrire sa situation juridique, formuler une demande, s'adresser aux fonctionnaires et pouvoir répondre à leurs questions, etc.). Le texte cité souligne en même temps l'importance d'améliorer la qualité des cours et de diagnostiquer des lacunes en matière d'apprentissage du français. La mise en place des cours est donc le résultat d'interactions entre plusieurs acteurs : la ville, les associations, les étrangers, les structures d'accueil (EVAM), les enseignants et les apprenants eux-mêmes. La Commune est l'un des maillons très importants de la mise en place de cette politique d'intégration. Les autorités communales s'engagent pour la défense et pour la promotion du

¹⁴³ Aide-mémoire à l'intention des communes dans le domaine de l'accueil des personnes nouvellement arrivées dans le canton de Vaud, mars 2010, Bureau cantonal pour l'intégration des étrangers et la prévention du racisme (BCI), Département de l'intérieur, Service de la population.

plurilinguisme et encouragent parallèlement l'enseignement des langues (cours LCO - de langue et de culture d'origine). Le texte souligne la tâche des communes dans la mise en place de plusieurs mesures pour améliorer le développement de la langue locale tout en valorisant la première langue (visites guidées et traduites de la ville, les cours de langues, brochures explicatives plurilingues etc.)¹⁴⁴. La ville envisage, entre autres, d'ouvrir un guichet d'orientation des candidats pour les cours de français dans la vaste offre de la ville. Elle a pour position de ne contraindre personne à prendre part aux cours, respectant ainsi les droits fondamentaux de choisir selon ses projets. C'est dans ce cadre que la ville a mis sur pied la formation à la langue sur la Plage de Vidy. Puisque le premier objectif de ces cours insiste sur le renforcement de l'intégration des étrangers, nous nous pencherons sur la fonction socialisatrice et pragmatique des cours de français et sur la fonction renvoyant aux éventuels outils envisagés pour réfléchir l'altérité.

La formation linguistique pour les migrants est dispensée par des organismes associatifs avec un soutien renforcé de l'Etat. Depuis que l'accent sur l'apprentissage constitue l'un des postulats de la dernière Loi sur l'intégration 2008¹⁴⁵ ces cours sont renforcés. Chaque année, la Ville de Lausanne subventionne à hauteur de deux millions de francs une large palette de cours de français. Le travail d'encadrement relatif à l'enseignement/apprentissage de la langue nationale est devenu donc une source financière importante. Une offre dont essaient de bénéficier aussi bien des structures formelles que celles qui étaient jusqu'alors moins formelles, issues du secteur privé ou semi-privé pour répondre aux exigences de la politique fédérale¹⁴⁶ qui soulignent le renforcement de l'intégration par la langue. Les objectifs et les recommandations fédérales et cantonales sont décrits dans un texte sur l'application de la Loi¹⁴⁷.

Un autre élément mérite d'être souligné : ces cours sont pris en charge par les structures associatives alors que dans l'exemple présent, c'est la Ville qui s'en charge. Les cours sont organisés et subventionnés par le BLI-bureau lausannois chargé de l'intégration. La présentation du contexte général lié à l'intégration des migrants que nous avons évoquée au début de la recherche, a démontré qu'il existe une attente collective forte quand il s'agit de l'application du cadre légal relatif à l'apprentissage de la langue officielle. Les auteurs De Pietro & Matthey & Conti (2012) questionnent la place de la langue dans la construction de l'identité et de la

¹⁴⁴ La dernière action « plurilingue » consiste en des visites des musées en 15 langues en septembre 2010. Spécialement pour l'occasion, les municipaux Silvia Zamora et Jean-Christophe Bourquin assurent une visite guidée en espagnol et en italien.

¹⁴⁵ Ordonnance sur l'intégration des étrangers (OIE), 1^{er} janvier 2008, Art.13 a).

¹⁴⁶ Idem Chapitre 2 : Contribution et devoirs des étrangers, Art.4. La contribution des étrangers à l'intégration se manifeste notamment par : a) le respect de l'ordre juridique et des valeurs de la Constitution fédérale ; b) l'apprentissage de la langue nationale parlée sur le lieu de domicile ; c) la connaissance du mode de vie suisse ; d) la volonté de participer à la vie économique et d'acquérir une formation.

¹⁴⁷ Avenir de la politique suisse d'intégration des étrangers, Rapport et recommandations de la CTA du 29 juin 2010.

citoyenneté quelles que soient les langues concernées. Ils rappellent que les actions portant sur l'enseignement de la langue française ne devraient pas négliger le maintien d'autres langues que celles du plurilinguisme officiel. La maîtrise de la langue française est exigée comme moyen d'intégration mais il ne faut pas oublier qu'elle reste un symbole fort de l'identité (Adami & Leclerc 2012 : 12). C'est dans ce contexte, mettant en question des enjeux identitaires et socialisateurs, et des enjeux d'aménagement de l'espace urbain que s'inscrit notre analyse des cours de Vidy.

Donner un cours de langue à la plage fait entrer les apprenants dans un espace commun qui tend vers un caractère quasi privé puisque l'espace est souvent investi par la famille, par des amis. Nous postulons que cet élément spatial influence le format habituel des cours créant de nouvelles conditions d'apprentissage et de nouveaux territoires et spatialités discursives. Nous tenterons d'analyser dans quelle mesure les cours de langue sont associées aux autres pratiques langagières réalisées dans cet espace libre de la ville. Inséré dans la plage, ce dispositif d'enseignement/apprentissage considéré plutôt comme une structure formelle devient intéressant par son insertion dans un espace commun. Situé sur une plage, il devient moins officiel. L'analyse de ce dispositif est complémentaire à notre réflexion sur l'appropriation spatio-sociolangagière de l'espace urbain dans le sens où les organisateurs décident de déplacer *l'espace classe* dans un lieu inhabituel jusqu'alors peu familier et peu exploité dans l'enseignement des langues secondes et étrangères.

Les informations recueillies en lien avec cette expérience comportent les notes d'observation d'une douzaine de cours et les informations trouvées dans les textes officiels édités par la Ville de Lausanne, les communiqués de presse et les discussions menées avec les participants et les organisateurs après les cours. Plusieurs angles d'observation ont été choisis : à côté d'une observation de type ethnographique (attribution, appropriation et occupation de l'espace), nous nous sommes également appuyée sur des outils des analyses sociolinguistiques et didactiques (appropriations, représentations, enseignement des langues).

L'observation a été menée durant l'été 2010. Deux autres éditions ont suivi (été 2011 et 2012) mais n'ont pas fait objet d'observations intensives comme celles de 2010. Pour donner une idée de l'ampleur de ces cours, voici les extraits d'un article dressant le premier bilan des cours : *Plus de 900 migrant-e-s ont fait rimer plage et apprentissages cet été à Vidy. Les cours de français organisés par le BLI au bord du lac ont rencontré un succès qui a dépassé toutes les attentes. Près*

de 35 participant-e-s en moyenne ont répondu présent-e-s à chacun des vingt-six rendez-vous donnés au bord du lac.¹⁴⁸

Nous lisons ici un bilan quantitatif. Les autres communications éditées par (BLI) nous informent sur le scénario envisagé pour ces cours :

Vidy sera, durant tout l'été, le cadre d'une opération inédite : les migrant-e-s qui le souhaitent pourront suivre des cours de français de base gratuitement, en plein air et dans une ambiance décontractée. Du 14 juillet au 29 août 2010, sans inscription et gratuitement, tout public intéressé pourra assister à des ateliers en plein air, de 18h à 19h30, du mercredi au dimanche. Deux enseignant-e-s confirmé-e-s iront à la rencontre du public pour favoriser l'échange et l'apprentissage. Très accessibles, ces cours – ils ont reçu le soutien du Canton de Vaud et de la Confédération – seront axés sur les besoins de participants qui débutent dans l'apprentissage de la langue française. Ils proposeront des thématiques axées sur la vie quotidienne. (...) Chaque année, la Ville de Lausanne subventionne à hauteur de deux millions de francs une large palette de cours de français dispensés par des associations, dans le but essentiel de faciliter l'intégration sociale et professionnelle des migrant-e-s.

La classe de langue est donc placée dans un contexte plurilingue, la plage, connue et fréquentée comme lieu de détente des Lausannois et plus particulièrement des populations étrangères de la ville. La classe de langue, même si elle réunit des profils individuels plurilingues, est un espace qui est, en revanche, ressenti et annoncé comme un espace monolingue, centré sur la langue nationale, à savoir le français. Le cours s'adresse aux publics récemment arrivés en Suisse. Les apprenants se trouvent au début de leur apprentissage. Le public-cible concerne donc les débutants et les faux débutants. La Ville a décidé de ne poser aucune condition pour participer à ce cours. Les étrangers ont pu fréquenter ces cours sans inscription, venant librement et bénéficiant gratuitement de l'enseignement. Les organisateurs ont fixé comme but principal d'aller à la rencontre de la population étrangère.

Contexte et enjeux liés à l'appropriation linguistique des adultes migrants

L'appropriation linguistique est un domaine qui comporte un certain nombre de contradictions. De nombreuses variables interviennent dans la mise en place du dispositif d'enseignement de la langue nationale. La fréquentation de ces cours peut avoir un impact sur les compétences linguistiques de l'apprenant (ce qui ne veut pas forcément dire une intégration « réussie »), mais plus largement encore sur le regard qu'il porte sur la société d'accueil.

¹⁴⁸ Journal de la Cité du 1. Septembre 2010.

L'intégration des étrangers recouvre une série de phénomènes, à prendre en compte lors du processus d'enseignement. La définition de l'intégration reste une notion encore floue malgré plusieurs tentatives des autorités de la définir.

Parmi d'autres enjeux liés à l'enseignement/apprentissage, il ne faudrait pas oublier la motivation des apprenants. Elle est rarement détachée du parcours du migrant et de son projet de migration. Apprendre signifie également se remettre en question et accepter une situation déstabilisante. La nouvelle langue à apprendre suppose de multiples apprentissages qui se superposent : culturels, structurels, spatiaux, disciplinaires, etc. Une langue comporte des notions, des structures, des temps, elle véhicule une mémoire, une culture implicite, des conceptions du rapport à l'autre, des façons de penser, renvoie à une réalité et à une vision du monde. Elle véhicule également des représentations. C'est en réussissant l'articulation entre ces différentes dimensions que les apprentissages se mettent progressivement en route. La conception des cours de plage, inclut-elle ces aspects dans l'apprentissage ?

Le dernier enjeu de cette formation est le manque de matériaux et de supports adaptés à l'enseignement de la langue dans un contexte endogène à l'intention de participants migrants adultes qui sont parfois peu ou pas scolarisés. Les chercheurs comme Adami (2012) attirent l'attention sur l'hétérogénéité de ce public aux origines sociales, linguistiques, culturelles et scolaires très variées. Il rappelle également que l'apprentissage de la langue renvoie aux dimensions économiques, sociales, politiques et symboliques et que les relations sociolangagières concernées par l'enseignement se situent à un niveau professionnel, transactionnel, interpersonnel. Pour cet auteur, il est important de passer par un enseignement formalisé, car l'apprentissage en milieu naturel comporte plusieurs limites : fossilisation d'interlangue, « bricolage » linguistique et démarche empirique d'apprentissage, aléas dus aux occasions d'apprendre (parcours variés) et faible réflexivité sur la langue et sur le recours à l'écrit. Il insiste sur l'incontournable nécessité d'une formation linguistique (se plie-t-il ici au discours des autorités ?) en proposant de passer par les démarches spécifiques de la didactique des langues étrangères et secondes ancrées et reconnues dans l'univers académique. Toujours pour le même auteur, il est indispensable de développer des filières dans ce domaine qui devraient réparer *les dégâts du bénévolat et la banalisation du domaine* en visant davantage la reconnaissance de ce domaine.

Les cours proposés à la plage ont-ils tenu compte des dimensions mentionnées ci-dessus ? Contiennent-elles les éléments nécessaires qui explicitent l'ensemble des enjeux dans l'enseignement/apprentissage de la langue ? Le parcours d'apprentissages et les pratiques

quotidiennes d'un migrant s'appuient souvent sur les bases dans la première langue (même si elles ne sont pas toujours solides).

Plusieurs chercheurs ont tenté de définir et de nommer ces langues (Dabène 1991, Castelloti 2005a). Il est important de replacer l'enseignement/apprentissage du français dans un contexte plurilingue, rappelant l'importance du parcours langagier de l'étranger comme élément constitutif de son apprentissage. Le statut de chaque langue, qu'il s'agisse de la L1, L2, L3, est à prendre en compte dans l'enseignement de la langue « d'accueil » tout en les associant aux réalités sociales, à leur usage quotidien et dans la ville. Le dépliant plurilingue annonce les cours (cf. photo plus haut). Ceci reste une façon symbolique de prise en compte des langues étrangères si les cours eux-mêmes n'exploitent pas le plurilinguisme individuel et collectif. Si ces langues ne sont pas exploitées au cours de l'appropriation, l'affiche plurilingue resterait dans ce cas un moyen de séduire et de faire la publicité et un prétexte pour afficher un plurilinguisme politiquement correct.

Déroulement et contenus des cours

Proposer des cours à la plage, en plein été, situe d'emblée l'enseignement de langue dans un contexte pluriel. Cet espace est marqué par un va-et-vient et un fort mouvement de populations qui fréquentent ce lieu de détente et de loisirs. A première vue, on aurait imaginé des activités langagières organisées autour d'un jeu de boules, ou d'un sport, ou d'autres activités se pratiquant dans le lieu. Mais il n'en est rien. Le premier réflexe des enseignants était de chercher à poser un cadre proposant une classe traditionnelle dans un contexte décontracté de la plage. En conséquence, l'espace a été délimité par un programme définissant les thèmes précis et abordant la vie quotidienne. Les enseignants se sont équipés de fiches avec des dessins se référant aux thèmes de la vie quotidienne et une liste de mots, d'actions, d'objets dessinés sur des feuilles de papier. Les participants ont accueilli très favorablement cette entrée en matière représentant un élément rassurant. Pas de traces d'inscription aux cours : seul le nombre de participants par soir et par classe est inventorié à la fin de chaque cours. Malgré ce décor inhabituel, on pouvait deviner une classe. La manière dont l'espace était occupé en témoigne : un groupe des personnes assises avec des fiches et un crayon à la main et une personne (souvent debout) devant un tableau blanc. La tâche principale des apprenants consistait à écouter l'enseignant et à associer des mots aux images. Parfois le travail d'association se faisait dans de petits groupes, mais la plupart du temps les participants intervenaient individuellement. La restitution des mots enseignés était donnée sous forme de question-réponse entre enseignant-apprenant, très rarement entre apprenant-apprenant. Ce procédé se reproduisait à chaque cours. Le seul changement était la variation des thèmes et du

lexique proposé. La méthodologie employée différait peu d'une classe à l'autre, même si les groupes étaient répartis entre les débutants, faux débutants et moyennement avancés. Certains enseignants insistaient davantage sur le lexique et l'écriture, d'autres sur la grammaire. Parfois un jeu de *Pictionary* était proposé à l'ouverture des cours pour introduire le nouveau champ lexical. Sinon l'association des mots aux images était l'activité principale des cours. Les classes avaient de quinze à vingt participants, ce qui empêchait une approche plus interactive entre les apprenants, (les éditions suivantes de 2011 et 2012 réunissaient même jusqu'à trente participants). S'agit-il ici de conditions adaptées pour développer les compétences communicatives et susciter les échanges dans la classe ? Les organisateurs ont été victimes de leur succès. Une médiatisation importante sur cet événement a été menée dans la presse et à la radio ce qui a amené un nombre de participantes très important. La fréquentation irrégulière des cours compliquait le travail de l'enseignant, à savoir assurer une certaine continuité dans la progression des apprentissages. Il fallait chaque fois faire de nouvelles présentations et des démarches intégratives pour les nouveaux apprenants (se présenter chaque fois à nouveau, expliquer les consignes et le déroulement des cours).

Si la démarche de localiser la classe à la plage représente un procédé intéressant et novateur, elle amène de nombreux questionnements qui surgissent sur le plan didactique de l'enseignement du français langue seconde, mais aussi sur le plan de l'aménagement de l'espace-classe de langue. La première question qui s'impose est de savoir si le choix spatial de classe implique d'autres déplacements liés à la méthodologie, aux processus d'apprentissage, à l'attitude et aux comportements des apprenants. La deuxième question se réfère à l'objectif visé par les organisateurs consistant à s'approcher des populations. Est-il réellement atteint ? Se situer dans un milieu « naturel », tout en reproduisant une classe classique crée quelques paradoxes. Le rapport entre les apprenants et le matériel langagier préfabriqué pour les cours, peu authentique par rapport au milieu naturel se trouvant sur la plage, est un autre point à questionner. Les travaux des chercheurs sur la formation linguistique des migrants (Gohard-Radenkovic & Veillette 2012) ont déjà souligné qu'il existait un décalage entre les besoins langagiers des populations et les offres de formation. Ce même décalage a été observé dans le dispositif des cours à la plage.

Plage de Vidy : espace libre et ouvert

La plage de Vidy est certainement le lieu le plus emblématique de la pluralité de la ville et de Lausanne. Incarnée par des activités liées à la vie quotidienne et à la détente, elle se prête bien comme objet d'étude pour la pluralité et sur l'appropriation de l'espace urbain par les étrangers.

Luc Chessex (2003, 2011), le photographe lausannois, a d'ailleurs abordé la thématique de la pluralité dans ses deux ouvrages. Une des photos a été d'ailleurs empruntée à ce photographe pour en faire un sigle dans une version plurilingue (cf. image de l'introduction). La plage est représentative non seulement sur le plan social (y viennent tous les migrants de différents statuts socioculturels), mais aussi sur le plan linguistique, puisque c'est un espace libre sans contraintes quant aux différents usages des langues. C'est un terrain vaste, ouvert, permettant à chacun de créer en même temps son propre espace proche et intime tout en gardant la possibilité d'entrer en interaction avec celui du voisin. Les attitudes et les comportements vestimentaires, l'équipement apporté depuis la maison (chaises et tables, salon recomposé avec des meubles un peu plus souples et adaptés à l'extérieur), les odeurs de nourriture qui se propagent contribuent à ce que les personnes se sentent comme chez elles, détendues, un peu en vacances, même si elles sont proches du centre-ville ou de leur domicile. Toutefois, on reste dans une sphère publique et dans un espace qui est à partager entre des inconnus venant de l'autre bout de la ville ou même de l'autre bout du monde. Les comportements et les attitudes de chacun sont visibles sur cette place (comment ils sont habillés, ce qu'ils mangent, ce qu'ils écoutent comme musique, avec qui ils passent leur temps libre, etc.). La plage donne à voir non seulement la mobilité physique effectuée, mais également la mobilité linguistique et la façon dont s'expriment certains : alternance des codes entre parents et enfants, entre enfants, langue mixte avec les voisins, langue passerelle entre certaines personnes pratiquant des langues différentes. La mobilité culturelle est également à observer : des scènes de la vie quotidienne avec des pratiques culturelles mélangées et empruntées aux uns et aux autres. Les menus sont composés aussi bien de spécialités suisses qu'étrangères, à l'instar des Suisses apportant des plats exotiques, la musique, les sports et les activités, telles que le mini-golf, le tai chi, etc.).

Classe de langue : espace ouvert ou espace fermé ?

Les organisateurs proposent de constituer des classes de langue hors de son cadre habituel. Elle est déplacée jusqu'à la plage, dans un lieu décontracté et en mouvement constant. Ce déplacement impose aux acteurs une adaptation aux mouvements extérieurs qui se déroulent sur la plage à quelques mètres des cours. On s'attend spontanément à ce que cet espace de plage, très décontracté, transforme le format de la classe de langue et sa nature « traditionnelle », d'autant plus que la classe a été emménagée pour que la frontière et la délimitation avec l'extérieur soient peu visibles. Le cours se déroule au cœur de différentes actions en plein air, protégé par le toit du théâtre de Vidy en cas de pluie. Le territoire est délimité discrètement par une inscription

accrochée à un panneau. Des familles autour des grillades, des jeunes jouant aux cartes et écoutant de la musique (très fort), des hommes jouant au football et, au loin, des bateaux, des pédalos, des avirons, des kayacs voguant à côté des nageurs cohabitent avec la classe dans ce grand espace ouvert. Proposer une telle structure qui accueille des apprenants à tour de rôle, en fonction du temps, dans un espace public mouvant, appelle de profonds bouleversements en termes d'organisation et de didactique par rapport à un cours donné dans une classe habituelle. Un cours dans un environnement si polyvalent était un défi pour les enseignants. Il méritait une programmation particulière qui articulerait les facteurs extérieurs avec les cours. Placer les cours au milieu de cet environnement mouvant implique également un changement du rôle de l'enseignant et de l'apprenant. L'enseignant est non seulement le passeur entre son institution, le savoir et la classe, mais devient aussi dans ce nouveau contexte (avec les tongs aux pieds), le passeur entre un espace commun (la plage) et un espace formel/institutionnel que représente la classe. L'apprenant n'est pas seulement un membre de la classe mais s'inscrit dans cet espace libre et ouvert conservant son statut de membre de la plage (gardant les tongs aux pieds) et rejoignant, après ou avant les cours, sa famille, ses amis, la nature. Il reste le membre de ce groupe social qui se trouve à l'extérieur de la classe. Cette position le met dans une posture d'observateur de son propre groupe, si un jour il n'a pas envie de le rejoindre et préfère rester avec le groupe-plage, ce qui est tout à fait plausible dans un tel contexte et lors d'une journée d'été trop chaude pour se mettre à étudier et à s'asseoir sur les bancs de « l'école » avec son groupe-classe. L'apprenant se situe donc à la fois dedans et dehors. Ce changement de posture des apprenants est une avancée très intéressante dans le sens où un double regard est à exploiter par cette transformation de deux espaces. La vie quotidienne se trouve tout à coup en contact direct avec la classe, à quelques pas des participants et des enseignants. Nos observations étaient centrées sur ces éléments et relevaient le fait que les apprenants et les enseignants étaient complètement tournés vers leurs propres thèmes et très concentrés sur les fiches. Peu de références ont été faites à la vie extérieure de la classe. L'espace-classe demeurait enfermé comme s'il avait de vrais murs et de vraies portes. Notre premier étonnement fut de constater l'intense concentration des participants dans un lieu si exposé aux bruits de l'extérieur. En dépit de la musique très forte, des odeurs de grillades, des rires, des cris des footballeurs et d'autres bruits « parasites », les apprenants demeuraient imperturbables. Ils restaient accrochés à leur banc (de longues tables prévues pour les fêtes) polarisés sur les paroles de l'enseignant, principal communicant, tourné, lui aussi, complètement vers l'intérieur, vers la classe. Ils s'accrochaient tous aux fiches comme si le réel se déroulait sur le papier et non pas à quelques mètres d'eux. Pourtant les dessins du

footballeur, du voilier, de la nourriture représentés sur les fiches étaient très présents dans leur environnement, sur le lac, au bord de l'eau, sur la pelouse, à quelques mètres d'eux.

Une langue, plusieurs parlers

Nos observations portaient également sur l'hétérogénéité linguistique de ces deux contextes. L'espace-plage constituait un laboratoire idéal pour observer différents usages des langues. Elles permettaient de constater que la langue de classe homogène et standardisée était en grand écart avec celle se trouvant hors de la classe. La langue de la plage était plutôt caractérisée comme instable, mixte et mouvante. De ce côté, les langues se déliaient et dévoilaient toute la diversité des pratiques et des mélanges « in vivo », des hybridations, des métissages des pratiques orales. La classe, quant à elle, restait dans une langue « standard », dans des règles de grammaire et de prononciation, bref une langue de l'écrit. Une coupure nette entre ces deux parlers était observable. Les interactions dans la classe étaient dépourvues de spontanéité et d'immédiateté de la vie. Restant dans un rôle plutôt passif et d'écoute, les apprenants demeuraient accrochés aux mots du professeur et répondaient à ses questions. Quant à ce dernier, il adoptait la même attitude que ses élèves : il se coupait complètement du monde extérieur comme si la porte de sa classe était fermée.

A l'opposé, la classe comme un sous-espace de cette place publique avait adopté sa propre langue. Même si les deux espaces, celui de la classe et celui de la plage, étaient ouverts l'un sur l'autre, la frontière entre les deux était très nette. L'appropriation sociolangagière très différente marquait deux territoires dans un même espace. Il y avait une territorialité marquée par le parler de la plage et l'autre par le parler de la classe. Les deux espaces devenaient des lieux de production de différentes formes langagières avec des territorialités bien distinctes, créées par de niveaux différents de l'usage de la langue. Dans le contexte de la plage, les fonctions du parler allaient plutôt vers celles relevant de la communication dans des situations quotidiennes ou celles relevant de l'expression. Dans la classe, la langue servait à identifier, à désigner, à nommer des objets, à se présenter. On est confronté ici à deux codes linguistiques qui peuvent faire penser aux définitions de « code restreint » (plage), et l'autre un code « élargi » (classe), de Bernstein (1958)¹⁴⁹. Mais cette comparaison serait trop hâtive sachant que Bernstein s'est efforcé de dégager les

¹⁴⁹ Bernstein (1958) a étudié des problèmes des rapports, au sein de l'organisation familiale, la structuration du langage. Pour les « middle classe » les relations sociales seraient plus individualisées et pour les « working classe » le langage est mobilisé pour exprimer différentes manières d'être, pour renforcer le sentiment de solidarité et d'appartenance au groupe. Ce dernier est plutôt un langage du constat où prédomine la dimension affective et « pauvre » syntaxiquement par rapport au premier qui vise à rendre compte de ce qui est et non pas à partir d'une expérience.

caractéristiques du langage des enfants issus des « working class » comme celles des enfants issus des « middle class » ce qui risque de figer les différences sociales. Certains chercheurs montreront que la différence entre les enfants issus de ces deux milieux n'est pas tant une différence de « code » qu'une différence d'aisance à passer d'un « code restreint » à un « code élaboré ». Ils soulignent également que la situation pédagogique nécessite le recours à des formes de messages plus ou moins élaborées et qu'il serait faux de croire que ce qui caractérise le langage des « middle-classe » soit le bon code et le langage des enfants des « working classe » serait assigné au code restreint. Ce qui différencie ces deux groupes est la capacité à changer de code (switsching-code) à passer d'un type d'organisation du message à un autre type¹⁵⁰. Il ne s'agit pas non plus de tomber dans l'autre extrême en valorisant inconditionnellement le langage oral et spontané. Lewton propose en effet de réintroduire des médiations entre ces deux langages pour sortir de l'impasse de la catégorisation. L'enseignement risque de creuser le décalage avec le code spontané par l'usage du code élargi créant une rupture entre les acquisitions effectuées dans des milieux sociaux différents.

Caractéristiques de la/des langues de la plage

Le métissage que provoque le contexte-plage marque ce terrain comme une spatialité informelle où la langue française prend très souvent la fonction de langue-passerelle entre un voisin portugais et albanais ou entre leurs enfants scolarisés ici. En observant cette langue de la plage, nous avons pu repérer des constructions empruntées à diverses langues avec une syntaxe erronée, propres à la langue orale. Les situations de détente et de loisirs font appel à des échanges informels et, en conséquence, à des formules familières, jouant avec les langues, les expressions locales et les éléments empruntés aux langues d'origine. Parfois, on a observé certaines personnes essayer de dire quelques mots dans la langue du voisin pour créer du lien ou lui témoigner sa reconnaissance en citant les phrases habituelles (je t'aime, bonjour, quelques jurons appris au travail avec des collègues, etc.). On ne se présente pas nécessairement et personne n'est gêné de rester dans l'anonymat, sans se présenter, se contentant d'être considéré tout simplement comme « le voisin de la plage ». L'utilisation d'une alternance des codes, de mélanges, d'emprunts, de calques et de transferts aidait à ce que les personnes communiquent et entrent plus facilement en contact. La

¹⁵⁰ Lawton (1968) propose de partir du niveau réel des enfants pour leur permettre d'accéder à des formes plus appropriées d'expression et sortir d'une conception « d'un bon » ou « d'un mauvais » langage. Cette classification du langage (restreint et élargi) représente un risque. Elle a servi à certains comme Bantock (1964) pour démontrer qu'il n'est pas souhaitable, voire futile de tenter d'éduquer les enfants de tous les milieux sociaux, cité par Brossard (1972), *Langage, opérativité, milieu culturel*, dans *Enfance*. Tome 25, no 5, pp 455-468.

langue remplit dans un tel contexte sa fonction ludique et expressive (exclamations, jurons, paroles exprimant des émotions, des opinions, rires). Les emprunts se font dans les deux sens : du français et de la langue première, restructurant les deux aussi bien sur le plan lexical, morphologique que syntaxique. La langue de la plage cherche donc à exprimer les connivences avec l'autre, à parler des expériences, de les partager, à décrire les événements et les personnes, à exprimer des émotions. La langue de la plage sert à se raconter, c'est un usage expérientiel de la langue. La réalité plurilingue de la plage fait penser à d'autres contextes où la langue adopte parfois ces mêmes fonctions et ces dynamiques métissées : celui des chantiers, des cuisines de restaurants, d'un club sportif, de jeunes, etc.

Caractéristique de la langue de classe

Observons les titres des fiches distribuées aux participants : se présenter, demander une direction, la ville, le corps, les professions, les loisirs, le temps qu'il fait, les magasins de la ville, les légumes, les fruits, etc. L'intention du programme était d'offrir les premiers repères aux participants pour s'orienter dans la ville et la vie en Suisse. Le cours s'est déroulé plutôt autour de tâches pour apprendre à nommer et à désigner et très peu pour produire des formes langagières, pour agir ou interagir avec les autres. Le recours à la traduction en anglais était fréquent chez certains enseignants. D'autres ne s'autorisaient que très rarement à se référer aux langues des participants même si certains les connaissaient. C'est la fiche qui est la référence et le support principal, même si, très souvent, il était possible de prendre des exemples concrets dans l'environnement proche (notamment des loisirs). Les usages langagiers sur la plage (les exclamations des footballeurs quand ils se passent le ballon, expression de leur joie ou de leur mécontentement, etc.) n'ont pas été abordés ni commentés par les enseignants. Dans la classe, c'est surtout la grammaire et le fonctionnement de la langue qui ont été travaillés. La syntaxe enseignée est la syntaxe du code écrit que certains enseignants notaient sur le tableau apporté pour l'occasion. Les situations présentées étaient celles d'un échange formel dans les lieux publics, de salutations officielles lors d'une rencontre, de consignes pour indiquer un chemin, etc. La priorité a été donnée à une langue de référence fidèle à la « norme » très éloignée des usages de la vie courante. L'apprenant se trouve face à une attente de l'enseignant pour employer une pratique langagière différente. Cette langue de classe sert de modèle. Plusieurs éléments concourent à ce que l'usage langagier de la classe est au final difficile à maîtriser :

- la langue de classe est difficilement importable dans le contexte plage ;

- l'application de cette langue dans la recherche du travail demande un ajustement à un nouveau code et un sociolecte propre au domaine ;
- les crispations des relations pédagogiques liées au « parler juste » ;
- une trop grande distance avec la langue de classe risque de freiner l'apprenant dans l'identification au groupe par la langue.

Les tensions entre langue du dehors et langue du dedans

La première question qui se pose à nous est celle de savoir comment les apprenants font le passage de cette *langue de la classe* à la *langue de la plage*. Comment adaptent-ils les pratiques apprises lors du cours à celles de la vie quotidienne ? L'approche de l'écrit, répond-elle réellement aux besoins du public alors que nous nous trouvons face à un niveau « débutants », un public très hétérogène ? En lien avec la politique d'intégration par la langue, une autre question s'impose : quelle langue faut-il enseigner afin que celle-ci soit apte à remplir les fonctions linguistiques et sociales de *la langue d'intégration* pour les étrangers¹⁵¹ ?

Le cours a favorisé plutôt les compétences scolaires et les stratégies de reconnaissance des formes grammaticales, la conjugaison, l'emploi de l'article défini, etc. La manière artificielle et mécanique d'utiliser la langue (il a mal, elle a mal, nous avons mal, je parle, tu parles, il parle, etc.) circonscrit ces techniques dans des approches dites « traditionnelles » et s'éloignent des fonctions communicationnelles de la langue. Autre constat : le recours à une démarche métalinguistique et réflexive (sur la langue et ses spatialités) n'était pas inclus dans les cours si ce n'est par l'analyse de certaines structures grammaticales (singulier, pluriel). Il est clair qu'une réflexion plus poussée sur les composantes structurelles est nécessaire lors de l'apprentissage de la langue « seconde » (Armand 2000). Mais à côté du travail sur la structuration, le but de ces cours était également de satisfaire les besoins des apprenants dans la vie de tous les jours. Donc, les participants étaient censés acquérir les connaissances fonctionnelles de la langue orale pour communiquer dans des situations quotidiennes.

¹⁵¹ Pour illustrer les écarts entre différents parlers, rappelons les travaux de Leila Messaudi (2003) qui distingue dans un contexte algérien deux types de parler : un parler citadin (rabati ancien) et un parler urbain (produit suite à l'urbanisation avec des emprunts aux traits ruraux). Le premier est un parler prestigieux, il a une fonction sociale et identitaire et le second une fonction véhiculaire. Nous pourrions associer ces deux fonctions à notre contexte les appliquant au double usage. Le parler de la classe représente ici la langue normée et les langues de la plage gardent la fonction véhiculaire liée à la vie quotidienne. Est-il possible de se limiter à enseigner une seule façon de parler très peu adaptée aux besoins des participants. Serait-il possible de susciter cette conscience et d'amener les apprenants à faire la différence entre la variété des parlers, à travailler leur compréhension pour pouvoir se situer vis-à-vis de l'une ou de l'autre façon afin de savoir adapter son langage au contexte donné ? La fonction de la langue convoquée dans le cadre de la classe était la langue-objet d'apprentissage et le code à maîtriser, donc la fonction cognitive. Ne faudrait-il pas l'élargir et convoquer d'autres fonctions de la langue ?

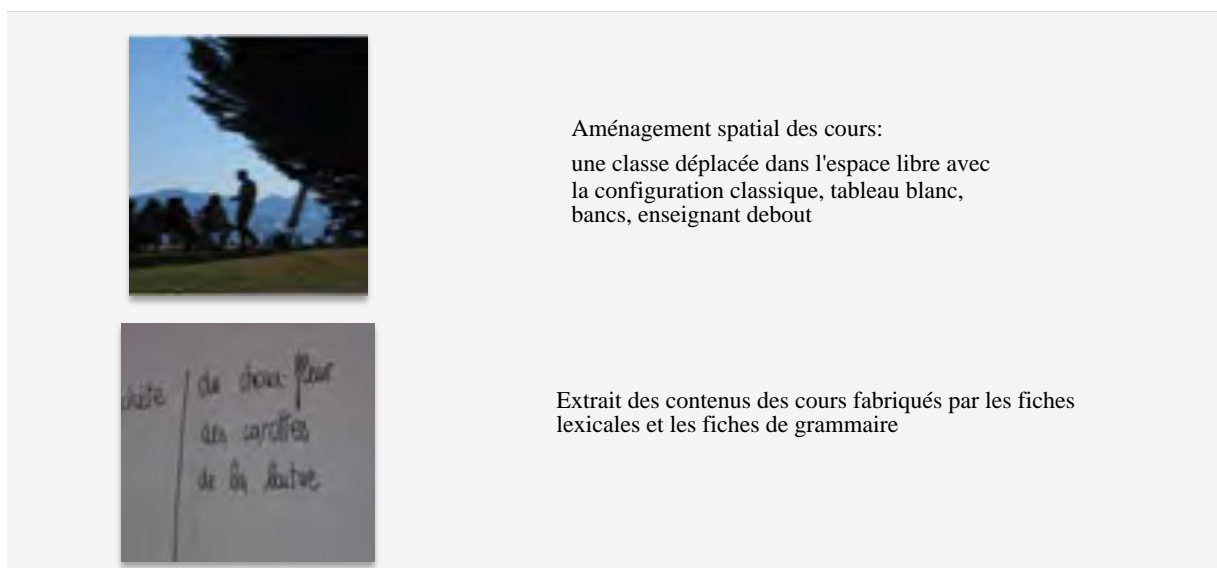


Figure : images de la classe à la plage et des éléments linguistiques écrits au tableau

Le paysage linguistique, les réalités urbaines et sociales avec des scènes de vie authentiques n'ont pas été décrites ni rapportées durant les cours. Pourtant, l'un des objectifs consistait à donner la possibilité aux participants de se familiariser avec leur contexte de vie. Les « compétences de la ville » et « le savoir urbain » des apprenants ont été très peu conjugués avec les contenus des cours. Ce savoir n'est pas uniquement lié aux compétences orales mais aussi aux compétences de lecture des signes, des pictogrammes, des usages des éléments du paysage urbain (billets de train, de métro, pour aller à la piscine, etc.), l'aptitude à s'orienter dans l'espace et à lire l'espace, sa morphologie. Bref, la langue de classe était en grand décalage avec les réalités urbaines qui génèrent d'autres parlers, exigent d'autres ressources et compétences. Les apprenants devraient donc être avertis à ces différences pour distinguer assez tôt différents registres de la langue. Sinon, ils sont constamment mis face à cet écart et à la difficulté de le combler par eux-mêmes. Donc, il s'agit d'augmenter la circulation entre différents registres afin que l'apprenant puisse renégocier sa place dans la classe non pas par opposition mais par rapprochement progressif à la langue standard. Les difficultés de la langue ne devraient pas être masquées par la confusion des registres et des lieux (plage, classe) et par le parler attribué à ces lieux. L'autre difficulté d'apprentissage est la double fonction de la langue : elle est en même temps l'objet d'apprentissage et le moyen qui sert à parler d'elle-même.

Suite à ces enjeux, il s'agirait pour un tel dispositif de mobiliser des expériences de la ville vécues par les apprenants étrangers, à partir de leur répertoire plurilingue, leurs compétences sociales, relationnelles, culturelles et métalinguistiques. L'arrière-plan de la plage possède assez de matériaux pour dynamiser la classe et y apporter en direct des éléments authentiques : annonce sonore de la piscine avoisinante, exclamations des membres du groupe-plage ou autres

énonciations produites par des locuteurs (règles de jeu au mini-golf, avertissements et inscriptions de la plage, des sports à pratiquer). Des matériaux d'analyse et d'écoute de la langue sont à portée de main (d'oreille) pour identifier ce qui est dit, ce qui se passe et comment cela est dit. Le plus important est que ces énoncés sont contextualisés, et de ce fait, ont une fonction structurante et pratique pour l'apprentissage de la langue. Ces situations invitent les participants à observer de réelles conditions de communication et à en produire d'autres. Dans la classe de langue, telle qu'elle a été menée, le processus allait dans le sens inverse : les activités proposées portaient d'éléments décontextualisés (loisirs sur la fiche), détachés de toute situation de communication en espérant que les participants les mettent en œuvre spontanément. Ce fossé entre les situations réelles nous semblait trop grand pour que l'apprenant (niveau débutant) puisse le combler seul. Contextualiser les situations d'apprentissage veut aussi dire donner une place plus active aux participants dès le premier jour, ou mieux encore, dès le premier mot.

Construction d'un espace tiers et transculturel

L'enseignement, tel qu'il a été conçu, s'est donc privé du contexte urbain socialement et linguistiquement diversifié alors qu'il représente un laboratoire intéressant pouvant alimenter l'apprentissage de la langue et le matériel pédagogique. Une approche transculturelle (culture urbaine comprise) est pratiquement ignorée par les cours alors que plusieurs éléments linguistiques/paralinguistiques et culturels entouraient les cours¹⁵² :

- des sons (styles, rythmes, emprunts et mélange de musiques, paroles, langues, accents) ;
- des odeurs (habitus alimentaires, ingrédients, espaces et trajectoires des aliments et des épices qui tracent des parcours à travers les continents, les cultures, et enrichissant les tables de la cuisine française) ;
- des mouvements du corps (toucher, proximité) ; des danses (ex : capoeira-croisement entre la danse et le sport), habillement des femmes, des enfants, des hommes ou des jeunes venant à la plage ;
- l'occupation de l'espace d'une plage/maison/ville/ par les hommes (autour des grillades), des femmes, des enfants ;

¹⁵² Rappelons les travaux de Simmel et de Goffman qui, tous les deux, ont étudié les attitudes des individus dans les espaces publics : Simmel par une « sociologie des sens », et Goffman par les attitudes dans les espaces, les interactions, les postures du corps, la question de face, etc.

- des interactions verbales (échanges entre les adultes et les enfants n'impliquant pas les mêmes langues ni les mêmes pratiques que celles entre les enfants : formules linguistiques, parler jeunes, parler en SMS, etc.) ;
- des interactions non verbales : la proximité physique entre les personnes, les voisins, bises, salutations, etc.

L'usage multiple et multifonctionnel des langues circulant sur la plage ne peut toutefois pas être importé tel quel dans la classe. Ce qui serait intéressant d'y travailler sont des écarts entre les deux langues. L'observation de leurs différences (exemple classique « je ne sais pas » et « shépa ») pourrait constituer l'objet d'un enseignement aux primo-arrivants.

La langue de la ville (Mondada 2003 : 9) est une langue plurielle. Elle se construit à partir du tissu linguistique urbain caractérisé par des interactions plurilingues, métissages, langues parlées, affichages. Mais la langue standard est aussi matérialisée par des enseignes et différents écriteaux dans le bus, le métro, les espaces publics. Elle est aussi symbolique et induit des pratiques sociales, des pensées, des modes de vie qui s'expriment. Un espace-tiers est alors à construire à mi-chemin entre les deux langues afin de sensibiliser les apprenants à leurs caractéristiques.

Après ces observations, nous pouvons constater que l'enseignement/apprentissage de la langue seconde dépend de plusieurs facteurs. La confusion entre deux parlers met en miroir les enjeux cognitifs avec les enjeux sociaux et subjectifs. Se mettre à parler la langue de la classe signifie se distancier en tant qu'apprenant (moi-apprenant ; moi membre de famille). Donc, les catégories langagières opposent les rôles et les appartenances de l'acteur.

L'objectif des cours de plage était de se rapprocher des populations, mais la classe est restée le symbole des pratiques scolaires (lire, répéter, répondre) et de l'usage qui est difficilement compatible avec le langage courant. Les avantages des cours de plage étaient la spontanéité dans la participation. Cet élément pourrait être avancé comme un point fort. Il s'agit toutefois d'apporter plus de clarté quand au sens d'un tel apprentissage qui risque de causer des malentendus et des attentes de réussite trop élevées.

Les travaux qui se basent sur l'enseignement de langue en exposant les apprenants au « bon modèle » passant par les exercices d'automatisation espérant une intériorisation du code ont été l'objet de nombreuses critiques. Les situations proposées (dont celles observées dans le cadre du cours à la plage) ont peu d'effets en dehors des situations, car décontextualisées et basée sur l'imitation. Certains chercheurs (François 1977, Stubbs 1983, Bronckart 1985) critiquent la notion de norme et surtout après les travaux de Labov, rappelant que les apprenants devraient varier les

situations de communication en les illustrant avec les situations adéquates. Le risque de ce dispositif était que la langue de plage soit considérée comme déficitaire et fautive face à la langue de classe présentée comme modèle.

La façon dont la langue enseignée est mise en scène à la plage a accentué l'opposition avec la langue pratiquée à la plage. La fonction « intégrative » de la langue officielle visée par les organisateurs a été, à notre sens, affaiblie par le contexte créé. La langue a perdu le rôle d'être opérateur de liaison entre l'insertion sociale, professionnelle et culturelle des étrangers nouvellement arrivés. La langue enseignée négligeait les fonctions expressives, communicatives et surtout pragmatiques alors qu'elle était inscrite spatialement dans un contexte proche de la vie sociale. Elle était limitée aux fonctions dénominatrices, théoriques et cognitives. Dans la vie quotidienne et du point de vue de la compréhension, les apprenants devraient assez rapidement apprendre « à lire » et à interpréter correctement les comportements de leurs interlocuteurs (et selon un contexte donné) dans les actes de communication, dont le langage non-verbal, signalétiques corporelles, gestes. Associer le corps, le langage et les sentiments aide à la compréhension des compétences communicatives (différentes façons de se dire « bonjour », « au revoir », de se faire la bise, serrer (ou pas) la main, mots qui accompagnent la salutation), bref aborder la fonction phatique de la langue, une autre facette de la langue peu abordée dans la classe.

L'aspect pragmatique du langage (que dire, comment dire, quand, à qui), l'enseignement de l'oral en prenant en compte la temporalité des apprentissages (fréquence et régularité au cours, la durée de session, possibilité d'*inter-agir* en plus petits groupes) sont des éléments à privilégier pour le public se trouvant dans les cours à la plage.

Si nous rappelons l'importance de l'enseignement de l'oral pour le contexte décrit ce n'est pas pour insister uniquement sur le communicatif. C'est pour éviter le clivage social soulevé déjà par plusieurs recherches, rappellent qu'il peut être induit par l'insistance sur l'écrit. Pour Dolz et Schneuvly (1998), enseigner l'oral sous-tend la maîtrise de différentes situations de communication publiques (travail, école, administration) en appropriant les genres correspondant à ces situations. Par ailleurs, d'autres chercheurs attirent notre attention par leurs travaux sur des liens entre socialisation par la langue, la cognition et les pratiques langagières (Bautier 2001 :117). Selon ces auteurs si l'apprenant ne sait pas répondre à une demande ce n'est pas forcément à cause de manque d'éléments linguistiques. C'est plutôt parce qu'ils ne sont pas régulés par une représentation relative à ce type de situation. En suivant ces auteurs nous considérons également que pour les cours proposés, il serait indispensable d'enseigner des questions de socialisations

langagières en présentant différentes cas de figures des situations auxquelles les apprenants sont appelés très rapidement dans la vie en ville et surtout dans leurs recherche du travail.

Pour Lahire (1999 : 205), il s'agit de se concentrer sur l'analyse de l'objet « pratiques langagières » (genre discursif, types d'interactions, jeu de langues) à la place de se focaliser sur l'objet « langue ». Selon cet auteur, il s'agit aussi de dépasser l'opposition oral-écrit. Pour lui les pratiques orales langagières ne prennent pas de sens si on les rapporte à des formes sociales scripturales. Nous nous associons au propos de cet auteur et rejoignons celui de Gumperz (1988) qui critique la dichotomie de Bernstein (code restreint-code élaboré) en proposant plutôt une démarche qui se baserait sur des micro-analyses ethnographiques, la démarche que nous avons privilégiée également.

A notre sens, il s'agit de mettre en relation ces oppositions dans l'usage pour mieux se saisir du processus d'apprentissage et de ses difficultés dans le passage d'un registre de langue à l'autre. Pour ce faire, différentes fonctions, leurs variétés, les dimensions cognitives et identitaires sont à distinguer aussi bien par les contenus apportés pour les cours que dans la forme proposée pour les lieux d'enseignement. Ainsi, un apprenant dont les productions sont trop éloignées de la langue classe, ou trop proches de la langue plage peut échapper à la stigmatisation et aux frontières qui peuvent l'enfermer dans les confusions ou le sentiment d'appartenir au « mauvais » parler, donc au mauvais groupe. Notre observation ne portait pas sur l'évaluation des compétences des apprenants après les cours. Nous nous sommes intéressée à comprendre ce qui se joue dans le dispositif proposé en lien avec le rapport aux espaces de la ville et à la langue enseignée. Partant d'une perspective ethnographique et sociolinguistique, nous avons tenté de soulever certains points espérant apporter de nouveaux éclairages quant à la compréhension des enjeux d'aménagement urbain en lien avec un dispositif d'enseignement de la langue signalant les obstacles de leur mise en place.

D'autres facteurs concourent à la construction de cette démarche comme la formation des enseignants. Les enseignants engagés pour cette première édition étaient des enseignants formés dans d'autres disciplines ou pour d'autres contextes (enseignant du gymnase pour le FLM, enseignante du FLE dans une école privée).

De l'individuel au collectif : images silencieuses, parlantes, inachevées

En tenant compte des conclusions de nos analyses sur le plan individuel, il nous semble important d'inscrire les enjeux d'apprentissage linguistique dans la globalité du processus d'intégration. Au-

delà de la maîtrise de la langue, l'appropriation spatio-sociolangagière individuelle pourrait être associée à l'apprentissage de la langue. Pour développer ce point, nous retournons aux analyses du parcours individuel en rappelant des éléments avérés comme importants dans l'appropriation spatio-sociolangagière.

L'analyse du parcours individuel nous a confirmé que les frontières entre l'usage de l'espace et l'usage des langues se confondent et interfèrent souvent. Diverses pratiques urbaines appellent un travail de mémoire, une mobilisation des sens et des représentations. Un autre apport de cette première analyse montre aussi que la lecture de la ville passe par l'introspection et le regard subjectif dévoilant d'autres fonctions de la langue : réflexives, symboliques, imaginaires. L'observation par « le dedans » permet de distinguer différents actants de la ville, leurs rôles, leurs déplacements, ce qui rejoint l'objectif premier des cours, à savoir la transmission des connaissances sur le fonctionnement de l'institution de la ville ainsi que sur l'usage de la langue en son sein. Notre première partie d'analyse nous amène à proposer la prise en compte de l'usage subjectif de la ville à travers la vision des acteurs. L'usage des plans de la ville, l'observation et les inscriptions urbaines pourraient rénover l'enseignement à la plage. La ville enseignée et appréhendée au moyen des matériaux sonores, linguistiques, textuels, cartographiques pourrait être aussi envisagée comme objet d'enseignement. Les possibilités d'échanges entre les acteurs dans et hors de la classe ont été délaissées. Les apprenants avaient un rôle relativement passif, limité à un seul rôle : répondre aux questions des enseignants. L'espace se prêtait parfaitement pour jouer le rôle d'« ethnologue » et pour explorer la ville dont la plage très vaste et variée dans ses matérialités linguistiques orales ou écrites. Les scénarii pédagogiques qui amèneraient les apprenants à sortir de l'espace-classe (suggérant aux apprenants d'aller à la quête de l'espace-plage avec leurs téléphones comme enregistreurs avec une consigne claire et simple) auraient peut-être permis d'aborder la langue par son rôle fonctionnel. Enchâssée dans la plage, la classe sans porte, ni frontière physique, offrait l'opportunité de « confondre » l'espace d'apprentissage et l'espace de vie, accordant à la langue un rôle moins artificiel, s'approchant davantage de son rôle social où les interactions se font non seulement à partir de rôles assignés (apprenants) mais aussi à partir des rôles joués comme dans la vie réelle.

La classe un lieu d'apprentissage de l'altérité ?

L'apprentissage d'une nouvelle langue est aussi l'occasion de sortir de soi-même et de rencontrer l'autre. On oublie cependant souvent que la communication en classe et avec l'enseignant suscite en même temps une expérience de découverte de l'autre. Cette fonction de la langue est-elle

automatique ? La maîtrise de la nouvelle langue permettra-t-elle le rapprochement avec l'autre et l'acquisition des connaissances sur soi et sur l'autre, à la fois différent et proche ? Dakhlija (2008 : 559), historienne, a étudié une des facettes de la langue qu'elle nomme « *no man's language* » et qui nous intéressera dans le contexte présenté ici dans le sens où la langue gagne une fonction dans l'établissement des relations d'altérité¹⁵³. Cette chercheuse travaille sur la *lingua franca* développée en Méditerranée. Elle aborde un aspect de la langue qui fait pénétrer les individus au cœur des valeurs de l'autre, devenant un véritable lieu d'échanges sur l'altérité. Elle démontre que les langues-passerelles sont construites de manière à ce que le locuteur arrive à garder la distance avec l'autre, à rester lui-même en laissant l'autre dans sa différence. Les jeunes nous démontrent clairement que la langue peut constituer l'objet principal de l'identification et de l'acceptation/rejet entre les pairs ou de l'autre différent. Un adolescent témoigne du besoin de « parler jeune », comme son pair, pour se faire accepter et adopter. Il affirme également, par le biais de la langue, qu'il arrive simultanément à se distancier de l'autre et à être différent par l'appartenance à son groupe en faisant de cette langue la sienne. On observe ce même phénomène dans certains sociolectes liés à des professions : médecin, enseignants, etc. La langue fait qu'ils se sentent appartenir à un corps de métier. Parler « branché » est une autre façon de légitimer son appartenance sociale et de prouver qu'on suit la mode. D'ailleurs, la publicité qui envahit la ville, la presse et la radio contribuent à diffuser certaines expressions, formulations et trouvailles linguistiques entrées dans les mœurs du parler urbain. Le déchiffrement de ces différents codes du parler urbain n'est pas toujours aisé. Est-ce que la langue standard enseignée aide les apprenants à manifester leur appartenance à la société locale ? A quoi et à qui rattachent-ils cette langue pour pouvoir s'y identifier ? La langue de classe, trop souvent centrée sur le code écrit, éloignée de la vie quotidienne en ville et de ses acteurs, aidera difficilement l'acteur à déchiffrer la ville, à entrer dans son fonctionnement, à rencontrer l'autre. La communication intercommunautaire impliquant la gestion de l'hétérogénéité urbaine est l'un des plus grands défis des villes aujourd'hui. Elle renvoie à une identité complexe et fabriquée par la rencontre de plusieurs langues, diverses valeurs culturelles, une grande variété de dire et de percevoir la vie en ville.

Apprendre et enseigner les écarts entre ces différentes pratiques et différents parlers serait, selon nous, un apport essentiel aux conditions d'intégration tant linguistiques que sociales. Cette

¹⁵³ DAKHLIA J., (2008). L'auteur construit la notion à partir de l'étude de la *Lingua franca* méditerranéenne, utilisée à l'intérieur d'espaces de contacts et d'échanges, de tensions, de commerce entre l'Europe et le monde de l'Islam du XV^{ème} au XIX^{ème} siècle. Elle propose une notion de *no man's language* qui permet d'établir les relations d'altérité. Les spatialités linguistiques sont envisagées par cette auteure comme des pratiques sociales donnant une signification en termes de relation entre les sociétés et les cultures. L'auteur propose de saisir la fonction de cette langue commune dans la diversité des usages des langues prenant sens dans les relations entre les groupes divers.

manière de faire permettrait également de sortir d'une forme d'ethnocentrisme qui peut concerner aussi bien les autochtones que les migrants.

Représentations partagées - représentations confrontées

L'exemple du cours à la plage montre la complexité de l'apprentissage, mais aussi la complexité de son enseignement. Le débat sur l'intégration, focalisé sur les problèmes linguistiques des apprenants, devrait être ramené aux interrogations sur l'enseignement de la langue et les contextes d'apprentissage impliquant le travail sur les représentations sur la/les langues enseignées et parlées en ville, sur leurs registres et leurs usages diversifiés.

L'espace-plage apparaît ici comme un lieu où les savoirs non formels (relationnels et sociaux) sont associés au contexte plage. L'espace de la classe, en revanche, apparaît comme le lieu des savoirs plus « scolaires » (lire, écrire, nommer, identifier). Les autorités communales déplacent le dispositif d'enseignement sur un lieu public, voulant rapprocher ainsi les habitants. L'environnement n'est pas resté indifférent à la classe. Le promeneur était intrigué par ce tableau inhabituel. Il a posé son regard curieux sur cette composition quelque peu décalée par rapport à d'autres activités sur la plage. Il est même intervenu à quelques reprises (une passante a un jour donné un exposé sur la fondue d'une manière très spontanée en se trouvant, grâce à son chien, au milieu de la classe). Notre regard d'observatrice au fond de la classe rappelait également cette extériorité.

Cependant, la question qui persiste est de savoir comment provoquer, par ce déplacement spatial, les autres déplacements en lien avec l'appropriation de la langue. Comment susciter des déplacements intellectuels, culturels et représentationnels ? Augé (2009 : 65) nomme ces différents déplacements des « connaissances de mobilité ». La notion d'intégration devrait inclure ces connaissances pour permettre aux participants d'exprimer leurs propres perceptions et leurs propres images sur l'autre, sur la ville, sur la/les langues parlées dans la vie qui les entoure, hors de la classe tout en les comparant avec la langue dite « légitime ». Les mots ne sont pas la seule façon de l'exprimer : les images, la photographie, le non-verbal peuvent être convoqués et servir d'appui pour cette expression.

La ville est un laboratoire idéal pour réfléchir à ces questions et pour tenter d'apporter des éléments de réponses. L'exemple des cours de langue à la plage nous apprend que le déplacement spatial ne suffit pas pour provoquer un déplacement méthodologique. Le déplacement d'une classe de langue d'un lieu centré à un lieu décentré ne signifie pas le décentrage dans les pratiques et les

concepts didactiques, ni un décentrage quant à la conception de la langue et de ses fonctions. Tant que la langue enseignée ne dépasse pas la fonction de simple objet d'apprentissage, il sera difficile de réussir l'intégration par la langue, peu considérée comme objet social. Cet objectif peut être atteint si l'enseignement de la langue locale n'est pas réduit à l'enseignement d'une discipline (langue française), comme si l'objet langue représente à lui seul sa propre finalité. Difficile de s'attendre à ce que les apprenants entrent dans le processus d'intégration par cette même langue immatérielle, non vécue, conjuguée par les temps des verbes, hors de son contexte et hors des parcours des acteurs. Le découpage de l'espace entre le dehors et le dedans renforce le découpage de la langue entre une « langue du dedans » et « une langue du dehors ».

Cette expérience démontre que les enjeux liés à l'intégration passent par l'appropriation de la langue mais que cette appropriation devrait être questionnée en termes de représentations, d'apprentissage de l'altérité, de construction d'un espace intermédiaire partagé entre les apprenants et ancré dans des lieux de vie et de la ville (travail, loisirs, espaces sociaux et culturels, etc.). Engager un mouvement vers la population est certes une démarche intéressante qui aurait pu apporter des changements significatifs dans l'approche de la langue et dans l'approche de l'autre. Les frontières construites autour de la langue du dedans, cantonnée par l'enseignant dans l'espace-classe ont empêché les apprenants d'appréhender le monde qui les entoure et d'interagir avec la réalité qui les attend une fois sortis de la classe. Suite à nos observations, il convient de dire que des actions semblables sont à valoriser mais avec une réflexion plus approfondie sur :

- les pédagogies mises en place sur l'occupation d'espace de manière à ce que le paysage linguistique et social soit associé au travail sur la langue enseignée ;
- la découverte de l'altérité par la/les langues parlées;
- le statut de chaque langue, des multiples fonctions dont la fonction socialisatrice;
- les représentations sur les langues (de la part des participants et des enseignants) ;
- la formation adéquate dispensée aux enseignants (promotion du plurilinguisme, didactique de la langue seconde, fonctions liées à *l'apprentissage de l'altérité, aux savoirs urbains* et aux *connaissances des mobilités*).

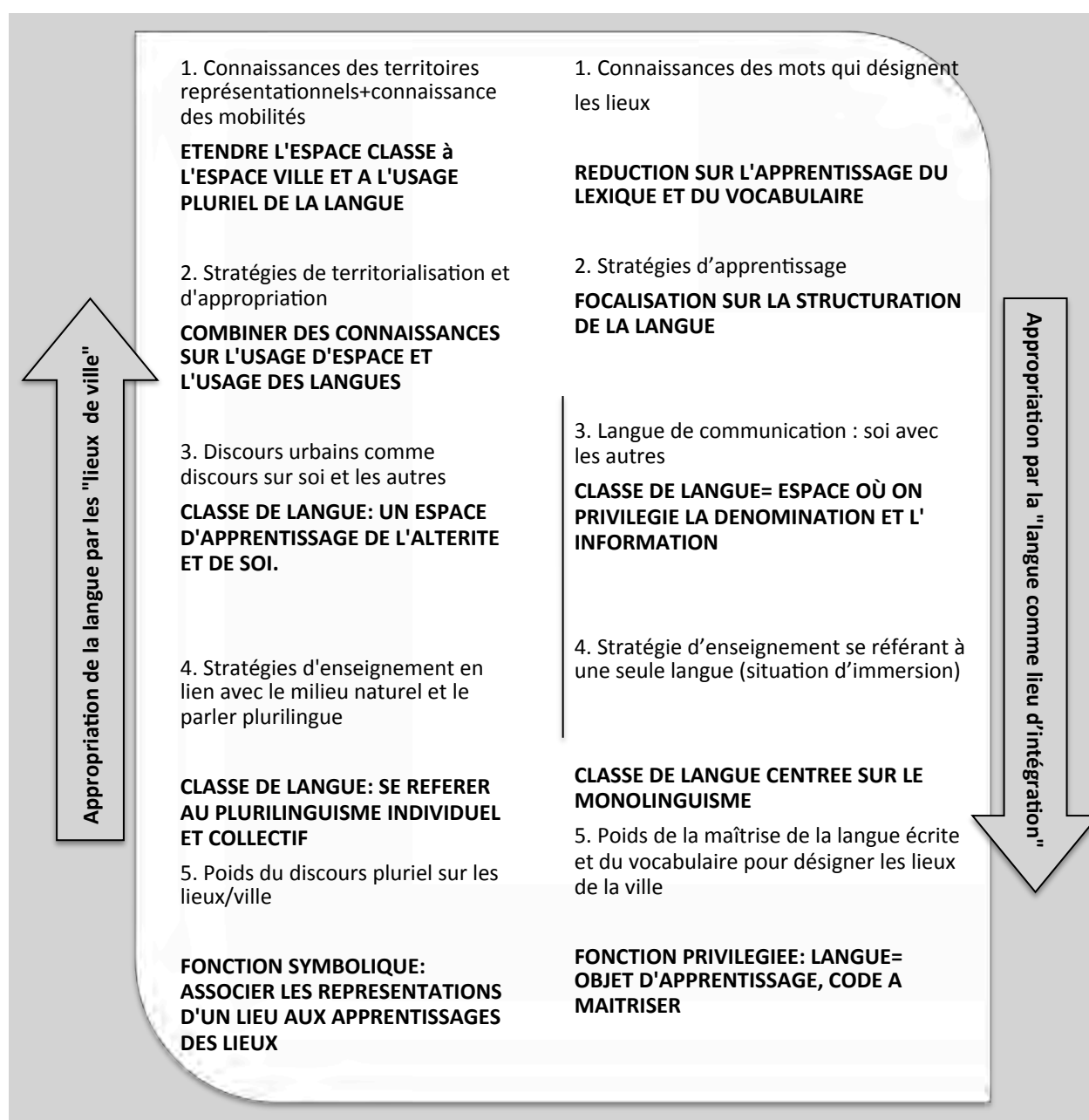
L'analyse des cours nous démontre que la langue n'est pas à maîtriser mais à s'approprier. Son enseignement ne devrait pas consister à se fondre dans un monolinguisme contraint, mais à aller vers la construction des démarches coopératives et complémentaires dans l'appropriation de la ville et de la/des langues. L'intégration par la langue passe par le chemin de la ville et par sa pluralité. Elle implique l'appropriation d'une identité plurielle et se fait par l'enchevêtrement des

éléments à plusieurs niveaux et sur plusieurs plans : linguistique, social, professionnel, urbain, identitaire, etc.

En conclusion, on peut constater que l'analyse de cette expérience a contribué à réviser deux types de représentations : celle de l'appropriation de la langue locale par les migrants adultes et celle de la place que l'environnement plurilingue (inclut les différents parlers du français) prend dans l'enseignement/apprentissage de cette langue. La langue est incarnée dans les espaces et elle devrait être vécue avant d'être maîtrisée. En somme, la question est de savoir comment s'exprimer sur des lieux proches des réalités des apprenants et comment adopter une attitude adéquate vis-à-vis de la langue enseignée qui est finalement très peu homogène. La plage était une chance pour un changement de méthodes mêlant l'expression, le culturel, le cognitif et l'expérientiel afin de s'ajuster à ceux qui ont choisi de fréquenter ces cours.

Cette analyse confirme que le « vocabulaire de l'intégration » peut s'apprendre par le biais de deux expériences : l'expérience de ville et l'expérience de vie, autrement dit, conjuguer des compétences sur la ville et son parcours de mobilité, afin de réussir à articuler les parcours de ville et les parcours d'apprentissage. L'illustration prise sur la plage de Vidy suggère que les espaces d'enseignement se voulant ouverts et proches de la population peuvent représenter un potentiel intéressant dans l'apprentissage de la langue locale comme lieu d'appropriation de nouvelles pratiques sociales. Si les connaissances linguistiques apprises ne sont pas transférables dans différentes situations de la vie, cet enseignement reste à côté de l'usage social de la langue. Le savoir contextuel et le système des règles sociales s'apprennent aussi dans la classe, mais invitent à en sortir de temps en temps et à chercher des éléments de la ville pour ensuite les reprendre et les retravailler dans des situations d'apprentissages. Nous reprenons le tableau établi dans notre cadre théorique pour le compléter afin de préciser la notion d'appropriation par les lieux de la ville. Avec une telle démarche la langue française devient un moyen pour exister, agir, revendiquer et prendre sa place dans la ville. Des repères d'appropriation spatio-sociolangagière nous semblent indispensables pour la réalisation des expériences novatrices comme celle des cours à la plage.

Deux approches opposées : passer par les lieux de la ville ou passer par la langue comme lieu d'intégration



A la lumière d'une approche ethnographique (appropriation des espaces) et d'une approche sociolinguistique (statut des langues dans ces deux espaces), nous avons pu différencier ici deux dimensions qui se confrontent et qui sont à prendre en compte dans le domaine de la formation. Deux approches sont à distinguer : celle qui passe par les lieux de la ville et celle qui insiste sur la langue locale comme lieu et moyen d'intégration. L'explicitation de l'appropriation qui passerait par les lieux est exprimée dans la colonne gauche, par les fonctions multiples de la langue proche du milieu naturel des apprenants : parcours d'apprentissage et parcours de vie divers, vie sociale (français sur objectif des lieux publics et leurs rôles), etc. Cette façon de faire donnerait aux

langues une place multidimensionnelle faisant valoir parallèlement les compétences linguistiques et les compétences sociales des apprenants. Même s'il s'agit des débutants, on peut trouver des matériaux authentiques qui abordent les premières notions en langue tout en leur permettant de comprendre comment remplir une fiche chez le médecin, à la police des étrangers, inscrire son enfant dans un centre du quartier, à l'école, etc.

8.4.4 Recueil et analyses du corpus C : Caravane des quartiers

La ville a proposé deux projets en 2010 en lien avec l'intégration des étrangers. Le premier s'inscrit dans le domaine de la formation (les cours de langue à la plage) et le second dans le domaine de l'animation socioculturelle des quartiers (la « Caravane des quartiers »). La ville joue, dans les deux exemples, le rôle d'initiateur, de financeur et d'animateur. Elle déclare dans ses textes la volonté de favoriser la diversité. Le projet de la Caravane reçoit un financement de la ville (350000 CHF) pour l'accès à ses infrastructures, pour les contacts avec ses partenaires internes et pour l'occupation de ses espaces publics. Les organisateurs de la Caravane et les représentants de la ville officielle, incarnée par la FASL (Fondation pour l'animation socioculturelle lausannoise) ont envisagé d'approcher la population en s'installant dans les quartiers. Ceci sous-tend une collaboration avec des structures associatives et officielles mais aussi la rencontre avec les citoyens. Ce projet est initié en principe chaque deux ans en choisissant à tour de rôle différents quartiers. Dans l'analyse qui suit, il s'agit de décrire et de comprendre dans quelle mesure cette nouvelle réalisation génère une reconfiguration des espaces et de la place dédiée à l'étranger et une reformulation de la figure de l'étranger dans la ville. L'offre et le programme de la Caravane sont très denses, concentrés sur cinq jours dans chaque quartier. Le passage est éphémère et le caractère du projet très convivial. Nous avons choisi cette expérience pour évaluer la portée d'une action qui vise le travail de proximité entre les structures associatives s'adressant aux habitants de la ville de toutes nationalités et de tous statuts afin d'apporter les éléments d'appropriation de la ville en faisant une analyse ethnographique du projet.

Contexte et programme

Les autorités de la ville se félicitent de la non-ségrégation spatiale qu'elles ont réussi à mener dans le cadre de l'aménagement de la ville par rapport aux autres villes de Suisse, voire d'Europe. Un municipal souligne, lors d'une interview à la radio, les points forts de l'action Caravane. Il mentionne l'engagement des associations de quartiers dans le travail de proximité. L'un des

exemples¹⁵⁴ qu'il cite est la mise en place de structures pour la petite enfance, de haltes-garderies qui sont devenues des lieux intégratifs pour les familles migrantes. Il rappelle également que Lausanne a été la première ville à nommer un délégué à l'intégration (depuis 1978). La cité compte sur la participation des étrangers par le biais des associations et par le droit d'éligibilité instauré depuis 2003.

Le dossier de presse indique d'emblée les thématiques et donc les préoccupations principales des organisateurs à savoir : *le dialogue interculturel, vivre ensemble, approcher les habitants, visibiliser les associations et les structures locales*. Les titres des spectacles et le choix des activités sont pour nous des indications sur l'approche proposée par cette action. L'analyse des animations nous invite à qualifier la figure de l'étranger, sa place, son rôle pris ou désigné dans le cadre de ces diverses activités. Nous observerons également si l'aménagement tient compte de la dimension langagière, et si oui, dans quel sens. Quatre centres de quartiers ont collaboré intensivement au projet de la Caravane. Ils ont servi de trait d'union entre les acteurs et les structures du quartier. Le corpus constitué à partir de cette action se fonde sur plusieurs types d'informations :

- documents exposés sur le site de la Caravane décrivant la programmation et les microprojets ;
- notes prises à l'écoute des dix émissions téléchargées de la Radio-Caravane;
- notes prises lors de discussions avec les organisateurs et les participants ;
- informations recueillies par l'observation participante (la chercheuse était présente dans les quatre quartiers pour assister, observer, parler avec les organisateurs et les participants du projet).

Certaines observations de cette action seront également croisées avec les analyses précédentes : quatre centres de quartiers figurant sur notre cartographie des institutions dans la première partie de l'analyse individuelle. Nous n'avons pas pu suivre toutes les activités durant les vingt jours. C'est pourquoi les émissions de la Radio-Caravane viennent en appui pour établir une image la plus exhaustive possible des événements suscités par cette action.

Il convient de commencer cette analyse en précisant l'axe d'analyse. Ce projet a remplacé une autre manifestation annuelle, « La fête de Lausanne », ce qui induit déjà le caractère principal de la manifestation, à savoir son esprit festif, convivial et divertissant. Plus de quatre-vingt-dix

¹⁵⁴ Plusieurs offres de la ville s'adressent aux femmes migrantes et mettent à disposition un lieu d'accueil pour les enfants avec des modes d'intervention de différents spécialistes de la petite enfance.

associations ont été mobilisées pour cette première réalisation ce qui définit son deuxième trait : sa volonté de mettre en réseau les ressources existantes de la ville et de ses quartiers.

Son format itinérant et en constant mouvement illustre l'effort de séduction de la ville envers ses habitants leur donnant le sentiment de faire partie de la ville, de leurs quartiers, de leur milieu de vie. L'objectif de l'analyse serait de discerner :

- les différentes stratégies des acteurs collectifs dans l'aménagement des espaces pour amener les acteurs/locuteurs individuels à s'approprier l'espace du quartier au moyen d'animations socioculturelles ;
- la nature du dispositif proposé et les objets qui le composent (culturels, linguistiques, politiques, virtuels, réels, etc.).



Figure : l'affiche de la Caravane des quartiers

Commençons par la première page du programme. L'itinéraire de la Caravane est présenté dans une ligne en forme de spirale. On part d'un endroit pour arriver à un autre, dans un espace-temps bien précis, de juin à octobre, visitant des lieux précis. Ces lieux sont représentés en détail sur un plan de la ville afin que les habitants puissent bien les repérer géographiquement. Les dessins annoncent le caractère divertissant de l'action : musique, film, sport, rappelant l'emblème de la ville (ville olympique, proximité du lac, de la forêt et de sa tour, sa cathédrale, etc.) et quelques figures faisant penser au cirque.

A ce déplacement physique et symbolique induit par le dessin, d'autres espaces s'ajoutent :

- L'espace radio-rom incluant ses propres micro-espaces (radio-trottoirs, archives, interviews, musiques,). Ces micros-espaces ou sous-espaces renvoient à des espaces de la ville mais aussi à d'autres espaces-temps.

- L'espace de la « grande scène » installée chaque fois dans un lieu bien centré du quartier.
- L'espace « petite scène » (micro-spectacles, présentations) comme « Boîtes », « Institut du spectateur » et d'autres sous-projets inclus par la programmation.
- L'espace de mémoire collective sur le quartier, activé par la rubrique « Je me souviens... »

Donc, le programme au départ linéaire s'étend à une logique d'emboîtements.

Radio-rom

Pour faire l'analyse de ces micro-espaces, nous nous sommes référée aux émissions et aux notes prises lors de divers spectacles. Une analyse anthropologique sur la radio bisontine effectuée par Gilbert¹⁵⁵ (1999 : 159) nous servira de support, car ce type de dispositif rare a encore été peu analysé. Cet auteur propose *d'écouter la ville* pour compléter des lectures plurivalentes sur la ville.

Analyses : spatialités discursives et mise en mots de la ville

Nous avons pu récolter un corpus très abondant et téléchargeable en ce qui concerne les émissions. Ce corpus est intéressant pour deux raisons : la programmation mentionne des objets précis aux moyens desquels l'action caravane réalise sa rencontre avec les quartiers. La deuxième raison est l'élargissement de l'espace d'action « in situ », centré sur le quartier, à un autre espace, un espace virtuel qui se situe au-delà de la ville, donnant l'accès à ces émissions par la voie d'internet. En conséquence, la ville est rendue accessible à d'autres habitants et à d'autres espaces hors de la ville, englobant ainsi l'espace virtuel dans son espace-ville. Nous considérons ce dispositif comme une spatialité discursive constituée d'une somme d'interventions sur et avec la ville, programmées pour certaines à l'avance, ou réalisées, pour d'autres, plus spontanément, en direct avec les invités et les acteurs du quartier lors de différentes interviews. La programmation des émissions est analysée ici en tant que trame narrative d'une mise en mots de l'espace-ville, cette fois par la voix orale et par le médium radiophonique, donnant non pas à voir mais à entendre les réalités sociales et sociolinguistiques des résidents.

Trois caractéristiques principales de cette action sont :

¹⁵⁵ Cet auteur a analysé le fonctionnement des émissions de radio réalisées par la radio locale bisontine « Radio Sud Besançon ».

1. d'être un lieu d'animation ;
2. d'être un lieu de production culturelle (musicale, théâtrale, folklorique, etc.) ;
3. d'être le lieu fédérateur et de mise en rapport entre les structures existantes des quartiers visités.

Caravane dans l'espace-ville : une image fixe ou une image animée

L'action de la Caravane a rempli sa mission de fédérer et de faire interagir le monde associatif. Chaque fois qu'elle faisait halte dans un autre quartier, elle a réadapté le programme en fonction des ressources locales, du caractère et de la configuration du quartier. En conséquence, le dispositif proposé est devenu mobile non seulement sur le plan géographique mais aussi sur le plan culturel et social tout en restant focalisé sur l'esprit de la fête. L'émission-radio fait cependant exception, car elle a permis d'élargir et de dépasser les frontières du quartier. La mobilité et l'animation, comme caractéristiques principales de la Caravane, ont donné l'occasion de franchir et de déplacer les frontières configurées par le quartier. Ceci a été réussi dans le sens où la Caravane représentait une interface permettant de réaliser les articulations entre les structures existantes. Malheureusement, ces articulations se limitaient à un quartier, donc à des échanges intra-quartier. Nous n'avons pas noté d'exemples de croisements ou de mise en lien des ressources inter-quartiers, hormis quelques animations qui se reproduisaient (*Un pas vers l'autre*, spectacle *Spectateur*, repas, etc.) servant de fil rouge entre divers quartiers. Le découpage spatial est resté centré sur la répartition sectorielle habituelle de la ville. Nous caractérisons ce premier paradoxe *de fixité dans le mouvement* : une dynamique fondée sur les échanges programmés dans les échanges intra-quartier et peu dans les interactions extra-quartiers. Donc, la Caravane donne une image au statut ambigu entre fixité et mouvement tout en interrogeant sur le rôle fédérateur qu'elle est censée jouer.

Une autre caractéristique est à relever : la mise en place des animations est réalisée dans un sens univoque, les organisateurs proposent et les résidents consomment. Il est rare que les habitants formulent des souhaits à l'intention des organisateurs ou qu'ils soient eux-mêmes à la tête d'une animation.

Les organisateurs ont élaboré leurs activités, développant un « réseautage » à l'intérieur de chaque quartier visité. L'action de la Caravane pourrait être lue comme un lieu qui amènerait les étrangers vers les structures de proximité situées dans les quartiers et dans la ville de manière générale. Mais les frontières semblent être trop fermées sur le local et sur les communautés monoculturelles sans forcément provoquer des interactions entre elles.

Toutefois, deux associations (Métis Arte et AVES) tentent une ouverture vers les communautés mixtes en proposant un travail sur le dialogue intergénérationnel et interculturel. La Caravane est devenue un lieu en soi tout en restant dans un rôle d'interface entre ses structures définies par la planification urbaine. Le projet de la Caravane a le statut d'une association qui est définie par un modèle d'auto-organisation et d'expression de la société civile. Elle devrait répondre aux intérêts et aux besoins de groupes spécifiques qui se réunissent autour d'un projet, d'une pensée, d'une

attente. Dans le projet de la Caravane, les acteurs locaux ne tenaient pas toujours le rôle de participants actifs dans l'organisation. Si on se réfère à la page des remerciements par exemple, ceux-ci sont adressés à la ville (qui finance), à l'EVAM (qui s'occupe des requérants d'asile), aux Centres de quartiers (dépendant de la ville), non pas aux habitants en qualité de partie prenante de l'organisation ou de la participation. Les habitants sont plutôt considérés comme des usagers voire consommateurs de services que comme adhérents qui participent pleinement à la fabrication d'un projet. Notre analyse des émissions confirme ce constat. Elles ont été formatées à l'avance et rarement définies comme un espace de dialogue, voire de confrontation. On retrouve le schéma habituel, à savoir informer les habitants sur ce qui existe dans le quartier en signalant les représentants et les acteurs associatifs.

La programmation n'a finalement pas échappé à l'aménagement technique (ville et ses structures) et à une sorte d'institutionnalisation de l'action Caravane qui est entrée dans une logique de « distributeur » et « d'animateur ». Les trajectoires individuelles, les opinions, les ressources des collectivités autres que les groupes constitués et formels étaient peu pris en compte. La situation spatiale à la fois mobile et fixe, non durable et éphémère (5 jours dans chaque quartier), a eu pour effet l'instauration de nouvelles territorialités et de nouveaux discours sur la ville, exprimés par un langage d'animation socioculturelle (plus culturel que social) et surtout par un aménagement structurel passant par les associations de quartiers. Le rapport à l'espace-ville des acteurs-organisateurs est incarné avant tout par des spatialités discursives traduites par un « saupoudrage » d'informations, ce qui exprime un lien distancié avec la population. L'acteur urbain, dont le résident étranger, est défini comme un observateur et un être animé par une offre culturelle très, voire trop abondante.

Spatialités discursives de l'animation socioculturelle

La situation discursive, traduite par une mise en mots pourrait être qualifiée par quatre espaces :

- espace de vie : on se réfère dans les émissions radio au quotidien en narrant la vie d'un habitant ;
- espace de spectacle : on met en scène l'étranger et sa culture musicale ;
- espace d'animation et de divertissements (on cherche à divertir les habitants avec un langage et des activités ludiques) ;
- espace emblématique (on parle de la ville en termes de symboles et d'emblèmes. cf. 1^{er} page du programme).

Les réalisateurs des émissions sont des journalistes locaux, des représentants d'associations de quartiers, des personnes familières avec le médium de la radio et de l'animation. Les animateurs s'expriment tous en français. Un seul animateur détonne avec son accent tessinois dans cette image monolingue émise depuis des quartiers plurilingues et pluriculturels. Les autres langues sont présentes sous formes :

- de morceaux musicaux diffusés entre les reportages et durant les concerts « in life » ;
- de petites présentations introductives pour donner le goût à la langue étrangère (exemple de la directrice russe d'un chœur d'hommes qui se présente dans sa langue) ;
- de témoignages d'intégration de personnes qui s'expriment en français (patron d'un café, un commerçant du magasin égyptien, etc.).

La parole est peu donnée à ceux qui sont en voie d'intégration et ne maîtrisent pas encore le français comme si la langue maternelle tant valorisée dans les brochures et les traductions d'informations officielles n'était ni audible ni dicible à la radio. Ces premiers exemples dévoilent la place donnée aux langues et à l'usage de ces langues étrangères : elles ne sont audibles que lors d'échanges informels, autour des stands de nourriture ou dans les chansons de la partie culturelle. Sinon, aucune allusion aux langues parlées par les habitants durant les émissions de radio ou d'autres animations.

Le dispositif de la Caravane prend peu en considération les logiques de proximité-distance. L'action mise en place a envisagé l'aménagement de l'espace urbain d'une manière très planifiée sans laisser libre cours au développement de ces registres. La voix est donnée avant tout aux instances instituées (associations des quartiers). Cantonner la langue première dans les fonctions de divertissement et de loisirs c'est courir le risque de renforcer les représentations des langues attribuées aux lieux privés et aux loisirs au détriment de celles qui sont pratiquées dans l'espace public. Le projet de la Caravane propose d'emblée une seule langue dans sa réalisation sans s'arrêter sur les autres qui « habitent » l'espace du quartier. Dès le départ, cette action s'inscrit donc dans un domaine d'activités non contraignantes puisque ludiques et selon le libre choix des participants. Les étrangers se rassemblent d'ailleurs souvent autour d'une fête nationale, d'un événement sportif ou d'autres loisirs (grillades au bord du lac, divers festivals, etc.). Le programme de la Caravane n'est pas lié à une seule référence culturelle (ce qui change du rassemblement des associations monoculturelles). Il a des références plurielles (les origines des groupes musicaux ou de danse proposés dans le programme sont variées) avec toutefois une pratique des loisirs essentiellement conçue à partir du modèle local : une programmation avec des

horaires, des stands de nourriture, des brunchs, des vide-greniers, des apéros, des concerts, etc.). Le style de cette action est donc très moderne, à l'image des manifestations estivales locales. Sa mise en place sous-tend la capacité des organisateurs d'être préparés, d'avoir un porte-parole pour se rendre visible, d'être « égal » aux partenaires du comité de programmation. Cette exigence pose la question du prestige de certaines associations, de leur renommée. Elle exclut d'emblée des groupes spontanés et éphémères, peu structurés et sans une durée d'existence très longue, sans horaire, sans statut d'association (par exemple les groupes de jeunes ou de personnes âgées). Le fait de solliciter une structure monoculturelle (un groupe folklorique) est une façon particulière de parler d'un groupe ou d'une culture se limitant à une logique très schématique en folklorisant des appartenances linguistiques et culturelles de l'autre.

Spatialités discursives de la radio

Les quartiers ont été approchés par un programme riche en animations espérant ouvrir les portes des foyers et créer un lieu de rencontre entre les citoyens locaux et étrangers. Une des stratégies était de mettre en place une radio qui, par sa diffusion, devait atteindre un nombre important de résidents des quartiers. L'atmosphère relayée par la radio est celle de la fête. Elle se diffuse par les mots et les voix ; par la musique venant d'ailleurs, mais ancrée dans les rues, les quartiers de la ville.

Les reportages liés à l'autre sont intégrés dans ces émissions à :

- un espace culturel (numéros musicaux),
- un espace de témoignage (interviews, micro-trottoir),
- un espace informatif et documentaire se référant au quartier,
- un espace de dialogue-tables rondes avec des invités dans le studio.

Le résident est invité à se réapproprier l'espace du quartier par le biais d'activités culturelles culinaires, de divertissements et de diverses balades et visites des lieux physiques ou virtuels, à l'écoute de la radio. L'espace de vie et l'espace vécu par les résidents sont approchés à travers la description de quelques trajectoires individuelles. Les récits radiophoniques sur un habitant ont été privilégiés au détriment des témoignages directs. Dans le reportage « je me souviens », on raconte la ville à travers l'histoire et la mémoire collective. Des mémoires migrantes marquant les espaces de la ville ont été peu évoquées (certains quartiers sont construits pour les ouvriers, d'autres donnent un caractère particulier avec des épiceries, etc.). Autour de la table ronde du studio,

l'étranger prend la place de « visiteur » ou d'invité. En revanche, le patrimoine culturel de cet invité (sa musique, sa nourriture), occupe le devant de la scène. Ces observations nous amènent à appréhender la figure d'étranger attribuée par cette manifestation.

Figure attribuée à l'étranger par la programmation de la Caravane

Une fois sortis de leurs foyers, les résidents étrangers sont dans les jardins potagers, les transports publics, la rue, les commerces, devant l'école, dans les parcs, sur les places de jeux, sur les stades de foot, au bord du lac, aux cafés, chez l'épicier,...Les organisateurs de la Caravane, ont-ils approché ces lieux ? Avec qui ont-ils parlé ? Sur quoi ? Dans quelle langue ? Comment l'étranger est-il présenté ? Plusieurs activités le concernant ont été présentées. Sa figure a été incarnée par :

- une expo-photos de portraits de famille au quotidien, proposée dans le quartier de la Borde (25 étrangers de ce quartier) ;
- une activité de MétisArte, association pluriculturelle qui a invité les participants à créer des fresques dans le quartier en proposant un travail intergénérationnel ;
- un spectacle de « Boîtes magiques » parlant des boîtes à chaussures conservant des objets importants pour un migrant ;
- divers spectacles culturels (danse, musique, ateliers de tai-chi, démonstration d'arts martiaux, etc.).

En lien avec la transparence des langues parlées dans le quartier, les activités suivantes sont à noter :

- les musiques du monde laissant entendre plusieurs langues par le biais des chansons ;
- une rubrique appelée : « lèche-vitrine », faisant une enquête de ce qui existe dans le quartier (resto, produits, librairies, garages, épiceries) avec l'interview des personnes qui tiennent ces lieux, souvent étrangères (quartier Maupas), où on entend les langues parlées des magasins ou des cafés ;
- une autre rubrique appelée : micro-trottoir, menée par une personne étrangère invitant les personnes du quartier à donner leur vision sur la vie du quartier (un garagiste, des passants et des consommateurs à la Migros, etc.).

Envisageant cet espace de programmation comme trait d'union entre plusieurs acteurs du quartier, la place de l'étranger est associée à des lieux extrêmes : la grande scène (du spectacle) ou la petite

scène (rue, magasins). Donc, on échappe difficilement à la représentation binaire et polarisée qui est souvent attribuée à cet acteur. Une radio n'existe réellement qu'au moment où la voix qui a été donnée aux acteurs est entendue, nous dit Gibert (1999). Sans l'oreille des auditeurs, la transmission n'est pas vraiment établie. Vu le format de la transmission, l'accès aux émissions a été limité à ceux qui parlent le français. Les atmosphères et les sonorités d'autres langues ont été entendues de façon plus anecdotique sans qu'une diffusion plurilingue soit envisagée.

Conclusions : la part langagière dans la fabrication des espaces urbains

Le but de l'action décrite était de mobiliser les acteurs/locuteurs individuels et collectifs des quartiers de la ville. La Caravane devait servir de relais entre les habitants et les structures existantes, entre la ville, ses acteurs et les associations locales. Diverses facettes de l'action nous permettent d'esquisser une synthèse quant à l'appropriation spatiale et sociolangagière suscitée par le projet. L'action de rapprochement censée renforcer l'intégration et le sentiment d'appartenance se réalise ici par l'assignation des espaces précis. Dans une perspective de rapprocher les habitants, les organisateurs ont opté pour une politique d'assignation et de déplacement des espaces sans parvenir pour autant à transformer ces espaces en lieux intégrables et intégrés par la population.

Pour passer de l'animation culturelle à une préoccupation sociolangagière, un renversement du paradigme serait nécessaire. Il permettrait d'entrer dans les épaisseurs des espaces vécus quittant les scènes de ville et entrant sur les scènes de vie. Ce renversement paradigmatique ne devrait-il pas tenir compte de la part langagière et de son impact sur la fabrication des espaces urbains ? Le loisir et l'animation ont servi longtemps comme objet de séduction. Approcher les populations par le biais de leurs préoccupations majeures (travail, scolarisation, intégration), en se préoccupant des pratiques spatiales, sociales et langagières pourrait représenter une autre porte d'entrée pour le travail d'animation socioculturelle. Un travail sur les représentations et les attitudes sociales et linguistiques pourrait montrer les enjeux du plurilinguisme urbain dans la vie urbaine et son appropriation. L'exploration des pratiques sociolangagières constituerait-elle un outil intéressant dans le travail sur le social, le culturel, voire le politique ? Il suffit de se promener dans certains quartiers pour repérer à quel point les formes écrites et orales en plusieurs langues « vivent », représentant un potentiel non exploité qui sert à l'affirmation d'une identité. L'atout et en même temps la difficulté de cette approche seraient qu'il n'existe pas un modèle applicable à tous les quartiers. Le modèle devrait être fabriqué à chaque fois selon les besoins et le contexte relatif aux habitants. L'introduction de lieux mouvants comme la Caravane comporte le risque que le

dispositif se fixe et devienne une « institution » en soi. Pour éviter ce risque, la prise d'information, l'apprentissage de l'autre devrait se faire dans les deux sens : des habitants vis-à-vis des structures et vice versa. Celui qui donne des informations sur l'autre ne doit pas se limiter à donner (exemple de certains reportages à la radio), il est tenu de la chercher aussi. Dit avec les mots de Todorov (1982 : 186), cela signifie : *Ceux qui ne se soucient pas de savoir, tout comme ceux qui s'abstiennent d'informer, sont coupables devant leur société ; ou pour le dire en termes positifs, la fonction d'information est une fonction sociale essentielle. Or, si l'information est efficace, la distinction entre « imposer » et « proposer » gardera sa pertinence.*

Si on résume notre analyse sous forme d'un tableau voici le bilan de l'aménagement collectif qui ressort :

Espaces investis par les organisateurs: aménagement spatial	Spatialités discursives mises en place par les organisateurs: aménagement sociolinguistique	Articulations entre le spatial et le langagier
<input type="checkbox"/> espaces culturels, espaces publics, semiprivés (association), espaces communs (rues, parcs,) et quelques espaces privés	<input type="checkbox"/> spatialités discursives à deux facettes: promotion du français comme langue d'intégration et promotion des langues étrangères comme illustration de la diversité	<input type="checkbox"/> Espaces aménagés pour séduire les habitants par des langues associées à la musique, aux animations
<input type="checkbox"/> approche par l'animation socio-culturelle	<input type="checkbox"/> langue comme emblème d'une identité folklorisée	<input type="checkbox"/> Les acteurs mis dans une situation de spectateurs et de consommateurs des animations, le facteur langagier est négligé
<input type="checkbox"/> tentatives d'entrer dans les approches par proximité en assignant des espaces sur la scène	<input type="checkbox"/> pratiques plurilingues comme éléments linguistiques mis sur le devant de la scène ou réservées pour les coulisses	<input type="checkbox"/> Espaces de vie et espace de ville dissociés
<input type="checkbox"/> tentatives de susciter des sentiments d'appartenance à la ville passant par l'animation		La place et la figure de l'étranger: une représentation polarisée Etranger= acteur animateur Etranger= acteur animé

Tableau : synthèse de l'action Caravane des quartiers

Bien que la langue française soit la langue officielle, le discours implicite sur les pratiques plurilingues est utilisé comme la devise pour la diversité. Une logique contradictoire est à relever : d'une part le recours aux langues premières pour informer la base concernant l'organisation du projet. D'autre part l'utilisation du français quand il s'agit de remonter les informations depuis la base. Donc la circulation des messages se fait d'une manière déséquilibrée : une logique plurilingue est convoquée dans une direction TOP-DOWN (vers la base) et une logique monolingue dans la direction BOTTOM-UP (depuis la base). Ceci signifie qu'on s'assure que l'information est comprise par la majorité et dans leurs langues. L'information remontée passe par une seule langue, le français, et peut être formulée par ceux qui la maîtrisent. Espaces représentationnels sur l'étranger dont les langues ont été très peu exploités. Les actions du

dispositif de la Caravane témoignent d'une volonté d'inciter et d'influencer certaines attitudes des individus comme la fréquentation des centres des quartiers, leur adhésion aux structures associatives, etc. Une faible connexion est réalisée auprès des habitants étrangers qui nécessitent réellement un soutien pour s'insérer dans le quartier. L'initiative se trouve finalement enfermée dans le même cercle de militants du domaine et d'acteurs actifs dans le quartier au-delà de la manifestation Caravane. L'analyse portant sur les types d'espace, sur l'usage et la visibilité des langues, leurs relations, témoigne que la figure de l'étranger est présentée comme celui qui anime (sur la grande scène) ou celui qui est animé (dans le public). Le mot « scène » pourrait résumer cette action : une mise en scène de soi, de l'autre et des langues.

8.4.5 *Recueil et analyses du corpus C : portraits des étrangers affichés sur le site-web*

L'analyse qui suit examine des portraits dressés sur Internet par une journaliste mandatée par la ville. Ces portraits relatent les parcours de personnes étrangères. Ils sont mis en ligne régulièrement comme illustration d'une bonne intégration des étrangers dans la ville¹⁵⁶.

Notre analyse porte sur les questions identitaires et la dimension langagière prise en compte dans la description des profils. Nous nous concentrons également sur la présence de références renvoyant aux espaces urbains comme éventuels lieux/repères d'intégration. Le choix de ce dispositif virtuel, déjà constitué en ligne, mérite d'abord une incursion contextuelle permettant de situer la mise en récit de ces parcours individuels narrés par une même journaliste. Il existe actuellement (décembre 2012) plus de vingt portraits. Nous en avons retenu dix pour développer une analyse fine appuyée par la triple cartographie. Nous avons cependant relu tous les portraits, à plusieurs reprises, afin d'avoir une vue d'ensemble la plus complète possible.

Il convient, pour ce dispositif, d'examiner les points de vue, la trame et les axes sur lesquels se construit le récit de la journaliste partant des témoignages des étrangers et se référant aux parcours de vie. Le portrait présenté sur le site de la ville figure toujours sous la même forme : une photo à gauche, une rétrospective des événements-clés du parcours et une récapitulation chronologique des faits importants décrits à partir du moment de l'arrivée en Suisse avec quelques incursions périodiques sur la vie d'avant l'exil. Les citations tirées du témoignage sont données sous la forme « je ». L'accent est mis sur les compétences (sociales, professionnelles), l'état civil, l'origine, ce qui rappelle le format d'un C.V. L'âge de la personne n'est pas toujours indiqué, mais il est possible de le deviner à partir du contexte et de l'expérience décrite. En revanche, la date précise

¹⁵⁶ Voici le lien : <http://www1.lausanne.ch/ville-officielle/administration/sports-integration-et-protection-population/service-administratif-et-integration/Bureau-lausannois-pour-les-immigres/publications/portraits-du-bli.html>

d'arrivée en Suisse est indiquée chaque fois comme si le parcours commençait à partir de ce moment-là. Voici la liste des personnes retenues : cinq femmes et cinq hommes, un groupe installé entre treize et quinze ans et un deuxième entre vingt et cinquante ans, tous d'origines différentes.

1_f _origine_japonaise, installé depuis_13_ans

2_m _origine_sénégalaise, installé depuis_30_ans

3_f _origine_nicaraguayenne_suisse, installée depuis_ 30_ans

4_m _origine_congolaise, installé depuis_16_ans

5_f _origine_équatorienne, installé depuis_13_ans

6_f _origine_péruvienne, installée depuis_ 15_ans

7_m _origine_srilankaise, installé depuis_ 26_ans

8_m _origine_turque, installé depuis_20_ans

9_f _origine_portugaise, installée depuis_ 20_ans

10_m _origine_italienne, installée depuis_ 47_ans

Tableau des portraits des étrangers présentés en ligne

Dans ce dispositif diffusé sur Internet, les personnes s'entendent dire que leur parcours n'était pas simple mais qu'ils ont pu/su mobiliser leurs ressources pour affronter les obstacles. Ce dépassement repose souvent sur la présence d'un élément déclencheur comme par exemple une formation, un sport, une personne ressource ou un appui dans l'environnement proche, un travail, etc. Certaines personnes ont souvent dû changer plusieurs fois de « jobs » avant de trouver un poste correspondant à leur formation ou à leur domaine. D'autres ont complètement changé leur champ d'action, ont investi de nouvelles formations, de nouveaux lieux, en apprenant de nouveaux métiers. La langue nationale est présentée également comme un facteur prépondérant pour leur intégration. La présence de la famille, le mariage ou les enfants en bas-âge influencent aussi le choix des personnes et orientent leur parcours en fonction des objectifs fixés en lien avec le contexte familial.

Les relations sociales (fortes et faibles) sont souvent décisives et contribuent à ce que les personnes interviewées se sentent intégrées dans le nouveau milieu. Elles renforcent le sentiment d'appartenance à la société d'accueil. Selon les personnes, on observe des différences au niveau de la qualité de ce lien, car certains évoquent un sentiment d'exclusion et de discrimination. La tendance qui ressort de la trame narrative de la journaliste est la valorisation des personnes

engagées aussi bien en Suisse que dans leur « communauté d'origine », en particulier pour leur engagement citoyen. Plusieurs personnes se sont même impliquées dans des partis politiques, participent à des projets de solidarité ou à des initiatives de projets intégratifs. Des lieux tels qu'une école japonaise sont cités comme exemple de fabrication d'espaces entre deux pays, utiles pour la communauté d'origine. Ces expériences viennent enrichir les parcours des personnes et contribuent, à leur tour, à l'identité de la ville. Les termes récurrents dans les descriptions sont : « solidarité », « militant », « engagement politique », « citoyen ». Ils se rapprochent des termes mobilisés par le discours officiel tenu sur l'intégration.

Choisir et présenter des personnes qui s'engagent très fortement, n'est-ce pas une façon d'inciter les nouveaux habitants à agir de même dans la vie de la cité ? En somme, un étranger bien intégré valorise sa vie de citoyen au détriment de celle d'habitant ou de résident. La situation de la majorité des étrangers ne permet pas toujours le développement de cette attitude active, qui exige une certaine autonomie et une certaine sécurité sociale, économique et linguistique pour se sentir à l'aise et pour s'impliquer dans les enjeux urbains et citoyens.

Le discours affiché sur Internet repose sur des actions politiques et citoyennes. Le discours sur la/les langues passe, lui aussi, par des termes comme « solidarité », « engagement », « militantisme ». Nous avons choisi d'analyser ce corpus déjà constitué puisqu'il montre, par le biais du style adopté par la journaliste, son format et la trame de son écriture, les perceptions prédominantes sur l'intégration des étrangers. Le processus d'intégration est privilégié, une fois de plus, insistant sur le culturel et sur une sorte d'idéalisation de la figure de l'étranger. Les témoignages suggèrent que le milieu urbain offre des possibilités multiples pour qui veut entreprendre différentes actions (tourismes, école, fondation d'associations) et donne accès à différentes structures (sportives, artistiques, culturelles, etc.). Le sentiment d'appartenance apporte un éclairage intéressant quant au processus d'appropriation de certains espaces de la ville. Les facteurs qui influencent ce sentiment sont pour certains les responsabilités obtenues dans un groupe ou dans leur travail, le rôle social transformé, l'intérêt pour le domaine exercé déjà dans le pays d'origine. Pour d'autres, le fait d'être scolarisé et d'avoir grandi représente un élément fort dans l'identification au milieu d'accueil et à ses structures (école, clubs, modes de vie).

Contrairement aux interviews menées avec les personnes retenues dans la première partie de nos analyses impliquant une démarche participative, le sentiment d'appartenance exprimé par les personnes du corpus sur Internet n'est que rarement ambigu ou négatif. Le conflit de loyauté est à peine effleuré, comme si la construction allait de soi, était « acquise » d'emblée et se vivait de manière équilibrée. Parallèlement à nos interviews, les portraits du site montrent une

augmentation et une accélération des mobilités. Le bagage multiple (physique, professionnel, social, culturel et linguistique) est mis au service des deux communautés. Peu de résistances, d'échec ou de ségrégation, sauf un exemple de discrimination en raison de la couleur de la peau. Le moment déclencheur de l'intégration concorde avec un projet de formation, une réussite professionnelle, un projet solidaire ou une rencontre significative. La transformation des espaces par le processus de symbolisation, que nous avons observée dans le premier échantillon, n'apparaît pas de manière évidente dans la présentation sur Internet.

En conclusion, on note l'importance de la distinction entre la mise en mots des personnes migrantes et la reprise de ces témoignages par le discours public (en l'occurrence une journaliste). Dans la parole traduite dans ce discours officiel, les modalités d'appropriation ont été privilégiées : une mise en scène de la réussite quant à l'accomplissement professionnel, social et identitaire marque le discours général affiché sur la « place » publique du site. Le processus d'intégration est restitué comme une expérience singulière marquée par diverses dimensions. Les récits analysés montrent à quel point le rapport entre un regard extérieur sur cette expérience et un regard intérieur contribue à la fabrication d'une image de l'étranger. Ces regards témoignent également de la manière dont la collectivité prend en compte la diversité des parcours, la met en scène, se focalise sur une seule étape du parcours (en particulier celle qui est vécue en exil), masquant la complexité du rétablissement des liens et des lieux dans la ville ou avec la vie d'avant l'exil. Les paradoxes de cette perception de la migration rejoignent ceux mentionnés dans notre problématique montrant un modèle idéalisé qui passe exclusivement par la maîtrise de la langue et la réussite professionnelle, par l'engagement dans les deux sociétés, survalorisant les origines, les langues et certaines cultures. Le processus d'intégration est ainsi donné dans une perspective linéaire, sans détour ni retour, sans tensions ni complications apparues sur le parcours. En annexe C1, C2 et C3, on peut voir les trois cartographies qui avaient la fonction de repérer des lieux et des liens signalés par les descriptions. Les types d'espaces qui demeurent vides sur la cartographie spatiale sont : espaces « d'auto-analyse », « de tension », « de liberté », « de sensation » ou « de contemplations ». Nous pensons que les étrangers du site investissent certainement ces espaces aussi, mais le format des interviews n'a pas permis leur expression. Une autre hypothèse pourrait être avancée : les personnes du site se sont peut-être inconsciemment pliées au discours officiel en insistant sur les lieux comme le travail et la langue pour rester dans un discours « politiquement correct ».

Sur la cartographie sociolinguistique (annexe C2), nous pouvons observer les fonctions de la langue convoquées par les acteurs interviewés par la journaliste : il s'agit des fonctions

empathique et l'identification avec l'autre, ainsi que sa mission de transmission de la langue ainsi que de son apprentissage.

Enfin la cartographie symbolique nous apprend que les passages d'un pays à l'autre ont été parfois brutaux, marqués par des ruptures qui ont exigé des réaménagements, des recommencements, des recompositions des rapports à soi et aux autres. Le discours adopté pour parler de ces personnes valorise les actions de solidarité. L'acteur témoigne de nouvelles pratiques des lieux, générées par la transformation de ses statuts, de sa formation et des conditions d'accessibilité à certains espaces urbains. La cartographie symbolique montre à quel point les liens sociaux forts et faibles étaient décisifs de leur intégration. La reconfiguration des espaces renvoyant aux espaces intimes de négociation ont été peu évoquée. Le travail mémoriel et imaginaire lié au processus d'appropriation a été également ignoré. Ainsi, le discours adopté sur le site nous montre une figure sociale de l'étranger qui réussit, s'engage politiquement et a une conscience civique. Ceci est présenté comme une donnée et non pas comme un apprentissage conditionné par divers facteurs renvoyant aussi bien au capital social, spatial, linguistique et économique des personnes mais aussi aux obstacles qui ont pu surgir au cours de leur parcours.

8.5 Synthèse interprétative de la dimension collective : croisement

8.5.1 Attitudes et stratégies d'aménagement

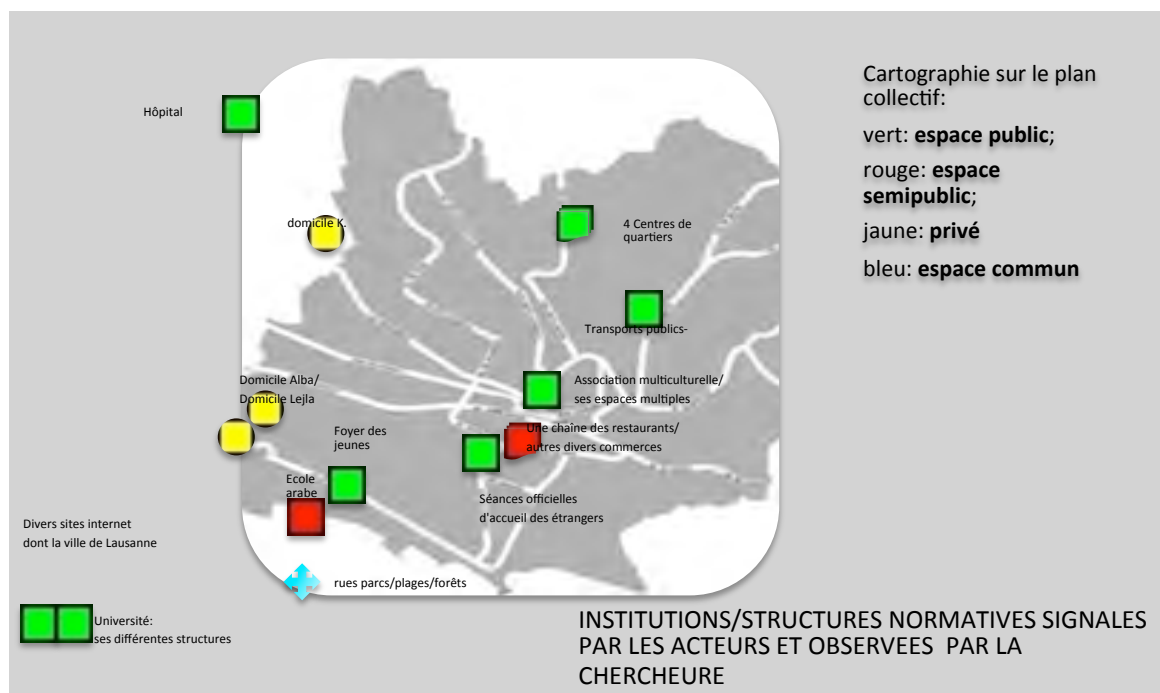


Figure : typologie des instances signalées par les acteurs

Dans cette partie de notre analyse, il s'agit de définir quelle conception et quel rapport à l'étranger et à ses langues, les instances normatives utilisent lorsqu'elles conçoivent les dispositifs pour ce public. Les deux corpus (B et C) nous ont fourni les éléments d'exploitation des enjeux se produisant à ce niveau. Nous avons pu repérer les caractères principaux des attitudes des acteurs/locuteurs collectifs que nous croiserons, dans un deuxième temps, avec celui qui est adopté par les acteurs/locuteurs individuels. Dans certains de ces exemples, les autorités ont proposé de nouvelles formes d'action pour travailler dans la proximité. A l'échelle du quartier ou dans un espace décontracté, la ville tente de reformuler les relations avec les résidents en les mettant en rapport avec les espaces et la langue officielle (le français). Nos analyses nous ont permis de mieux comprendre les paramètres multiples qui interviennent dans ces actions. Nous tenterons d'esquisser, au moyen de différents schémas, les corrélations entrant dans le processus d'appropriation et d'aménagement. Les analyses de l'aspect collectif révèlent une variabilité quant aux espaces investis. Les espaces publics prédominent. Les espaces semi-publics sont aussi souvent signalés par les acteurs à côté de quelques espaces privés et un nombre important d'espaces communs.

8.5.2 *Des figures de l'étranger en tension*

Bien que les langues étrangères circulent dans les lieux publics et communs, dans les transports publics, dans les hôpitaux ou les centres de quartier, leur légitimation n'est accordée que dans les cas particuliers (souvent en cas de conflits) et dans les entretiens de médiation. Donc, les acteurs/locuteurs collectifs ne recourent aux pratiques plurilingues qu'en cas de crises et de tensions. Les représentants des instances normatives tolèrent les pratiques plurilingues l'associant aux secteurs privé et semi-privé. Les institutions semblent se conformer de manière générale au statut des langues déterminé par le législateur. A l'université et dans l'association multiculturelle, les pratiques plurilingues occupent une place importante dans les échanges quotidiens et dans les activités de formation et de transmission. Dans ces deux lieux, la conscience linguistique de l'impact langagier dans les actions académiques et associatives est plus importante que dans les autres structures. Les échanges « in vivo » le montrent (thérapies menées dans la langue des patients, encouragements à suivre des cours dans différentes langues). En revanche, les textes officiels de ces deux institutions n'affichent que partiellement la légitimation du plurilinguisme dans l'action sociale et académique. Ils se focalisent plutôt sur les droits fondamentaux des personnes, sur le développement de leur autonomie, sans que le facteur langagier soit explicité

comme l'un des enjeux de ces droits ou comme d'éventuels risques de ségrégation et de discrimination. Quant à la figure de l'étranger assignée par les acteurs/locuteurs collectifs, nous arrivons aux deux figures en tension : une figure qui légitime l'étranger aux facettes multiples et une autre qui le présente comme un être secondé et monolingue.

Figure de l'étranger aux facettes multiples, accepté comme un être plurilingue

- ☐ prise en compte implicite du plurilinguisme individuel
portraits sur le site: militant, citoyen, membre de la communauté d'origine
- ☐ pratiques plurilingues sont un acquis et servent d'outil dans le travail sur l'altérité, sur les appartenances plurielles
- ☐ pratiques plurilingues convoquées avec les usagers pour assurer la sécurité et la prévention (ex: dans les transports, favorisent les compétences médiatrices des chauffeurs)
- ☐ facteur langagier et pratiques plurilingues sont pris en compte dans les activités centrées sur l'animation, sur les difficultés avec les jeunes et avec les adultes

Figure de l'étranger avec un seul rôle: être secondé, il est associé à un être monolingue

- ☐ étranger catégorisé dans une perspective duale: cosmopolite -travailleur
- ☐ pratiques plurilingues tolérées en partie (dans les crises), les clichés fréquents associant l'acteur à une seule culture, sa culture d'origine
- ☐ emploi exclusif du français, la langue est dissociée de l'identité et du sentiment d'appartenance
- ☐ légitimation implicite des apports des autres références culturelles

Figure : deux figures de l'étranger en tension

La conscience du facteur langagier dans la reconstruction identitaire, dans l'appropriation sociale et spatiale est plus importante dans les structures semi-publiques que dans les institutions publiques (sauf à l'université et à l'hôpital). Les acteurs/locuteurs collectifs se rendent bien compte qu'il est difficile de contrôler les usages des différentes langues, surtout dans une gestion « in vivo ». Les pratiques langagières surgissent en fonction de la situation sociale des usagers, elles influencent l'espace urbain et participent à la construction de leur identité. Il découle de nos analyses que certains espaces naissent à l'intérieur de la ville indépendamment des politiques et des intérêts institutionnels. Ces espaces existent en semi-clandestinité car ils se situent dans des espaces enchâssés (Internet), et souvent non matérialisés, pas toujours visibles à première vue. Les instances comme l'université et l'association multiculturelle contribuent (en raison de leur formation) à l'impact langagier dans la construction identitaire et sociale des acteurs. Leurs formations mettent en lumière le processus d'extériorisation des représentations sur les langues et sur leurs enjeux. L'apparition des langues juxtaposées ou traduites dans le discours officiel et sur

les sites de la ville augmente la conscience linguistique et l'importance du partenariat entre les langues étrangères et le français en relation avec leurs fonctions cognitive, identitaire et économique. Toutefois, cette juxtaposition risque de ne pas mettre les langues en interaction en les cantonnant dans des « boîtes » bien précises (culture d'origine, culture d'accueil).

8.5.3 *Synthèse sur le plan collectif*

L'observation du terrain a démontré que les pratiques des langues sont mobiles et traversent plusieurs types d'espaces (aussi bien privés que communs et publics). La territorialisation par la langue officielle reste néanmoins la préoccupation principale du discours collectif, ce qui rend les rapports aux langues concurrentiels et peu collaboratifs. Ces dynamiques concurrentielles sont déjà présentes au niveau des langues nationales de la Suisse et dressent des frontières entre les communautés. La comparaison avec les langues nationales est nécessaire pour montrer que l'aménagement sociolinguistique n'est pas une tâche simple. Ce dernier représente toujours un territoire en tension même quand il s'agit des langues nationales. Revenir aux enjeux que représentent ces langues signifie mesurer les rapports de forces qui peuvent s'installer dans l'aménagement linguistique à l'échelle des institutions publiques de la ville. Cet élément permet d'évaluer la place de chaque langue, son impact dans l'intégration et dans la construction identitaire. Les relations entre les langues participent, entre autres, à la reconstruction identitaire de l'individu mais également à la mutation de la ville qui est amenée à coopérer avec un métissage de plusieurs identités dont elle est porteuse.

Les auteurs comme (Marchal & Stébé 2011 : 60) soulignent que la ville change d'échelle en favorisant la fusion de plusieurs communes et qu'elle ne peut plus être analysée en dehors de l'échelle mondiale. Sa compréhension de la gestion quotidienne des citoyens, de la santé, de l'aménagement des territoires fait qu'elle est inévitablement associée aux dynamiques étatiques et mondiales. En conséquence, elle devrait prévoir d'inclure dans ces mouvements les mobilités linguistiques qui accompagnent cet aménagement des territoires et de la gestion quotidienne des citoyens. Elle subit et suit les mouvements de migrations et les politiques qui lui sont associées au niveau international tout en renforçant un processus de cristallisation identitaire lié aux langues locales.

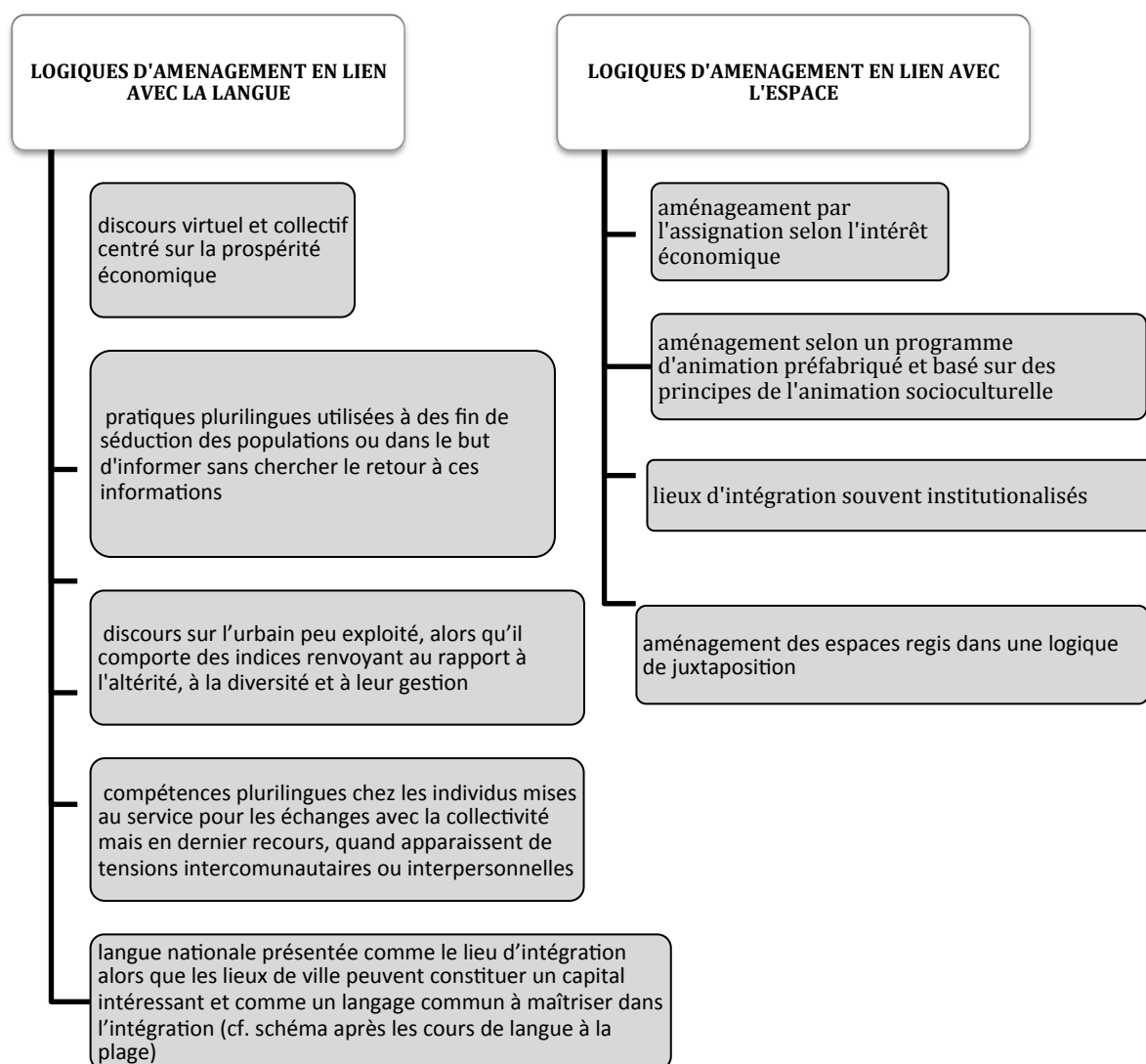


Figure : synthèse des analyses sur le plan collectif

8.6 Croisement des résultats sur les plans individuels et collectifs

8.6.1 Relations entre appropriation spatiale, langagière et symbolique

Dans la partie qui suit, différents points de synthèse nous amènent à une théorisation finale pour tirer les conclusions quant aux caractéristiques et aux corrélations à établir entre l'appropriation spatiale, langagière et symbolique par les acteurs/locuteurs individuels et l'aménagement de la ville régit par les acteurs/locuteurs collectifs. Nous sommes partie du concept opératoire de parcours urbain pour sortir de la dichotomie dans laquelle l'étranger et ses langues ont été longtemps enfermés. La partie sur le contexte a montré à quel point l'imaginaire collectif peut être malléable selon les vents politiques. Le corpus répertorié présente l'étranger dans des temporalités

et des lieux multiples, ce qui n'a pas facilité nos analyses mais a fait fi de la crispation de cette figure autour d'un regard binaire. L'étude des parcours urbains des étrangers a donné lieu à une triple cartographie : spatiale, sociolinguistique et symbolique. Les frontières entre ces trois cartes se sont avérées perméables. Le parcours de ville dure dans le temps, se prolonge, se déploie, s'amplifie et s'entremêle avec des lignes de vie, des parcours de langues, des structures collectives véhiculant les représentations individuelles et collectives. Cette caractéristique principale du parcours, à savoir son inscription dans la durée et son non-accomplissement, fait évoluer la notion de parcours. La méthode de mise en récit a certainement donné cette double caractéristique. L'apport du double récit aidait l'acteur à établir le fil rouge par rapport à son histoire de vie. Il est parti du trajet de tous les jours pour construire finalement un itinéraire de vie. C'est par l'addition de plusieurs arrêts qu'il a souvent fait cette jonction. Les arrêts ont été présentés en tant que lieux physiques, symboliques, rendus par des mini-récits qui peuvent subsister comme indépendants mais forment une unité.

En décrivant ses arrêts dans la ville, l'acteur s'arrête indirectement sur les moments-clés de sa vie. La relation aux espaces urbains signalés se construit parallèlement au choix de la langue qui, selon le contexte et l'interaction, représente chaque fois une autre fonction. Mais ce choix n'est pas toujours réfléchi. Il peut être spontané car certains codes d'usage sont implicites et induits par la configuration spatiale. L'espace porte implicitement ou explicitement sa marque linguistique déterminée par deux facteurs : ses locuteurs et ses contraintes liées à la politique du lieu. Une fois cette marque perçue, l'acteur contribue à son déploiement en fonction de son sentiment identitaire ou du degré d'interprétation des codes implicites. Selon les besoins de s'identifier ou de se distancier du groupe ou des locuteurs d'un espace donné, il utilise l'une ou l'autre langue ou « navigue » entre les deux, joue avec deux, trois ou plusieurs possibilités. Naviguer ne signifie pas perdre ses repères. Naviguer signifie se donner la liberté de passer d'un parler à l'autre ou d'en créer un nouveau qui va réconcilier d'éventuelles frontières observées dans l'espace, entre les locuteurs, afin de faciliter la communication et surtout son appropriation. A partir du ralliement entre les trois facteurs (spatial, langagier et symbolique), nous pourrions conclure ce premier point de théorisation en disant que le parcours a évolué en un autre terme que nous nommerons *itinérance*. Le terme contient la notion d'*itinéraire* (un trajet déterminé par le point de départ et le point d'arrivée) et gagne en pertinence avec la deuxième connotation *errance* renvoyant à des significations de nomadismes, d'instabilité, de navigation et de recherche perpétuelle. Les itinérances de l'acteur, qu'elles se réfèrent à son parcours spatial ou symbolique induisent *des territoires de la mobilité* (Faret 2003), marqués par l'usage de la langue ou par le sens donné par l'acteur à chacun de ses territoires. Les territoires qui découlent de ce *territoire de la mobilité*

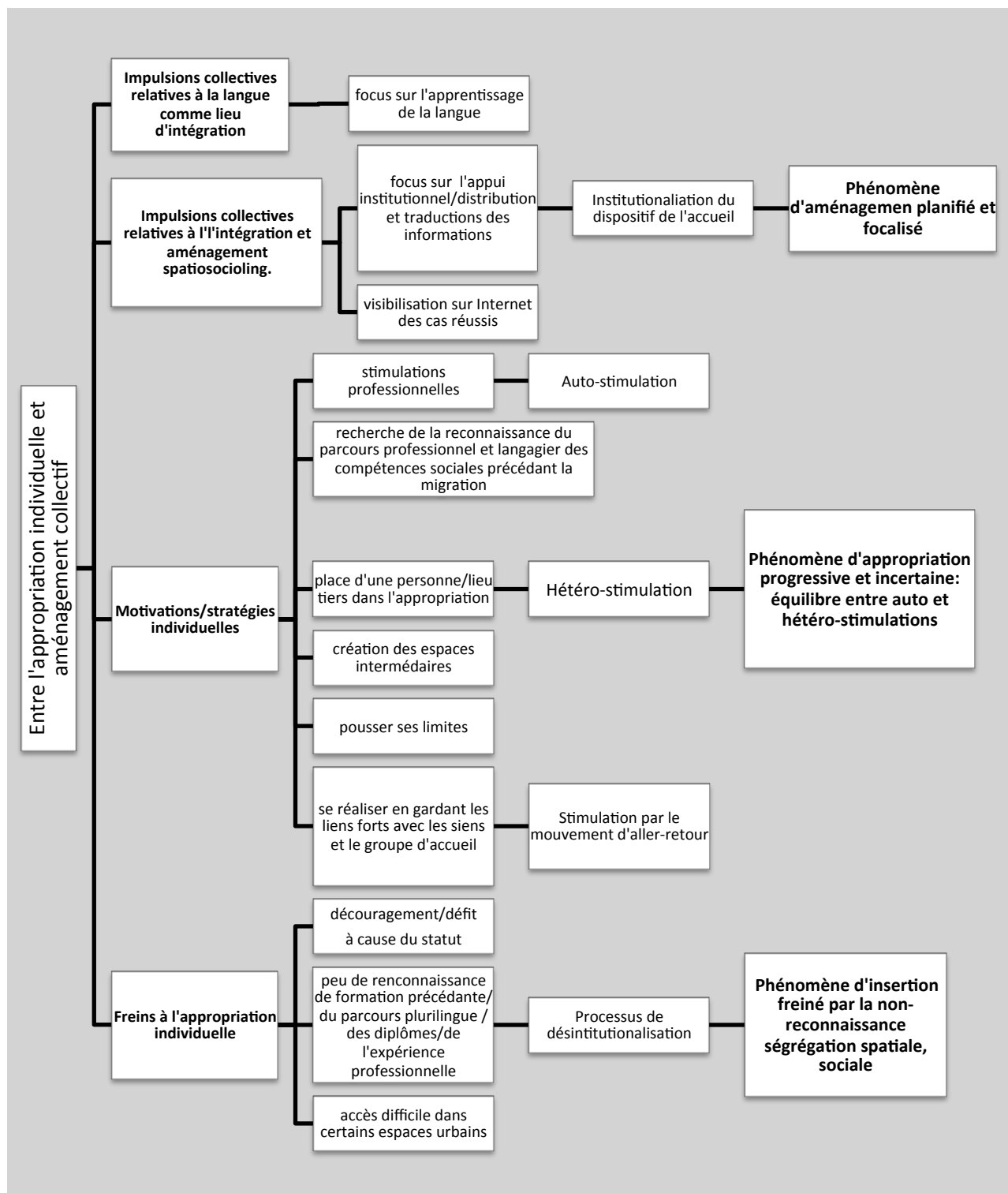
comprennent, à notre sens, l'itinérance spatiale et langagière. Ce rapport devient notre idée centrale, marquant la démarche *de mise en récit*. Grâce à ce procédé, l'acteur a pu appréhender la ville et soi-même sous un autre jour. La ville est devenue un lieu où se jouent les négociations entre les questions sociales, identitaires, économiques et politiques. Le parcours de la ville a pris de l'importance dans le récit, car c'est dans la vie de tous les jours que se discutent les territoires symboliques et langagiers (au travail, dans l'éducation des enfants, dans les rapports aux autres, etc.).

Les facteurs des microcontextes dépendent ensuite de variables plus globales, extraites des analyses collectives reliant les espaces de la première cartographie aux deux autres. Ces variables rappellent l'importance des aspects économique, juridique, politique sur l'échelle de la gouvernance de la ville, du canton, de la Confédération suisse et enfin du monde. Passer de la notion du parcours urbain à la notion d'itinérance implique cette négociation entre le local et le global, influençant les choix et les directions du parcours de l'acteur et lui donnant chaque fois une note spécifique et un sens par rapport à sa vie et à ses parcours précédents. Donc, l'itinérance implique un autre facteur se relevant aussi très important tout au long d'exploration du processus d'appropriation : le facteur temps. Suite aux interprétations de nos analyses, des relations établies par divers schémas, plusieurs conclusions sont à tirer par rapport aux corrélations entre les différentes appropriations spatiale, langagière et symbolique.

8.6.2 *Articulations entre l'appropriation individuelle et l'aménagement collectif*



8.6.3 Analyse croisée : entre impulsions collectives, motivations et freins individuels



Si on met en parallèle les deux logiques, on constate qu'elles s'opposent. D'un côté, on observe le renforcement et l'institutionnalisation du dispositif d'accueil. D'un autre côté, l'individu développe des stratégies et des modalités pour désinstitutionnaliser le processus d'insertion, passant par des stratégies et des chemins plus spontanés, cherchant à s'adapter à son contexte et à sa situation sociale, économique et linguistique. Ces dynamiques opposées montrent le décalage

entre la conscience individuelle des territorialités urbaines et la conscience collective de leur appropriation par les individus. Chez l'individu, certains aspects d'appropriation sont intériorisés (par les sens, la langue, le vécu). Il se trouve face aux confrontations entre des facteurs internes et externes liés au processus d'appropriation. L'acteur teste diverses stratégies (exemple du jeu *montrer-cacher*). Face à la complexité et à l'hétérogénéité urbaines, face à une appropriation variée, l'acteur/locuteur collectif, quant à lui, conçoit et aménage les territorialités urbaines sous forme de modèles à suivre. Chez cet acteur, on assiste à une dynamique de sous/survalorisation des facteurs d'intégration (dont la langue ou certains espaces), inscrivant la diversité des pratiques dans une logique d'inventaire, de cartes d'identité, d'éléments juxtaposés, enracinés dans les structures existantes (association, quartiers) et produisant une offre par des programmes préconstruits. On décèle, en conséquence, une attitude de « consommateurs » de cette offre. Selon leur participation, les acteurs peuvent être considérés comme de « bons » ou « moins bons usagers ».

Deux trajectoires et deux rythmes différents marquent ces deux attitudes : l'acteur étranger va vers une appropriation progressive et incertaine - mouvement spiralique, alors que l'acteur collectif organise les espaces par un aménagement anticipé et assigné, marqué par un mouvement linéaire.

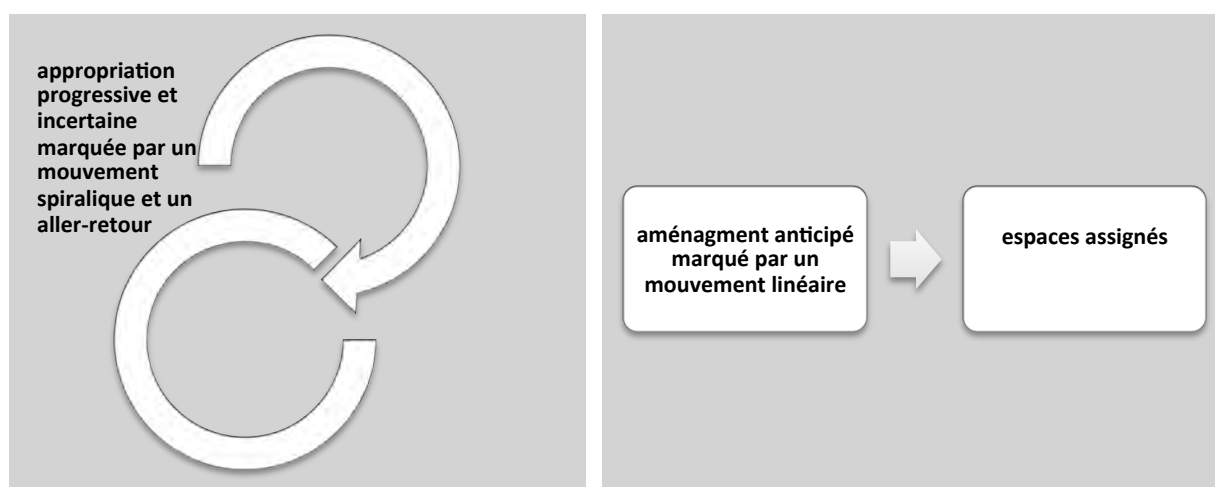


Figure : rythmes d'appropriation individuelle et d'aménagement collectif

Le phénomène d'appropriation relatif aux acteurs/locuteurs individuels se caractérise par les éléments suivants :

- équilibre recherché entre une auto-stimulation ou une hétéro-stimulation ;
- il se fait par paliers et par aller-retour entre échec et réussite ;
- les usages des langues se font selon ses fonctions et selon le contexte (communication, valorisation, transmission des valeurs, refus des modèles traditionnels, etc.) ;

- il passe par un processus successif d'inclusion-exclusion ;
- il n'existe pas une méthode unique, ni un procédé d'appropriation ; elle se fait « sur le tas » ;
- l'appropriation se fonde sur la transférabilité des stratégies et des capitaux sociaux, linguistiques, professionnels ;
- elle passe parfois par des espaces invisibles et créés à l'intérieur des espaces visibles ;
- elle passe par la symbolisation des espaces et des langues en lien avec le parcours de vie de chaque acteur interrogé.

Le phénomène d'aménagement relatif aux acteurs collectifs se caractérise par :

- encadrement par une institution, un groupe ou un collectif ;
- enseignement de la langue nationale dans un cadre formel ou parapublic passant par des méthodes conventionnelles et non conventionnelles sans mise en lien entre espace-ville et espace-vie ;
- stimulation venant de la part des institutions qui tentent de se rapprocher des usages et déplacent leurs dispositifs dans les quartiers, dans les lieux de détente ;
- réussite visée et encouragée par les « best practices » et les modèles d'intégration ;
- aménagement fondé non pas sur les stratégies des acteurs mais sur un « modèle » et une idéalisation des parcours de l'étranger ;
- langue comme lieu d'intégration sans inclure des lieux et des spatialités discursives locales dans l'appropriation urbaine ;
- références rares au processus de la symbolisation des espaces et des langues.

Alors que l'acteur individuel interprète le territoire urbain en fonction d'un parcours multiple, l'acteur collectif aménage les territoires dans une logique de lieux stratégiques, restant dans une logique de sélection et de focalisation (exemple langue, quartier) et d'une stratégie des modèles.

Dans l'exemple de l'apprentissage de la langue, on note du côté de la collectivité une volonté de s'approcher des populations en déplaçant ses dispositifs dans les quartiers et les espaces de détente (plage). Mais ce mouvement reste contradictoire et paradoxal, car le déplacement physique n'implique pas le déplacement conceptuel d'apprentissage et d'enseignement. Au contraire, les méthodes et les approches conventionnelles sont renforcées puisque le nombre de participants

augmente et demande une gestion frontale de la classe. En résumé, on peut schématiser les attitudes des acteurs/locuteurs individuels par une certaine élasticité (sur les plans linguistique, professionnel, temporel, pragmatique) et les attitudes des acteurs/locuteurs collectifs par une crispation autour d'un modèle d'intégration.

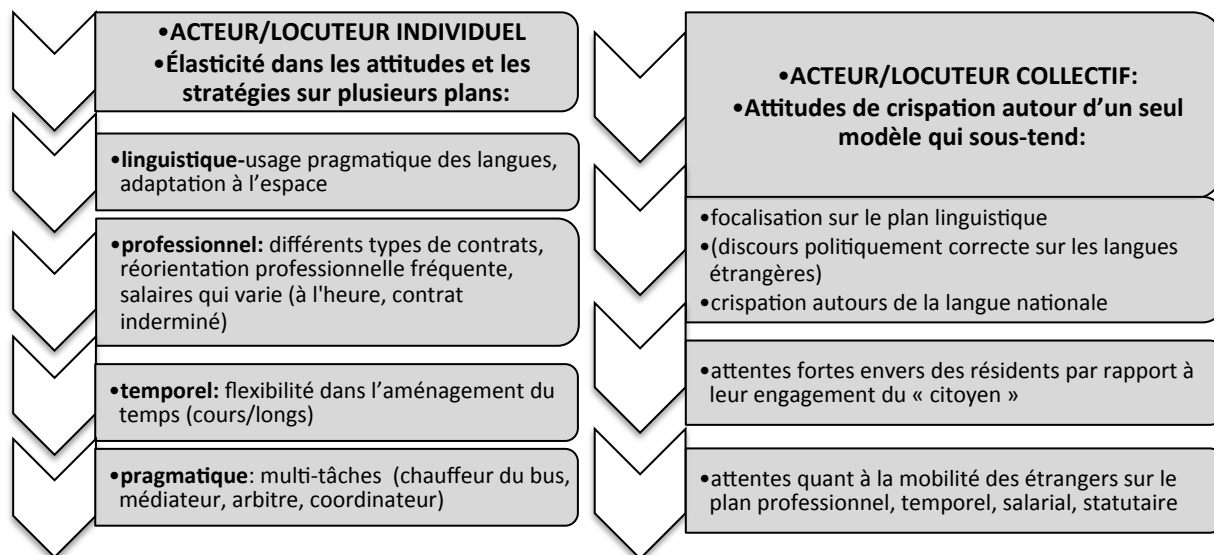


Figure : d'élasticité à la crispation

On constate également un processus qui oppose deux mouvements : *institutionnalisation et désinstitutionnalisation des pratiques spatiales et langagières*. Le premier passe par l'instauration de lieux assignés et le deuxième induit plutôt des lieux non formels et spontanés. Les individus ont souvent recours à leur répertoire langagier multiple, tentent de le capitaliser et de le transformer en capital social, économique et professionnel.

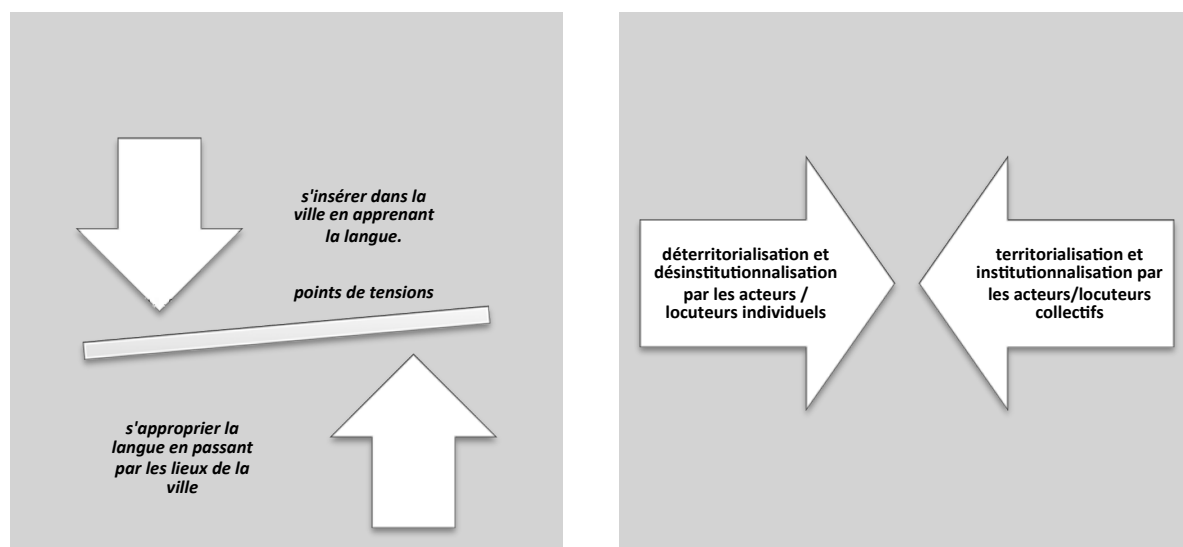


Figure : dynamiques d'équilibrage, de négociation et de confrontation

Pour s'approprier la ville, les acteurs mobilisent des stratégies orientées avant tout vers le dépassement des contraintes économiques. Certains ont réussi à mettre à profit leur langue maternelle dans cette même sphère et à exploiter leurs compétences linguistiques multiples. Ils bénéficient des dispositifs de la ville pour développer aussi bien leur univers professionnel que familial.

Selon l'espace et l'étape du parcours, la pratique de la/des langues peut changer la nature de l'appropriation. Bien que le français structure le quotidien de plusieurs informateurs, les autres langues dont leur langue maternelle restent pour la majorité des langues pratiquées. Certains d'entre eux parviennent à garder l'équilibre linguistique grâce au contexte de leurs activités professionnelles (médiateur, enseignant, garde d'enfants). Les espaces choisis sont parfois des espaces-frontières où les langues se côtoient, collaborent dans un partenariat complémentaire. D'autres encore les utilisent d'une manière très déséquilibrée en valorisant une langue en détriment des autres ou en l'employant pour marquer le territoire, discriminer, exclure ou s'émanciper.

9 CHAPITRE IX RÉSULTATS ET CONSIDÉRATIONS FINALES

La porte casse l'espace, le scinde, interdit l'osmose, impose le cloisonnement : d'un côté, il a y moi et mon chez moi, le privé le domestique (...), de l'autre côté, il y a les autres, le monde le public, le politique. On ne peut pas aller de l'un à l'autre en se laissant glisser, on ne passe pas de l'un à l'autre, ni dans un sens ni dans un autre : il faut un mot de passe, il faut franchir le seuil, il faut montrer patte blanche, il faut communiquer, comme le prisonnier communique avec l'extérieur. (Perec 2000 : 73)

Cette partie à vocation récapitulative résume en détail les principales dynamiques et les trois figures d'appropriation spatio-sociolangagière. Les différents résultats exposés plus haut et théorisés en plusieurs étapes nous permettent de dégager des conclusions sur les impacts théoriques et méthodologiques.

Quelle peut être la synthèse de ces multiples analyses, menées à plusieurs voix et sur plusieurs strates ? Nous tenterons de les représenter de manière à ce que ces voix et ces niveaux apparaissent et continuent à interagir même si les schématisations et les tableaux expriment difficilement l'épaisseur des pratiques spatiales et langagières et leurs interactions. Il faudrait reprendre les questions pour nommer les dynamiques. Les résultats d'analyses donnent des éléments de réponses, mais elles posent surtout de nouveaux questionnements. Même si nous nous trouvons dans la phase de synthèse qui sous-tend les réponses et les affirmations, nous nous autorisons d'introduire des questions. Nous tâcherons également à mettre au jour les éléments fondamentaux de l'appropriation des étrangers de la ville et à donner lieu à une ou plusieurs propositions théoriques, qui seront pour certaines les reformulations des concepts existants et pour d'autres de nouvelles formulations puisées dans les interprétations des parcours venant enrichir la notion de l'appropriation spatiale et linguistique. Le rapport aux nouvelles technologies et à Internet, changera-t-il la donne ? Les recherches se penchent de plus en plus sur l'espace virtuel en tentant d'évaluer son rôle dans la transformation de la notion d'espace public interrogée par Habermas (1997).

Les mobilités accrues multiplient les lieux dans la ville où les acteurs agissent. Les lieux qui restent importants pour les acteurs dépassent la ville et le pays d'accueil. L'appropriation ne peut pas exister en ignorant cet aspect relatif aux frontières repoussées. L'appropriation spatio-sociolangagière sera difficilement atteinte si elle ne se fait pas en articulation avec les pratiques symboliques renvoyant hors du pays de résidence. Elle s'exprime dans les structures-tiers, associatives et en passant par les chemins virtuels comme la phase d'exploration le montre. Arendt a souligné déjà que l'espace public ne garantit pas automatiquement la liberté politique à l'acteur. Il est question plutôt de développer un rapport entre le citoyen et l'Etat qui devrait être envisagé comme partagé et reconnu comme tel par les citoyens.

En suivant Morin, les analyses nous ont aidée à explorer les dynamiques de la ville regardant quelle est la place de l'acteur dans les espaces urbains. Mais un travail parallèle a été effectué et a inversé le cadre habituel pour voir comment la ville prend place dans le cadre référentiel de l'acteur, de son monde imaginaire, symbolique, langagier. On a pu constater que les modalités d'action peuvent se superposer chez un même acteur et qu'elles sont parfois emboîtées l'une dans l'autre donnant des indices d'une mobilité multiple et d'usage polyvalent des langues et des espaces. Ceci a pour conséquence la confusion des espaces privés et publics instaurant des espaces tiers. Crozier et Friedberg (1977) affirment qu'il s'agit pour les acteurs de diminuer la zone d'insécurité et d'augmenter la marge de liberté chez l'acteur. Nous reprenons ce point de vue en l'associant à celui d'Arendt (1995) pour qui la liberté de l'acteur est nécessaire pour une revendication sociale et pour la construction d'un projet et d'une action citoyenne. Les analyses sur le plan individuel nous ont démontré que les deux espaces, privés et publics, peuvent être confondus et que l'espace public peut même être « privatisé » ne garantissant plus sa nature neutre, séparée du privé. Arendt pose comme condition un espace neutre où les acteurs puissent se reconnaître comme égaux et puissent exprimer leurs différences. Donc, un tel espace devrait susciter les débats et la confrontation. Les résultats de la dimension collective orientent plutôt vers une vision dichotomique ou une tendance qui relève de l'animation des acteurs et de leur « mise en scène ». Les résidents étrangers sont sollicités souvent pour participer aux événements qui relèvent de la sphère privée, voir semi-privée renvoyant à leurs activités culturelles se référant au pays d'origine. La jonction entre ces activités culturelles et les activités politiques s'avère difficile. La participation à l'espace politique est encouragée fortement par les autorités, entre autres par l'introduction du droit de vote mais cet espace reste peu exploité. Les attentes de la collectivité pour une participation à la vie citoyenne sont mises au même niveau avec les attentes qui persistent auprès des résidents étrangers de garder leur mobilité professionnelle, statutaire, salariale et linguistique.

Plusieurs tendances sont à observer dans nos résultats. Nous tenterons de les présenter par trois figures différentes car la question de l'appropriation spatiale et sociolinguistique montre la dispersion des acteurs dans l'espace urbain et la diversification de son usage qui peut aller de la fixation sur les espaces circonscrits (Alba) à la recherche des espaces interstitiels se situant entre le privé et le public (Amir). La collectivité, de son côté, se concentre sur la votation espérant que l'espace politique reste le lieu où les acteurs peuvent agir. La première partie de la recherche a rappelé que cet espace est trop souvent exploité comme lieu de réaction pour ou contre l'intégration des étrangers et très peu comme lieu où l'acteur développerait sa posture de citoyen. La construction d'un espace commun nous semble rester une question peu résolue voyant les deux types d'acteurs (acteur/ locuteur individuel et collectif) se retrancher sur leurs propres stratégies d'action et sur la recherche de leurs propres lieux d'action. Suivant plusieurs chercheurs (Bertaux 2010, Cefaï 1996), nous avons proposé dans la phase d'investigation un espace où les acteurs pourraient se raconter et se confronter à leur propre place dans la ville. Passant par la ville, l'acteur était amené à se confronter au public, au juridique, à l'associatif ou au privé. En fonction de son parcours de vie, il trace un parcours de ville en proposant une scénarisation par les haltes sur des lieux ou des événements « significatifs » pour lui-même. Donc, il retravaille sa propre histoire et se projette en fonction de la mise en récit de soi dans le futur en qualifiant son présent, sa place et sa situation d'étranger. Il nous signale ses liens, ses affiliations et sa relation à l'espace public. Ses photographies deviennent un objet qui n'est plus de l'ordre privé puisqu'il les montre à l'autre et les fait pour l'autre, le chercheur en occurrence. La photo-interview devient un lieu où il s'opère un « retour sur soi » mais dans une sphère qui dépasse la sphère privée.

Quand les autorités « mettent en scène » le résident étranger, même si elles sont sensibles au fait que le parcours individuel contribue à la reconstruction de la mémoire collective, elles présentent le résident étranger en « il », en mandatant une journaliste pour parler de lui. Est-ce une manière de « garder de l'ordre » et du pouvoir sur le sujet ? Proposant un espace virtuel qui donne lieu à la présentation de vingt portraits d'étrangers, la ville entre dans le processus de reconnaissance de l'historicité, de la diversité et de la pluralité. Mais les actions qu'elle propose sur le terrain et en lien avec l'intégration tendent plutôt vers l'autre direction, vers l'unification et parfois vers l'assimilation au modèle en place. Le symbolisme que la ville propose n'est pas le même que celui de l'acteur. L'acteur/locuteur collectif se réfère au culturel alors que l'individu choisit de parler de la particularité de son parcours se référant à plusieurs sphères de la vie.

Pourrait-on situer les espaces signalés par les acteurs individuels dans *les espaces publics destinés ou les espaces intermédiaires* (Lamizet 2004 : 194) ? Cet auteur situe ces espaces entre l'espace

public et l'espace privé, dans un espace de transition. Ce sont des espaces qui regroupent des acteurs identifiables (ce qui n'est pas le cas des espaces communs ou publics) et qui n'ont pas de relations privées à conserver ou à établir entre eux. Ce sont les lieux habituels avec des partenaires de sociabilité prévisibles comme les commerçants, les lieux de services, ou les quartiers périphériques des grandes villes. Du point de vue d'une sémiotique de la ville, ces espaces sont plus difficiles à identifier par rapport aux espaces publics et privés. Cette dimension transitoire qui trouve sa caractéristique dans un flou et un flux qui évoluent, représente, à notre sens, une forme de déterritorialisation des espaces urbains. C'est finalement le sens donné par les acteurs à ces lieux que nous tentons de définir. Un espace urbain n'est véritablement un lieu de ville qu'à condition d'être *pleinement habité*, selon Lamizet (2004:197) : *on peut parler d'une habitation des lieux que dans la mesure où s'y exercent des pratiques symboliques et culturelles qui fondent une représentation de l'urbanité et qui instaurent entre les habitants une véritable sociabilité urbaine*.

Des lieux pour se repérer sont proposés aux résidents étrangers espérant qu'ils apprennent à maîtriser la ville et ses espaces, le fonctionnement de la société d'accueil passant prioritairement par la langue locale. Ces lieux fabriqués par la ville ont un statut, un mandat précis et sont situés sur un lieu physique. On pourrait les appeler en suivant Laplantine (2011) des « scènes urbaines » ou en reprenant Gohard-Radenkovic (2010) parlant d'espaces d'intégrabilité et de « mise en scène » *du travail identitaire à l'œuvre dans la (re)connaissance de l'autre, de l'autre versus de soi dans les espaces d'intégrabilité accordées (ou non) à la pluralité linguistique*. Ces espaces *visibilisés* sont souvent des espaces déjà existants mais rendus visibles et désignés pour assumer, remplir certaines fonctions par les autorités ou d'autres instances publiques.

Qu'ils soient physiques ou symboliques, ces espaces se façonnent selon les politiques publiques mises en place et dans deux directions : soit les institutions formalisent et financent des lieux déjà existants, soit elles fabriquent de nouveaux lieux attribués à un quartier, ou à plusieurs lieux simultanément (exemple de la « Caravane interculturelle » à Lausanne). Ces deux modalités reflètent encore une attitude qui se réfère à celle de la survalorisation des lieux et des langues liées aux origines premières. Ces dynamiques entre les espaces formels et institués constituent des enjeux multiples liés aux territoires et aux pouvoirs. Les discours tenus sur ces espaces influencent ces territorialités et leur donnent une certaine forme de légitimité. Les représentants des institutions caractérisent ce « modèle » avec le discours et la mise en mots empruntés aux cadres généraux et aux concepts d'intégration (égalité des chances, droit à la ville, devoirs, intégration réciproque, etc.) pendant que ceux qui passent par ces espaces, les caractérisent plutôt en termes

de vécu et d'expériences s'identifiant à ces lieux et en exprimant leur proximité ou leur distance, leur alliance ou leur (non)alliance.

Le processus de migration connaît plusieurs phases d'installation. Selon l'étape de ce processus, certains lieux se forment sur le principe du rapprochement ou de l'éloignement.

Tarrius (1992) va jusqu'à affirmer que les *territoires circulatoires* des migrants commerçants amènent jusqu'à une non-appartenance et une privation des liens durables. Sennett s'intéresse aussi à cette dimension perdue de la sociabilité et des liens sociétaux en lien avec des rôles construits en fonction du système capitaliste caractérisé par la fragmentation. Ce système, selon Sennett, augmente la compétition à tel point que la mobilité devient plus accessible aux uns et rend les autres immobiles. Le nouveau discours revalorise la proximité. La notion *du voisinage et du voisin proche* de Park (1928) est également réactualisée. Nous retenons ici l'idée, non pas des réseaux fermés ou étendus, mais de l'existence d'une toile de plusieurs centres qui sont interdépendants dans la vie d'un acteur. Nous reprenons la définition de Granovetter (1973) qui fonde la notion du réseau social non pas tant sur des territoires que sur des liens forts et des liens faibles. Ces liens forment des territorialités qui impliquent davantage des relations, des discours et des représentations.

La force d'un lien est définie par la combinaison de temps, d'intensité émotionnelle, d'intimité (confiance mutuelle) et de services réciproques. Mais les liens faibles sont importants aussi pour Granovetter. Ils sont nombreux et forment des « ponts » et des chemins plus courts et plus nombreux entre les individus appartenant à ces réseaux. Les liens faibles sont plus efficaces que les liens forts. Dans le processus de transmission de l'information, cette dernière peut rester très souvent à l'intérieur d'un seul groupe. Le chercheur parle *de la force des liens faibles* car ils peuvent offrir des opportunités de mobilité, au niveau micro, et favorisent la cohésion sociale au niveau macro. Les liens faibles ont pour effet d'unir des groupes alors que liens forts se constituent à l'intérieur d'un groupe.

9.1 Trois figures d'appropriation spatio-sociolinguistique

Pour définir les trois figures d'appropriation spatio-sociolinguistique, nous sommes retournée au cadre théorique pour consolider certaines notions afin d'appréhender la réalité de la ville par l'intermédiaire des concepts touchant aux lieux, aux espaces, à la mise en mots et mise en récits de ces derniers. Nous avons pris en compte les multiples fonctions des lieux et des langues issues de nos analyses. Ces trois figures ne couvrent pas exclusivement tous les aspects relevés par nos analyses mais tentent d'identifier les dynamiques principales d'appropriation des acteurs comme

possibilités d’agir dans la ville. Un même acteur peut fonctionner selon les trois principes et selon l’évolution de son statut, de sa situation sociale, économique et professionnelle ; il peut fonctionner selon le premier, le deuxième ou le troisième principe. Il n’est pas à classer dans un seul principe, car il peut changer d’attitude selon le moment de son parcours ou selon des facteurs qui peuvent intervenir de l’extérieur. Cette partie se voulant récapitulative explique en détail les principales dynamiques et les principes d’appropriation spatio-sociolinguistique des étrangers dans la ville.

9.1.1 *Figure 1 : espaces « mille-feuilles enchâssés »*

Nous l’avons vu à plusieurs reprises : la relation à l’espace se construit en fonction du facteur temps. L’acteur se trouvant à une étape donnée de son parcours s’inscrit dans les espaces urbains selon sa sécurité linguistique, en se référant au passé, aux événements présents ou en se projetant dans le futur. Ce travail de mémoire peut provoquer un processus d’identification, de symbolisation ou de distanciation en reconfigurant les espaces et en créant des sous-espaces dans un même lieu urbain. Le processus peut aussi déclencher une projection dans les espaces-temps hors des murs de la ville. La capacité de modéliser les espaces par le processus de symbolisation ou par la modélisation des fonctions linguistiques **renvoie aux espaces** qui se construisent par le *principe de mille-feuilles*, le terme qualifié déjà dans une de nos analyses¹⁵⁷. Le principe que nous développons ici implique le monde intime de l’acteur, ses points de repère, le collectif qui oscille entre le cercle privé ou familial et les premiers liens sociaux tissés avec son environnement. Le parcours du résident dans une ville renvoie en conséquence à un parcours du protagoniste modélisant entre les facteurs individuels et collectifs. La relation à la langue est fonctionnelle, utilitaire ou mémorielle. L’acteur recourt à plusieurs types de pratiques selon son répertoire et en fonction de son entourage, de la nature de l’espace, afin d’interagir, de se définir, de se raconter, etc. La continuité entre les espaces réels ou symbolisés n’est pas toujours assurée : plusieurs couches se fondent et les frontières entre chaque couche ne sont pas toujours claires ni définies. On constate qu’il est difficile pour un acteur de fonctionner dans une « unité » à laquelle on l’a trop longtemps associé en parlant de communauté, plus précisément de « communauté ethnique » ou de « communauté d’origine » ou de « communauté linguistique ». Les entretiens individuels ont démontré que la ville implique inévitablement une « désarticulation », reflétant l’hétérogénéité

¹⁵⁷ Roncayolo (1996) parle de la complexité de décortiquer *mille-feuilles* de temporalités enchâssées qui forment la ville. D’autres auteurs comme Crozier et Tarrus ont utilisé cette notion en parlant des marges de manœuvre des acteurs dans les organisations superposées des projets qui se situent à plusieurs niveaux : projet individuel, projet collectif et projet organisationnel.

des usages et des différentes logiques d'appropriation. L'acteur passe par divers espaces et fonctionne avec différentes pratiques langagières. Ce décloisonnement est essentiel, car l'idée d'unité que fonde le concept de communauté n'est plus appropriée au contexte hétérogène qu'est désormais la ville. Les résultats confirment aussi nos discussions théoriques de la première partie qui soulignaient que l'étranger n'est pas seulement dans la posture conflictuelle que décrit Simmel. Se trouvant face à des obstacles, il suit également d'autres logiques combinant entre l'observation et la négociation. Il prend d'autres postures au delà de la *posture conflictuelle*, définie par Simmel, en incarnant la mobilité et sa capacité de renouveler, de réparer ou d'inventer. Son comportement langagier se met aussi en mouvement. Sa façon de se raconter et de dire la ville participe à ces transformations et aux réaménagements de ses appartenances. Le parcours langagier est donc conditionné par des changements professionnels, sociaux et familiaux. En conséquence, l'appropriation sociolangagière de la ville suit ce processus social et la manière dont l'acteur occupe ses espaces, les lit et s'y inscrit sur un plan non seulement linguistique mais aussi symbolique et représentationnel. L'usage de la langue locale est nécessairement conditionné par d'autres usages des espaces de la ville et de la sphère de ses actions multiples. Donc maîtriser une langue ou s'intégrer par la langue signifie avant tout « maîtriser » ce processus complexe qui est le jeu et les enjeux des discours constituant la vie en ville et ses territorialités.

Les cartographies croisées et les lieux fréquentés par ces acteurs confirment également la thèse de Tarrius (2003 :3) sur les *territoires circulatoires* qui sont considérés comme *productions de mémoires collectives et de pratiques d'échanges(...)*. Nous reprenons en partie le terme de cet auteur quand il parle de *vastes ensembles territoriaux privilégiant le couple migration/territoire* que le couple immigration/insertion pour inscrire les résultats dans la logique *d'emboîtements entre différentes trajectoires et dans une mobilité entre plusieurs* « centres ». Ce que nos analyses apportent sont les points de couture entre ces centres et les maillons représentant le fil rouge qui peut passer par des zones intermédiaires mais aussi par des espaces invisibles donnant de la cohérence au visible. Cette figure va également vers la proposition de Donzelot (2006) qui propose un concept de la ville qui va aussi dans le sens d'union et de détachement envisageant l'espace de la ville comme un corps à l'extérieur qui permet au corps humain de sortir de son enveloppe familiale ou communautaire et, en même temps, de se sentir partie d'elle-même : *un corps dans le corps*. Ainsi, l'individu, une fois délié de ses appartenances premières, peut se relier aux autres d'une manière libre et fluide, maintenir la peur de l'incertain et la transférer en envie d'aller et venir, de sortir et de revenir.

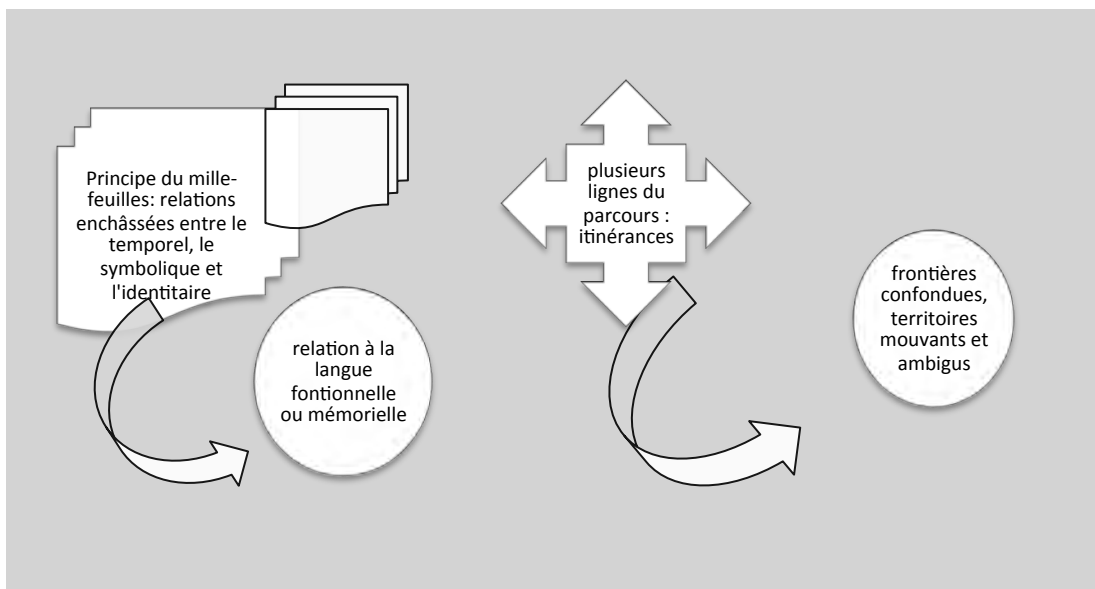


Figure : espaces à « mille-feuilles enchâssées »

9.1.2 Figure II : IN/OUT- espaces /pratiques du dedans et espaces/pratiques du dehors

La relation à l'espace urbain se fait selon la lecture du vécu personnel, selon **les images et les mots** attribués à ce vécu. Elle implique les sensations, une ville personnalisée, personnifiée par les objets, les usages, les inscriptions et les habitudes mises en mots. Dans ce modèle, on peut osciller entre une assimilation ou un rejet de la langue ou une acceptation ou non des espaces posés comme références par le discours officiel. L'espace ou la/les langues mis en mots sont souvent reliés aux mythes et aux images idéalisées, à certains rites ou aux retours vers certains lieux repères. La relation à la langue dépend des rapports de l'acteur au groupe et de la reconnaissance de ce groupe vis-à-vis de sa langue. L'acteur peut s'identifier à l'espace et à ses pratiques (aussi bien sociales que langagières), donc il développe une relation très affective et sélective. Au contraire, il peut rejeter les propriétés des espaces et des langues assignées et s'en distancier. C'est en se référant au principe du Pont et de la Porte (Simmel 2007) qu'il est possible de développer la logique de cette figure. Elle relie et dissocie à la fois et selon les besoins des résidents d'affirmer leur place, d'afficher leur appartenance le reliant aux autres. Il y a des possibilités d'*entrer* ou de *sortir* c'est-à-dire de regarder l'autre ou soi-même d'un autre point de vue, de s'en distancier en créant une frontière par la porte fermée mais qui peut s'ouvrir. Cette dynamique est importante, car il s'agit d'une étape que l'on observe souvent sur les parcours des acteurs. La porte permet de rompre la continuité dans l'espace, mais en même temps, un morceau de l'espace est unifié et séparé du reste du monde. Elle supprime la séparation entre l'extérieur et l'intérieur quand elle est

ouverte mais donne un sentiment de protection vis-à-vis de l'extérieur quand elle est fermée. Dès qu'il y a une reconnaissance réciproque et une sécurité, l'affirmation et le repli sur soi ou sur son groupe sont moins prononcés. L'acteur aménage son espace d'une manière moins radicale et il le met en mots et en récits s'autorisant de passer par plusieurs références. Les relations entre le modèle IN et le modèle OUT sont marquées par des ruptures, des frontières très nettes mais qui peuvent bouger comme la porte qui sépare mais que l'on peut ouvrir. Toutefois les pratiques de discrimination ou de ségrégation peuvent surgir lorsque la personne ne s'inscrit pas dans le modèle attendu par un groupe donné. Ce principe implique une logique **in** ou **out** par rapport à une référence qui peut être d'ordre culturel, langagier, spatial, identitaire. Ce principe se rapproche des logiques d'assimilation ou de rejet de tout ce qui est en lien avec cet espace de référence officialisé. L'acteur individuel est aussi bien concerné par ce principe que les acteurs/locuteurs collectifs. L'appropriation spatio-sociolangagière se fait par un principe d'adhésion au modèle du dedans ou du dehors. Les attitudes des acteurs oscillent entre une mise en scène jusqu'à l'institutionnalisation ou l'enfermement dans un seul modèle de référence. Une imposition normative peut être aussi une des conséquences de ce principe.

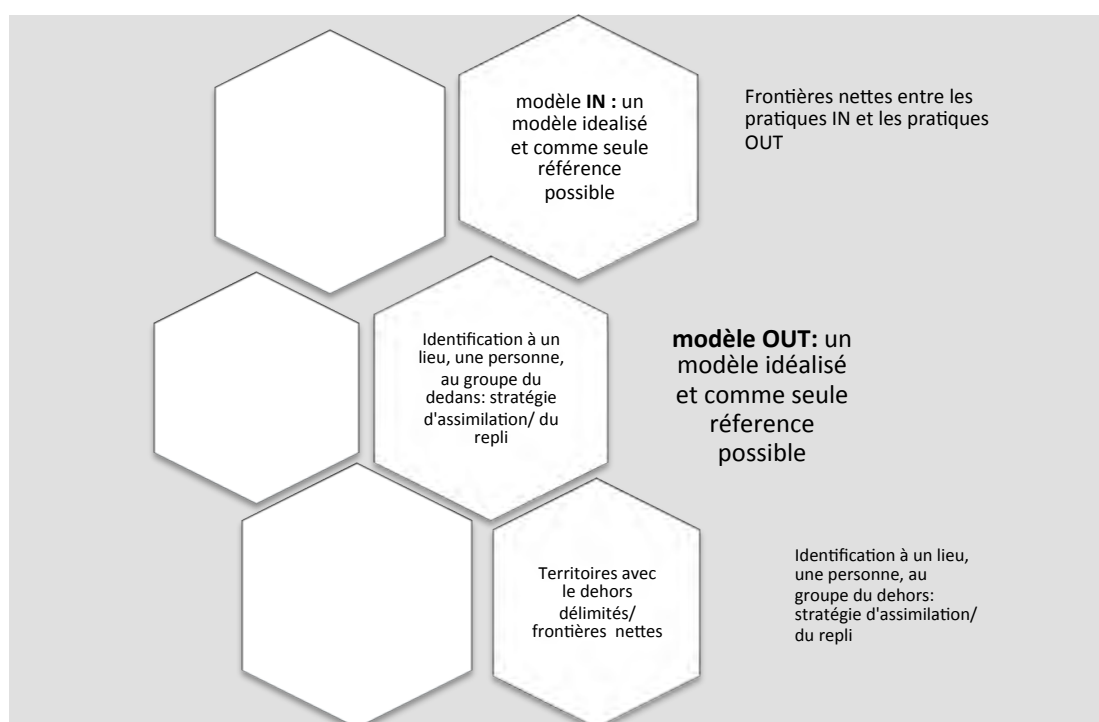


Figure : modèle IN/OUT

9.1.3 Figure III : la marge actionnelle

La relation à l'espace et à sa mise en récit se fait selon les marges de liberté dans l'**action** sur soi/sur sa vie, sur la ville. Ce principe est conditionné par le statut social de l'acteur et les liens (forts et faibles) avec d'autres acteurs. Le rapport à la langue est polyvalent, plusieurs fonctions de la langue peuvent être convoquées. Cette relation navigue entre le statut de simple habitant à celui du citoyen légitimé. L'acteur étranger construit son propre modèle face aux difficultés et met en place des stratégies compensatrices par des actions créatives. Ce principe implique des risques à prendre de la part de l'acteur, d'éventuels échecs, tensions et conflits à gérer, une errance et des négociations perpétuelles sur le plan social, identitaire, professionnel, culturel, etc. L'acteur se permet des « bricolages » aussi bien identitaires que spatiaux et linguistiques. Les réajustements et les réaménagements constituent les stratégies principales de cette quête. Le fait de s'attribuer une marge dans l'action se trouve au cœur de ce processus d'appropriation. Le choix des pratiques peut être multiple et l'acteur peut développer des sentiments d'appartenance vis-à-vis de divers groupes et diverses références. Ce principe renvoie aux actes et aux mots qui ont des fonctions de recomposition et de reconstruction dans le rapport à soi et aux autres. Le processus est souvent marqué par *les espaces tiers* ou *les espaces autres* qui jouent le rôle de lieux transitoires se trouvant à mi-chemin ou se caractérisant comme *mi- lieux*. Ils contribuent à la conscientisation de la marge actionnelle mobilisant les ressources et transformant parfois le rôle passif de l'acteur en rôle actif par une prise de responsabilité. Ce niveau renvoie aux actes et aux récits formulés par les acteurs où le fait de se raconter est déjà une possibilité d'agir, de recomposer son rapport à soi et à autrui.

La marge d'action de l'acteur peut bouger selon les éléments discursifs portés sur ses lieux. Sa position et les discours sur ses réalités sociales marquant ces lieux changent selon les circonstances dans lesquels le discours est sollicité, selon la distance qu'il parvient à prendre vis-à-vis de ses réalités. Donc, la marge d'action aura une incidence sur le degré d'appropriation des lieux réels, une appropriation qui peut être accompagnée par la multiplicité de points de vue en transformant ces lieux réels en lieux fictifs.

En réduisant des résultats à ces trois figures, nous avons simplifié les relations complexes entre l'acteur et son environnement social car elles sont beaucoup plus complexes et impliquent plusieurs modalités d'appropriation comme les analyses croisées ont pu les détailler.

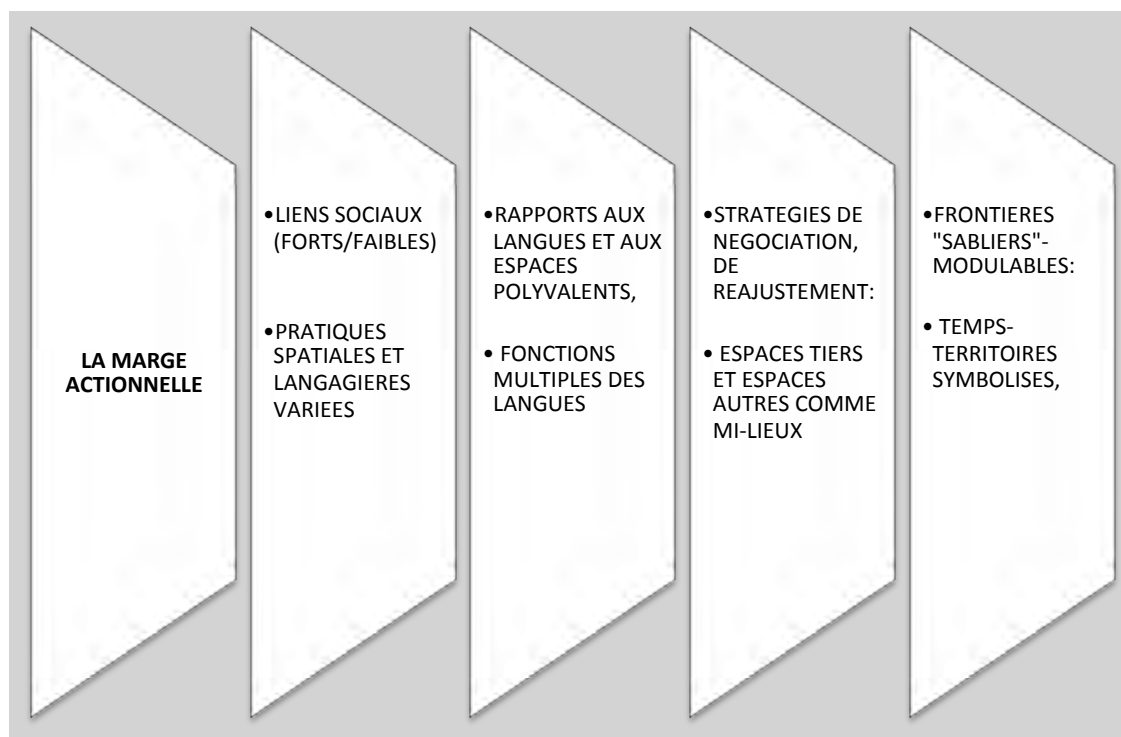


Figure : la marge actionnelle

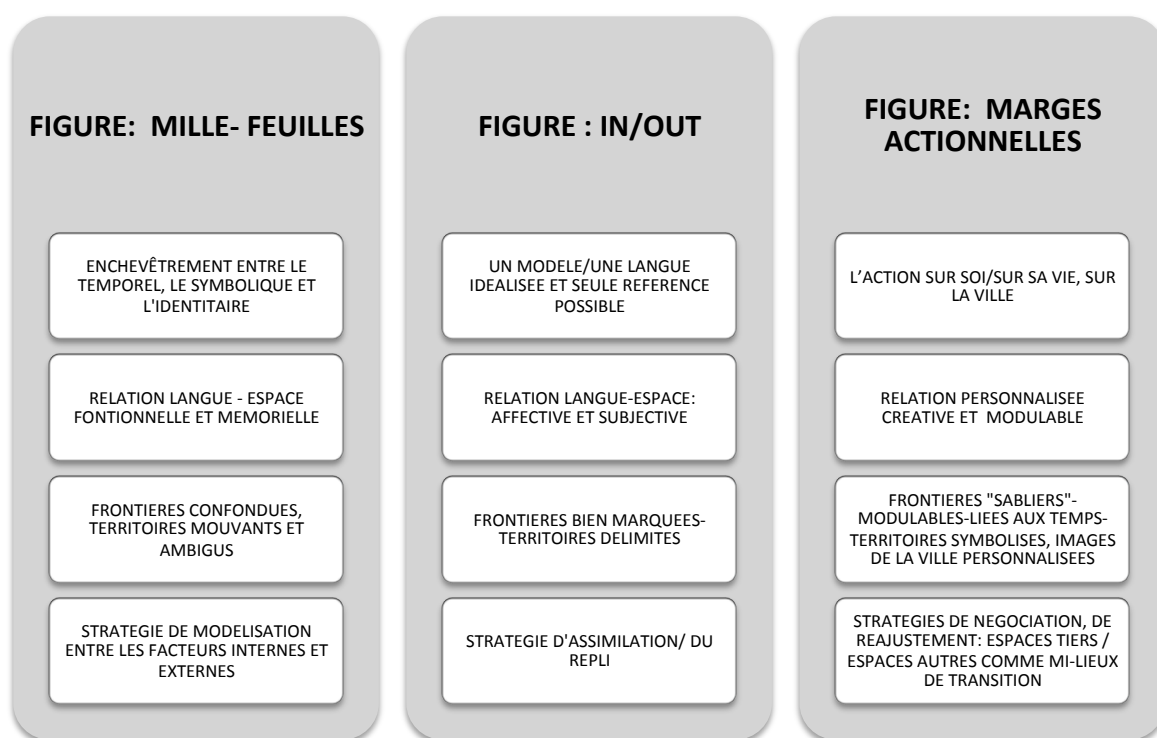


Schéma récapitulatif des trois figures d'appropriation spatio-sociolangagière

9.2 Espaces identitaires et sentiment d'appartenance face aux territoires de la ville

Nous cherchons dans cette partie à établir la pertinence de la notion de *mise en récit* pour évaluer l'impact de la démarche de double récit (rendu par l'image et le texte) dans la reconstruction

identitaire et les sentiments d'appartenance développés par l'acteur, plus particulièrement dans l'appropriation symbolique de la ville. La mise en récit a été exploitée ici comme synthèse de l'appropriation spatio-sociolinguistique. La double temporalité, à savoir l'immédiateté de l'image et l'impact de la mémoire dans le récit narratif, a induit chez l'acteur un rapport particulier aux espaces et à la ville de manière générale. Il a pu rester au plus près de son quotidien, mais en même temps, il s'est permis des projections vers l'ailleurs. La mise en récit a permis de restituer plusieurs images et plusieurs postures de l'acteur (de l'observateur au protagoniste).

9.2.1 L'impact de la narration visuelle

Cette démarche a introduit une transformation à plusieurs niveaux : dans l'expérience vécue de la ville, dans l'expérience personnelle (inscription du parcours de ville dans la trajectoire plus globale de vie) et enfin dans l'expérience identitaire et son appartenance à différents territoires. Pour cette dernière, la narration visuelle a joué un rôle primordial dans l'auto-confrontation. Le regard posé sur soi et sur la ville, telle qu'elle est perçue par le récit visuel, est vécu ensuite dans l'imaginaire, façonnant l'identité de l'acteur.

Pour Demazière (2003), l'acteur s'efforce d'augmenter la continuité de son parcours en omettant certaines périodes, puisqu'il les sélectionne. Bertaux (2003) nomme ce processus « la reconstruction a posteriori d'une cohérence ». Pour Bourdieu (1986 :33), il existe un niveau intermédiaire entre le vrai parcours biographique et le récit qu'il en fait. Il le nomme « la totalisation subjective de l'expérience vécue ». En effet, le double récit pourrait être ce niveau intermédiaire ayant pour rôle la totalisation subjective de l'expérience vécue.

9.2.2 L'impact du récit oral

Les lieux réels figurant sur la cartographie spatiale résument au fond *la réalité historico-empirique*, le premier ordre de réalité qui constitue, selon Bertaux (2003 : 68) un récit de vie. L'acteur explicite des lieux réels ; il mentionne les moments factuels de son passage. Le récit oral pourrait être comparé au *parcours biographique intégrant*, ce que Bertaux qualifie de succession de situations objectives, incluant la manière dont elles sont vécues par l'acteur. Les résultats de la catégorisation de ce niveau nous ont amené à des fonctions, des espaces et des langues mobilisées pour interagir avec les autres et pour *entrer dans les plis* (Lahire 2001) et les épaisseurs de leurs pratiques. Enfin, le dernier ordre de réalité d'un récit de vie est *la réalité psychique et sémantique* : ce que l'acteur sait et pense rétrospectivement de son parcours, le résultat de ses

expériences, la réalité discursive, ce que l'acteur veut bien dire de son parcours ce jour-là à cette personne-là. Cette réalité est analysée ici dans les rapports entre les deux niveaux du récit, les contradictions, les croisements, les complémentarités. Pour Kaufmann (2004 :156), l'acteur constitue un « fil narratif » qui renoue les séquences (souvent courtes). L'acteur reconstruit son identité par et dans le récit, mais pour Kaufmann (2004 : 159), l'identité ne se réduit pas à l'identité narrative. Elle dépasse ce cadre « en recollant les morceaux de son existence » (2004 :163). Puisque nous avons étudié l'acteur dans le contexte ville, sa structure devient une toile de fond sur laquelle il s'appuie ; elle élargit le cadre biographique à un contexte qui implique l'autre, le groupe, les institutions, les cinq sens (toucher, vue, odorat, ouï, goût). L'histoire est enrichie avec des éléments de la vie sociale enveloppant son histoire individuelle. Notre scénarisation a inséré cette configuration des deux contextes qui s'entrecroisent, aboutissant non seulement à une connaissance de l'acteur sur sa propre vie, mais aussi en ajoutant la connaissance sur son environnement. Grâce à cette scénarisation, nous avons pu aboutir à des identités urbaines et linguistiques, se référant au « tiers-temps » historique (Ricoeur 1985). L'acteur a mis en lien les traces laissées par ses identités. Ainsi, la démarche proposée répond à la suggestion de Ricoeur qui dit : *raconter ce qu'on est devenu est la seule manière de pouvoir répondre à la question de l'identité* » (Ricoeur 1985 :355).

La généralisation de nos résultats n'est pas envisageable puisque le contexte « ville » n'est jamais stable. Nous proposons de considérer plutôt leur transférabilité qui réside dans la possibilité d'éteindre les conclusions à d'autres contextes (non-urbains par ex.). L'épreuve de la validation des résultats est passée par le retour à la théorie. Il est important de souligner que la généralisation qui est propre à la recherche quantitative n'est pas applicable à nos résultats. Nous chercherons si les résultats peuvent faire sens ailleurs, et avoir des impacts sur les implications théoriques et méthodologiques.

Voici les impacts des résultats sur trois niveaux : théorique, méthodologique et en sociolinguistique.

9.3 Impacts méthodologiques : se réapproprier son parcours par le double récit

La méthodologie de la photographie participante a démontré la capacité de l'image à déclencher des récits à plusieurs voix soulignant l'importance des représentations spatiales et linguistiques des acteurs leur donnant du sens en les reliant aux espaces réels et aux pratiques spatiales et linguistiques surgissant sur leur parcours. L'association entre l'image et le texte est devenue un espace intermédiaire entre les pratiques urbaines et leur compréhension tentant de garder la

cohérence et de dégager les éléments clefs de l'appropriation. L'expérience quotidienne des acteurs est-elle suffisante pour appréhender cette notion complexe ? Pour éviter des ruptures avec le contexte et les acteurs collectifs, le croisement avec leurs analyses a été tenté montrant les oppositions, les décalages, les complémentarités et les dynamiques entre les deux niveaux. Retenons que la technique photographique est un procédé qui s'est avéré extrêmement riche. Il a permis de favoriser une prise de position et une prise de vue par les acteurs, devenus le fondement de la reconstruction identitaire et du processus d'appropriation spatio-sociolingagière. Cette démarche a réussi à générer du sens et à créer un espace-temps multiple comme « agent » de mémoire et de reconstruction identitaire. A côté des fonctions de la photographie déjà énumérées dans la partie théorique, nous pouvons, grâce aux résultats, distinguer d'autres fonctions qui s'y rajoutent :

- la photographie comme support réflexif pour l'acteur lors du processus de visualisation de sa propre appropriation ;
- la photographie comme médiation entre le lieu réel et le récit symbolique attribué à ce lieu.

Dans cette optique on peut suggérer cette technique pour l'étude de la ville et de son appropriation par les résidents étrangers, mais pas seulement. L'approche nous semble être applicable pour d'autres types de population. Impliqué dans la narration de son espace de vie et de son espace de ville, l'étranger n'est plus étudié en dehors de ses liens et de ses lieux. La narration tient lieu à un espace et un lieu-tiers où son vécu est associé à son action. Ce lieu lui permet de « réfléchir avec les yeux » (Nancy 2003) et de « regarder avec les mots » restituant son parcours sur une double forme. En ce qui concerne l'appropriation sociolinguistique, le compte rendu des représentations a confirmé le fait que les territorialités liées à la langue sont étroitement liées aux territoires symboliques des lieux. Il y a donc bien lieu de réfléchir sur l'appropriation en termes du « visible », des lieux « à visualiser » et « à symboliser ». On constate que l'usage du visuel répond à la problématique formulée au départ (espaces assignés et espaces pris) et s'étend au décodage des lieux « invisibles » lors du processus de visualisation. Grâce aux résultats, nous pouvons souligner ici à quel point la phase d'auto-confrontation était décisive dans la reconstitution du parcours de l'acteur dans un jeu de miroir avec soi, la ville, ses parcours. L'appareil méthodologique proposé par cette recherche confirme également la nécessité de recourir aux démarches d'ethnographie visuelle dans le domaine de la sociolinguistique urbaine. François (1994 : 55) rappelle que la façon de lire un texte est capitale. Selon cet auteur, les grandes œuvres sont grandes non seulement par leur contenu mais par leur cadre interprétatif, leur mode de

lecture. Il nous semble que l'espace urbain en tant que texte ou en tant que spatialité discursive offre ce cadre multidimensionnel. Pour cet auteur, il n'y a pas de raison qu'un texte soit univoque et soit lu d'une seule façon. Celui qui interprète et lit est pris dans l'esprit du temps, l'esprit de son sous-groupe, de ses affiliations personnelles (François 1994 :55). Le principe dialogique accompagne ce processus tenant compte du fait que le texte se modifie constamment grâce à la lecture des autres.

9.3.1 Les stratégies d'appropriation « développées » grâce à la photographie

Pour conclure, énumérons ce que la photographie aurait à gagner par la démarche méthodologique proposée pour notre recherche.

1) Premièrement, elle est facile à employer pour appréhender l'espace. Veschambre & Bulot (2006) s'efforcent de rappeler qu'il est difficile d'étudier les langues sans prendre en compte le lieu, l'espace ou la spatialité. Donc, le lien avec l'espace laisse une porte d'accès à certains objets caractéristiques de la sociolinguistique urbaine. Dans le contexte actuel de la ville qui multiplie ses espaces à l'infini, pour rendre visibles certaines pratiques ou les laisser se faufiler dans les interstices entre les espaces assignés, la démarche proposée peut s'avérer plus qu'intéressante. Les rapports aux langues se construisent aussi au moyen de messages implicites donnés dans ces espaces renforçant parfois les représentations, qui à leur tour, favorisent ou défavorisent l'apprentissage des langues, renforcent les résistances et les tensions.

2) Deuxièmement, au-delà de l'apprentissage de la langue et des rapports qui peuvent exister entre ces dernières et les locuteurs, la technique proposée représente un levier intéressant dans l'exploration des stratégies de l'appropriation spatiolangagière. Elle est un moyen de mesurer le degré de proximité de certains lieux comme les quartiers, les espaces de loisir ou de travail en tant que lieux du premier contact avec la langue locale. Ces lieux restent souvent les seuls endroits où la langue locale est pratiquée ou entendue (compétences passives). Le corpus nous a signalé finalement peu de lieux d'immersion et d'insertion économique. Rappelons qu'un lieu de travail n'a pas toujours des moyens à disposition (ex : cours de langues) pour accompagner les acteurs dans l'appropriation de la ville et que celle-ci se fait dans certains lieux par l'immersion naturelle dans une autre langue (portugais comme langue passerelle sur les chantiers).

3) Photographie ancrée dans le contexte de l'acteur

Le troisième élément de la photographie participante nous conduit au final à réfléchir sur la dimension structurante et symbolique du discours et surtout sur la dimension polyphonique de sa

production. Dans notre cas, les photographies ne nous servent pas comme la matérialité des ressources linguistiques (orales ou écrites) souvent analysées dans la recherche comme étant détachées du sens et du contexte de l'acteur. Elles ont servi d'indices des interactions entre l'acteur et la ville, sous forme de visualisation et de mise en mots de la perception subjective, chargée des représentations, des savoirs, des traces de son action et de son appropriation. L'ethnographie est une éducation du regard mais aussi de l'écriture. *Un couplage œil/main, regard/écriture doit être renforcé et cultivé jusqu'à devenir « naturel », c'est-à-dire un métier*, résume avec ces mots Winkin (1996 :133) parlant de l'action du chercheur engagé dans une démarche ethnographique.

La démarche de la photographie participante nous rapproche de la démarche de construction d'une identité narrative (Ricoeur 1985) et s'éloigne des sollicitations des discours sur l'identité. Le passage du récit visuel au récit narratif rend possible la création d'un « inter-discours » et l'entrée dans la relation d'exotopie polyphonique (Bakhtine 1984). Le paramètre principal de cette approche est le paramètre de changement de mobilité. On passe d'abord de la mobilité spatiale à la mobilité linguistique qui, à son tour, implique la mobilité sociale et temporelle provoquée par la mobilité du regard sur la ville.

L'action de photographier a contribué à la définition des territoires et des frontières entre le visible et l'invisible, entre le cadre et le hors cadre. Elle nous a aidée à comprendre que l'espace investi n'est pas celui que l'on voit mais celui qui arrive à lever les frontières entre la vie d'avant et celle d'après, entre une présence ici et ailleurs. La photographie a servi à l'informateur de support d'interprétation de sa propre réalité sociale et de son parcours à travers la ville. Elle lui a surtout réservé quelques surprises. Au fur et à mesure qu'il avançait dans son analyse, cette réalité qu'il percevait faisait place à celle que l'on ne voit pas et qui ressort d'une manière inconsciente : *je n'ai pas pensé à cela au moment où j'ai pris la photo*, dit l'un des informateurs. Les interprétations des acteurs se dévoilent progressivement grâce à la photo et au cours de son auto-confrontation. Elles illustrent parfaitement le postulat avancé par Conord (2007) qui dit : *un cadre correspond toujours à un hors-cadre, ce que la photo ne montre pas*.

La démarche de la photographie participante s'inscrit dans la « photo-élicitation » (Rose 2007), faisant émerger dans notre adaptation en forme de double récit qui donne à réfléchir sur le parcours. Ce point de vue émic est essentiel dans l'explicitation du regard « intérieur » des acteurs. On constate que la globalité des photos a mis en scène non seulement le parcours urbain avec des lieux réels de la ville mais aussi le parcours de vie et le parcours langagier qui y sont également associés. La ville a été observée sous l'angle de la problématisation du champ langagier

en lien avec les questions identitaires, les jeux de pouvoir et de territoire, en suivant leurs effets sur l'appropriation de la ville. Le processus de cette appropriation a passé par la « mise en récits » du déplacement de l'acteur (entre les lieux, mais aussi hors d'eux), représenté par des parcours multiples. Son regard sur sa propre mobilité en ville, son rapport et sa dénomination des usages et des pratiques ont permis de définir les stratégies et les représentations individuelles et collectives mises en place dans le processus d'appropriation et de gouvernance de la ville.

9.3.2 *Photo-autobiographie*

La photographie apparaît donc comme le trait d'union entre ces nombreux parcours ayant la capacité de faire des « arrêts » sur certaines séquences significatives. La consigne ne demande pas de nommer le parcours langagier. Toutefois, il se fait a posteriori et ressort systématiquement dans tous les récits. La photographie a aidé également à induire le contexte global de la ville. Elle a constitué une ouverture, une porte d'entrée dans la ville et vers l'auto-confrontation. Le texte narratif était capable de sortir l'acteur de ses lieux réels et de l'amener hors de la ville. Ainsi l'acteur a pu dépasser le rôle de « photographe ». Il est devenu à la fois le protagoniste (plusieurs autoportraits), l'auteur et le spectateur de la ville. En se déplaçant dans l'histoire, en activant sa mémoire et en évoquant son parcours antérieur, il nous présente une *photo-autobiographie* (Roche 1981). Elle diffère de celle que cet auteur, l'écrivain-photographe, construit en reprenant les anciennes photos du passé, de l'enfance et en constituant une photo-autobiographie comme un genre de l'autobiographie. La photo-autobiographie dont il est question ici montre les photos du présent, mais grâce aux commentaires oraux, elle remonte le temps et trace un parcours plus long, sélectionnant les moments, les lieux, les événements significatifs, convoquant encore d'autres images, les *images mentales* du passé reconstruites a posteriori.

La technique photographique devient intéressante dans le sens où elle favorise l'autoréflexion mais offre aussi une autre façon d'appréhender les phénomènes urbains, le phénomène de migration et celui d'appropriation spatio-sociolangagière. L'informateur se prend au jeu en faisant des prises de vue et en les analysant. La photographie endosse le rôle de support d'une « mise en images et de mise en récits ». La mise en récit devient un espace en soi et une réalité langagière puisqu'elle sert d'appui pour se raconter. Ce procédé met l'acteur dans une posture active : il est très fier du résultat (*je la trouve belle cette photo, c'est artistique, je suis un artiste*). Ceci nous amène à constater que la technique photographique, comme d'ailleurs le récit narratif, remplit une même fonction : se raconter, prendre de la distance par rapport à son parcours et chercher comment donner du sens à sa propre trajectoire. L'informateur a eu la possibilité « de saisir les

interférences et les logiques qui sous-tendent l'interaction observée en saisissant le sens subjectif, le sens intersubjectif et s'approcher ainsi de son sens objectif » (Bertaux 2010). Au moyen « de l'écriture visuelle » effectuée par la photographie, l'acteur parvient à cette objectivation en commentant certaines photos prises dans différents lieux réels de la ville. Ce qui revient à dire que la photographie déclenche un processus multiple engageant l'informateur dans une auto-confrontation. Le récit commence pour certains par des associations à leur ville natale et ouvre ainsi les portes du passé de l'acteur. L'image l'amène à faire des choix de lieux, à établir une chronologie pour décrire des atmosphères, des mises en scène. Suite aux analyses, il est recevable de penser que la photographie prise n'est pas coupée du contexte de son auteur, même si elle montre un décalage entre plusieurs lieux de sa vie. Au contraire, elle est conçue en relation étroite avec le contexte de sa vie et la vie à Lausanne. Cette réactivation de la mémoire permet aux acteurs d'identifier leur particularité qui les différencie de l'anonymat urbain. La photo devient un moyen « d'écriture » puisqu'elle a un destinataire à qui on va la présenter et la commenter. L'informateur réfléchit à la raison qui le pousse à prendre un cliché, à ce qu'il va dire à son sujet. Ce n'est plus une image-souvenir, ni une image-album de famille mais un *album d'écriture* sur son parcours en ville, ou sur son parcours tout court. La photo devient ainsi polysémique et induit le fait que des choses se passent derrière les portes, ou dans l'ombre des villes. Cette observation invite à réfléchir au trait commun avec l'approche de la réalité sociale proposée par Bourdieu (1965 : 22-25) quand il parle de la compréhension de l'image. Il dit : *Comprendre adéquatement une photographie, qu'elle ait pour auteur un paysan corse, un petit-bourgeois de Bologne ou un professionnel parisien, ce n'est pas seulement reprendre les significations qu'elle proclame, c'est-à-dire, dans une certaine mesure, les intentions explicites de son auteur, c'est aussi déchiffrer le surplus de significations qu'elle trahit en tant qu'elle participe de la symbolique d'une époque, d'une classe ou d'un groupe artistique.*¹⁵⁸

La technique photographique montre aussi qu'il n'est pas toujours indispensable de passer par les faits et les événements pour se raconter et pour construire son récit. Narrer son histoire est possible aussi en partant des lieux, parfois pratiquement vides et épurés. Certaines absences sont rendues par la présence d'une image photographique renvoyant aux signes symboliques. Des informateurs livrent un récit de lieux, une « topo-narration » qui, malgré les manques de faits historiques et événementiels, malgré le tabou traversant les épisodes familiaux (exemple Alba) raconte un parcours incertain, un parcours en construction et un parcours en quête permanente.

¹⁵⁸ En fait, le procédé proposé par la photographie provoque ces moments de la démarche scientifique qui sont pour Bourdieu inséparables : *le vécu immédiat, saisi à travers des expressions qui voilent le sens objectif autant qu'elles dévoilent, renvoie à l'analyse des significations objectives et des conditions sociales de possibilité de ces significations, analyse qui appelle la construction du rapport entre les agents et la signification objective de leurs conduites.*

Voici le schéma consolidé avec ces points de conclusions. Le schéma sur le concept de « mise en récits » pourrait être enrichi avec un nouveau terme que nous avons qualifié de photo-autobiographie : un procédé narratif dans l'appropriation spatio-sociolinguistique de la ville.

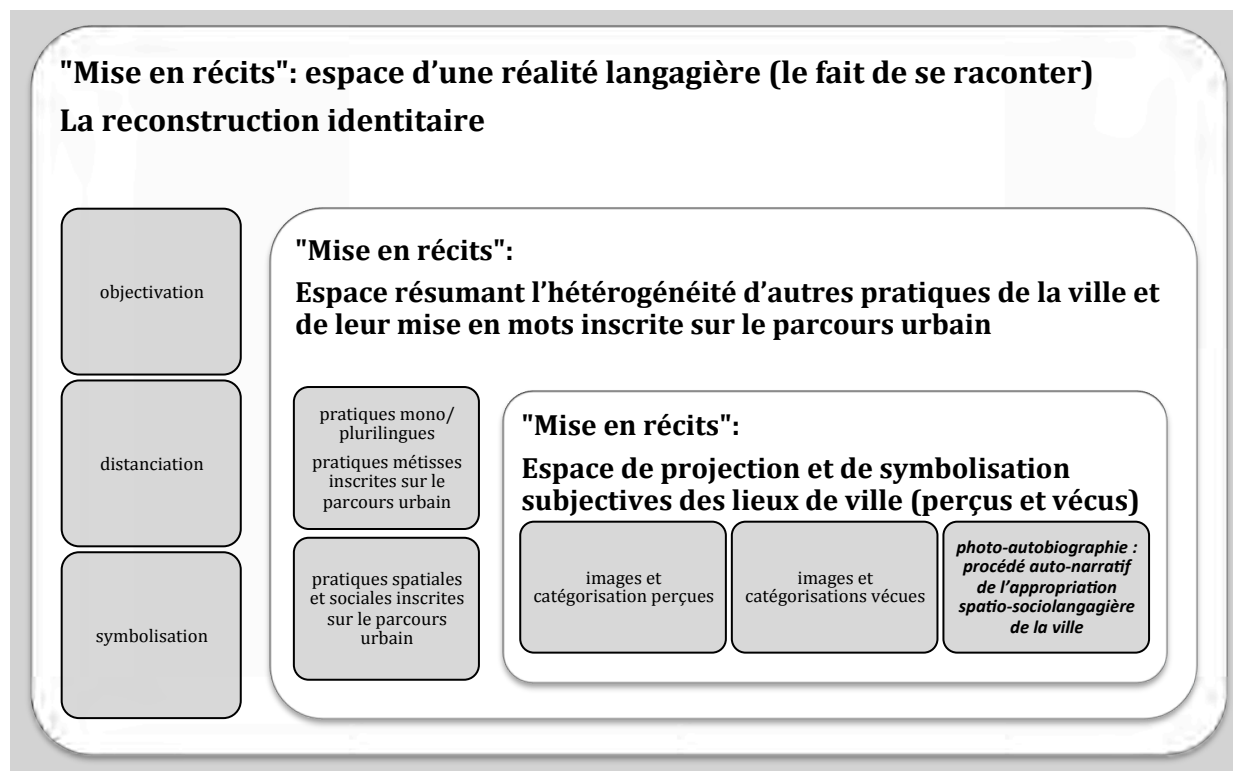


Figure : schéma du procédé « photo-autobiographie »

Les photos peuvent livrer des atmosphères contradictoires et polarisées comme le montrent plusieurs exemples des corpus : d'un côté l'acteur insiste sur la vie sociale, la fête, les copains et une seule façon de parler (en français) et de l'autre le récit débouche sur l'errance dans le bus, la contemplation au bord du lac, la solitude et l'insécurité dans son appartement et des pratiques langagières mixtes (français combiné avec l'albanais). En créant un « chez soi » dans l'espace de narration (visuelle et narrative), l'acteur dit indirectement qu'il arrive à montrer, grâce à l'image, un endroit où il tient quelque chose « dans les mains » sur un parcours marqué par l'échec (exemple Alba).

Pour résumer les résultats du procédé de la photographie participante et du récit narratif, nous empruntons les mots d'Huberman (2011 : 87) : *on regarde donc avec des mots, à condition que ces mots composent une « poétique », une possibilité d'approcher avec des mots ce territoire de l'image qui échappe au discours*. Cette citation nous permet, dans ces conclusions, de considérer l'image comme un nouveau territoire. Et puisque les mots et les images s'y associent, on pourrait

parler plutôt d'une territorialité qui a été conquise avec succès et de manière très différente selon chaque acteur. La géographie de cette territorialité se décline en plusieurs figures.

Après ces analyses, nous avons de nouveaux éléments qui complètent les deux schémas déjà présentés dans le cadre théorique et méthodologique. Le premier pourrait être complété avec un nouvel élément, à savoir la capacité de la photographie de transformer une prise de vue en un point de vue.

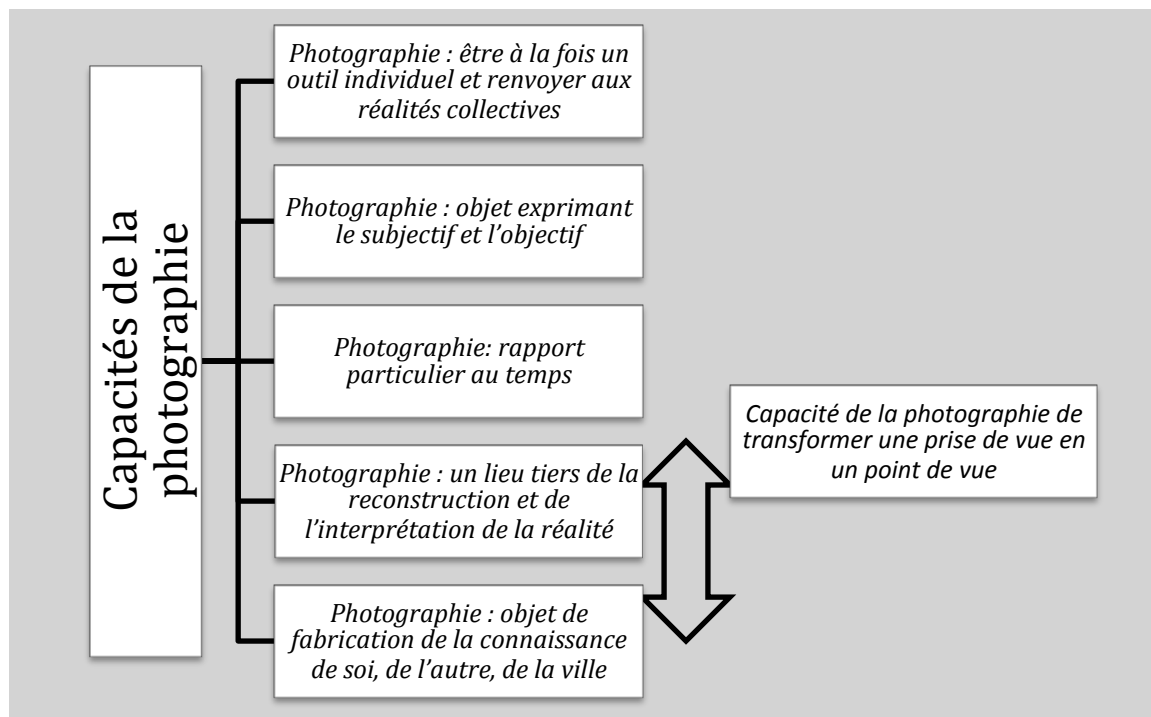


Schéma : fonctions de la photographie

Le reproche que l'on fait à la photographie, déjà soulevé par Piette (1992), est sa proximité à l'expérience esthétique ou le fait d'être trop imprégnée de subjectivité. Notre démarche n'a pas donné d'importance à la première caractéristique. Le cadre a été posé pour éviter également le deuxième biais par le processus d'objectivation au moyen de double récit. La photographie a certes donné un regard subjectif (c'était l'un de nos objectifs), mais le procédé n'a pas enfermé l'acteur et le chercheur dans ce seul paradigme. Une distanciation a été aussi prospectée par le cadre initial. En quoi la photographie participante était nécessaire, voire décisive pour la recherche ?

Elle a joué son propre rôle donnant à observer non seulement des espaces de la ville mais surtout des espaces importants pour l'acteur. Si l'on détachait les commentaires oraux du récit visuel, ce dernier pourrait paraître secondaire et accessoire. C'est par cette caractéristique de rattachement à la narration que le procédé visuel a pu déboucher sur un nouvel espace déterminant pour les informations obtenues. Ces dernières ont été sélectionnées par la focalisation de l'objectif de la

caméra. Les significations rapportées par le deuxième récit pouvaient dire l'invisible et expliciter l'indice des réalités induites par l'image. Un récit seul, sans image, n'aurait peut-être pas évoqué ces événements ; il n'aurait pas mis en scène leurs liens. Un univers de significations s'est détaché ensuite du monde réel de la ville et de ses lieux, grâce au récit narratif qui a donné corps à ces univers. En quoi la photographie participante pourrait être intéressante pour la recherche sur et dans la ville de manière plus générale ?

Grâce à ses capacités elle :

- rend possible une autre approche de la ville : l'approche par le dialogue visuel-narratif ;
- rend intelligible le rapport de l'acteur à son espace-ville en mettant en exergue le processus d'appropriation spatio-sociolinguistique ;
- crée un espace de réflexion sur soi, sur les autres, sur les identités multipliées par le parcours de ville tout en se détachant progressivement de ce dernier et induisant d'autres itinéraires avec un impact fort sur le parcours urbain.

En somme, cette méthode a permis de partir à la conquête et à la recherche de différentes manières de voir, de s'approprier un espace par la mise en récit ayant comme point de départ des images. Procédant par étapes nous sommes arrivées à une nouvelle démarche qui pourrait être intéressante dans la recherche sur la ville, car elle a pu induire plusieurs niveaux : aussi bien spatiaux que langagiers et symboliques. C'est pourquoi la démarche de *mise en récit* nous semble répondre aux visées de la sociolinguistique urbaine dans l'analyse de ses objets : discours sur les espaces, la spatialité, la territorialisation. La propriété de l'image qui est de susciter un discours (même si l'image en soi représente un discours) permet d'entrer dans les épaisseurs de discours tenus sur ces espaces et sur les pratiques langagières qui s'y déroulent. Par ailleurs, sa propriété d'exprimer la dimension symbolique, car l'image est aussi un symbole, rejoint les préoccupations des sociolinguistiques qui s'intéressent également aux images représentationnelles qu'elles soient rapportées aux pratiques spatiales ou aux pratiques langagières.

Arrivée à la conclusion sur le plan de la méthode, nous revenons sur nos pas pour tenter de saisir l'impact réel du procédé de la photographie participante et du double récit. Les dynamiques établies répondent à nos questions de départ. L'importance de la méthode employée a eu un impact important sur les résultats. L'acteur a investi l'image et celle-ci n'en reste pas moins que l'un des facteurs décisifs dans la recomposition de son récit. Nous concluons avec des mots de Grojnowski (2002 : 332) qui dit à propos des photographies : *les photos les plus « justes » du monde ne vaudront jamais celles qui se dérobent à la vie*. Cette vision rejoint celle donnée par

Barthes : *en dernier ressort, pour accéder à la réalité dont elles (les photos) portent la marque, il faut « fermer les yeux »*. (Barthes, 1980 : 88).

L'image est le reflet de l'acteur sans que l'acteur figure sur l'image. Elle montre son arrière-fond, elle découpe sa réalité en séquences significatives, elle est « significative ». Elle peut signifier une absence, une fiction, par un objet présent. Difficile de la définir. Si l'on prend l'idée que l'image est une tension qui a pu traduire deux autres tensions : dans notre cas, celle liée à la ville et à l'étranger, les mots de Nancy (2003) peuvent nous aider car ils combinent regard-parole qui contribue à souligner cette tension, à donner à voir et à *réfléchir avec les yeux et la voix : parler de soi en regardant ailleurs, dans la ville*. Cheminement entre l'image et le texte, les lieux se confondent les uns dans les autres, sortent de la ville pour entrer dans les récits et amènent l'acteur et le chercheur ailleurs, pour revenir sur le lieu qui a permis ce voyage. Nous n'avons pas séparé les textes et les images dans nos analyses ni ensuite dans nos présentations, même si elles pouvaient exister de manière autonome. Sans l'image, le texte ne serait plus le même et le procédé méthodologique ne prévoit pas cette séparation, au contraire, il insiste sur leur union. Une certaine chaîne invisible est établie dans notre démarche, ce qui fait que l'acteur y revient chaque fois après avoir pris ses distances et s'être autorisé à partir ailleurs pour ramener d'autres images.

9.4 Impacts théoriques : du résident étranger à l'acteur urbain/ de l'acteur urbain à l'auteur du récit

9.4.1 Informateur, acteur, auteur ou spectateur de la ville ?

Nous avons tenté de prendre en compte cette nouvelle posture de l'informateur. Avant d'aborder le cadre méthodologique, la dénomination de « l'acteur » s'est imposée progressivement au détriment de celle de « l'informateur » et du résident étranger. Nous lui avons donné un instrument qui est à la fois subjectif mais qui permet d'objectiver sa réalité sociale. C'est finalement lui qui est le mieux placé pour savoir ce qu'il fait, le rôle qu'il veut jouer, les marges de liberté et d'action qu'il veut/peut se donner. L'intention du chercheur reste celle de comprendre ses stratégies, antagonismes, frictions, tensions, son éventuel malaise ou bien-être, qu'il peut ressentir dans les interactions réalisées au cours de son itinéraire ou lors de sa restitution.

Le fait de choisir¹⁵⁹ la technique de la photographie participante nous a toutefois obligée à reconfigurer les contours de la posture de l'acteur. Il fallait envisager une protection de la

¹⁵⁹ Il était rapidement question de la posture à donner à l'informateur. Après avoir défini les questions et les objectifs de la recherche, le cheminement vers une posture active s'est fait progressivement. Il s'agissait d'imaginer une consigne qui établirait

personne interviewée d'où la nécessité du contrat de consentement (cf. annexe). Donc, la démarche proposée le sortait d'un rôle de simple observateur de la ville. Le fait de s'observer soi-même dans la ville changeait sa position. Désormais, il cessait d'être un simple informateur. Il s'impliquait avec son vécu, son regard, son temps et sa vision sur son environnement. Il convient de rajouter que tous les informateurs interviewés avaient, dès le départ, un certain attrait pour la photographie et presque un soulagement de ne pas devoir écrire leur parcours, mais de le raconter. Une personne nous a tout de suite précisé qu'elle n'aurait pas le temps d'écrire ni de nous voir plus de deux fois. Apprendre qu'il suffisait de se promener dans la ville et prendre des photos selon son envie a facilité l'implication de cette personne même si elle n'a pas toujours pu anticiper l'impact émotionnel de cette expérience. L'appropriation de cet outil a permis le passage du rôle d'acteur au rôle d'auteur d'images.

Voici un schéma qui résume la relation acteur-chercheur dans un triadique. Un objet-tiers est introduit entre les deux protagonistes sous forme d'images qui se mettent à « parler ». Cet objet-tiers a diminué la dichotomie et la relation face à face spécifique de l'entretien classique.

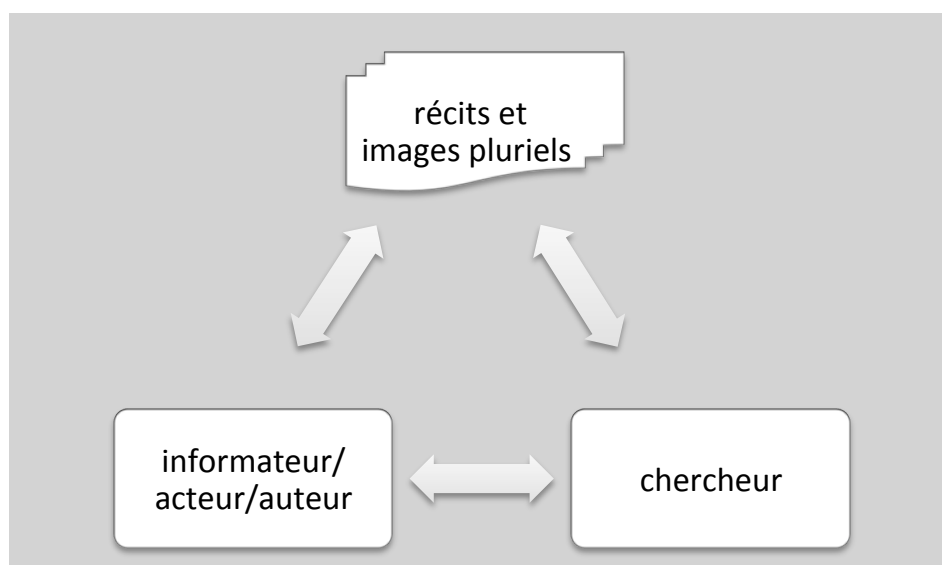


Figure : relation - chercheur-acteur-récits pluriels

une relation de confiance, une compréhension du sens de ce que nous voulions chercher comme information et comment cette information pourrait répondre à nos questions et à nos objectifs de recherche. L'acteur devait être au clair, dès le départ, sur ce que deviendront ses prises de vue, en quoi elles pourraient être utiles pour la recherche. Même si dans la tête du chercheur la démarche était claire, ce n'était pas facile pour autant d'expliquer et de donner des consignes simples et claires aux informateurs.

9.4.2 Définition du parcours spatio-sociolangagier : nouveaux éléments

A partir de l'analyse de ces différentes définitions du parcours, nous pourrions définir le parcours de ville comme un agencement de tracés d'un acteur pluriel régi par des événements et des étapes successifs ou indépendants, construits en lien avec ses traits biographiques. Les considérations présentées plus haut nous permettent de donner notre propre définition du parcours spatio-sociolangagier :

- ce parcours se réfère d'une part aux déplacements physiques de l'acteur dans la ville ; d'autre part il se construit dans et par l'interaction entre l'acteur et un groupe ou l'acteur et la ville, incarnée par les pratiques spatiales, sociales et langagières. Il inclut les réalités sociales de l'acteur et son rapport à l'espace mis en récit et en mots. Un parcours spatio-sociolangagier fait transparaître l'épaisseur des lieux en considérant les spatialités et les territorialités langagières et symboliques que les réalités de l'acteur impliquent.

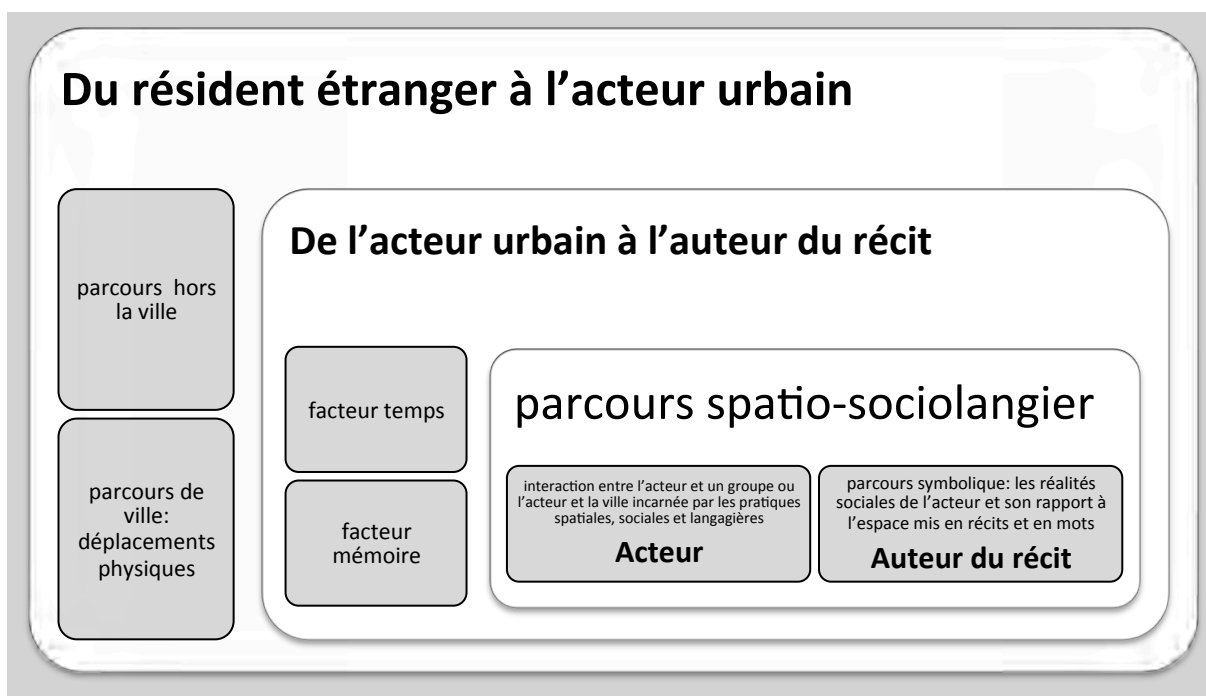


Figure : du résident étranger à l'acteur urbain

Faire un récit de ville en passant par un parcours de ville a introduit quelques nouveaux éléments par rapport à un récit habituel qui se fonde principalement sur un récit oral. Alors que le travail de remémoration lors d'un récit de vie dit *classique* se fait souvent dans un seul lieu et en présence du chercheur, le récit de ville se déroule à partir de plusieurs lieux et sans la présence du chercheur. Le chercheur est présent dans une deuxième phase, lors de l'auto-confrontation. L'acteur garde une trace de sa « remémoration », la photographie, qui lui permet ensuite de relier

ces espaces en leur donnant sens et en légitimant la logique de son choix. Le récit se constitue dans l'articulation entre le travail de la mémoire et les lieux liés à cette mémoire. L'individu fait une distinction entre les aspects intériorisés étant en confrontation constante entre intérieur et extérieur et finalement dans un jeu de ce qu'il souhaite montrer ou cacher. La traduction culturelle des espaces vécus introduite par Bhabha (2007) a indiqué si l'acteur se situe plutôt dans l'identification ou dans la distanciation, s'il a envie de ressembler aux autres membres, s'il a envie d'adopter la nouvelle langue, un nouveau lieu ou un nouveau discours, etc.

L'impact du facteur langagier confirme ce que François (1994 :10) postule en disant : « Après tout, l'homme d'action, agissant sur les hommes, agit en grande partie avec des mots. Comme le théoricien, il répète des mises en mots déjà-là, il obtient des effets revus, il cache d'autres aspects du réel, il produit l'inattendu. D'un côté notre tendance dominante est de croire percevoir « les choses mêmes » à travers le discours usuel qu'on tient sur elles. Inversement, nous pouvons quelques fois nous amener nous-mêmes et amener les autres à voir les choses autrement à travers un changement de mise en mots ».

C'est sur ce changement de mise en mots qu'était concentré ce travail faisant un détour par les images. Ce détour était volontaire dans le sens où il nous a renseignés davantage sur la relation des acteurs/locuteurs individuels et collectifs au langage. On a donc cherché à mettre en évidence et en mouvement les désignations hétérogènes d'appropriation urbaine qu'elles soient exprimées par le langage visuel ou par un récit. On a aussi cherché à nous éloigner des approches culturalistes selon lesquelles une langue ou une culture sont un filtre, une vision du monde différente des autres puisqu'aucune culture n'est homogène (François 1994). Nous empruntons les propos de cet auteur pour dire dans ces mots de conclusions qu'il convient que tout discours fonctionne un peu comme métadiscours, pour arriver à une compréhension partielle de la perception des autres (François 1994 : 23). Cet auteur propose de se référer à d'autres indications, cadre du discours, connaissance du « mode de fonctionnement » discursif des acteurs, clins d'œil, etc. qui fonctionnent comme « indices métadiscursifs », ce qui a été tenté dans ce travail par la mise en images. On est partie de la « fixation du regard » pour arriver à la « multiplication des points de vue ». Cette façon de procéder a aidé à éclaircir l'appropriation urbaine qui était déjà là. Elle n'était pas forcément une chose nouvelle mais nous l'avons présentée autrement. François (1994 :47) se réfère à Bakhtine pour qui le dialogue se fait surtout avec la parole étrangère dans une relation de proximité-distance entre la parole de moi et la parole de l'autre. Ainsi c'est la mise en récits de l'autre qui voit, qui vit et raconte la ville autrement en se référant à ses langues, à ses pratiques qui devient une démarche intéressante de lecture de la ville. Ce détour par l'image a

permis une relation au « hors de soi » (François 1994 :52) et aux dynamiques de reconstruction et de réappropriation.

9.4.3 Facteur temps dans l'appropriation spatio-sociolinguistique

Dans la perspective de qualifier les rapports des acteurs aux temps, nous structurons nos résultats autour des temporalités qui marquent les trois dimensions abordées par la triple cartographie. L'acteur se situe dans une reconfiguration perpétuelle en lien avec le temps et à travers trois dimensions : il passe d'un espace réel à un espace de fiction. Donc, le temps n'est jamais figé et peut être analysé en fonction du facteur langue, du facteur interaction, du facteur mémoire, etc. Pour distinguer au mieux le processus et les dynamiques se situant entre ces trois niveaux, nous représentons le temps sur une courbe spirالية qui circule entre l'espace de vie, l'espace de ville et l'espace du récit.

Selon l'implication de l'acteur dans ces trois sphères, les relations au temps peuvent être multiples : temps fermé, temps ouvert, tiers-temps historique, temps mémoriel.

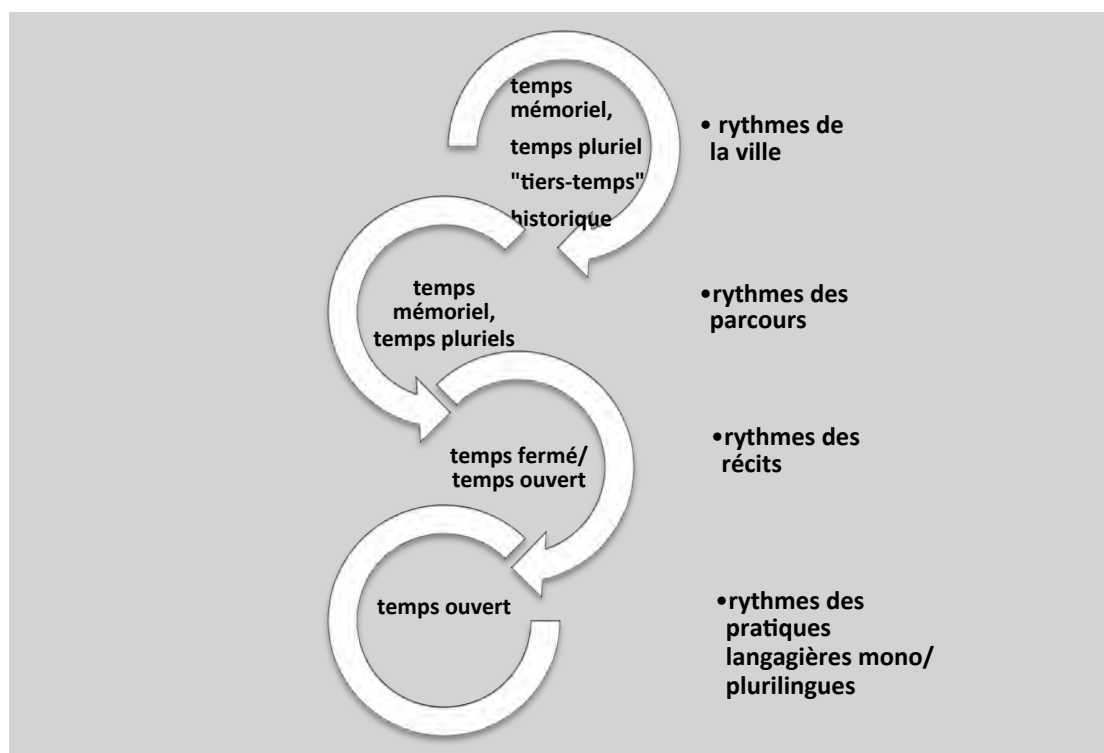


Figure : facteur temps et appropriation

9.5 Mouvements et mémoire : leviers de l'appropriation spatio-sociolinguistique

En quoi le double récit a-t-il permis de rendre compte de la situation des dynamiques sociales et linguistiques de la ville ? On aurait pu se satisfaire d'une analyse descriptive et typologisée des espaces et des pratiques linguistiques en les résumant dans un tableau. Mais un tableau à deux entrées, pourrait-il répondre à notre objectif de départ visant les dynamiques ? Nous tenterons d'adopter ici une démarche de présentation consistant à montrer les circulations, les interactions et les relations. Les attitudes, les stratégies et les processus d'appropriation ont été abordés dans les analyses par une *cartographie interactive* à trois niveaux, qui était non seulement la transposition des lieux de la ville ou des pratiques linguistiques, de leurs fonctions, mais aussi celles des relations qui les relient ou les opposent. L'intérêt de revenir sur cette cartographie dynamique et interactive est de montrer que certaines stabilités sont nécessaires dans l'étude de la ville, de ses espaces et de ses pratiques mais qu'il est difficile d'arrêter leur mouvement exprimé sur le plan linguistique ou spatial et symbolique. Les cartographies ont pu montrer que cette hétérogénéité donnant l'impression d'une confusion peut avoir ses propres logiques et stabilités. Ce qu'il faudrait retenir c'est que ces logiques, même si elles expriment certains repères, bougent aussi ; selon les situations et les contextes, il faut les reconsidérer chaque fois et noter ce déplacement. Le dosage des distances entre deux déplacements est souvent décidé par l'acteur et s'avère cohérent car il est conditionné par un nouveau paramètre (changement du statut juridique, professionnel, de projet de migration, etc.). Les marges de certaines actions des individus ou des collectivités varient, peuvent être grandes ou moins importantes en fonction des paramètres qui les conditionnent.

9.5.1 Cartographie dynamique de l'appropriation spatio-sociolinguistique des espaces urbains

Voici la synthèse de ces dynamiques impliquant aussi bien les acteurs/locuteurs individuels que les acteurs/locuteurs collectifs.

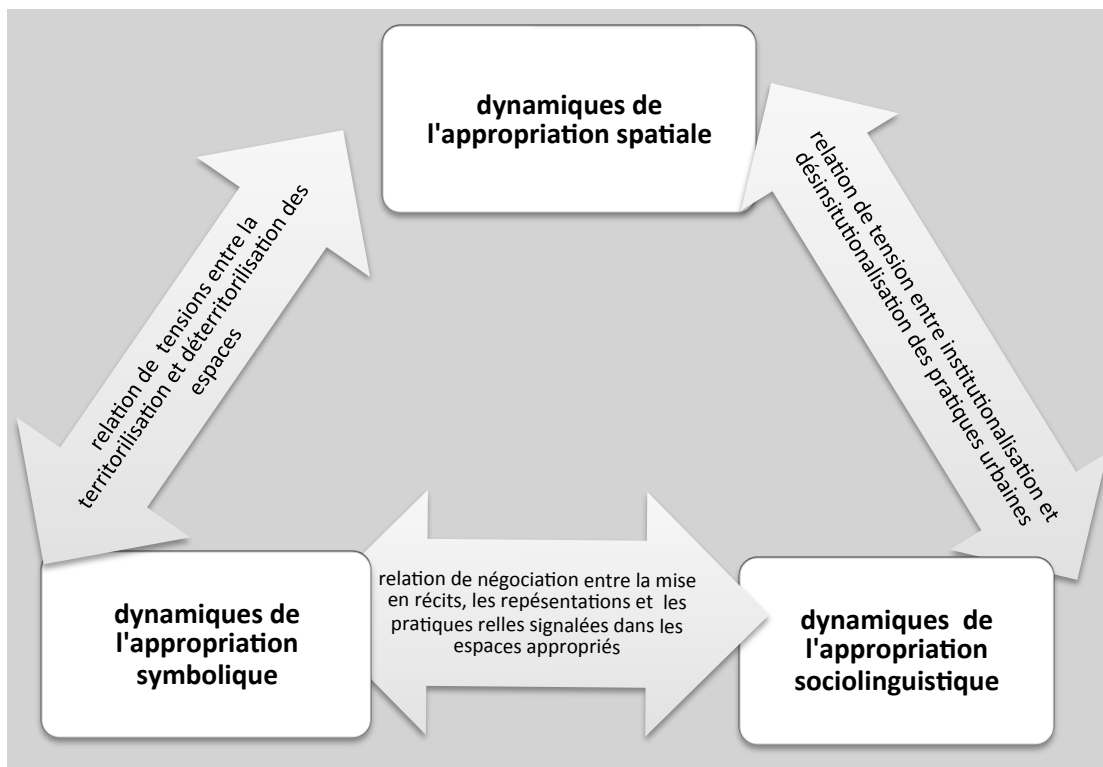


Figure : dynamiques entre l'appropriation spatiale, sociolinguistique et symbolique

En résumé, voici les points principaux qui caractérisent ces dynamiques :

- a. L'appropriation des espaces urbains implique un processus de fabrication de sous-espaces symboliques permettant indirectement à la fois une distinction et une imbrication du parcours de vie dans le parcours de ville et vice-versa. Des relations de tensions entre la territorialisation et la déterritorialisation des espaces caractérisent les relations entre l'appropriation spatiale et symbolique.
- b. Plusieurs espaces sont modulables grâce à leurs multiples fonctions et à leurs multiples couches et pratiques spatiales et langagières. Les rapports entre l'intérieur et l'extérieur sont arbitraires ; on oscille dans les rapports entre ces deux types d'appropriation entre les tensions d'institutionnalisation et de désinstitutionnalisation des pratiques urbaines.
- c. Certains lieux (publics ou semi-publics) deviennent des lieux incarnés par le parcours passé et vécu en miroir avec le parcours de ville, ce qui peut les transformer en lieux transitoires, *lieux tiers* ou *lieux autres* (hétérotopies). Les relations de négociation entre la mise en récit de son propre parcours, les représentations et les pratiques réelles caractérisent les rapports entre les dynamiques symboliques et sociolangagières.
- d. Ces dynamiques confirment la question de la territorialité et (dé) territorialisation¹⁶⁰ déjà abordée par Bulot (2006 : 323), des différentes formes de pouvoir que certains exercent sur un espace donné. Le discours collectif analysé était le révélateur de ces jeux de pouvoir et donne des indices sur des rôles distribués.

9.5.2 *Dynamiques individuelles-collectives*

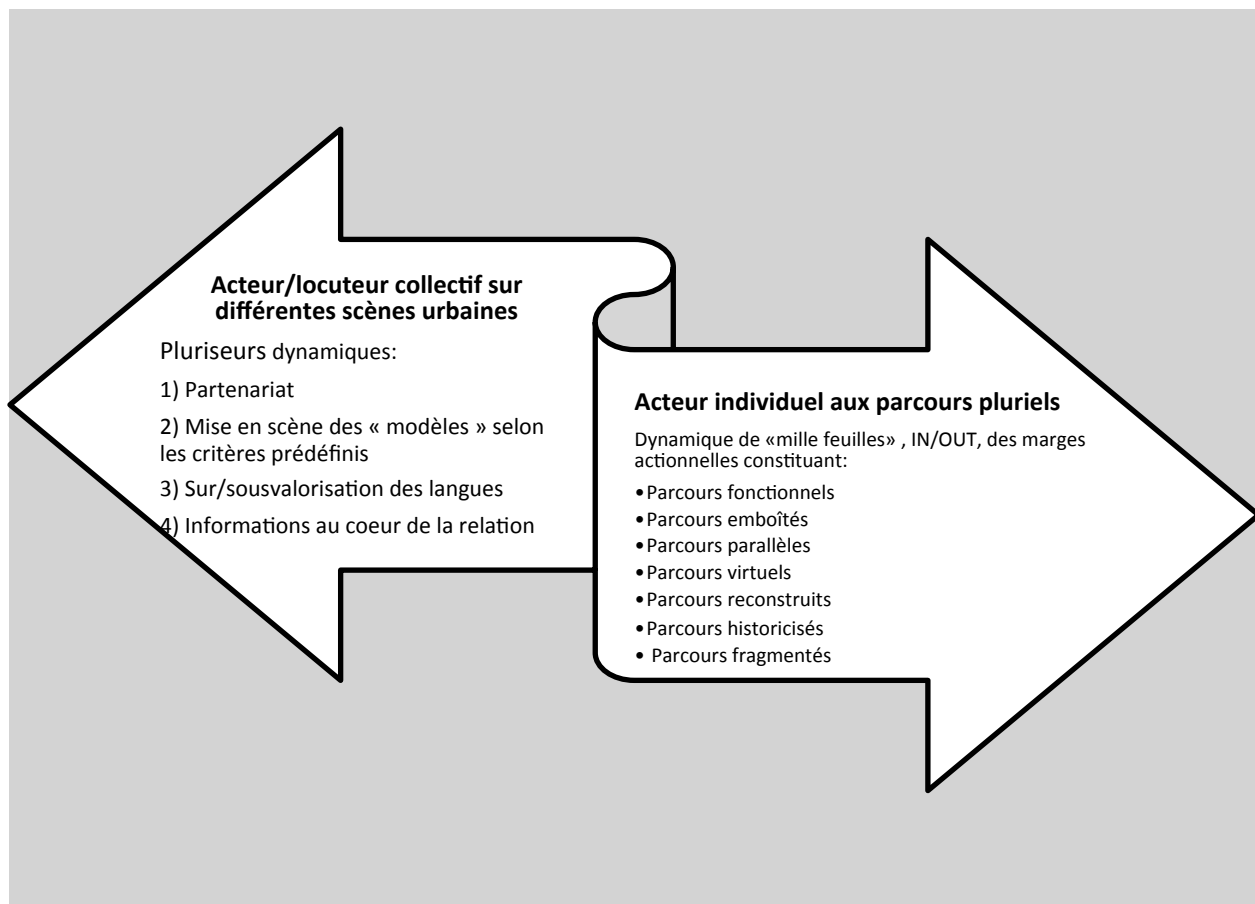
A la lumière de ces conclusions, force est de constater combien est éloignée la logique individuelle de la logique institutionnelle, laquelle a pour base des stratégies médiatiques et de distribution d'informations. En s'appuyant sur ces logiques qui atteignent la collectivité beaucoup plus dans son imaginaire que dans ses actions, l'acteur/locuteur collectif tend à faire face aux problèmes de l'intégration qui relèvent plus du domaine socio-économique.

La démarche d'intégration joue passablement sur l'identification à un lieu, groupe, collectivité assignée et à une approche affective. Elle n'est pas toujours associée à une analyse d'appropriation spatiale qui toucherait aux différentes instances, leurs organisations et fonctionnement. Il s'agit

¹⁶⁰ Rappelons que la territorialité renvoie aux rapports des acteurs au territoire, donc en la représentation du territoire. La territorialisation renvoie à la façon dont les acteurs s'approprient des lieux, par le discours et en fonction des façons de parler (Bulot 2006).

d'éviter la focalisation et la pérennisation des dispositifs qui n'ont pas de bases fondées sur des projets communs. C'est seulement en impliquant la mémoire individuelle et collective (liées aux parcours de ses habitants et de ses institutions) qu'une réelle confrontation pourra avoir lieu et amener à des affirmations des uns et des autres. Le débat est souvent évité, les intérêts des minorités sont noyés dans les grands projets urbains ignorant l'exploration des espaces interstitiels alors qu'ils peuvent représenter de véritable créativité, débrouillardise et stratégies d'intégration. Ce n'est pas parce que certains espaces restent à la lisière de la ville et des quartiers qu'ils ne sont pas dignes d'intérêt et d'analyse. Rappelons que Granovetter (1973) considère les actions diverses des acteurs et prend en compte les liens qu'ils tissent, souvent conditionnés par des éléments extérieurs à leur propre volonté.

Les appartenances fabriquées ne sont pas forcément celles liées à l'affiliation culturelle des étrangers mais peut-être à celles d'affiliation spatiales dans et hors la ville. C'est pourquoi, les pratiques spatiales marquées conjointement par des pratiques langagières pourront figurer comme base d'exploration de la ville et de son appropriation. Les modalités de cette appropriation sont certes diverses mais les priorités de la lutte et de choix dans ce vaste domaine qui est la ville sont des éléments clés à exploiter.



10 CONCLUSIONS GÉNÉRALES ET PERSPECTIVES

Escaliers

On ne pense pas assez aux escaliers. Rien n'était plus beau dans les maisons anciennes que les escaliers. Rien n'est plus laid, plus froid, plus hostile et plus mesquin, dans les immeubles d'aujourd'hui. On devrait apprendre à vivre davantage dans les escaliers. Mais comment ? (Perec 2000 : 73)

Au terme de nos analyses, nous esquissons les idées forces qui se dégagent de l'ensemble de nos observations et suite au croisement de différents facteurs (individuel, collectif, temporel, spatial, langagier).

La notion d'appropriation spatio-sociolangagière des espaces urbains est choisie dans un moment où le terme d'intégration des étrangers est fortement mis en question à cause de son ambiguïté et la difficulté de son application. En choisissant le terme d'appropriation, nous avons tenté d'explicitier tout au long de la recherche de grandes lignes de son processus afin de souligner le changement du paradigme en privilégiant le principe de complexité de Morin. L'interdépendance entre la dimension spatiale, sociale et langagière dans l'insertion des étrangers dans la ville a été accentuée par le choix de cette même notion, devenue la notion matrice.

Une approche s'appuyant sur l'ethnographie visuelle a été élaborée en contribuant à suivre l'acteur sur son parcours urbain. Il reste à vérifier si cette technique est applicable dans les autres contextes (ruraux et périurbains) et avec d'autres publics ou encore dans les grandes villes. Les composantes d'une grande ville ne sont pas les mêmes. Mais les fonctions identifiées sur le plan spatial et langagier dans un contexte d'une ville moyenne comme Lausanne, peuvent selon nous, servir de référence et s'enrichir avec des expériences dans les grandes villes. En somme, les bases restent les mêmes : les acteurs s'approprient la ville en fonction de leur représentations. L'écart entre la perception (ce que la photo montre) et le vécu (le récit narré) existera toujours. C'est cette distance entre la perception et le vécu qui permet de comparer le degré de l'appropriation. En fait, les trois cartographies d'analyses restent valables aussi : elles gardent l'aspect tridimensionnel de l'appropriation (spatial, langagier et symbolique). Il s'agit de voir ensuite les dynamiques et les formes que ces cartographies prendraient dans le processus d'appropriation d'une grande ville.

Rappelons les apports de Bailly (1992) qui souligne que les représentations mentales sont liées d'une part à la fonction « référentielle » (pour organiser les perceptions) mais aussi à la fonction « conceptuelle » qui permet que les représentations soient signifiées et stabilisées dans la mémoire. Ces représentations-interprétations sont en élaboration constante et organisent des relations nouvelles à partir du vécu intérieur tout en structurant l'espace pour pouvoir le pratiquer, le décrire et pour porter une opinion sur lui. Bailly (1990) ajoute qu'il existe deux espaces perceptifs : l'espace reconstruit à partir de l'espace réel et l'espace reproduit à partir d'un support (plan, photo, récit). Le premier a une valeur mentale, marchandise économique et symbolique alors que le deuxième sera plus neutre, même s'il peut subir des transformations. C'est la combinaison de deux espaces qui aide à la construction des perceptions spatiales et de son appropriation. Le rapport entre ces deux espaces a été établi dans notre recherche avec « la mise en images » et « la mise en récits » donnant lieu à une auto-confrontation et à un retour sur soi. Cette voie reste ouverte pour les futures recherches, car le rapport entre le texte et l'image nous a apporté plusieurs pistes. Toutefois, cette relation texte-image demeure insuffisamment explorée sur le plan théorique pour approfondir la production d'un espace d'intertextualité par cette association du regard à la parole.

Il découle de nos analyses que l'usage des langues de migrations dans l'espace urbain est à interpréter selon chaque parcours de l'acteur. Des interrelations entre la langue dominante et les langues étrangères sont en lien direct avec l'appropriation sociospatiale. L'appropriation et l'usage du français participent à l'accentuation ou à la diminution des pratiques dans les autres langues en agissant parfois comme objet de substitution ou comme moyen pour mettre à distance des événements (séparation avec la famille, avec le pays, conflits de guerre, etc.). Les sphères de la ville relatives à l'usage des langues de migration ne sont pas pour autant restreintes, elles prennent des facettes et des rôles différents.

A travers des témoignages des acteurs, nous avons pu dégager différentes stratégies d'appropriation engendrant des attitudes sociolinguistiques qui dévoilent les espaces où la production des usages mixtes et des usages pragmatiques est adaptée à la situation sociale de l'acteur.

L'inscription sociale et langagière dans la ville a passé dans notre recherche par le double récit qui est devenu en soi un « lieu » d'appropriation. L'une de nos trois questions était de voir si ce lieu contribue à l'appropriation de la ville. Au terme de nos analyses nous pouvons dire que l'acte de passer par la lecture/écriture visuelle de la ville remplissait parallèlement la fonction pragmatique du langage en devenant un lieu d'action et d'appropriation.

L'aménagement spatial et sociolinguistique par les autorités renvoie à la crispation autour d'une seule langue. Les autres langues dans la ville sont portées par les instances normatives dans une logique de langues à tiroirs (peu d'articulation entre les langues) à savoir, à chaque espace sa langue. Quant à l'individu, il adapte l'usage de la langue à la pratique du lieu tout en alternant parfois entre plusieurs pratiques, si la situation le demande. L'usage des langues se fait à plusieurs niveaux et les pratiques peuvent être enchâssées convoquant différentes fonctions.

Les langues de la ville sont utilisées par les instances normatives comme le vecteur du passage de l'espace public (informations traduites en neuf langues) à l'espace privé (familles et ses membres). Ce passage n'est pas toujours réciproque et quand l'information remonte, c'est plutôt au moyen de la langue dominante (à certaines occasions par l'intermédiaire des interprètes communautaires engagées par les institutions).

Cet usage social des langues indique un rapport espace-langue qui est plutôt compartimenté, selon une logique fonctionnelle pensée selon le raisonnement d'assignation des langues aux communautés linguistiques.

La manière dont les langues sont utilisées par les individus garde, en revanche, des relations vivantes laissant circuler les langues entre elles en inscrivant ces pratiques (devenues parfois hybrides) aussi bien dans les espaces privés que dans l'espace public. L'acteur adopte une logique « montrer-cacher » selon les pratiques admises et selon la politique linguistique du lieu. L'usage social de l'objet-langue par l'individu ne suit pas un fil rouge sur le parcours de ville. La trame des langues est parfois interrompue, enchâssée entre différents espaces simultanément. La pratique d'une langue peut aussi être privilégiée au détriment d'une autre selon l'affiliation de l'acteur aux lieux où elle est pratiquée.

Au lieu de parler des langues nationales, des langues étrangères, des langues de migrations, peut-on en effet parler des « langues de la ville » car toutes ces catégories font partie du « répertoire langagier urbain » ? Elles sont sollicitées différemment et selon le degré de leur statut, selon leur fonction (identification/distanciation/expression, etc.). Ceci permettrait de sortir l'usage de la langue de son attachement systématique au groupe linguistique homogène (communauté linguistique) et l'entrer dans la logique des individus et de leurs pratiques plurielles. Quant à l'information qui est devenue le cœur de la relation entre les autorités et les migrants comme si elle était le véritable mode de connaissance, nous nous tournons vers Benjamin qui propose d'inverser le paradigme et de réhabiliter la narration aux dépens de l'information. *Dans l'événement presque rien profite à la narration, presque tout profite à l'information*, dit-il (Benjamin 1998).

Pour le mot de la fin, on pourrait dire que c'est dans les tensions entre l'espace et les récits sur cet espace que c'est construit le processus d'appropriation spatio-sociolinguistique par les résidents étrangers. Dans un contexte, tel que la ville pluriculturelle, les mobilités (sociales, professionnelles, économiques, identitaires) des résidents se multiplient et s'ajoutent les unes aux autres. Elles évoluent dans des tensions d'une politique migratoire de plus en plus restrictive, où l'on propose un seul modèle valable. En conséquence, les fonctions de la langue sont réduites à des sphères comme celles de la communication et de l'apprentissage de la langue nationale. Or, les réalités sociales des acteurs donnent lieu aux échanges ou à des situations d'interaction très diverses. On a pu observer deux tendances qui se cristallisent : la langue nationale se normativise et les langues étrangères sont présentées comme « alibi » d'une bonne intégration tout en gardant leurs usages à la marge du dispositif officiel. On constate que le contexte ville laisse entrevoir une troisième voie, une voie médiane où le mélange, l'enchevêtrement des pratiques spatiales et linguistiques prennent des formes hybrides et dépassent les deux premières tendances.

La mise en place de la méthodologie devrait réconcilier la perception et le vécu des acteurs, en mettant en articulation les aspects individuels et collectifs. La grande difficulté consistait à trouver des outils aptes à rendre compte des dimensions multiples de l'appropriation. Nos orientations stratégiques étaient de traduire d'abord la lecture personnelle de la ville par des moyens visuels, de confronter l'acteur à ses productions et ensuite de visualiser au moyen d'une triple cartographie le processus et les articulations entre ces différentes lectures. Le concept opératoire du parcours a facilité cette réalisation rendant flexible la polyvalence urbaine, sa polysémie et l'instabilité des espaces représentés par les acteurs.

Ce procédé a mis en exergue de multiples appartenances et une mobilité qui s'organise autour d'actions qui peuvent être des signes d'adaptation ou des signes de déstabilisation des acteurs/locuteurs. Le parcours a débouché sur la pluralité, même si elle est complexe. Il a donné la possibilité de relier l'acteur à d'autres territoires, a dévoilé d'autres rythmes, a impliqué des temps pluriels.

La ville restera un terrain mouvant, fragile, instable. De nouveaux espaces qui peuvent être révélés par la photographie restent à explorer encore. Les questions du départ ont orienté notre travail vers l'exploration d'un cadre qui s'est concentré à la fois sur les micro-organisations sociales et sur le regard intérieur de l'acteur ainsi que sur les structures collectives censées dégager les stratégies d'aménagement des acteurs/locuteurs collectifs. De ce point de vue, il est difficile de séparer une appropriation linguistique des autres appropriations. Même si ce constat peut paraître logique, il nous semble important de le souligner ici par rapport à un contexte qui dissocie trop souvent

l'inscription langagière de celle liée aux espaces spatiaux, sociaux et urbains visant avant tout l'intégration par la langue. Les conditions d'apprentissages et d'appropriation linguistique ne sont pas données d'une façon égale à tous les locuteurs. Les tensions, les espaces déclencheurs, espaces de mémoires caractérisent ce processus étant des éléments constitutifs des jeux sociaux pris dans les mouvements propres à la ville et à ses diverses pratiques et dynamiques économiques, politiques, sociales. La difficulté était de déterminer selon quelle logique se font des croisements de plusieurs parcours et leur interdépendance.

La durabilité de la ville pourrait peut-être assurée si cet élément d'inconstance est inclut davantage dans les programmes d'intégration. On croit pouvoir intégrer des étrangers dans un système « stable » en échappant aux hybrides et aux bricolages qui se font inévitablement par les acteurs/locuteurs individuels et même par certains acteurs/locuteurs collectifs qui encouragent les échanges et le partenariat.

Le cadre théorique et méthodologique ont rassemblé le caractère éclaté de la ville tout en respectant sa mouvance et en prenant en compte ses composantes, ses mobilités en dégageant trois figures de ses dynamiques multiples. Ce n'est pas seulement le résident dans la ville dont il était question dans les analyses, c'est aussi la ville dans le résident étranger qui est ressortie sur la triple cartographie.

La dimension qui ouvre des pistes pour de nouvelles recherches est celle qui se réfère aux espaces virtuels. Elle est en train de bouleverser radicalement l'organisation de l'espace urbain. Nous avons tenté de l'inclure dans notre processus d'analyse en prenant quelques exemples. Ce domaine renvoie à l'espace social et entre progressivement dans la sphère privé, intime, publique et semi-publique. Les autorités l'ont compris et s'affichent sur la Toile en suscitant des réactions des habitants, en proposant des forums et débats virtuels, en diffusant les émissions de radio ou en présentant des portraits des résidents étrangers sur la scène virtuelle. L'image numérique remplace petit à petit l'image physique de la ville. Mais le réel ne s'oppose pas au virtuel, il le complète et donne à voir d'autres stratégies et processus. C'est le domaine qui invite à de nouvelles études de l'appropriation urbaine tout en impliquant le facteur sociolangagier.

L'utilisation de la photo nous a réservé quelques surprises et des effets inattendus même si nous avons construit notre démarche sur des expériences connues et les principes déjà évoqués dans certains travaux de la recherche.

Si cette recherche s'est proposée de reprendre cet outil et de rendre compte de son utilisation dans la recherche en milieu urbain et de son appropriation, c'est parce que nous avons espéré apporter de nouveaux éléments aux analyses faites sur ce terrain. S'appuyant sur l'ethnographie visuelle, la

photographie a été exploitée comme outil permettant aux acteurs de « capter » la réalité sociale et de créer un nouvel espace, matérialisé par les images photographiques, et en conséquence, de regarder leur propre réalité autrement en faisant un « arrêt sur image ». La chercheuse a repris ce qui est issu de ce nouvel espace comme *ruche* (Kaufmann 2008) principale de son analyse. L'image a permis de refléter un comportement quotidien, dans ce qu'il a de plus banal : un trajet à travers la ville mais aussi un retour dans le temps et dans ce qu'il a de plus complexe : la mémoire.

L'ensemble de trois figures proposées à l'issu des résultats croisés suscite une autre réflexion qui devrait nourrir la recherche. Le parcours de ville n'est qu'un prétexte ou une toile du fond sur laquelle l'acteur tisse le fil de son existence. A côté des outils de l'ordre visuel, le narratif cadré par l'entretien compréhensif jouait un rôle très important aussi. Ainsi, l'acteur compose-t-il sa photo-autobiographie qui devient un « recueil polysémique » sur la ville faisant coexister des appartenances multiples « l'une à côté de l'autre » et « l'une dans l'autre » se situant dans un seul lieu. L'entretien organisé sous forme de photo-élicitation a légitimé ceci par son caractère polyphonique permettant de cohabiter des discours et des images. En guise de synthèse nous résumons les apports principaux de cette recherche en quelques points :

- Inversement du paradigme: réhabiliter la narration au dépend de l'information (Benjamin 1955). Selon ce dernier, l'information a tué l'art du récit.
- Visibilisation de certaines pratiques qui se sont laissées faufiler dans les interstices et entre les espaces assignés.
- Mise en lien des dimensions spatiales et sociolinguistiques.
- Réadaptation de la technique de photo-interview (Collier) ouvrant aux nouveaux procédés en sociolinguistique urbaine et en ethnographie visuelle.
- Constitution d'une toile du fond sur laquelle l'acteur a pu tisser le fil de son appropriation grâce au parcours de ville.
- Passage par la lecture visuelle remplissait parallèlement la fonction pragmatique du langage en devenant un lieu d'action et d'appropriation.

Les prises de vue et ensuite l'observation de l'informateur ont permis d'arriver à une définition plus hétéroclite des espaces publics et privés, des espaces assignés ou appropriés par leurs acteurs. Elles ont en même temps démontré la diversité d'usage des langues. C'est à cette lumière de complexité et de variation d'usage de chaque espace et de chaque langue que nous souhaitons

conclure ce travail portant sur les dynamiques spatiales, langagières dans l'appropriation des espaces urbains.

11 BIBLIOGRAPHIE

- ACHUTTI, L. E. R. (2004). *L'Homme sur la photo*, Paris, Téraèdre, coll. L'anthropologie au coin de la rue.
- AUMONT, J. (1990). *L'image*, Paris, Nathan.
- ARENDT, H. (1983). *Condition de l'homme moderne*, Calmann-Lévy, Paris, collection Agora.
- ARLETTAZ, G. & ARLETTAZ S., (2004). *La Suisse et les étrangers. Immigration et formation nationale (1848-1933)*. Les éditions Antipodes.
- ALLEN, B. (2007). « Le quartier à l'articulation d'enjeux spatiaux temporels », dans *Le quartier. Enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques sociales*, La Découverte, Paris, pp.139-150.
- AGIER, M. (1999). *L'invention de la ville, Banlieue, township, invasion et favélas*, Paris. Édition des Archives contemporaines.
- AMSEL, J.-L. (1990). *Logiques métisses : Anthropologie de l'identité en Afrique et ailleurs*, Paris, Payot.
- ANDERSON, B. (1996). *L'imaginaire national, réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La découverte.
- ARNAUD, J.-L. (2008). *Analyse spatiale, cartographie et histoire urbaine*, Édition Parenthèses MMSH.
- AVENEL, C. (2007). *Sociologie des « quartiers sensibles »*, Paris, Armand Colin.
- AUGE, M. (1994). *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Aubier, Flammarion.
- AUGE, M. (1992). *Non-lieux, introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Seuil.
- AUGE, M. (1986). *Un ethnologue dans le métro*, Hachette.
- AUGE, M. (2009). *Pour une anthropologie de la mobilité*, Édition Payot & Rivages.
- AUGE, M. & DIDI-HUBERMAN, G. & ECO, U. (2011). *L'expérience des images*. Bry-sur-Marn, INA éditions.
- BACHELARD, G. (1958). *La poétique de l'espace*, Presses Universitaires de France.
- BACHMANN, C. & SIMONIN, J. (1993). « Le social comme on le parle », dans *Médiations et Action Sociale, Actions et Recherches sociales 2*, ENSP, Rennes, pp. 65-79.
- BAGGIONI, D. (1994). « Les langues dans l'espace urbain à l'Île Maurice », dans *La ville arts de Faire, Manières de Dire*, Coll. Langue et Praxis, Praxiling, Montpellier, pp.137-162.
- BAILLY, A. (1995). *Représenter la ville*. Paris, Économica.
- BAILLY, A. (1992). « Les représentations en géographie ». dans BAILLY, A., FERRAS, R. et PUMAIN, D. *Encyclopédie de la géographie*. Paris, Economica, pp. 372-383.

- BAKHTINE, M. (1977). *Le marxisme et la philosophie du langage, essai d'application de la méthode sociologique en linguistique*. Paris, Les Éditions de Minuit.
- BARBERIS, J.-M. (2010). «Dire le chemin et l'inscrire dans l'espace. Les descriptions d'itinéraires piétons», dans Thomas R (éd.), *Marcher en ville*. Éditions des Archives contemporaines.
- BARBERIS, J.-M. & MANES GALLO, M-C. (2007). *Parcours dans la ville, description d'itinéraires piétons*, L'Harmattan, Paris.
- BALDWIN- EDWARDS & KRALER, M. ET M. (2009). *Régularisations in Europa-Study on practices in the area of regulariation of illegally staying third-country nationals in the Member States in the EU*, Wien, ICMPD.
- BARTH, F. (1995). « Les groupes ethniques et leurs frontières », dans Poutignat P., & Streiff-Fenart J., (dir.), *Théories, territorialisation marchande et négociation des identités : Les « Chinois à Paris »*, *Espaces et Société*, no 95.
- BARTHES, R. (1980). *La chambre claire. Note sur la photographie*. Paris, Éditions Gallimard, Le Seuil.
- BARTHES, R. (1972). *Le degré zéro de l'écriture* suivi de *Nouveaux essais critiques*, Paris, éditions du Seuil.
- BASTIAN, S. & BULOT, T. & BURR, E. (2009). *Sociolinguistique urbaine et développement durable urbain, Enjeux et pratiques dans les sociétés francophones et non francophones*, Martin Meidenbauer Verlagsbuchhandlung, München.
- BAUTIER, E. (1995). *Pratiques langagières, pratiques sociales*, L'Harmattan, Paris.
- BAUTIER, E. (2001). « Pratiques langagières et scolarisation ». *Revue française de pédagogie*, 137, 117-161.
- BECKER, H. S. (1981). *Exploring society photographically*, Evanston, Mary and Leigh Block Gallery.
- BEILIN, R. (2005). « Photo-elicitation and the agricultural landscape : « seeing » and « telling » about farming, community and place », *Visual Studies*, 20,1, 56-68.
- BENJAMIN, W. (1998). *Petite histoire de la photographie*, (trad. de l'allemand par André Gunthert), Paris, Études photographiques, Société française de photographie.
- BENVENISTE, E. (1974). *Deux modèles linguistiques de la cité. Problèmes de la linguistique générale 2*. Paris : Gallimard.
- BERTOUCCI, M-M. (2007). « L'identité plurilingue : un signe d'hypermodernité ? », dans *Le français aujourd'hui*, no 157. *Sujet lecteur, sujet scripteur, quels enjeux pour la didactique ?* 119-124, 2007/2, Armand Colin.

- BERTOUCCI, M-M. (2008). « Chronique de linguistique. Le récit de vie, outil heuristique de la connaissance des identités plurilingues dans des situations d'exil ou de migration », *Le Français aujourd'hui*, 2008/2 n° 161, p. 107-112. DOI : 10.3917/lfa.161.0107BERTAUX, D. (2010). *Le récit de vie, l'enquête et ses méthodes*, Paris. Armand Colin.
- BHABHA, H. (2007). *Les lieux de la culture, une théorie postcoloniale*, trad. Françoise Bouillot, Paris, Édition Payot & Rivages.
- BINISTI, N., & GASQUET-CYRUS, M., (2003). « Les accents de Marseille », *Cahiers du Français Contemporain* n°8, ENS Éditions, Lyon, pp. 107-129.
- BILLIEZ, J. (1979). « Analyse des besoins du public francophone en langue et culture d'origine des populations migrantes : application au contexte médico-hospitalier ». (Enseignement LCO, adultes et enfants), thèse dirigé à l'Université Grenoble 3 par Dabène.
- BIERBACH, C. & BULOT, T. (2007). *Les codes de la ville. Cultures, langues et formes d'expression urbaines*, L'Harmattan, Paris.
- BLANCHET, P. & FRANCARD, M. (2003). « Appartenance (sentiment d') », dans Ferréol, Gilles, Jucquois, Guy, (sous la direction de), *Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles*, éd° Armand COLIN, Paris, pp.18-25.
- BLANCHET, P. (2003). « Identités culturelles », dans Ferréol, Gilles, Jucquois, Guy, (sous la direction de), *Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles*, Édition, Armand COLIN, Paris, pp. 155-161.
- BLANCHET, P. & DE ROBILLARD, D. (Dirs). (2003). « Langues, contacts, complexité. Perspectives théoriques en sociolinguistique », *Cahier de sociolinguistique*, n° 8, PUR, Rennes.
- BLANCHET, P. (2000). *La linguistique de terrain, Méthode et théorie. Une approche ethno-sociolinguistique*, coll. DIDACT Linguistique, PUR, Rennes.
- BLANCHET, P. (2007). « Quels « linguistes » parlent de quoi, à qui, quand, comment et pourquoi ? Pour un débat épistémologique sur l'étude des phénomènes linguistiques », dans *Carnet d'Atelier de sociolinguistique* 2007, no 1.
- BLANCHET, P. (2011). « La sociolinguistique est-elle une « inter-discipline » »?, dans *De la sociolinguistique dans les sciences du langage aux sciences du langage en sociolinguistique. Questions de transdisciplinarité*, Tranel, N0 53, 2011. pp.13-26.
- BOIVIN, I. & BRISSET, C. & LEANZA, Y. (2011). « Interprétation et interprétariat : chassé-croisé en thérapies analytiques plurilingues ». *Filigrane*, 20(2), pp.107-122.
- BOLZMAN, C. & FIBI, R. & VIAL, M. (2003). *Secondas-secondos. Le processus d'intégration des jeunes adultes issus de la migration espagnole et italienne en Suisse*, Zürich, Séismo.

- BONNIN, P. (2006). *Images habitées, Photographie et spatialité*, Paris, Créaphis.
- BOURDIEU, P. (1965), (dir.), *Un art moyen, Essai sur les usages sociaux de la photographie*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- BOURDIEU, P. (1982). *Ce que parler veut dire, L'économie des échanges linguistiques*, Fayard.
- BOURDIEU, P. (2000). *Esquisse d'une théorie de la pratique, précédé de trois études d'ethnologie kabyle*, Seuil.
- BOURDIEU, P. (2003). *Images d'Algérie, une affinité élective*, (dir.) SCHULTHEIS F., & FRISINGHELLI CH., Actes Sud/Camera Austria/Fondation Liber.
- BRETEGNIER, A. LEDEGEN, G. (Eds), (2003). *Sécurité, insécurité linguistique -Terrains et approches diversifiés, propositions théoriques et méthodologiques*, L'Harmattan, Paris.
- BOYER, H. (1996). *Sociolinguistique : Territoires et objets*, Delanchaux et Niestlé.
- BROHY, C. (2001). « Les langues s'affichent, signalétique, publicité et paysage linguistique dans deux villes bilingues suisses », Biel/Bienne et Fribourg/Freiburg, dans *Cahiers de l'ILOB*, vol2, 2011. pp.105-124.
- BROHY, C. (2006). « Perceptions du bilinguisme officiel et interactions bilingues à Biel/Bienne et Fribourg/Freiburg ». *Tranel*, 43, pp. 111-127.
- BRUNER, J. (2002). *Pourquoi nous racontons-nous des histoires ?* Paris. Édition Retz.
- BULOT, T. (1998). « Langues en ville : une signalisation sociale des territoires dans Rouen : reconstruction, langages (Sociolinguistique normande : langues en ville) », *Études Normandes I*, Association Études Normandes, Mont Saint Aignan, pp. 41-45.
- BULOT, T. (éd.), & TSEKOS, N. (1999) (2). « L'urbanisation linguistique et la mise en mots des identités urbaines », dans BULOT, T., (Ed.), TSEKOS, N., *Langue urbaine et identité*, L'Harmattan, Paris, pp. 19-34.
- BULOT, T. & BAUVOIS, C. (1998 (1)). « Le sens du territoire (l'identification géographique en sociolinguistique) », dans *Revue Parole* 5/6, Université de Mons Hainaut, Mons, pp. 61-80.
- BULOT, T. (1999) (1). « Introduction : la dimension glottopolitique des villes », dans T. Bulot (Dir.) et N. Tsekos, *Langue urbaine et identité (Langue et urbanisation linguistique à Rouen, Venise, Berlin, Athènes et Mons)*, Paris, L'Harmattan, pp. 13-16.
- BULOT, T. (2001). « Ségrégation et urbanisation linguistique : l'altérité urbaine définie ou 'l'étranger est une personne' », dans *Diversité Langues VI*
<http://www.telug.quebec.ca/diverscite/entree.htm>, Télé-Université du Québec.
- BULOT, T. (2001). « Sociolinguistique urbaine, variations linguistiques : images urbaines et sociales », *Cahiers de Sociolinguistique* N°6, Presses Universitaires de Rennes, pp-1-11.

- BULOT, T. (2002). « La double articulation de la spatialité urbaine : « espaces urbanisés » et « lieux de ville » en sociolinguistique », *Marges linguistiques*, mai 2002, pp. 91-105.
- BULOT, T. & MESSAOUDI, L. (2003). (dirs). *Sociolinguistique urbaine, frontières et territoires*. Cortil-Wodon : Éditions Modulaires Européennes.
- BULOT, T. (2003). « Matrice discursive et confinement des langues : pour un modèle de l'urbanité », dans *Cahiers de Sociolinguistique* 8, Presses Universitaires de Rennes2, Rennes, pp. 99-110.
- BULOT, T. (2003b). « Le discours sur l'identité ethnolinguistique : identifier pour se définir en contexte diglossique », dans *Textes et Contextes Culturels*, Mont Saint Aignan, Publication de l'Université de Rouen.
- BULOT, T. (2004). *Lieux de ville et identité, Perspectives en sociolinguistique urbaine*, L'Harmattan.
- BULOT, T. (Dir.) (2004). « Les parlers jeunes (Pratiques urbaines et sociales) ». *Cahiers de Sociolinguistique* 9, Presses Universitaires de Rennes, Rennes.
- BULOT, T. & VESCHAMBRE V. (2006). (Dirs), *Mots, traces et marques (Dimension spatiale et linguistique de la mémoire urbaine)*, Paris, L'Harmattan.
- BULOT, T. (2006). « Discrimination et processus discursifs de fragmentation des espaces urbains. Signalétique et bilinguisme », dans *Mots, traces et marques (Dimensions spatiale et linguistique de la mémoire urbaine)*, Paris, L'Harmattan, pp. 97-122.
- BULOT, T. (2007). *Les codes de la ville, Cultures, langues et formes d'expression urbaines*, sous la direction de Christine Bierbach et Thierry Bulot, L'Harmattan, Paris.
- BULOT, T. (2011). « Le français, les langues et les villes », dans : BULOT, T., & BLANCHET, Ph., *Dynamique de la langue française au 21^{ème} siècle : une introduction à la sociolinguistique*, www.sociolinguistique.fr, consulté le 27/07/2012
- BULOT, T. (2012). « Les parlers jeunes et la mémoire sociolinguistique. Questionnement sur l'urbanité langagière », texte en ligne, pp. 10 : http://sociolinguistique-urbaine.com/IMG/pdf/_Parlers_jeunes_memoire_sociolinguistique_.pdf, consulté le 17 mai 2012.
- BERNSTEIN, B. (1975). *Langage et classes sociales, codes socio-linguistiques et contrôle social*, Les éditions de minuit, Paris.
- BROSSARD, M. (1972). *Langage, opérativité, milieu culturel*, dans *Enfance*. Tome 25, no 5, pp 455-468.
- CALVET, L.-J. (1994). *Les voix de la ville, introduction à la sociolinguistique urbaine*. Paris : Payot.

- CALVET, L.-J. (1999). *La guerre des langues et les politiques linguistiques*, Paris, Hachette.
- CALVET, L.-J. (2004). *Essais de linguistique, la langue est-elle une invention des linguistes*, Paris : Plon.
- CALLE, S. (2002). *Des histoires vraies + dix*, Actes Sud.
- CAMILLIERI, C. (1990). *Stratégies identitaires*, Paris, Puf.
- CANUT, C. (2000). « Subjectivité, imaginaires et fantasmes des langues : la mise en discours «épilinguistique» », *Revue Langage et société* n° 93, pp. 71-97.
- CASTEL, R. (1994). « La dynamique des processus de marginalisation : de la vulnérabilité à la désaffiliation », *Cahier de recherche sociologique*, no. 22, pp.11-28.
- CASTELOTTI, V. (2001). « Langue maternelle, langue première, langue source...et quelques autres », dans Castellotti V., *Langue maternelle en classe de langue étrangère*, Paris. Clé International, pp. 21-26.
- CATTACIN, S. & LA BARBA, M. (2007). « Migration et organisation. La vie associative migrants-une analyse sur la base d'une recherche exploratoire sur l'organisation des migrants italiens en Suisse ». Genève et Neuchâtel : Département de sociologie/SFM.
- CEFAÏ, D. (2009). « L'expérience des publics : institution et réflexivité », *EspacesTemps.net*, Laboratoire, consulté le 04.03. 2013 : <http://www.espacestemp.net/articles/lexperience-des-publics-institution-et-reflexivite/>
- CHESSEX, L. (2011). *De toutes les couleurs*, Éditions Favre, Lausanne et Paris.
- CHESSEX, L. (2003). *Vidy et ailleurs...*, textes de Janine Massard, Edition Payot Lausanne.
- CHIVALLON, C. (2000). « Informer le regard sur la ville : Bristol et la mémoire de l'esclavage » dans *Les annales de la recherche urbaine* 85, pp. 100-110.
- COLLEYN, J.P. (1993). *Le regard documentaire*, Centre Georges Pompidou, coll. Supplémentaires.
- CONORD, S. (2000). « On va t'apprendre à faire des affaires ...Échanges et négoce entre une anthropologue-photographe et des Juives tunisiennes de Belleville », Paris, *Journal des anthropologues*, Questions d'optiques. Aperçus sur les relations entre la photographie et les sciences sociales, Association Française des Anthropologues - Maison des Sciences de l'Homme, 80-81, pp. 91-116.
- CONORD, S. (2008). « Anthropologie visuelle des mal-logés de la place de la Réunion, Paris 20^{ème} », *Image et société* Fabio La Rocca (dir.), *Revue scientifique en ligne*, m@gm@, v.6, http://www.analisiqualitativa.com/magma/0602/article_02.htm, consulté le 13 août 2012.

- CONORD, S. (2007). (dir.), « Arrêt sur images. Photographie et anthropologie », *Ethnologie française*. Puf, Paris, 2007, pp. 11-22.
- COLLIER, Jr. J. M. (1967). *Visual anthropology: Photography as a research method*, University of New Mexico Press, (1ère éd. Holt, Reinhardt and Winston 1967).
- COLLIER, M. (2007). « The applied visual anthropology of John Collier », dans *Visual interventions, applied visual anthropology*. (éd.) PINK S., Berghahn books, New-York. pp. 30- 50.
- COPANS, J. (2008). *L'enquête ethnologique de terrain*, Paris, Armand Colin.
- COPANS, J. (2008). *Introduction à l'ethnographie et à l'anthropologie*, Paris, Armand Colin.
- CROZIER, M. & FRIEDBERG, E. (1977). *L'Acteur et le système : les contraintes de l'action collective*. Paris. Édition Seuil.
- DAKHLIA, J. (2008). *Lingua franca, histoire d'une langue métisse en Méditerranée*, Actes-sud.
- DACHEUX, E., (2008). (dir) *L'espace public*, Paris, Les essentiels d'Hermès.
- DUBOIS, P. (1990). *L'acte photographique*, Paris, Nathan.
- DE CERTEAU, M. (1990). *L'invention du quotidien, 1.Arts de faire*, Gallimard.
- DE CERTEAU, M. (1993). *La culture au pluriel*, Paris, Seuil.
- DE CERTEAU, M. (2005). *L'étranger ou l'union dans la différence*, Seuil.
- DE PIETRO, J-F. & MATTHEY, M. & CONTI, V. (2012). « Langage et cohésion sociale. Enjeux politiques et réponses de terrain ». Actes colloque OPAL, Neuchâtel, pp. 9-33.
- DE SARDAN, J.P.O. (2000). « Le « je » méthodologique. Implication et explication dans l'enquête de terrain », dans *Revue française de sociologie*. 41-3. pp.417- 445.
- DEMAZIERE, D. & DUBAR, C. (1998). *Analyser les entretiens biographiques*, Paris, Nathan.
- DOLZ, J. & SCHNEUWLY, B. (1998). *Pour un enseignement de l'oral. Initiation aux genres formels à l'école*, ESF.
- DUMAZEDIER, J. (1962). « Vers une civilisation de loisir ? » dans *Revue française de sociologie*, 3-4. pp. 455-456.
- DUTEIL-OGATA, F. (2007). « La photo-interview : dialogue avec les Japonais », dans *Arrêt sur image, photographie et anthropologie*, Usages et fonctions de la photographie, *Ethnologie française*, Puf, Paris, 2007, pp. 69-78.
- DA CUHNA, A. (2004). « La mobilité résidentielle, aspiration des ménages et transformation de l'habitat : l'agglomération lausannoise ». *Observatoire de la ville et du développement durable*, Université Lausanne.
- DONZELOT, J. (2006). *Quand la ville se défait*, Paris, Seuil.

- DJORDJEVIC, K. (2004). « Serbo-croate. Combien de langues? », dans H. Boyer (dir.), *Langues et contact de langues dans l'aire méditerranéenne*, Paris, L'Harmattan, pp. 199-209.
- DJORDJEVIC, K. (2005), « A l'Est, du nouveau ? La (re)production d'identités collectives et les questions linguistiques », dans *l'Europe post-communiste*, (en collaboration avec J. Kostov, J. Ocková, S. Panov, A. Pashchenko, R-M. Volle) : L'Harmattan, Paris.
- DUBOIS, D. & MONDADA, L. (2003). « Comment enquêter en ville et sur la ville ? Imaginer, dire et faire la ville », *Revue urbanisme*, Hors série no.19, juillet-août 2003.
- DORIER-APPRILL, E. (2002). « Usages toponymiques et pratiques de l'espace urbain à Mopti (Mali)- La toponymie entre linguistique et géographie », dans *Lieux de la ville*, mai 2002. M.L.M.S. éditeur - Saint-Chamas, pp. 151-158.
- DI MEO, G. (1990). « De l'espace vécu aux formations socio-spatiales », dans *Revue Géographie sociale*, n° 10, Presses Universitaires de Caen, Caen, pp. 13-23.
- DI MEO, G. (dir.), (1996). *Les territoires du quotidien*, Paris, L'Harmattan, Géographie Sociale
- ECO, U. (2011). « La langue imparfaite des images », dans AUGÉ M. & DIDI-HUBERMANN M. & ECO U. *L'expérience des images*, Bry-sur-Marne, INA Éditions, pp. 9-48.
- ERNAUX, A. & MARIE, M. (2005). *L'usage de la photo*, Paris, Éditions Gallimard.
- FREUND, G. (1994). *Photographie et société*, Paris, Seuil.
- FIJALKOW, Y. (2002). *Sociologie des villes*, La découverte, Paris.
- FARET, L. (2003). *Les territoires de la mobilité, migration et communautés transnationales entre Mexique et les États-Unis*, CNRS Éditions, Paris.
- FIBI, R. & MORET, J. (2010). *Enfants migrants de 0 à 6 ans : quelle participation pour les parents?* CDIP- Conférence suisse des directeurs cantonaux de l'instruction publique.
- FOUCAULT, M. (2009). *Le corps utopique, les hétérotopies*, Clamécy, Nouvelles Éditions Lignes.
- FRANCESCHINI, R. (1996). *L'état des langues en Suisse*, Regards.
- FRANCOIS, F. (1994). *Morale et mise en mots*, L' Harmattan.
- GAJO, L. (1997). « Représentations du contexte ou représentations en contexte ? Élèves et enseignants face à l'apprentissage de la langue », dans MATTHEY, M. (Ed.), *Contacts de langues et représentations*, Institut de linguistique de l'Université de Neuchâtel (Suisse), *Revue Tranel*, n°27, pp. 9-27.
- GAULEJAC, V. & LEGRAND, M. (2008). *Intervenir par le récit de vie : entre histoire collective et histoire individuelle*. Ramonville Saint-Agne: Érès.

- GERVEREAU, L. (2000). *Voir, comprendre, analyser les images*, Paris, coll. Guides Repères, La découverte, Paris.
- GEERTZ, C. (1986). *Savoir local, savoir global. Les lieux du savoir*, Paris, PUF.
- GEERTZ, C. (1996). *Ici et Là Bas, l'anthropologue comme auteur*, Métailié.
- GERMAIN, A. (1998). « Étranger et la ville », dans *Métropolis, Revue canadienne des sciences régionales*, no 21. pp.237-254.
- GIBERT, M.P. (1999). « A l'écoute de radio Sud Besançon » dans *Quand Besançon se donne à lire*, (dir.) RAULIN A., L'Harmattan, pp.158-173.
- GOFFMAN, E. (1973). *La mise en scène de la vie quotidienne, 1. Présentation de soi*, Les Éditions de minuit.
- GOFFMAN, E. (1987). *Façon de parler*, Les Éditions de minuit.
- GOHARD-RADENKOVIC, A. MUJAWAMARIYA, D. PEREZ, S. (2003). *Intégration des « minorités » et nouveaux espaces interculturels*, Bern, Peter Lang.
- GOHARD-RADENKOVIC, A. & BERA-VUISTINER, M. & VESHI, D. (2003). « Quelle est la perception des 'interprètes médiateurs culturels' de leur rôle et de leurs compétences? », dans *Le Français dans le monde, Recherches et Applications, La médiation et la didactique des langues et des cultures*, coord. par ZARATE, G. et LEVY, D. FIPF, Paris, Clé international.
- GOHARD-RADENKOVIC, A. & ZARATE, G. (2004). *La reconnaissance des compétences interculturelles: de la grille à la carte*, Les Cahiers du CIEP, Didier.
- GOHARD-RADENKOVIC, A. (2005). *Plurilinguisme, interculturalité en Didactique des langues étrangères*, Mehrsprachigkeit, Interkulturalität und Fremdsprachendidaktik in einem zweisprachigen Kontext. Transversales / Peter Lang, Berne.
- GOHARD-RADENKOVIC, A. (2006). *La relation à l'altérité en situation de mobilité dans une perspective anthropologique de la communication*, Habilitation à diriger des recherches en Sciences de la communication, sous la direction de WINKIN, Y, ENS-Lyon 2.
- GOHARD-RADENKOVIC, A. (2007). « Comment analyses les rapports identitaires entre groupes et entre individus en situation de mobilité? », *Igitur-2007- Lingue/Culture/Identità*
- GOHARD-RADENKOVIC, A. (2007). « Le statut du français dans une Suisse à quatre langues : représentations et paradoxes », *Revue japonaise de didactique du français*, vol. 2, n° 2
- GOHARD-RADENKOVIC, A. & MURPHY-LEJEUNE, E. (2008). « Mobilités et parcours », dans *Précis du plurilinguisme et du pluriculturalisme*, éd. par Zarate, G., Lévy, D. et Kramsch, C., Éditions des Archives contemporaines, Paris, pp. 126-170.

- GOHARD-RADENKOVIC, A. (2009). *Récits de vie, récits de langues et mobilités : nouveaux territoires intimes, nouveaux passages vers l'altérité*, avec L. RACHEDI (sous la dir. de). Espaces interculturels / L'Harmattan, Paris,
- GOHARD-RADENKOVIC, A. (2010). Introduction dans (dir.) GOHARD-RADENKOVIC, A., & ACKLIN MUJI, D., *Entre médias et médiations : les « mise en scène » du rapport à l'altérité*, Paris, L'Harmattan.
- GOLD, S.J. (2007). « Using photography in studies of immigrant communities, reflecting across project and populations », dans *Visual research methods, images, society and representations*, (éd.) STANCZAK C.G. Sage publication, pp.142-166.
- GOUDALLIER, J.P. (1997). *Comment tu tchatches !* Dictionnaire du français contemporain des cités, Paris, Maisonneuve et Larose.
- GOULD, R.P. & WHITE, W. R. (1986). *Mental maps*, Allen & Unwin London.
- GROJNOWSKI, D. (2002). *Photographie et langage. Fictions, illustrations, informations, visions, théories*. Paris, Librairies José Corti.
- GUESPIN, L. & MARCELLESI, J.-B. (1986). « Pour la glottopolitique », dans *Langages* 83, Paris, Larousse, 5-34.
- GRAFMEYER, Y. & AUTHIER, J-Y. (2008). *Sociologie urbaine*, Armand Colin.
- GRANOVETTER, M. (2000). *Le marché autrement. Les réseaux dans l'économie*. Paris Desclée de Brouwer, collection « sociologie économique ».
- GRANOVETTER, M. (1973). « The Strength of Weak Ties », *American Journal of Sociology*, 78, May, 1360-1380.
- HABERMAS, J. (1997). « Sur le droit et la démocratie. Note pour un débat », dans *Le Débat*, no 97.
- HALBWACHS, M. (1997). *La mémoire collective*, Paris, Albin Michel.
- HANEWINKEL, V. (2011). « Les villes au cœur de la politique d'intégration, panorama de l'action de dix cités européennes », *Cahiers du BLI*, Lausanne.
- HIRSCHMAN, A. O. (1970). *Exit, Voice, and Loyalty : Responses to Decline in Firms, Organizations, and States* (Harvard University Press). Défection et prise de parole, Fayard, Paris, 1995 (traduction française).
- JEAN, G. (1989). *Langage des signes : l'écriture et son double*, Gallimard Jeunesse, coll Découvertes-Archéologie », n° 67.
- KAUFMANN, J.C. (2008). *L'entretien compréhensif, L'enquête et ses méthodes*, Paris, Armand Colin.
- KAUFMANN, J.C. (2004). *L'invention de soi, Une théorie de l'identité*, Paris, Armand Colin.

- KAUFMANN, V. (2008). *Les paradoxes de la mobilité, bouger, s'enraciner*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes. Lausanne.
- KATUSZEWSKI, J. & OGIEN, R. (1983). « A quoi sert la notion du réseau ? », dans *Réseaux*, volume 1, no3, pp. 27-36, (en ligne) :
http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/reso_07517971_1983_num_1_3_1093
- KRISTEVA, J. (1988). *Étrangers à nous-mêmes*, Fayard.
- KILANI, M. (1994). *L'invention de l'autre*, Éditions Payot.
- LABOV, W. (1987). *Language in the Inner City*, trad. Française : *Le parler ordinaire*, Paris, Éditions de Minuit.
- LANI-BAYLE, M., (2006). *Écrire une recherche mémoire ou thèse*, Chronique sociale.
- LAHIRE, B. (2001). *L'homme pluriel, les ressorts de l'action*, Paris, Nathan.
- LAHIRE, B. (1999). *L'invention de « l'illettrisme ». Rhétorique publique, éthique et stigmates*, Paris, La Découverte.
- LAMBERT, W. (1960). «Evaluational reactions to spoken languages», *Journal of abnormal and social psychology*, no 60. pp. 44-51.
- LAMIZET, B. (2002). « Signification des lieux de la ville », dans *Marges linguistiques*, no3 2002, Saint-Chamas, M.L.M.S. éditeur.
- LAMIZET, B. (2004). « Qu'est-ce qu'un lieu de ville ? », dans BULOT, T. (Dir.), 2004, *Lieux de ville et territoires - Perspectives en sociolinguistique urbaine. Volume 2*, Paris, L'Harmattan, pp. 115-166.
- LAPENTA, F. (2011). « Some theoretical and methodological views on photo-elicitation », dans *Visual research methods*, (éd.) MARGOLIS E. & Pauwels L. Sage publication London. pp.202-212.
- LAPLANTINE, F. (1999). *Je, nous et les autres. Être humain au-delà des appartenances*, Paris, Le pommier-Fayard.
- LAPLANTINE, F. (2005). *La description ethnographique*, Armand Colin.
- LAPLANTINE, F. & NOUSS A. (2008). *Le métissage*, collection Réédition, Condé-sur-Noireau, Téraèdre.
- LAPLANTINE, F. (2009). *Son, images et langage, Anthropologie esthétique et subversion*, Beauchesne éditeur.
- LATOURET, B. E. H, (1998). *Paris ville invisible*, Paris, La découverte.
- LE GOFF, J. (2011). *A la recherche du temps sacré : Jacques de Voragine et la Légende dorée*, Paris, Perrin.
- LEVI-STRAUSS, C. (1995). *Tristes tropiques*, coll. *Terres Humaines*, Plon.

- LEANZA, Y. (2005). « Roles of community interpreters in pediatrics as seen by interpreters, physicians and researchers ». *Interpreting* [Numéro spécial], 7(2), pp.167-192.
- LEFEBRVE, H. (1968). *Le droit à la ville*, Paris, Anthropos.
- LENZ, P. & ANDREY, S., BERNHART, L. (2009). *Curriculum cadre, pour l'encouragement linguistique des migrants*, Office fédéral des migrations ODM, Fribourg.
- LEVY, D. (2008). « Soi et les langues », dans *Précis du plurilinguisme et du pluriculturalisme* (éd. Zarate G., & Lévy D., & Kramsch C.), Edition des Archives Contemporaines, Paris, pp.69-81.
- LEVY, J. (2001). *Repenser le territoire : un dictionnaire critique* (avec Serge Wachter et al.), L'Aube
- LEVY, J. & LUSSAULT, M. (2003). *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin.
- LOUVEAU, C. & ARLAUD J. (2007). « De la photo au film : écriture numérique », dans *Arrêt sur image, photographie et anthropologie*, Usages et fonctions de la photographie, *Ethnologie française*, Puf, Paris, 2007, pp. 101-106.
- LUSSAULT, M. (1993). *Tours : images de la ville et politique urbaine*, Collection science de la ville, Maison des sciences de la ville, Tours.
- LÜDI, G. & PY B. (2002). *Être bilingue*, Bern, Peter Lang.
- LUCCI, V. (1998). *Des écrits dans la ville*, Paris, L'Harmattan.
- LYNCH, K. (1969). *L'image de la Cité*, Dunot.
- MAIRE, C., & GAROUFO, F., (2010). « L'étranger à l'affiche: altérité et identité dans l'affiche politique suisse (1918-2010) », Université de Neuchâtel.
- MARECHAL, H. & STEBE, J.M. (2012). « Quand cités HLM paupérisées et jeunes sont enfermés dans le même mythe », dans *Discours et sémiotisation de l'espace*, (dir) TURPIN, B., L'Harmattan, Paris.
- MARENGO, M. (2005). « De l'État Providence à la solidarité communautaire : le monde associatif à Lausanne, Vers un nouveau projet de société locale, Institut de Géographie », Université de Lausanne, Agenda 21.
- MARESCA, S. (1996). *La photographie. Un miroir des sciences sociales*, Paris, coll. Logiques sociales, L'Harmattan.
- MARGOLIS, E. & PAUWELS, L. (2011). *Visual Research Methods*, The SAGE Handbook, Arizona State University.
- MARTINE, J. (2004). « Les trois dimensions de l'image », dans *Le monde de l'image*, Hors-série N° 43 - Décembre 2003/Janvier-Février 2004.

- MARTINEC, R. & SALWAY, A. (2005). «A system for image-text relation in new (and old) media ». *Visual Communication*, 4, pp.337-371.
- MAY, DU. & MEYER, M. (2009). « Photographier les paysages sociaux urbains. Itinéraires visuels dans la ville ». *Ethnographiques.org*, Numéro 17 - novembre 2008, en ligne : (http://www.ethnographiques.org/2008/Du_Meyer, consulté le 11.01.2011)
- MATTHEY, M. & DE PIETRO, J.-F. (1997). « La société plurilingue : utopie souhaitable ou domination acceptée », dans Boyer H. (éd.). *Plurilinguisme : « contact » ou « conflit » des langues ?* Paris : L'Harmattan. pp. 133-190.
- MATTHEY, M. (éd.), (1997). « Contacts des langues et représentations », Institut de linguistique de l'Université de Neuchâtel, *Tranel*, n° 27, Suisse, p.135.
- MATVEJEVITCH, P. (1996). *Le monde d'Ex*, Fayard.
- MAXWELL, J.A. (1999). *La modélisation de la recherche qualitative, une approche interactive*, (traduit par Marc Henry Soulet), Éditions Universitaires Fribourg Suisse.
- MEAD, M. & BEATESON, G. (1942). *Balinese character, a photographic analysis*, New York, Académie des sciences de New York, Wilbur G. Valentine editor, vol. II. (759 photos).
- MELLIANI, F. (2000). *La langue du quartier. Appropriation de l'espace et identités urbaines chez des jeunes issus de l'immigration maghrébine en banlieue rouennaise*. Paris, L'Harmattan.
- MESSAOUDI, L. (2001). « Urbanisation linguistique et dynamique langagière dans la ville de Rabat », dans *Sociolinguistique urbaine, variations linguistiques : images urbaines et sociales*, *Cahiers sociolinguistique* No.6. Presses Universitaires de Rennes.
- MOÏSE, C. (2000). « De la politique linguistique à la politique, quelle place du chercheur dans la cité », dans *Grenzgänge* 7, Leipziger Universitätverlag, Leipzig, pp.38-48.
- MOÏSE, C., (2002). « Pour quelle sociolinguistique urbaine ? » dans : *Ville-École-Intégration Enjeux*, no 130 septembre 2002.
- MONDADA, L. (2000). *Décrire la ville, la construction des savoirs urbains dans l'interaction et dans le texte*, Ed. Économica, Paris, Anthropos.
- MONDADA, L. (2001). « La ville n'est pas peuplée d'être anonymes : processus de catégorisation et espace urbain », dans *Marges linguistiques*, no 3, mai 2001, Éditeur, M.L.M.S. Saint-Chamas.
- MONDADA L. (2003), « La polyphonie urbaine produit des ordres multiples de la ville, dans Imaginer, dire et faire la ville », *Revue Urbanisme*, hors série no19.
- MONDADA, L. (2005). « Espace, langage, interaction et cognition : une introduction », dans *Intellectica* 2005/2-5, pp.7-23.

- MONDADA, L. & RACINE, B. (1992). « Géographie et sémio-linguistique », dans *Encyclopédie de géographie* (sous dir. Bailly A, Ferres R, Pumain D), Paris, Économica, p.257-272
- MONDADA, L. (2003). « La polyphonie urbaine produit des ordres multiples de la ville », dans *Imaginer, dire et faire la ville, Revue Urbanisme*, hors série no.19, juillet-août 2003
- MOOR, D. (2007). *Plurilinguisme à l'école*, Paris, Didier.
- MORIN, E. (2001). *L'identité humaine - Tome 5. La Méthode ; Volume 1, L'Humanité de l'Humanité*, Paris, Seuil.
- MORIN, E. (2013). *Mon Paris, ma mémoire*. Éditions Fayard.
- MORIN, E. (1990). *Introduction à la pensée complexe*, Paris. Seuil.
- MITCHELL, C. & LANGE de N. (2011). « Community-Based Participatory Video and Social Action in Rural South Africa », dans MARGOLIS, E., & PAUWELS, L., (2011). *Visual Research Methods*, The SAGE Handbook, Arizona State University
- MILON, A. (1999). *L'étranger dans la ville*, PUF.
- MILLET, A. (1993). « La ville : un espace socio-sémiotique », dans BILLIEZ, J. & LUCCI, V, MILLET, A. & SAUTOT, J-P. & TIXIER, N. (1998). *Des écrits dans la ville : Sociolinguistique d'écrits urbains : l'exemple de Grenoble*, L'Harmattan, Paris, pp. 25-42.
- MISSAOUI, L. & TARRIUS, A. (2006). « Ville et migrants, du lieu monde au lieu du passage », *Revue européenne des migrations internationales*, Vol. 22, no.2, pp.43-65.
- MUCCHIELLI, R. (1980). *Le travail en groupe*, Éditions ESF.
- MUCCHIELLI, A. (1999). *L'identité*, coll. « Que sais-je », éd° PUF, Paris.
- MUXEL, A. (1996). *Individu et mémoire familiale*, Paris, Armand Colin.
- NANCY, J. L. (2011). *La ville au loin*, Paris, La Phocide.
- NANCY, J. L. (2003). *Au fond des images*, Paris, Éditions Galilée.
- NICOLAS, G. & APOTHELOZ, B. (1995). « Lausanne étrangère à ses collines? », dans *Mémoire vive, pages d'histoire lausannoise*. Lausanne, No 4, pp. 89-102.
- OGIEN, A. (1995). *Sociologie de la déviance*, Paris. Armand Colin.
- PAILLÉ, P. & MUCCHIELLI, A. (2012). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*, Paris, Armand Colin, 3^e édition.
- PASSERON, J.C. (1991). « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires », dans *Les raisonnements sociologiques*. Paris, Nathan, pp.185-206.
- PAPINOT, C. (1992). « Vers une pratique photographique participante ? », dans : *Journal des anthropologues*, n°49, Montrouge, AFA (Association Française des Anthropologues), pp.151-158.

- PAPINOT, C. (2007). « Le malentendu productif. Réflexion sur la photographie comme support d'entretien ». Dans *Arrêt sur l'image*, Revue *Ethnologie française*, Puf, 2007, 79-86.
- PEREC, G. (2000). *Espèces d'espaces*, Paris, Galilée.
- PERREGAUX, C. CHANGAKAKOTI, N., GREMION, M., HUTTER, V., LECOMPTE, ANDRADE G., (2006). « Enfance, la jeunesse et les relations entre génération dans une société en mutation ». Rapport PNR52.
- PETONNET, C. (1982). « L'observation flottante l'exemple d'un cimetière parisien », *L'homme* XXII (4) : pp. 37-47.
- PÉQUIGNOT, B. (1996). *La réalité sociologique de l'image*, *Champs visuels*, L'Harmattan, 2 : 72-79.
- PETITEAU, J-Y. (2006). « La méthode des itinéraires ou la mémoire involontaire », dans BERQUE, A., BONIN, P, De BIASE, A., LOUBES, J.P., PETITEAU, J-Y. Colloque Habiter dans sa poétique première, 1-8 septembre 2006, Cerisy-La-Salle. Conférence donnée le 3 septembre.
- PIETTE, A. (1992). *Le mode mineur de la réalité. Paradoxes et photographies en anthropologie*, Louvain-La-Neuve, Peeters.
- PIETTE, A. (1996). *Ethnographie de l'action, L'observation des détails*, Paris, Métailié.
- PIAULT, M. (dir.), (1992). « Anthropologie visuelle », dans *Journal des anthropologues*, AFA-MSH, pp. 47-48.
- PIAULT, M. (2008). *Anthropologie du cinéma : passage à l'image, passage par l'image*, Paris, Téraèdre.
- PIGUET, E. (2004). *L'immigration en Suisse, 50 ans d'entrouverture*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes.
- PINÇON, M. & M. (1989). *Dans les beaux quartiers*, Paris, Seuil, coll. « L'épreuve des faits ».
- PIETTRE, A. (2012). « Islamisation d'un espace social et sémiotisation d'une color line, le cas du quartier des Tarerêts à Corbeil-Essonnes », dans *Discours et sémiotisation de l'espace*, (dir) TURPIN, B., (2012), L'Harmattan, Paris.
- PINK, S. (2007). *Visual Interventions, Applied visual Anthropologie*, Bergbahn Books, New-York-Oxford.
- POLLA, L. (1974). *Lausanne 1860-1910, Vie quotidienne*, Payot Lausanne.
- POULET, A. & RAZAFIMANDIMBIMANANA, E. (2011). « De l'historicisation à la distanciation critique. Valeurs ajoutées de la « subjectivité » de l'acteur-chercheur en SHS ». *Corpus et méthodes. Épistémologies critiques et appropriations*

multidisciplinaires. Marcela Patrascu *et al.* Paris : l'Harmattan, « Espaces discursifs » : pp. 47-64.

RACINE, J. B. (1996). « Lausanne entre flux et lieux, Lausanne », Travaux et Recherches de l'Institut de Géographie.

RACINE, J.-B. & MAGER, C. (1997). « The Foreigner and the City : from co-presence to interaction, in search for intercultural places in Lausanne (Switzerland) », *IGU Commission on « Urban Geography and Urban Life »*, Mexico City, 10-15 August 1997.

RACINE, J.-B. & MARENGO M. (2005). « De l'État Providence à la solidarité communautaire: le monde associatif à Lausanne (Agenda 21). Vers un nouveau projet de société locale ». Travaux et recherche de l'Institut de Géographie de l'Université de Lausanne n°30.

RAOULX, B. (2009). « Un film documentaire : une méthode pour rendre audovisible la marginalité (essai sur la « démarche géodocumentaire) », dans *Sociolinguistique urbaine et développement durable urbain*, (sous la direction) Bastian Sabine, Thierry Bulot, Elisabeth Burr. Martin Meidenbauer. München. pp.245-269.

RAOULX, B. (2006). « Photographier les écrits-icônes urbaines, la photographie comme méthode de recherche appliquée à l'exemple du marché de Las Playitas de Maracaibo (Venezuela) », dans *Mots, traces et marques*, (Dir) Bulot, Th & Veschambre V, pp. 63-96.

RÉMY, J. & LECLERCQ, É. (1998). *Sociologie urbaine et rurale (L'espace et l'agir)*, Paris, L'Harmattan.

RÉMY, J. (1995). (dir.). *George Simmel, ville et modernité*. Harmattan.

REMY, J. & VOYE, L. (1992). *La ville : vers une nouvelle définition ?* L'Harmattan, Paris.

RELPH, E. (1986). (1re éd. : 1976). *Place and placelessness*, Londres, Pion.

RELPH, E. (2006). « Construire l'identité par la pratique des lieux », dans de Biase, A&Rossi, C. (Dir), 2006, *Chez Nous. Territoire et Identités dans les mondes contemporains*, Paris, éd. De La Villette.

RICOEUR, P. (1985). *Temps et récit, 3. Le temps raconté*, Paris, Éditions du Seuil.

RICOEUR, P. (1986). *Du texte à l'action, Essais d'herméneutique II*, Paris, Éditions du Seuil.

RICOEUR, P. (1990). *Soi-même comme un autre*, Paris, Éditions du Seuil.

ROBILLARD, D. (2000). « Villes, Îles, (Socio) linguistique. Des fenêtres sur une linguistique chaotique ? », dans Calvet, L.-J. , MOUSSIROU-MOUYAMA A., *Le plurilinguisme urbain*. Paris : Institut de la francophonie. Didier érudition. pp. 463-480.

- RIPOLL, F. (2006). « Réflexions sur les rapports entre marquage et appropriation de l'espace » dans Bulot, T., Veschambre V. (dir), *Mots, traces et marques. Dimensions spatiale et linguistique de la mémoire urbaine*, Paris, L'Harmattan, p.15-36.
- ROCHE, D. (1981). *Légendes de Denis Roche. Essai de photo-autobiographie*, Montpellier, Gris Banal.
- RONCAYOLO, M. (1990). *La ville et ses territoires*, La Flèche, Sarthe, Gallimard.
- RONCAYOLO, M. (1996). *Les grammaires d'une ville. Essai sur la genèse des structures urbaines de Marseille*, Paris, Éditions de l'EHESS.
- RONCAYOLO, M. (2002). *Lectures des villes, Formes et temps*, Marseille, Éditions Parenthèses.
- ROULIN, A. (2001). *Anthropologie urbaine*, Paris, Armand Colin.
- ROULIN, A. (1999). *Quand Besançon se donne à lire*. Paris l'Harmattan.
- ROUILLE, A. (2005). *La photographie*, Paris, Gallimard.
- ROSE, G. (2007). *Visuel Methodologies : An introduction to the interpretation of visual materials*, London : Sage.
- ROSENBERG, E. & LEANZA, Y. & SELLER, R. (2007). « Travailler avec un interprète communautaire: pertes et renoncements ». *Bulletin de l'Association pour la recherche interculturelle*, 45, pp. 30-36.
- SACKS, H. (1992). *Lecture en conversation*. Oxford, Blackwell.
- SAPIN, M. & SPINI, D. & WIDMER, E. (2007). *Les parcours de vie, de l'adolescence au grand âge*, Presses polytechniques et universitaires romandes 39, Lausanne. Collection, Le savoir suisse.
- SAMAIN, E. (1995). *Bronislaw Malinowski et la photographie anthropologique*, Paris, L'ethnographie.
- SASSEN, S. (1994). *Cities in a World Economy*. Thousand Bocks, CA : Pine Forge.
- SAUVAGEOT, A. (1994). *Voir et savoirs, Esquisse d'une sociologie du regard*, Paris, coll. Sociologie d'aujourd'hui, PUF.
- SAYAD, A. (1999). *La double absence*. Collection Liber, Paris, Seuil.
- SENETT, R. (1979). *Les tyrannies de l'intimité*, traduit de l'anglais par Antioe Berman et Rebecca Folkman. Paris, Seuil.
- SENETT, R. (2003). *Respect, De la dignité de l'homme dans un monde d'inégalité*, Paris, Albin Michel.
- SENETT, R. (2009). *La conscience de l'œil*, Éditions Verdier, pour la traduction française.
- SERRES, M. (1991). *Le Tiers-Instruit*, Paris, Gallimard.

- SCHNAPPER, D. (1991). « L'intégration : définition sociologique », dans *Migration-Formation*, n° 86 (septembre 1991).
- SCHNAPPER, D. (1990). *La France de l'intégration : sociologie de la nation*, Paris, Gallimard.
- SCHNEIDER, B. & SAINTE MARIE, A.F. (2004). (dir.), *Penser/Agir, dynamiques interculturelles au cœur de la ville*, Paris, Harmattan.
- SCHULTHEIS, F. (1995). « La Suisse est plurilingue mais les Suisses ne le sont pas », dans *Liber*, revue internationale des livres, juin 1995, pp. 3-5.
- SCHÜTZ, A. (2003). *L'étranger*, Paris, Allia.
- SEGAUD, M. (2010). *Anthropologie de l'espace, habiter fonder, distribuer, transformer*, Paris, Armand Colin.
- SKENDEROVIC, D. & SPÄTI, C. (2010). « Diversité des langues et compétences linguistiques en Suisse ». Rapport PNR 56.
- SIMMEL, G. (2004). « Digression sur l'étranger », dans : *L'école de Chicago, naissance de l'écologie urbaine*, GRAFMEYER Y., & JOSEPH I., Flammarion, pp. 53-61.
- SIMMEL, G. (2007). *Les grandes villes et la vie de l'esprit*, L'Herne.
- SIMMEL, G. (1999). *Sociologie, études sur les formes de la socialisation*, Paris, PUF.
- SÖDERSTRÖM, O. (2000). *Des images pour agir. Le visuel en urbanisme*. Lausanne, Payot.
- SONTAG, S. (2009). *L'écriture même, à propos de Barthes*, Paris, Christian Bourgois éditeur.
- SONTAG, S. (2008). *Sur la photographie*, Paris, Christian Bourgois.
- STRAUSS, A. (1992). « La trame de la négociation, Sociologie qualitative et interactionnisme », dans *Baszanger I.*, Paris, L'Harmattan.
- STEBE, J.M. & MARCHAL, H. (2010). *La sociologie urbaine*, Paris, Puf.
- STEBE, J.M. & MARCHAL, H., (2011). *Les grandes questions sur la ville et l'urbain*, Paris, Puf, Licence.
- TAMISIER, M. (2009). *Texte, art et photographie, la théorisation de la photographie contemporaine*, Paris, L'Harmattan.
- TASSIN, E. (2008). « Espace commun ou espace public? L'antagonisme de la communauté et de la publicité », dans DACHEUX, E., dir. (2008). *L'espace public*, L'Hermès, CNRS Éditions. pp.113-133.
- TELLIER, F. (2003). *Alfred Schutz et le projet d'une sociologie phénoménologique*, Presses Universitaires de France, Éditions Puf-philosophies. Vendôme.
- TERRENOIRE, J.-P. (1985). « Images et sciences sociales : l'objet et l'outil », Paris, *Revue française de sociologie*, XXVI-3 : 509-527.

- TIZON, P. (1996). « Qu'est-ce que le territoire ? », dans *Les territoires du quotidien*, Paris, L'Harmattan, pp.17-33.
- TARRIUS A. (1992). *Les fourmis d'Europe, Migrants riches, migrants pauvres et nouvelles villes internationales*, Paris, l'Harmattan.
- TARRIUS, A. (2003). *Territoire circulatoires et espaces urbains, différenciation des groupes migrants*, article en ligne: <http://www.urbanisme.equipement.gouv.fr/cdu/datas/annales/tarrius.htm>, consulté 31 juillet 2012.
- TOURAINÉ, A. (1997). *Pourrions-nous vivre ensemble ? Égaux et différents*, Fayard.
- TODOROV, T. (1981). *Mikhaïl Bakhtine le principe dialogique, suivi d'Écrits du Cercle de Bakhtine*, Paris, Seuil.
- TODOROV, T. (1982). *La Conquête de l'Amérique, la question de l'autre*, Paris, Seuil.
- TODOROV, T. (1989). *Nous les autres, La réflexion française sur la diversité humaine*, Essais, Paris, Seuil.
- TODOROV, T. (2002). *Devoirs et délices, Une vie de passeur : une autobiographie intellectuelle*. Paris, Seuil.
- THOMAS, W. & ZNANIECKI, F. (1999). « Le paysan polonais en Europe et en Amérique. Récit de vie d'un migrant (Chicago 1919) ». Dans *Revue française de sociologie*, 40-4. pp. 765-767.
- TRIMAILLE, C. (2005). « Spatialité vécue, dite et (inter)agie par des adolescents dans un quartier péricentral en mutation », dans *Revue de l'Université de Moncton*, vol. 36. no1, 2005, pp.61-96.
- TRIMAILLE, C. (2004). « Pratiques langagières et socialisations adolescentes : le tricard, un autre parmi les mêmes ? » dans : Caubet, D. et al. *Parlers jeunes, ici et là-bas. Pratiques et représentations*. Paris, L'Harmattan. pp.127-148.
- TUAN, YI-FU. (1974). *Topophilia : a study of environmental perception, attitudes and values*, Prentice-Hall, Englewood Cliffs.
- TUAN, YI-FU. (1983). *Landscape of Fear*, Pantheon, New-York.
- VESCHAMBRE, V. (2005). « La notion d'appropriation », dans *Norois* (en ligne), 195/2005/2, mis en ligne le 11 août 2008, consulté le 29 mars 20013. En ligne : <http://norois.revues.org/589>
- VIRILIO, P. (1990). *Territoires, flux et inertie*, Paris, Éditions du Plan Urbain.
- WALD, P. & LEIMORFER, (2004). *Parler en ville, parler de la ville, essais sur les registres urbains*. Éditions UNESCO.

- WOLTON, D. (2005). *Il faut sauver la communication*, Flammarion.
- WHARTON, S. (1996). « Le trésor linguistique des jeunes issus de l'immigration », *Écarts d'identité* no 76, Langues des autres, immigration et pratiques langagières. pp.27-29.
- WIDMER, J. (2004). *Langues nationales et identités collectives, L'exemple de la Suisse*, Paris, L'Harmattan.
- WINKIN, Y. (1996). *Anthropologie de la communication, de la théorie au terrain*. Paris, Seuil.
- ZARATE, G. & LEVY, D. & KRAMSCH, C. (2008). *Précis du plurilinguisme et du pluriculturalisme*. Paris, Éditions des archives contemporaines.
- ZONGO, B. (2004). *Le parler ordinaire multilingue à Paris, ville et alternance codique*. Paris, l'Harmattan.
- ZONGO, B. (1999). « Conflits de langues, conflits d'identités : illustration et discussion avec des enfants », dans Castelletti V. & Moor D. *Alternances des langues et construction des savoirs*, Cahier du Français contemporain, no 5. pp.181-193.
- ZUPPINGER, U. (2012). *Luttès-ô-Flon, Une reconversion urbaine lausannoise mouvementée de 1984-2012*, Lausanne, Éditions d'en bas.

Revues scientifiques, cahiers

- Champs visuels, Revue interdisciplinaire de recherche sur l'image*, Paris, L'Harmattan.
- L'ethnographie*, n° spécial *Ethnographie et photographie*, Emmanuel Garrigues (dir.), Paris, Société d'ethnographie, t. LXXXVII, 1, 109. print. 1991.
- Ethnographiques.org*, revue en ligne, La narration dans tous ses états : nouvelles technologies, nouvelles questions ? 16. En ligne : <http://www.ethnographiques.org/>
- Cahier de Sociolinguistique*. « Approche de la pluralité sociolinguistique, Vers quelles convergences des pratiques de recherche et d'éducation ? » Isabelle Pierozak, Thierry Bulot et Philippe Blanchet (dir). n°15, Presses universitaires de Rennes, 2011. En ligne : <http://www.pur-editions.fr/revue.php?idRevue=23>
- Ville- École- Intégration, Enjeux*, Pratiques langagières urbaines, enjeux identitaires, enjeux cognitifs, No. 130- septembre 2002.
- Cahiers de l'Homme, Pour une anthropologie visuelle*, Claudine de FRANCE (dir.), Paris, La Haye, New York, EHESS, Mouton, nouvelle série, XIX. 1979.
- Urbanisme*, Imaginer, dire et faire la ville, Hors série No.19. Juillet-août 2003.
- Métropolis*, Nos diverses cités, numéro 7, (2010). Citoyenneté et Immigration Canada.

Curricula, rapports, directives, textes légaux

Curriculum cadre, pour l'encouragement linguistique des migrants, (2009). Office fédéral des migrations ODM, Fribourg. LENZ, P., & ANDREY, S., BERNHART, L.

Aide-mémoire à l'intention des communes dans le domaine de l'accueil des personnes nouvellement arrivées dans le canton de Vaud, mars 2010, Bureau cantonal pour l'intégration des étrangers et la prévention du racisme (BCI), Département de l'intérieur, Service de population.

Avenir de la politique suisse d'intégration des étrangers, Rapport et recommandations de la CTA du 29 juin 2010.

LLC-La loi sur les langues, 5 octobre 2007.

Olang- Ordonnance sur les langues nationales et la compréhension entre les communautés linguistiques, 4 juin 2010.

Ordonnance sur l'intégration des étrangers (OIE), 1^{er} janvier 2008.

Les sans-papiers en Suisse, (2001). Recommandations de la Commission fédérale pour les questions de migration CFM

Migration plein cadre, Rapport annuel 2010, Commission fédérale pour les questions de migration CFM.

L'intégration scolaire des enfants immigrants en Europe, Agence Exécutive, Éducation audiovisuelle et Culture, Commission européenne, Eurydice, avril 2009.

Perspectives démographiques 2006-2030, Service cantonal de recherches et d'information statistiques, Lausanne, novembre 2007.

Visage des sans-papiers en Suisse. Évolution 2000-2010, Commission fédérale pour les questions de migrations CFM, Documentation sur la politique de migration. MÄDER, D. E., & SCHÖNENBERGER, S., & STEINER, I., (2010).

Régularisations in Europa-Study on practices in the area of regularisation of illegally staying third-country nationals in the Member States in the EU, Wien : ICMPD, BALDWIN&EDWARDS & KRALER, M. ET M., (2009).

Sitographie

Office fédéral des statistiques: <http://www.bfs.admin.ch/bfs/portal/fr/index.html>

ODM-Office fédéral des migrations: <http://www.bfm.admin.ch/bfm/fr/home.html>

CFM- Commission fédérale pour les questions de migration :
http://www.humanrights.ch/fr/idcat_1230-content.html

Ville de Lausanne : <http://www.lausanne.ch/>

Caravane des quartiers : <http://www.caravanedesquartiers.ch/>

Cours des langues à Vidy : <http://www1.lausanne.ch/de/ville-officielle/administration/sports-integration-et-protection-population/service-administratif-et-integration/Bureau-lausannois-pour-les-immigres/formations/cours-de-francais-a-vidy-plage.html>

Portraits des étrangers sur le site du BLI : <http://www.lausanne.ch/ville-officielle/administration/sports-integration-et-protection-population/service-administratif-et-integration/Bureau-lausannois-pour-les-immigres/publications/portraits-du-bli.html>

Nouvelle Charte d'Athènes, Prescriptions pour l'aménagement des villes
éditées par le Conseil Européen des Urbanistes. Source :
<http://www.urbamet.com/veille/amenagement.htm>

FASL : <http://www.fasl.ch/>

EVAM : www.evam.ch

12 ANNEXES

ANNEXE A1 : Consigne

ANNEXE A1: CONSIGNE

- Photographiez des lieux de la ville par lesquels vous passez quotidiennement (lieux familiers, inconnus) et ceux où vous-vous sentez bien ou mal.
- Si vous souhaitez que certaines personnes figurent sur les photos, demandez une autorisation. Lorsque vous photographiez des personnes dans les lieux publics et que vous ne les connaissez pas, demandez une autorisation à l'avance ou gardez une distance de plusieurs mètres afin que la personne ne soit pas identifiable (la photographier du dos par exemple).
- Nombre de photos : entre 10-20.

ANNEXE A2 : Codage de transcription

ANNEXE A2: CODAGE DE TRANSCRIPTION

- La transcription ne respecte pas les règles de la langue écrite et de sa ponctuation, hormis quelques cas : majuscules pour les noms propres et les toponymes. Il s'agit d'une transcription phonétique, codée de manière suivante: K. F1-5
- K. = initiale de l'informateur
- A.S.= initiale de l'enquêteur
- F = no. de photo correspondant au récit
- 5 = l'extrait de transcription sélectionné pour les analyses

ANNEXE A3 : Formulaire de consentement

ANNEXE A3: FORMULAIRE DE CONSENTEMENT AUX ENTREVUES INDIVIDUELLES

Cette recherche est réalisée dans le cadre du projet de thèse de doctorat de Spomenka Alvir, dirigé par Mme Aline Gohard Rardenkovic du Département du plurilinguisme et des langues étrangères à l'Université de Fribourg. Ce projet est financé par le Fond national de la recherche Suisse FNRS.

Avant d'accepter et de participer à cette recherche, veuillez prendre le temps de lire les renseignements qui suivent. Ce formulaire de consentement vous explique les buts de ce projet de recherche et ses procédures. Il indique les coordonnées de la personne avec qui communiquer au besoin. Nous vous invitons à poser toutes les questions que vous jugez utiles à la personne qui vous présente ce document. La recherche a pour but d'étudier l'appropriation de la ville et ses espaces privés, publics et parapublics par les étrangers.

Déroulement de la participation

Avant l'entrevue, de type individuel, le chercheur vous demandera de prendre des photos des lieux urbains par lesquels vous passez quotidiennement. (cf. consigne en annexe). Dans un lieu de votre choix, l'entrevue aura une durée de 1-2h. Elle sera enregistrée sur audio, avec votre consentement. L'entrevue concerne votre expérience personnelle dans l'usage des espaces urbains. Vous apportez les photographies prises par vous-mêmes de ces espaces, avec le consentement des personnes (si elles apparaissent) et vous les commentez. Les thèmes suivants seront abordés : vos perceptions de ces espaces (vous vous y sentez bien ou mal) et votre parcours de migration.

Avantage, risques ou inconvénients possibles à votre participation

Il est possible que le fait de raconter votre expérience suscite des réflexions ou des souvenirs émouvants ou désagréables. Si cela se produit, n'hésitez pas de le signaler à la personne qui mène l'entrevue.

Participation volontaire et droit de retrait

Vous êtes libre de participer à ce projet. Vous pouvez refuser de répondre à certaines questions ou encore de mettre fin à l'entretien à tout moment, sans avoir à fournir de raisons et sans aucun préjudice. Si vous décidez de mettre fin à votre participation, il est important d'en prévenir le chercheur responsable dont les coordonnées sont incluses dans ce document. Tous les renseignements personnels vous concernant, incluant les enregistrements, seront alors détruits.

Confidentialité et gestion des données

Dans les travaux produits à partir de cette recherche, (thèse, articles, communications,) votre identité demeure confidentielle et les noms des participants ne paraîtront dans aucun rapport. Les divers documents de la recherche seront codifiés (noms fictifs) et seul le chercheur aura accès à la liste des noms et des codes. Les photos, les enregistrements audio, les textes de la transcription de l'entrevue accordée restent conservés chez le chercheur. Toutefois, vous pouvez, si vous le consentez, présenter les photos de vous-mêmes et de vos proches, (seulement avec leur consentement).

Renseignements complémentaires

Si vous avez des questions sur la recherche ou sur les implications de votre participation, ou encore si vous voulez communiquer avec le chercheur ou lui transmettre des documents, veuillez communiquer à l'adresse suivante : Spomenka Alvir, 77, l. de Montolieu 1010 Lausanne ; au numéro de téléphone suivant : 021 652 93 77 ou 079 745 45 92, ou à l'adresse courriel suivante : alvir@bluewin.ch.

Remerciements

Votre collaboration est très précieuse pour cette recherche et je vous remercie vivement d'y participer. Les résultats de la recherche seront disponibles à partir de l'année 2012. Si vous souhaitez recevoir un court résumé des résultats, vous êtes invité à préciser ci-après l'adresse postale ou courriel à laquelle vous le faire parvenir.

Je soussigné _____ consens librement à participer à la recherche.

J'ai pris connaissance du formulaire et j'ai compris le but, la nature, les avantages, les risques et les inconvénients du projet de recherche. Je suis satisfait des explications, précisions et réponses que le chercheur m'a fournies.

Date : _____

Signature du participant(e)

Acceptez-vous que l'entrevue soit enregistrée sur audio ?

Oui Non

Acceptez-vous d'être vu(e) sur les photos ?

Oui Non

Acceptez-vous que les photos produites par vous-mêmes soient présentées dans le cadre de présentation scientifique ?

Oui Non

J'ai expliqué le but, la nature, les avantages, les risques et les inconvénients du projet de recherche au participant(e). J'ai répondu au meilleur de ma connaissance aux questions posées et j'ai vérifié la compréhension du participant(e).

Date : _____

Signature du chercheur

ANNEXE A4 : Questions pour les interviews avec les institutions

ANNEXE A4

**QUESTIONS POUR LES INTERVIEWS AVEC LES INSTITUTIONS,
Corpus B**

- No fiche :
- Nom de l'institution :
- Nom et données sur la personne interviewée : âge.....profession.....langues....
- Tél :
- Date:
- Documents/brochures existants consultés:

Questions

Quelles sont les langues parlées dans votre institution? Avez-vous les données sur les langues de vos usagers/employés?

Y-a-t-il des journaux/ publications/ livres/ films/ cours de langues/ traductions ou d'autres documents plurilingues mis à disposition pour vos usagers /employés ?

Quel type d'espace (enfants, adultes, activités sportives, culturelles, éducatives) avez vous aménagé pour vos usagers et de quelle manière investissent-ils ces espaces?

ANNEXE A5 : Extrait d'un entretien, photos et transcription des récits

ANNEXE A5: FICHE-INFORMATEUR EMIL, EXTRAITS D'UNE TRANSCRIPTION CODEE, Corpus A

No fiche / Date: 10.06.2010. Données sur l'informateur:....XXX

Âge.....Profession.....Langues.....Statut.....Durée des séjours.....



E. F1.1) c'est une boîte aux lettres en particulier qu'il ai photographié, cette boîte aux lettres qui était douloureuse pour moi, parce que heu, pendant tout le gymnase, on devait rendre des rapports de physique, des travaux pratiques, et puis on avait jusqu'au dimanche soir, et la dernière poste ouverte à vingt-deux heures :

E. F1.2) heu, cette période c'est de quinze à, de seize à dix-huit, (Donc au gymnase), ouai, c'est mon gymnase, et j'étais en scientifique, pas du tout bon en mathématique, mal orienté, heu, et heu, heu, ça c'était un des grands moments du gymnase,



E.F2. 3). j'ai plein de souvenirs là parce que j'ai découvert avec ma première copine qui était architecte, à l'époque c'était les architectes qui étaient à, dans une école juste à côté, à trois cent mètres, vers heu l'église anglaise ça s'appelait, les architectes avaient le droit de venir là et puis les heu journalistes de la tour Eddy presse, et après j'ai commencé à venir régulièrement, vu qu'on m'posait aucune question, on m'demandait pas si j'étais étudiant en architecture ou rien, alors j'venais boire des cafés c'est une des plus belles terrasses de Suisse Romande c'est sûr, mais peut-être de plus loin encore, parce que le lac est à nous quoi, ça a été fait dans les années soixante et heu à l'époque heu, le but c'était que les ouvriers soient heureux donc la terrasse est sur le toit, toit, terrasse, heu et heu, que, que tout le monde puisse profiter.

E.F2.3) heu, j'ai découvert ce lieu, donc c'est un plaisir aussi de faire découvrir à des gens, j'y ai emmené ma mère heu, heu... c'est un bâtiment qui me plaît, parce qu'il a été construit dans les années soixante, à l'époque où Lausanne était très heu, est déjà très fière d'elle, ils savaient qu'ils allaient avoir l'exposition nationale en soixante quatre, et puis ce bâtiment était, i, i, immense en fait, il heu va sous terre heu, c'est heu, les, les heu dépôts d'la poste, heu pour heu tout, les colis, le, le, tri postal se faisait ici, maintenant c'est en campagne, donc le bâtiment va bien, bientôt fermer, heu, y savent pas si, y veulent en faire soit un magasin, soit un grand hôtel, où y, y'a une telle surface qui savent pas, et puis si c'est un magasin y faudra de nouveau un grand parking, y aura beaucoup de trafic et puis Lausanne veut pas ça, mais pour l'instant c'est ouvert et c'est un lieu, unique.



E.F3. 4). Alors ça c'est une place que je déteste, c'est heu la place de La Sallaz, le quartier d'La Sallaz heu, mais c', c'est c'est tellement grand qu'est-ce même plus une place, on a l'impression que, on est dans les pays de l'Est, où le but est heu, y faut des grandes artères, heu voilà, et c'est une grande artère mais heu, heu, on est pas habitué à ça en Suisse que ce soit aussi heu, aussi dépeuplé, fait pour les voitures et les bus.

E.F3. 5) Ben mon propre pays heu, ch'uis parti à six ans, mais après j'ai, j'ai découvert plutôt la Russie, Moscou et Saint-Petersbourg avec mon épouse qui sont heu, qui est russe, et heu, là j'ai vu c'est heu, une planification heu, pour la gloire d'une ville mais pour le, le plaisir des gens, faire des grandes avenues, avec des trottoirs de deux mètres, on se sent, le trottoir est déjà une place publique, grand heu, c'est si grand, étendu, et puis heu, au bout de cette, heu, heu, place y avait un cinéma, le cinéma d'la Sallaz, j'ai vu un de mes films préférés, c'est *Il était une fois en Amérique*, et puis peu de temps après le cinéma a fermé, parce que les cinémas de, maintenant c'est un billard heu, un bar billard, et c'était un très joli cinéma à l'époque où, y avait encore des cinémas partout heu, puis après ils ont tous été centralisés dans, les multiplexes, donc c'est aussi un lieu un peu triste parce qu'un cinéma qui s'éteint ça, c'est toujours heu une mauvaise nouvelle... il, c'est prévu que ce s, ça devienne heu une place publique avec la, les voitures soient, heu détournées par un autre chemin, à Lausanne, ça s'ra dans dix ans ! Au rythme où ça se passe



E. F4. 6.) heu... j'ai commencé à faire d'l'a radio, mais je je, j'en fais peu hein, j'ai jamais été employé d'la radio heu, j'faisais d'temps en temps des chroniques heu, mais c'était une victoire sur mon bégaiement, je bégayais quand j'étais p'tit et le fait que j'puisse faire de la radio, heu, pour moi quand j'm'assied d'vant un micro j'me dis qu'je sais que j'vais pas bégayer, pac'que maint'nant c'est qu'ça, c'est coulant, c'est chaque fois un plaisir heu, que je, que j'ai pas oublié, le moment où j'bégayais, la longue période, et alors j'ai commencé à faire d'la radio vers heu... vingt-deux comme ça, vingt-deux ans, on a d'abord fait une interview, à, on f'sait souvent à deux, j'dansais dans un groupe de rock, qui s'appelait Sakarine, un groupe de Lausanne, on f'sait souvent des concerts à Lauanne, et puis un journaliste nous a long'ement interviewé, l'chanteur et moi, et puis on c'était très bien entendu heu, s', l'interview était drôle et tout, puis finalement y nous a dit, mais si vous avez une fois une idée d'chronique à m'proposer, faites moi un proposition. Un an plus tard on a fait une proposition, puis c'est là qu'on a commencé à faire des p'tits heu, interviews, et après heu, ré, régulièr'ment ch'uis invité à la radio, soit j'participe à une émission, soit pour donner une interview, à la, à la télévision, j'ai aucune heu, aucun contact, que la radio beaucoup plus heu, c'est un lieu que je fréquente assez souvent.

E.F4. 7). Alors ça me dé-sécurise, heu, Et ça revient ?le bégaiement oui, on a vécu à Bâle avec mon épouse pendant trois ans, on est parti d'Lausanne pour aller à Bâle, et puis, au début je bégayais de nouveau en allemand, heu j'étais pas à l'aise, j'étais sûr qu'j'allais faire des fautes et j'bégayais heu, j'étais étonné qu'ça revienne pac'que j'avais déjà, j'bégayais plus depuis quinze ans déjà, et ça revenait un peu, et, mais voilà maint'nant c'est reparti heu de nouveau heu en allemand pac'que, enfin, au bout d'un an heu j'parlais plus normalement, mais au début j'avais tellement peur de faire des fautes, et j'en faisais, que, le bégaiement revient, donc c'est manque de confiance, en soi,

SA : Oui en roumain ?

E.F4.8). Oui, depuis que j'me connais je bégayais, j'arrive pas à savoir si y'a un lien (...) j'bégaie en roumain ou en français, pas d'la même manière, y'a pas eu de jour heu, qui a, qui a déclenché l'bégaiement, y'a des gens qui arrivent à dire à partir de quand ils ont commencé à bégayer, moi pas, ch'uis v'nu avec ce bégaiement et, et il est parti lent'ment vers vingt ans,



E. F5. 9) Alors ça c'est un lieu à Lausanne, contrair'ment à c'qu'on pourrait croire, c'est heu, le parc je, j'l'aime beaucoup, c'est le parc de Demontou, qui appartenait à une famille heu, j'crois qu'ça appartenait à la famille Sandoz, et il l'ont offert à la, quelqu'un d'autre l'a rach'té et puis ils ont fini par l'offrir à la ville, dans les années trente du vingtième siècle. Alors, heu j'habitais juste à côté d'ce parc pendant trois ans, heu, chemin de chante Dieu j'habitais, et j'allais souvent lire heu, des livres, dans ce parc. Lire heu et aller dans un parc pour moi c'est le, le sommet du plaisir. J'me souviens avoir lu tout un, avoir fini un livre à, à, j'ai commencé un livre à neuf heures du matin, et ch'uis resté dans l'parc jusqu'à c'que j'le finisse.

ANNEXE A6 : Exemple d'un portrait tiré du site-web

ANNEXE A6: EXEMPLE D'UN PORTRAIT DRESSE PAR UNE JOURNALISTE ET MIS EN LIGNES SUR LE SITE DE BLI (premier exemple parmi les dix sélectionnés pour le Corpus C

lien internet: <http://www.lausanne.ch/ville-officielle/administration/sports-integration-et-protection-population/service-administratif-et-integration/Bureau-lausannois-pour-les-immigres/publications/portraits-du-bli.html>

•0001 * sexe_f *origine_japon *installé_13_ans

- Gagner en liberté
- D'Osaka à Londres, de Tokyo à Paris, la vie de M. O. U. a connu de multiples virages... avant un établissement à Lausanne et
- M.O. (1) *la création d'une école japonaise. histoire d'offrir à ses enfants la liberté d'appartenir à leurs deux cultures d'origine, helvétique et japonaise. Depuis cinq ans,*
- M.O. 2) *Mutsumi Odan Urech emmène ses deux enfants de 9 et 7 ans à Osaka, où, durant un mois et demi, ils suivent l'école publique. l'idée à l'origine de cette démarche : «Leur donner la chance d'apprendre le japonais correctement, de connaître aussi leur identité japonaise.pour Mutsumi Odan Urech, c'est une indéniable richesse que de grandir dans deux cultures différentes :*
- M.O. (3) *«c'est un plus, et les langues influencent la pensée, en termes d'ouverture d'esprit, ce n'est que bénéfique.» c'est aussi ce souci d'offrir à ses enfants d'habiter deux cultures qui a constitué un moteur important à la création de l'Ecole japonaise de Lausanne. a ses débuts en 2004, une trentaine d'enfants de 2 à 5 ans sont accueillis une fois par semaine dans l'une des*
- M.O. (4) *salles du Temple de Béthusy. aujourd'hui, avec ses trois classes de niveau primaire et ses deux classes enfantines, l'Ecole japonaise de Lausanne prospère entre le collège d'Entre-Bois et le Temple de Bellevaux. Enracinée Mutsumi Odan Urech ne cache pas le déracinement qu'elle a vécu à son arrivée à Lausanne en 1998. Ce n'était pourtant pas faute d'avoir expérimenté d'autres environnements. Sa licence de l'Université de Kobe en poche,*
- M.O. (5) *Mutsumi travaille d'abord pour une entreprise japonaise dans le domaine de la logistique, puis se lance dans l'étude de l'histoire de l'art à Londres (où elle rencontre son futur mari). retour sur le Japon où elle obtient un diplôme de conservatrice de musée, avant d'être engagée par Sotheby's.*
- M.O. (6) *elle ne tarde pas à se mettre à l'apprentissage du français, gagne un ticket pour la France, s'installe une année à Lyon pour y perfectionner la langue de Molière, revient sur Osaka pour travailler d'abord pour une grande entreprise française d'habits de sports, puis pour une agence de tourisme... qui l'envoie à Paris accueillir les clients japonais. Trouver des repères Osaka, Londres, Tokyo, Paris... et Lausanne, tranquille et petite ville du bord du lac Léman. les premiers temps sont difficiles, l'acclimatation guère aisée, jusqu'à*
- M.O. (7) *ce que, mariage et permis d'établissement C aidant, Mutsumi trouve des repères tant familiaux que professionnels grâce à un poste de secrétaire à la Mission du Japon à Genève. «Tout ce que j'avais étudié et fait dans ma vie ne me servait à rien au début», raconte Mutsumi.*
- M.O. (8) *Si sa belle-famille et les connaissances rencontrées dans le sillage de la naissance de ses deux enfants ont joué un rôle dans son sentiment d'intégration ici, c'est surtout la maîtrise de la langue française – étudiée notamment à l'Ecole de français langue étrangère à l'Université de Lausanne – qui fut importante pour Mutsumi: «Comprendre une langue, s'exprimer correctement, c'est gagner en liberté»...*

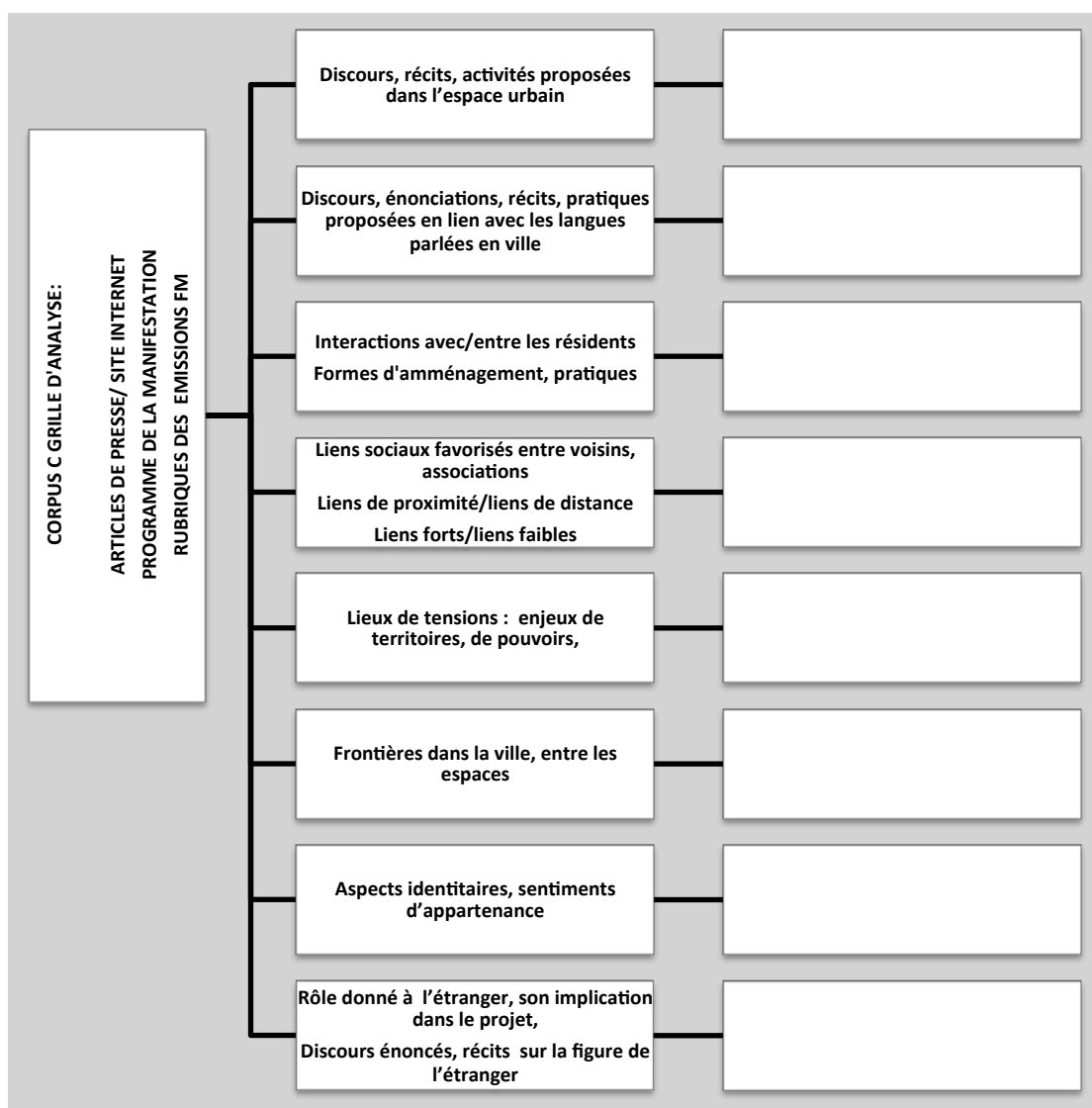
ANNEXE A7 : Grille d'observation

ANNEXE A 7: GRILLE D'OBSERVATIONS, corpus C

CARAVANE DES QUARTIERS, JUIN-SEPTEMBRE 2010,

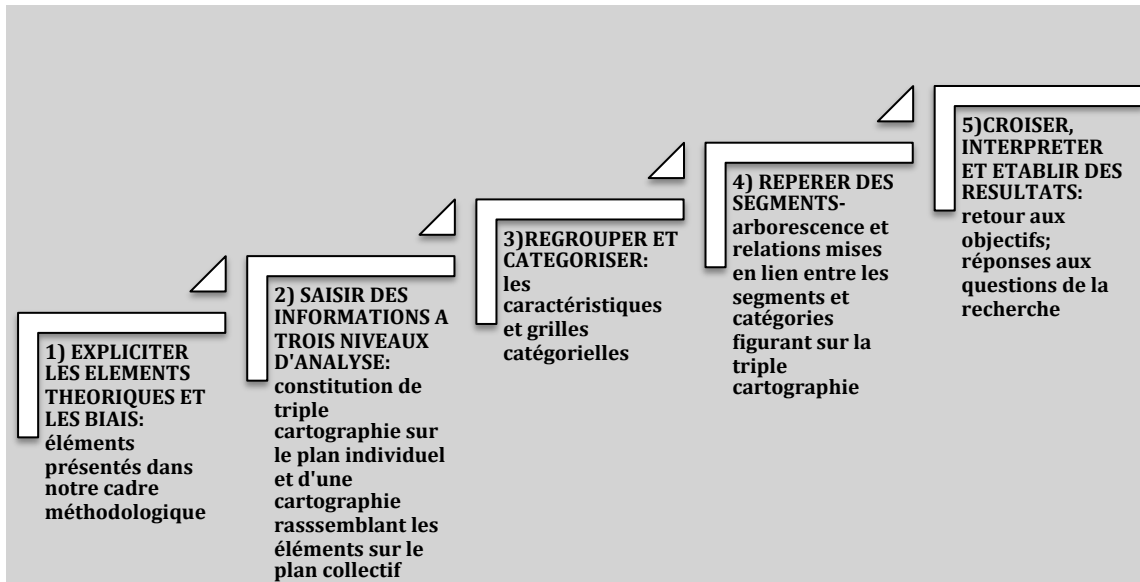
: lien internet

<http://www.caravanedesquartiers.ch/cc2010/le-programme/index.html>

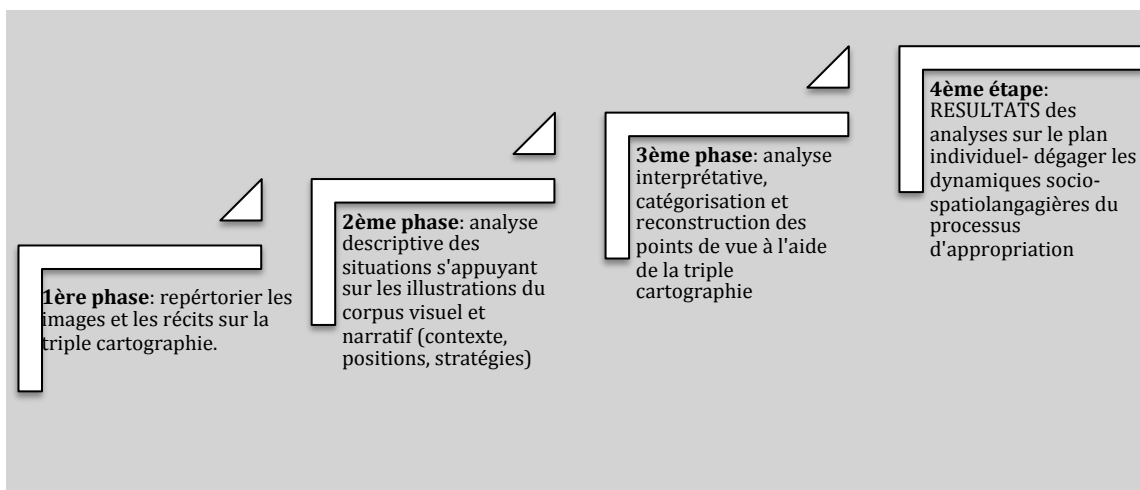


ANNEXE B
Outils d'analyses: différents tableaux
B1 / B2/ B3/ B4

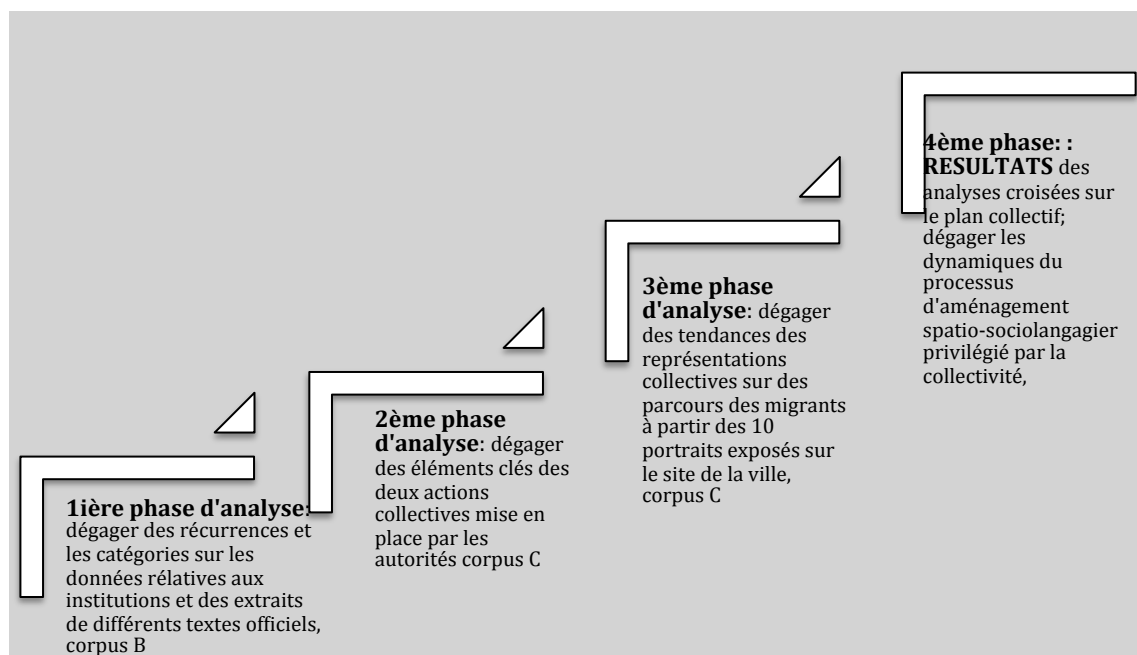
ANNEXE B1 : Etapes et mise en place des analyses



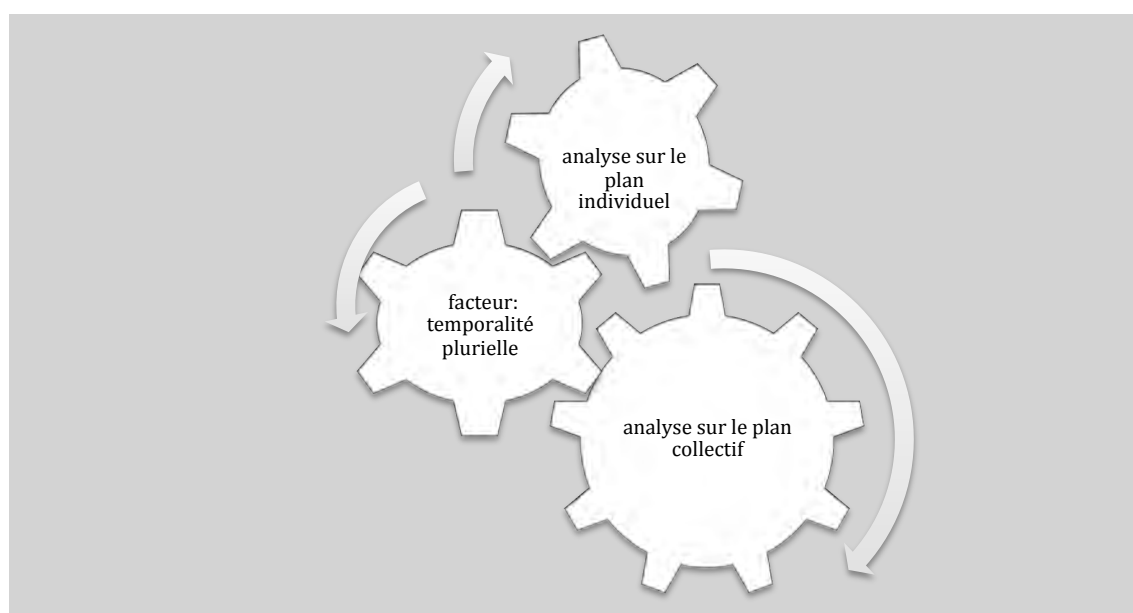
ANNEXE B2 : Etapes des analyses sur le plan individuel



ANNEXE B3 : Etapes des analyses sur le plan collectif

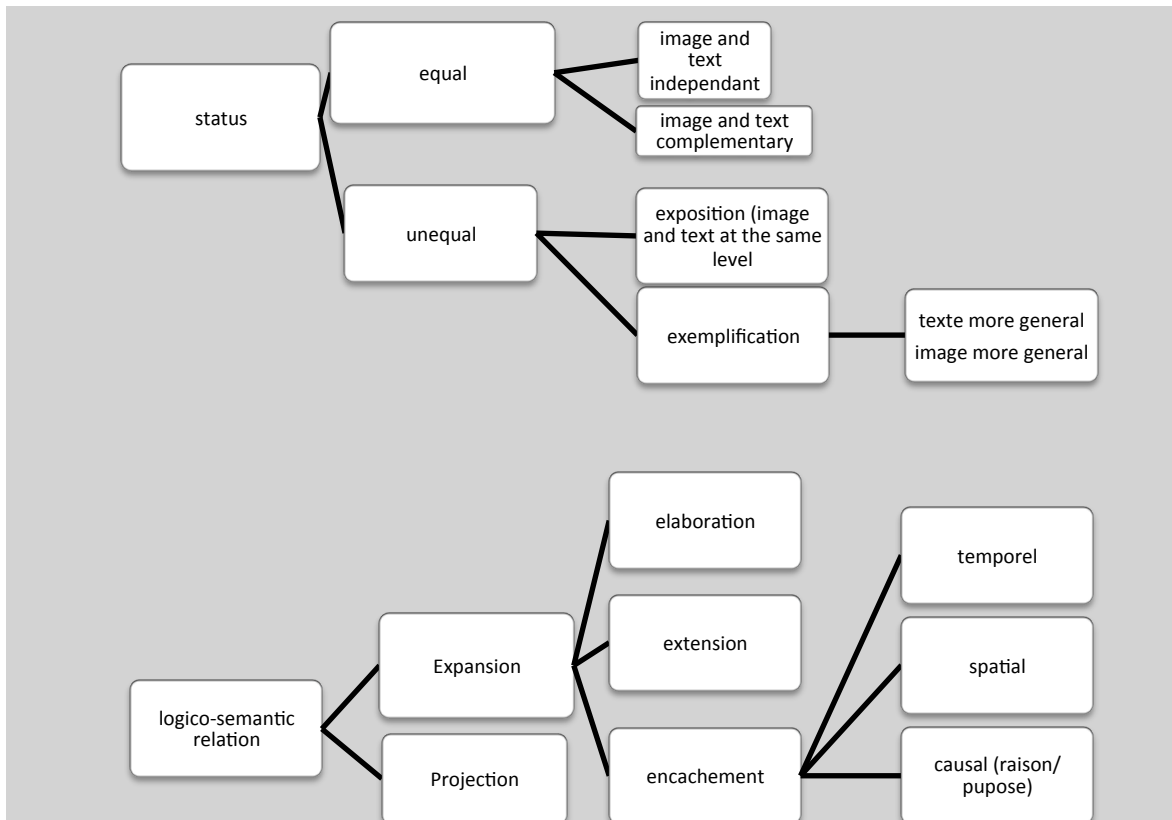


ANNEXE B4 : Croisement de deux niveaux d'analyse



ANNEXE B5

Schéma : network of text-image relations (d'après Martinec&Salway, 2005 : 358)



ANNEXE C
Tableaux récapitulatifs liés aux résultats
C1 /

ANNEXE C1 : Cartographie spatiale des 10 portraits du site-internet

CARTOGRAPHIE SPATIALE DES 10 PORTRAITS DU SITE-INTERNET	
ESPACES D'AUTO-ANALYSE:RETOUR SUR SOI	•
ESPACES LOISIRS	• CORPUS: musique saxo2.14.
RAPPORTS AUX AUTRES: PROCHES-LOINTAINS	• CORPUS: Ecole japonaise1.4.
ESPACES TRAVAIL	• CORPUS: Entreprise-pt boulots-école 2.14. plusieurs jobs 7.34, travail /profession multiple 7.37 petit boulot 7.33.
ESPACES EN TENSION (SE SENT A LA FOIS BIEN ET PAS BIEN)	
ESPACES DE LIBERTE	
ESPACES MIROIR: REFLECHIT D'AUTRES ESPACES	
ESPACES DE PROXIMITE/DANS LE QUARTIER	• CORPUS Réseau d'amis/une personne 2.12. proximité patinoire4.19.; engagement politique; Engagement5.25.
ESPACES SENSATIONS	
ESPACES CONTEMPLATIONS	

ANNEXE C2 : Cartographie sociolinguistique des 10 portraits du site-internet

CARTOGRAPHIE SOCIOLINGUISTIQUE DE 10 PORTRAITS	
RECONTSTRUCTION DE SOI	• CORPUS: Ecole japonaise1.1.; journal tamoul 7.37.
LANGUE ET TRANSMISSION	• CORPUS: Ecole japonaise1.1.;
LANGUE ET AFFILIATION	• CORPUS: Ecole japonaise1.3. SCP 7.36
LANGUE ET EXPRESSIONS DE SES SENTIMENTS	
LANGUE ET LE REJET / L'IDENTIFICATION A L'AUTRE	• CORPUS: Ecole japonaise1.3.; incompréhension culture tamoule 7.35; incompréhension avec les Suisses 8.44.
LANGUE ET L'EMPATHIE, SOLIDARITE AVEC LES AUTRES	• CORPUS : apprentissages plus larges2.9.; engagement social 4.17.; engagement pour les sans-papiers5.24; Engagement marché solidaire; engagement politique 7.31; langue comme entre-aide 8.43; engagement politique 8.45. ; engagement politique 9.49.; CSP 7.36.; associations / syndicats10.53. ; engagement personnes âgées 10.54. ; association tamoule, association handicap 7.40.
LANGUE ET L'INSERTION SOCIALE	• CORPUS: Apprentissage1.8; Entreprise/tourisme1.6.; études multiples 9.48.
LANGUE ET L'INFORMATION/ L'APPRENTISSAGE	• CORPUS: information sur le vote 5.21.; nuit des musée plurilingue 9.46.; Ecole de français à l'UNIL1.8.

ANNEXE C3 : Cartographie symbolique des 10 portraits du site-internet

CARTOGRAPHIE SYMBOLIQUE DE 10 PORTRAITS	
ESPACES SOUVENIRS-TRACES DU PROCESSUS DE MEMOIRE	• CORPUS: Ecole japonaise1.1. Ecole au Japon1.2.; entreprise japonaise1.5.; Belle famille-parents des enfants-école de français1.8.; Ecole de soutien-de transitions 2.10.; musée en plusieurs langues 9.46. ; Entre deux espaces 2.11.; Entre une entreprise-musique et école 2.14.
ESPACES: DECLENCHEUR DU PROCESSUS D'APPROPRIATION	• CORPUS: Ecole japonaise1.1.Communauté turque 8.42.; Entre la Suisse et l'étranger 10.53.; Entre Lima et Lausanne6.28.; Espaces entre plusieurs endroits 2.13.Espace entre trois pays1.6. Mission du Japon à GE1.7. études 9.48.; Rencontre amie/protectrice 9.47./48.; Rencontre politique 7.39. Réseau/amis 7.37.; Amis 6.29.; Etudes/stages; Sport de compétition4.20.; Musique/sport4.18.Apprentissage/Etudes1.8.; Réseau d'amis 2.12.; Culture-musique-réseau-projets 2.15. Religion 6.30.; Famille 9.50.
ESPACES AUTRES :PROCESSUS DE NEGOCIATION	• CORPUS: Milieu familial 10.51.; Fuite pays, clandestinité 8.41.; Conflits guerre7.32.Travail 6.27.; travail 5.23.; intérêts personnels 5.22.

ANNEXE C4 : grille d'analyse du corpus de la radio-caravane

CORPUS ANALYSÉ	Discours, récits, pratiques	Discours, énonciations, récits en lien avec les langues parlées en ville	Interactions avec/entre les résidents Formes, pratiques	Liens sociaux favorisés entre voisins, Liens de proximité/liens de distance Liens forts/liens faibles	Lieux de tensions : frontières dans la ville, entre les résidents	Aspects identitaires, développement du sentiment d'appartenance
PROGRAMME DE LA MANIFESTATION	Ballades accompagnées (Carajoud), Echange entre les cultures, un espace interculturel, de tolérance et d'échange (p.5 programme) Favoriser « vivre ensemble »	Langues étrangères présentes dans les chansons ou les titres des groupes et des spectacles, exemples : « El Mundialito », Un salto en el Atlantico, African Mambo, Tai-Chi, Niat-nam, Mamadou&friends, The league of gentlemen, Guitar hero, Brainless, Brunch, RoyalFlush,	Rencontres intergénérationnelles, témoignages à la radio, autour des stands, musique-esprit de fête, Repas (EVAM), vidéo participative, atelier graph, animation (spectateur), expositions, concerts, ateliers hip-hop, TV-Bourdo, concours-apéro, rencontre interreligieuse, démo arts martiaux	Entre associations et autres structures du quartier : mise en scène-spectacle, vide grenier (voisinage), stands nourriture (goûts d'ailleurs), déjeuner offert, sport-tournois foot : résident participant, projections open-air, concerts, expo : résident spectateur	Financement des associations et des projets intégratifs Organisation des centres des quartiers (territoire des jeunes, des enfants, des personnes âgées), Petite enfance, adolescence,	En passant par les centres des quartiers-travail de proximité ; en faisant la fête, autour des spécialités culinaires, les chants (russes, autres) musique (du monde) danses folkloriques, tournois sportifs (foot), mini-festival des quartiers (Bellevaux), rencontres inter-religieuses (p. 15). expo : un pas vers l'autre.
RUBRIQUES DES ÉMISSIONS RADIO FM	Ville-espace de vie Ville-espace de spectacle Ville- espace culturel Ville emblème (lac, olympique, sport, tour Sauvablin)					